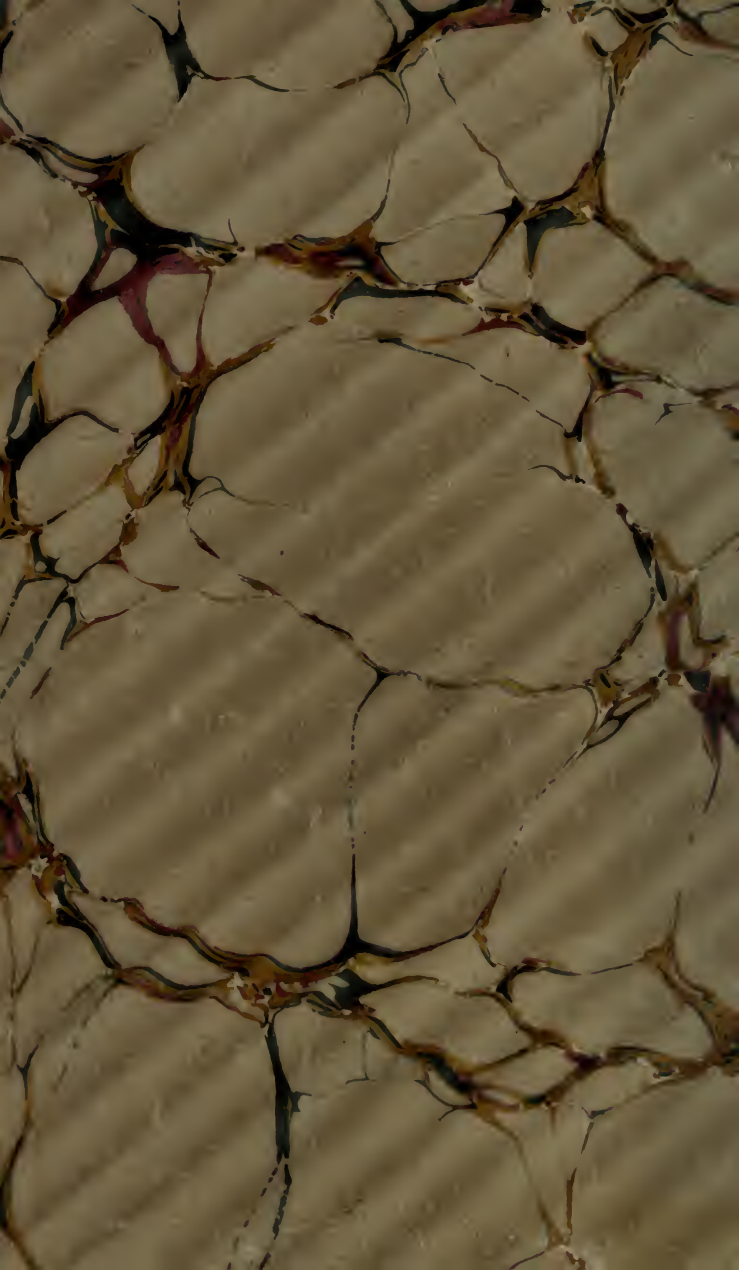
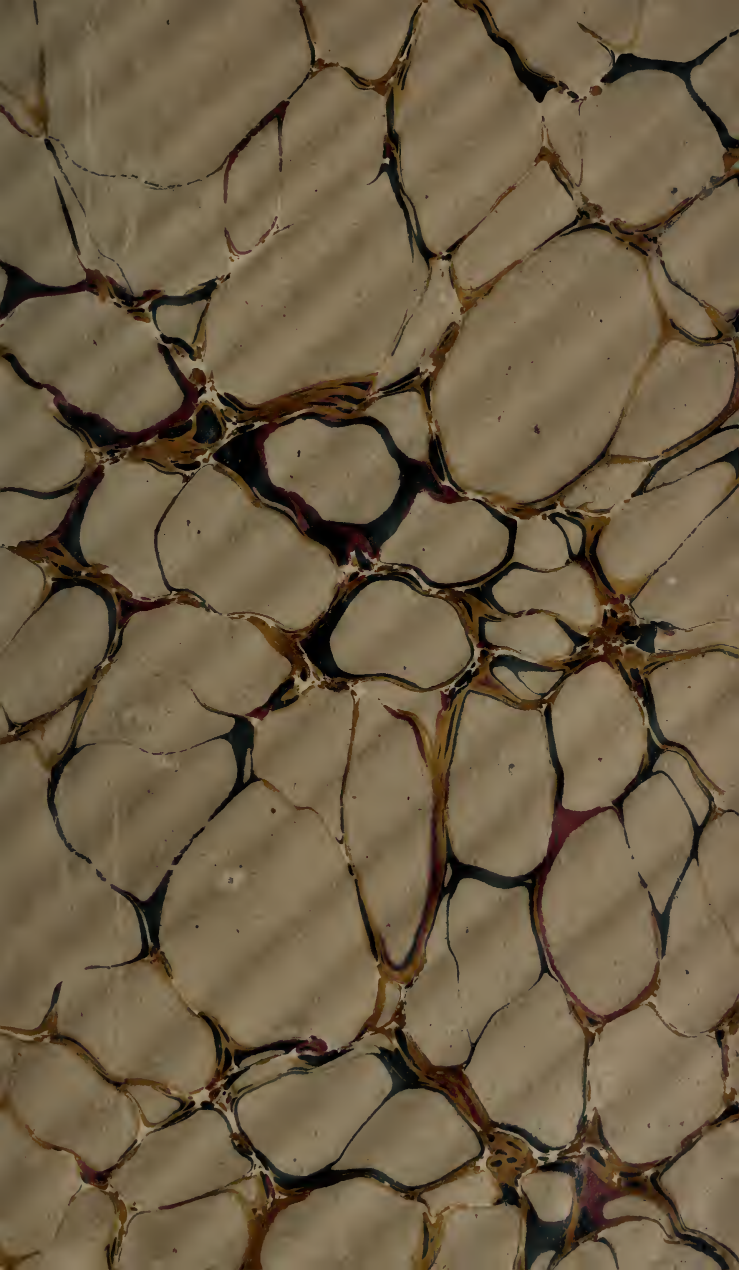
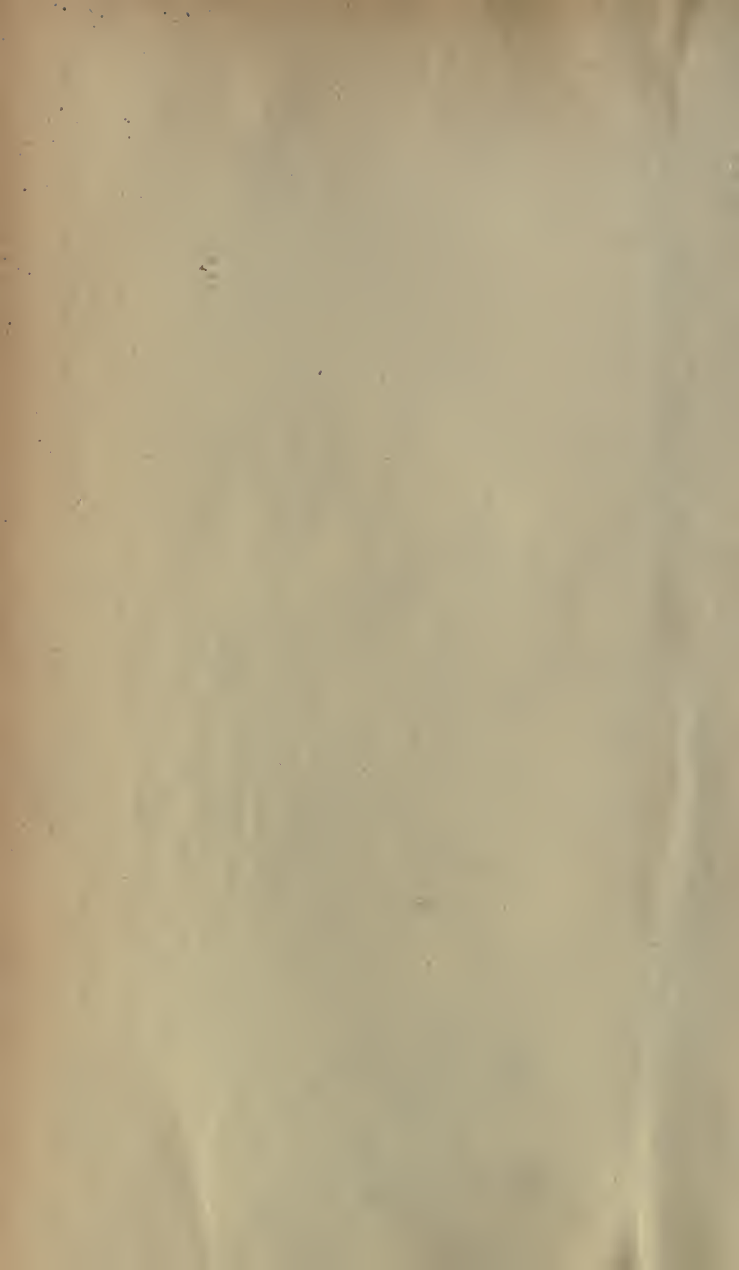


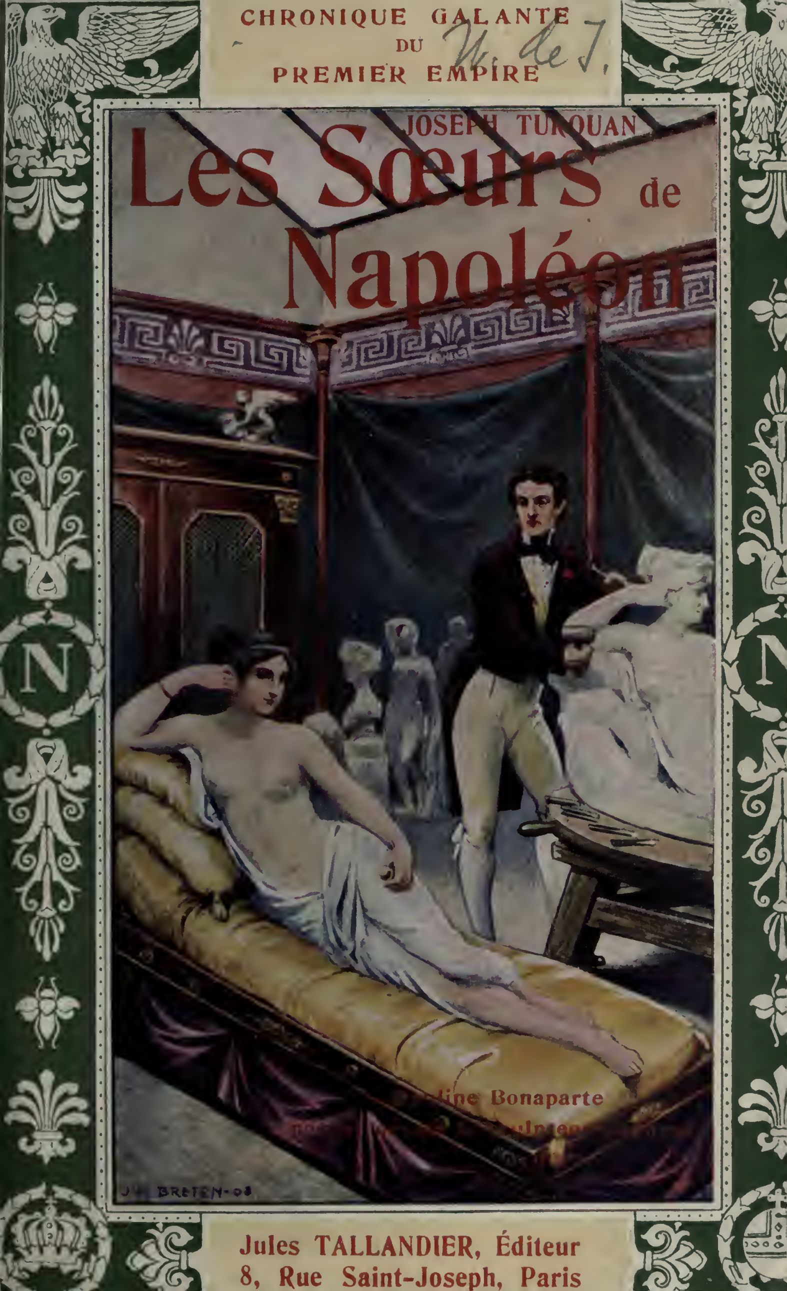










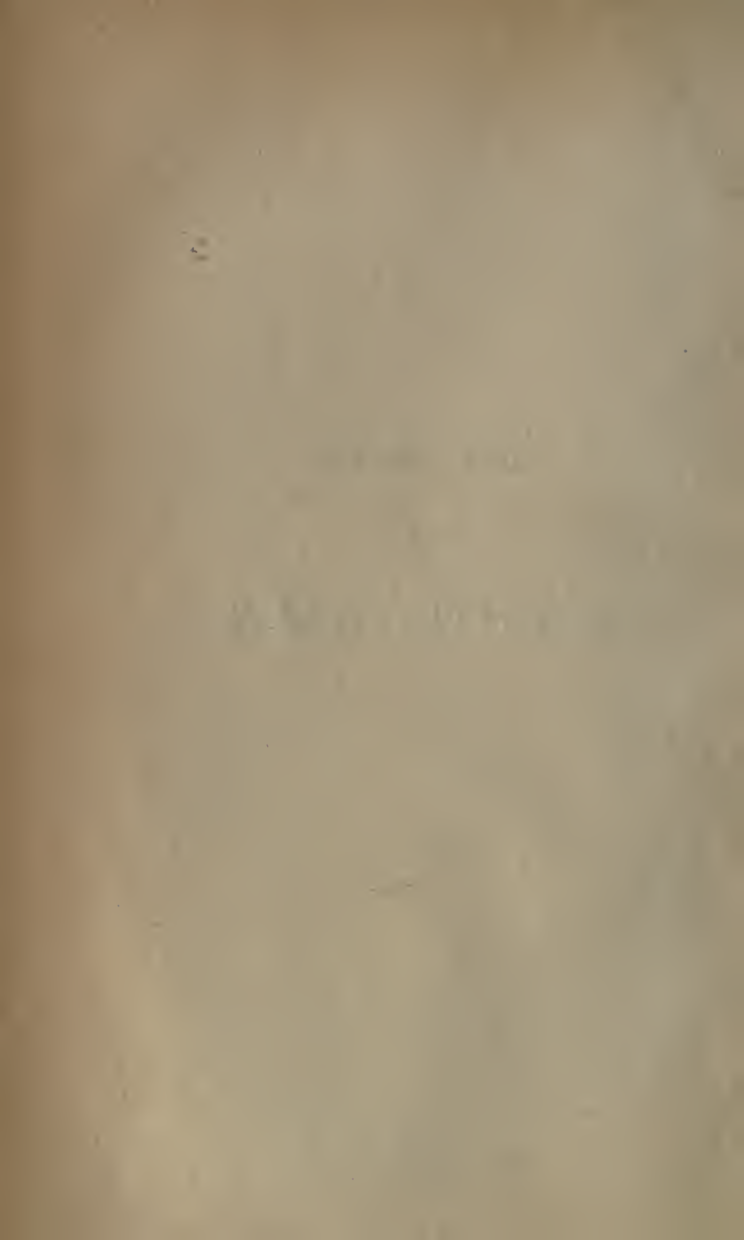

CHRONIQUE GALANTE
DU
PREMIER EMPIRE
JOSEPH TURQUAN
Les Sœurs de Napoléon
Bonaparte
Jules TALLANDIER, Éditeur
8, Rue Saint-Joseph, Paris



LES SŒURS

DE

NAPOLÉON







MARIE-LŒTITIA-RAMOLINO (1750-1836)
mère de l'empereur Napoléon, d'après le portrait de Gérard
(Galeries historiques de Versailles)

CHRONIQUE GALANTE DU PREMIER EMPIRE

LES SŒURS
DE
NAPOLÉON

LES PRINCESSES

ÉLISA, PAULINE ET CAROLINE

PAR

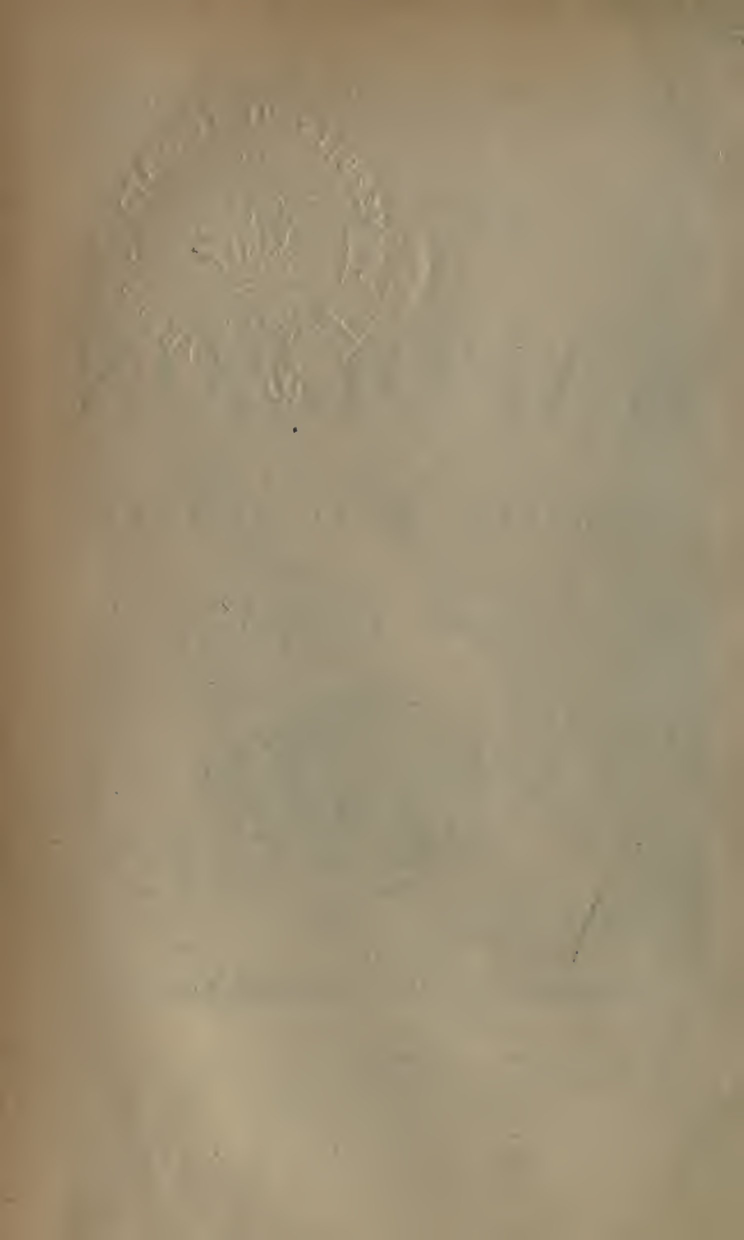
Joseph TURQUAN



PARIS

Librairie Illustrée Jules TALLANDIER, Éditeur

8, Rue Saint-Joseph, 8



Les sœurs de Napoléon ont eu une influence beaucoup plus grande qu'on ne le croit généralement sur la marche des événements pendant le règne de leur frère, — influence néfaste, dissolvante, qui a fait un tort immense à l'empereur auprès de cette partie honnête de la population qui se révolte des choses dont les salons ne font que sourire, — et qui commença à lui aliéner, plus que ne le firent ses interminables guerres, les masses du peuple qu'une sage administration lui avait ralliées tout d'abord.

« Tout parti périt par les femmes », a dit Michelet; le régime impérial doit en partie sa chute aux sœurs de Napoléon.

C'est l'une d'elles, Caroline, qui est la cause originelle directe des désastres de l'Empire; c'est elle aussi qui, en 1814, donna le coup de grâce à l'empereur, à la France.

Ce n'est donc pas pour le vulgaire plaisir d'étaler aux yeux du public les faiblesses et les scandales de la vie de ces courtisanes couronnées qui furent les sœurs de Napoléon, que j'ai écrit ce livre, livre où le

gravité de l'historien a dû, plus d'une fois, s'effacer devant le peu de gravité des princesses. Mais c'est pour déterminer la part de responsabilité qui revient à chacune d'elles dans la chute de l'édifice construit par « l'homme des siècles. »

« Il ne me serait pas agréable, disait un jour Napoléon à Mme d'Abrantès, que mes sœurs fussent peintes par un mauvais peintre. »

Je ne suis assurément pas le peintre que l'empereur eût rêvé pour ses sœurs ; je ne le suis, hélas ! sous aucun rapport.

J'ai essayé de faire les portraits des princesses impériales le plus ressemblants possible. Je ne les ai point flattées, je ne les ai point enlaidies non plus : j'ai voulu simplement être vrai.

Au public de dire si j'ai réussi.

J. T.

LES

SŒURS DE NAPOLÉON

LES DEMOISELLES BONAPARTE

Avant d'exposer l'histoire particulière de chacune des princesses impériales, sœurs de Napoléon, il est nécessaire de dire quelques mots de la façon dont ont été élevées les demoiselles Bonaparte et d'exposer comment s'est passée leur enfance. Ces temps de la première jeunesse laissent généralement dans la vie des traces ineffaçables. Il ne paraît pas que les filles de Mme Letizia (et non Lætitia, comme on l'écrit généralement) en aient conservé beaucoup de souvenirs. Ou, du moins, si elles se rappelèrent ces temps difficiles, ce fut pour n'en parler que le moins possible, comme d'un passé honteux qu'elles eussent voulu faire oublier ou d'une misère dont le souvenir les eût amoindries aux yeux du monde comme à leurs propres yeux, au milieu des grandeurs inouïes que la prodigieuse fortune de leur frère avait répandues sur toute la famille.

Mlle Letizia Ramolino avait épousé dès l'âge de treize ans — c'est elle-même qui l'a dit — M. Charles

de Buonaparte. On ne connaît pas plus la date de son mariage que celle de sa naissance, et elle-même les avait oubliées lorsque, les événements ayant fait de la mère de Napoléon, sans qu'elle y fût pour grand'-chose, un personnage historique, on s'enquit de tout ce qui la concernait. Elle se maria vraisemblablement en 1764. De son mariage naquirent treize enfants, dont trois moururent en bas âge et deux en naissant. Les huit enfants qui survécurent étaient venus au monde dans l'ordre suivant : Joseph (1768), Napoléon (1769), Lucien (1775), Elisa (1777), Louis (1778), Pauline (1780), Caroline (1782), Jérôme (1784).

En Corse, les femmes sont fières de leur fécondité : c'est presque un déshonneur pour une femme que de n'avoir pas d'enfants. Le peuple, dans son langage pittoresque mais irrévérencieux, y appelle *una mula*, une mule, la femme stérile.

Une aussi belle famille que la sienne devait occuper terriblement la *signora* Letizia. Il était et il est encore un peu d'usage, en Corse, d'appeler la châtelaine, la dame, ou tout au moins la femme d'un homme dont l'influence s'étend sur un cercle plus ou moins grand de cultivateurs, *manants*, bergers et autres *clients*, comme dans l'ancienne Rome, la *signora* une telle, mais en la désignant toujours par son prénom. Cet usage a quelque chose de patriarcal qui fait qu'il existe en Corse comme on ne la trouverait nulle part ailleurs une certaine solidarité empreinte d'une véritable et cordiale familiarité entre le noble et le paysan. L'île, qui est encore un peu féodale, l'était alors beaucoup. Il était et il est assez difficile, avec la configuration montagneuse du sol, la pauvreté des habitants, le manque d'industrie et de commerce, les préjugés enracinés et le peu de relations des insulaires avec le continent, qu'il en soit autrement. La

signora Letizia avait donc son temps entièrement pris par les soins à donner à tout son petit monde, — et huit enfants, ce n'est pas une petite affaire. Elle ne sortait qu'une fois par semaine, le dimanche, pour aller à la messe. Sa belle-mère, qui n'avait pas les mêmes motifs qu'elle pour rester à la maison, allait à la messe tous les jours. Mais ce n'était pas pour son plaisir ! Elle avait fait vœu, dans un mouvement d'expansion qu'elle regretta sûrement plus tard, d'entendre tous les matins une messe pour chaque petit-enfant que lui donnerait sa belle-fille, et, comme elle était aussi consciencieuse que dévote, elle se trouvait, la malheureuse, condamnée à entendre huit messes par jour ! C'était là le plus clair de ses occupations. Si la *signora* Letizia avait conservé tous ses enfants, ce n'est pas huit messes, mais bien treize messes par jour, que cette belle-mère modèle eût été obligée d'écouter ! Le Ciel apparemment l'avait prise en pitié en appelant à lui ces cinq petits anges avant qu'ils ne fussent, comme les autres, devenus des démons.

Mme Charles Bonaparte, à qui l'un de ses fils devait plus tard donner plus d'un souci en lui donnant le titre de Madame Mère, avait un caractère solidement trempé, franc, naturel, incapable d'aucune frivolité, un vrai caractère corse. Combien ses filles lui ressemblèrent peu ! Elles ne tenaient presque rien d'elle. Sur le continent, elles ne prirent guère de la brillante civilisation française, que les futilités, les défauts et les vices. Elles y vinrent très jeunes. Après bien des vicissitudes et plus d'un danger couru pendant la guerre de l'indépendance corse, où Mme Bonaparte dut suivre la fortune de son mari, l'île étant tombée entre les mains des Anglais, la famille Bonaparte fut proscrite comme appartenant au parti français. Mme Bo-

naparte put s'échapper et s'embarqua à Calvi avec ses trois filles et ses deux plus jeunes fils, vers la fin du mois de mai 1793, sur un bâtiment de commerce. On traversa heureusement la croisière anglaise et l'on vint débarquer à Toulon.

Pour pouvoir vivre au meilleur compte possible — car les temps étaient durs et sa bourse bien plate — Mme Bonaparte fut s'établir dans un village, à la Valette, près de Toulon, puis à Bandol et enfin à Marseille. La situation de la petite famille était alors loin d'être brillante et Mme de Rémusat se trompe étrangement en disant que la *signora* Letizia était riche[1]. Mais elle ne se trompe pas lorsqu'elle dit que l'éducation des demoiselles Bonaparte fut singulièrement négligée. Il était difficile, et pour plus d'une cause, qu'il en fût autrement. On était en 1793, et il y avait à cette époque fort peu d'établissements d'instruction qui ne fussent point fermés. Les maisons d'éducation pour jeunes filles, au moment de la Révolution, étaient en presque totalité tenues par des religieuses. Celles-ci dispersées, leurs maisons fermées et vendues comme biens nationaux, on prépara à la France une génération d'ignorantes. Rares étaient les familles où la mère était capable de donner elle-même l'éducation et l'instruction à ses filles; plus rares encore celles assez riches et en même temps assez avisées pour prendre une institutrice. Quant à Mme Bonaparte, trop pauvre pour envoyer ses filles dans une maison d'éducation, trop ignorante pour pouvoir elle-même leur apprendre quelque chose — sa littérature, comme celle de presque toutes les femmes corses de son temps, se bornant à savoir signer son nom — elle laissa pousser ses filles,

1. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. I, p. 128.

comme poussaient les fleurs sauvages de la montagne : comme elle, elles devinrent jolies, ce fut tout.

Il faut cependant faire une exception pour sa fille aînée Élisa. Elle ne devint pas jolie et apprit quelque chose, mais si peu!... M. Charles Bonaparte avait obtenu pour elle une bourse à l'école de Saint-Cyr, la maison d'éducation fondée par M[me] de Maintenon. Lorsqu'elle en sortit, en septembre 1792, son éducation était presque terminée; mais elle n'avait pas beaucoup profité des leçons qu'on lui avait données; elle savait médiocrement l'orthographe et il est infiniment probable qu'elle n'était pas plus ferrée sur le reste.

En Corse, on ne s'occupait guère autrefois de donner de l'éducation aux jeunes filles. Elles vivaient enfermées dans la maison paternelle, grondées à tout propos et n'ayant, pour se former l'esprit et le cœur, que les sots entretiens de leurs bonnes, dont elles étaient bien plus amies que de leur mère. Celle-ci ne visait qu'à se faire craindre, et celle qui terrorisait le plus ses filles était celle qui leur donnait la meilleure éducation. Ces malheureuses grandissaient ainsi jusqu'au jour où les parents trouvaient l'occasion de se débarrasser d'elles en les mariant. Une fois mariée, par exemple, même si elle avait épousé le premier imbécile venu, la petite martyre devenait un personnage et sa mère était pour elle aux petits soins.

C'était là, il faut l'avouer, de bien singulières mœurs : malgré cela, toutes ces jeunes femmes corses étaient d'une conduite irréprochable et d'une fidélité exemplaire. Confinées dans les soins domestiques, administrant les biens de la communauté tandis que le mari partageait sa vie entre la chasse et le café, elles laissaient leurs filles pousser comme elles avaient poussé elles-mêmes, sans se douter le moins du monde de ce qu'était une véritable éducation. Où

donc Mme Bonaparte aurait-elle pu s'en former une idée, elle que ses parents avaient mariée à l'âge de treize ans, elle qui ne savait pas écrire et qui n'avait jamais rien lu? Elle laissa donc grandir ses filles comme elles purent, ne s'occupant en aucune façon de leur meubler l'intelligence et de leur former le cœur. Pour habiter les montagnes de la Corse et être mariées à quelque gentilhomme fruste et ignorant de l'île, cela eût peut-être suffi, et elles se fussent vraisemblablement bien conduites dans cette situation à laquelle elles paraissaient destinées. Mais il n'en alla pas ainsi, comme on le verra tout à l'heure.

Mme Bonaparte, à Marseille, où elle arriva en juin 1793, était dans la position la plus précaire. Elle alla d'abord habiter un pauvre appartement au quatrième étage d'une maison de la rue Pavillon, rue parallèle à la Cannebière; elle fut ensuite rue Lafon, à la quatrième calade (pente de terrain), dans une maison dépeuplée par la Terreur : c'était l'hôtel Cyprière, qui servait peu auparavant de mairie. Lorsque ses affaires commencèrent à aller un peu moins mal, elle prit un logement, un peu moins mal aussi, dans la rue du Faubourg-de-Rome. Elle ne possédait guère, la pauvre femme, que les vêtements qu'elle avait sur le dos; ses filles n'étaient pas mieux montées. Tout ce monde vivait au jour le jour, des modestes secours et du pain de munition que lui allouait la municipalité de Marseille, c'est-à-dire le bureau de bienfaisance. La situation eût été absolument désespérée si Napoléon, qui était alors capitaine d'artillerie, ne s'était, en bon fils, en bon frère, privé d'une partie de sa maigre solde pour venir au secours du chétif ménage.

Enfin, Lucien obtint une petite place de commis dans l'administration militaire, à Saint-Maximin;

Napoléon fut nommé commandant et Joseph eut un emploi de commissaire des guerres. Une modeste aisance commença alors à entrer chez Mme Bonaparte. Les représentants du peuple Gasparin et Salicetti, qui protégeaient les fils, s'étaient intéressés à la mère, encore plus à ses filles, et des secours pécuniaires furent obtenus pour elles. Elles purent alors acheter un peu de linge dont elles avaient le plus grand besoin.

Là-dessus, les jeunes conventionnels Barras et Fréron, chargés de contrôler les opérations du recrutement dans les départements du Midi, vinrent à Marseille. Ils connurent le jeune commandant d'artillerie Bonaparte, qui les présenta à sa famille. Leur élégance, leurs jabots de dentelle et leurs culottes à rosettes excitaient l'admiration des petites Bonaparte et aussi, mais à un bien moindre degré, la défiance de leur mère. Ces jeunes représentants du peuple firent accorder à Mme Bonaparte la pension que le gouvernement de la Convention donnait aux patriotes corses nécessiteux qui étaient venus se réfugier sur le continent. « Dès la fin d'août, la répartition des fonds alloués en leur faveur se faisait de façon régulière, à raison de soixante-quinze livres par mois pour les femmes et les vieillards et de quarante-cinq livres pour les enfants au-dessous de quinze ans. Une première mise de cent cinquante livres fut en outre accordée à chacun des titulaires[1]. » La petite famille était donc tirée d'affaire : c'était la richesse à côté de la misère noire dans laquelle elle s'était débattue.

1. Th. Jung, *Bonaparte et son temps*, t. II, p. 277. « Le décret additionnel est du 14 août. Un autre décret du 25 fructidor an III prescrivit que les réfugiés corses recevraient provisoirement un secours double de celui qui leur était accordé par la loi du 27 vendémiaire précédent, en suivant les proportions du sexe, de l'enfance et de l'âge. » (*Ibid*).

A la faveur de ce service, Fréron et Barras venaient fréquemment voir leurs protégées. De plus, ils les rencontraient dans les rues de la ville, et des relations plus qu'amicales n'avaient pas tardé à s'établir entre les gentilles réfugiées corses et les élégants représentants du peuple. L'aînée des demoiselles Bonaparte, Maria-Anna ou Marianne (Elisa) avait à peine dix-huit ans; Pauline en avait à peu près quinze et Maria Nunziata (Caroline) treize. Elles étaient toutes trois jolies, la petite Pauline surtout. Les jeunes représentants s'en étaient bien aperçus et Fréron courtisa Pauline avec une inclination véritable. Il voulut même, un peu plus tard, l'épouser. Mais en attendant, ces assiduités et l'intimité qui s'était établie entre ses filles et les deux conventionnels effarouchèrent un peu la maman, qui se décida à quitter Marseille et à se rapprocher de Toulon. Son fils commandait l'artillerie du siège. Elle alla donc s'installer dans le village de Bausset, puis dans celui de Mionnac et enfin dans la maison de campagne de la famille Isoard, près de Brignoles. N'ayant point ou peu de bagages, les déplacements étaient faciles et peu dispendieux.

Pendant ce temps, Toulon était repris. Deux jours après, le commandant Bonaparte était fait général de brigade par les représentants du peuple. Mais les temps d'épreuve n'étaient pas encore terminés pour la famille. Le général Bonaparte fut arrêté et emprisonné et de grandes inquiétudes assiégèrent sa mère et ses sœurs. Enfin, il fut remis en liberté. Un peu plus tard, Joseph épousa Mlle Clary, fille d'un marchand de savon, de Marseille, et à partir de ce moment, tout alla bien pour la famille.

Mais les petites Bonaparte montraient les dispositions les plus frivoles; leur conduite était plus que légère, et « s'il faut en croire les souvenirs des Mar-

seillais, ces jeunes filles ne montrèrent point qu'elles eussent été élevées dans la sévérité d'une morale fort scrupuleuse[1]. » Barras dit même dans ses *Mémoires*, que Pauline vivait maritalement avec Fréron

Le général Bonaparte fut chargé de l'inspection des côtes de la Méditerranée. Il avait obtenu pour sa mère et ses sœurs la charmante résidence de Château-Sallé, tout près d'Antibes, à peu de distance de

1. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. I, p. 128. — Il est intéressant de comparer ce passage des *Mémoires* de Mme de Rémusat à celui-ci des *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès : « J'ai vu le temps, et il n'est pas encore bien éloigné, où la moitié de cette pièce de toile eût été reçue avec plaisir par votre mère, général Bonaparte, et pour en faire des chemises à vos sœurs encore ; je sais bien qu'à présent elles en ont de plus fines à Marseille. Et ce n'est peut-être pas le mieux pour l'une d'elles... » (T. I, p. 295.)

Ces fâcheux souvenirs laissés aux habitants de Marseille par les filles de Mme Bonaparte sont confirmés encore par le général de Ricard qui, tout jeune homme à cette époque et habitant Marseille, allait assidûment chez Mme Bonaparte, moins pour elle, on peut le croire, que pour ses jolies fillettes. « Je me souviens, dit-il, de certaines particularités et privautés, auxquelles je n'attachais aucune importance, avec de jeunes Marseillais attirés par les charmes de ces demoiselles. (Pauline était d'une beauté merveilleuse, elle tenait de l'idéal). Mais il est possible aussi que parmi ces jeunes gens il se soit trouvé quelque fat qui se vantât de faveurs qu'il n'avait pu obtenir ou même se vengeât de refus très positifs par des calomnies qui sont restées attachées à la mémoire des filles de Mme Letizia. Encore une fois, je ne puis me prononcer. Mais je dois dire que l'opinion à Marseille ne leur était pas favorable et qu'elle leur a attribué des aventures galantes et même scandaleuses. Bonaparte n'a jamais pardonné cela aux Marseillais. » (Général de RICARD, *Autour des Bonaparte*, p. 110.)

Il est curieux de rapprocher de ces derniers mots du général de Ricard cette phrase de Mme de Rémusat : « L'empereur, au reste, n'a jamais pardonné à la ville de Marseille d'avoir été témoin du peu d'importance que les siens y avaient à cette époque, et des anecdotes fâcheuses, imprudemment rappelées par quelques Provençaux, ont constamment nui près de lui aux intérêts de toute la Provence. » (Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. I, p. 128.)

son quartier général. Il entrait déjà sans doute dans ses projets de trouver des maris pour ses sœurs parmi les officiers d'avenir qu'il pourrait distinguer. Les demoiselles Bonaparte étaient enchantées de leur nouvelle existence. Elles recevaient des visites, elles allaient à Nice les jours de fête et étaient invitées aux bals qui se donnaient ; elles dansaient avec les officiers et s'amusaient autant qu'elles pouvaient.

Au bout de cinq mois, on revint à Marseille.

En mars 1796, le général se maria, malgré l'avis unanime de toute sa famille, avec sa maîtresse, veuve du général Beauharnais, et partit aussitôt de Paris pour prendre le commandement de l'armée d'Italie. Il passa par Marseille. Sa mère et ses sœurs l'accueillirent avec une joie débordante. « Mes sœurs ne pouvaient me quitter, a-t-il dit ; elles jouissaient d'autant mieux de ma position que la leur en devenait plus heureuse. Elles étaient très curieuses de voir ma femme[1]... »

Dès ce moment, les petites Bonaparte ne vivent plus que dans les rêves. Se peut-on imaginer ce que les têtes un peu volcaniques de ces jeunes filles corses qui avaient tant souffert de la pauvreté, de leurs souliers percés, de leurs robes trouées et de leurs chapeaux usés, se peut-on faire une idée de tous les sentiments divers qui devaient bouillonner dans leur cervelle en travail, à l'annonce des merveilleuses victoires que remportait leur frère en Italie ? La vie de Marseille les avait déjà singulièrement émoustillées : elles apercevaient maintenant devant elles, sachant combien leur frère Napoléon était bon pour ses sœurs, tout un avenir de fêtes, un horizon de cadeaux, de robes, de jeunes officiers, de chapeaux neufs et de ces mille bibelots qui passionnent tant les jeunes

1. *Mémoires de Napoléon Bonaparte*, 1834, t. II, p. 52.

filles. Elles allaient enfin savoir ce que c'était que de s'accorder des distractions, elles qui n'en avaient guère eu d'autres que de se disputer, de faire leur marché, raccommoder leurs bas et s'occuper des soins vulgaires du ménage.

Aussi la joie régnait-elle maintenant dans ce trio de jeunes filles. C'était un bavardage continuel, des propos pleins de gaieté depuis le matin jusqu'au soir, et, la nuit, des rêves d'avenir, de richesses et de brillants officiers venant les demander en mariage. « La fortune du fils ayant rejailli sur la mère, a dit un contemporain, on ouvrit les salons, on eut un cercle, on y faisait des lectures et on y débitait des vers de société; on joua enfin la comédie aux chandelles, entre deux paravents. Les jeunes maîtresses de la maison daignèrent prendre les rôles. Paoletta, espiègle, enjouée, fit les soubrettes et s'y distingua. Ces magnificences à bon marché divertissaient la mère de famille, qui ne sortait presque jamais, attendu qu'elle n'avait pas d'équipage [1]. » Attendu qu'elle ne voulait pas sortir eût été plus juste. L'habitude des femmes corses est de rester confinées dans leur intérieur; elles n'en sortent guère qu'une fois par semaine pour aller à la messe et toujours à pied, personne en Corse n'ayant d'équipage. Mme Bonaparte ne faisait-elle pas ainsi à Ajaccio? Mais, puisqu'elle ne sortait pas de chez elle, elle eût bien fait de surveiller un peu ses filles quand elles s'amusaient à jouer la comédie. Elle n'eût pas dû admettre non plus dans les coulisses des petits jeunes gens trop disposés à jouer auprès de ses peu farouches fillettes le rôle de Chérubin. Il est facile d'imaginer à quelles sortes de petites drôleries on s'amusait dans les coulisses du

1. L. Lautard *Esquisses historiques*, t. II.

théâtre improvisé chez Mme Bonaparte, dans son appartement de la rue Paradis. D'ailleurs, un de ces aimables petits jeunes gens, qui prenait sans doute à ces drôleries plus de plaisir qu'aux pièces à l'étude, et qui devint plus tard le général de Ricard, en a fait la révélation indiscrète : « Ces dames, a-t-il dit, jouaient alors la comédie. Mes cousins et moi nous y remplissions les rôles de jeunes pages, rôles qui se bornaient à porter une lettre ou à annoncer quelqu'un.

« Nous allions faire une toilette théâtrale avec les demoiselles Bonaparte, qui prenaient un soin tout particulier à nous arranger à leur guise ; elles nous habillaient, dans toute l'acception du mot, et nous nous laissions faire ; elles nous mettaient du rouge ; l'une arrangeait nos cheveux, l'autre notre cravate. On nous tirait quelquefois les oreilles, on nous donnait de petits soufflets, mais enfin on nous embrassait et on nous permettait d'embrasser.

... « A l'époque dont je m'occupe en ce moment, je me rappelle que j'étais très heureux toutes les fois que nous devions jouer la comédie ; nous restions près d'elles pendant leur toilette et, bien qu'on nous traitât sans conséquence, il y avait entre elles et nous des rapports intimes. Élisa était de beaucoup l'aînée de ses sœurs, mais Pauline et Caroline étaient des jeunes personnes dont l'âge se rapprochait beaucoup du nôtre [1]... »

Cependant les victoires du général Bonaparte enthousiasmaient toute la France, les Marseillais comme les autres. Aussi la ville de Marseille offrit-elle une fête patriotique à la mère et aux sœurs du jeune héros. Un cortège défila dans les allées de Meilhan et

1. Général de Ricard, *Autour des Bonaparte.*

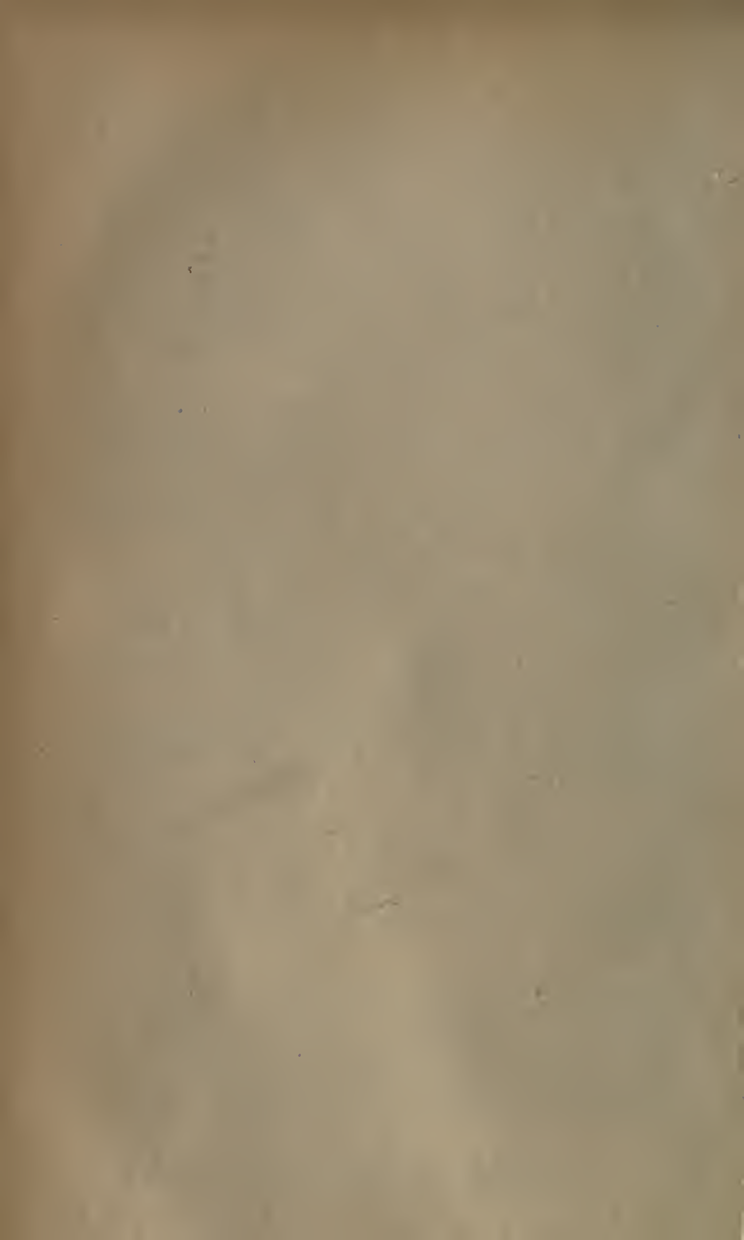
le chef de la municipalité offrit à Mme Bonaparte et à ses filles les palmes de la victoire.

Pendant l'armistice qui suivit la période active de la campagne d'Italie, en 1797, le général Bonaparte s'était installé avec sa femme, qu'il avait eu de la peine à décider à le venir trouver en Italie, dans un château assez vaste, celui de Monbello. Il avait écrit à tous les siens pour les engager à venir auprès de lui et jouir eux aussi de sa jeune gloire.

Mme Bonaparte, qui venait de marier sa fille aînée au premier homme de bonne volonté qui s'était présenté pour la prendre, se mit en route pour aller rejoindre son fils Napoléon en Italie : elle emmenait avec elle Pauline et Annunziata; Maria-Anna avait pris les devants avec son mari, M. Baciocchi.

De ce moment, l'histoire des sœurs de Napoléon n'est plus intimement liée à celle de leur mère. Maria-Anna est mariée, Paoletta ne tardera pas à l'être, Annunziata entrera bientôt en pension.

Il faut maintenant suivre chacune d'elles isolément et donner au récit de leur vie tous les développements nécessaires.



ÉLISA BACIOCCHI

PRINCESSE DE PIOMBINO ET DE LUCQUES
GRANDE DUCHESSE DE TOSCANE

(1777-1820)

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Maria-Anna. — Les petites gourmandes et la correction maternelle. — Maria-Anna est admise à Saint-Cyr. — Sa sortie de Saint-Cyr. — Elle manque un mariage avec l'amiral Truguet. — Séjour à Marseille : misère et grandeurs. — Elle épouse M. Paschal Baciocchi. — Voyage en Italie. — Indifférence de Mme Baciocchi pour son mari. — Portrait de Mme Baciocchi. — Ses prétentions littéraires. — Aversion de Mme Baciocchi pour sa belle-sœur Joséphine. — Disgrâce de Lucien et chagrin de sa sœur. — Les Beauharnais triomphent ouvertement. — Mme Baciocchi devient malade. — Son ami Rœderer. — M. de Barante. — M. de Fontanes. — Ridicules de Mme Baciocchi. — Son salon littéraire. — Mme Baciocchi jouant la tragédie. — Au Plessis-Chamant : distractions de mauvais goût. — Calomnies. — Mme Baciocchi et Mme Récamier. — Sécheresse de cœur de Mme Baciocchi. — Elle protège M. de Chateaubriand. — Sa protestation contre l'exécution du duc d'Enghien. — Mesures de clémence.

Comme tous les enfants de M. Charles de Buonaparte, à l'exception de Joseph, qui vint au monde à Calvi, Maria-Anna est née à Ajaccio. Elle est du 3 janvier 1777. On lui donna le nom de Maria-Anna en souvenir d'une petite sœur aînée portant ce nom

et morte peu de jours après son baptême qui avait eu lieu en même temps que celui du petit Napoléon. Le nom d'Elisa, elle le prit elle-même plus tard parce que celui qu'on lui avait donné à sa naissance, très laid à son avis, ne lui paraissait plus cadrer avec la haute situation à laquelle l'avait portée la prodigieuse fortune de son frère.

Son enfance n'eut rien de particulièrement intéressant. La petite Maria-Anna était battue de temps en temps, à son tour, comme les autres enfants de la famille Bonaparte. Les coups, alors, tenaient une grande place en Corse dans l'éducation des garçons comme dans celle des filles. Si encore ils avaient été distribués avec justice ! Mais il n'en allait pas toujours ainsi, comme le prouve cette petite anecdote :

Un jour, Mme Bonaparte avait reçu de son oncle, le chanoine, un panier de figues et de raisins. Cet envoi, aux yeux de tout Corse, tenait de son origine un caractère sacré : les figues de l'oncle le chanoine étaient vénérées presque à l'égal du chapeau ou de la soutane de celui qui les envoyait ; pour un peu l'on eût fait, comme pour le pain bénit, un signe de croix en les mangeant. Mais Maria-Anna et une de ses petites amies, se trouvant seules avec l'appétissant panier, n'y mirent pas tant de façons. Elles goûtèrent les figues, en mangèrent une, puis deux, puis trois : bref, comme les cerises de Mme de Sévigné, toutes y passèrent. Le raisin eut son tour et passa comme les figues, de sorte qu'il ne resta bientôt qu'un panier vide. Les petites filles alors, dont l'estomac ne ressemblait nullement au panier, allèrent se promener. Là-dessus le petit Napoléon, passant par la pièce où était le panier, s'arrêta devant lui : il semblait se demander ce qu'il avait bien pu contenir, quand sa mère vint à son tour. Elle lui demande d'un ton

sévère ce qu'il a fait des fruits du *zio canonico*, de l'oncle le chanoine. Le pauvre garçon ne savait même pas que son oncle eût envoyé des fruits. Comme il répondait qu'il ne comprenait pas ce qu'on lui voulait avec cette histoire de fruits, la *signora madre* s'imagina qu'il les avait mangés : d'un ton moitié figue, moitié raisin — c'est le cas de le dire — elle fit un sermon véhément au petit garçon ; puis elle le saisit par les cheveux, lui déboutonna la culotte et administra sur ce petit derrière qui devait plus tard s'asseoir sur un si grand trône, une cuisante correction. Le pauvre enfant fut de plus mis au pain sec pour trois jours. Maria-Anna, elle, ne disait rien : elle trouvait commode que son frère fût battu pour ses fautes et qu'on le condamnât à jeûner parce qu'elle avait trop mangé. Napoléon, qui se doutait bien qu'il expiait la gourmandise de sa sœur et qui trouvait peut-être qu'elle eût bien fait de lui laisser quelques figues, puisqu'elle lui avait laissé tous les coups, ne disait rien non plus pour ne pas faire punir la petite gourmande. Il avait terminé ses trois jours de jeûne lorsque la petite amie de Maria-Anna, qu'il faut maintenant appeler Marianne, en francisant son nom, étant revenue à la maison Bonaparte, s'avisa de parler des figues et du raisin de l'oncle le chanoine. Peut-être même demanda-t-elle s'il en était arrivé un autre panier. La signora Letizia était là. Elle entendit tout et la petite Marianne vit à ses dépens que, pour avoir été différée, ou plutôt pour s'être d'abord trompée d'adresse, la correction maternelle n'était pas perdue. Cela n'empêcha pas le petit Napoléon de garder la sienne : « Le bon Dieu, qui est le bon Dieu, lui dit sa mère, en manière de consolation, ne pourrait pas te l'enlever [1]. » Mais si elle corrigea Marianne,

1. Locution corse très usitée encore.

elle n'admira peut-être pas autant qu'elle le méritait la conduite stoïque et généreuse de son fils qui aimait mieux se laisser battre, lui innocent, que de faire battre la coupable. La brave femme ne s'était pas doutée, en fessant son fils indûment, qu'elle se conformait aux doctrines d'un aimable philosophe de son temps, l'abbé Galiani, qui recommandait deux points avant tout dans l'éducation des enfants : leur apprendre à supporter l'injustice, leur apprendre aussi à supporter l'ennui. Il est vrai que Galiani avait ses raisons pour prêcher de la sorte : il était une manière de juge de paix à Paris et, comme tel, devait savoir au juste ce que valait la justice ; de plus, comme abbé, il faisait des sermons, ce qui avait pu lui permettre de se rendre compte, sur le visage de ceux qu'il prêchait, des vilains effets de l'ennui. Était-ce pour se préparer d'indulgents auditeurs au tribunal et à l'église qu'il parlait ainsi, au lieu de combattre ces deux maux de l'humanité dont le premier est le seul qu'un homme d'esprit ne peut se flatter de pouvoir toujours éviter ?

Quoi qu'il en soit, Napoléon n'oublia jamais ce petit épisode de son enfance et il le rappela plus tard, étant premier consul, à une fête que la petite mangeuse de figues, devenue Mme Baciocchi, donna en 1801 au château de Neuilly ; elle était alors installée chez son frère Lucien, ministre de l'intérieur.

Marianne eut la chance d'être admise à l'école de Saint-Cyr dès l'âge minimum fixé pour l'entrée des jeunes filles dans cette maison d'éducation. La protection de M. de Marbœuf n'y avait pas été étrangère. Le 15 décembre 1782, M. Charles de Buonaparte reçut avis que cette faveur lui était accordée. Des pertes d'argent récentes lui firent accueillir une si bonne nouvelle avec satisfaction : c'était, pour lui, un

enfant de moins à nourrir, et, dans sa situation, cela n'était pas à dédaigner, surtout que l'enfant annonçait, sous le rapport de la gourmandise, les plus heureuses dispositions. Son éducation était ainsi assurée et son séjour à Saint-Cyr devait lui procurer certains avantages matériels fort appréciables. On donnait aux élèves, à leur sortie de la maison, un trousseau et une dot de trois mille livres. De plus, les frais de retour chez les parents étaient remboursés à raison d'une livre par lieue, ce qui, la Corse n'étant pas tout près de Saint-Cyr, était encore un avantage sérieux. Malheureusement on donnait à ces jeunes filles, appartenant presque toutes à des familles sans fortune, une éducation peu en rapport avec la vie modeste qui attendait la plupart d'entre elles et c'était là un très grand mal non seulement pour leurs maris, ce qui, n'en déplaise aux femmes, mérite bien quelque considération, mais aussi pour elles-mêmes et pour le pays tout entier.

A la fin du mois de juin 1783, M. Charles Bonaparte, qui avait dû emprunter cinq cents francs pour faire le voyage, amenait sa fille à Saint-Cyr ; il s'était chargé d'y conduire en même temps une autre jeune fille corse, Mlle Cattaneo.

M. Théophile Lavallée, dans sa curieuse et savante *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr*, donne des renseignements intéressants sur la vie des élèves. « Les demoiselles, dit-il, entraient dans la maison depuis l'âge de sept ans jusqu'à l'âge de douze ans ; elles y restaient jusqu'à vingt ans, sans jamais sortir que par des permissions rares et spéciales, ne pouvant être visitées par leurs parents que pendant les octaves des quatre grandes fêtes de l'année. Elles se levaient à six heures, entendaient la messe à huit, travaillaient jusqu'à midi, où elles dînaient, étaient en

récréation jusqu'à deux heures, travaillaient jusqu'à six et se couchaient à neuf heures. Elles étaient partagées, suivant leur âge, en quatre *classes*, et dans chaque classe, d'après leur instruction, en cinq ou six *bandes* de huit ou dix élèves, occupant chacune une table de travail. Jusqu'à l'âge de dix ans, elles étaient dans la classe *rouge*, et elles y apprenaient à lire, écrire, compter, les éléments de la grammaire, le catéchisme et des notions d'histoire sainte. A l'âge de onze ans, elles passaient dans la classe *verte* et y apprenaient les mêmes choses avec la musique et des notions d'histoire, de géographie et de mythologie. A l'âge de quatorze ans, elles passaient dans la classe *jaune*, où l'instruction roulait principalement sur la langue française, la musique, la religion ; on leur donnait aussi quelques leçons de dessin et on leur apprenait à danser. A l'âge de dix-sept ans, elles passaient dans la classe *bleue*, où l'instruction ne roulait plus que sur la langue et la musique, mais où l'éducation morale était développée jusqu'à la perfection [1]. »

Comme les maîtresses étaient en nombre insuffisant, elles se faisaient, d'après l'esprit et les termes du règlement de la maison, aider dans leur tâche par les meilleures élèves parmi les *grandes ;* « on choisissait dix des bleues ou des jaunes qu'on décorait du ruban *couleur de feu* et qui aidaient les maîtresses dans les classes des rouges et des vertes ; on en prenait encore vingt autres qu'on décorait du ruban noir et qu'on appelait les « Filles de Mme de Maintenon » ; elles aidaient soit les maîtresses des classes, soit la supérieure et les officières de la maison [2] ».

1. Th. Lavallée, *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr*, p. 140.
2. *Ibid.*, p. 145.

La petite Marianne Bonaparte profita-t-elle des leçons qu'on lui donnait? Hélas! pas beaucoup; son orthographe était aussi indisciplinée que l'était sa nature corse, trop corse peut-être; une demande qu'elle adressa au directoire du district de Versailles pour solliciter sa sortie de Saint-Cyr, le 1er septembre 1792, et qu'on trouvera un peu plus loin, en est la preuve; pour ce qui est de la morale, l'histoire de sa vie, qu'il ne faudrait pas être bien difficile pour donner comme exemple, en est une autre preuve. Non, Marianne n'eut jamais l'idée, chez les dames de Saint-Louis, d'aspirer au ruban *couleur de feu*; s'il y avait eu, dans la vie, des rubans *couleur de feu*, elle eût eu, moins qu'à Saint-Cyr encore, le droit d'y prétendre.

Napoléon, qui était très affectionné à sa sœur, l'allait voir les jours où le règlement ouvrait le parloir aux parents des élèves; il emmenait quelquefois avec lui son ancien camarade, son ami du moment, son secrétaire intime de l'avenir, Fauvelet de Bourrienne [1].

M. Charles Bonaparte avait recommandé sa fille Marianne aux quelques amis qu'il avait dans la petite colonie corse de Paris. Parmi ceux-ci se trouvaient l'abbé Démétrius de Comnène et sa sœur Mme Permon, belle personne, bonne aussi, mais vive, autoritaire et quelque peu intrigante. Tantôt l'abbé, tantôt Mme Permon allaient voir la petite Bonaparte à sa pension.

Un jour Mme Permon et l'abbé emmenèrent Napoléon à Saint-Cyr. Marianne, appelée, vint au parloir. Elle devait être bien drôle, engoncée dans son vêtement d'étamine noire du Mans, avec ses mains dans

1. Bourrienne, *Mémoires*, t. I, p. 43.

des gants noirs bronzés, ses pieds de montagnarde dans des brodequins de maroquin noir, et la tête dans un bonnet de taffetas avec une gaze noire laissant échapper quelques mèches indisciplinées de cette belle chevelure dont elle devait plus tard être si vaine! Elle portait de plus une coiffe de taffetas avec un ruban noir et une espèce de voile foncé tombant par derrière et descendant aussi bas que les coudes; aux poignets des manchettes de toile unie et médiocrement fines cousues à la chemise complétaient le costume. La sévérité de tant de noir était un peu atténuée, sinon relevée, par une croix d'or parsemée de fleurs de lis tombant sur la poitrine.

Les femmes trouvent le moyen d'être coquettes avec les vêtements les moins coquets; les jeunes filles, même les plus petites, sont en cela plus femmes qu'on ne pense. Ne sont-ils pas de Gresset ces jolis petits vers, et ne pensait-il pas aux jeunes pensionnaires de Saint-Cyr en les écrivant :

> Il est aussi des modes pour le voile;
> Il est un art de donner d'heureux tours
> A l'étamine, à la plus simple toile.

Malgré son bel uniforme, la petite fille avait l'air tout chagrin. Mme Permon lui demanda ce qu'elle avait : elle se mit à pleurer. Enfin on apprit, à travers ses larmes et ses sanglots, qu'une de ses compagnes, Mlle de Montluc, quittait l'école. Ce n'est pas cela, comme on le pense, qui causait un tel chagrin à Marianne. Mais on devait donner à la partante un goûter d'adieu, toutes ses petites camarades se cotisaient pour le lui offrir, et elle, la pauvre enfant, n'avait pas d'argent pour payer sa quote-part!

Napoléon porta machinalement la main à la poche pour donner à Marianne ce qu'il lui fallait, mais sa

main s'arrêta en route... Le brave garçon venait de se rappeler qu'il n'était pas plus riche que sa sœur !

— Combien vous faut-il, dit Mme Permon, pour payer votre part du goûter ?

— C'est douze francs [1].

— Il ne faut pas vous chagriner pour cela, mon enfant; voici vos douze francs ; vous ferez comme les autres.

Le jeune Napoléon s'était trouvé humilié de sa pauvreté et de celle de sa sœur, encore plus peut-être de la générosité de Mme Permon. En rentrant à Paris, il ne put s'empêcher de manifester en voiture son indignation de ce qu'on laissait ces petites élèves, dont la plupart étaient pensionnaires de l'État, par conséquent n'avaient pas de fortune, se livrer à des dépenses hors de proportion avec leur situation. Louis XV, jadis, avait fait la même réflexion : s'il manquait de sens moral, il ne manquait pas d'un certain bon sens. « Mme de Maintenon, avait-il dit un jour, s'est bien trompée avec d'excellentes intentions. Ces filles sont élevées de manière qu'il faudrait, de toutes, en faire des dames du Palais, sans quoi elles sont malheureuses et impertinentes [2]. » Louis XV avait raison, le jeune Bonaparte aussi ; mais c'est là un mal qui existe toujours dans nos maisons d'éducation et dont on ne se défera vraisemblablement jamais [3].

1. C'était une grosse somme que douze francs à cette époque, surtout pour des petites filles d'officiers sans fortune. Il était singulier qu'on les laissât se livrer à des dépenses si peu en rapport avec leur position. Dans d'autres maisons d'éducation, c'était encore bien pis. Lisez les Mémoires de la princesse de Ligne, et vous verrez qu'à l'Abbaye-aux-Bois il y avait des petites filles auxquelles on permettait de porter pour plus de trente mille francs de bijoux ! C'était de la folie.

2. Mme du HAUSSET, femme de chambre de Mme de Pompadour, *Mémoires*.

3. Napoléon avait souffert a l École militaire du même manque

La Révolution cependant était commencée. Elle marchait à pas de géant. Le 16 août 1792, l'Assemblée nationale décrétait l'évacuation de la maison royale d'éducation de Saint-Cyr.

Le 1er septembre, Napoléon, qui était capitaine depuis le 6 février et se disposait à se rendre en Corse, résolut d'aller chercher sa sœur à Saint-Cyr pour la ramener à Ajaccio. C'était fort bien pensé : la jeune Marianne n'avait point de parents à Paris, ni même sur le continent ; les événements étaient menaçants, la suppression de l'école de Saint-Cyr ordonnée...

Napoléon arriva donc à Saint-Cyr le 1er septembre, dès le matin. Une des dames de Saint-Louis, Mme de Crécy, qui l'avait pris en grande estime parce qu'il était bon pour sa sœur et qu'il venait la voir fréquemment, lui dit qu'il ferait mieux de la laisser à l'établissement, mais qu'en tout cas elle ne pouvait partir sans l'autorisation de la municipalité et celle du directoire du district. Le jeune capitaine alla donc chez le maire. Celui-ci l'accompagna à la maison d'éducation et, après avoir constaté la présence de Mlle Marianne de Buonaparte, il délivra l'autorisation qu'on lui demandait. Mais ce n'était pas tout. Napoléon dut faire, par écrit, une demande aux administrateurs du district de Versailles. Voici cette demande, copiée telle quelle sur l'original qui existe aux archives de la préfecture de Versailles :

d'argent que sa sœur à Saint-Cyr pour les dépenses inutiles. Il avait même fait à ce sujet un mémoire qu'il avait adressé au sous-principal Berton. « Il démontrait que le plan de cette éducation était réellement pernicieux et ne pouvait atteindre le but que tout gouvernement sage devait se proposer. » (BOURRIENNE, *Mémoires*, t. I, p. 43.) Bourrienne cite des extraits on ne peut mieux pensés de ce mémoire.

A Messieurs les administrateurs de Versailles.

« Messieurs.

« Buonaparte, frère et tuteur de la demoiselle Marianne Buonaparte, a l'honneur de vous exposer que la loi du 7 août, et *particulierment* l'article *aditionnelle* décrété le 16 du même mois, *suprimant* la maison de Saint-Louis, il vient réclamer l'exécution de la loi et ramener dans sa famille ladite demoiselle sa sœur, des affaires très instantes et de service *publique lobligant* à partir de Paris sans délai ; il vous prie de vouloir bien ordonner qu'elle *juisse* du bénéfice de la loi du 16 et que le *thrésorier* du *distric* soit *autorisez* à lui *esconter* les 20 sols par lieue jusqu'à la municipalité d'Ajaccio en Corse, lieu du *domecile* de ladite demoiselle, et où elle doit se rendre auprès de sa mère.

« Avec respect,

« BUONAPARTE.

Le 1er septembre 1792.

Sur la même feuille de papier et au bas de la demande du capitaine Buonaparte est écrite, dans un style et une orthographe non moins capricieux, la demande de Mlle Marianne. La voici :

« *Jay* l'honneur de faire observer à messieurs les administrateurs que, *nayant* jamais connu *d'autres père* que mon frère, *sy* ses affaires *lobligoiet* à partir sans qu'il ne m'*amene* avec *luy* je me trouverais dans une *imposibilité absolu dévacuer* la maison de Saint-Cyr.

« Avec respect,

« Marianne BUONAPARTE.

Napoléon porta immédiatement ces demandes revêtues de l'autorisation du maire et de la municipalité de Saint-Cyr, au directoire du district, puis au

directoire du département. Le soir même, il avait obtenu les autorisations nécessaires, ainsi que le constate la pièce suivante, écrite au dos de sa demande :

« Vu...

« Ouï...

« Le directoire est d'avis qu'il y a lieu de délivrer, au profit de la demoiselle Buonaparte, un mandat de la somme de 352 livres, pour se rendre à Ajaccio en Corse, lieu de sa naissance et de la résidence de sa famille, distant de trois cent cinquante-deux lieues; qu'en conséquence le sieur Buonaparte est autorisé à retirer de la maison de Saint-Cyr la demoiselle sa sœur, avec les hardes et linges à son usage. »

Muni de cette autorisation, le capitaine Buonaparte retourna le lendemain à Saint-Cyr. On lui remit sa sœur et, embarrassé de paquets de linge et de vêtements, il franchit avec elle le seuil de cette maison de paix dont il devait, quelques années plus tard, faire une école de guerre; puis, montant dans une modeste voiture, tous deux s'acheminèrent vers Paris.

Le jeune capitaine avait touché le même jour les trois cent cinquante deux livres d'indemnité auxquelles sa sœur avait droit. Tous deux allèrent, une fois à Paris, à l'hôtel des Patriotes hollandais, où Napoléon avait sa chambre. La jeune fille, sortant du milieu si paisible de Saint-Cyr, traversa la grande ville dans un jour de sang et de terreur; mais, digne sœur de son frère, ces choses n'étaient pas faites pour l'émouvoir trop fortement. Napoléon obtint un congé pour la conduire à Ajaccio et, le 10 septembre, tous deux se mettaient en route pour la Corse. Le 17 septembre, ils débarquaient dans leur ville natale. Ils y furent l'objet de l'attention générale, Napoléon

avec sa belle tenue toute neuve de capitaine, Marianne avec son uniforme sévère d'élève de Saint-Cyr. On l'appelait Mlle de Saint-Louis, ce qui n'était pas sans flatter sa petite vanité naissante.

C'est cette année même, au mois de novembre, à Ajaccio, que la jeune pensionnaire, âgée seulement de quinze ans, faillit se marier. L'amiral Truguet, commandant l'escadre d'observation de la Méditerranée, resta vingt-cinq jours à Ajaccio. Il y connut Mlle Bonaparte. La signora Letizia eût vu avec plaisir l'amiral demander sa fille en mariage[1], malgré une différence d'âge assez grande entre les deux jeunes gens, c'est-à-dire entre l'amiral et la petite pensionnaire. Leurs goûts étaient cependant bien opposés : l'amiral était sombre, taciturne, renfermé en lui-même et, à en croire La Revellière-Lépeaux, susceptible et entêté[2]; il est vrai aussi qu'il était un très bel homme, brun et vigoureux : mais comment son âge mûr aurait-il pu s'accorder avec les quinze ans de Marianne tout fraîchement échappés de la pension? Comment son entêtement se serait-il accordé avec le sien? Sa susceptibilité avec ses inconséquences? Mais à cette époque on ne regardait guère à ces détails et il n'était pas rare, surtout en Corse, de voir des vieillards épouser des petites filles. Le mariage se serait peut-être fait sans les événements politiques. L'amiral, plus tard, dut les en remercier : il l'avait échappée belle. Quelque habitué qu'il fût aux tempêtes, en sa qualité de marin, les orages dans le ménage n'eussent sans doute pas été de son goût et le caractère revêche et autoritaire de Marianne n'était rien moins

1. « L'amiral Truguet nous eût, en ce temps-là, fort agréé pour beau-frère. » (Jung, *Lucien et ses Mémoires*, t. I, p. 54.)
2. La Revellière-Lepeaux, *Mémoires*, t. I, p. 254; t. II, p. 254.

que rassurant sous ce rapport. Mais l'amiral dut quitter la Corse[1]. Quelque temps après, la guerre civile se déchaîna dans l'île. Mme Bonaparte et sa famille, qui étaient du parti des patriotes ou parti français, furent poursuivies et traquées par les partisans de Paoli. Mme Bonaparte dut fuir et s'estima heureuse de trouver à Calvi un bâtiment de commerce qui la transporta à Toulon avec ses enfants après avoir traversé sans encombre les croisières anglaises.

Rien de particulier ne marqua le séjour de la jeune Marianne à Toulon et à Marseille. Elle menait, avec sa mère et ses sœurs, une vie de privations à laquelle ne l'avaient pas préparée l'éducation et le régime de Saint-Cyr. Les douze francs qu'elle avait dû donner un jour pour le goûter d'adieu offert à une petite camarade quittant l'école eussent été, à Marseille, fort nécessaires et eussent assuré pour plusieurs jours la nourriture de la famille. Mais la signora Letizia venait de voir, en Corse, des moments plus difficiles. Aussi donnait-elle à ses filles, faute de mieux, l'exemple de la patience. Lorsque arriva enfin la petite pension accordée par le gouvernement à Mme Bonaparte, en sa qualité de patriote corse réfugiée en France, la vie matérielle se trouvant dès lors assurée, très modestement, il est vrai, mais enfin assurée, il n'y eut plus, dans le petit ménage, les inquiétudes sur le lendemain qui en étaient le tourment; ne s'était-on pas vu obligé de se faire inscrire comme indigents au bureau de bienfaisance de Marseille, pour toucher chaque jour un pain de munition?

Après le 13 vendémiaire, on ne sait trop par quels moyens le besogneux général Bonaparte se procura de l'argent, mais il en eut, et beaucoup. En bon fils,

1. Au moment de la proclamation de l'Empire, l'amiral Truguet fut le seul amiral qui vota contre l'empereur.

en bon frère, il en envoie aussitôt à sa famille; ce n'est plus un petit secours, comme il le faisait par le passé, mais une fortune. Il écrit à Joseph : « J'ai envoyé à la famille 50,000 à 60,000 livres, argent, assignats, chiffons. N'aie donc aucune inquiétude...[1] » Mme Letizia et ses filles, tirées subitement de la situation plus que gênée où elles se débattaient, s'étaient hâtées de quitter le modeste logement qu'elles occupaient, pour aller s'installer confortablement à un premier étage de la rue Paradis. Elles se faisaient des relations. De plus, tous les Corses qui se rendaient dans leur île ou débarquaient à Marseille n'oubliaient pas de venir les voir : la famille d'un général est toujours courtisée par les Corses : on peut avoir besoin de son influence pour soi-même, pour des parents, pour des amis dans l'armée... Aussi, en peu de temps, les petites Bonaparte, habillées de neuf de la tête aux pieds, avaient-elles un salon assez suivi. « Dans ce salon, a écrit un homme qui y alla beaucoup dans sa jeunesse, on n'entendait parler que de belles actions de guerre. Les demoiselles les racontaient avec emphase, elles savaient les noms de tous les braves qui se distinguaient. Élisa surtout s'exprimait avec une énergie inaccoutumée à son sexe[2]. »

Il est des natures qui s'améliorent et s'affinent dans le malheur, et qui, sans les epreuves, seraient de-

1. Le général Philippe de Ségur, dans ses *Mémoires* qui, par endroits, sont plutôt ceux d'un homme du monde que d'un historien, et qui contiennent plus d'une inexactitude sur Napoléon, dit : « Fréron venait même, quelques jours avant, d'obtenir pour lui (Bonaparte), avec la mission d'aller organiser l'armée hollandaise, trente mille francs de secours pour sa mère. » (*Histoire et Mémoires*, t. I, p. 162.)

2. Général de Ricard, *Autour des Bonaparte*, p. 118. – Le général de Ricard dit même que son goût pour le métier des armes lui est venu dans le salon de Mme Bonaparte, à Marseille.

meurées fort ordinaires. Ce ne fut pas précisément le cas pour Marianne Bonaparte. Elle avait le caractère revêche et désagréable malgré son enthousiasme pour les belles actions, et il ne semble pas que l'adversité l'ait beaucoup amélioré; plus tard, le bonheur n'y réussira pas mieux. Sa nature était de celles que rien ne peut modifier. Parce qu'elle était volontaire et impérieuse, on a dit avec une indulgente complaisance que cette sœur de Napoléon était en femme ce que son frère était en homme[1]. C'est peut-être à cause de ce peu agréable caractère que, malgré les brillantes victoires de l'armée d'Italie qui mettaient son fils au premier rang parmi les personnages les plus illustres, malgré la belle situation qui allait bientôt en être pour elle la conséquence, c'est peut-être à cause de ce caractère que Mme Bonaparte, qui avait à en souffrir, se hâta de donner sa fille en mariage à M. Baciocchi, ancien officier corse, qui demandait sa main en ce moment. Ce nom de Baciocchi, qui signifie *baise-yeux*, peut paraître bizarre et dur à prononcer en français; en italien, il est, au contraire, fort joli et de la consonnance la plus harmonieuse.

Le mariage eut lieu le 1er mai 1797 à Marseille.

Lucien regrette que sa sœur ait épousé son compatriote Paschal Baciocchi et il ne peut s'empêcher de penser à ce beau parti qu'avait trouvé Marianne à Ajaccio, en sortant de Saint-Cyr, l'amiral Truguet, que l'on avait eu la maladresse de laisser échapper : « Franchement, dit-il dans ses *Mémoires*, je l'aurais

1. « C'est de nos trois sœurs, a dit Joseph Bonaparte dans ses *Mémoires*, celle qui, au moral comme au physique, avait le plus de traits de ressemblance avec Napoléon. On a dit aussi que, plus tard, cette ressemblance s'accentuait davantage avec Mme Letizia, moins la finesse dans les traits et l'expression de la physionomie. » (Comte de Survilliers, *Mémoires*, 1853, t. I, p. 65.)

pour le moins autant aimé que ce *bon* et *rebon* Baciocchi, qui lui-même, malgré l'excès de sa *bonacité*, n'aime au fond que son violon, dont il râcle, il est vrai, passablement, mais si souvent qu'il finit par faire prendre en grippe son innocent instrument et son voisinage[1]. » Lucien ne dit-il pas cela pour excuser l'éloignement que sa sœur a de tout temps manifesté pour son bon homme de mari? C'est possible, car dans cette famille Bonaparte, qui fut si désunie, il régnait cependant, quoique cela puisse paraître contradictoire, un excellent esprit de famille; et, malgré les griefs qu'ils eurent presque continuellement les uns contre les autres, malgré même des trahisons, frères et sœurs s'aimaient et se soutenaient toujours mutuellement envers et contre tous. Y eût-il jamais meilleur frère que Napoléon? Malheureusement, ses sœurs ne le valaient pas. Mme d'Abrantès, dont il faut consulter les *Mémoires* pour bien connaître le caractère des sœurs de Napoléon, qui, enfants, furent ses amies, a dit que « Mme Baciocchi n'était pas bien pour sa mère. Mais, ajoute-t-elle, pour qui l'était-elle? Je n'ai jamais connu de personne plus désagréablement pointue que celle-là[2] ».

Mme Bonaparte accorda donc la main de sa fille au premier qui la demanda. Outre que c'est assez l'usage d'agir de la sorte en Corse, on vient de voir la raison de ce consentement un peu hâtif. Il y en avait peut-être une autre. Mme Bonaparte n'osait pas trop compter en ce moment sur l'appui de son fils Napoléon. Comme il avait épousé la veuve Beauharnais malgré sa volonté à elle, sa mère, malgré l'opposition de Lucien et de Joseph, il y avait un certain froid entre

1. Th. Jung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, t. I, p. 54.
2. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. II, p. 82.

la famille et le vainqueur de l'Autriche : aussi ne lui avait-on pas demandé son avis sur le projet de mariage de Marianne avec M. Baciocchi. Ce M. Paschal Baciocchi était ce qu'on appelle un brave homme, aux idées étroites, si ce n'est sur certains points où il les avait trop larges ; c'était un mari des plus accommodants; tout le monde dans la famille, même sa femme, lui rendait justice sous ce rapport; mais il était, paraît-il, d'une insignifiance rare. Lucien, on l'a vu, l'appelle « le *bon* et *rebon* Baciocchi » et M. de Metternich dit que Napoléon eût préféré pour son beau-frère « un homme moins dénué de facultés intellectuelles [1]. » Mais qu'importait à Mlle Bonaparte? Les femmes n'ont-elles pas eu de tout temps une prédilection pour les sots? Et puis, de l'intelligence?... Est-ce qu'elle n'en avait pas pour deux?

Lorsqu'un armistice vint mettre un terme aux victoires de cette immortelle campagne d'Italie, le jeune général Bonaparte prit son quartier général en même temps que ses quartiers d'été au château de Monbello. Il avait écrit à tous les siens de venir l'y rejoindre, le château étant assez vaste pour les loger tous. La famille allait donc se trouver entièrement réunie en Italie. De cette façon la connaissance de la créole qu'avait épousée le général se ferait plus facilement, et, si les Bonaparte avaient à pardonner à la jeune femme d'être en quelque sorte une intruse parmi eux, cette situation, aux yeux du général, se trouvait compensée, par conséquent effacée, par l'entrée de M. Baciocchi dans la famille sans que lui, Napoléon, que sa gloire en faisait maintenant le chef, eût été consulté. Lucien, par son mariage avec la toute bonne et toute ignorante aussi [2] Christine Boyer, nièce

1. Prince DE METTERNICH, *Mémoires*, t. I, p. 311.
2. Elle ne savait même pas signer son nom.

de l'aubergiste de Saint-Maximin, était dans le même cas. On avait donc de part et d'autre à se pardonner des oublis de convenances de famille pour avoir obéi trop exclusivement à des convenances personnelles dans lesquelles les convenances n'étaient entrées pour rien. La prospérité, le bonheur portent à l'indulgence et à la conciliation. L'occasion était donc on ne peut plus favorable pour une cordiale réunion de famille dans laquelle on oublierait, en faisant la connaissance des nouveaux venus, ses torts réciproques.

Mme Baciocchi avait la plus grande hâte de jouir des grandeurs de son frère, général en chef en même temps que grand général. Elle et son mari furent très bien accueillis de Mme Joséphine Bonaparte. « Joséphine, dit Napoléon, se montra ce qu'elle devait être envers la mère de son mari, la combla d'attentions et de prévenances, traita aussi bien mes deux sœurs, sans négliger Baciocchi. Le voyage de ma famille avait pour but principal d'amener une réconciliation entre Élisa et moi ; elle venait de se marier tout nouvellement et avait, dans la préoccupation de sa tendresse, oublié de me consulter [1]. »

Cette explication de l'inexplicable négligence de sa sœur, donnée par Napoléon, est charmante. Mais, si l'assentiment du général ne lui avait pas été demandé avant le mariage, on le lui demanda après : il était bien temps! « La *signora madre*, a écrit naïvement le baron Hippolyte Larrey, avait saisi l'occasion d'obtenir le consentement tardif ou retardé de Napoléon au mariage d'Élisa et de Félix Baciocchi, leur compatriote. Le vainqueur de Montenotte, de Castiglione et d'Arcole, sollicité par sa mère, s'empressa de joindre son assentiment au sien, pour l'union de

1. *Mémoires de Napoléon Bonaparte*, 1834, t. IV, p. 208.

sa sœur, qui avait négligé de le lui demander. Le mariage s'était fait à Marseille, comme auparavant avait eu lieu celui du fils aîné de Mme Letizia avec une demoiselle Clary [1]. »

Le mariage civil seul avait eu lieu à Marseille, la signora Letizia étant trop ignorante, tout en allant à la messe, pour se douter, au point de vue catholique, de l'importance du mariage religieux ; la bénédiction religieuse fut cependant donnée aux deux époux par un prêtre italien au château de Monbello. Mais c'est le général Bonaparte qui l'exigea : ni Mme Baciocchi, ni sa mère n'y avaient songé.

Le temps, à Monbello, passait vite. On y avait les distractions les plus agréables, on allait à Milan, où Mme Letizia avait voulu demeurer; on faisait des excursions, il y avait chaque soir grand dîner, réception, etc. La jeune Mme Baciocchi se laissait emporter avec délices dans ce tourbillon de plaisirs et de fêtes, vie que la situation glorieuse de son frère avait faite dès ce moment à tous les Bonaparte. La famille nageait dans le rêve et dans les enivrements plus grands encore de la réalité.

Enfin il fallut bien quitter Monbello. Tandis que le général Bonaparte se préparait à aller à Passeriano, dans le Frioul, pour traiter avec les plénipotentiaires autrichiens, Mme Letizia rentrait à Marseille avec Mme Baciocchi. De là elle partait pour Ajaccio. Elle devait faire reconstruire sa maison que l'incendie avait détruite durant la guerre civile. Pendant ce temps, M. Baciocchi faisait ses préparatifs pour accompagner son beau-frère Lucien, qui était chargé d'une mission officielle en Espagne. Mme Baciocchi avait tenu, a écrit son frère Lucien, « à être débarras-

1. Baron Larrey, *Madame Mère*, t. I, p. 259.

sée de son mari [1]. » Et elle n'avait que quelques mois de mariage ! Cela promettait pour l'avenir.

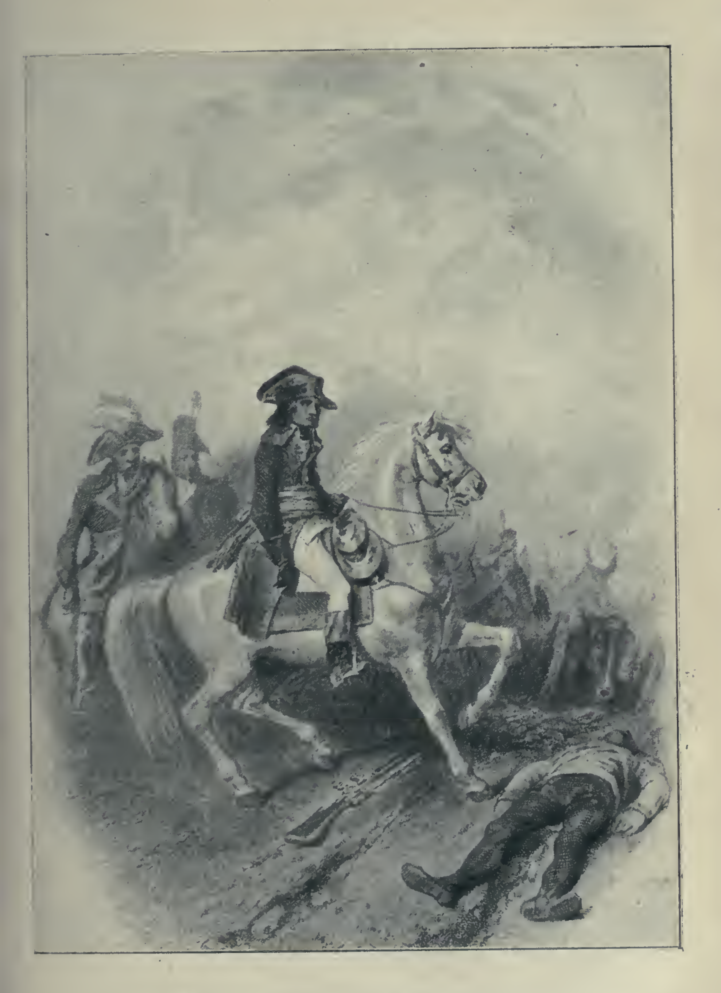
La situation de la famille Bonaparte avait singulièrement changé depuis peu de temps. Outre la glorieuse position qu'avait conquise Napoléon par son génie incomparable d'homme de guerre, Lucien n'était plus le petit commis de l'administration militaire qu'il avait été à Saint-Maximin. En voyant les succès de son frère, l'ambition lui était venue. Il venait d'être élu au Conseil des Cinq-Cents. Il s'installa à Paris dans la Grande-Rue Verte, n° 1225. Cette rue Verte était la rue actuelle du faubourg Saint-Honoré, et le n° 1225 formait le coin de la rue Miroménil. Il écrivit aussitôt à sa mère et à Mme Baciocchi, sa sœur, pour leur offrir l'hospitalité chez lui.

Mme Baciocchi était enchantée à la pensée de quitter Ajaccio où se justifiait en ce moment le proverbe si connu et si vrai que nul n'est prophète en son pays. Personne ne pouvait s'imaginer en cette ville que le petit Napoléon Bonaparte, à qui l'on n'accordait pas plus de facultés qu'aux autres jeunes gens d'Ajaccio qui avaient le même âge, eût parcouru en si peu de temps le cycle d'une si glorieuse carrière. Une bonne dose de jalousie se mêlait à ce sentiment de dénigrement, qui ne fait pas honneur à la nature humaine, mais avec lequel les âmes vulgaires, et c'est le plus grand nombre, regardent toujours l'élévation d'un camarade d'enfance. On se plaisait même à dire, pour ne pas se trouver trop petit devant une si grande gloire, que les nouvelles qui arrivaient en Corse étaient singulièrement exagérées et qu'on s'apercevrait bientôt qu'il fallait en rabattre.

1. JUNG, *Lucien et ses Mémoires*, t. II, p. 8.

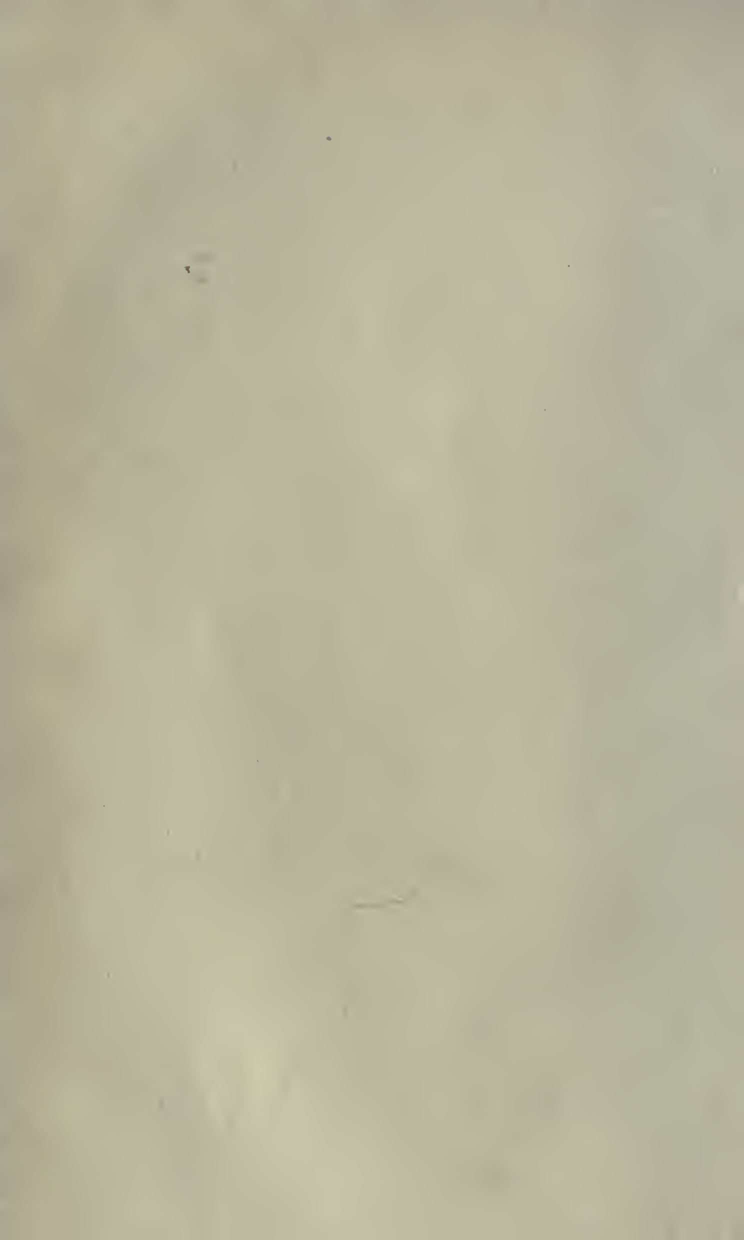
Mme Baciocchi ne recueillait donc pas à Ajaccio tous es hommages que la gloire de son frère eût dû lui attirer. Elle en prit de l'humeur. Elle brûlait de revenir à Paris, dans ce Paris qu'elle n'avait fait qu'entrevoir en le traversant à la hâte, dans ce Paris qui l'attirait avec une mystérieuse magie. Elle ne le considérait plus maintenant, dans l'ardeur de ses sentiments de domination, comme un trop vaste théâtre pour y faire briller, moins un esprit dont elle s'exagérait complaisamment la valeur et la portée, que sa prétention à l'avoir. Son frère avait conquis l'Italie; elle voulait, elle, conquérir la première place dans les salons de Paris.

Quand elle arriva avec sa mère dans la capitale, elle descendit rue Verte, chez Lucien. Napoléon se trouvait alors en Égypte et l'on n'était pas sans inquiétudes sur son compte. Bien des gens même le croyaient à tout jamais perdu. Mme Joséphine Bonaparte, pendant ce temps, se consolait de son veuvage momentané, à la Malmaison, avec M. Hippolyte Charles, son ancien amant d'Italie. Quant à Lucien, il ne perdait pas son temps. Assez insinuant de sa nature, ne manquant pas d'aplomb, ce qui lui faisait prendre pour de la science une demi-instruction et pour du talent une certaine facilité à tout, mais léger, superficiel, vaniteux, se croyant de plus irrésistible et posant, tout marié qu'il était, pour l'homme à bonnes fortunes, il se faisait, par son assurance, une place parmi ses collègues du Conseil des Cinq-Cents et bénéficiait en tout de la gloire de son frère. Il avait la bonté de tout attribuer à ses mérites personnels. Il recevait beaucoup et sa sœur faisait, dans son salon, son apprentissage de femme du monde. A vrai dire, un apprentissage, pour elle, n'était pas inutile; malheureusement elle demeura toujours une apprentie. Elle n'avait point,



NAPOLEON BONAPARTE EN ITALIE

(Campagne première, 1796) d'après une eau-forte de Raffet.



pour devenir une véritable femme du monde, l'esprit assez souple, et sa volonté ne put remplacer la grâce qui lui manquait. Elle prit certainement tous les dehors de la bonne compagnie; elle savait entrer dans un salon et recevoir à peu près comme tout le monde, mais sous son amabilité on sentait l'effort, le voulu; elle ne put jamais acquérir les finesses, les adresses délicates, les nuances que donne l'habitude du monde à un esprit flexible et éveillé; elle n'eut jamais cette grâce accueillante, politesse du cœur plutôt que de l'esprit, qui met à l'aise le visiteur en l'entourant des mille soies invisibles d'une bonté douce, bienveillante et sereine. Quoiqu'elle eût passé neuf années à Saint-Cyr, l'éducation n'avait pu la dépouiller complètement de l'écorce assez rugueuse qui enveloppait moins ses manières que sa manière d'être tout entière. Son caractère était revêche, volontaire et peu malléable. Elle ne manquait pas d'intelligence, mais de mesure et de ce qui est, comme l'a dit une femme qui en avait beaucoup [1], « la pudeur de l'esprit ». Rapportant tout à elle-même, elle était peu bienveillante, ayant peu de cœur, et manquait d'élévation dans l'âme. Cela ne l'empêchait pas d'être serviable, quand cela pouvait lui servir, d'être utile aux gens quand cela pouvait lui être utile à elle-même, mais elle ne savait pas donner : point de grâce, point de souplesse chez elle; des mots secs, autoritaires, lancés de ci et de là; un coup d'œil protecteur ou plutôt dominateur couvrant ce qu'elle venait de dire et ce qu'on allait lui répondre. « Jamais femme, a dit la duchesse d'Abrantès, ne renia comme elle la grâce de son sexe : c'était à croire qu'elle portait un déguisement [2]. » Elle semblait, en effet, née

1. Mme Emile DE GIRARDIN.
2. Duchesse D'ABRANTÈS, *Histoire des salons de Paris*, t. II, p. 461. — Voici, d'autre part, ce que pensait de Mme Baciocchi

sergent instructeur; elle avait le verbe haut, parlait très vite et d'un ton acerbe; ses manières étaient brusques. On eût juré un garçon, et pas des meilleurs, habillé en femme. Pour comble d'agrément, Mme Baciocchi avait l'accent méridional, mais un accent dont il paraît qu'on ne peut se faire aucune idée et avec lequel la plus charmante figure eût paru déplaisante; son séjour à Saint-Cyr n'avait pas pu l'en débarrasser et pourtant Lucien a dit : « Élisa parle purement et sans accent [1]. » Tout cela ne se remarquait pas à Ajaccio, parce que cette manière d'être était celle de presque tout le monde; mais cela se remarquait à Paris, parce qu'elle n'était celle de personne. Mme Baciocchi était donc loin d'être une femme supérieure. Au physique, elle n'était ni jolie ni laide, mais plutôt laide que jolie. Elle avait la peau très blanche (ce qui n'est pas rare chez les Corses) et une taille passable, quoiqu'elle fût trop maigre; mais elle avait le malheur de n'être pas très bien faite et « toutes ces choses qu'on appelle bras et jambes étaient attachées au corps comme cela s'était trouvé. Les os étaient carrés et la charpente très osseuse, ce qui formait un ensemble désagréable [2]. » Eh bien, malgré un pareil extérieur, Mme Baciocchi était aussi insupportable que si elle avait été jolie.

Avec tout cela, Mme Baciocchi avait plus d'un travers, entre autres celui de poser pour la femme instruite, elle qui ne savait pas mettre l'orthographe, et même pour la femme de lettres; elle n'avait aucune idée de cette *pudeur sur la science* que Fénelon prêche

son ami Fouché : « ... Elisa, femme hautaine, nerveuse, passionnée, dissolue, dévorée par le double hochet de l'amour et de l'ambition. » (FOUCHÉ, *Mémoires*, t. I, p. 279.)

1. Th. JUNG, *Lucien et ses Mémoires*, t. II, p. 256.
2. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. VI, p. 67.

aux femmes, et ces mots de Mme de Maintenon, fondatrice de la maison d'éducation de Saint-Cyr, où l'élève Marianne les entendit sans doute répéter plus d'une fois, semblent avoir été dits pour elle : « Les femmes ne savent jamais qu'à demi, et le peu qu'elles savent les rend communément fières, dédaigneuses, causeuses et dégoûtées des choses solides. »

Son frère Lucien, qui avait un travers semblable, mais avec des facultés plus étendues et des ambitions plus étendues encore que ses facultés, ne pouvait s'apercevoir chez elle d'un défaut qu'il avait pour son propre compte. Il a pourtant écrit, en 1801 : « Élisa donne tout à fait dans les savants. Sa maison est un tribunal où les auteurs viennent se faire juger [1]. » Aussi les malheureux habitués du salon de Lucien Bonaparte étaient-ils condamnés à entendre des tirades à perte de vue, et quelles tirades! sur telle ou telle question de politique ou de philosophie, au lieu de cette gracieuse conversation des salons parisiens où la fantaisie, semblable à ces papillons qui volent toujours, effleurent toutes les corolles, ne s'arrêtent à chacune qu'autant qu'elle le mérite et passent aussitôt, d'un vol gracieux et rapide, à une autre. Et il ne fallait pas s'aviser de donner la réplique, non : d'abord cela eût prolongé l'ennui de la discussion, et ensuite la jeune Mme Baciocchi, malgré ses dix-neuf ans, ou peut-être à cause de ses dix-neuf ans, — qui, sous ce rapport ne la quittèrent jamais — tranchait de tout et prononçait sur tout en dernier ressort. Elle avait raison en chimie contre Fourcroy ou Chaptal, elle en savait en physique plus long que Berthollet et, pour un peu, elle eût trouvé à redire à la *Mécanique céleste* de Laplace. Quant à la peinture, elle y était

1. Lettre de Lucien au général Leclerc. (Jung, *Lucien et ses Mémoires*, t. II, p. 109.)

naturellement tout aussi entendue que sur le reste, et David, Gérard, Prud'hon, Girodet, Isabey avaient tort de ne pas écouter ses conseils. Pour Talleyrand, il eût eu fort à apprendre s'il avait daigné venir recevoir des leçons de celle qui en eût remontré à Machiavel autant qu'à Pic de la Mirandole *et quibusdam aliis*. Si elle avait quelque esprit, elle avait encore plus de mémoire. Il lui arrivait parfois cependant de manquer de l'un et de l'autre quand, embarquée dans une longue citation, l'attention qu'elle mettait à la bien dire lui en faisait oublier la fin, — ce qui prouvait que sa science était moins dans son esprit que dans sa mémoire.

Cependant, comme elle était la sœur du glorieux général Bonaparte, on venait volontiers dans son salon ou plutôt dans le salon de Lucien, qui avait quitté la rue Verte pour le bel hôtel de Brienne, rue Saint-Dominique[1]. On en était quitte pour subir les tirades et les prétentions littéraires du frère et de la sœur. C'est chez Lucien que Mme Baciocchi connut M. de Fontanes. Le poète fut, paraît-il, entreprenant, et la pédanterie de la jeune femme accueillit avec bienveillance les spirituels madrigaux qui lui furent adressés. Peut-être aussi Élisa fit-elle les avances. En tout cas leur liaison fit, dans le temps, beaucoup parler. « Lucien seul fut longtemps à s'en douter; il a la vue très basse; Mme Baciocchi pourtant parlait bien haut[2]. » Lucien n'était cependant pas son mari pour être si aveugle. Quant à M. Baciocchi, on l'a déjà vu, il était si bon!

Tout à coup, le télégraphe apporte à Paris la nouvelle du débarquement du général Bonaparte. Il a

1. Aujourd'hui l'hôtel du ministre de la guerre.
2. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. II, p. 463.

quitté inopinément l'Égypte et sa voiture roule à toute vitesse sur la route de Paris. Il arrive. Sa mère, ses frères — moins Louis — qui est allé au-devant de lui et qui, ayant pris la route de Bourgogne, comme Mme Joséphine Bonaparte, ne l'a pas rencontré — ses sœurs, toute la famille l'attend rue de la Victoire. Après les premiers embrassements : « Et Joséphine? » dit le général. Des sourires contraints et amers le préparent à une infortune. « Ce que j'ai appris en Égypte serait-il donc vrai?... » On le met au courant de l'inconduite de sa femme pendant son absence; on ne lui cache pas qu'elle avait installé un mari suppléant à la Malmaison pendant que lui, Bonaparte était, en Égypte, exposé aux balles et à la peste; on ne lui cache pas le nom de cet intérimaire et l'on ajoute que cette manière de se consoler de son absence avait défrayé la chronique scandaleuse de Paris pendant qu'il était vainqueur aux Pyramides et à Aboukir. Mme Baciocchi n'est pas une des moins ardentes à déchirer l'absente à belles dents.

Mais Joséphine, qui était allée au-devant de son mari pour préparer le terrain et se justifier par avance des accusations qu'elle savait bien devoir être portées contre elle, revint à l'hôtel de la rue de la Victoire. On connaît les scènes qui suivirent l'entrevue des deux époux. On connaît aussi le pardon imprévu du général. Mme Baciocchi, qui, elle, n'était pas amoureuse de Joséphine, et n'avait pas de position à ménager, ne pouvait concevoir que son frère Napoléon eût pardonné à sa femme. « Elle ne se contraignait pas et laissait voir toute son inimitié dédaigneuse[1]. » Aussi, depuis ce temps-là, Joséphine ne put-elle la souffrir. C'était une guerre sourde entre les deux

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. II, p. 107.

belles sœurs, et aucune ne manquait l'occasion d'être désagréable à l'autre. Mme Baciocchi était sans pitié; Joséphine, qui n'était pas toujours bonne, n'en eut pas davantage. L'occasion de prendre une revanche sur Élisa, ne tarda pas à se présenter, et elle ne la laissa pas échapper, car il faut dire que celle-ci, depuis que son frère était premier consul, avait renoncé à son nom de Marianne, qu'elle trouvait décidément trop laid, pour prendre celui d'Élisa, qui lui plaisait davantage.

Lucien, après le coup d'Etat du 18 brumaire, auquel il avait pris une part importante, avait été nommé par son frère, reconnaissant de ce service, ministre de l'intérieur. Mais des spéculations peu honnêtes qu'il fit sur les blés et dans lesquelles il gagna des sommes énormes, décidèrent le premier consul à lui retirer le portefeuille de l'intérieur. Ce ne fut pas sans un violent chagrin que le premier consul prit cette détermination. Mais quel événement dans la famille Bonaparte! Et aussi quelle douleur! C'est Élisa qui ressentit le plus amèrement la disgrâce de son frère. Outre qu'elle était très attachée à Lucien, dont elle était physiquement la copie féminine et dont elle partageait les tendances artistiques et littéraires par volonté et par genre plutôt que par goût, elle voyait que cette disgrâce allait donner l'avantage aux Beauharnais sur les Bonaparte.

Aussi, la soirée du jour où l'on apprit le remplacement de Lucien fut-elle, aux Tuileries, bien intéressante pour l'observateur et le philosophe. Stanislas Girardin qui s'y trouvait, et qui était l'un et l'autre, nous en a laissé le tableau fort curieux :

« Je me rendis le soir, dit-il, chez Mme Bonaparte. Elle était assise dans un grand fauteuil; je lui fis une révérence très profonde; elle me valut un accueil

assez froid. Je l'examinai avec soin. Elle affectait un air réfléchi et cherchait à le conserver pour dérober à tous les regards sa satisfaction. Sa fille, moins habile encore dans l'art de feindre, ne dissimulait point sa joie; elle était assise du côté opposé de sa mère. La gaieté répandue sur sa physionomie contrastait avec la tristesse profonde qui dominait tous les traits de la figure de Mme Baciocchi. Hortense a l'âme si belle[1] que sa distraction me faisait mal. Le cercle, peu nombreux en femmes, était composé de Mmes Lecourbe, Chauvelin, Clary; dans un coin du salon, on jouait au reversi. Les hommes allaient et venaient, l'air plus ou moins embarrassé : les uns de leur chagrin, les autres de leur gaieté. Il y avait plusieurs généraux, entre autres Lannes, Murat, Lecourbe, plusieurs aides de camp; en conseillers d'État, on remarquait Réal, Champagny, Miot; parmi les fonctionnaires publics, on comptait Dubois, préfet de police, Alexandre de la Rochefoucauld, Chauvelin, Jaucourt, Chaptal, radieux de son triomphe[2].

« Les hommes se parlaient peu ou point : la conversation des femmes n'était jamais suivie et paraissait toujours languissante. Je m'approchai de Mme Baciocchi : je lui adressai quelques phrases obligeantes; elle me dit avec effusion, d'un accent que je n'oublierai jamais parce qu'il partait d'une âme sensible, parce qu'il m'a prouvé qu'elle était une amie tendre, qu'elle avait pleuré la veille, qu'elle avait pleuré toute la nuit, toute la journée, et qu'elle était même encore prête à fondre en larmes : « Je revins, me dit-elle, avant-hier du Plessis avec Lucien. Il me quitta à son arrivée pour aller aux Tuileries; il y passe à peine

1. La suite des temps a montré que cette appréciation était trop bienveillante

2. Il remplaçait Lucien au ministère de l'intérieur.

une heure : à son retour il m'annonce son prochain départ, celui de mon mari. Tous ceux que j'aime vont s'éloigner; je l'apprends au même instant; je ne pouvais m'y attendre : jugez de ma douleur. Je ne sais pas cacher mes peines; je sens que de nouvelles larmes sont prêtes à m'échapper. — Retenez-les, madame; elles feraient trop de plaisir à certaines personnes ». Mme Baciocchi fait de nouveaux efforts pour ne pas pleurer; s'apercevant qu'ils étaient inutiles, elle se lève pour sortir sans être aperçue. Mme Bonaparte, qui ne la perdait pas de vue, quitte son fauteuil, s'approche d'elle pour la reconduire; elle affecte un air triste, lui serre la main, l'embrasse et palpite de joie sans doute en découvrant sur ses joues les traces de ses pleurs et en voyant ses paupières encore humides [1] ».

Comme elle est touchante, cette cordialité entre les deux belles-sœurs ! Et pourtant, cette bonne Joséphine embrasse Élisa !... Oui, mais c'est un baiser de Judas !

Quant à ce que dit Girardin de la sensibilité d'âme d'Élisa, il est dans l'erreur et il ne doit pas l'ignorer. Que de choses écrivent certains historiens et presque tous les chroniqueurs et mémorialistes, en sachant parfaitement que ce qu'ils écrivent n'est pas la vérité! Élisa pleurait, c'est certain. Elle devait regretter que son frère Lucien, pour lequel elle avait de l'affection, eût été « débarqué » comme on dit aujourd'hui; mais il n'y avait pas là de quoi pleurer, surtout pour une femme qui se piquait d'avoir le caractère taillé à l'antique. « Jugez de ma douleur! » disait-elle à Girardin. De la douleur, elle en avait certainement, mais si on veut la juger et en juger, égoïste comme on la con-

1. Stanislas Girardin, *Journal et Souvenirs*, t. I, p. 192-194

naît, il est permis de penser qu'elle se trouvait très atteinte, elle aussi, par la disgrâce de Lucien. En effet, est-ce qu'elle ne trônait pas dans le salon de son frère? Est-ce que son trône, maintenant, n'allait pas s'effondrer sous elle à la suite de cette disgrâce? Mais il y avait une chose qui la piquait encore plus au vif: c'est que la chute de Lucien était l'élévation des Beauharnais et de leur parti; la joie mal dissimulée d'Hortense, le baiser hypocrite de Joséphine, n'en étaient-ils pas la preuve? C'est cela qui la faisait pleurer, et ses larmes étaient moins des larmes de regret que des larmes d'humiliation et de rage!

Lucien, cependant, n'était pas trop à plaindre. Bon comme il le fut toujours pour ses frères et pour ses sœurs, Napoléon lui donna en compensation l'ambassade de Madrid, et le jeune ambassadeur improvisé, dont l'honnêteté n'était pas la vertu principale, sut la rendre aussi profitable pour lui que l'avait été son portefeuille de ministre de l'intérieur.

Mme Baciocchi, qui avait la prétention, en sa qualité de femme supérieure, de se mêler de politique, insista beaucoup auprès de son frère, le premier consul, pour que M. Miot fut nommé ministre en remplacement de Lucien[1]. Mais le général Bonaparte, qui réservait à M. Miot une mission de confiance en Corse, ne tint aucun compte de la recommandation de sa sœur et donna le portefeuille de l'intérieur à Chaptal.

C'est de ce moment, peut-être à la suite de ce dépit, que sa santé s'altéra. Son mal était difficile à définir, comme toutes les maladies où le moral a plus souffert que le corps: c'étaient des malaises, des troubles nerveux qui se localisèrent enfin dans l'estomac et

1. Miot de Melito, *Mémoires*, t. I, p. 320.

firent qu'elle ne pouvait plus garder aucune nourriture. Le repos, le lait devaient être les meilleurs remèdes, mais elle était fort atteinte. Rœderer, qui était devenu ami intime de Lucien et qui, s'étant lié aussi avec Mme Baciocchi, la voyait avec les yeux tout bienveillants mais aussi tout inquiets de l'amitié, a écrit : « Elle ne m'a pas encore paru aussi malade. Elle a été quelquefois aussi souffrante, jamais aussi abattue : son œil est devenu fixe et sa physionomie, jusqu'à présent si mobile, n'éprouve plus qu'une longue habitude de douleur. Elle sortait autrefois de crise par un sourire, par un mot gai qui consolait tout le monde : elle n'en sort aujourd'hui que pour plaindre ceux qui la voient de l'ennui qu'elle croit leur causer. On sent à ses discours, à ses regards, qu'elle n'a plus de confiance dans sa jeunesse, dans sa force, dans son courage. Elle n'a plus l'aimable prétention d'être au ton de tout le monde ; elle s'occupe du soin plus touchant encore de ne gêner celui de personne. Elle était attentive à se rendre à la société dans ses moments de calme : elle tend aujourd'hui à la fuir ou à l'éviter. »

« Elle disait hier dans le salon : « Je m'en vais ; « j'empêche tout le monde de s'amuser, j'attriste tout « le monde. »

« Jusqu'à son dernier moment, elle pensera plus aux autres qu'à elle-même ; elle ne craindra la douleur que pour les témoins, et sa mort que pour ses amis [1]. »

L'amitié serait-elle aussi aveugle que l'amour ? C'est à croire, car ce bon Rœderer se fait, sur les mérites de son amie, des illusions que M. Baciocchi, son mari, tout bon qu'il est, lui aussi, ne se fait sûrement

1. Comte Rœderer, *Œuvres*, t. IV, p. 128.

pas. Mais ils avaient tous deux la même indulgence pour elle. Les craintes de Rœderer heureusement ne se réalisèrent point; le dernier moment de Mme Baciocchi était encore éloigné. Les médecins ordonnèrent à la malade la campagne et les eaux de Barèges. Elle se mit donc en route pour les Pyrénées; mais elle ne fut pas contente de sa saison d'eaux. Elle revint à petites journées et s'arrêta à Carcassonne pour consulter le docteur Barthez qui avait une grande réputation, non-seulement dans le midi de la France, mais dans le corps médical tout entier. Elle descendit à la préfecture. M. de Barante, père de l'écrivain, était alors préfet de l'Aude. Il offrit gracieusement l'hospitalité à la sœur du premier consul. « Elle était, a écrit M. de Barante, l'historien des ducs de Bourgogne, fort souffrante d'une affection d'estomac. Mon père, assez malade, ne put lui faire les honneurs de la préfecture; je lui présentai ses excuses et offris mes services. Mme Baciocchi m'accueillit très gracieusement. Les sœurs du premier consul étaient alors de très simples personnes. Elles voyageaient sans aucune suite, et je la trouvai dans une mauvaise auberge, couchée sur un matelas, par terre, pour échapper aux punaises. Elle se leva, s'habilla pendant que j'attendais dans la chambre voisine; puis, après une conversation qui fut bientôt facile et naturelle, elle prit mon bras pour se promener dans la ville. Elle paraissait assez contente de m'avoir rencontré sur son chemin. Son voyage l'ennuyait beaucoup; elle arrivait de je ne sais plus quelles eaux où elle n'avait aperçu personne de sa connaissance. Depuis trois ou quatre jours, elle ne recevait ni ses lettres, ni ses journaux. Je lui dis des nouvelles; je lui parlai de gens qu'elle connaissait... Comme elle vivait dans la société toute littéraire de son frère Lucien et qu'elle était en rap-

ports intimes avec M. de Fontanes, son intérêt et sa conversation se portaient surtout de ce côté. Nous causâmes des pièces du moment, des livres récemment parus; je lui donnai la dernière édition des *Jardins* de Delille, que je recevais au moment même. Enfin ce fut un tête-à-tête de deux jours. En partant, elle m'engagea à venir chez elle, lorsque je serais à Paris [1]. »

Rentrée à Paris, Mme Baciocchi vit sa santé s'affermir. Elle écrivit à Rœderer, qui était alors absent de la capitale, la lettre suivante ; cette lettre donnera une idée de sa manière d'écrire. Quant à l'orthographe, il est à présumer que Rœderer en a supprimé les caprices, en reproduisant cette missive dans ses *Mémoires*.

« Les gazettes vous ont donné des nouvelles de « cette pauvre chère dame. » Il n'y a point eu de gazettes qui aient appris à cette pauvre chère dame des nouvelles de ses amis. Au moins aurait-elle cherché quelque article dans le *Journal de Paris*, de son écuyer : pas plus de *Journal de Paris* que de lettres.

« Après avoir bien grondé contre le Conseil d'État qui ne vous laissait pas le temps de m'écrire, je reçois une charmante lettre.

« Vous êtes aussi aimable en écrivant qu'en parlant; votre souvenir m'est cher. J'ai des droits à votre amitié et j'y compte. Comptez sur la mienne et pour la vie. Qu'allez-vous faire à vos verreries? Revenez, nous monterons à cheval; toute la Faculté, soit de Montpellier, soit de Paris (observez que c'est la première fois que les graves docteurs sont d'accord) m'ont ordonné cet exercice. Il me faut un écuyer aimable, gai et plein d'esprit : j'ai fait mon choix et

1. Baron de Barante, *Souvenirs*, t. I, p. 397.

je m'y tiens. Allons, quittez vos verreries pour le bois de Boulogne.

« Il faut vous parler de ma santé; le voyage m'avait fait beaucoup de bien ; les eaux et les bains de Barèges m'ont fait beaucoup de mal. Je n'y suis restée que douze jours. J'ai été à Carcassonne voir Barthez, qui m'a donné une longue consultation ; de là, je suis passée à Montpellier pour mon plaisir ; cependant j'y ai encore consulté Fouquet.

« Je suis retournée à Paris bien malade; j'avais des écrits des plus fameux médecins de la Faculté; j'ai été assez souffrante les premiers jours. Après bien des courses, bien des peines, l'on est parvenu à me rétablir. Du lait de chèvre seul, sans pain, sans eau; l'on ne me permet que six tasses de lait ; je m'en trouve très bien, à part un peu de faiblesse. Et j'ai été si loin chercher le remède qui était si près!

« J'ai vu M. de Boufflers, je l'ai trouvé aussi aimable qu'avant mon départ. Je n'ai point lu l'article dont vous me parlez, mais je suis assurée d'avance qu'il est charmant. Toute ma famille est de retour à Paris, excepté Joseph qui chasse. Bonaparte se porte bien; il est à la Malmaison. Je vais au Plessis [1] après-demain. Vous seriez bien aimable d'y venir passer quarante-huit heures à votre retour.

« Croyez à l'amitié de cette bonne chère dame,

« Élisa BACIOCCHI. »

Paris, 8 vendémiaire [2].

Eh bien, non, en vérité, il n'y a pas de quoi s'extasier. On sent dans ces lignes l'effort pour arriver à l'esprit, mais, hélas! il n'y a que l'effort. Rœderer pourtant admire. Il n'a pas dû admirer autant l'or-

1. Le Plessis-Chamant, propriété de Lucien, près de Senlis.
2. Comte RŒDERER, *Œuvres*, t. IV, p. 128.

thographe de cuisinière qu'il s'est donné la peine de rectifier pour présenter à ses lecteurs une lettre présentable. Mais pourquoi est-il si enthousiaste d'Élisa? Ah ! voilà : ne lui dit-elle pas : « Il me faut un écuyer aimable, gai et plein d'esprit?.. » Quand une femme veut passer pour spirituelle, cela ne lui est pas difficile : elle n'a qu'à faire compliment aux hommes sur leur esprit, sur leur distinction, sur tout ce qu'elle voudra, cela prend toujours; qu'elle leur casse même, comme on dit, l'encensoir sur le nez, il n'y a pas de mal : tout cela sera pris pour argent comptant. Et, dans leur reconnaissance intéressée, les hommes vanteront partout celle qui a si bon goût. Qu'il soit sot ou spirituel, le compliment comme celui à qui il s'adresse, la femme qui l'aura fait sera sacrée et consacrée femme d'esprit. Oh ! aveuglement et inconséquence des hommes, qui, non contents d'être dupes des coquettes, tiennent aussi absolument à être dupes d'eux-mêmes, de leur vanité, de leur sottise et de leur faiblesse ! « L'homme se pipe », a dit Montaigne : jamais il n'a rien dit de plus vrai.

M. de Barante, encore tout jeune homme, vint à Paris et, comme l'en avait prié Mme Baciocchi à Carcassonne, il alla lui rendre ses devoirs. Mais la puissance du premier consul, depuis brumaire, s'était rapidement affermie ; elle était alors incontestée. La famille Bonaparte avait naturellement gagné en importance. « Je retrouvai, dit M. de Barante, Mme Baciocchi bien plus grande dame que lorsque nous nous promenions dans les rues de Carcassonne. Elle me fit pourtant bon et aimable visage. Mais je n'avais pas vingt ans, j'avais goût à ma pleine et entière indépendance ; je ne cherchais alors dans la société et les salons que les plaisirs de l'amitié ou de l'esprit et je n'acceptais pas la gêne des réunions pour peu qu'elles

fussent officielles. Je retournai deux ou trois fois chez Mme Baciocchi, je ne l'ai jamais revue depuis[1]. »

Les hommes ont toujours une grande indulgence quand ils parlent des femmes, ou, pour être plus juste, quand ils écrivent sur les femmes, car, lorsqu'ils en parlent entre eux !... C'est l'usage : il serait de mauvais ton de dire qu'une drôlesse (il en est dans tous les mondes) n'a pas tous les mérites et toutes les vertus. Si les hommes ont connu la femme dont ils parlent, ils la présentent comme une femme accomplie ; s'ils en ont été les amants, cette femme est un modèle en tout, une perfection. C'est au point qu'il n'y a que les femmes honnêtes dont on ne dit aucun bien. M. Rœderer a chanté bien haut les louanges, on l'a vu, de Mme Baciocchi. M. de Barante en dit un peu moins ; il se permettra même de constater chez elle, plus tard, certains écarts de conduite, écarts qui n'étaient ignorés du reste de personne. Les femmes, qui n'ont pas les mêmes raisons pour se ménager entre elles, écrivent plus crûment la vérité, mais seulement quand elles parlent de celles qu'elles n'aiment que médiocrement. Mlle Avrillon, première femme de chambre de l'impératrice Joséphine, parle en termes assez amers, dans ses *Mémoires*, de Mme Baciocchi et ne lui pardonne point ce qu'elle pardonne si aisément à sa maîtresse. Cela s'explique : elle n'est que l'écho de ce que disait l'impératrice et ne voit que par ses yeux ; or, on sait que Joséphine et ses belles-sœurs se détestaient autant qu'elles pouvaient, et sous ce rapport elles pouvaient beaucoup. La duchesse d'Abrantès ne dit aucun bien non plus d'Élisa : les traits sous lesquels elle la présente sont vrais et sincères, cela se sent. Elle n'oublie pas, après avoir

1. Baron de Barante, *Souvenirs*, t. I, p. 398.

montré sa sécheresse de cœur, de faire connaître ses travers. On a vu que les prétentions littéraires étaient au premier rang de ses travers, mais il y avait dans ces prétentions des raffinements de ridicule dont il serait difficile aujourd'hui de se faire une idée. Eh bien, chose inconcevable, ces ridicules plurent, pas à tout le monde, mais à un homme de lettres, à un poète plein de goût. Mme Baciocchi, qui sentait que cela la faisait valoir d'être bien vue des gens d'esprit, fut au mieux avec M. de Fontanes, « chacun le savait sans le comprendre[1] » et la femme qui ne peut s'expliquer l'inclination de ce délicat pour Mme Baciocchi, ajoute : « Il est étonnant pour moi que M. de Fontanes, avec son esprit charmant, ses manières élégantes et, par quintessence tout sociabilité lui-même, ait pu s'attacher à Mme Baciocchi comme il l'était[2]. » Fontanes cependant la dominait plus qu'elle ne le dominait elle-même, quoiqu'elle mît son amour-propre à faire croire que c'était elle qui le faisait penser et agir, en un mot qu'elle le dirigeait. Fontanes « n'aimait pas les femmes savantes, les femmes politiques, les femmes philosophes...[3] » Mme Baciocchi n'était rien moins que tout cela ; elle était quelque chose de

1. Duchesse D'ABRANTÈS, *Histoire des salons de Paris*, t. II, p. 497. — Mme d'Abrantès confirme peut-être, par ces mots, les indiscrétions que se permettait Fontanes, au dire d'une contemporaine, sur sa maîtresse. « M. de Fontanes, dit Mme Ida Saint Elme, que des liens de cœur auraient dû attacher à la famille de Napoléon, se vengeait dans l'intimité du respect officiel qu'il rendait publiquement à l'empereur. Il excellait à raconter, au lieu de les taire, les travers qui se mêlent toujours aux belles qualités, même chez la femme qui vous a aimé. » Mais Mme Ida Saint-Elme se trompe en disant que c'est Pauline qui fut aimée de Fontanes; c'était bel et bien Elisa. Il est à remarquer, à ce propos, que presque tous les amants des princesses impériales étaient singulièrement bavards.

2. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. II, p. 82.

3. SAINTE BEUVE, *Portraits littéraires*, t. II, p. 212.

pis : elle avait la prétention d'être tout cela à la fois. Que de motifs d'éloignement pour M. de Fontanes, homme plein de sensibilité et de goût, enfant de Racine ! Et pourtant il devint son intime. Elle gagna certainement beaucoup dans cette intimité. Fontanes la conseillait et la dirigeait autant que la chose était possible, mais l'élève n'était pas des plus dociles ; il ne pouvait la défendre toujours contre ses propres idées. Coiffée de littérature, non seulement elle écrivit un roman, ce que son frère n'apprit que lorsqu'il fut à Sainte-Hélène, preuve que l'ouvrage ne fit pas beaucoup de bruit, mais elle avait imaginé de fonder une société littéraire, qui était exclusivement composée de femmes. C'était peut- être pour y faire, en s'y exerçant à la parole et à la domination, un apprentissage du trône qu'elle voyait sans doute déjà poindre à l'horizon ; en tout cas c'était pour y trôner. Il ne devait, bien entendu, être admis dans cette société que des femmes d'esprit, qui auraient, bien entendu aussi, le bon goût de faire d'elle leur présidente. Les demandes d'admission ne se firent pas attendre : elles s'abattirent comme grêle dans son cabinet. Comme elle était la sœur du premier consul, on se prêtait complaisamment à ses lubies, dans l'espoir sans doute d'en tirer un jour quelque profit plus net que celui de lectures plus ou moins intéressantes ou intéressées. Les adhésions recrutées, on fixa la date de la première séance. L'ordre du jour portait : « Constitution de la Société. Discussion de la forme et de la couleur du costume à adopter pour les membres de la Société. » La séance, comme on le voit, était importante. Elle faillit être orageuse. Mme Baciocchi, qui était allée d'autorité s'asseoir au fauteuil de la présidence (c'était une habitude innée, dans cette famille, de ne pouvoir voir un siège plus

élevé que les autres sans courir aussitôt s'y asseoir) pontifiait avec un sérieux empreint de majesté, sans s'apercevoir qu'elle avait l'air d'être l'élue d'une réunion de pensionnaires de l'asile de Bicêtre. Sans égard pour la liberté des délibérations et n'entendant point que ses idées pussent être seulement discutées, (et qui donc s'en fût avisé?), elle avait d'avance pesé sur les consciences en faisant confectionner le costume qu'elle voulait imposer aux sociétaires; elle s'en était revêtue afin qu'on pût mieux se rendre compte des mérites dudit costume en même temps que de ceux de la présidente. « Elle était coiffée avec un voile de mousseline brodé en soie de toutes couleurs, broché d'or, tortillé autour de sa tête, et puis une guirlande de laurier à la manière de Pétrarque et du Dante juchée là-dessus. Une tunique fort longue avec une jupe à demi-queue par dessous. Peu, ou je crois, point de manches et, par-dessus tout cela, un immense châle en manière de manteau. C'était une toilette où il y avait du juif, du grec, du romain, de tout enfin, excepté du bon goût français[1]. » Et du bon sens, aurait pu ajouter la spirituelle chroniqueuse qui a si bien ridiculisé cette mascarade soi-disant littéraire. Et l'on s'étonne que Mme Baciocchi ait pu faire la conquête de M. de Fontanes? Mais il n'y a rien d'étonnant à cela. Ses extravagances ne pouvaient manquer de dérider le sérieux, ou plutôt le peu sérieux poète philosophe de ses ennuyeux travaux en prose ou en vers. Mme Baciocchi devait faire une drôle de jeune femme, avec ses lubies littéraires doublées de lubies amoureuses. Elle n'était pas, en somme, trop désagréable de visage, elle ne l'était que de caractère. Mais qu'est-ce que cela pouvait faire à M. de Fon-

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. II, p. 189.

tanes? Depuis quand une femme fait-elle sentir à son amant les imperfections fâcheuses de son humeur? Elle les garde pour son mari. Et ce *bon* et *rebon* Baciocchi s'accommodait de tout ce que voulait sa femme; il aurait même pu écrire, s'il avait partagé la passion de celle-ci (pour la littérature, s'entend), un traité sur l'art de s'accommoder des restes. Mais, pour parler plus sérieusement, le caractère le plus faible n'est-il pas toujours écrasé par le plus fort? Et, en ménage, l'homme n'est-il pas presque toujours le plus faible? Le pauvre mari prenait donc son mal en patience; « il souffrait sans se plaindre, ou plutôt il cherchait des consolations de son côté[1] », et le ménage, en somme, ne marchait pas trop mal; c'était même ce qu'on appelle généralement dans le monde un bon ménage.

Ce bon ménage habitait l'hôtel de Lucien, dans la rue Saint-Dominique. Élisa y recevait ses amis, plus ou moins lettrés, et posait toujours pour la femme de goût qui, sans daigner écrire elle-même, sans doute parce que ses essais lui avaient démontré son incapacité, se plaît au milieu des hommes de lettres, des savants et des artistes; elle eût volontiers rempli le rôle que joua au XVIIIe siècle Mme Geoffrin, et que Mme Récamier sut reprendre et perfectionner à son grand profit et à celui de ses amis. Mais elle n'avait qu'un seul point de commun avec ces deux femmes justement célèbres, c'est que son mari était tout aussi effacé que le leur. Il y avait dans son salon Fontanes, naturellement, et puis l'ami de Fontanes, Chateaubriand, avec la gloire littéraire qui l'enveloppait comme un nimbe depuis la publication de son *Génie du Christianisme;* on y voyait aussi cet autre ami de

1. Mlle Avrillon, *Mémoires*, t. I, p. 330.

Fontanes, Boufflers, vieille gloire des ruelles littéraires de l'ancien régime; il y avait le poète Arnault, qui avait tant d'esprit quand il écrivait en prose; il y avait Esménard, il y avait Andrieux, il y avait Lucien lui-même qui, depuis les grandeurs de son frère et l'élévation de sa famille, semblait piqué de la tarentule littéraire; il y avait en outre quelques hommes de lettres dont le nom n'a jamais figuré que sur la liste de ceux qu'encourageait l'État, grâce à la protection de Lucien ou de sa sœur; Élisa s'était même montrée si facile pour les gens qu'elle admettait chez elle que, sur le conseil d'Arnault, il fallut un jour se résoudre à faire une exécution, et sa société littéraire fut réduite des *trois quarts!*

Comme Napoléon, comme Lucien, Mme Baciocchi avait la *toquade* de la tragédie. On ne pouvait entrer dans son salon sans l'entendre dégoiser des tirades de Racine, ou plutôt de Corneille, car Corneille c'était son homme; l'héroïsme, les grands sentiments, le devoir accompli au travers de mille périls, le sublime, c'était son genre. Pas dans la pratique de la vie, par exemple! Elle eût trouvé plus ridicule que sublime de faire le moindre sacrifice à ses penchants, à ses caprices et surtout à son pauvre diable de mari.

Lucien, qui se piquait de bien dire les vers, de bien « déclamer » comme on disait alors, et qui, s'il ne voulut pas de trône, aimait cependant assez à trôner et ne faisait pas fi des applaudissements, avait organisé un théâtre dans sa belle habitation de Neuilly. On y jouait la tragédie. Un jour, il donna *Alzire*. Élisa jouait le rôle d'Alzire et Lucien celui de Zamore. Les costumes étaient ceux du temps, et des maillots couleur de chair recouvraient les jambes des acteurs et des actrices. Napoléon ne fut pas content de voir son frère et sa sœur se montrer dans des costumes aussi

déshabillés. Il s'en plaignit avec véhémence à Lucien : « Quoi ! dit-il, quand mon premier devoir est de rétablir les bonnes mœurs, il faut que mon frère, que ma sœur aillent se montrer presque nus sur des tréteaux ! c'est une indignité ! [1] » Quant à la façon dont la pièce fut interprétée, il paraît qu'elle n'était pas brillante, si ce n'est chez Lucien, dont la vocation décidément était d'être comédien.

A la Malmaison aussi l'on avait aménagé un théâtre, et *Alzire* y fut jouée par les mêmes acteurs, mais avec des costumes sinon conformes à la mode du Pérou au XVIe siècle, du moins plus conformes aux convenances de Paris. Lucien s'y montra avec son talent accoutumé, mais Élisa !... Elle donnait le fou rire à tout le monde, avec son accent méridional et son ton prétentieux. Lucien pourtant a écrit : « Élisa était une bonne actrice tragique, surtout dans Chimène, c'était son triomphe [2]. » Mais, en bon frère, Lucien s'aveuglait sur les mérites comme sur les défauts de sa sœur préférée; c'est bien naturel, et puis, en famille, ne faut-il pas se faire un peu mousser les uns les autres? A la fin de la représentation, Napoléon ne put s'empêcher de dire, et cela fut entendu de plus d'une personne : « J'espère que voilà une Alzire bien parodiée [3]. » Mme Baciocchi l'entendit, elle aussi; elle n'en fut pas contente, mais n'en continua pas moins à jouer la tragédie et à faire la savante.

Cette manie lui attira un jour une autre algarade de son frère Napoléon. Avec son ton tranchant et entendu, Élisa parlait du *Wenceslas* de Rotrou. Napoléon, qui venait d'écouter la lecture, faite par Talma,

1. BOURRIENNE, *Mémoires*, t. V, p. 23.
2. Th. JUNG, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, t. II, p. 256.
3. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. III, p. 389.

d'un acte de cette pièce, déclara que Wenceslas était un vieux fou, Ladislas un mauvais fils et un mauvais frère, et la pièce une mauvaise pièce. Puis, il se mit à faire l'éloge de Corneille. « *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, voilà des pièces telles que j'aime à en entendre... — Oui, oui, disait Élisa d'un petit air dédaigneux, oubliant son amour pour l'héroïque et le sublime, oui, mais... » Et elle répétait des phrases de Voltaire apprises par cœur où le philosophe de Ferney fait une critique injuste et méchante des pièces de Corneille.

Napoléon n'aimait pas qu'on s'en prît à son ami Corneille. « Je l'aurais fait prince! » a-t-il dit plus tard, quand il fut empereur. On peut le croire : il fit bien sa sœur Élisa princesse! Les arguments de Mme Baciocchi lui donnèrent de l'humeur, et comme Élisa avait le désagréable don de jeter la note aigre dans toute discussion, la chose prit vite une tournure fâcheuse. Napoléon finit par se lever impatienté et s'en alla en disant : « C'est insupportable! Vous êtes la caricature de la duchesse du Maine! »

Le mot était juste. La duchesse du Maine, cette petite femme fantasque qui fut, comme on l'a dit, une des productions les plus bizarres du XVIIIe siècle, avait en effet le même esprit intransigeant et dominateur qu'Élisa, mais avec des formes qui, en étant aussi autoritaires, étaient moins acerbes. La duchesse du Maine tenait du grand Condé, son aïeul; Élisa tenait du grand Napoléon, son frère, mais elle en était la caricature féminine au moins autant qu'elle était la caricature de la duchesse du Maine.

Mme Baciocchi se formalisait des boutades de Napoléon, mais, en femme bien avisée, elle avait garde de s'en fâcher : c'est elle qui, à force de parler au premier consul de M. de Fontanes, le détermina à nommer

cet académicien à la présidence du Corps législatif. « Ce choix parut singulier à quelques personnes; mais, au fait, pour ce qu'à l'avenir Napoléon voulait faire du Corps législatif, il n'avait guère besoin de lui donner un autre président qu'un homme de lettres[1]. »

Si Mme Baciocchi parvenait à faire de son ami Fontanes le président du Corps législatif, elle n'oubliait pas pour cela son mari; il est vrai que c'était pour se débarrasser de lui. Elle parvint à peu près vers ce temps, à en faire un colonel, ou du moins à le faire nommer colonel d'un régiment de dragons. M. Paschal Baciocchi était un brave homme qui ne voulait pas contrarier sa femme : il se laissa faire. Du reste, il était un peu militaire : n'avait-il pas été jadis capitaine? Il n'avait donc qu'à obéir aux ordres de ses supérieurs; la vie militaire l'y avait habitué; sa femme, depuis le 1er mai 1797, le maintenait dans cette bonne habitude. Aussi alla-t-il sans récriminer rejoindre son régiment; il se consolait de cette faveur, dans les heures de loisir que lui laissait son service, en jouant du violon.

L'été, Mme Baciocchi allait au Plessis-Chamant, terre de Lucien, et aidait son frère, de concert avec la marquise de Santa-Cruz, à faire les honneurs de sa maison. Mme de Santa-Cruz était une jeune femme que Lucien avait connue lorsqu'il était ambassadeur à Madrid, et qu'il avait ramenée d'Espagne en qualité de dame de compagnie, paraît-il, pour qu'elle charmât les ennuis de son long voyage.

Au Plessis-Chamant, Lucien recevait nombreuse compagnie; il y avait là des militaires, des hommes politiques, des hommes de lettres...; enfin on s'y amusait, mais à la mode du temps, et ces amuse-

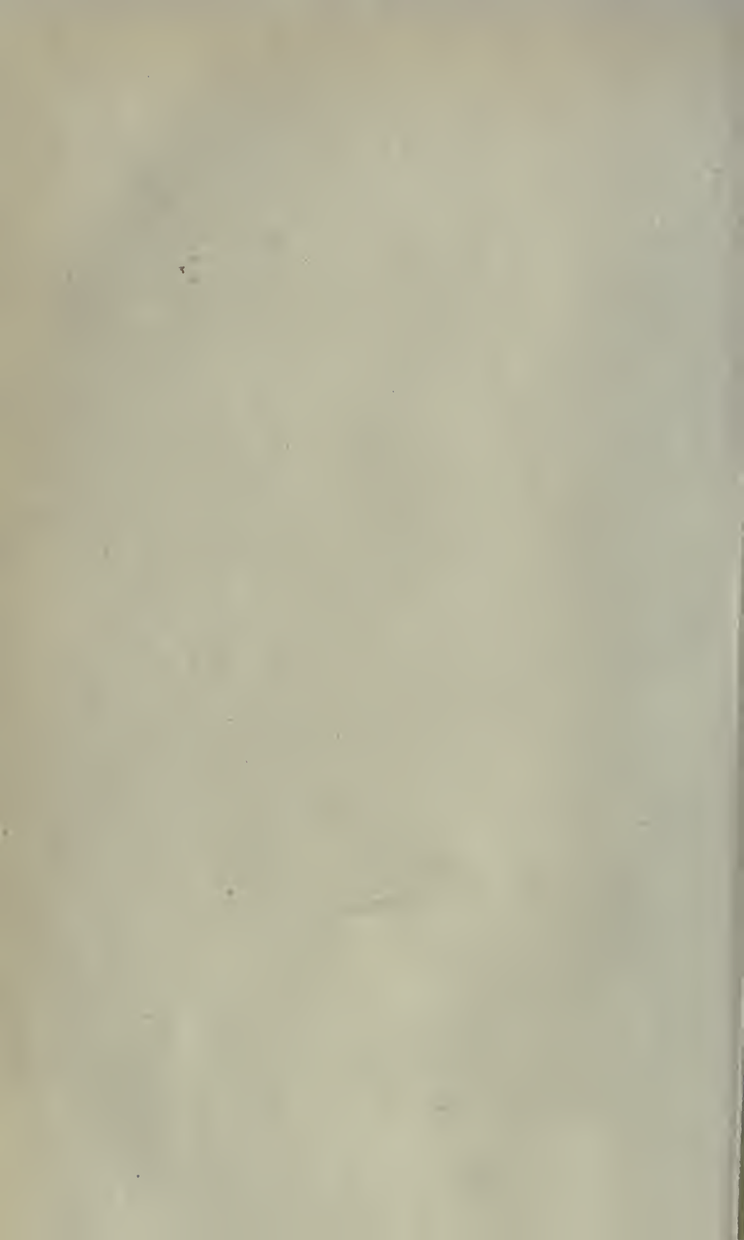
1. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. I, p. 287.

ments étaient de fort mauvais goût ; on prenait plaisir à mystifier certains invités. « Comme le ménage Desportes était peu d'accord, Lucien avait trouvé plaisant de ne donner au mari et à la jeune femme qu'une chambre à un lit, ce qui obligeait son ancien secrétaire (M. Desportes) à dormir sur une chaise. Pour varier les distractions, on glissait un renard dans le lit de Fontanes, du jalap dans la soupe d'un petit musicien surnommé Flutteau-Miaou à cause de son double talent pour jouer de la flûte et pour imiter les miaulements amoureux du chat [1]. » Puis on s'amusait à faire des frayeurs terribles à un malheureux enfant qui avait le défaut d'être poltron, en se rendant la nuit pendant son sommeil, dans sa chambre, affublé de grands draps blancs et portant une lanterne. Mme Junot, qui était une des habituées du Plessis-Chamant, raconte ce sot divertissement avec un bonheur qui contraste avec son bon goût habituel [2]. De plus, on prenait plaisir à jouer et à voir jouer des tragédies. Mme Baciocchi, qui dirigeait cette petite cour un peu à la Rambouillet, était heureuse de prendre et de donner tous ces divertissements et recevait en souveraine les hommages de ses hôtes. Ces hommages n'étaient pas tous désintéressés : plus d'une ambition couvait sous cette vie de mystifications et de représentations théâtrales. Cependant le temps passait joyeusement pour Mme Baciocchi : les militaires lui faisaient la cour, les hommes politiques et les diplomates lui faisaient des compliments, et les poètes lui faisaient des vers. Un jour le poète Casti lui fit un madrigal qu'on trouva le lendemain matin collé sur la glace de la cheminée du salon. Le poète eût été plus

1. Th. Jung, *Lucien et ses Mémoires*, t. II, p. 259.
2. Duchesse d'Abrantès. *Mémoires*, t. II, p. 154.



La Vie et la Mode sous le Directoire : costume d'homme et costumes de femmes d'après une ancienne estampe.



discret en collant ces indiscrètes rimes sur la glace de la chambre à coucher de celle qui les lui avait inspirées; mais comme Mme Baciocchi eût peut-être gardé pour elle seule son madrigal, il aima mieux comme il n'était pas égoïste, en faire profiter tous les habitants du Plessis. A moins pourtant qu'il n'ait agi de la sorte pour recevoir plus de compliments, ce qui, de la part d'un poète, serait aussi fort croyable. Quoi qu'il en soit, Mme Baciocchi fut très satisfaite du madrigal. Il roulait sur les mots *bacio* et *occhi*, en l'honneur des yeux de Mme Baciocchi, qui, à ce que dit le très bienveillant Méneval, les avait fort beaux[1].

Il n'y avait cependant pas toujours des invités au Plessis-Chamant et, pendant de longues semaines, Lucien restait dans sa propriété, seul avec sa sœur. Il aimait, a-t-il dit, à aller avec elle pleurer sur le tombeau de sa pauvre femme Christine Boyer, qu'il avait fait enterrer dans son parc. Mais il pleura tant, tout d'abord, que ses larmes furent bien vite taries, et, au bout de fort peu de temps, il était très consolé. Comme sa moralité était plus que douteuse, comme la vertu de sa sœur n'était pas non plus très farouche, des bruits ne tardèrent pas à circuler, à tort certainement, sur des relations coupables qui se seraient établies entre eux. Rien de plus difficile à prouver ou à réfuter que ces sortes d'accusations : un historien impartial doit cependant les enregistrer, bien que Lamartine ait dit que « l'histoire a sa pudeur ». Malheureusement les sœurs de Napoléon, non plus que leur belle-sœur Joséphine, n'ont voulu être comme l'histoire et, si elles ont connu la pudeur, ce ne fut que pour s'en jouer; mais les émigrés ont imaginé tant d'odieuses

1. Méneval, *Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon* (Dentu 1894), t. 1, p. 66.)

calomnies sur tous les membres de la famille Bonaparte, qu'il faut ranger ces bruits parmi leurs abominables inventions.

Les sœurs du premier consul, voyant un avenir sans bornes ouvert à l'ambition de leur frère, et par conséquent à la leur, cherchaient — excepté Pauline dont toute l'ambition en ce moment ne se haussait qu'à plaire à l'acteur Lafon, de la Comédie-Française, qui était son amant — à se faire une clientèle personnelle qui marcherait en serre-file le long de la masse des dévoués de leur frère. Cela leur donnerait une certaine puissance avec laquelle Napoléon aurait à compter lorsqu'elles exigeraient une chose qu'il aimerait mieux ne pas accorder. Mme Baciocchi mettait tous ses soins à se creer des relations, des appuis, sinon des amis; non seulement parmi les gens de lettres, mais aussi dans la politique, dans la finance, partout. Mais, ayant elle-même le cœur assez froid, elle ne savait pas trouver le chemin du cœur de ceux qu'elle voulait conquérir; en tout elle ne voyait qu'elle, et c'est pour cela qu'elle voyait faux. Du reste, assez négligente et remettant volontiers au lendemain les affaires, surtout celles des autres.

En voici un exemple.

Un jour Mme Baciocchi, désirant connaître M. de la Harpe, demanda sans plus de façon à Mme Recamier de l'inviter à dîner chez elle avec lui. Étonnée de cette familiarité que le peu d'intimité de leurs relations n'autorisait nullement, Mme Récamier fit ce qu'on lui demandait avec si peu de discrétion, « mais les personnes de la famille du premier consul, a-t-elle écrit, commençaient dès lors à prendre des allures princières et semblaient croire dejà qu'elles honoraient ceux qui les recevaient chez eux [1]. » L'on n'était que

1. *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. I, p. 68.

huit à table : Mme Récamier et sa mere Mme Bernard, Mme de Staël, Mme Baciocchi, M. de la Harpe, le comte Louis de Narbonne et M. Mathieu de Montmorency Mme Récamier fit à merveille, comme toujours, les honneurs de sa table, et la conversation, avec de pareils convives, était infiniment attachante lorsqu'on remit un billet à Mme Bernard. Elle l'ouvre à la dérobée, y jette un regard et pousse un cri en tombant sans connaissance.

On s'empresse autour d'elle, on la soigne, on la ranime. Mme Récamier arrache des mains de sa mère et lit le fatal billet : il donnait avis que M. Bernard venait d'être arrêté et conduit au Temple. Tout le monde fut consterné, excepté Mme Baciocchi, dont l'attitude exprimait plutôt la contrainte et l'ennui ; à ses yeux, la douleur de Mme Récamier, de Mme Bernard et de leurs amis était en quelque sorte un reproche au gouvernement du premier consul et l'atteignait elle-même, sa sœur, indirectement : de là son air gêné. Mais Mme Récamier, de sa voix musicale et d'autant plus touchante qu'elle était entrecoupée de sanglots, lui dit : « Madame, la Providence qui vous rend témoin du malheur qui nous frappe veut sans doute faire de vous mon sauveur. Il faut que je voie le premier consul aujourd'hui même ; il le faut absolument et je compte sur vous, madame, pour obtenir cette entrevue. »

C'était bien naturel de sa part; aussi fut-elle plus étonnée d'entendre Mme Baciocchi lui répondre d'un air contraint : « Mais il me semble que vous feriez bien d'aller d'abord trouver Fouché pour savoir au juste l'état des choses. Alors, s'il est nécessaire que vous voyiez mon frère, vous viendrez me le dire, et nous verrons ce qu'il sera possible de faire. »

Mme Baciocchi ne sentait pas l'inconvenance qu'il y

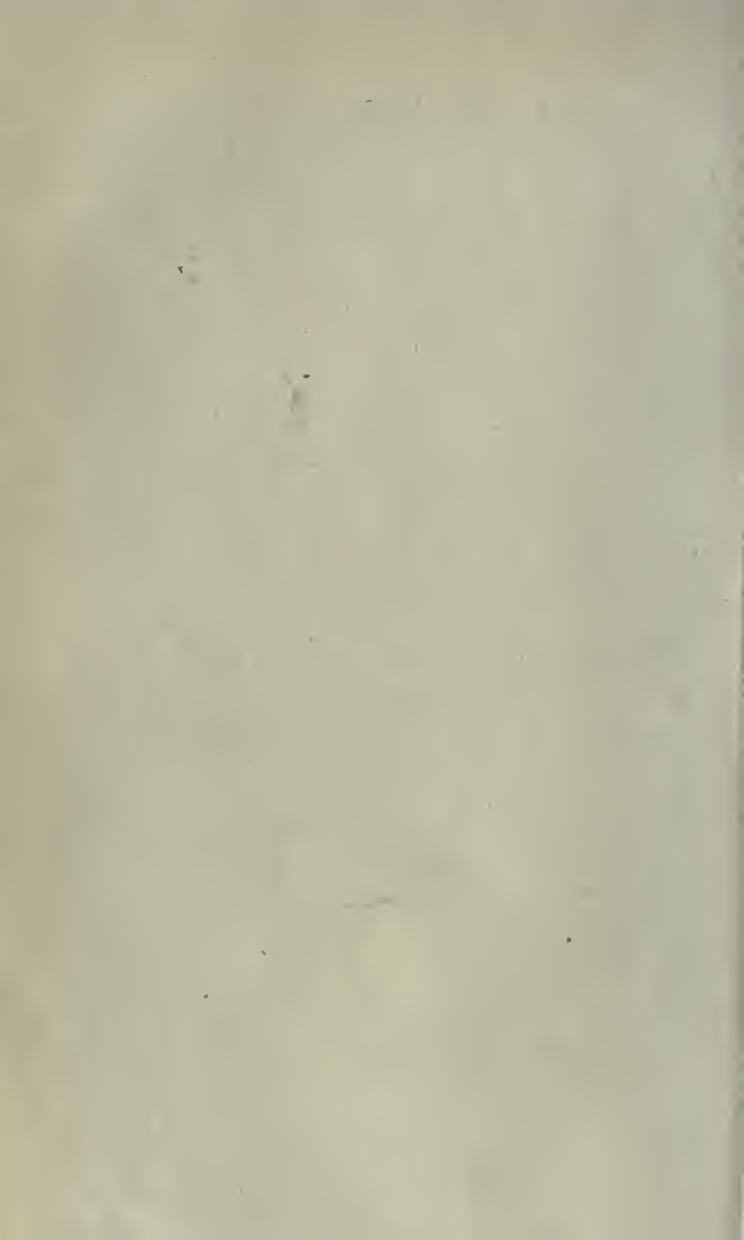
avait de sa part à sortir d'une maison où elle avait sollicité l'honneur de venir dîner, au moment où une occasion unique, providentielle, se présentait à elle de s'acquitter, sans s'empresser d'en profiter. Elle eût dû courir sur-le-champ auprès de son puissant frère, exiger de lui la mise en liberté du père de celle qu'elle ambitionnait d'avoir pour amie; mais au lieu de dire : « Je vais chez mon frère et je vous rapporterai moi-même la grâce de M. Bernard », elle dit : « Je vais au théâtre; de votre côté faites des démarches auprès de Fouché et venez m'en rendre compte. »

C'était odieux. Elle fut la seule à ne pas s'apercevoir de son manque de cœur et aussi de convenances. Tandis qu'elle se rendait au spectacle, Mme Récamier allait chez le ministre de la police. Fouché lui répondit : « Tout cela est fort grave; mais voyez le premier consul ce soir même et obtenez que la mise en accusation n'ait pas lieu. Sinon, M. Bernard est perdu. » En proie à une inquiétude de plus en plus vive, Mme Récamier vole au Théâtre-Français : quel lieu pour sa douleur! Mais telle avait été la volonté de Mme Baciocchi. Enfin elle arrive dans la loge où Mme Baciocchi était avec sa sœur Pauline. Élisa ne fut pas maitresse de réprimer un mouvement de mauvaise humeur. La circonstance était trop grave pour que Mme Récamier y prêtât attention, mais elle s'en souvint plus tard en écrivant cet épisode de sa vie. « Je viens, madame, dit-elle, réclamer l'exécution de votre promesse. Il faut que je parle ce soir-même au premier consul, ou mon père est perdu. — Eh bien, répondit froidement Mme Baciocchi, laissez achever la tragédie; dès qu'elle sera finie, je suis à vous. »

A ce moment Pauline, qui n'avait d'attention que pour l'acteur Lafon, son amant, alors en scène, se mit à dire : « Est-ce que vous avez déjà vu Lafon



MARIE-ANNE-ELISA BONAPARTE, sœur de Napoléon (1777-1820)
épousa Félix Bacciochi, prince de Lucques et de Piombino ; d'après le portrait de Lethierre.
(Galeries historiques de Versailles)



dans le rôle d'Achille ?... » Et, sans attendre la réponse : « Mais voyez donc, madame, comme son casque est drôlement mis !... « Pardi [1], il est tout de travers ! C'est insensé ! » Toute cette sottise insouciante contrastait péniblement avec la douleur de Mme Récamier : tant d'indifférence, cynique à force de naïveté et de naturel, dévoilait de bien pauvres cœurs, de bien petits esprits et une bien piètre éducation, puisqu'elle ne parvenait pas à dissimuler sous le vernis des convenances mondaines de semblables misères morales et intellectuelles. Mme Récamier, si bonne, en souffrait pour Pauline et Élisa presque autant que de sa propre douleur. Mais il y avait dans la loge de ces dames le général Bernadotte. Il haussa les épaules en entendant les propos saugrenus de Pauline et, se levant, il dit à Mme Baciocchi : « Mme Récamier paraît souffrante ; si elle voulait m'en accorder la permission, je la reconduirais chez elle et irais parler au premier consul. » — Oui, sans doute, répondit avec empressement Mme Baciocchi, qui voyait avec plaisir que le beau-frère de Joseph se chargeait de faire la démarche auprès du général Bonaparte. Au reste, c'est très heureux pour vous, madame, dit-elle en se tournant vers Mme Récamier ; confiez-vous au général Bernadotte, personne n'est plus en situation de vous servir [2]. »

Bernadotte alla le soir même trouver le premier consul et obtint séance tenante que M. Bernard ne serait pas mis en accusation.

Mme Baciocchi était contente d'avoir été « déchargée de la corvée » d'aller auprès de son frère en solliciteuse ; mais elle ne put s'empêcher de ressentir un

1. Elle disait ce mot à tout propos.
2. *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier,* t. I, p. 72.

secret dépit de voir que Bernadotte avait terminé en quelques minutes une affaire dont elle comptait s'occuper elle-même le lendemain, non pas pour le plaisir de rendre service, pour le bonheur d'arracher de prison un vieillard, père d'une amie, mais pour conquérir par sa démarche la reconnaissance d'une femme célèbre qu'elle voulait s'attacher pour la tenir en laisse et, avec elle, le cercle de ses puissants amis.

Un jour, Mme Baciocchi vient trouver son frère Napoléon, un livre à la main, et le lui présente d'un petit air satisfait, en le priant de le lire. C'était *Atala*, qui venait de paraître. Le premier consul jette un coup d'œil sur le titre et dit : « Ah ! c'est encore un de vos romans en A ! J'ai vraiment du temps à perdre pour lire toutes vos niaiseries ! » Et il posa le livre sur son bureau. Mme Baciocchi lui demanda alors la radiation de M. de Chateaubriand de la liste des émigrés. « Ah ! ah ! c'est de M. de Chateaubriand ?... Je lirai cela. Je vous accorde sa radiation. » Et il fit rayer son nom sur-le-champ.

M. de Chateaubriand, qui était revenu de l'émigration avant l'amnistie, avait été présenté par M. de Fontanes, son ami intime, à Mme Baciocchi et l'avait remerciée d'avoir obtenu sa radiation. Chateaubriand, à la suite de sa blessure devant Thionville, à la suite de son voyage en Amérique, avait auprès des royalistes une auréole d'héroïsme : il allait bientôt avoir une auréole qui lui allait mieux, celle de la gloire littéraire. Il arrivait à Paris, son *Génie du Christianisme* à la main. Ce livre favorisait trop les vues du premier consul, qui venait de rétablir le culte catholique en France, pour que Chateaubriand n'attirât aussitôt son attention bienveillante. Chateaubriand, d'ailleurs, dans la préface de son livre, avait comparé le général

Bonaparte à Cyrus [1]. Mme Baciocchi s'était engouée du gentilhomme écrivain et son engouement avait cette fois une sérieuse raison d'être, si toutefois le mot d'engouement peut s'allier au mot de sérieux et à celui de raison. Il est vrai qu'elle était en cela dirigée par Fontanes et que sa vanité se trouvait flattée de protéger de grands hommes. Elle avait de nouveau recommandé Chateaubriand au premier consul qui fut heureux de lui donner une marque de sa faveur en le nommant secrétaire de la légation française auprès du Saint-Siège. L'écrivain de génie trouva la faveur un peu maigre, mais finit par l'accepter.

Cependant, à Rome, Chateaubriand ne fit pas bon ménage avec son ambassadeur, qui était Fesch, l'oncle du général Bonaparte. L'auteur du *Génie du Christianisme* ne pouvait s'entendre avec le cardinal. Chateaubriand, qui n'aimait pas à être en sous-ordre, faisait des empiétements journaliers sur les pouvoirs et les attributions de l'ambassadeur. Le cardinal, de son côté, tenait à ne rien perdre de son autorité, au moins autant que son secrétaire d'ambassade tenait à augmenter la sienne. Enfin la situation était assez tendue entre eux, lorsque Mme Baciocchi, qui était au courant de cette querelle, obtint de son frère qu'il rappelât M. de Chateaubriand. Il fut nommé chargé d'affaires auprès de la République du Valais.

Tout à coup, en mars 1804, Mme Baciocchi apprend que le duc d'Enghien a été fusillé à Vincennes. Les hommes s'étaient émus de cette exécution, les femmes en furent émues. Élisa comme les autres, plus que les autres même, car « elle écrivit au premier consul une lettre que Fontanes avait faite : elle en reçut des

1. Cette comparaison n'existe que dans la préface de la première édition ; elle a été supprimée dans les éditions suivantes

reproches, mais sans aigreur [1]. » Quant à Chateaubriand, il trouva que l'occasion était bonne pour quitter une carrière où les lenteurs forcées de la filière administrative cadraient mal avec ses impatiences ambitieuses; il envoya sa démission de ministre plénipotentiaire dans le Valais et il fallut l'intervention de Mme Baciocchi, sa protectrice, pour que le premier consul, outré du blâme que le diplomate homme de lettres, en donnant sa démission, venait de lui jeter à la face, quoique dans les termes les plus timides [2], ne se portât point à une mesure arbitraire.

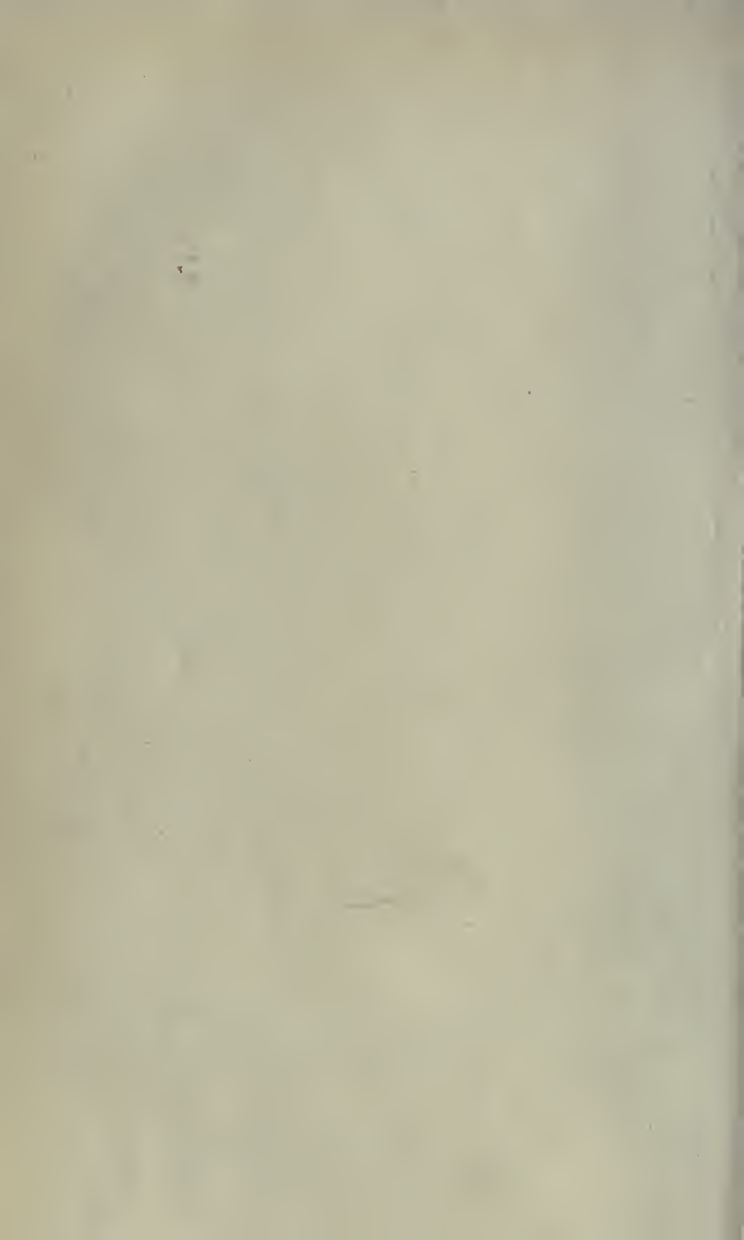
On avait su dans le public l'insistance qu'avait mise la femme du premier consul à demander, sans avoir pu l'obtenir, la grâce du duc d'Enghien. Après le procès du général Moreau et la condamnation de MM. de Polignac, de Rivière et autres complices de la conspiration royaliste, on apprit également les démarches de l'impératrice Joséphine pour sauver la vie des condamnés. Cette fois, elles furent couronnées de succès pour M. de Polignac et M. de Rivière, et la popularité de l'impératrice en augmenta dans Paris.

Jalouses de cette faveur du public, les sœurs de l'empereur voulurent goûter, elles aussi, à la popularité. Des grâces furent accordées par leur intermédiaire. Élisa, qui avait osé protester auprès de son puissant frère (et c'est ce qu'elle fit de mieux dans sa vie) contre l'exécution du duc d'Enghien, mena cette campagne de paix et de clémence. D'accord avec ses sœurs, ce qui n'était pas fréquent, elle « fit avertir les femmes des condamnés qu'elles pouvaient aussi s'adresser à elles. Elles les conduisirent à Saint-

1. Comte LAVALETTE, *Mémoires*, t. II, p. 23.
2. Chateaubriand donne pour prétexte, ou plutôt pour excuse de cette démission, la santé de sa femme.



LUCIEN BONAPARTE (1775-1840)
président du Conseil des Cinq-Cents, prince de Canino, d'après un document ancien.



Cloud dans leur voiture, avec une sorte d'apparat, pour solliciter la grâce de leurs époux. Ces démarches, sur lesquelles l'empereur, je crois, avait été consulté d'avance, eurent quelque chose de moins naturel que celles de l'impératrice, parce qu'elles parurent trop bien concertées. Mais enfin elles servirent à conserver la vie à un certain nombre d'individus [1]. » C'était l'essentiel.

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 68.

CHAPITRE II

Proclamation de l'Empire. — Jalousie de Mme Baciocchi pour ses belles-sœurs. — Altesse impériale ! — Princesse héréditaire de Piombino. — Complaisances de Fouché pour la princesse Élisa.—Princesse souveraine de Lucques.—Grande-duchesse de Toscane. —Élisa seconde de son mieux la politique de l'empereur. — Le prince Baciocchi : sa nullité. — M. Lespérut, amant de la grande-duchesse de Toscane.—La cour de Florence. — Élisa règne et gouverne par elle-même. — Elle passe des revues, à cheval. — Ses manières de caporal prussien. — M. Capelle, amant de la princesse. — M. Eynard, amant de la princesse. — Bonheur du prince Baciocchi. — Concessions réciproques et ménage idéal. — Cour du prince Baciocchi. — Principes commodes de la princesse Élisa. — Promenades champêtres. — Politique d'agrandissement. — Fouché à la cour de Florence. — Ses intrigues. — Ébranlement de l'Empire. — Inquiétudes et hésitations de la grande-duchesse de Toscane. — Influence de Fouché. — Trahison ! — Invasion de la Toscane par l'armée napolitaine. — Élisa évacue ses Etats. — Ses couches· elle est faite prisonnière par les Autrichiens. — Sa mort.

L'Empire était proclamé. De ce moment, les sœurs de Napoléon devinrent de plus en plus jalouses de leur belle-sœur l'impératrice Joséphine. Le jour même de la proclamation de l'Empire, il y avait à Saint-Cloud un grand dîner de famille. Pour la première fois, on disait à Napoléon et à Joséphine : *Votre Majesté*. Les malheureuses sœurs de l'empereur ne pouvaient entendre donner de la Majesté à leur belle-

sœur sans que ce mot ne parût écorcher leurs oreilles. C'était, pour toutes les trois, un crève-cœur inimaginable. Mais quand on disait à Hortense, fille de leur ennemie, *Votre Altesse*, qu'on l'appelait *princesse*, oh ! alors, elles, qui n'étaient ni *altesses* ni *princesses*, ne pouvaient dissimuler leur vilaine jalousie. Et Hortense pourtant, comme sa mère, était leur belle-sœur ! Mme Baciocchi, plus maîtresse d'elle-même que sa sœur Caroline, qui se mit à pleurer, « se montrait brusque, tranchante et traitait les dames du palais avec une hauteur marquée [1] » Il paraît que cela soulage, mais il paraît aussi que ce n'est pas pour longtemps. Le lendemain, les bonnes pièces se plaignirent à l'empereur qu'il ne faisait rien pour elles, qu'il les laissait dans une situation d'infériorité désolante et que cela les humiliait fort. C'est en leur répondant en termes assez durs que l'empereur dit cette fameuse phrase : « En vérité, à voir vos prétentions, mesdames, on croirait que nous tenons la couronne des mains du feu roi notre père. » Mais, bon comme toujours pour tous les siens, il accorda à ses sœurs le titre de *princesse* et le *Moniteur* enregistra le décret par lequel elles étaient créées Altesses Impériales.

Cela ne suffit pas à les contenter. A peine y avait-il quelques mois que le premier consul s'était fait empereur, que ses sœurs voulurent avoir chacune une couronne ; elles se mirent à le persécuter pour qu'il leur en distribuât. A force d'être importuné, l'empereur finit par céder, comme toujours. Mme Baciocchi, qui maintenant était devenue la princesse Élisa, fut la première à être pourvue d'un État. Napoléon se rendit le 18 mars 1805 au Sénat, en grande céré-

1. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. I, p. 396.

monie, pour annoncer que la Consulte d'État de la République italienne était venue lui offrir la Couronne de fer et qu'il l'avait acceptée. Il annonça dans la même séance qu'il donnait l'État de Piombino à la princesse Élisa sa sœur, et il la fit reconnaitre princesse héréditaire de Piombino. L'empereur ajoutait que cet État était mal administré, qu'il était de l'intérêt de la France de mettre un terme à cette situation, et qu'elle cesserait, car ce n'était point par tendresse fraternelle qu'il confiait cette principauté à sa sœur, mais par mesure de bonne et prudente politique, tant dans l'intérêt des peuples, que pour l'éclat de la couronne. Le décret impérial portait que les enfants de la princesse Élisa succéderaient à leur mère, que l'empereur des Français leur donnerait l'investiture et qu'ils ne pourraient contracter mariage sans son consentement. Le titre de prince de Piombino fut conféré à M. Baciocchi, qui reçut en même temps le commandement des troupes chargées de défendre les côtes et les communications entre l'île d'Elbe et la Corse. Il eut à prêter serment en la forme que voici : « Je jure fidélité à l'empereur, je promets de secourir de tout mon pouvoir la garnison de l'île d'Elbe ; et je déclare que je ne cesserai de remplir dans toutes les circonstances, les devoirs d'un bon et fidèle sujet envers Sa Majesté l'empereur des Français. »

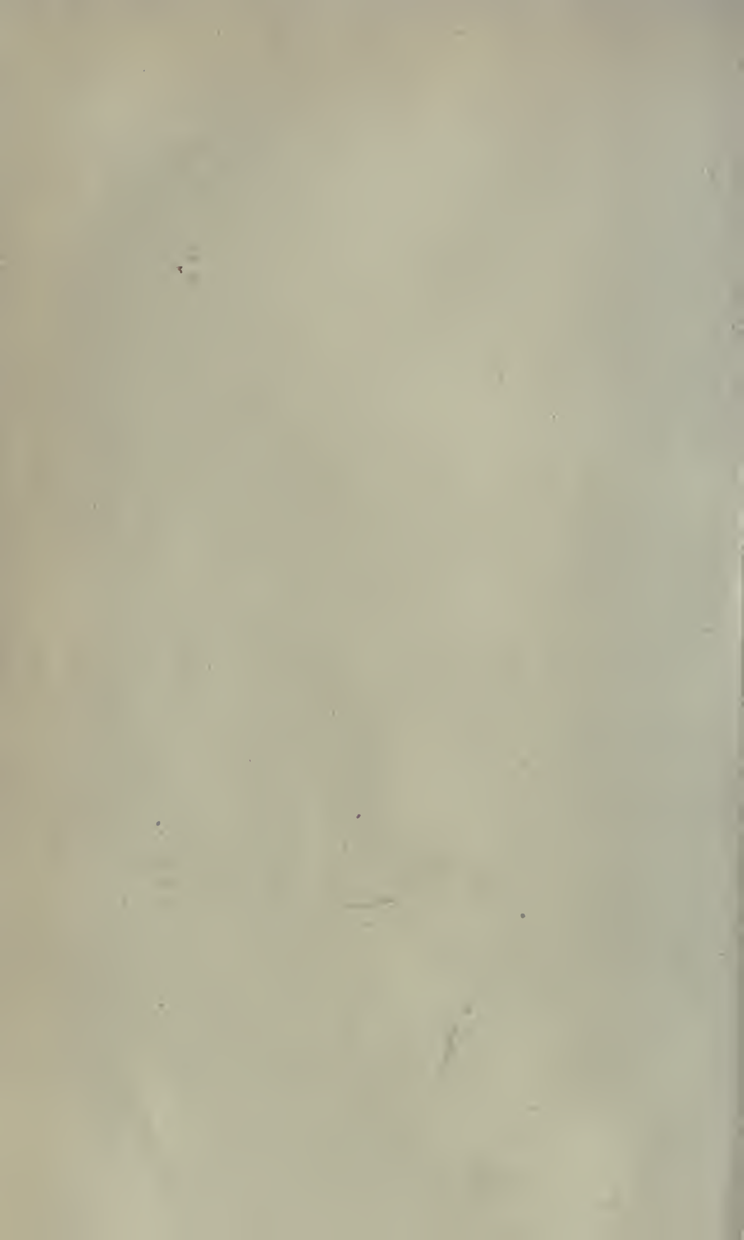
Fouché n'avait pas été étranger à la détermination qu'avait prise l'empereur de confier à sa sœur la souveraineté de Piombino ; il avait cherché à s'assurer ainsi, par les devoirs de la reconnaissance, une influence et un appui auprès de l'empereur en cas de besoin. Quant à Napoléon, il avait eu pour mobile un autre motif que celui du bonheur des peuples de l'État de Piombino en leur envoyant sa sœur pour les administrer ; il en avait même eu un autre que



MARIE-JULIE CLARY (1777-1845)

épouse de Joseph Bonaparte, frère aîné de l'empereur Napoléon, reine de Naples (1806), *puis d'Espagne* (1808) *; d'après le portrait de Robert Lefèvre*

(Galeries historiques de Versailles)



celui du bonheur de sa sœur, dont l'ambition recevait un commencement de satisfaction en se voyant souveraine régnante. Il avait surtout voulu couper court à de certaines intrigues d'amour passablement scandaleuses, nouées par Élisa à Paris. Dans ces intrigues, Fouché avait trouvé le moyen, par des services tout personnels, d'acquérir la reconnaissance de la princesse. De quelle façon? Il va nous le dire lui-même : « A ma rentrée au ministère, j'avais eu l'occasion de me concilier Élisa; j'avais mis successivement à l'abri deux hommes, Hin..... et Les....., qui lui tenaient essentiellement à cœur, et qui, à très peu d'intervalle, étaient devenus nécessaires à ses penchants d'une très vive exigence. L'un, comme traitant, était poursuivi avec acharnement par l'empereur; l'autre, plus obscur, s'était abîmé dans une affaire criante. Ce ne fut pas sans peine que je finis par tout assoupir [1] »

Élisa était dans le ravissement d'avoir une couronne, mais au bout de peu de temps, elle ne put s'empêcher de trouver cette couronne « bien petite pour sa tête ». Elle s'en plaignit à son frère qui, ne sachant rien refuser aux membres de sa famille, lui promit de l'élargir très prochainement. Pendant le voyage d'Italie qu'il fit cette année même, une députation de la principauté de Lucques, bien stylée, vint le trouver à Bologne et lui demanda de prendre ce pays sous sa haute protection en l'annexant au grand Empire français. L'empereur ne crut point devoir accepter l'offre des délégués lucquois, mais il leur donna une constitution et la princesse Élisa pour veiller à son application. Sa sœur, qui l'avait accompagné dans le voyage d'Italie, reçut avec une

1. Fouché, *Mémoires*, t. II, p. 31. — Ces deux hommes sont sans doute MM. Hainguerlot et Lespérut.

grande joie la souveraineté de l'Etat de Lucques, qu'elle joignit à celle de Piombino dont un sénatus-consulte lui avait attribué la propriété trois mois auparavant.

Ces deux principautés ne suffisant pas encore à satisfaire l'ambition grandissante de l'ancienne élève de Saint-Cyr, l'empereur lui jettera plus tard un plus gros morceau pour la faire taire. Il lui donnera en 1808 le grand-duché de Toscane.

Il est vrai de dire qu'elle secondait de son mieux la politique de son frère ; mais ses passions déréglées et son manque absolu de sens moral lui causaient un grand tort qui rejaillissait sur le gouvernement et sur la personne de l'empereur. Elle secondait aussi avec zèle sa politique de famille : mais n'y était-elle pas intéressée toute la première ? En 1807, elle fit son possible auprès de Lucien, qui se croyait indépendant parce qu'au lieu d'obéir à son frère il obéissait à une femme, pour le déterminer à ne plus résister à Napoléon. Elle lui disait dans une lettre en date du 20 juin :

« Mon cher Lucien, j'ai reçu ta lettre. Permets à mon amitié quelques *réflections* sur l'état actuel des choses. J'espère que tu ne te *fâchera* pas de mes observations, car mon amitié pour toi et les tiens ne peut jamais changer.

« L'on te fait des propositions que tu aurais *trouvé convenable* il y a un an, et que tu aurais sur-le-champ *acceptés* pour le bonheur de ta famille et de ta femme. *Aujourd'huy* tu les *refuse*, ne vois-tu pas, cher ami, que le seul moyen de mettre obstacle aux adoptions, c'est que Sa Majesté *est* une famille dont elle puisse disposer. En restant près de Napoléon, ou en recevant un *trosne* de lui, tu lui *sera* utile ; il *marira* tes

filles, et tant qu'il trouvera dans sa famille la possibilité d'exécuter ses projets et sa politique (qui doit être tout pour lui) il ne choisira pas des étrangers. Il ne faut pas traiter avec le maître du monde comme avec son égal. La nature nous fit les enfants d'un même père et ses prodiges nous ont rendus *ces* sujets. Quoique souverain, nous tenons tout de lui. Il y a un noble orgueil à l'avouer, et il me semble que notre seule gloire doit être de justifier par notre manière de gouverner que nous sommes dignes de lui et de notre famille.

« Réfléchis donc de nouveau aux propositions qu'on te fait. Maman et nous tous serions si heureux de ne faire qu'une seule famille politique. Cher Lucien, fais-le pour nous qui t'aimons, pour le peuple que mon frère te donnera à gouverner et dont tu feras le bonheur.

« Adieu, je t'embrasse. Ne m'en veux pas et crois que ma tendresse sera la même pour toi. Embrasse ta femme et ton aimable famille. Le chevalier Angelino qui est venu me voir m'a longtemps parlé de toi et de ta femme. Adieu. Ma petite [1] est charmante, je la sèvre. Je *serai* bien *content sit* elle pouvait bientôt jouer avec toute ta famille.

« Ta sœur et amie, [2]

« ÉLISA. »

Cette lettre est fort curieuse à plus d'un point de vue. Elle montre d'abord le très grand esprit de famille qui régnait parmi les Bonaparte et qui y régna jusqu'à la fin, malgré des défaillances et des trahisons; elle montre ensuite combien Élisa, amou-

1. Napoléone-Élisa, née le 3 juin 1805, mariée plus tard au comte Camerata.
2. JUNG, *Lucien et ses Mémoires*, t. III, p. 81.

reuse de la politique et du pouvoir, était entrée dans les vues de Napoléon qu'elle cherchait à seconder en écrivant, de son propre mouvement, à Lucien de renoncer à sa vie d'opposition ou tout au moins frondeuse et boudeuse. On y peut remarquer aussi que la conduite d'Élisa ne fut pas toujours conforme aux principes si sages qu'elle expose à son frère. Enfin, elle est une preuve que, dans sa famille même, ainsi que l'a écrit le général de Ricard, Napoléon était considéré comme un être à part de l'humanité. On ne peut aussi s'empêcher de sourire en remarquant que, de même que Mme Geoffrin, qui écrivit moins qu'elle, et dont elle avait essayé, sous le Consulat, de jouer le rôle parmi les gens de lettres et les artistes, elle avait l'orthographe incurablement capricieuse.

Cependant la princesse de Lucques et de Piombino était allée prendre possession de ses États : elle avait hâte de savourer le bonheur d'être princesse pour tout de bon, princesse régnante ! Elle prit aussitôt au sérieux son métier de souveraine.

Comme sa hautaine épouse, le prince Baciocchi prenait au sérieux sa promotion inattendue : de colonel du 26e de ligne, passer au commandement en second de la principauté de Lucques et de Piombino, sa femme en ayant le commandement en chef, il y avait de quoi être fier. Aussi le fut-il, trop, à en croire le général Pouget — et on le doit croire — qui, lorsqu'il fut nommé colonel du régiment que quittait le prince Baciocchi, eut la bonne fortune, pour la postérité, de le voir dans son premier enivrement des grandeurs. « Je me fis, dit-il, un devoir d'aller lui présenter mes respects et lui demander ses ordres ou ses recommandations pour son ancien régiment. Il était à table avec son aide de camp. Monseigneur

me reçut assez froidement, parla peu, trancha du prince mal élevé, ne me recommandant personne, ne me faisant rien dire de sa part à aucun de ses officiers. Je le quittai non sans réfléchir aux effets de l'orgueil et des grandeurs promptement acquises [1]. » Ah! comme il était bien le digne mari de sa femme! Sûrement, il l'avait prise pour modèle.

L'empereur n'aimait pas à discuter ou plutôt qu'on discutât les ordres qu'il donnait. Il voulait être obéi, et sur l'heure. Eugène était, sur ce point, en sa qualité de vice-roi d'Italie, une manière de préfet des plus souples, un modèle de docilité. Mais, avec Élisa, l'empereur, qui savait ne devoir pas rencontrer pareille docilité, n'a presque pas de correspondance. Il la laisse administrer comme elle l'entend sa principauté, espèce de sous-préfecture dont elle est la souveraine absolue. M. de Talleyrand l'appelle, non sans une ironie moqueuse, *la Sémiramis de Lucques*. Cette princesse commença par faire de son mari une manière de ministre de la guerre et de général en chef, administrant et commandant à la fois une armée de quelques milliers d'hommes. Elle eut une cour; elle eut des chambellans, entre autres M. de Lucchesini, l'ancien ambassadeur de Prusse à Paris sous le Consulat. Quant à elle, montant à cheval et affectant des manières et des poses soldatesques, elle passait des revues de sa petite armée. Prenant exemple sur Napoléon, elle fit commencer de grands travaux publics et exécuter des travaux de voirie [2]. Ensuite, comme

1. *Souvenirs de guerre du général baron Pouget*, p. 57.
2. « Lucques est une petite ville qui n'offrait alors et probablement n'offre encore aujourd'hui rien de curieux que l'empreinte gardée du régime impérial, comme le sable garde l'empreinte du pied. La princesse Élisa, autrement dit Mme Baciocchi, l'avait modelée sur le Saint-Cloud ou le Compiègne de son frère, et telle elle l'avait laissée, telle nous la retrouvâmes

les devoirs des souverains envers leurs peuples embrassent toutes les sphères de l'activité et des connaissances humaines, elle se mit à étudier les constitutions des Empires. Un homme lui rendit de grands services dans cette branche de ses études. C'était M. Lespérut, ancien secrétaire particulier du maréchal Berthier. Avec lui elle fit des codes, elle fit une constitution et organisa le gouvernement.

Le clergé de ses États lui donna, tout d'abord, bien du fil à retordre, si l'on s'en rapporte aux lettres que la princesse écrivait à l'empereur, lettres conservées aux Archives nationales; mais, impérieuse et dominatrice, elle faisait marcher tout son monde au doigt et à l'œil, prêtres et moines comme les autres. Elle savait parler administration comme un vrai préfet : « ... Si la dette publique, les pensions et les charges imposées à mes États n'étaient pas diminuées, écrit-elle à la date du 7 juin 1806, elles absorberaient plus de la moitié des revenus, et jamais en France, sous le règne de vos prédécesseurs, la dette n'excéda le quart, et sous votre Empire elle est à peine le sixième des produits. » M. Lespérut lui passait, évidemment, un peu de sa science administrative. Mais, dans une autre lettre, du 9 juillet 1806, elle ne s'inspire que d'elle-même : « Le 11, dit-elle, je compte partir pour les bains, où il y aura cette année, à ce qu'il paraît, une grande affluence d'étrangers, on en compte déjà 81, et beaucoup d'autres sont annoncés; parmi ces derniers, on nomme le cardinal Consalvi. Si Votre Majesté a des ordres particuliers à me donner, Elle peut compter que mon premier devoir sera toujours de lui obéir. Je ne reviendrai à Lucques que pour y célébrer la

en 1816, telle je l'ai retrouvée depuis en 1840. » (*Souvenirs du feu duc de Broglie*, t. I, p. 306.)

fête de Votre Majesté; je compte, ce jour-là faire bénir les drapeaux de la garde nationale et les distribuer aux 17 régiments, je voudrais leur donner l'esprit militaire, mais ce peuple est né agriculteur, et, comme tous les Italiens, son caractère est dégénéré; je puis cependant vous assurer, Sire, qu'ils partageront mon amour et ma reconnaissance pour Votre Majesté... »

Et, en effet, elle distribua les drapeaux et, pour donner à ses troupes l'esprit militaire, elle paradait à cheval devant elles, affectant les attitudes les plus soldatesques.

Mlle Avrillon a dit dans ses *Mémoires* que la princesse Élisa avait une excellente tête. Ce n'était pas l'avis de Napoléon qui trouvait au contraire que, en fait de tête, sa sœur en avait une très mauvaise, et si le prince de Piombino avait été consulté, nul doute qu'il n'eût été de l'avis de son beau-frère. Mlle Avrillon ajoute qu' « elle était plus homme que beaucoup d'hommes [1]. » Si elle croit faire ainsi l'éloge de la princesse Élisa, elle se trompe. Une femme doit être femme et rien ne messied plus que la barbe à un menton féminin. Mais la première camériste de l'impératrice ajoute qu' « elle avait la réputation d'être fort galante et que plusieurs de ses intrigues ont fait trop de bruit pour qu'il y ait même de la calomnie à les rappeler [2]. » Il n'y a pas calomnie à dire

1. Mlle AVRILLON, *Mémoires*, t. I, p. 332.

2. Le grave chancelier Pasquier a dit de la grande-duchesse de Toscane : « Le souvenir qu'on garde d'elle (en Toscane) est bon, malgré les désordres d'une conduite privée où les apparences n'étaient pas suffisamment sauvegardées. » (*Mémoires* du chancelier PASQUIER, t. I, p. 401.)

M. Pasquier est trop indulgent pour la princesse Élisa. «Elle était redoutée et non point aimée », a dit Fouché, qu'il faut, en ce point, croire de préférence à Pasquier, car il a vécu quelque temps en Toscane sous le gouvernement de la grande-duchesse. Il se montre d'ailleurs, sinon bienveillant, du moins vrai et sin-

des choses vraies; la calomnie consiste à en dire de fausses. Au surplus, si Mlle Avrillon ne donne pas les noms des amants de la princesse, d'autres chroniqueurs se sont chargés d'en perpétuer le souvenir. On sait sa liaison avec M. de Fontanes; Fouché en a révélé deux autres, comme on vient de le voir, dans ses *Mémoires;* M. de Barante, dans ses *Souvenirs*, a pris soin d'en citer aussi quelques-unes — oh! très peu, deux ou trois seulement — et il donne les noms en toutes lettres. M. Lespérut était le collaborateur de la princesse pour la constitution de son État. Curieuse comme toutes les femmes, la princesse voulut sans doute connaître l'état de sa constitution, et la collaboration devint ou redevint on ne peut plus intime. Élisa semblait s'évertuer à justifier le fameux mot de la princesse palatine, que peut-être cependant elle ne connaissait pas : « Les règnes des femmes sont toujours heureux parce que, quand les femmes règnent, ce sont les hommes qui gouvernent. » Mais le nouvel amant, qui n'avait accepté cet emploi que par désœuvrement, ne demeura pas longtemps auprès de sa princesse : les fonctions y étaient devenues trop multiples. Elle avait à peine fait provision d'idées avec lui, qu'elle dut le laisser partir. Il était rappelé par l'empereur et envoyé en Silésie comme administrateur de cette province. « Sans malveillance, dit M. de Barante, sans épigrammes et sans trop d'indiscrétions, mais avec une bonhomie naïve, M. Lespérut nous racontait, à Mounier et à moi, tous les ridicules de sa princesse, cette contrefaçon de l'empereur dans le gouvernement d'un territoire de quelques lieues

cère à son égard, parce qu'il a pour elle un certain fonds de reconnaissance. En y réfléchissant sérieusement, après tout, comment aurait-on pu aimer Elisa ? Son mari seul en était capable.

carrées, ses airs de Sémiramis, ses prétentions à la politique et ses études de Machiavel [1]. »

Quand Napoléon, lui donnant de l'avancement, la nomma grande-duchesse de Toscane (car Napoléon nommait des souverains comme il nommait des généraux), Élisa fut au comble du bonheur. Elle pourrait donc parader sur un plus grand théâtre et donner au monde une plus haute idée de ses facultés! Son titre de grande-duchesse faisait d'elle presque une reine, mais elle régnait plus qu'une reine. Elle avait la manie, comme ses frères et sœurs, de copier les allures, d'imiter les poses, de singer les gestes de Napoléon, pensant peut-être lui emprunter en même temps son génie. Elle eut bien dû, elle qui se piquait de littérature, se rappeler ces vers de Molière :

> Quand sur une personne on prétend se régler,
> C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler,
> Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
> Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

A peine la grande-duchesse de Toscane fut-elle arrivée à Florence qu'un de ses premiers soins fut d'organiser une cour à l'instar de celle de son puissant frère. Tout ce qu'il y avait de descendants de nobles familles dans le pays, de gens riches ou simplement bien posés, de jolies femmes même, reçut l'invitation, sinon l'ordre, de paraître à la cour naissante. On ne se fit pas trop prier et les courtisans ne tardèrent pas à affluer autour de la nouvelle souveraine. C'était une manière comme une autre de se faire des partisans ; pratiquée avec discernement et dignité, elle eût certainement produit, et assez rapidement, de bons résultats. Mais il n'en fut pas tout à fait ainsi et le jour où la princesse Élisa dut descendre du

[1] Baron DE BARANTE, *Souvenirs*, t. I, p. 399

trône, elle constata, non sans amertume et douleur, ce qu'elle appela l'ingratitude de ses peuples.

Sa cour fut montée sur un grand pied. Dames d'honneur, chambellans, écuyers, pages, aumôniers, chapelains, rien n'y manquait : l'état-major de la servilité était au grand complet. Cette valetaille dorée avait été, comme on dit, triée sur le volet[1]. Chacun y portait un grand nom, un grand titre ou tout au moins un grand orgueil d'abaissement. La création de cette cour, due à un sentiment de vanité, se trouva cependant un instrument politique puissant, grâce à l'empressement de tout ce qu'il y avait de noblesse en Toscane à venir peupler les antichambres du palais de la nouvelle souveraine. Élisa entrevit l'utilité de cet instrument, mais ne sut pas en tirer tout le parti qu'elle eût pu.

Quand le personnel de sa cour fut choisi et nommé, il fallut, comme aux Tuileries, régler l'étiquette. Point de cour sans cela. Ce fut une grosse affaire. Il y eut des discussions interminables sur la façon dont devait être réglée telle chose, telle autre, au palais et en dehors du palais, une réception privée ou une cérémonie publique, une revue, un bal, une messe... Toutes ces frivolités occupaient sérieusement la cour de la grande-duchesse. La partie aisée de la population prenait intérêt, quelque peu intéressée qu'elle y fût cependant, à ces riens si importants, et la fusion des sentiments et des ressentiments en une douce habitude sembla se faire peu à peu au bruit des fêtes et des concerts — ce qui contrastait étrangement avec le cliquetis des armes résonnant d'un bout à

1. Ce qui n'empêcha point Élisa de choisir pour sa lectrice l'ancienne maîtresse des généraux Marescot, Moreau, Ney, etc, Mme Ida Saint-Elme, aventurière qui, depuis, a publié huit volumes de *Mémoires* curieux, quoique assez diffus.

l'autre de l'Europe frémissante : signe menaçant et avant-coureur certain des secousses qui allaient encore une fois ébranler le vieux monde! Mais ces fêtes n'empêchaient point Élisa de s'occuper, et beaucoup, des choses de l'armée et de l'administration.

La princesse Élisa faisait ce qu'elle pouvait pour se rendre populaire. Elle se montrait aussi aimable que possible et ne s'exprimait jamais qu'en italien lorsqu'elle parlait aux personnes de sa cour qui n'étaient pas françaises — ce qui, dans sa pensée, était une délicate flatterie dont ses sujets lui sauraient gré. De plus, elle ordonna que les actes publics, au lieu d'être rédigés seulement en français, le fussent dans les deux langues.

D'un autre côté, elle ne regardait pas à la dépense et répandait l'or à pleines mains. Napoléon lui avait abandonné deux millions par an sur les quatre millions que rapportait la Toscane. Aussi, plus amoureuse du pouvoir que de ses amants, sûre de l'avenir, s'aveuglant volontairement sur certains nuages noirs qui commençaient à poindre à l'horizon, voulant jouir de son trône, elle s'était mise tout entière à administrer ses États, passant des revues, paradant à cheval devant les troupes, parlant d'un ton sec aux officiers, brusquant les généraux, les destituant ou les nommant selon son caprice, et déployant en tout un grand appareil militaire. Elle avait même un escadron de gardes d'honneur.

Ses manières de caporal prussien semblaient étranges dans cette bonne ville de Florence où les lettres et les arts de la paix avaient de tout temps été cultivés de préférence aux choses de la guerre. C'était pourtant l'occasion et le lieu, pour la princesse Élisa, qui avait *posé* à Paris pour aimer et protéger les lettres, de témoigner sa faveur aux universités de Pise

et de Florence, jadis si célèbres, et qui, à son arrivée, étaient déjà dans une décadence qui ne fit que s'accentuer encore plus sous son règne. Mais il ne lui parut pas que la littérature fût digne, maintenant qu'elle était parvenue au trône, d'occuper ses précieux instants; comme cela arrive souvent, la politique avait profité du rebut de la littérature. En fait de beaux-arts, par une conséquence naturelle de son esprit faux et prétentieux, elle n'accorda sa protection qu'à des histrions, des baladins et des joueurs de luth. Quant au commerce, elle ne sut pas non plus l'encourager et, si elle s'en occupa, on va voir tout à l'heure de quelle façon elle le fit. Tout son temps était pris par la satisfaction de ses goûts de faste et aussi de galanterie éhontée. « Ses penchants à la lubricité la jetaient dans des écarts et dans l'extravagance [1]. » Comme M. Lespérut était en Silésie, que M. de Fontanes était à Paris et qu'il lui fallait à toute force un mari suppléant, elle *distingua* l'administrateur de l'un des trois départements de la Toscane, M. Capelle, préfet de Livourne. C'était un homme de beaucoup d'esprit, de beaucoup de complaisance aussi, et ses principes politiques et autres, n'avaient alors rien de bien farouche.

C'est lui, sans doute, qui, remplaçant dignement M. Lespérut, même au point de vue administratif, inspirait à sa princesse les superbes lettres d'affaires, dont voici un échantillon, mais qui ne parvenaient pas à faire prospérer le commerce :

« Sire,

« J'ose appeler l'attention de Votre Majesté sur un des objets qui intéressent le plus la prospérité de sa bonne ville de Florence.

1. FOUCHÉ, *Mémoires*, t. II, p. 255.

« Votre Majesté sait de quelle réputation ont joui longtemps les travaux en laine de cette cité : cette branche de commerce, quoique moins florissante, s'y soutient encore et attend tout de votre Auguste Règne.

« A Florence et dans ses environs, de beaux établissements publics existent, dès longtemps, consacrés à cette industrie. Dès l'origine, ils eurent pour dotation affectée à leur entretien :

1° Des biens-fonds annexés à ces édifices ;

2° Une rente de 640 écus toscans (3,763 fr. 20) ;

3° Un capital de *Luoghi di Monte* s'élevant à 10,106 écus de Toscane (59,423 fr. 28).

La propriété de cette dotation appartint d'abord à l'atelier des laines; par suite de la suppression de cet atelier, le grand-duc Léopold en confia la gestion à la Chambre de commerce de Florence. Enfin, cette Chambre ayant été aussi supprimée, le même souverain, par rescrit du 5 octobre 1782, en donna l'administration à l'*Opera del Duomo* et, par contrat du 13 décembre, même année, il fut établi que le produit en serait spécialement affecté à l'entretien des établissements dont il a été parlé.

« De cet exposé, il résulte que cette dotation a toujours eu la même destination, qu'elle a seulement changé de main pour son administration, mais que ses revenus n'ont cessé d'être consacrés à la conservation des mêmes établissements.

« Il paraît que l'*Opera del Duomo* a négligé l'entretien dont il était chargé et que, de cette négligence, ont résulté et résultent encore de grands dommages.

« La Chambre de commerce de Florence, qui a été rétablie, demande à rentrer dans l'administration dont elle ne fut privée en 1782 que par le seul fait de sa suppression.

« La demande que j'ai l'honneur de transmettre à Votre Majesté, rappelle des droits réels, mais elle est surtout fondée en utilité. En effet, qui mieux que cette Chambre peut employer les revenus de cette dotation, au plus grand avantage d'établissements consacrés à une branche d'industrie aussi importante ?

« Sire, j'ai cru que j'entrerais dans les vues de Votre Majesté en devenant auprès d'Elle l'organe du commerce de Florence.

« Ci-joint la pétition et les pièces à l'appui, ci-joint aussi un projet de décret que j'ai l'honneur de soumettre à Votre Majesté dans le cas où Elle daigne accueillir favorablement la demande qui en est l'objet.

« Je me recommande à la haute protection de Votre Majesté.

« Je suis avec un très profond respect,

« Sire,

« De Votre Majesté Impériale et Royale,

« La plus dévouée et soumise sœur,

« ÉLISA. »

Florence, le 12 septembre 1809 [1].

Dans d'autres lettres, la princesse Élisa s'occupe beaucoup du clergé et des concordats de France et d'Italie; elle veut absolument mater ce clergé italien récalcitrant. « Il est temps, écrit-elle à l'empereur, que la puissance laïque rentre dans les bornes de son autorité et cesse de porter la main à l'encensoir. » Du reste, ce n'est pas à elle qu'on peut en imposer « De vaines clameurs peuvent intimider des âmes

1. Archives nationales. J'ai eu connaissance de cette correspondance par le très curieux ouvrage de M. Ch. Nauroy sur *les Secrets des Bonaparte*.

vulgaires, mais les menaces du fanatisme furent toujours l'apanage de la faiblesse et je n'occuperai même pas la pensée de Votre Majesté des dangers dont on voudrait entourer ma soumission à ses décisions[1]. »

La princesse Élisa devait avoir du plaisir jusqu'à la racine des cheveux en écrivant à l'empereur ces phrases sonores par lesquelles elle affirmait son autorité sur le clergé et qui la plaçaient, dans sa propre estime, au-dessus de tout. D'ailleurs, elle a pleinement conscience, trop, assurément, de sa haute valeur : « J'attends vos ordres, Sire, et tels qu'ils soient, je les ferai exécuter avec cette fermeté et cette prudence qui seront toujours les règles de ma conduite. » Elle ne se donne pas, comme on dit vulgairement, de coups de pied dans les jambes. Lisez encore ceci : « Sire, j'ai reçu votre lettre du 17 may. Ma prudence et ma fermeté ont levé tous les obstacles... La garde nationale est soumise, les curés restent dépositaires des actes de naissance, mort et mariage, je ne renvoye ni moine ni religieuse; les mêmes ordres sont réunis, j'assigne des maisons pour les autres, les dépenses de mon trésor en seront à la vérité plus considérables; mais je réduis le fanatisme au silence; le peuple est content, les préjugés respectés, l'opposition détruite et vos ordres exécutés ».

« Le peuple est content », dit-elle. Cela n'était pas bien certain; mais elle, assurément, était fort contente. D'ailleurs, elle le dit dans la même lettre : « Je suis très satisfaite du Sénat; il a pour mon autorité estime, confiance, respect et dévouement... » Revenant ensuite sur le peuple, il est permis de croire qu'il n'est pas si content qu'elle veut bien le dire, puisqu'elle

1. Archives nationales.

écrit : « Mais, Sire, sans votre générosité, ce petit Etat serait accablé de ses charges, mon devoir est de vous le dire; elles réduiraient le peuple à la misère et au désespoir[1]. »

Et ce peuple, qu'elle déclare content et qui pourtant est accablé de charges et presque réduit à la misère et au désespoir, elle le méprise mais ne peut s'empêcher en même temps de le craindre : sa lettre du 3 juin 1809 à l'empereur en est une preuve : « ...Les religieux sont soumis, mais je suis très mécontente du clergé séculier. Le peuple est superstitieux, tranquille et poltron. J'ai fait venir soixante carabiniers de Piombino pour augmenter la garde du Palais qui était nulle; cependant je suis sans inquiétude[2]. »

Elle a beau dire, elle a peur de ce peuple qu'elle proclame poltron et qui, quoi qu'elle en ait, s'obstine à ne pas être content. On en trouve, dans cette même lettre, une preuve bien nette ; il paraît qu'on a conspiré contre son autorité : « Le projet était de désorganiser toute l'administration ; déjà les premiers fonctionnaires et les administrateurs donnaient leur démission, le secrétaire d'Etat avait osé refuser de contresigner les décrets du prince, et les prêtres promettaient à ces fanatiques les palmes du martyre.

« L'exil et la prison auraient suffi pour calmer leur ferveur exaltée, mais j'ai instruit Votre Majesté par mes dépêches du 29 may de leur repentir et de la grâce que j'ai accordée; j'ai fait assez pour l'exemple. » Et, quelques jours après, le 7 juin, elle ajoute : « L'archevêque est entièrement soumis ; j'ai exigé une profession de foi publique et le mandement, dont

1. Archives nationales.
2. *Ibid.*

je vous adresse un exemplaire, a suffi pour calmer les consciences et changer en soumission la résistance du clergé séculier.

« Le projet qui m'avait été soumis ne contenait que des abstractions et des discussions théologiques ; j'ai exigé des paroles claires, précises, et, après trois commuations (? — sans doute *sommations*) inutiles, qui n'amenaient aucun résultat, j'ai dicté moi-même le mandement auquel l'archevêque n'a changé que des expressions qui ont pu défigurer le style sans en altérer le fond. »

A la bonne heure ! Voilà Elisa qui fait des mandements avec la même désinvolture qu'elle passe des revues. Il est vraiment dommage, par exemple, que l'archevêque ait, par des *commuations*, sans doute, défiguré son style !

M. Capelle n'était certainement pas étranger à toutes ces belles choses administratives. Il ne l'était pas non plus à d'autres choses, ni belles ni administratives, qui furent rapportées à l'empereur.

Napoléon eût peut-être fermé les yeux sur la nouvelle fantaisie galante de sa sœur, s'il n'en fût point résulté de scandale, mais ce n'était pas le cas, bien qu'elle la fît marcher de front avec les mandements épiscopaux. Les Italiens, qui jouissaient de la plus grande liberté de mœurs, à défaut d'autres libertés, s'avisèrent cependant de trouver mauvais que la princesse adoptât ouvertement les mœurs italiennes avec un Français et crièrent bien haut. Ces cris arrivèrent jusqu'à l'empereur qui, pour réparer les torts de sa sœur, déplaça M. le baron Capelle et l'envoya, comme préfet du Léman, faire de la poésie sur les bords du lac de Genève[1]. C'était un avancement pour

1. « M. Capelle fut, en 1814, mis en jugement par l'empereur pour avoir abandonné la ville de Genève où il était toujours

M. Capelle, ce qui étonna les bons habitants de la Toscane, leur préfet également, et peut-être aussi leur souveraine, qui eussent plutôt cru à une disgrâce; mais l'empereur ne voulait pas faire jaser, l'on ne jasait déjà que trop en Toscane. Cet amant envoyé de Florence à Genève, la princesse Elisa le remplaça en s'amourachant d'un certain Eynard, citoyen de Genève qui faisait du commerce à Florence. Il paraît même que, outre les faveurs de la princesse, M. Eynard obtint celle de trafiquer avec l'Angleterre, en dépit des sévères ordonnances qui avaient organisé le blocus continental ; et ce double commerce, où, de part et d'autre, la délicatesse n'avait rien à voir, fit singulièrement prospérer, paraît-il, les affaires du négociant[1]. La chronique ne dit point si la princesse avait une part dans les bénéfices de l'entreprise.

Quant à M. Baciocchi, il continuait à toujours trouver tout parfait. Sous le Consulat, en même temps que sa femme avait abandonné son nom de Marianne pour prendre celui, plus euphonique selon elle, d'Elisa, il avait dû quitter lui-même son nom de Paschal. Paschal c'était un nom bon tout au plus pour le mari de Marianne, tous deux pouvaient être mis dans le même

préfet, lorsque quarante mille Autrichiens étaient aux portes et sur le point d'entrer. Il craignit qu'il ne prît à l'empereur la fantaisie de le faire fusiller *per modum continus*, et crut prudent de lui en ôter les moyens en venant se réfugier près du roi. » (*Mémoires de M. Beugnot*, t. II, p. 244.) Le roi récompensa plus tard cette vilaine conduite et M. Capelle, sous le second ministère de M. de Richelieu, fut nommé conseiller d'État. Il fut ministre de Charles X et signa les fameuses ordonnances de 1830. Il était l'oncle de Marie Capelle, plus tard Mme Lafarge, qui acquit une triste célébrité.

1. M. Eynard fit, depuis, un noble usage de sa fortune et se consacra avec dévouement à la cause de l'indépendance de la Grèce. Son goût pour les arts, sa charité l'avaient fait aimer de tout le monde en ce pays ; son nom et sa mémoire y sont universellement respectés.

sac; mais, pour faire figure à côté d'Elisa, il fallait un nom moins vulgaire. Aussi bien ce nom de Paschal était-il ridicule en Italie comme celui de Jocrisse, celui de Paillasse le sont en France. Après bien des hésitations, sa femme s'était arrêtée à celui de Félix, plus joli, plus justifié aussi, quoiqu'on ait dit le contraire, que celui qu'il avait apporté en mariage. N'était-il pas *heureux*, en effet, d'être le mari de sa femme, de sa femme Elisa ?

M. Baciocchi était placé, en qualité de général commandant la 29e division militaire à Florence, sous les ordres immédiats de sa femme, son supérieur hiérarchique. Il lui obéissait en tout ce qu'elle lui ordonnait et fermait les yeux sur le reste : les fantaisies de son supérieur ne le regardaient pas. A vrai dire, le prince Félix Baciocchi n'était pas très occupé : il ne faisait rien. De l'administration, du gouvernement, de sa division militaire, il ne prenait nul souci. Tout cela regardait sa femme. Il se bornait, en paresseux qu'il était, à jouir d'un doux *farniente ;* mais, par exemple, il en jouissait avec délices. De temps à autre, il donnait quelque signature que son aide de camp ou le secrétaire de ses commandements lui demandait; on venait aussi le solliciter pour des grâces, de même qu'on s'adressait à Joséphine, en France, pour obtenir une faveur de l'empereur. M. Baciocchi était assez abordable : cela le flattait qu'on s'adressât à lui : « J'en parlerai à la grande-duchesse, répondait-il invariablement; je lui recommanderai votre affaire. » Il la recommandait effectivement et la princesse, qui avait appris avec M. Lespérut, avec M. Capelle et les autres qu'il est plus profitable d'accorder des faveurs, accordait généralement tout ce qu'on lui demandait. Dans ce singulier ménage, les rôles étaient intervertis,

mais, comme dans tant d'autres, la femme portait les culottes et le mari portait... ce qu'il pouvait. Brave homme, du reste, ce mari de la reine était dans une situation assez fausse. Il sentait que sa qualité de beau-frère du puissant empereur des Français eût exigé de lui des qualités de commandement et des capacités qui n'étaient point dans sa nature, et que son grade de Grand-Aigle de la Légion d'honneur ne faisait pas de lui le moindre petit aigle dans la vie ; il sentait non moins bien que sa femme était mieux douée que lui sous le rapport militaire et administratif. Aussi, pour ne point risquer de voir humilier sa haute dignité par son incapacité non moins haute, il ne faisait rien, pensant, avec juste raison, que c'était là ce qu'il avait de mieux à faire. Il n'habitait pas avec sa femme, ce qui était à Florence d'un mauvais exemple, tout au moins d'un mauvais effet. Mais chaque époux était ainsi plus libre. Il occupait un charmant hôtel, rue de la Pergola, et avait, lui aussi, sa petite cour. Cette cour intime était, comme celle de sa femme, presque exclusivement composée de militaires. On sait la grande facilité de mœurs qui régnait à cette époque dans toutes les classes de la société. La cour de Napoléon, qui donnait le ton, n'avait pas la réputation d'être trop bégueule ; l'armée, de son côté, n'a jamais passé pour l'être beaucoup; une chroniqueuse du temps, qui l'était encore moins, Mme Ida Saint-Elme, a dit de la cour du prince Félix Baciocchi : « Il y régnait encore plus de liberté qu'à la cour officielle de la grande-duchesse; un mélange du ton militaire de l'Empire et de la galanterie facile d'une autre époque, l'humeur guerrière et joviale du temps y faisaient excuser un peu les licences et les souvenirs du Parc-aux-Cerfs ».

Si la grande-duchesse de Toscane avait ses amants, le prince Félix avait ses maîtresses. Il paraît que cela faisait partie de la représentation, et Élisa tenait à ce que son mari, en tout, représentât dignement ! Elle n'avait pas eu besoin, sur ce chapitre, de le chapitrer beaucoup. Il était grand et généreux pour ses maîtresses et les payait princièrement. Aussi donnait-il, sous ce rapport, toute satisfaction à sa femme. Autoritaire et dominatrice comme l'était Élisa, c'était peut-être elle qui choisissait, qui *nommait* les maîtresses de son mari : l'accord entre les deux époux était trop parfait pour qu'il en fût autrement. C'était en tout, on le voit, un ménage idéal. D'ailleurs, pleins d'estime et d'affection l'un pour l'autre, sachant qu'on ne peut vivre bien ensemble que si l'on est séparé et si l'on se sait faire quelques petites concessions réciproques, au-dessus des préjugés, ils avaient fini par se convaincre l'un et l'autre que l'honneur, le devoir, la morale et les convenances n'étaient bons que pour les simples mortels. Aussi, pour leur en donner l'exemple [1], — car en bons souverains, aucun sacrifice ne leur coûtait pour le bonheur de leurs peuples et Élisa était parfois aussi soucieuse de sa réputation qu'elle l'était peu de son honneur, — tous les soirs ces deux époux modèles se réunissaient pour aller au théâtre et montrer à tout Florence le touchant spectacle d'un ménage vertueux. Assise majestueusement dans sa loge, la grande-duchesse de Toscane recevait avec dignité les délicates et cordiales attentions de son auguste époux. Leur

1. Élisa aimait beaucoup à parler d'exemples. Elle écrivait à l'empereur, le 2 janvier 1810, de Pise : « Je ne puis dissimuler que le clergé toscan a grand besoin d'une meilleure impulsion et de meilleurs exemples. » Dans sa bouche, ces mots ne manquent pas de piquant.

petite-fille, la charmante Napoléone-Élisa[1], était entre eux deux et donnait à leur intimité du soir — quoiqu'on ait pu trouver à redire à la présence de la petite princesse au théâtre — ce je ne sais quoi de touchant qui attire la sympathie et le respect sur les familles où règne le bon accord.

Une fois la représentation — celle qu'ils donnaient à leurs sujets — terminée, le prince conduisait la princesse jusqu'à sa voiture. Là, il lui baisait galamment la main, lui souhait une *felicissima notte* et se retirait. Élisa rentrait au palais et tâchait à se procurer la bonne nuit que lui avait si gracieusement souhaitée son mari. Celui-ci, de son côté, dans son hôtel de la rue Pergola, cherchait à passer une nuit non moins agréable que celle qu'il avait souhaitée à sa femme.

La grande-duchesse de Toscane, en allant tous les soirs au théâtre avec son mari[2], mettait en pratique la seconde partie des commodes principes — si l'on peut appeler cela des principes — qu'elle avait cyniquement formulés en deux lignes à une indiscrète amie : « Vivre pour soi, suivre ses goûts et les cacher, — et ne pas mettre le public dans sa confidence[3] ». Quant à la première partie, elle la suivait

1. Cette petite princesse fut mariée plus tard à un riche seigneur italien, le comte Camerata. Elle avait du caractère, de l'imagination et une nature toute masculine. Elle ressemblait beaucoup à Napoléon. Elle montait à cheval avec passion et faisait des armes avec habileté. Elle avait formé le projet, en 1830, d'enlever le duc de Reichstadt de Vienne. Venue dans la capitale de l'Autriche, elle se logea à l'hôtel du Cygne, rue de Carinthie, trouva moyen de faire passer une lettre au fils de Napoléon, put même lui parler, mais sa tentative n'eut pas de résultat.

2. Elle entretenait à grands frais une troupe française à Florence, et cette troupe jouait alternativement avec la troupe italienne.

3. *Mémoires d'une contemporaine*, t. IV, p. 416. — La prin-

consciencieusement, on peut s'en rapporter à elle, mais elle ne savait pas s'en cacher assez. Le public n'ignorait pas qu'elle allait souvent faire des promenades à cheval avec le baron de Cerami (en italien, le *c* se prononce *ch*, ce qui donne à ce nom un petit air intime tout à fait piquant et de circonstance). Le baron était un très bel homme, brillant, instruit, spirituel, attaché au prince et plus encore, disait-on, à la princesse, qui le comblait de ses faveurs. Tous deux galopaient à qui mieux mieux. On allait à la campagne, on descendait parfois de cheval pour se reposer sur l'herbette, au pied d'un buisson. Mais, de l'autre côté du buisson, d'autres personnes qui étaient venues également chercher l'ombre et l'isolement, surprirent les deux amoureux en pleine idylle anacréontique; elles ne furent pas aussi discrètes que l'herbe, les buissons et les chevaux, et les Mémoires du temps ont recueilli ces détails tout intimes.

Après un doux repos sur l'herbe tendre de la prairie, l'amazone et son écuyer allaient prendre un bol de lait à la ferme voisine et la princesse rentrait au palais, heureuse d'avoir pu savourer à la face du ciel et loin des regards indiscrets, du moins elle le

cesse Élisa se modelait peut-être sur Mme du Châtelet dont l'indépendance de cœur et d'idées avait dû la séduire quand elle étudiait les écrits de Voltaire, avec M. de Fontanes à Paris ou, à Florence, avec M. Lespérut. « Pour être heureux, disait Mme du Châtelet, il faut s'être défait des préjugés, être vertueux, se bien porter, avoir des goûts et des passions, être susceptible d'illusion... Nous n'avons rien à faire en ce monde qu'à nous y procurer des sensations et des sentiments agréables. » On ne s'explique pas trop ce que le mot vertueux vient faire dans cette énumération de choses assez peu vertueuses. La grande-duchesse de Toscane n'affichait point un tel cynisme de pensée ; elle le gardait pour l'intimité ; en public, elle parlait au contraire d'abnégation, de dévouement, de dévotion ; elle usa très médiocrement de ces choses, qu'elle trouvait bonnes, assurément, mais pour les autres.

croyait, les plaisirs champêtres qui la reposaient des plaisirs, ou si l'on préfère, des soucis du pouvoir.

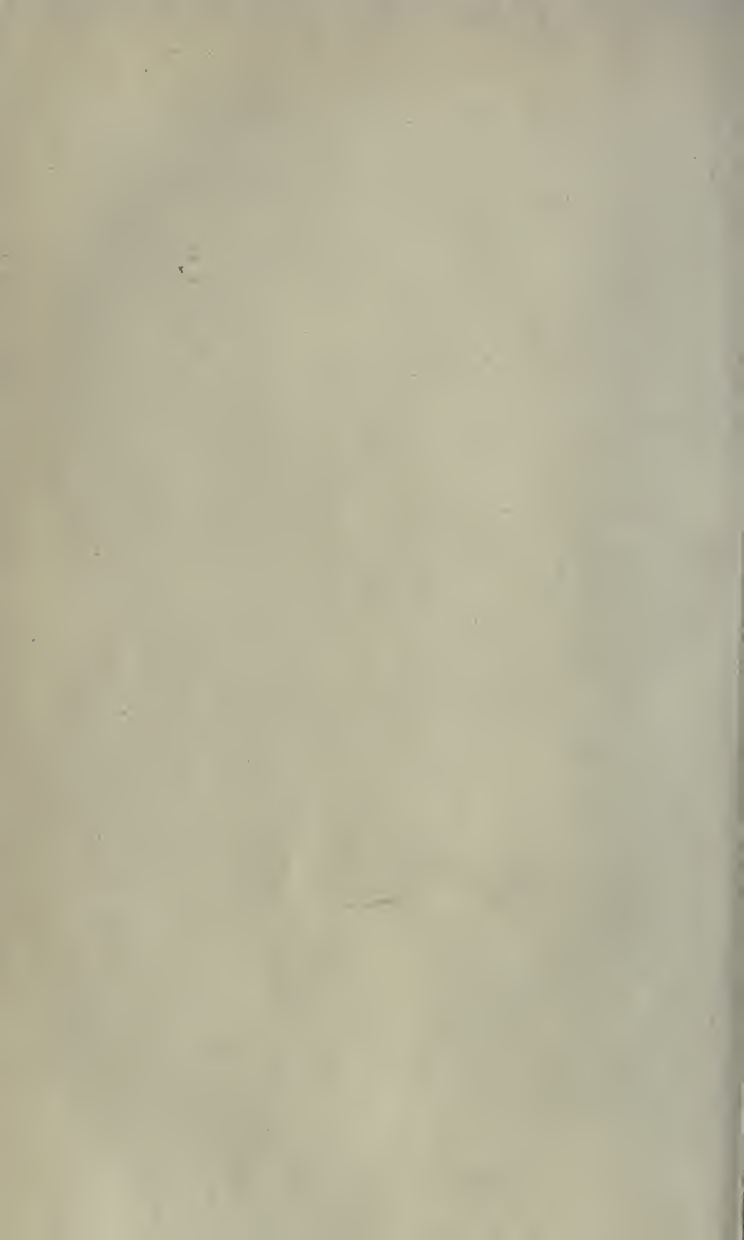
Pendant les chaleurs de l'été, la grande-duchesse établissait son quartier général, ou plutôt sa cour, à Pise.

On l'a vu, Élisa était bonne pour son mari et celui-ci était parfait pour elle : cela ne prouve-t-il pas une fois de plus que, pour être d'accord, il n'est rien de tel que de s'entendre? Et jamais époux ne se sont mieux entendus. La grande-duchesse se montra aussi une sœur complaisante pour Napoléon, ou du moins pour sa politique. En 1810, au moment où le pape Pie VII allait être transféré à Fontainebleau, il y avait dans le clergé de Florence une certaine effervescence; quelques ecclésiastiques manifestèrent hautement leur mécontentement. Élisa, en femme énergique, habituée à l'obéissance et à la discipline qu'elle imposait à ses troupes et à sa cour, musela les mécontents et fit déporter immédiatement un de leurs chefs, le chanoine Muzzi, à l'île d'Elbe. Elle en rendit compte à son puissant frère le 28 décembre 1810, en disant : « Son grand âge m'a empêchée de me montrer plus sévère. » Cette clémente princesse ajoutait qu'elle prenait des mesures pour prévenir et réprimer au besoin toute manifestation de mécontentement et que l'empereur pouvait compter sur elle d'une façon absolue.

En attendant, ne sachant si elle pourrait toujours compter sur la bienveillance de l'empereur, elle cherchait à se maintenir en bons termes avec les grands dignitaires de l'Empire. Sait-on ce qui peut arriver? N'a-t-on pas parfois besoin d'un plus petit que soi? Aussi leur écrivait-elle et leur faisait-elle des cadeaux. Elle prenait chacun par son faible. C'est ainsi que, n'oubliant pas combien Cambacérès était gourmand,



CHARLES BERNADOTTE (1764-1844)
maréchal de France, roi de Suède sous le nom de Charles-Jean.
(Galeries historiques de Versailles)



elle lui faisait envoyer des merles de Corse et des friandises de toutes sortes.

D'un autre côté, en souveraine avisée, elle avait des idées d'agrandissement pour ses États. Qui sait? Nul ne pouvait prévoir l'avenir, mais des circonstances favorables pouvaient se présenter, et, au lieu de les attendre, il était d'une sage politique de les provoquer. La Corse, par exemple, qui est juste en face de Livourne, pouvait sans inconvénient être jointe à sa couronne. Caressant cette idée, mais ne s'en ouvrant à personne, elle envoya de Lucques, en 1811, un magnifique maître-autel à la cathédrale d'Ajaccio. C'était préparer son terrain pour se concilier d'avance la faveur de ses compatriotes dont elle rêvait de faire ses sujets. On s'est plu à voir dans ce cadeau, fait par la grande-duchesse de Toscane à sa ville natale, le désir de lui prouver que dans sa grandeur elle n'oubliait pas son humble origine. C'était se méprendre étrangement sur le caractère de la princesse : un sentiment désintéressé ne pouvait germer dans une nature aussi sèche et aussi positive; l'ambition et l'égoïsme étaient ses seuls mobiles et le cadeau fait à la cathédrale d'Ajaccio était un placement dont elle espérait bien un jour recueillir les intérêts. Les événements firent échouer cette petite combinaison.

Car les temps allaient commencer à devenir contraires; les peuples s'épuisaient de sang et d'argent, l'Empire français déclinait visiblement.

Les mauvais jours arrivèrent.

La grande-duchesse Élisa, dans l'impossibilité de réagir contre les événements menaçants qui semblaient devoir bouleverser une fois encore la face de l'Europe, ne pouvait qu'attendre. C'est ce qu'elle faisait, avec une résignation qui était bien plus dans la nécessité des temps que dans ses goûts, lorsque la

disgrâce dont Fouché était l'objet de la part de l'empereur[1], amena à Florence cet ancien ministre de la police. Nommé, en remplacement du général Junot devenu fou, au gouvernement général des provinces illyriennes, il avait dû se retirer devant l'invasion des Autrichiens et abandonner peu à peu ces provinces. Envoyé à Rome comme gouverneur, l'état d'effervescence de la péninsule ne lui avait pas permis d'arriver jusqu'à cette ville; il s'était arrêté à Florence, et là, près de la cour de la grande-duchesse, il voyait venir les événements, se mêlait d'intrigues, en tenait les fils passablement enchevêtrés par mille intérêts divers, les débrouillait ou les embrouillait selon qu'il y voyait son avantage, et dirigeait tout à son gré; ce qui ne l'empêchait pas de se donner devant quelques-uns et de se prêter à lui-même le mérite de n'agir que dans l'intérêt de la patrie.

Dans les circonstances critiques qui s'annonçaient pour tout le monde, la grande-duchesse de Toscane avait licencié sa troupe d'artistes dramatiques et en-

1. Fouché, ne voulant pas laisser visiter ses papiers par le prince de Neufchâtel, M. Dubois et M. Réal, que l'empereur avait envoyés avec cette mission à sa terre de Pont-Carré, près de Paris, avait été exilé à Aix-en-Provence, chef-lieu de sa sénatorerie. Il partit aussitôt; mais, en route, il se décida à ne pas aller à Aix et continua jusqu'à Florence. La grande-duchesse de Toscane avait été, on se le rappelle, son obligée en plus d'une circonstance; il comptait se mettre sous sa protection. Mais bientôt cet homme, qui n'avait d'autre règle de conduite que l'intérêt personnel, tout en cherchant à se faire passer pour patriote, crut voir, et il ne se trompait pas, que la grande-duchesse de Toscane ne se conduisait pas d'après des principes différents. Il ne pensa pas qu'il fût en sûreté dans ses États. Il s'embarqua donc furtivement un jour pour l'Amérique. Mais il fut si malade du mal de mer, qu'il se fit débarquer, revint en Toscane et entama, par l'intermédiaire de la princesse Élisa, une négociation par laquelle il consentait à remettre à l'empereur les correspondances qu'il avait d'abord déclaré avoir jetées au feu.

voyé à l'armee son escadron de gardes d'honneur; absorbée par les travaux du cabinet, elle eut recours à la vieille expérience de M. Fouché et lui demanda, ou peut-être seulement écouta ses conseils [1]. C'est lui qui, de ce moment, il le dit dans ses *Mémoires*, se fit le directeur de sa politique. C'est ce qui peut excuser un peu l'inexcusable conduite de la princesse. Dans le malheur, on devient expansif, confiant, trop confiant même; ce n'est qu'à la longue et lorsqu'il est trop tard que la défiance remplace tous autres sentiments. Élisa ne cacha pas à Fouché les inquiétudes qu'elle avait sur la solidité de l'édifice construit par son frère. Elle disait hautement que l'empereur eût dû réfléchir avant de s'obstiner dans une lutte dont elle ne prévoyait que trop le résultat, et elle ajoutait naïvement qu'elle ne concevait pas que son frère eût oublié qu'il ne mettait pas seulement en question sa propre situation, mais aussi les établissements des membres de sa famille; elle ajoutait que c'était là agir en égoïste et non en bon frère. Voilà où elle en était. Les

1. Ce qui ne l'empêchait pas d'écrire à l'empereur, le 9 janvier 1814 :

« Des lettres de Naples assurent que le roi, pressé par M. de Neuperg, envoyé autrichien, a conclu un traité d'alliance offensive et défensive avec les puissances coalisées, et qu'un armistice doit être signé avec l'Angleterre qui a auprès du roi M. Greham pour agent.

« Cette fâcheuse nouvelle, ajoutée aux incursions qui désolent la Romagne et le Corentin, mettent la Toscane dans la situation la plus critique et la plus embarrassante : je n'en sens que plus mes devoirs envers Votre Majesté.

« Je ne négligerai rien pour les remplir ; quels que soient les évènements, je ferai tout pour conserver la Toscane à la France.

« Je ne pourrai probablement pas attendre les ordres de Votre Majesté pour prendre les mesures que les circonstances me prescriront. Mais je supplie Votre Majesté d'être assurée que je ne m'écarterai jamais des sentiments de fidélité que je lui dois... » (JUNG, *Lucien et ses Mémoires*, t. III, p. 185.)

malheurs de la patrie, ceux de son frère duquel elle tenait tout et auquel elle tenait si peu, la touchaient infiniment moins que l'appréhension d'être dépossédée de ce que ce frère lui avait donné ! Quand l'âme perd de vue l'objectif, le pôle qu'elle doit toujours avoir devant les yeux, à savoir l'honneur et l'intérêt général de la patrie, quand elle s'en éloigne et n'envisage plus que l'étroit intérêt personnel, elle oscille indécise, affolée, contrairement à l'aiguille de la boussole qui s'affole quand elle approche du pôle.

Fouché était trop habile pour ne pas découvir sous ces plaintes, les pensées qui bouillonnaient dans la tête de la hautaine et peu scrupuleuse princesse. Il devina ses craintes, il se les fit dire, il vit combien elle était attachée à ce pouvoir qu'elle avait tant ambitionné et il ne manqua pas de remarquer avec quelle douleur elle s'attendait à le voir lui échapper des mains. Aussi se mit-il sans vergogne à abonder dans le courant d'idées où il la voyait. Il se permit devant elle de blâmer l'empereur, son frère. Il dit qu'à Dresde il lui avait donné les conseils les plus désintéressés, n'ayant en vue que son bonheur et le bonheur de la France; il dit ne lui avoir pas dissimulé qu'il jouait sa couronne contre toute l'Europe, qu'il pourrait remporter encore quelques stériles victoires, mais qu'il finirait par succomber dans la lutte. Il ne cacha pas à Élisa que l'empereur, aveuglé par un orgueil excessif, ne lui avait même pas fait l'honneur de prendre ses avis en considération. C'est peut-être ce qu'il lui pardonnait le moins : les blessures de l'amour-propre ne se cicatrisent jamais. Mais maintenant les prévisions de Fouché allaient s'accomplir. La France était envahie, la chute de l'empereur n'était plus qu'une question de semaines, peut-être de jours, d'heures...

Élisa se laissait dire tout cela. Sa dignité ne se ré-

voltait pas d'entendre tenir de pareils propos devant elle; son cœur ne se révolta pas davantage quand Fouché, jetant de côté toute retenue, osa proférer ces odieuses paroles : « Madame, il n'y a qu'un moyen de nous sauver, c'est de tuer l'empereur sur-le-champ [1]. » Mais Fouché savait bien devant qui il parlait : ce n'était pas devant la sœur, c'était devant la souveraine ambitieuse et sans scrupules. Oh! que de hontes dans cette famille!

Et, dans des circonstances si douloureuses pour la France, la princesse redevenait femme : elle prenait bien son temps! Dans une lettre à sa mère, elle demandait des nouvelles des bals qui se donnaient à Paris : voici quelques lignes qui le prouvent : elles sont extraites d'une lettre que Madame Mère lui écrivit à la date du 11 mars 1814. «... Je regrette de ne pas être en état de satisfaire votre désir pour ce qui regarde les bals que l'empereur a donnés au carnaval. Je n'y ai pas été. Ma santé jointe à mon âge ne me l'ont pas permis. D'ailleurs les journaux en ont dit bien plus que je ne pourrais moi vous en dire... [2] » A ce moment, la France était envahie depuis deux mois et demi, tout l'édifice impérial s'écroulait dans le sang de ses derniers défenseurs et dans la sombre gloire de leurs derniers efforts, et la princesse Élisa, qui avait toujours *posé* pour la femme politique, mais n'avait jamais songé à être patriote, demandait des nouvelles des bals!... Les hautes situations donnent le vertige aux petits esprits comme aux petits cœurs.

L'ancien ministre de la police donna encore à Élisa d'autres conseils où l'odieux le disputait à la perfidie.

1. Rovigo, *Mémoires*, t. VI, p. 352.
2. Lettre de Madame Mère à Élisa, communiquée par l'impératrice Eugénie à M. le baron Larrey et reproduite dans *Madame Mère*, t. II, p. 50.

D'ailleurs, de Florence, il dirigeait un peu aussi la politique de Murat, de sorte que le royaume de Naples et la Toscane marchaient du même pas, mais nullement dans la voie de l'honneur et du devoir.

Murat, désireux d'étendre les limites de son petit royaume afin de le faire mieux cadrer avec la grandeur de son ambition, avait trouvé que l'occasion était bonne pour entrer en campagne. C'est dans les temps de grandes crises que les intrigants font le mieux leurs affaires. Il s'était emparé de Rome et avait envoyé des troupes en Toscane sous les ordres du général napolitain Minutolo, pour prendre possession en son nom des États de sa belle-sœur. Il en avait même nommé gouverneur un de ses officiers, le général Joseph Lecchi.

Élisa trouvait le procédé un peu violent ; elle ne pouvait pardonner à Murat de la dépouiller aussi cavalièrement de ce à quoi elle tenait le plus au monde. Quant au peuple toscan qui, au dire de plusieurs historiens, aimait la grande-duchesse Élisa, il ne lui montra en cette occasion aucune espèce d'attachement. Au contraire, il se portait avec acclamations au-devant des troupes napolitaines et fraternisait avec elles, tandis que des jeunes gens, mis en gaieté par la chute imminente de la grande-duchesse, se rendaient par groupes à la préfecture. Le préfet avait la réputation d'être très sévère sur le chapitre de la conscription ; à chaque conscrit qui se présentait pour faire valoir un motif d'exemption, il répondait invariablement, sans même examiner ses titres : *bon à marcher*. La conscription était l'impôt qui pesait le plus lourdement sur les peuples ; un changement de régime, la chute du régime impérial surtout, faisait espérer la suppression de cet impôt du sang. Aussi, ces jeunes gens, que l'espoir de ne pas être militaires rendait

spirituels, se rendirent à la préfecture et écrivirent en grandes lettres sur la porte du fonctionnaire qui faisait ses paquets : *bon à marcher.*

La princesse Élisa était fort embarrassée. Que faire en cette triste conjoncture ? Elle eût bien voulu résister, mais le moyen ? Elle demanda conseil à son ami Fouché. Celui-ci lui fit comprendre que, devant le mouvement général qui entraînait ses peuples vers les autres peuples de la Péninsule, elle n'avait qu'à se retirer soit à Lucques, soit à Livourne. Il fallut s'y résigner. C'était dur pourtant de quitter sa capitale, cette belle ville de Florence où il était si doux de régner ! Comme Horace, il fallait dire à son tour : *Linquenda tellus et domus!* Comme Mazarin, condamné par les médecins et contemplant d'un œil navré toutes ses richesses auxquelles il fallait dire un éternel adieu, Élisa parcourait les galeries du palais Pitti et se répétait avec désespoir : « Il faut quitter tout cela ! »

Elle s'y décida pourtant — aussi bien ne pouvait-elle faire autrement — et partit pour Lucques au milieu des sarcasmes de la population et de l'oubli de ses favoris.

Elle fut surtout désagréablement affectée de se voir *lâchée* par M. Cerami et elle put alors se rendre compte que, de tous ceux qui font la cour aux souverains, comme aussi aux femmes, souveraines ou non, c'est invariablement ceux qui ont le plus obtenu qui oublient le plus vite. La chute du pouvoir lui donnait une grande leçon de philosophie et elle apprit peut-être plus à connaître les hommes lorsqu'elle ne les gouverna plus que lorsqu'elle était sur un trône.

Tandis qu'elle se mettait en route, elle avait envoyé à son mari l'ordre de préparer l'évacuation militaire du pays et d'emmener l'armée, de faire emporter le

matériel des arsenaux et des forteresses, enfin tout ce qui pourrait être sauvé. Le prince Félix Baciocchi obéit à cet ordre comme il avait l'habitude d'obéir à tous les autres. Il alla s'enfermer dans la citadelle de Florence, fit mettre en état de défense les forts de la ville et celui de Volterra, nomma pour les commander les officiers qui lui inspiraient le plus de confiance et attendit le moment de... capituler. Ce moment ne pouvait tarder. Il arriva. A son tour, le prince Félix fut réduit à quitter Florence et, comme sa femme, les sarcasmes de la population l'accompagnèrent dans sa retraite.

On se rappelle qu'il avait changé son nom de Paschal, ridicule en Italie, contre celui de Félix, signifiant *heureux*. Son bon peuple de Florence avait imaginé un jeu de mots roulant sur ces deux noms *Félix* et *Paschal*, et le mari de la grande-duchesse, en quittant la ville, entendait les gamins et les badauds lui corner avec acharnement aux oreilles : *Quando eri Felice, eravamo Pasquali; adesso che sei ritornato Pasquale, saramo felici* [1].

La chute d'un souverain fait parfois naître dans la population, même quand c'est elle qui l'a renversé, un sentiment assez compliqué, qui a sa source dans la générosité et qui est fait de regret et de sympathie Ce ne fut pas le cas ici et une nuance de ridicule se répandit sur ce départ en partie double.

Cependant la grande-duchesse, aussi dénuée de sens moral que de sens politique, rêvait aux moyens de prendre un arrangement avec Murat, dont la fortune

1. Cette phrase peut se traduire ainsi : « Quand il était « *Félix* (*heureux*) » nous étions « *paschali* (*jocrisses*) » ; maintenant qu'il est redevenu « *Paschale* (*jocrisse*) », nous serons heureux.

lui paraissait maintenant plus solide que celle de Napoléon. Fouché, qui l'avait accompagnée dans sa fuite, tenait plus que jamais en main les fils de toutes les intrigues. Il était, en Italie, le centre de toutes les trahisons. Murat, Élisa, Eugène, tous ces fantoches politiques recevaient de lui le mot d'ordre et l'exécutaient avec l'audace ou la prudence de leurs tempéraments, ne cherchant, comme on dit, qu'à tirer leur épingle du jeu.

A Lucques, Fouché apprit à la grande-duchesse que Murat avait signé un traité d'alliance avec l'Autriche; il ne lui cacha pas que cette puissance et aussi l'Angleterre se méfiaient beaucoup de la sincérité du roi de Naples. Les peuples d'Italie n'avaient de leur côté aucune confiance en cet ancien maréchal d'Empire, beau-frère de Napoléon; ils l'accusaient d'avoir des intelligences avec la France, de tromper les Italiens. Au milieu de tous ces tiraillements, de ces intérêts contraires et de difficultés conjugales, Murat, par suite des déterminations coupables qu'il s'était laissé aller à prendre, était devenu malade de chagrin. Son âme n'était pas faite pour la trahison; il n'avait pas, lui, le cœur de sa femme, et l'on a dit que Caroline avait un cœur d'homme: mais Murat n'avait pas de caractère; s'il en avait eu, jamais il n'eût cédé aux perfides volontés de la reine, jamais il n'eût trahi! Il eut le malheur de se laisser dominer par sa femme, et, comme la plupart des hommes qui ont cette faiblesse, il ne tarda pas à l'expier: il y avait perdu sa dignité, il y perdit l'honneur, en attendant qu'il y perdît la vie.

Il s'était déterminé à envoyer l'ordre à ses généraux de traiter avec Fouché de l'évacuation de la Toscane. De son côté, Fouché avait reçu de l'empereur les pouvoirs nécessaires pour traiter de l'évacuation de la même province par les troupes françaises qui s'y

trouvaient encore. Celles-ci s'étaient pour la plupart concentrées à Livourne; il y avait aussi plusieurs bataillons à Pise, à cinq lieues de Livourne. Quelques escarmouches éclatèrent entre elles et des corps napolitains. Enfin une convention fut signée en vertu de laquelle les troupes françaises devaient abandonner la Toscane, se replier sur Gênes et rentrer en France.

Sur ces entrefaites, lord Bentinck avait débarqué à Livourne, à la tête d'un corps de troupes anglaises. Il signifia à la grande-duchesse Elisa qu'il ne reconnaissait pas son autorité, qu'à l'avenir la Toscane devait obéir aux ordres de l'Angleterre jusqu'à ce qu'il fût statué sur son sort, et qu'en attendant c'était lui, lord Bentinck, qui avait tous les pouvoirs.

Les troupes anglaises firent leur jonction avec celles du roi de Naples, devenu l'allié de la Grande-Bretagne, et occupèrent les points principaux de la Toscane. La princesse Elisa en était pour sa honte d'avoir tourné le dos à son frère et d'avoir inutilement essayé de faire alliance avec Murat, qui la dépouillait, et à qui les Anglais ne permirent point de conserver la Toscane. Elle dut fuir. Mais la fuite n'était pas pour elle chose si simple que cela. Enceinte de neuf mois, au terme de sa grossesse comme au terme de ses grandeurs, elle avait besoin de ménagements et ne pouvait voyager qu'à très petites journées. Et cependant, de tous côtés des nouvelles alarmantes lui arrivaient; les troupes autrichiennes approchaient...

Enfin, un jour, la grande-duchesse de Toscane, qui n'était plus qu'un bien petit personnage, se trouva prise des douleurs de l'enfantement. Elle fit ses couches dans une mauvaise auberge et, selon l'expression de Mlle Avrillon, femme de chambre de l'impératrice Joséphine, elle mit au monde un fils « au moment où elle cessait d'avoir besoin d'un héritier

de son pouvoir[1] ». Elle fut arrêtée par les Autrichiens à Bologne et conduite sous escorte à Brünn, comme prisonnière de guerre. Elle avait dû faire ses paquets elle-même, en fugitive, sous l'œil des officiers et sous-officiers autrichiens qui remplissaient sa chambre. C'était fini, bien fini, de jouer à la souveraine ; elle pouvait se dire : *E finita la comedia.* Assez longtemps elle avait vécu dans le rêve; le retour à la réalité était rude.

Elle avait le désir d'aller se fixer à Rome, comme le montre la lettre suivante qu'elle écrivit à l'un de ses amis, le duc de X..., à la date du 15 avril 1814 ; mais elle n'avait nullement l'intention de se rendre à l'île d'Elbe auprès de son frère, comme le prouve la même lettre :

« Voilà donc cette catastrophe affreuse arrivée. Tout est perdu. Je me décide à partir pour Naples. *Je ne résiderai jamais à l'île d'Elbe.* Je veux me fixer à Rome, si le gouvernement français n'y trouve pas d'obstacle et si le pape le veut... Travaillez pour moi auprès du prince de Bénévent, nous sommes proscrits, tout le monde nous accable[2]... »

Elle ne put se rendre ni à Rome ni à Naples.

Internée à Brünn, l'ex-princesse de Piombino et de Lucques, l'ex-grande-duchesse de Toscane trouva que l'air de cette ville ne lui était pas favorable. Elle demanda l'autorisation d'aller demeurer à la campagne. Cette autorisation lui fut refusée. Plus tard, en 1815, peu de jours avant le départ de Napoléon

1. Ce fils mourut à Rome d'une chute de cheval, en 1833. La princesse Élisa avait eu un autre fils qui était mort en 1830, à l'âge de vingt ans. Quant à la petite Napoléone-Élisa, elle épousa, en 1825, le comte Camerata et eut de lui un fils qui se suicida en 1853. Que de morts violentes et prématurées en cette famille !

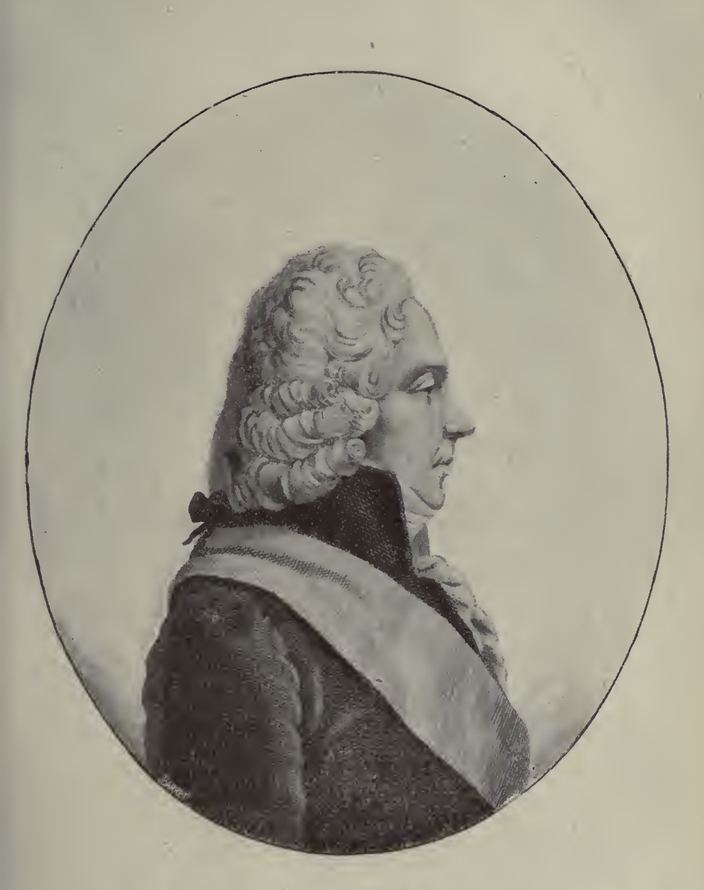
2. JUNG, *Lucien et ses Mémoires*, t. III, p. 183.

de l'île d'Elbe, elle écrivit à sa belle-sœur, l'impératrice Marie-Louise, en la priant de solliciter pour elle auprès de l'empereur François, son père, la permission de rentrer en France. Marie-Louise, malgré une indifférence pour la famille de son mari qui n'avait d'égale que celle qu'elle avait pour son mari lui-même, se prêta obligeamment à transmettre cette requête à son père. Celui-ci ne se prêta aucunement à l'accorder et il ne fut même pas fait de réponse à celle qui naguère encore était l'orgueilleuse grande-duchesse de Toscane.

Dans la prospérité, elle avait changé son prénom ; dans l'adversité, elle changea son nom. C'est du reste un usage, sinon une consolation, chez les têtes couronnées, ou plutôt découronnées. L'ex-roi Joseph se faisait appeler comte de Survilliers; l'ex-roi Jérôme, comte de Montfort; l'ex-roi de Hollande, comte de Saint-Leu; l'ex-reine de Naples, un peu plus tard, devint comtesse de Lipona. L'ancienne élève de Saint-Cyr prit le nom de comtesse de Campignano.

La comtesse de Campignano, après ces rudes épreuves d'humiliation et de disgrâce, essaya en 1816 de racheter les torts qu'elle avait eus envers Napoléon. Elle lui écrivit de Bologne, où elle vivait depuis le mois de septembre 1814, qu'elle désirait aller le rejoindre à Sainte-Hélène et lui apporter, par sa présence, des consolations qui pourraient adoucir son sort. Mais cette offre ne put être suivie d'effet.

Les événements qui venaient de frapper sa famille, ceux surtout qui l'avaient frappée elle-même, peut-être aussi — quoiqu'on soit généralement fort indulgent pour ses propres torts — les reproches qu'elle avait à se faire sur plus d'un point, ébranlèrent sa santé. Sa constitution, pourtant robuste, ne put résister à la mauvaise fortune et, après avoir



CHARLES-MAURICE DE TALLEYRAND-PÉRIGORD (1754-1838)
prince de Bénévent, évêque d'Autun sous l'ancien régime, président de l'Assemblée nationale en 1790, ministre des affaires étrangères sous le Directoire, le Consulat et l'Empire ; se rallia à la Restauration qu'il représenta au Congrès de Vienne.
(D'après un document de l'époque.)



cherché à la fuir et à se fuir elle-même en se donnant beaucoup de mouvement[1], elle finit par gagner une fièvre nerveuse qui devint rapidement fort grave. Elle en mourut le 7 août 1820, à la villa Vincentini, près de Trieste, où elle s'était retirée. Elle avait quarante-deux ans. Autour d'elle s'étaient trouvés, pour lui fermer les yeux, sa sœur Caroline et son mari.

Pauvre Félix, ou plutôt Paschal Baciocchi ! Comme son beau-frère avait raison de l'appeler « ce bon et rebon Baciocchi ! » Il s'imagina sérieusement, ce mari idéal, que, parce que sa femme était morte, elle avait eu toutes les vertus. Il voulut lui rendre les honneurs dus à une fidélité conjugale exemplaire.

« A San Petronio, dit Mounier, une des chapelles a été achetée par ce niais de Baciocchi, qui l'a fait refaire et décorer à grands frais pour y déposer les cendres de sa fidèle épouse. L'inscription sera curieuse.

« Les chapelles d'une église appartiennent à la fabrique, qui les vend aux familles nobles. Celles-ci les font orner, fermer d'une grille, appeler de leur nom, et elles deviennent de véritables propriétés particulières. Jadis le commerce était assez bon ; il a bien baissé aujourd'hui. Quoiqu'on le sache fort riche, Baciocchi n'a payé la sienne, dans San Petronio, que 3,000 francs environ[2]. »

Si c'était là le prix d'une chapelle, M. Baciocchi n'avait pas à la payer plus cher, et, de cela, on ne le peut blâmer. Mais ce en quoi le pauvre homme est

1. Elle avait erré de Bologne à Trieste, de Trieste au château de Haimbourg, de celui-ci au château de Brünn. (JUNG, *Lucien et ses Mémoires*, t. III, p. 391.)

2. Extrait des *Manuscrits inédits* de Mounier, publiés par M. le comte d'Hérisson dans le *Cabinet noir*.

blâmable, c'est de ne pas avoir compris qu'il devait se faire oublier le plus possible : c'est si facile pourtant! et ne pas adresser, comme il le fit, lettres sur lettres aux gens au pouvoir, en se recommandant de M. Pozzo di Borgo, le plus grand ennemi qu'ait eu Napoléon. Une telle conduite permit de croire que toutes les dignités dont il avait été revêtu lui avaient fait perdre sa dignité d'homme.

PAULINE BORGHÈSE

PRINCESSE DE GUASTALLA

(1780-1825)

CHAPITRE PREMIER

Enfance de Pauline. — Barras et Fréron sont introduits, à Marseille, dans la famille Bonaparte. — Mme Bonaparte ne surveille pas assez ses filles. — Roman de Pauline et de Fréron. — Caprice de Junot pour Pauline. — Gourmandise et frayeur. — Junot demande à Napoléon la main de Paulette. — Elévation de la famille Bonaparte. — Amour de Pauline pour Fréron : ses lettres. — Fin de l'idylle. — Départ de Paulette pour l'Italie. — En famille. — Milan et Monbello. — Mariage de Pauline avec le général Leclerc. — Joséphine, Pauline et Junot. — Joséphine et le lieutenant Charles. — Inimitié de Pauline pour sa belle-sœur Joséphine. — Naissance de Dermide. — Pauline vient à Paris. — Mme Permon et sa fille Laure. — Beauté de Mme Leclerc. — Son portrait moral. — Ses extravagances. — Un bal chez Mme Permon. — Toilette de Mme Leclerc. — Méchanceté de Mme de Contades. — Douleur et évanouissement de Paulette. — Sa visite, le lendemain, chez Mme Permon. — Sa brusquerie pour sa sœur Annunziata.

C'était, je vous assure, quelque chose de bien drôle et de bien amusant que la princesse Borghèse. Non pas qu'elle eût beaucoup d'esprit, loin de là ! S'il est des gens qui amusent par leur esprit, il en est d'autres qui amusent parce qu'ils n'en ont point, et c'est

plutôt dans cette catégorie que devrait être placée la seconde sœur de Napoléon. C'était une petite folle, voilà tout, mais — comme je l'ai dit, bien drôle et bien amusante — excepté toutefois pour ses maris et pour son sérieux frère l'empereur des Français, à qui ses folies causèrent plus d'une fois de grands ennuis. Mais je ne veux pas essayer de faire son portrait ; la tâche excéderait mes forces. Il ressortira, j'espère, de l'histoire de sa vie.

Si elle était extravagante, la petite Paulette, et elle l'était furieusement, il est vrai aussi de dire qu'elle était bien jolie. Fallait-il qu'elle le fût pour avoir attiré l'attention sur elle dès son arrivée à Marseille ! Un peu de coquetterie n'y avait probablement pas été étrangère. Elle était à ce moment aussi pauvre et aussi mal mise que possible, mais sa jeunesse et sa beauté fleurissaient tout de même sous sa robe qui pleurait la misère et sous son vilain chapeau de quatre sous. Et elle vous avait malgré cela un air si drôle et des yeux qu'elle n'eut jamais l'idée de mettre dans sa poche, qui vous regardaient au contraire bien en face et semblaient vous dire : « Est-il juste que moi, qui suis si jolie — vous le voyez, n'est-ce pas ? et j'ai de plus le mérite d'être franche — est-il juste que je n'aie pas une plus belle robe à me mettre que cette loque que j'ai sur le corps? Est-il juste que ces pieds faits pour aller en voiture et non pas pour marcher, tant ils sont mignons, soient si mal logés dans les souliers percés que voilà? Ah! s'il était ici quelque jeune homme très riche et sans préjugés qui voulût bien m'offrir sa fortune, et son cœur par-dessus le marché s'il y tient, pour me tirer de cette impasse, je suis bonne fille, j'accepterais pour lui faire plaisir. » Mais les souliers percés, s'ils attirent l'eau et la boue à vos pieds, n'y ont jamais attiré les épouseurs, sur-

tout les riches. Si quelque sot se fût avisé alors de lui dire que l'argent ne fait pas le bonheur, que pauvreté n'est pas vice, elle eût certainement répondu, comme Rivarol un jour : « C'est bien pis. » En attendant, les mots que la belle enfant entendit chuchoter plus d'une fois à ses oreilles, par des hommes à « pa-o-le pa-fumée, à pa-o-le do-ée ou d'honneu », quand elle allait faisant son marché, ces mots n'étaient rien moins que des demandes en mariage. Elle était pourtant bien fillette encore en 1794, puisqu'elle allait sur ses quinze ans ; mais, si elle était avancée pour son âge, c'était sur de certaines choses qu'il eût été convenable qu'elle ignorât plus longtemps.

Tout enfant, elle était espiègle : ses espiègleries de jeunesse étaient-elles l'annonce de ses fredaines futures ? C'est possible, mais voici une de ses farces de petite fille, vilain tour joué irrévérencieusement par elle à un sien grand-oncle, fort avare. C'est Napoléon lui-même qui la raconte dans ses *Mémoires :* « L'oncle tenait son or caché, sous ses matelas, dans un sac de peau ; la malicieuse Paulette s'avisa, un beau matin et devant nous, de tirer à elle le sac qui s'ouvrit et versa, à flots brillants, son contenu ; le plancher en fut couvert ; nous étions tous là, frères, sœurs et mère. La consternation désespérée, la douleur, le dépit de l'archidiacre ne peuvent être bien compris par qui n'en a pas été témoin. L'excès du mal lui coupa d'abord la parole ; il demeura immobile, ses yeux seulement suivaient avec avidité certains doublons qui s'égaraient sous les meubles ; enfin la grandeur du péril lui fit recouvrer la voix ; il jura par tous les saints du paradis que c'était de l'argent en dépôt, qu'il n'y avait pas une obole à lui ; nous de rire ; la signora Letizia de nous gronder et de ramasser l'or, sans en oublier la plus petite pièce ; elle

nous emmena ensuite, et le bon archidiacre se consola en s'assurant que rien n'était perdu[1]. »

Ce n'était pas très gai, pour cette petite tête folle, de récurer la modeste vaisselle de terre dans laquelle mangeait la famille proscrite de l'île de Corse; il n'était guère plus divertissant de laver son linge sale et de balayer l'humble logement qu'elle occupait au dernier étage d'une vieille maison du vieux Marseille, dans la rue Pavillon, entre la rue Vacon et la Cannebière. Il l'était un peu plus, il est vrai, de se chamailler avec ses sœurs, de faire des niches à Marie-Anne et de faire enrager Annunziata : à cet âge, on s'amuse de tout, même de sa misère. Mais il était bien plus distrayant de se promener en ville, de regarder les beaux magasins et les beaux messieurs et de causer un peu avec ses amis. Car on n'avait pas été longtemps à se faire des amis, et pas parmi les gens de rien, non ! Deux jeunes muscadins, élégants et distingués, des représentants du peuple, s'il vous plaît, représentaient aussi tous leurs amis. C'étaient les citoyens Barras et Fréron. Ils avaient été envoyés en qualité de commissaires de la Convention à Marseille. Là, ils avaient noué connaissance avec les frères Bonaparte, qui n'étaient pas hommes à ne pas tirer tout le parti possible de leur situation de proscrits politiques, et, comme les Bonaparte ne reculaient pas devant les sollicitations et les intrigues — leur situation leur en faisait, du reste, une cruelle nécessité — ils surent se faire des rentes de leur misère et tirer la fortune de leur infortune. Ils présentèrent à leurs sœurs les jeunes commissaires de la Convention. C'est par leurs démarches que la signora Letizia obtint une pension à titre de patriote corse réfugiée. Ces

1. *Mémoires de Napoléon Bonaparte*, 1834, t. I, p. 260.

gros messieurs, ces jeunes citoyens abusèrent bien un peu de la situation et firent peut-être plus de visites aux jeunes citoyennes Bonaparte qu'il n'eût été séant de le faire. Mais celles-ci, qui leur devaient de la reconnaissance, étaient obligées de subir leur indiscrétion. Elles la subissaient, du reste, sans se plaindre et même sans aucun déplaisir. Quant aux visites des représentants, elles étaient loin d'être tout à fait désintéressées. Le jeune et beau Fréron s'était épris tout de suite de la figure vraiment remarquable de Pauline et lui faisait une cour assidue. Mme Letizia avait le tort de tolérer tout cela. Mais elle était femme du siècle de Louis XV, et les mœurs de ce temps ne valaient pas mieux que celles de la cour et de la famille même du grand roi. Saint-Simon ne nous dit-il pas dans ses *Mémoires* qu' « à Marly, la Dauphine courait la nuit avec tous les jeunes gens dans le jardin jusqu'à trois ou quatre heures du matin ». Mme Bonaparte laissait un peu trop à ses filles la liberté de la duchesse de Bourgogne, — et pourtant elles n'étaient pas encore princesses.

Fréron n'était pas le premier venu. Fils du fameux critique et journaliste Fréron, il appartenait à une bonne famille bourgeoise et était le filleul du roi Stanislas, deux choses dont il ne se vantait guère en ce moment; il avait eu Maximilien de Robespierre pour camarade de classe et l'avait conservé pour ami, ce dont il s'était vanté davantage pendant quelque temps, mais dont il ne se vantait plus depuis le 9 thermidor. Il avait écrit, avec assez d'entrain, d'abord dans *l'Almanach des Muses*; puis, devenant journaliste pour tout de bon, il avait fondé *l'Orateur du Peuple*, ce qui lui avait valu aussitôt une certaine notoriété et, un peu plus tard, un siège à la Convention. Il était jeune et joli garçon; on l'appelait *le plus beau des mus-*

cadins et il était le chef de file de la *jeunesse dorée*. Ses bonnes manières et ses élégantes culottes à rosettes lui valurent peut-être plus de célébrité et, à coup sûr, plus de succès que ses articles de *l'Orateur du Peuple* ou ses discours à la tribune de la Convention. Elles ne furent pas étrangères non plus, ces fameuses culottes, à son succès auprès de la jolie Pauline Bonaparte. Lucien voyait avec plaisir les assiduités de son ami Fréron auprès de sa sœur et son ambition se haussait déjà à la voir mariée au jeune et séduisant commissaire de la Convention. Ce mariage eût été un rêve. Dans la modeste situation où se débattait Lucien, Fréron était un beau-frère inespéré, idéal, qui pouvait lui être utile par lui-même et par ses relations. En attendant ce beau moment, il n'avait pas besoin de pousser à la roue peur faire mûrir les sentiments d'inclination que les deux jeunes gens avaient l'un pour l'autre ; le roman allait bon train sans qu'il s'en mêlât ; le moment psychologique de la demande en mariage ne tarderait sans doute pas à arriver. Pauline ne vivait-elle pas déjà maritalement, au dire d'une mauvaise langue, avec Fréron [1] ?

Tandis que s'agitaient ces divers intérêts, la belle Paulette avait, à son insu peut-être — quoique cela ne soit guère probable — fait une autre conquête.

Son frère Napoléon avait été promu, après la prise de Toulon, du grade de chef d'escadron à celui de général de brigade, par les représentants du peuple Fréron et Barras en mission à l'armée de siège. Les bonnes relations qui existaient entre les deux conventionnels et la famille Bonaparte tout entière avaient peut-être mieux servi le jeune officier d'artillerie et son avancement que son génie incarné de la guerre.

1. Barras, *Mémoires*, t. II, p. 11.

A la suite de ces événements, le général Bonaparte avait pris pour aide de camp le jeune Junot qui venait d'être nommé officier et qu'il avait remarqué pour son sang-froid spirituel au siège de Toulon ; il l'emmena à Nice, quand on le chargea de l'inspection des côtes de la Méditerranée, au point de vue de la défense. Pendant ce temps, il avait installé sa famille près d'Antibes, à la délicieuse résidence de Château-Sallé ou Château-Salins, qu'il avait obtenue pour elle. Mme Bonaparte n'avait pas été fâchée de quitter Marseille pendant quelque temps ; outre le plaisir d'aller en villégiature et d'y vivre à meilleur compte qu'à la ville, l'absence allait couper court, du moins elle l'espérait, au petit roman que Pauline ne s'était pas gênée pour esquisser avec Fréron, et qu'elle avait toléré, elle, la mère, contre toutes les convenances.

Elle aurait voulu la donner à un certain M. de Lasalcette, gentilhomme dauphinois dont on avait fait la connaissance à Marseille, homme sérieux, un peu mûr cependant pour les quinze ans de la gentille Paulette, mais à cette époque on ne regardait pas à ce détail. M. de Lasalcette était dans une bonne situation de fortune ; la beauté de Mlle Bonaparte le tentait beaucoup, mais le peu de sérieux qu'il remarquait dans la jeune fille et dans les allures de cette famille Bonaparte où l'éducation ne brillait guère que par son absence, le tentait moins. La beauté d'une jeune fille, si elle n'est pas accompagnée de solides principes de morale, de l'amour inébranlable du devoir, n'est guère un gage de bonheur pour un mari. Malgré les avances de Mme Bonaparte, M. de Lasalcette ne se laissa pas séduire ; la petite Pauline en fut pour ses frais et eut la déception de voir que la beauté ne suffit pas toujours à faire une conquête sérieuse.

Pendant que la famille Bonaparte était à Château-

Sallé, la maman, qui ne surveillait pas mieux ses filles à la campagne, qu'elle ne les surveillait à la ville, les laissait courir comme des petits chevaux échappés partout où elles voulaient. Peut-être aussi la tâche de refréner ces natures indisciplinées était-elle au-dessus de ses forces. Un jour, Pauline qui était assez gourmande de fruits, tout comme l'avait été sa sœur Élisa à Ajaccio, était allée se promener dans les vignes des environs. Des vignes elle passa dans les champs d'oliviers, puis dans le jardin, assez mal clos sans doute, d'un certain M. Baliste, qu'elle ne connaissait pas du tout. C'était moins pour admirer la beauté de ses fleurs que pour se former une opinion sur la qualité de ses fruits. Elle aperçoit d'abord des artichauts. Ma belle Paulette aussitôt de les cueillir et de les croquer feuille à feuille, avec des petites mines de chèvre buissonnant le long des chemins. Quand les artichauts furent expédiés, elle s'avisa qu'il y avait là de beaux figuiers et elle eut la curiosité de juger si les figues d'Antibes étaient aussi bonnes que les figues d'Ajaccio. Voilà donc Mlle Bonaparte continuant à manger du fruit défendu. Vraie fille d'Ève, elle ne devait faire que cela toute sa vie. Mais M. Baliste, le propriétaire du jardin, qui venait de terminer sa promenade journalière dans ses vignes, rentrait chez lui, un échalas à la main. Passant dans son jardin, il aperçut la petite maraudeuse croquant ses figues à pleine bouche. Les propriétaires sont quelquefois féroces. Celui-ci ne s'arrêta pas à admirer le ravissant tableau de genre qu'il avait sous les yeux; il ne pensa qu'à ses figues, mangées par une autre bouche que la sienne, et, sans réfléchir que cette bouche était incontestablement plus jolie que celle qu'il pouvait avoir lui-même, il s'élança sur Paulette en poussant des cris de dépossédé qu'il accompagnait de ces

grossiers jurons dont les gens du Midi vous ont un si étonnant vocabulaire. Paulette courait de son mieux, mais l'homme courait plus vite qu'elle et le terrible échalas commençait à se rapprocher, menaçant, de ses épaules, lorsque par bonheur survint le citoyen Desgenettes, médecin militaire, qui venait de faire visite à Mme Bonaparte. Il s'interposa et parvint à calmer, mais non sans peine, l'intraitable propriétaire qui ne voulait pas entendre raison. Quant à Paulette, elle ne se vanta pas de son équipée et la postérité aurait à tout jamais ignoré cette petite gaminerie, si le bon Desgenettes, qui ne l'avait pas cachée au général Bonaparte, n'avait pris le soin de la consigner dans ses précieux mémoires, malheureusement inachevés [1].

Pour en revenir à Junot, ce jeune officier s'était attaché avec un dévouement fanatique à son général. Il est vrai que, en le suivant à Marseille, il était devenu amoureux, fanatique aussi, de la jolie sœur de Bonaparte et qu'il passait presque tout son temps à ses pieds, comme un chien favori; selon l'usage des amoureux, Junot s'était mis à aimer, comme si elle était aimable, toute la famille de celle qu'il adorait. Aussi l'attachement qu'il ressentait pour le général fut-il tout d'abord quelque peu teinté de l'amour que lui inspirait la séduisante Paulette.

Junot ne lui dit rien à Marseille de ses sentiments, mais peut-être le général les avait-il déjà devinés. Il n'y avait pas besoin d'être doué d'une bien forte dose de perspicacité pour cela. Junot était d'ailleurs l'homme du monde le moins capable de dissimuler ses impressions. Mais, si le général avait deviné le

1. Baron DESGENETTES, *Souvenirs de la fin du* XVIIIe *siècle*, t. III, p. 357.

secret de son aide de camp, il n'en disait rien, pensant probablement que c'était là un feu de paille qui ne tarderait pas à s'éteindre. Du reste, il n'avait qu'à laisser venir les choses. Il dut quitter Marseille et se rendre à Paris. Son aide de camp l'accompagna. Le général ne pensait peut-être plus au sentiment qu'il avait cru remarquer chez Junot, quand un soir, se promenant avec lui au Jardin des Plantes, l'aide de camp parla. On était à la fin du printemps : l'air tiède, un peu humide, un peu lourd, imprégné du parfum des tilleuls et des seringas, avait quelque chose de voluptueusement capiteux qui poussait aux tendres confidences. Junot n'y put tenir davantage; la chaude soirée de printemps lui délia la langue : il avoua à son général que depuis le premier jour qu'il avait vu la belle Pauline à Marseille, il l'avait aimée. Il ajouta que, depuis qu'il ne la voyait plus, il l'aimait chaque jour davantage, qu'il en perdait le boire et le manger, qu'il en dépérissait, que cela ne pouvait pas durer plus longtemps comme cela et il concluait en lui demandant formellement à lui, en sa qualité de chef de la famille Bonaparte, sinon par son âge, du moins par son grade, la main de sa sœur.

Le général Bonaparte avait écouté son aide de camp sans l'interrompre. Il ne répondit ni oui ni non, tout en laissant entendre qu'il fallait, pour se mettre en ménage et élever une petite famille, un peu plus que la solde d'un lieutenant.

— Paulette n'est pas riche, dit-il, et pour qu'elle dise oui, il faut d'abord que la famille soit sûre que tu peux lui offrir un établissement suffisant pour que les enfants à venir ne soient pas dans la misère.

Junot, qui avait déjà écrit à son père pour lui faire part de ses intentions matrimoniales et lui demander combien il pourrait lui donner le jour de son ma-

riage, avait reçu justement la veille une réponse à sa demande. Elle n'était pas très encourageante, la réponse. M. Junot père disait à M. Junot fils qu'il ne pouvait rien lui donner en ce moment, si ce n'était sa bénédiction paternelle, mais que, à sa mort, il pourrait compter sur une vingtaine de mille francs pour sa part.

Junot avait cette lettre dans sa poche ; il la montra au général en disant :

— Vous voyez que je serai riche puisque, outre ma solde et mon avenir, j'aurai douze cents livres de rente. Je vous en conjure, mon général, écrivez à la citoyenne Bonaparte votre mère, dites-lui que j'aime sa fille, que je la lui demande et que mon père va lui écrire de son côté pour faire la démarche officielle.

Bonaparte écoutait attentivement, tout en s'acheminant vers le centre de Paris, les propos de son aide de camp. Sous les ombrages odorants du Jardin des Plantes, l'atmosphère printanière et calme le remuant lui aussi, il avait été touché des sentiments qu'il entendait exprimer à Junot et sa pensée n'avait pas été loin de se montrer favorable aux honnêtes aspirations du jeune officier. Mais à mesure qu'il s'enfonçait dans le mouvement et le bruit de Paris, il semblait regretter d'avoir été sur le point de se laisser gagner par le sentiment. Le pavé de Paris le tirait du roman et lui remettait de la froide réalité dans le cœur. Au lieu de donner à Junot la réponse catégorique que celui-ci attendait, il l'engagea à espérer dans l'avenir.

— Je ne puis, dit-il, écrire à ma mère pour lui faire cette demande ; car enfin, tu auras douze cents livres de rente, c'est bien ; mais tu ne les as pas. Ton père se porte parbleu bien et te les fera attendre longtemps. Enfin, tu n'as rien, si ce n'est ton épaulette de

lieutenant. Quant à Pauline, elle n'en a pas même autant. Ainsi donc, résumons : tu n'as rien, elle n'a rien, quel est le total ? rien. Vous ne pouvez donc pas vous marier à présent. Attendons. Nous aurons peut-être de meilleurs jours, mon ami. Oui, nous en aurons, quand je devrais aller les chercher dans une autre partie du monde [1].

Le général Bonaparte était sincère en répondant ainsi à Junot, car il pensait sérieusement, à cette époque, à prendre du service en Turquie. Junot avait beau lui répondre : « Mais, mon général, voyez Paul et Virginie ; on a préféré la fortune au bonheur. Qu'est-il arrivé ? » Bonaparte ne voulut rien entendre. Mais les événements de la Révolution marchaient à pas de géant : il trouva que ces événements et cette allure allaient mieux à sa taille, quelque petite qu'elle parût encore, et pensa qu'il lui serait plus profitable de lutiner la Fortune à Paris qu'à Constantinople.

Cette année même, il fut nommé général de division, puis commandant en second de l'armée de l'intérieur, sous les ordres immédiats de Barras. On connait le talent avec lequel il sut triompher de l'insurrection des sections, au 13 vendémiaire ; on connaît aussi l'aisance que l'élévation subite du jeune général besogneux répandit tout à coup sur sa famille. Cette élévation eut le don de provoquer des demandes en mariage pour ses sœurs. « Un citoyen Billon, écrit Napoléon à son frère Joseph, que l'on m'assure être de ta connaissance, demande Paulette. Ce citoyen n'a pas de fortune. J'ai écrit à maman qu'il ne fallait pas y penser : je prendrai aujourd'hui des renseignements plus amples... [2] » Il eût été plus logique, ce semble,

1. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. I, p. 218.
2. *Correspondance de Napoléon,* t. I, p. 104.

de prendre des renseignements plus amples avant d'écrire qu'il ne fallait pas y penser. Mais ces mots montrent bien qu'une ambition, d'ailleurs naturelle et justifiée, commençait à poindre chez le jeune général : il allait se montrer difficile pour les mariages des membres de sa famille.

La journée du 13 vendémiaire avait valu à Bonaparte d'être nommé général en chef de l'armée de l'intérieur : il habite dès lors à Paris, l'hôtel de la rue des Capucines.

Cette élévation de la famille Bonaparte n'était pas faite pour engager Fréron à rompre les relations qu'il avait nouées avec la belle Paulette. Il s'était rapproché plus que jamais de Lucien, qui était son appui dans la famille. Il n'avait pas eu de chance en ces derniers temps, le beau Fréron! Il n'avait pas été réélu au Conseil des Cinq-Cents. On lui avait bien donné, il est vrai, pour le consoler de son échec, un emploi de commissaire du gouvernement à Marseille, et il était revenu en cette ville. Mais comme il était loin d'avoir la brillante situation qu'il s'était faite comme membre de la Convention! A Marseille, il n'était plus grand'chose : qu'était-ce qu'un commissaire du gouvernement à côté du journaliste en vogue d'antan, du puissant député, de l'étincelant muscadin, du roi de la *jeunesse dorée?* Il n'était plus qu'un pauvre petit Fréron, qu'un solliciteur d'emplois au lieu d'en être un dispensateur. Il avait besoin de tout l'amour de Pauline pour se consoler et reprendre du courage.

Bonaparte, pendant ce temps-là, avait prodigieusement monté : il était l'homme du jour! Aussi Fréron recherchait-il plus que jamais, à Marseille, l'intimité de la famille du général. Mais Bonaparte, dont l'ambition augmentait au fur et à mesure qu'on eût dû la croire satisfaite, ne semblait point rechercher ce rap-

prochement avec la même ardeur. Fréron n'avait aucune fortune et la vie d'élégances qu'il avait menée depuis quelques années, l'avait criblé de dettes. Bonaparte le savait. S'il hésitait à donner sa sœur au brave Junot, qui avait en perspective douze cents livres de rente, ce n'était pas pour lui faire épouser un homme qui n'avait que des dettes. Du reste, son ambition augmentant pour lui-même, augmentait aussi pour les siens. En voici encore une preuve. Pauline vient d'être demandée de nouveau en mariage : la famille le consulte. « Je ne vois, répond-il le 11 janvier 1796 à Joseph, aucun inconvénient au mariage de Paulette, *s'il est riche...* » Fréron, lui, n'était pas riche, il n'avait pas été réélu et n'avait qu'une situation assez modeste. Bonaparte ne le voyait plus, au point de vue matrimonial, d'un aussi bon œil que lorsqu'il était membre de la Convention et que lui, Bonaparte, était capitaine ou commandant d'artillerie.

Paulette, qui était encore un peu jeune pour faire tous ces beaux calculs, se laissait aller sans aucune contrainte à l'amour que lui avait inspiré l'élégant et séduisant muscadin. Une intimité absolument complète s'était formée entre eux et il est curieux d'observer avec quelle facilité la mère, la passive signora Letizia, laissa des rapports intimes s'établir entre les deux jeunes gens. Et cependant, une union entre sa fille et Fréron ne semble pas avoir été dans ses vues. « Cette alliance, dit l'historien de Mme Letizia, ne plaisait sous aucun rapport à Mme Bonaparte mère, qui refusa son consentement, malgré les instances de sa fille[1]. » Pourquoi alors laissait-elle la petite Pauline faire du roman avec Fréron?

Il allait même bon train, le petit roman, et, à en

1. Baron Larrey, *Madame Mère*, t. I, p. 246.

juger par les lettres des deux amoureux, la régularisation de leurs relations par le mariage était absolument désirable.

« J'ai été hier, écrivait Paulette à Fréron, au mois de février 1796, j'ai été hier dans les grandes inquiétudes sur ta santé, mon bon ami; j'ai envoyé...; mais, trop bête, il est revenu sans savoir comment tu te portais. J'étais dans cet état lorsque Nonat vint. Je ne m'attendais pas à une de tes lettres; il m'avait dit que tu avais beaucoup souffert. Pourquoi m'écris-tu? Tu ne m'aimes donc pas, puisque tu me désobéis?

« Je n'ai point répondu à ta lettre d'avant-hier, vu que j'aimais mieux t'en parler. Mon amour t'est garant de ma réponse. Oui, je te jure, cher Stanislas, de n'aimer jamais que toi seul : mon cœur n'est point partagé, il s'est donné tout entier. Qui pourrait s'opposer à l'union de deux âmes qui ne cherchent que le bonheur et le trouvent en s'aimant? Non, mon ami, maman ni personne ne peuvent te refuser ma main.

« Nonat m'a dit hier que tu ne devais pas sortir de toute la semaine; eh bien, il faut prendre patience, nous nous écrirons et cela nous dédommagera de la privation de ne pas nous voir. Je te remercie de ton attention à m'envoyer de tes cheveux; je t'en envoie également des miens, non pas de ceux de Laure; car Laure et Pétrarque, que tu cites souvent, n'étaient pas aussi heureux que nous. Pétrarque était constant, mais Laure... Non, mon cher ami, Paulette t'aimera autant que Pétrarque aimait Laure. Adieu, Stanislas, mon tendre ami, je t'embrasse comme je t'aime [1]. »

Pour une jeune fille de seize ans, cela n'était pas trop mal : on s'écrivait, on se tutoyait, on échangeait

1. Mss. Didot, cité par Th. Jung, dans son savant ouvrage sur *Bonaparte et son temps*, t. III, p. 128.

des mèches de cheveux, on s'embrassait, bref, on pétrarquisait, et tout cela sous l'œil complaisant de la maman, qui s'opposait pourtant à ce que sa fille épousât le jeune homme qu'elle lui permettait d'aimer ainsi à l'encontre de toute convenance. Quelle étrange famille! Et plus d'une fois, Pauline alla consulter une femme qui avait une grande réputation dans l'art stupide de la nécromancie, pour savoir si son mariage se ferait bientôt[1].

Fréron, devant ces preuves d'amour, ne se tenait pas de joie. Il aimait de son côté la petite Pauline, et il était heureux en même temps de voir, assez démonétisé qu'il était comme thermidorien, qu'il trouverait, dans son futur beau-frère le général, un appui pour la réussite de ses projets d'avenir. Il faisait donc marcher du même pas, dans ses rêves d'amoureux, le bonheur et l'ambition. Quoi de plus naturel? Il était jeune, il avait occupé une haute situation, il ne manquait point d'un certain savoir, ou plutôt savoir-faire, il voulait revenir sur l'eau. C'est donc assez raisonnablement qu'il se laissait aller à toutes les folies du rêve. Il était même si sûr de son fait, de son avenir — et, d'après les lettres de celle qu'il aimait, il avait le droit de l'être, — qu'il annonçait partout son mariage comme très prochain. Mais il n'était pas en même temps sans une vague inquiétude : Mme Bonaparte faisait des difficultés, le général faisait le mort. Qu'est-ce que cela signifiait? Amoureux comme il l'était, il en souffrait beaucoup, et il eut pu se dire, lui qui madrigalisait si bien en italien avec Paulette ces mots de l'*Aminte*, du Tasse : *Piccola si, ma fa pur gravi le ferite*... « Elle est petite, mais elle fait de cruelles blessures. » Dans ses incertitudes, dans son angoisse, il écrit, le

1. Général de Ricard, *Autour des Bonaparte*, p. 143.

24 mars 1796, la lettre suivante au général Bonaparte :

« Tu m'as promis avant de partir, mon cher Bonaparte, une lettre pour ta femme; nous sommes convenus que tu lui annoncerais mon mariage, afin qu'elle ne soit pas étonnée de la soudaine apparition de Paulette quand je la lui présenterai. Je t'envoie une ordonnance à Toulon pour chercher cette lettre dont je serai porteur.

« Ta mère oppose un léger obstacle à mon empressement. Je tiens à l'idée de me marier à Marseille sous quatre à cinq jours, tout est même arrangé pour cela; indépendamment de la possession de cette main que je brûle d'unir à la mienne, il est vraisemblable que le Directoire me nommera sur-le-champ à quelque poste éloigné qui exigera peut-être un prompt départ. Si je suis obligé de revenir ici, je perdrai un temps précieux et le gouvernement, qui, avec raison, s'embarrasse peu des affections de cœur, pourra blâmer mon absence, qui retarderait l'objet de la mission qui me sera confiée. Je t'en conjure, écris sur-le-champ à ta mère pour lever toute difficulté; dis-lui de me laisser la plus grande latitude pour déterminer l'époque de ce moment fortuné. J'ai l'entier consentement, j'ai l'aveu de ma jeune amie, pourquoi ajourner ces nœuds que l'amour le plus délicat a formés? Mon cher Bonaparte, aide-moi à vaincre ce nouvel obstacle; je compte sur toi.

« Mon ami, je t'embrasse et suis à toi et à elle pour la vie. Adieu[1]. »

Cette lettre ennuya beaucoup le général Bonaparte qui ne voulait plus entendre parler du mariage de sa sœur avec Fréron. Il écrivit à sa mère qu'il n'en pou-

1. Th. Jung, *Bonaparte et son temps*, t. III, p. 130. — *Lucien et ses Mémoires*, t. I, p. 46.

vait plus être question; il écrivit à Joseph : « Je te prie d'arranger l'affaire de Paulette. Mon intention n'est pas que Fréron l'épouse. Dis-le lui et fais-le lui dire. » Il écrivit à Lucien dans le même sens et peut-être aussi à Paulette.

Pendant cette correspondance, les deux amoureux continuaient la leur et n'étaient sans doute pas sans se voir. Pauline était absolument *emballée* et prétendait se marier en dépit de la volonté de sa famille.

Elle écrivait à Fréron, le 19 mai 1796 :

« Je viens de recevoir ta lettre, qui m'a fait le plus grand plaisir, car je commençais à me plaindre de ton silence, et, d'un autre côté, elle m'a vivement affectée à cause de cette femme; ne t'inquiète pas, je ne suis malade que d'ennui et de lassitude... Adieu, mon bon ami, je t'aime plus que moi-même. Adieu.

« Dis à Lucien qu'il m'écrive; je lui ai déjà écrit deux fois. Excuse mon griffonnage, au lit on n'est pas à son aise. »

Le 2 juillet suivant, sa lettre était plus tendre :

Marseille, 14 messidor an IV.

« Je reçois, à mon retour de la campagne, ta charmante lettre, qui m'a fait tout le plaisir possible. J'ai l'esprit plus tranquille depuis que je l'ai relue, car je ne dormais pas, même à la campagne, où l'on cherchait à me distraire par toutes sortes d'amusements. Il ne s'en est guère fallu que tu n'aies perdu ta Paulette; *j'ai tombé* dans l'eau en voulant sauter dans le bateau; heureusement, on m'a secourue à temps. Que cela ne t'inquiète pas, cet accident n'a eu aucune suite. Lucien part pour Paris dans ce jour.

« Addio, anima mia, ti amo sempre, mia vita,
« Non so di chi sono amante,

« Ma so ben che al tuo sembiante
« Tutto ardor pressa il mio cuore,
« Egli è caro il tuo pressa
« Sul tuo volto, s'io ti miro
« Fugge l'alma in un sospiro
« E poi riede in mio petto
« Per tornare a sospirar. »

Elle est décidément bien aimable, la petite Paulette. Ordinairement ce sont les jeunes filles qui reçoivent des vers de leurs fiancés. Paulette a changé tout cela, c'est elle qui en envoie à Fréron. Et quels vers passionnés, encore!

Il faut croire que les obstacles que sa famille mettait à son mariage la rendaient mélancolique, elle d'ordinaire si gaie et si étourdiment folâtre, puisqu'elle dit à Fréron que l'on fait le possible à la campagne pour la distraire par toutes sortes d'amusements. Mais voyez comme la pauvre enfant n'a pas de chance : elle *a tombé* à l'eau. Hélas! ses projets ne vont pas tarder à en faire autant. Mais elle ne cédera pas sans combat. Elle lutte, elle se débat de toutes ses forces. Le 10 juillet elle mande à Fréron :

« Mon ami, tout le monde s'entend pour nous contrarier. Je vois par ta lettre que tes amis sont des ingrats, jusqu'à la femme de Napoléon que tu croyais pour toi. Elle écrit à son mari que je serais déshonorée si je me mariais avec toi, ainsi qu'elle espérait l'empêcher. Que lui avons-nous fait? Est-il possible! Tout est contre nous! Que nous sommes malheureux!...

« Je te conseille d'écrire à Napoléon; je voudrais lui écrire, qu'en dis-tu?... Tu peux adresser tes lettres sous l'adresse de maman.

« Adieu, mon ami, pour la vie ta fidèle amante.

« ... *Amami sempre, anima mia, mio bene, mio tenero amico, non respiro, se non pere ti amo.* »

Pauvre Paulette! Il n'est pas jusqu'à sa belle-sœur, entrée dans la famille malgré la famille, qui ne se mette contre elle et veuille l'empêcher d'épouser son cher Fréron! Mais elle n'aura garde de l'oublier et, jusqu'au jour du divorce, Joséphine trouvera en elle une ennemie implacable.

Quelques jours après, le 15 juillet, Pauline écrivait encore à Fréron :

« ... Tu connais ma sensibilité et tu n'ignores pas que je t'idolâtre. Non! il n'est pas possible à Paulette de vivre éloignée de son tendre ami Stanislas.

« Autrefois j'avais la douce consolation de pouvoir parler de toi et de m'épancher avec Élisa, mais je ne l'ai plus. Lucien m'a montré ta lettre : je vois que ta situation est toujours la même. Ah! comme je l'ai baisée cette lettre, comme je l'ai pressée contre mon sein, contre mon cœur.

« ... Enfin, nous partons de cette maison, demain je t'écrirai l'adresse.

« Adieu, mon bon ami, écris-moi souvent et épanche ton cœur dans celui de ta tendre et constante amante. P. B.

« *Ti amo sempre, e passionattissimamente, per sempre amo, sbell'idol mio, sei cuore mio, tenero amico, ti amo, amo, amo, amo, si amatissimo amante.* »

Elle l'aime tant même, que, comme elle avait dit à Fréron qu'elle le ferait, elle écrit à son frère, qui maintenant est devenu le glorieux commandant en chef de l'armée d'Italie et qui s'oppose décidément à son mariage d'une façon irrévocable : si elle dit *tu* à Fréron, elle dit *vous* à son frère; mais, en Corse, jamais la sœur ne tutoie ses frères : elle a pour eux un respect qui exclut cette familiarité.

« J'ai reçu votre lettre, elle m'a fait la plus grande peine; je ne m'attendais pas à ce changement de votre part. Vous aviez consenti à m'unir à Fréron. D'après les promesses que vous m'aviez faites d'aplanir tous les obstacles, mon cœur s'était livré à cette douce espérance et je le regardais comme celui qui devait remplir ma destinée. Je vous envoie sa dernière lettre; vous verrez que toutes les calomnies qu'on a débitées contre lui ne sont pas vraies.

« Quant à moi, je préfère plutôt le malheur de ma vie que de me marier sans votre consentement et de m'attirer votre malédiction. Vous, mon cher Napoléon, pour lequel j'ai toujours eu l'amitié la plus tendre, si vous étiez témoin des larmes que votre lettre m'a fait répandre, vous en seriez touché, j'en suis sûr. Vous, de qui j'attendais mon bonheur, vous voulez me faire renoncer à la seule personne que je puisse aimer. Quoique jeune, j'ai un caractère ferme : je sens qu'il m'est impossible de renoncer à Fréron après toutes les promesses que je lui ai faites de n'aimer que lui; oui, je les tiendrai; personne au monde ne pourra m'empêcher de lui conserver mon cœur et de recevoir ses lettres, de lui répondre, de répéter que je n'aimerai que lui. Je connais trop mes devoirs pour m'en écarter; mais je sais que je ne sais pas changer suivant les circonstances.

« Adieu, voilà ce que j'ai à vous dire : soyez heureux, et, au milieu de ces brillantes victoires, de tout ce bonheur, rappelez-vous quelquefois *de* la vie pleine d'amertumes et *des* larmes que je répands tous les jours. »

Cette lettre est fort intéressante. Paulette bat en retraite, mais en se défendant jusqu'au bout. Elle lance même à son frère une pointe qui montre qu'elle

a deviné, s'il ne les lui a pas dits, les motifs pour lesquels il ne veut plus de ce mariage : « Je sais, dit-elle, que je ne sais pas changer suivant les circonstances. » Une fois cette profession de foi faite et lancée comme une flèche de Parthe, elle ne parlera plus de cette affaire; son sacrifice est fait à la volonté fraternelle. Il lui arrivera bien de dire : « J'en mourrai, voilà tout. » Elle verra et rapidement, par la grande expérience qu'elle aura de ces choses-là, combien elle se trompait en disant qu'elle n'aimerait jamais que son cher Fréron, qu'elle mourrait si elle ne l'épousait pas, car on ne meurt pas de ces choses-là, et aussi en disant qu'elle connaissait trop bien ses devoirs pour s'en écarter. O inconstance humaine ! Pauline ne justifie-t-elle pas, et cela pendant toute sa vie, le mot de Shakespeare : « Fragilité, ton nom est Femme ! » Et qui donc fut plus femme que Pauline ?

Le roman était fini. C'est Lucien à qui revint la désagréable corvée d'en parapher la dernière page. Il écrivit, bien embarrassé, à son ami Fréron, le 4 janvier 1797, les mots suivants : « ... Ma femme t'embrasse. Maman me charge de te demander à qui tu veux qu'elle remette ta correspondance... Mon ami, cet article me pèse, finissons-le.

« Adieu, mon cher Fréron, le torrent peut nous rapprocher. Quels que soient les caprices de l'aveugle déesse, il est doux de compter sur un vrai ami. Compte sans réserve sur ton frère[1]. »

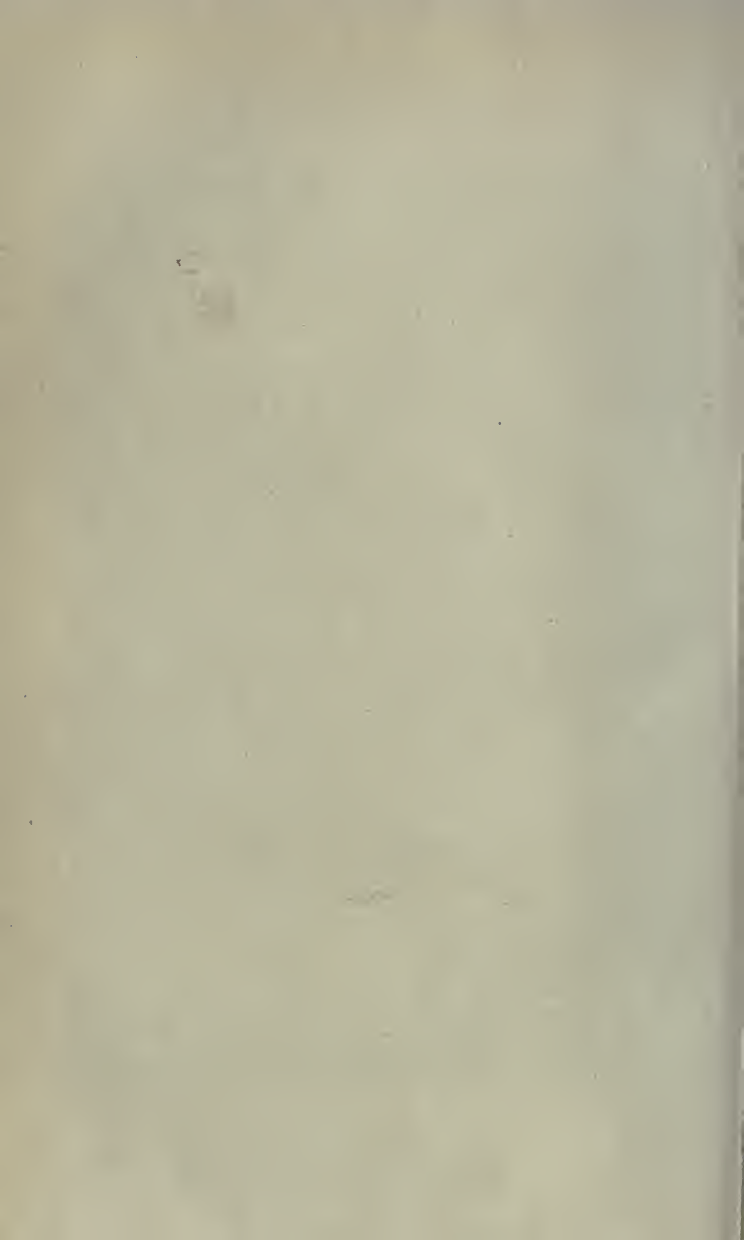
« Le torrent » devait en effet rapprocher un peu plus tard, mais sur mer, pendant la traversée de Saint-Domingue, Fréron et la belle Paulette.

1. Ces lettres sont empruntées à l'excellent ouvrage de M. Th. Jung, *Bonaparte et son temps*, t. III, *passim*.



Mme DE TALLEYRAND-PÉRIGORD (née vers 1776-1830)

princesse de Bénévent, dans son boudoir, d'après le portrait peint par Gérard en 1808.



Après ce mariage manqué, Paulette avait besoin de distractions. On lui en donna. L'aisance qui maintenant régnait dans la famille ne contribua pas peu à lui changer les idées. La pauvreté des années précédentes lui eût fait sentir plus amèrement sa douleur et l'eût prolongée davantage : il faut avoir l'âme bien fortement trempée pour lutter contre ces deux maux réunis et ne pas se laisser abattre. Heureusement pour Paulette que la situation matérielle et pécuniaire n'était plus la même. Avec la bonne santé dont elle jouissait alors, avec sa jeunesse, son insouciance naturelle, l'inconsolable Paulette eut vite fait de se consoler. Au surplus, les brillantes victoires de son frère en Italie apportaient une diversion à ses regrets amoureux. Dans la famille, comme dans le monde entier, on ne parlait que de ses succès prodigieux. Et lorsque le général Bonaparte, mettant à profit un armistice assez prolongé, invita sa mère et ses sœurs à venir passer ce temps auprès de lui à Milan, Pauline ne pensa plus qu'au plaisir de voyager en Italie, de voir son glorieux frère, qui, dans son imagination de petite fille, ne devait plus se montrer qu'avec une couronne de laurier sur la tête, et elle brûlait d'envie de voir rejaillir sur elle-même quelques rayons de cette gloire si brillante, qui lui semblait déjà un patrimoine de famille et dont elle allait prendre sa légitime part. Elle n'avait pas le même enthousiasme à l'idée de faire la connaissance de sa belle-sœur. Non pas qu'elle ne fût curieuse de voir de près celle qui avait fait la conquête du cœur de son grand frère, mais elle avait d'avance pour elle une aversion insurmontable. Elle lui en voulait terriblement de s'être mêlée de donner son avis, qu'elle ne lui demandait pas, sur son projet de mariage avec Fréron. Qui donc avait prié cette intrigante d'écrire à Napoléon qu'elle

serait déshonorée si elle épousait son beau fiancé? Et que lui avait-elle fait, elle, Paulette, pour qu'elle l'empêchât de se marier selon son goût? Est-ce qu'elle l'avait empêchée d'épouser son frère Napoléon, elle? Et pourtant elle en savait de belles sur le compte de la veuve Beauharnais, avant qu'elle ne devint sa belle-sœur! Lucien et Joseph, qui la voyaient aux réceptions et aux fêtes de Barras, au Luxembourg, n'avaient pas laissé ignorer à la famille les motifs pour lesquels il fallait empêcher Napoléon d'épouser sa créole. Mais Napoléon, qui était amoureux, ne voulait rien voir, rien entendre : embobeliné par la belle veuve, il s'était laissé prendre comme le premier imbécile venu, au manège de la coquette émérite. Eh bien, est-ce que le devoir de Joséphine, à présent, n'était pas de faire oublier à la famille Bonaparte, où on ne l'avait désirée aucunement, la manière dont elle y était entrée? Et elle venait maintenant faire la difficile, la mijaurée pour les autres? Ah! misère de misère!...

Pauline arriva à Milan avec sa mère et sa sœur Annunziata (Caroline) avant que le général Bonaparte n'ait quitté cette ville pour établir, comme il en avait l'intention, son quartier général au château de Monbello. M. et Mme Baciocchi, l'abbé Fesch, demi-frère de Mme Letizia, Joseph et Louis étaient arrivés avant elles. On était dans les premiers jours du mois de mai. Le printemps en Italie est superbe et la nature semblait s'être mise en fête pour recevoir dignement la famille du libérateur de l'Italie. Les populations italiennes, aux sentiments exubérants et démonstratifs, toujours enthousiastes, pour leurs libérateurs ou pour leurs oppresseurs, témoignaient une joie dont les manifestations tenaient du délire. C'étaient des illuminations, des pétards, des poussées de foule, des

Evviva il liberatore dell'Italia! Evviva il general Buonaparte! C'était des manifestations de joie et de bonheur sans nombre et sans fin sur le passage de la famille Bonaparte se rendant à Milan. Il y avait de quoi faire tourner des têtes plus solides que celle de Paulette, et sa tête, de même que son cœur, avait tout juste la fixité d'une girouette. Ce qui devait arriver arriva. Les dernières traces de mélancolie qui pouvaient assombrir son joli visage, et qui s'étaient manifestées au moment du mariage de sa sœur Marianne — c'est toujours un crève-cœur pour une jeune fille de voir sa sœur se marier avant elle — se dissipèrent bien vite. La frontière de France était à peine franchie, ou plutôt, on avait à peine quitté la ville de Marseille qu'il n'était déjà pas plus question de Fréron que s'il n'avait jamais existé. N'est-ce pas l'histoire de tous les amours brisés ? On croit d'abord qu'on ne survivra pas à la rupture ; on prend une sorte de plaisir amer à se le dire ; on se complait dans sa douleur ; puis la douleur s'efface peu à peu et il ne reste plus que la satisfaction d'avoir rompu des chaînes dont il semblait d'abord qu'on n'aurait jamais pu se passer.

Le général Bonaparte accueillit sa famille avec la plus tendre affection. Il présenta sa femme, qui fut on ne peut plus gracieuse. Ce qui pouvait subsister de malentendus ou de froissements s'effaça ou parut s'effacer ; on s'embrassa et, de part et d'autre, on fit semblant d'oublier ses torts ; du moins on n'en parla plus. C'est ce qu'on appelle pardonner. La cordialité eût même régné dans cette famille si ces deux petites pestes de Pauline et de Caroline, de Pauline surtout, n'eussent semblé se faire un malin plaisir de la troubler de tout leur pouvoir ; et l'on sait que pour semer la discorde dans les familles, les femmes sont bien habiles. Pauline y était de première force ; elle avait du

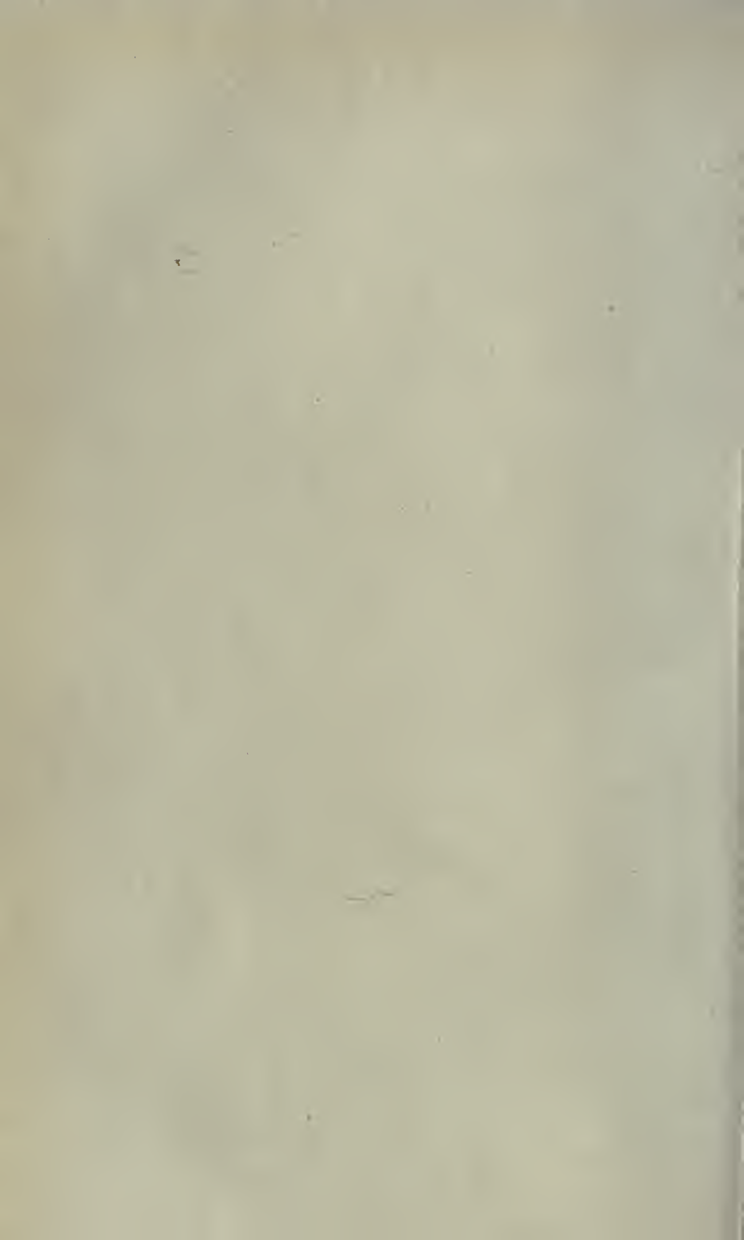
reste contre sa belle-sœur une rancune particulière qu'elle voulait satisfaire. Elle avait bien oublié Fréron, mais elle n'avait pas oublié la part que Joséphine avait prise dans la rupture de son mariage avec lui, et cela, elle ne le lui pardonnait pas. Joséphine pourtant s'était plue à faire arranger pour elle, au palais Serbelloni qu'elle occupait à Milan, un charmant appartement ; mais rien ne désarme une rancune de femme. Pauline voulait bien conserver les apparences de la cordialité, mais c'était tout.

Le temps passait vite à Milan. Les fêtes, les dîners, les réceptions se succédaient sans interruption; presque chaque jour aussi l'on faisait des excursions dans les environs de la ville, qui sont magnifiques.

Enfin, les chaleurs commençant à se faire sentir, on quitta la ville de Milan et l'on alla s'installer au château de Monbello, situé à quelques lieues à l'est de Vérone. Le poète Arnault, qui était en ce moment au quartier général de Bonaparte, à Monbello, nous a laissé ce charmant petit croquis de la belle Pauline. « A dîner, dit-il, je fus placé auprès de *Paulette* qui, se souvenant de m'avoir vu à Marseille, et d'ailleurs me sachant dans ses confidences puisque j'étais dans celles de son futur époux, me traita en vieille connaissance. Singulier composé de ce qu'il y avait de plus complet en perfection physique et de ce qu'il y avait de plus bizarre en qualités morales! Si c'était la plus jolie personne qu'on pût voir, c'était aussi la plus déraisonnable qu'on pût imaginer. Pas plus de tenue qu'une pensionnaire, parlant sans suite, riant à propos de rien et à propos de tout, contrefaisant les personnages les plus graves, tirant la langue à sa belle-sœur quand elle ne la regardait pas, me heurtant du genou quand je ne prêtais pas assez d'attention à ses espiègleries et s'attirant de temps en temps



La Ville de Florence dans les premières années du XIXe *siècle, vue générale d'après une ancienne estampe.*



de ces coups d'œil terribles avec lesquels son frère rappelait à l'ordre les hommes les plus intraitables. Mais cela ne lui imposait guère ; le moment d'après c'était à recommencer et l'autorité du général en chef de l'armée d'Italie se brisait contre l'étourderie d'une petite fille; bonne enfant d'ailleurs par nature plus que par volonté, car elle n'avait aucun principe, et capable de faire le bien, même par caprice[1]. »

C'était une enfant terrible, allant dans les bureaux de l'état-major, furetant dans les papiers, écoutant derrière les portes les conversations des officiers, se laissant surprendre parfois à cette jolie occupation, mais surprenant aussi de son côté, particulièrement sur sa belle-sœur, des propos dont elle ne manqua point de faire son profit.

Ce serait, à en croire un manuscrit de M. Mounier, fils du conventionnel de ce nom et ancien secrétaire de Napoléon Ier, pendant une des excursions de Paulette dans les bureaux de l'état-major, que se décida son mariage avec le général Leclerc. « Le mariage avec Leclerc, dit Mounier, avait été fait ainsi : le général Bonaparte travaillait dans son cabinet à Milan. Leclerc était officier d'état-major et profita d'un paravent pour exprimer un peu trop cavalièrement son amour à Pauline. Le général Bonaparte entend du bruit, se lève et voit. Le mariage fut célébré sans perdre un instant[2]. »

Il faut beaucoup se méfier de ce que dit M. Mounier dans ses *Manuscrits*, dont M. le comte d'Hérisson est dépositaire. M. Mounier avait beau être un homme « plein d'une verve entraînante et de ces saillies qui recouvraient chez lui un fond de connaissances sé-

1. ARNAULT, *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. III, p. 35.
2. Comte D'HÉRISSON, *Le cabinet noir* (extrait des *Manuscrits* de Mounier), p. 131.

rieuses et un esprit vigoureux [1] », il ne faut pas oublier qu'il était devenu ennemi de l'empereur, après l'avoir servi, et que son témoignage peut se ressentir de ses ressentiments. De plus, ce qu'il sait, ou plutôt ce qu'il dit de Pauline Bonaparte, il le tient de M. de Sémonville. En voici un encore dont il faut bien plus se méfier. Sémonville était le courtisan de la puissance du jour et le détracteur de la puissance tombée. Un jour, sous la Restauration, quelqu'un disait : « Au moins, dans la Chambre haute, il y a des consciences. — Oui, répondit M. de Talleyrand, beaucoup de consciences... Il y a même Sémonville qui en a deux [2] ». M. de Talleyrand, qui en avait davantage, disait peut-être ces mots pour plaindre Sémonville de sa pauvreté sur cet article-là, mais cela montre le peu de foi que méritent ses allégations.

Sans rejeter cependant d'une façon absolue la manière dont, selon M. Mounier, se serait fait le mariage de Pauline Bonaparte avec le général Leclerc, il est plus naturel de croire que cet officier fut séduit par les grâces écolières et la réelle beauté de Pauline. D'ailleurs le général Bonaparte, en bon frère et en homme bien avisé, s'occupait de la marier. Non seulement il voulait lui procurer un établissement convenable, et cela avec d'autant plus de raison qu'il venait de lui faire rompre un mariage auquel elle tenait beaucoup, mais il voulait aussi lui faire oublier son ancien fiancé Fréron. Il s'imaginait, parce qu'il avait l'amour tenace au delà de tout ce qu'on peut croire, que le cœur de sa sœur était organisé de la même façon. Il était convaincu que, si elle ne parlait plus de Fréron, c'était parce qu'elle y pensait tou-

1. Comte Beugnot, *Mémoires*, t. II, p. 247.
2. Pichot, *Souvenirs intimes sur M. de Talleyrand*, p. 114.

jours, et que ses folies de chaque jour, elle ne les faisait que pour s'étourdir. C'était mal connaître les cœurs de femmes ; mais, à son âge, comment en eût-il pu être autrement ? Joséphine devait, avant longtemps, compléter son instruction sur ce point ; elle s'était mise à l'œuvre dès son arrivée en Italie, et il avait fallu tout l'amour aveugle qu'il lui portait pour ne pas mieux profiter de ses leçons.

Le général Bonaparte s'occupait donc de trouver un mari à Paulette [1]. Avant d'avoir le commandement de l'armée d'Italie, il avait essayé de la marier avec M. Permon : ce projet était même on ne peut plus original. Le jeune général demandait pour lui-même la main de Mme veuve Permon, sollicitait la main du fils de Mme Permon pour Paulette et celle de la petite Laure, la future Mme Junot, pour Louis ou Jérôme. La descendante des Comnène, Mme Permon, ne fit que rire de cette proposition, pourtant très sérieuse, et il n'en fut plus reparlé. C'est à ce moment que Bonaparte, qui décidément aimait les veuves, devenait l'amant de Mme Beauharnais ; celle-ci se décidait à l'accepter pour mari, faute d'avoir trouvé mieux, en février 1796.

Pour en revenir à Paulette, le général Bonaparte la fit proposer par Joseph à son aide de camp Marmont. C'était un officier fort bien de sa personne, de bonne naissance, distingué par ses manières, son instruction, son courage, ses talents militaires ; c'était un parti très souhaitable sous tous les rapports. Mais Marmont avait des idées singulières : il rêvait de bonheur domestique et intime, d'amour dans le ma-

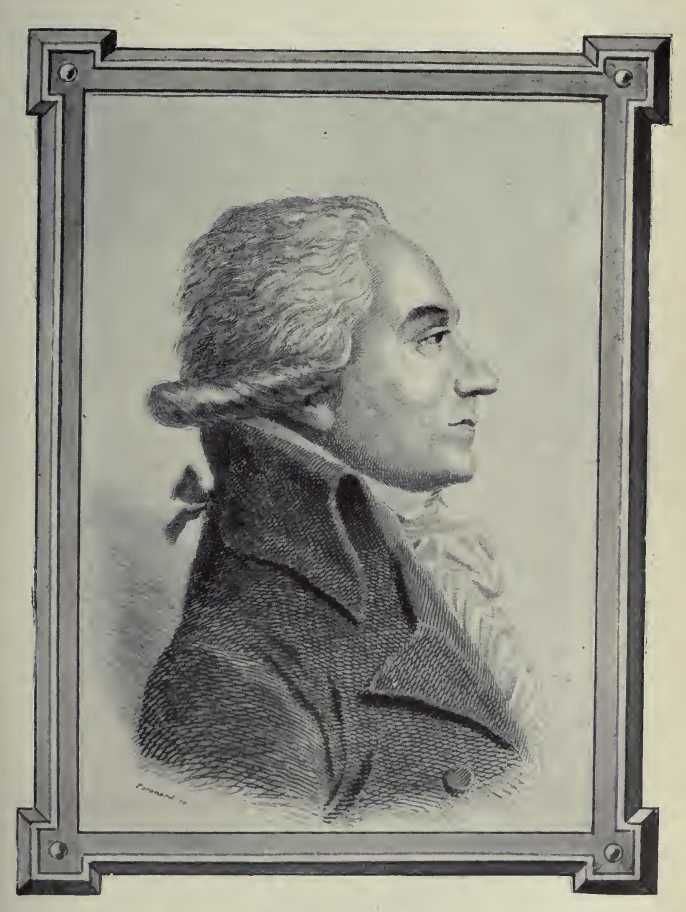
1. Il y a un livre intitulé : *Mémoires d'une femme de qualité*, qui donne un roman sur Pauline Bonaparte et son mariage avec le général Leclerc ; ce n'est qu'un tissu de faussetés et d'inventions ; il suffit de connaître un peu seulement l'époque du consulat pour s'en rendre compte.

riage, de fidélité... Il devinait bien que la belle Paulette lui apporterait juste le contraire de tout cela. Tout en rendant justice aux grâces et aux charmes de Mlle Bonaparte, tout en reconnaissant l'immense influence que ce mariage aurait sur son avancement et sur sa carrière, il ne crut pas devoir se laisser séduire. Les allures de cette petite enfant gâtée lui avaient donné terriblement à réfléchir. Il refusa et, quoiqu'il n'ait point trouvé le bonheur qu'il rêvait en épousant plus tard Mlle Perregaux, la fille du riche banquier de la Chaussée d'Antin, il ne regretta jamais d'avoir refusé Paulette. « J'ai plus à m'en féliciter qu'à m'en repentir, » a-t-il dit plus tard en écrivant ses *Mémoires*[1].

Pour en revenir au général Leclerc, il n'eut point les mêmes appréhensions que Marmont ; il vit bien qu'un mariage avec la sœur de son général en chef ne nuirait pas à son avenir ; la jeune fille lui plaisait et c'est en toutes convenances, il le faut croire, qu'il demanda et obtint la main de Pauline. Tout cela sans le moindre roman, mais aussi sans le moindre retard. Arnault a bien remarqué la hâte avec laquelle se fit le mariage de Paulette « alors plus impatiente, dit-il, de devenir Mme Leclerc qu'elle ne l'a été depuis de devenir princesse Borghèse[2] ». Ce pauvre Fréron, était-il assez oublié !

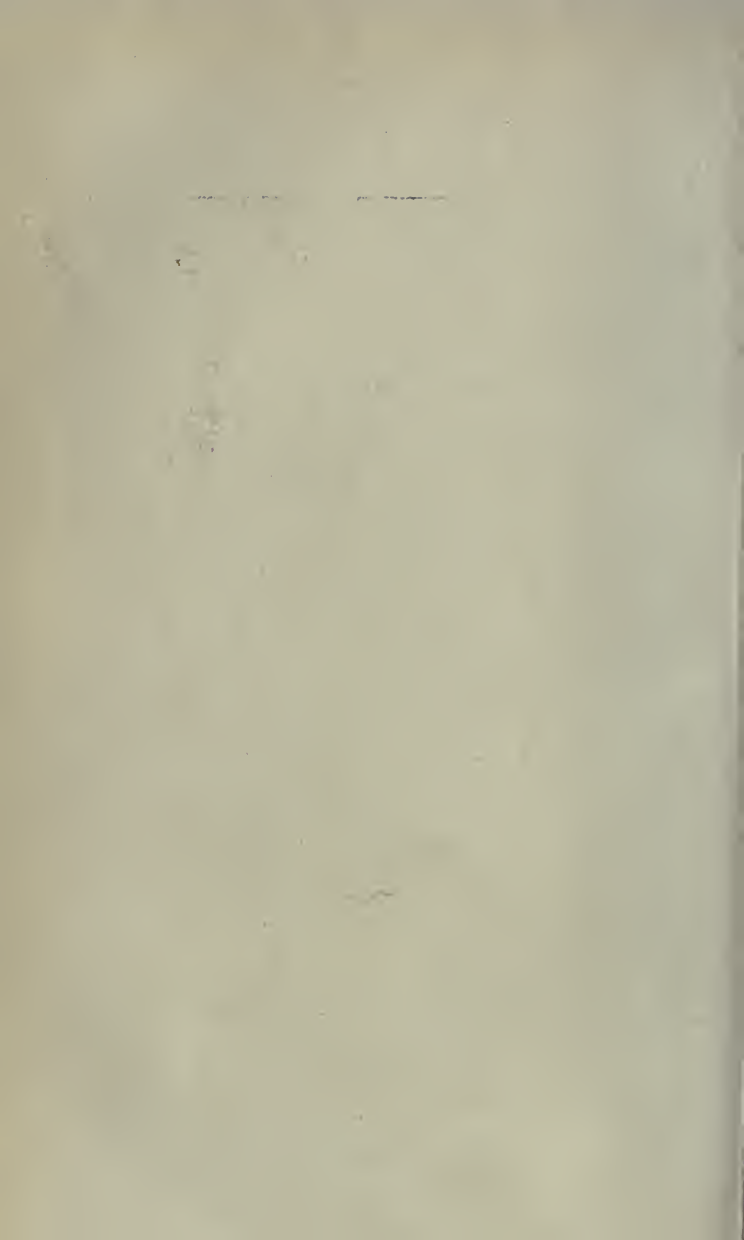
L'adjudant général Leclerc était fils d'un riche propriétaire de moulins, à Pontoise. Il avait un frère et une sœur. Leur père n'avait rien négligé pour leur donner une bonne éducation, dont ils avaient, du reste, assez profité. Mlle Leclerc épousa plus tard le maréchal Davoust ; son frère fut préfet sous l'Empire.

1. Duc de Raguse, *Mémoires*, t. I, p. 287.
2. Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. III, p. 30



LOUIS-STANISLAS FRERON

publiciste et conventionnel, né à Paris en 1765, mort à Saint-Domingue en 1802; un des chefs, avec Barras et Tallien, de la faction thermidorienne (d'après un document de l'époque.)



Quant au général, il était entré au service comme volontaire et avait été élu lieutenant au 2e bataillon de Seine-et-Oise, le 19 octobre 1791 ; il était devenu aide de camp du général Lapoype un an après et finalement avait été envoyé comme adjudant général à l'armée d'Italie. C'était alors un jeune homme de vingt-six ans, doux et bienveillant d'apparence, d'une taille moyenne et d'une constitution assez frêle. Il affectait un air grave qui allait assez peu à la jeunesse de son visage, mais qui s'accordait davantage avec le grade élevé qu'il avait si rapidement conquis. Avec des moyens peu étendus, il était très ambitieux, et son mariage seul, a dit Marmont, a motivé son avancement rapide.

Le mariage du général Leclerc et de Pauline Bonaparte se fit à Monbello. Ce fut, dans les commencements, un assez bon ménage, bien que Fouché prétende que Pauline n'eut pour aucun homme autant d'aversion que pour Leclerc [1]. Celui-ci faisait tout ce que voulait sa femme, et ce n'était pas là une sinécure. Il en était, d'ailleurs, fort amoureux. Pauline, pour qui un mari était une chose presque nouvelle, chose qu'elle trouvait fort drôle et très amusante les premiers temps, eut, pendant ces quelques jours, la bonté de se laisser aimer. « Je trouvai, dit encore le poète Arnault, le général Leclerc dans son ménage et enivré de son bonheur. Amoureux et ambitieux, il y avait de quoi. Sa femme me parut fort heureuse aussi, non seulement d'être mariée à lui, mais aussi d'être mariée ; son nouvel état ne lui avait pas donné tant de gravité qu'à son mari, à qui j'en trouvai plus que de coutume. Quant à elle, toujours la même folie. « N'est-ce pas un diamant que vous avez là ? » me dit-

1. Fouché, *Mémoires*, t. II, p. 45.

elle en désignant un diamant des plus modestes que je portais en épingle; je crois que le mien est encore plus beau. » Et elle se met à comparer, avec quelque vanité, ces deux pierres dont la plus belle n'est guère plus grosse qu'une lentille.

« J'ai ri souvent, ajoute Arnault, du souvenir de cet enfantillage en la voyant couverte de diamants parmi lesquels le plus beau des nôtres n'eût pas été aperçu. Son écrin s'est un peu augmenté depuis ce jour-là...[1] »

Si le général Leclerc avait, comme le dit Arnault, plus de gravité que de coutume depuis son mariage, c'est que les découvertes diverses qu'il faisait chez sa singulière petite femme devaient lui suggérer de sérieuses réflexions, tant sur le passé que sur l'avenir : Marmont, lui, les avait faites avant, et n'avait pas épousé. Il dut se dire plus d'une fois qu'il l'avait échappé belle.

Quant à Pauline, la vie, pour elle, s'ouvrait enivrante et parée de tous les bonheurs. Chaque jour c'étaient des fêtes, des parties, des excursions, et cela sous le beau ciel bleu de l'Italie, de cette Italie que son frère venait d'affranchir du joug des Autrichiens après une série de victoires devant lesquelles pâlissaient toutes les gloires militaires connues jusqu'à ce jour. Et elle avait dix-sept ans! Et son mari, le général Leclerc, qui en avait vingt-six, bien qu'il fût devenu un peu rêveur, l'adorait! N'y avait-il pas là plus qu'il n'en fallait pour être heureux? Que de femmes à qui un seul jour de cette existence eût donné du bonheur pour la vie entière! Pauline, elle, se contentait de se laisser vivre, de se laisser gâter de toutes façons, de se laisser adorer de chacun, même

1. Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. III, p. 338.

de son mari, sans se demander si elle méritait sa félicité, si elle durerait, si elle savait l'apprécier à sa juste valeur et en jouir autrement qu'en petite pensionnaire écervelée et fantasque.

Le temps passait vite au milieu de ce tourbillon de fêtes et d'enivrements de toutes sortes. On allait quelquefois à Milan passer plusieurs jours. Une fois, on s'y était rendu en famille. Mme Joséphine Bonaparte et la belle Mme Leclerc avaient décidé d'aller voir le colonel Junot, aide de camp du général Bonaparte. Ce brave officier avait reçu plusieurs blessures assez graves à l'une des dernières affaires qui avaient précédé l'armistice. Il était à Milan, soigné par le chirurgien Ivan, qui répondait de lui, mais qui exigeait de son malade un repos absolu. Ces dames allèrent donc chez lui ; Mme Bonaparte s'était fait suivre de sa femme de chambre Louise.

Ce qu'il y avait de singulier à la visite de ces trois femmes, c'est que Junot, à Marseille, deux ans avant, avait été amoureux fou de Pauline, qui venait de se marier avec un autre ; que Mme Bonaparte avait essayé de se faire courtiser par le colonel Junot qui voyageait dans la même voiture qu'elle, quand elle se rendit de Paris à Milan pour rejoindre son mari ; Junot, fidèle à l'amitié et à la confiance que son général avait mise en lui, lui avait, avec toute la politesse possible, fait l'impolitesse de repousser ses avances. Pour cela, il s'était avisé de se montrer pris d'une subite passion pour la femme de chambre de Mme Bonaparte. C'était se tirer d'affaire avec esprit et avec honneur. Cette soubrette, qui était d'ailleurs fort gentille et qui s'appelait Louise, cumulait, avec ses fonctions de femme de chambre, celles d'amie de sa maîtresse. Mme Bonaparte avait, en effet, la très singulière fantaisie de la faire habiller comme elle et de la

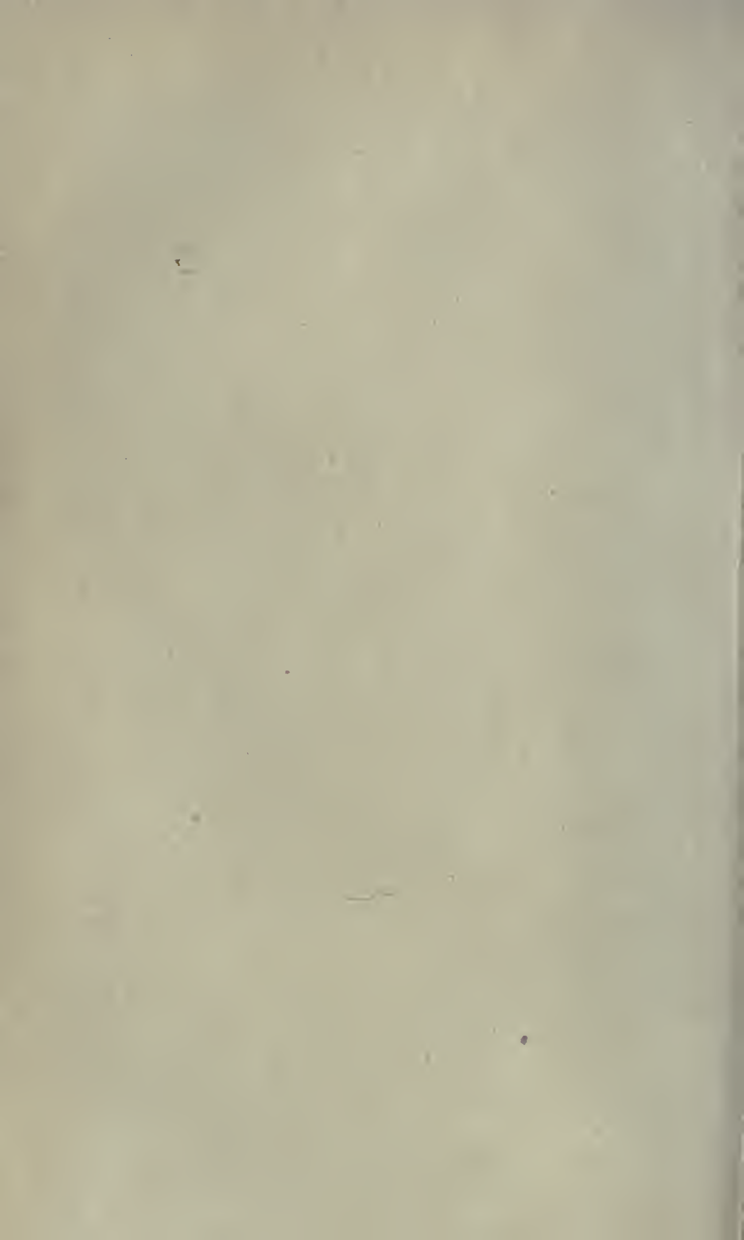
faire manger à sa table. Junot, tout émoustillé de la cour que lui faisait la femme de son général en chef, avait trop d'honneur pour céder au caprice de cette grande poupée aussi immorale qu'inconsciente; il s'était donc mis carrément à faire une cour des plus colorées à Mlle Louise, qui s'était heureusement trouvée là, sous sa main, comme dérivatif à ses vingt-six ans que Mme Bonaparte s'amusait à faire bouillonner follement.

Cette triple visite devait donc éveiller chez le jeune colonel des impressions singulièrement compliquées; mais le plaisir de recevoir ces dames dominait tout autre sentiment. Il était là, étendu sur un canapé, tout pâle des terribles saignées que lui avaient faites les sabres autrichiens et enveloppé dans une sorte de redingote ou robe de chambre en piqué blanc. On parla de la France, de l'Italie, des belles femmes de Milan, de Mme Visconti et de la passion qu'elle venait de faire naître chez le major général Berthier, de Mme Ruga, la beauté à la mode de Milan, que Mme Leclerc elle-même trouvait belle, mais à la condition de supprimer ses moustaches « qui, disait-elle, la faisaient ressembler à un tambour-major ». Et elle riait à pleine bouche, pour montrer ses jolies dents, avantage qu'elle ne négligeait point de faire valoir, surtout quand elle était auprès de sa belle-sœur qui avait une dentition déplorable et ne se permettait jamais qu'un sourire à lèvres closes.

Junot, entendant parler des jolies femmes de Milan, semblait dire que les plus belles étaient en ce moment auprès de lui. Mme Bonaparte et Mme Leclerc qui, toutes nouvelles mariées qu'elles étaient, ne se montraient pas insensibles aux compliments, surtout quand ils étaient faits par d'autres bouches que celles de leurs maris, ne cherchaient pas à dissimuler le



Les Physionomies du jour, gravure de Nodet (1799), *d'après une estampe de la collection Hennin* (Bibliothèque Nationale)



plaisir que leur causait l'amabilité du colonel. Le temps passait donc fort agréablement pour le blessé et pour ses jolies visiteuses, lorsque tout à coup Junot pâlit affreusement, sa tête retomba en arrière, ses yeux se fermèrent...

— Mon Dieu ! Junot, qu'avez-vous? s'écria Mme Leclerc en se levant.

Junot, qui n'avait pas perdu complètement connaissance, avança vers elle sa main qu'il avait portée à sa poitrine. Un ruisseau de sang coula aussitôt de sa manche et couvrit la robe blanche de Mme Leclerc. Le malheureux, dans les mouvements qu'il avait faits en recevant ces dames, avait déplacé l'appareil qui maintenait le pansement d'une de ses blessures du bras, la plaie s'était rouverte et le sang coulait dans la manche comme par une gouttière.

Il s'évanouit de faiblesse au même moment.

Quand il revint à lui, il se vit entouré des soins de ses trois infirmières. L'une lui versait de l'eau sur le visage à pleine carafe, l'autre lui tenait un flacon collé sous le nez et l'empêchait de respirer, tandis que l'ordonnance du colonel, accouru aux cris poussés par ces dames, l'avait en un tour de main dépouillé de sa robe de chambre et avait remis en place le pansement et les bandes qui devaient le maintenir.

Junot, plus tard, parlait de ce moment comme d'un des plus doux de son existence.

Quant à Paulette, elle avait été effrayée d'avoir du sang à sa robe, mais, en somme, comme ce n'était pas elle qui était blessée et qu'elle était bonne fille, sa satisfaction avait été grande de voir que cet accident n'aurait pas de suite grave.

Les fêtes et les distractions n'empêchaient pas Mme Leclerc de surveiller sa belle-sœur Joséphine.

Malgre les attentions délicates que celle-ci avait eues pour elle au moment de son arrivée à Milan, au moment de son mariage et d'autres fois encore, elle la détestait cordialement. Parmi les propos qu'elle avait surpris en écoutant, par des moyens plus ou moins catholiques, les conversations des officiers de l'état-major, il en était qui avaient trait à la fidélité plus que problématique de Mme Joséphine Bonaparte pour son mari.

Pauline, qui ne se scandalisait pas facilement, avait été fort scandalisée d'apprendre que son frère, le glorieux vainqueur de Beaulieu, de Würmser, d'Alvinzi, était, de par sa femme âgée de dix ans de plus que lui, réduit à l'état de mari de Molière. Elle ne pardonnait pas à sa belle-sœur, et c'était bien naturel, une conduite qu'elle devait cependant bientôt imiter elle-même ; elle n'avait pas pour Joséphine l'indulgence dont elle n'allait pas tarder à avoir grand besoin pour son propre compte et qu'elle s'accorda elle-même si libéralement. Une fois mariée, elle n'avait rien eu de plus pressé que de s'éclairer auprès de son mari sur les bruits qui étaient venus à ses oreilles. Leclerc ne lui dissimula pas que ces bruits n'étaient pas dénués de fondement, que sa belle-sœur Joséphine avait bel et bien une liaison, que le favori du moment était un certain Hippolyte Charles, lieutenant de chasseurs à cheval, qui venait d'être nommé capitaine ; assez joli garçon, élégant, soigné, il ne s'exprimait qu'en calembours et faisait le polichinelle en parlant : ces rares qualités avaient enlevé le cœur de Mme Joséphine qui trouvait que son mari, malgré ce qu'on disait de son génie, à côté de M. Charles n'était qu'une mazette.

— Eh ! mais, tu le connais, dit Leclerc ; c'est mon aide de camp, Charles, tu sais bien...

— Oui, je sais bien, dit Pauline rêveuse.

Elle n'était pas seule à le savoir; elle l'avait appris par des conversations d'officiers, et toute l'armée d'Italie le savait. Seul, le général Bonaparte, le mari, comme toujours en pareil cas, ne le savait pas. Mais il ne fut plus longtemps à l'ignorer. Peut-être ses yeux perçants le lui apprirent-ils tout seuls; peut-être aussi cette gamine de Paulette se fit-elle un devoir de le lui dire en se donnant le malin plaisir de jouer un mauvais tour à sa belle-sœur et de satisfaire la haine qu'elle avait contre elle. Peut-être aussi y avait-il dans cette dénonciation un autre sentiment, fort vilain aussi, celui-là, un sentiment de jalousie qui pouvait fort bien marcher de pair avec les deux autres : de quel droit ce capitaine Charles allait-il porter ses hommages à une autre femme que la femme du général dont il était aide de camp ?

Ah ! mais cela ne se faisait pas, ces choses-là ! Est-ce que par hasard il trouvait la femme du général en chef plus belle que la femme du général Leclerc ? On ne badine pas avec les convenances, et elle le ferait fusiller, oui, pour lui apprendre à vivre !

Quoi qu'il en soit, un beau jour, le bruit courut tout à coup au quartier général de l'armée d'Italie que le général en chef avait fait arrêter le capitaine Charles et que les accusations qui pesaient sur cet officier étaient de telle sorte qu'il allait être fusillé.

Le général Bonaparte avait appris les relations intimes qui existaient entre sa femme et le beau capitaine. Mais, si c'était là une faute qu'un mari ne pouvait pardonner (il la pardonna pourtant, et bien d'autres !), le code militaire, lui, n'avait rien à y voir. C'est sans doute ce qu'il se dit, une fois sa première fureur passée, car, toutes réflexions faites, il se borna

à chasser de l'armée d'Italie le trop entreprenant capitaine.

Mme Bonaparte en pleura tout ce qu'elle avait de larmes, et on sait qu'elle en avait toujours une bonne provision. Paulette, qui n'avait atteint son but que d'une façon très incomplète, ne revenait pas de la mansuétude de son frère. Cette jeune femme « qui, comme on sait, était la bonté même », disait un peu plus tard à son amie Laure Permon, la future Mme Junot : « Imagine-toi, Laurette, que ma belle-sœur a failli en mourir de chagrin, et que certainement on ne meurt pas de chagrin, de quitter ses amis. Il faut qu'il y ait eu plus que de l'amitié là-dedans. Moi, j'ai consolé mon frère, qui était très malheureux [1]. »

Oh ! oui, le général Bonaparte, qui adorait sa femme de toute la fougue de son génie et de son cœur, était bien malheureux : se voir trahir avec une pareille effronterie, lui ! oh !

Mais, si Bonaparte était trompé comme mari, M. Charles l'était comme amant. « Pendant ses premières campagnes d'Italie, dit Sismondi, Bonaparte éloigna de son quartier général plusieurs des amants de Joséphine [2]. » A moins que Sismondi ne parle là des successeurs et non des concurrents de M. Charles, ce qui, au fait, est aussi très possible.

Quant à ce capitaine Charles, une fois qu'il fut rentré dans la vie civile, Mme Bonaparte lui continua sa protection et, un peu plus tard, lui continua même ses faveurs pendant que le général était en Égypte. C'est sur sa recommandation qu'il fut associé à l'entreprise des vivres de la Compagnie Louis Bodin et

1. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. III, p. 206.
2. Notes de SISMONDI, *Revue historique*, t. IX, p. 363.

qu'il obtint un intérêt dans l'affaire. De ce jour date la fortune de M. Hippolyte Charles, qui ne semble pas avoir perdu, pécuniairement parlant, à son changement de carrière. Si le général Bonaparte avait su tout cela !

Cependant les fêtes, l'amour, la jalousie, la vengeance, tout cela était mené bon train par la jeune Mme Leclerc. On faisait parfois des excursions, on visitait les environs, on poussait même jusqu'aux lacs. Enfin on passait son temps fort gaiement, lorsqu'on apprit que le général Bonaparte venait de signer avec l'Autriche la paix devenue fameuse sous le nom de paix de Campo-Formio.

Ce fut une nouvelle fête pour Mme Leclerc. Elle irait donc bientôt à Paris ! Elle y recevrait des hommages, elle y serait la reine de tous les bals, de tous les salons, car qui donc pourrait rivaliser de beauté avec elle? Sa belle-sœur ? Ce n'était plus, disait-elle fort irréverencieusement, qu'« une vieille peau », et, en disant cela, elle levait les épaules d'un petit air de pitié dédaigneuse si mutin, mais si mutin que c'était à en donner le fou rire.

Mais elle ne pouvait pas encore se rendre à Paris. Le général Leclerc était désigné avec sa brigade, qui faisait partie des troupes d'occupation de l'Italie, pour demeurer à Milan. De plus, elle était enceinte et son état de santé demandait des ménagements qu'elle n'eût pu trouver dans un voyage en voiture de Milan à Paris. Elle demeura donc quelques mois encore dans la capitale cisalpine. C'est là qu'elle fit ses couches. Elle donna le jour à un fils que l'on appela *Dermide,* nom d'un personnage des poésies d'Ossian. C'est son parrain, le général Bonaparte, qui choisit ce nom bizarre. La Revellière-Lépeaux, lui, fit mieux ; il appela son fils Ossian. Bonaparte était alors grand admi-

rateur des hymnes nébuleux et plaintifs quoiqu'ils chantent le courage, du barde écossais auquel, comme dit Sainte-Beuve, il prêtait de son génie, et dont on peut ajouter qu'il fit un peu la gloire. Mais ces hymnes lui avaient paru plus beaux qu'ils n'étaient parce qu'il les avait lus, dans l'exaltation de son amour, à sa femme Joséphine. Celle-ci, qui ne partageait pas cet amour, avait dû trouver Ossian bien ennuyeux et son mari encore plus de lui en faire subir la lecture.

Le baptême du petit Dermide eut lieu sans aucun apparat, dans une église de capucins non assermentés. L'enfant y fut porté un soir, accompagné de MM. Dufresne et de Saint-Léon, qui avaient été choisis pour témoins. La rédaction de l'acte de naissance donna lieu à une cérémonie qui fut célébrée avec un grand éclat dans le palais du gouvernement. Tout cela avait été réglé par le général Bonaparte qui avait envoyé de Paris l'ordre formel de se conformer à ses instructions. On n'avait garde de lui désobéir, et il fut fait selon ses ordres.

Quand Mme Leclerc fut remise et eut repris sa santé, elle ne fut pas longue à venir à Paris. Elle choisit une maison rue de la Ville-l'Evêque et se mit à fréquenter la colonie corse, sinon par goût — cette colonie, quoique formée des plus riches familles de l'île, n'était pas composée de millionnaires, — du moins par nécessité; elle n'avait pas d'autres relations à Paris. Entre ces diverses familles corses, c'est chez Mme Permon qu'elle allait de préférence.

Mme Permon est entrée dans l'histoire sans qu'elle ait jamais rien fait pour mériter cet honneur. Veuve d'un homme d'affaires qui s'était enrichi dans les fournitures militaires de l'expédition française d'Amérique, elle avait un fils qui suivait, sous la Révolution, la même voie que son père et s'y enrichissait

également ; c'était un bon fils, il donnait à sa mère tout ce qu'elle voulait, ce qui lui permettait de vivre sur un certain pied et de tenir un assez bon état de maison. Née Comnène, descendant, à ce qu'elle prétendait et à ce que prétend sa fille, des anciens empereurs de Constantinople, elle avait su avec cette clef — que l'on accusa cependant d'être une fausse clef — se faire ouvrir bien des portes ; jolie, sa beauté qui, elle, était véritable, lui en ouvrit quelques autres. Intrigante, ne manquant pas d'une certaine hardiesse et d'un certain savoir-faire, vive, dominatrice, elle avait réussi à se faire un salon, mais l'on rencontrait chez elle plus d'hommes que de femmes, et, comme on l'a dit pour une autre femme, Mme de Beauharnais, plus d'hommes que de maris. Bonne personne au demeurant, elle avait connu à Ajaccio Mme Letizia Ramolino, mariée à M. Charles de Buonaparte. C'est chez elle, à Montpellier, où son mari avait acheté une charge de fermier général, que mourut M. Charles de Buonaparte. Les Bonaparte n'oublièrent pas plus qu'il ne fallait les soins que les Permon avaient donnés à leur père mourant, non plus que les services qu'ils rendirent un peu après à leur famille tombée dans la gêne. Mme Permon tient donc à l'histoire par son amitié avec les Bonaparte ; elle y tient aussi comme mère de sa fille Laure, qui épousa plus tard le général Junot et écrivit les célèbres Mémoires qui portent son nom de duchesse d'Abrantès.

Mme Leclerc allait très souvent, presque chaque jour, chez Mme Permon, et elle y régnait autant par sa beauté que par la gloire de son frère. C'est là qu'elle fit son apprentissage de femme du monde. Elle faisait alors beaucoup de frais pour plaire ; elle sentait vaguement, instinctivement, qu'il était nécessaire que les sœurs du général Bonaparte fussent bien

vues dans le très petit nombre de salons qui commençaient alors à s'ouvrir. Mais comme femme du monde, elle était beaucoup trop enfant gâtée pour être jamais autre chose qu'une apprentie, et encore pas des meilleures. C'est dans le salon de Mme Permon qu'elle commença à poser les fondements de sa réputation de beauté. Être belle était sa seule ambition, et elle était satisfaite quand elle entendait dire qu'elle était « la reine des colifichets ». Quant à sa réputation de femme, de femme honnête, il n'en a jamais été question.

Mme Leclerc allait donc chaque jour chez Mme Permon, la vieille amie de sa mère. Celle-ci l'aimait comme si elle eût été sa propre fille, et même davantage, car elle lui passait mille folies qu'elle n'eût jamais eu l'idée de passer à sa fille Laure. Elle l'eût gâtée, si ce n'était déjà fait. Ce qu'il y avait de caprices qui, à chaque moment de la journée, traversaient la jolie petite tête de Paulette est inimaginable; les puérilités, les extravagances s'y succédaient plus insensées les unes que les autres, non seulement en paroles, mais encore en actions. Elle était si jolie qu'on les lui pardonnait. Le moyen de faire autrement? Tout le monde riait; seul, le général Leclerc ne riait plus; il prenait même chaque jour un air de plus en plus sérieux, pour ne pas dire attristé, et qui contrastait singulièrement avec la mine évaporée et toute drôlette de sa petite diablesse de femme. C'est que le pauvre homme n'était guère le maître chez lui. Il avait été assez porté à vouloir restreindre à des bornes moins déraisonnables les folies en tous genres de la belle Paulette; mais aux premiers conseils qu'il lui en donna, Mme Leclerc le prit sur un ton, mais sur un ton tel que le pauvre général s'empressa de se taire et de s'incliner avec rési-

gnation devant les caprices de sa charmante épouse. C'est que ces despotismes en jupons, ces enfantillages de femmes, ces coquetteries égoïstes et ces caprices tout fantasques mais aussi tout mignons, qui plaisent tant dans le monde, déplaisent au possible dans le ménage ; s'ils sont la joie des badauds, ils sont le tourment des maris. Le général Leclerc le sentait cruellement.

Mme Leclerc était donc, pour employer une expression de Brantôme qui ne sera pas déplacée ici puisqu'il s'agit de la femme d'un général de cavalerie, à la tête de l'escadron des jolies femmes de son temps. Elle s'y maintint de longues années. Sa beauté dépassait tout ce qu'on peut imaginer et ne changea que peu, malgré des accrocs de plus d'une sorte dus moins au temps qu'à des excès, de plus d'une sorte aussi, et à des maladies qu'elle s'amusait à transformer en infirmités, — quitte à les laisser au vestiaire les jours de fête et de bal.

On a même dit qu'il était impossible de se faire une idée de ce qu'était cette femme vraiment extraordinaire comme perfection du beau, parce qu'on l'a peu connue, dans le Tout-Paris de l'époque, avant son retour de Saint-Domingue. Elle était à ce moment déjà fanée, flétrie même par les excès des plaisirs, les effets dévastateurs d'un climat qui use rapidement les constitutions les plus solides, et peut-être aussi, mais cela est infiniment moins certain, par le chagrin de la mort de son mari. Elle avait encore de la fraicheur quand elle arriva à Paris avec son petit Leclerc, comme elle appelait le général, venant de Milan. Mais cette fraîcheur, aussi éphémère qu'une rose, ne dura qu'un matin. Après Saint-Domingue, elle n'était déjà plus la Paulette de Milan. Un ton mat de camée antique avait remplacé cette phosphorescence, ce génie de la

beauté qui ne se rencontre que chez certains êtres tout à fait privilégiés, phosphorescence et génie qui enivrent peut-être plus celle qui les possède que ceux qui les admirent.

Avec tout cela, Mme Leclerc était familière, sans gêne, bonne fille, bon garçon plutôt, naïve et en même temps pleine d'aplomb, effrontée même... enfin ce genre que les hommes aiment tant, mais chez les femmes des autres. Sans avoir aucun esprit elle n'était pas sotte; elle avait parfois des mots heureux, venus on ne sait comment, tout à fait drôles et qu'elle disait d'un petit air sérieux et convaincu qui les rendait encore bien plus drôles. Au fond, ces mots ne signifiaient rien et n'avaient aucune portée; ils n'avaient même pas le sens commun; chez toute autre femme, ils n'eussent été que des sottises : chez elle, ils étaient spirituels. Mais aussi elle était si jolie !

Oui, elle était jolie, mais elle n'était que cela. De l'élévation dans les goûts, dans les aspirations, dans les sentiments, il n'en était pas question, point d'affaires, comme on disait au XVIIe siècle; de qualités morales, de vertus, pas davantage. Elle eût pu dire avec Mlle de Lespinasse : « Ah! mon Dieu! que la passion m'est naturelle et que la raison m'est étrangère ! » Mais chez elle la passion était la passion d'être belle; elle n'aimait qu'elle, rien de plus. Elle aima bien un peu Fréron, mais elle était si jeune ! elle aima peut-être aussi un peu son mari, mais si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. Il avait cependant un bien bel uniforme et un si joli cheval ! En faut-il davantage pour être aimé?... Mais de tous les amants qu'elle prit en sa vie, et elle en prit beaucoup, aucun ne fut pris par amour, mais par désœuvrement, tout au plus par caprice; elle ne demandait pas à être aimée, mais à être préférée... A ses yeux ses amants

sanctionnaient et prolongeaient son règne et sa réputation de beauté. Quel pauvre cœur ! Quelle vraie femme « fin de siècle », comme on disait en 1799.

La vie d'une petite femme aussi évaporée ne devait être qu'un tissu d'extravagances de toutes sortes. Elle le fut, en effet, au fur et à mesure que s'affermissait la prodigieuse fortune de son frère. Les toilettes, les chiffons tenaient dans son existence plus de place que tout le reste. Ces petites têtes folles ne se connaissent guère qu'en une chose, en modes. Mme Leclerc y était de première force et rivalisait de folies, sur ce sérieux terrain, avec sa frivole belle-sœur Joséphine.

Un jour, Mme Permon donnait un bal dans sa jolie maison de la rue Sainte-Croix. Elle avait engagé tout ce qu'elle avait d'amis et lancé des invitations jusque dans le faubourg Saint-Germain. Les bals étaient si rares à cette époque, que tout le monde y vint. Et puis l'on se disait que la famille Bonaparte y serait et les Bonaparte alors étaient le *clou* des soirées où on les rencontrait. Aussi y allait-on au moins autant pour les voir que pour se faire voir d'eux. Du reste, le salon était, ce soir-là, particulièrement bien composé. On y voyait M. de Trénis, cet homme du monde qui mettait sa gloire à être le meilleur danseur de son temps, et qui faisait, disait-il, de la *danse sociale ;* M. Archambault de Périgord, frère de l'évêque d'Autun, l'illustre M. de Talleyrand ; M. de Montbreton, admirateur assidu, dès cette époque, de la beauté de Mme Leclerc qui, devenue plus tard princesse Borghèse et princesse de Guastalla, le prit pour chevalier d'honneur ; M. de Montrond, admirateur non moins enthousiaste de cette sœur du général Bonaparte, et qu'elle devait enrôler plus tard dans l'élégant bataillon de ses innombrables amants ; MM. Juste et Charles de Noailles, M. Auguste de Montagu, M. de Rastignac

MM. de l'Aigle, M. de Montcalm, les Anisson, M. de la Feuillade, M. de Mondenard, M. de Sainte-Aulaire, enfin le dessus du panier de la jeunesse parisienne d'alors et cette foule d'oisifs qui font métier de passer toutes leurs nuits aux bals et aux fêtes et se gardent bien de travailler sous prétexte que leur précieuse santé est trop délicate et que le moindre travail pourrait fatiguer leur auguste personne.

Mme Leclerc, qui savait d'avance par Mme Permon qu'il y aurait chez elle la fleur des pois de la jeunesse aristocratique de Paris, se préparait à cette soirée comme un général se prépare à livrer bataille. Elle rêva et fit faire une toilette qui devait, disait-elle, l'immortaliser. Quand on lui demandait comment serait cette toilette, elle répondait : « Vous la verrez; je ne peux pas en dire plus à présent ». Mme Germon, couturière de génie, et Charbonnier, artiste étonnant en coiffure, avaient dû promettre, mais sous la foi du serment, de ne point divulguer les mystères de sa géniale invention. Le secret fut bien gardé, même par Paulette. Pour éviter que sa robe et sa coiffure fussent froissées pendant le trajet de la rue de la Ville-l'Évêque à la rue Sainte-Croix, elle demanda à Mme Permon la permission de faire porter chez elle sa robe avec tout ce qu'il lui fallait, et de venir s'y habiller. De cette façon elle ferait une entrée qu'aucun mauvais pli, aucune avarie dans sa toilette ne pourrait faire manquer.

Les salons étaient déjà à peu près remplis, sans qu'il fût toutefois trop difficile d'y circuler, lorsque Mme Leclerc jugea que le moment était venu de faire son entrée. Elle parut. Ce fut un éblouissement. Comme elle aimait les succès que lui valait sa beauté, son cœur dut s'épanouir sous le murmure d'admiration qui s'éleva de toute part, comme une rose s'épa-

nouit sous les baisers du soleil de juin. Elle était vraiment ravissante. Mais quelle excentricité! Des bandelettes de fourrure au poil très ras et parsemées de petites taches tigrées, serpentaient sur sa tête et contenaient sa chevelure. Cheveux et bandelettes supportaient des petites grappes de raisin en or, sans pourtant que la tête en fût trop chargée. Elle avait copié la coiffure d'une statue de bacchante du musée du Louvre. Son visage, d'une beauté antique, mais respirant la jeunesse, supportait assez bien cette fantaisie mythologique. Sa robe continuait le déguisement. Elle était en mousseline de l'Inde, la plus fine qui se fît. Le bas en était cerclé d'une broderie en lames d'or, de quatre à cinq doigts de hauteur, découpée en guirlandes de pampre. Une tunique grecque moulait à merveille son admirable corps et des pampres, disposés avec art, rehaussaient sans lourdeur ce costume singulier. Pour agrafes, des camées aux épaules, des camées aux hanches, des camées à la poitrine. Sur les manches, courtes et légèrement plissées, encore des camées. Au-dessous de deux seins blancs comme l'albâtre et semblant prêts à s'envoler hors du corsage comme des oiseaux hors de leur nid, était la ceinture, une bande d'or bruni, rivée par une superbe pierre gravée antique. Point de gants : les attaches de ses mains et ses mains elles-mêmes étaient assez fines et assez blanches pour s'en passer. Un petit air enfantin et étonné brochant sur le tout, et ses seins pointant sous la mousseline, la faisaient ressembler étonnamment, mais pour l'expression seulement, à la *Jeune fille à la cruche cassée* de Greuze.

Jamais femme ne produisit plus d'effet en entrant dans un salon. Ce fut une admiration faite d'enthousiasme tout spontané. La beauté a un tel empire que les préventions, les haines politiques s'effacèrent tout

à coup et l'on vit d'ardents royalistes applaudir la sœur de celui qui les avait si bien mitraillés au 13 vendémiaire. Les femmes, elles, ne désarmèrent point. Elles ressentirent comme les hommes l'impression qu'imposait la beauté de Paulette, et leur silence l'exprimait assez éloquemment. Mais elles se mirent aussitôt en quête de ce qu'il pouvait y avoir à critiquer dans la toilette de Mme Leclerc. Elles ne trouvèrent rien. Elles se rabattirent alors sur la femme, mais sa beauté était écrasante. Elles ne renoncèrent point pour cela à leurs méchants sentiments. N'avait-elle pas honte, cette petite parvenue qui, deux ou trois ans auparavant, n'avait pas un morceau de pain à se mettre sous la dent et vivait de la charité du bureau de bienfaisance de Marseille, n'avait-elle pas honte de venir maintenant écraser les autres de son luxe effronté? En vérité, il y a des femmes qui n'ont point de sens moral!... Et, une fois lancées sur ce chapitre et aussi sur plusieurs autres, les bonnes langues ne s'arrêtaient plus. Elles durent s'arrêter pourtant, bien malgré elles, il faut le croire, car Mme Permon, trouvant que ces méchants propos étaient tenus trop haut et pouvaient parvenir aux oreilles de sa Paulette chérie, dut user de son autorité de maîtresse de maison et imposer silence à la malignité jalouse de ses invitées. Quelle singulière chose que les femmes, de ne pas vouloir permettre à une femme d'être plus jolie que les autres!

Parmi le troupeau des envieuses, Mme de Contades, au moment de l'entrée à sensation de Mme Leclerc, avait autour d'elle un cercle d'adorateurs. A la suite de la petite révolution opérée par la beauté de Paulette, elle regarda autour d'elle pour y aller, elle aussi, de sa petite méchanceté, et ne trouva personne à qui la dire : son cercle d'adorateurs s'était évaporé

subitement et était allé grossir le bataillon des courtisans de Paulette. Nouveau grief contre celle-ci. Elle jura de s'en venger.

— Donnez-moi votre bras! dit-elle à l'un de ses cavaliers qui l'avait si cavalièrement plantée là et qui vint à passer devant elle.

Et, à ce bras dont elle s'empara non moins cavalièrement, elle traversa le salon et arriva auprès de Mme Leclerc.

La belle jeune femme, qui avait trouvé en entrant dans le salon que la chaleur y était trop grande et que le mouvement du bal la fatiguait, mais qui, en réalité, aimait mieux être dans une autre pièce que celle où l'on dansait, pour qu'on pût l'y admirer tout à l'aise, était allée dans le boudoir de Mme Permon, attenant au salon, délicieusement meublé : c'était un cadre plus favorable à sa beauté que le remue-ménage d'une salle de bal. Elle s'était installée sur un canapé et y développait tant qu'elle pouvait les grâces de sa personne, de ses mouvements et aussi de sa toilette. Elle était près de la cheminée et la lumière des candélabres l'éclairait de telle sorte que l'on eût juré que c'était son visage, resplendissant de beauté et de bonheur, qui éclairait toute la pièce.

Cependant Mme de Contades s'avançait au bras de son cavalier; elle arriva dans le boudoir et se mit à lorgner, de ce petit air impertinent que savent si bien prendre les femmes quand elles ont une méchanceté à dire, la belle bacchante aux pampres d'or et aux camées antiques. Calme dans sa gloire, Paulette, qui se trouvait heureuse et jouissait de sa propre jouissance, avait les sentiments plutôt portés à la bienveillance qu'à autre chose, lorsqu'elle entendit subitement la langue pointue et venimeuse de Mme de

Contades, que, de bonne foi, elle s'imaginait occupée à admirer sa beauté, dire :

— Ah! mon Dieu! quel malheur! Oui, quel malheur!... Elle serait si jolie sans cela!...

— Sans quoi? dit son cavalier.

— Comment! Vous ne voyez donc pas? Mais cela crève les yeux!

C'est plutôt Mme de Contades qui crevait de jalousie, mais, en l'entendant lancer à haute voix cette sorte de déclaration de guerre, tout le monde regarda la pauvre Mme Leclerc. Celle-ci, sous le feu croisé de tant de regards qui n'étaient pas tous bienveillants, crut qu'il y avait quelque chose de dérangé dans sa coiffure, et, devant l'insistance des regards, elle se mit à rougir et à griller comme si elle eût été sur le lit de Guatimozin.

— Mais vous ne voyez donc pas? poursuivait Mme de Contades avec la cruauté froide d'une femme jalouse. Quel dommage! Oui, en vérité, quel dommage! Une aussi jolie tête avoir des oreilles comme celles-là! Si j'en avais de pareilles, je me les ferais couper... oui, positivement... comme à un simple carlin. Vous qui la connaissez, monsieur, conseillez-lui donc de le faire; ce sera charité de votre part.

Ce n'était certes pas charité de la sienne de faire entendre — car elle s'était mise à parler assez fort pour que chacun fît profit de ses paroles — des propos aussi méchants sur une jeune femme qui, en somme, ne lui avait rien fait, n'était coupable que d'être belle et à laquelle il n'y avait pas de bons sens de reprocher d'être venue au monde plus jolie que Mme de Contades.

La pauvrette rougit de plus belle, se leva comme pour s'en aller, mais les larmes envahirent ses yeux, les forces l'abandonnèrent... Elle retomba sur son

canapé, se cacha le visage dans les deux mains et se trouva mal pour tout de bon.

Les oreilles de Mme Leclerc n'étaient pas si extraordinaires que se plaisait à le dire la déplaisante Mme de Contades. Elles étaient simplement trop plates, point ouvragées et privées de ces petits replis qui font de certaines oreilles de femmes des merveilles ravissantes, de véritables objets d'art à mettre sous vitrine. Ces oreilles étaient donc un cartilage droit, tout uni et nullement ourlé. Mais il n'y avait pas de quoi en faire un esclandre. Ce n'était qu'un défaut ; si Paulette n'avait eu que celui-là !... et, comme il arrive chaque fois qu'il se trouve un défaut au milieu d'un ouvrage achevé, on ne voit plus que lui lorsqu'on l'a découvert. On ne regarda plus la beauté de Mme Leclerc, on ne fixa que ses oreilles.

A la honte de l'espèce humaine, le triomphe de Mme de Contades fut peut-être plus grand pour avoir été méchante, que celui de Mme Leclerc pour avoir été belle. Mais une méchanceté aussi gratuite avait tellement atteint la pauvre Paulette, que, depuis cette soirée, elle se coiffa presque toujours de façon à dissimuler complètement la platitude de ses oreilles sous ses cheveux ou sous une sorte de bandeau ou mentonnière, comme on le voit dans le portrait d'elle, par R. Lefèvre, qui est au musée de Versailles.

Une fois remise, Paulette s'était retirée, de fort bonne heure et de fort mauvaise humeur.

Le lendemain Mme Permon alla la voir et, inquiète de sa santé, lui demander de ses nouvelles. Il ne fut, cela s'entend, nullement question d'oreilles. Mais Mme Leclerc, qui avait toujours Mme de Contades sur le cœur, lui dit :

— Je ne sais en vérité pourquoi les hommes vont papillonner autour de cette grande quille de Mme de

Contades. Elle est grande, elle n'en finit pas; elle est déplaisante à lui en tirer les oreilles... Tenez, il y avait hier chez vous une bien plus jolie femme, à laquelle personne pourtant ne faisait attention, Mme de Chauvelin...

— Mais vous êtes folle, Paulette, tout à fait folle! Si Mme de Contades est une quille, Mme de Chauvelin est une boule. Quelle drôle d'idée vous avez de l'envoyer dans les jambes de Mme de Contades! On ne joue pas aux quilles dans les salons...

Depuis ce jour, on put remarquer un peu plus d'impatience et un peu moins d'indulgence dans le caractère de Mme Leclerc. Elle avait été blessée au vif par la méchanceté voulue de Mme de Contades. Le monde, qui améliore les bons caractères comme les bons esprits, rend souvent plus mauvais ceux qui ne sont que médiocres : ceux-ci sentent alors leur infériorité et ne savent pas s'élever au-dessus de ce sentiment de mesquine jalousie que fait naître en eux, sans qu'ils veuillent se l'avouer, le contact des supériorités de tout genre qu'ils y coudoient. N'y trouvent-ils pas, cependant, comme compensation, à côté de ces supériorités, le spectacle des petites et des grandes misères intellectuelles et morales qu'ils y rencontrent en bien plus grand nombre?

Un jour, Mme Leclerc était allée chez Mme Permon et lui avait amené sa belle-sœur, Mlle Aimée Leclerc, celle qui devait plus tard, de par la volonté du premier consul, épouser le général Davout déjà fiancé à une autre jeune fille, devenir Mme la maréchale, puis duchesse d'Auerstaedt et finalement princesse d'Eckmühl. Mme Bonaparte, qui voulait attirer Mlle Leclerc dans son parti, avait fait le possible pour lui faire épouser Junot. Mais elle n'y réussit pas et ce fut pour elle une déception lorsque Junot épousa Mlle Permon. Mme Le-

clerc sortait volontiers avec la sœur de son mari, sa beauté n'ayant pas à redouter de concurrence de la part de Mme Davout. Mme Leclerc était donc assise dans le salon et avait auprès d'elle M. de Montagu qui lui débitait mille folies, lorsque Mme Bonaparte entra avec sa plus jeune fille Annunziata. Annunziata, qui avait changé ce nom, qu'elle trouvait ridiculement corse, contre celui de Caroline qui lui parut plus joli, et que son frère Napoléon lui recommandait, était alors en pension chez Mme Campan. Mais, comme c'était un jour de sortie, on l'avait envoyée chercher à Saint-Germain. Aussi, toute joyeuse de revoir sa grande et jolie sœur, la petite Caroline se jeta littéralement sur elle pour l'embrasser. Ce mouvement était charmant de grâce, d'entrain et d'affection. Il déplut pourtant à la grande sœur.

— Mais fais donc attention ! s'écria Mme Leclerc en repoussant sa sœur avec tant de rudesse qu'elle faillit la jeter par terre ; mais fais donc attention! tu chiffonnes ma robe... Mon Dieu! maman, continua-t-elle avec humeur, vous devriez bien empêcher *Annunziata* d'avoir des mouvements aussi brusques! Elle a l'air d'une contadine du Fium' Orbo [1].

Paulette, en ce moment, était digne de Mme de Contades : elle avait profité de la mauvaise leçon : ce sont généralement celles-là dont on profite le mieux. Mais, ce qui aggravait son méchant procédé, c'est que c'était sa petite sœur qui en était la victime. Et puis, Caroline ne pouvait supporter qu'on l'appelât *Annunziata*. C'était exprès, et pour la mortifier, que Paulette venait de l'appeler ainsi devant le monde. La pauvre enfant s'en souvint et cette aventure fut plus importante qu'on

1. Le Fium'Orbo est une des parties les plus sauvages de la Corse et ses habitants sont connus pour leur rudesse et leurs mœurs primitives.

ne peut le croire au premier abord dans la formation du caractère dissimulé et égoïste de celle qui devint la reine de Naples.

Il y avait peut-être aussi un autre motif à la mauvaise humeur de Paulette. Celui-là, par exemple, était du Mme de Contades tout pur. Lorsque Caroline était entrée, M. de Montagu était resté muet d'admiration devant la grâce toute juvénile de la petite pensionnaire. Elle avait la peau très blanche et très fine comme presque toutes les patriciennes de la Corse; ses cheveux blonds étaient tout bouclés et tombaient en moisson dorée sur des épaules dont le modelé était déjà superbe. Son visage enfantin paraissait au milieu de ce joli décor, mais si pur, si frais, si primesautier, avec ses yeux vifs et ses joues roses, qu'il vous réjouissait le cœur. M. de Montagu s'était apparemment senti le cœur réjoui à cette vue; mais il laissa paraître ses impressions et Mme Leclerc n'en fut pas plus flattée que cela : son amour-propre se trouva plus froissé de l'attention bienveillante provoquée par l'arrivée de sa sœur, que sa robe ne l'avait été de l'expansive affection de cette enfant. N'était-ce pas un sentiment semblable qu'elle avait ressenti dix-huit mois avant, en apprenant que le capitaine Charles était allé offrir ses hommages à Mme Joséphine Bonaparte, sa belle-sœur, au lieu de les lui offrir à elle-même?

CHAPITRE II

Mme Leclerc, au théâtre, apprend le retour d'Égypte de son frère. — Bonaparte pardonne à sa femme : colère de Mme Leclerc. — Le 18 brumaire : émotion de Mme Leclerc au théâtre Feydeau. — Mariage de Laure Permon avec le général Junot. — Le général Leclerc : sa campagne de Portugal. — Préparatifs de départ pour Saint-Domingue. — Chagrin de Mme Leclerc. — A Brest et à bord de l'*Océan*. — Le beau Fréron est à bord. — Arrivée au Cap. — Excentricités de Mme Leclerc, à Saint-Domingue. — Son courage. — Mort du général Leclerc. — Retour de sa veuve en France. — Sa maladie. — Elle consulte une sorcière. — Sa liaison avec Lafon, acteur du Théâtre-Français. — Mme Leclerc épouse le prince Borghèse. — Portrait du prince Camille Borghèse. — Visite de la princesse Borghèse à Mme Joséphine Bonaparte. — Rivalité des deux belles-sœurs. — Mésintelligence entre la princesse et son mari. — Incident soulevé par Joséphine avant le couronnement. — Mensonges de Joséphine. — Pauline retourne à Rome. — Princesse de Guastalla. — La princesse Pauline à Fontainebleau. — Blangini.

Un des soirs qui suivirent cette petite scène, Mme Baciocchi était au spectacle avec sa sœur Mme Leclerc, lorsqu'au milieu de la représentation on leur apporta dans leur loge un message. « Je vis, dit un témoin oculaire, beaucoup de mouvements, de signes de joie. Elles disparurent, et j'appris bientôt que c'étaient les sœurs de Bonaparte, qu'il était débarqué ; un courrier venait de l'annoncer [1]. »

Lorsque le général Bonaparte arriva à Paris, tous les membres de sa famille s'étaient rendus à l'hôtel de

1. Chancelier Pasquier, *Mémoires*, t I, p. 140.

la rue Chantereine pour le recevoir. On connaît les incidents intimes qui marquèrent l'arrivée du général, l'absence de sa femme, son retour, les scènes conjugales qui éclatèrent à ce retour et finalement le pardon accordé par le général. La famille Bonaparte, qui espérait voir les choses se terminer autrement, ne fut pas satisfaite de cette solution ; elle eût préféré un divorce. La signora Letizia contint ses sentiments, Mme Baciocchi, on l'a vu, ne chercha pas à contraindre les siens ; mais Paulette !... C'était chez elle une indignation débordante, un état de colère, d'exaspération violente, qui fut long à se calmer. « Je n'ai jamais vu, dit la duchesse d'Abrantès, une semblable haine entre deux belles-sœurs [1]. » Cette haine ne s'éteignit jamais.

Tandis que le général Bonaparte, trouvant que « la poire était mûre », préparait le coup d'État qui devait faire tomber la France entre ses mains, Paulette pensait concourir à la réussite des projets de son frère en se répandant le plus possible et faisant force visites. Elle était toujours la petite enfant gâtée et fantasque que l'on connaît, mais pleine de grâce, d'imprévu et de mignon égoïsme. Elle arrive un jour chez Mme Permon, tandis qu'une dame, Mme de Lostanges, venait de se mettre au piano. Celle-ci de s'interrompre et de se lever. « Oh ! continuez, dit Mme Leclerc, j'aime la musique. » Et, sans plus de façon, elle s'installe sur un canapé avec la mine d'une personne qui se dispose à régaler ses oreilles d'un morceau de musique.

— Mais où est donc mon frère? dit-elle tout à coup interrompant Mme de Lostanges, qui s'était remise au piano. Je croyais le trouver ici ; j'ai vu sa voiture à la porte. Et sa femme? Je ne la vois pas non plus. La pauvre Julie ! Comme elle est laide ! N'est-ce pas qu'elle est laide, ma belle-sœur ?

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. II, p. 98.

— Mais non, lui dit-on, Mme Joseph Bonaparte n'est pas laide.

— Ah bien! Comment vous les faut-il, alors?...

A ce moment Joseph Bonaparte entrait au salon.

On fit signe à Paulette de cesser cette conversation.

— Qu'est-ce que cela fait? Oh! nous pouvons continuer. Il le sait bien, allez, que sa femme est laide. N'est-ce pas, Joseph, que tu le sais bien [1]?

Joseph se mit à rire, embrassa sa sœur et s'enfuit.

Quant à Mme Leclerc, elle était « si bien installée » disait-elle, qu'elle ne voulut pas s'en aller. Elle resta dîner, puis on fit de la musique; toute la soirée se passa, et le fils de Mme Permon dut reconduire chez elle, à une heure fort avancée de la nuit, la petite écervelée qui était la femme du général Leclerc.

Le 18 brumaire arriva. Mme Bonaparte, la mère, était fort inquiète de ce qui allait se passer. Si le général échouait, lui et un de ses frères, peut-être deux, monteraient sur l'échafaud. Elle était pâle, mais ne disait rien. Pauline, elle, était comme à l'ordinaire, étourdie, parlant à tort et à travers et ne s'inquiétant de rien. Sa légèreté naturelle ne pouvait pas s'imaginer qu'il y eût au monde des questions plus sérieuses que les questions de modes et de chiffons. Cela ne l'empêchait point cependant de tirer de la circonstance présente tout le parti possible pour s'amuser; mais, comme la circonstance était sérieuse, elle s'amusait sérieusement. Tous les quarts d'heure, elle dictait un billet qu'elle envoyait au général Moreau, avec lequel elle était en fort bons termes. Son secrétaire n'était pas un *secrétaire des commandements* comme elle en eut plus tard. C'était tout bonnement une femme de chambre, sorte de *serva padrona*, dit Mme d'Abrantès,

1. Cette conversation a été écrite aussitôt que tenue, par Mlle Laure Permon, l'avant-veille du 18 brumaire an VII.

qui écrivait sous sa dictée et Dieu sait comment. Quand elle avait envoyé son premier billet au général Moreau pour le prier de lui donner des nouvelles, il avait été répondu au porteur du billet que le général n'était pas chez lui et ne devait pas rentrer avant le lendemain. Cette réponse avait été rapportée exactement à Mme Leclerc, qui n'en continuait pas moins exactement à dicter et à envoyer ses billets comme s'ils avaient dû parvenir immédiatement à leur destinataire.

Enfin, lassée d'un travail aussi inutile, elle s'établit sur le divan où elle avait l'habitude de reposer sa douce paresse; elle se regardait à la glace, arrangeait sa coiffure, dérangeait un ruban, rectifiait les plis de sa robe, faisait une réflexion saugrenue... Mme Bonaparte continuait naturellement à être très inquiète. Mme Permon proposa de l'emmener au théâtre Feydeau : on y aurait plus promptement des nouvelles. Mme Bonaparte accepta, quelque étrange qu'il fût à elle d'aller au théâtre quand la vie de ses fils était en danger, et Paulette également.

Pendant la représentation — on jouait l'*Auteur dans son ménage* — Mme Bonaparte ne prêtait aucune attention à la pièce; elle avait constamment les yeux fixés sur la porte de la loge, espérant à chaque instant la voir s'ouvrir et recevoir un message de quelqu'un de ses fils. Elle savait qu'ils étaient à Saint-Cloud, qu'ils s'y étaient rendus pour renverser le gouvernement et elle s'étonnait qu'aucune nouvelle ne lui fût encore parvenue. Quant au public, dans la salle, il était tout à la représentation qu'il était venu voir et ne semblait pas se douter de la gravité des événements qui se passaient à Saint-Cloud. Tout à coup, les acteurs se parlent entre eux, cessent leur jeu et l'un d'eux, celui qui jouait le rôle principal de la pièce, s'avance vers le public : il fait signe de la main qu'il veut parler, salue



CHARLES-EMMANUEL LECLERC (1772-1802)
général de division (Galeries historiques de Versailles.)



et dit d'une voix forte au milieu d'un profond silence.

— Citoyens, le général Bonaparte a manqué d'être assassiné à Saint-Cloud par des traîtres à la patrie...

Il n'avait pas achevé ces mots, qu'un cri strident, un cri de femme en détresse, un de ces cris qui vous glacent le sang dans les veines et font hérisser les poils de votre corps, retentit dans la salle. Tous les yeux se tournèrent vers la loge d'où était parti ce cri terrible... C'était Mme Leclerc qui, en entendant la communication que l'acteur venait de faire au public, avait jugé à propos de manifester ses sentiments de cette façon dramatique. Sa mère, elle, stoïque en ce moment, ne s'occupait que de la calmer. Quand elle eut fait comprendre à Paulette que son frère n'avait pas été assassiné mais avait failli l'être, alors seulement elle consentit à cesser ses cris, et l'on quitta le théâtre. Mme Permon emmena la mère et la fille, dans sa voiture, au petit hôtel de la rue Chantereine. On venait d'y recevoir les nouvelles les plus rassurantes; Mme Leclerc, dès lors, ne se tint plus de joie.

On n'était pas descendu de voiture pour demander ces nouvelles. Mme Bonaparte mère n'aimait pas sa belle-fille et avait pour cela ses raisons; de son côté, Paulette ne pouvait pas sentir sa belle-sœur et, de part et d'autre, on désirait autant que possible s'épargner l'ennui de se trouver ensemble. Paulette ne manquait pas une occasion de dire du mal d'elle, de critiquer tout ce qu'elle faisait, tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle portait même. Cependant, si Joséphine avait un mérite, c'était celui de se bien mettre. Elle ne ménageait rien pour cela, les mémoires de ses fournisseurs ne le démontraient que trop à son mari. Mais il paraît qu'elle avait, en fait de chiffons, un goût aussi sûr que Mme Germon, Mme Despeaux ou Mlle L'Olive. Paulette ne voulait point le reconnaître

et lui contestait même ce mérite qui, tout mince qu'il était, était le seul qu'on ne pût contester à Mme Bonaparte. Le jour du bal que Mme Permon donna pour le mariage de sa fille Laure avec le général Junot, Mme Bonaparte portait une toilette charmante garnie d'une guirlande de coquelicots et d'épis d'or ; sa coiffure était, elle aussi, gracieusement entremêlée d'épis d'or et de coquelicots. C'était fort harmonieux et tout le monde lui en faisait compliment. Paulette, elle, ne daignait pas partager l'avis de tout le monde, du moins ouvertement, et, quoiqu'elle eût elle-même une fort jolie robe, elle se mit à critiquer sa belle-sœur, puisqu'elle ne pouvait critiquer sa toilette.

— En vérité, disait-elle, je ne comprends pas comment on peut mettre ainsi des guirlandes de fleurs quand on a quarante ans !

A l'âge de Paulette, les quarante ans de sa belle-sœur lui paraissaient tout proches de la décrépitude.

Comme son amie Laure lui faisait observer que sa mère, qui était plus âgée que Mme Bonaparte, avait justement aussi des fleurs sur la tête et autour de sa robe, Paulette, nullement déconcertée, répliqua de son petit air étonné qui, elle le savait, la rendait encore plus jolie :

— Mais c'est bien différent, ma chère, bien différent!

Cela n'était en aucune façon différent, mais elle le disait et eût été bien embarrassée, par exemple, de dire en quoi cela était si différent.

Pendant l'hiver de 1800, le Portugal, que soutenait l'Angleterre, avait déclaré la guerre à l'Espagne. Comme l'Espagne était en bons termes avec la France, le premier consul résolut de lui venir en aide. Il envoya donc une petite armée de quinze mille hommes en Espagne. Le général Bernadotte fut d'abord dé-

signé pour la commander; puis, le premier consul changea d'avis et donna ce commandement au général Leclerc. Celui-ci, se voyant général en chef, se crut pour le coup autant de génie qu'en avait son beau-frère. Il se donna même le ridicule de vouloir lui ressembler physiquement : il avait la même taille, la même maigreur ; il imita sa brusquerie, copia ses attitudes, ses gestes, ses manières. Il alla jusqu'à mettre sur son uniforme une redingote grise et à porter un chapeau semblable à celui du général Bonaparte. C'était la caricature de son beau-frère, et ses soldats, à qui ces ridicules n'échappaient pas, l'appelèrent « le blond Bonaparte. » L'armée, d'ailleurs, n'était pas contente de ce que le commandement du corps expéditionnaire de Portugal eût été donné à un homme qui n'avait d'autre titre que d'avoir épousé la sœur du premier consul, alors qu'il y avait tant de généraux distingués et même illustres demeurant sans emploi. Leclerc justifia assez mal la préférence dont il fut l'objet. Toujours à court d'argent, il en empruntait à son beau-frère Lucien Bonaparte, alors ambassadeur à Madrid, et, ne pouvant continuellement puiser dans sa bourse, il se lança dans de vilaines affaires de contrebande qui lui rapportèrent beaucoup d'argent, mais fort peu de considération [1]. Il encourut la haine de l'armée par la plus atroce cruauté, par un crime : mécontent du général de brigade Thiébault, qui avait fait acquitter deux soldats traduits en conseil de guerre sur une fausse accusation et que lui, le général Leclerc, voulait faire fusiller quand même, « pour l'exemple », disait-il, il fit arrêter un soldat de la brigade du général Thié-

1. Général THIÉBAULT, *Mémoires*, t. III, p. 209. — CONSTANT, *Mémoires*, t. I, p. 187 : « Le nom du général Leclerc, aujourd'hui à peu près oublié, est en quelque sorte voué au mépris. »

bault et donna l'ordre de le fusiller sur-le-champ. Il prit ainsi sa revanche par un assassinat. Ce fait ne serait pas croyable s'il n'était rapporté par Thiébault lui-même, homme aussi loyal que brave.

Revenu de l'expédition de Portugal, le général Leclerc ne tarda pas à être l'objet d'une nouvelle faveur destinée à récompenser les *services* rendus pendant son premier commandement. Le général Bonaparte organisait une expédition qui avait pour objet de reconquérir la colonie de Saint-Domingue que les nègres révoltés occupaient en maitres depuis 1792. Il s'était préalablement assuré de l'assentiment de l'Angleterre, car la paix n'était pas encore conclue. Les forces navales et militaires se concentraient dans nos ports de guerre, particulièrement à Lorient et à Brest. L'amiral Villaret-Joyeuse eut le commandement de la flotte et le général Leclerc le commandement en chef de l'expédition.

Pendant que les forces s'organisaient et que tout se préparait pour le départ, le premier consul avait dit à sa sœur qu'elle accompagnerait son mari à Saint-Domingue. Elle ne s'en souciait guère, ni son mari non plus. « Je crois, a dit la duchesse d'Abrantès, que le général Leclerc se sera t bien passé de cette addition à son bagage, car c'était une vraie calamité, après qu'on avait épuisé le plaisir de la regarder pendant un quart d'heure, que d'avoir la terrible charge de distraire, d'occuper, de soigner Mme Leclerc [1]. »

Le premier consul avait jugé le départ de sa sœur nécessaire pour faire cesser certaines folies que se permettait Mme Leclerc et couper court à de certains excès qui faisaient jaser et que Mme de Rémusat mentionne sans vouloir préciser [2].

1. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. IV, p. 242.
2. Mme DE RÉMUSAT. *Mémoires*, t. I p. 200.

En attendant, avant de quitter Paris, Mme Leclerc faisait des visites. Elle allait plus que jamais chez son amie Mme Junot, et son caractère bizarre, fantasque se donnait pleine et entière carrière. Tantôt elle paraissait enchantée de partir avec *son petit Leclerc*, comme elle disait, de faire partie d'une expédition qui paraissait promettre tant de merveilles et où elle se proposait de s'amuser énormément; tantôt elle était prise de véritables accès de désespoir à la pensée de ce départ.

— Comme je vais m'ennuyer, disait-elle, là-bas, seule avec mon mari!... Je ne puis me résoudre à quitter Paris. Non, en vérité, ce n'est qu'à Paris que je puis vivre. Je ne conçois pas cette idée de mon frère de vouloir qu'une femme soit avec son mari! C'est ridicule au dernier point. Qu'est-ce que cela peut lui faire, je vous le demande, que je reste m'amuser à Paris, au lieu d'aller m'ennuyer en la compagnie du général dans ce pays de sauvages? Oh! j'en mourrai, sûrement! D'ailleurs, je suis déjà malade.

Et alors c'étaient des attendrissements interminables sur son malheureux sort, des larmes sur sa mort, comme si c'était déjà chose faite et cette idée de mourir, elle si belle, la jetait dans une désolation à faire pitié.

— Allons, ne vous désolez pas ainsi, lui dit un jour son amie. Vous voilà bien malheureuse! Vous allez dans un pays où vous serez reine; des nègres vous porteront en palanquin, de belles négresses vous berceront dans un hamac sous les plus beaux arbres de la création; ils vous feront de la fraîcheur en agitant autour de votre visage de grands éventails de plumes. Oh! ce sera une existence enchanteresse!...

— Mais les sauvages?... Mais les serpents?...

— Des sauvages, il n'y en a plus et, du reste, vous

serez accompagnée par toute une armée de braves, quant à des serpents, comment aurait-il pu en arriver un seul à Saint-Domingue, puisque c'est une île?

— C'est juste. Me voilà rassurée. Mais alors il faut que je prépare mes toilettes pour aller là-bas et faire tourner la tête aux singes de ce pays. Dites-moi, est-ce que je serai assez jolie pour eux, avec un madras à la créole sur la tête!

Son amie fit apporter des madras et la charmante tête de Mme Leclerc fut nouée, en un tour de main, dans les replis d'un madras aux couleurs éclatantes.

— Oui, ça ne va pas trop mal. Oh! dis donc, Laurette, une idée : si tu venais avec moi à Saint-Domingue? Nous donnerons des bals, nous ferons des parties dans les montagnes, et puis sur mer... Ce sera gentil comme tout.

Et celle à qui elle faisait cette proposition, la tutoyant par-ci par-là, comme le général Bonaparte son frère tutoyait ses soldats, était au huitième mois d'une grossesse des plus accentuées. Elle dut le lui rappeler.

— Tiens! c'est vrai; je n'y avais pas pensé, dit-elle.

Et devant la perspective d'aller sans son amie à Saint-Domingue, les larmes se remettaient à couler et il fallait recommencer les consolations. Un moment après, tout cela était oublié.

Mme Leclerc s'amusait aux préparatifs de son voyage comme si le jour du départ ne devait jamais arriver. Elle accumulait des montagnes de robes, des pyramides de chapeaux, des monceaux de bibelots de toute espèce. C'était à croire que toutes ces inutilités ne parviendraient pas à se caser sur les bâtiments de la flotte. Le général Leclerc fut effrayé d'un convoi

de bagages aussi considérable ; il parla de le reduire. « Alors je reste ; je veux bien, moi... », répliqua la charmante Paulette. Force fut au général d'obéir.

Tant qu'elle fut à Paris, puis à Brest, tout cela allait encore assez bien ; les préparatifs, le voyage lui donnèrent des distractions. Mais quand il s'agit de se mettre en mer pour tout de bon, quand il fallut monter sur le vaisseau l'*Océan* qui devait la transporter à Saint-Domingue, ce fut bien une autre affaire. Elle pleura, elle tempêta, elle jura qu'elle n'y mettrait pas les pieds... Pourtant le beau Fréron, son ancien prétendu, était du voyage [1] et montait le même bâtiment. Cela ne la toucha guère ; elle ne voulait pas aller plus loin que Brest. Il fallut la porter. Comme il n'y avait pas de palanquins à Brest, on la mit dans une voiture qui la conduisit au lieu d'embarquement ; là, elle fut prise et déposée par deux vigoureux matelots dans une embarcation du vaisseau-amiral et conduite sans retard à bord de l'*Océan*. Son fils, le petit Dermide, y fut porté en même temps. La flotte leva l'ancre, les bâtiments défilèrent majestueusement, toutes voiles déployées, dans le goulet de la rade de Brest et disparurent bientôt dans les brumes de l'horizon.

Le général Leclerc n'était pas un officier capable de diriger une expédition aussi importante ; de plus, il ne connaissait rien aux affaires coloniales. Son caractère hésitant, son administration cauteleuse et imprévoyante furent en grande partie les causes de

1. « Par une malicieuse intention de son puissant frère, elle avait fait cette longue traversée en compagnie de son ex-Roméo, le beau Fréron. » (Th. JUNG, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, t. II, p. 414). On ne voit pas en quoi cette intention était malicieuse.

l'insuccès de la campagne et de la perte à peu près complète de l'armée.

A peine arrivé, le général Leclerc s'établit dans la ville du Cap. Les noirs y avaient mis le feu au moment du débarquement des Français, mais les matelots de la flotte parvinrent à arrêter les progrès de l'incendie avant la destruction totale de la ville.

Plus tard, il alla s'établir avec sa femme et sa maison militaire dans l'île de la Tortue. La vie était plus sûre, plus agréable qu'en tout autre endroit : on y était à l'abri des atteintes du fanatisme des nègres, et de plus, la brise de mer qui accompagne toujours la marée montante, en faisait un séjour très sain. Il n'en était pas de même malheureusement dans la grande île. Les fièvres paludéennes, la fièvre jaune, le choléra, l'assassinat des sentinelles, le massacre des détachements isolés décimèrent nos malheureuses et vaillantes troupes et mirent rapidement l'armée expéditionnaire dans la plus fâcheuse des situations. L'impéritie du général en chef y contribua aussi pour une bonne part. Peu à peu, après des alternatives diverses, il fallut se mettre sur la défensive. Le Cap fut assiégé. Le général Leclerc, qui s'y était réfugié avec sa femme et son enfant, se rendant compte des fautes qu'il avait commises, sentant la lourde responsabilité qui pesait sur lui, commençait à voir décliner sa santé. Tout cela l'empêchait sans doute de voir les folies auxquelles sa femme se livrait à Saint-Domingue, comme si elle eût été à Paris.

On ne connait rien de bien précis sur les excentricités de Mme Leclerc à Saint-Domingue. On sait qu'elle s'y amusa, et avec acharnement. Le grave chancelier Pasquier a dit que « le soleil des tropiques avait été étonné de son ardeur dans les plaisirs[1]. » Il paraît,

1. Chancelier Pasquier, *Mémoires*, t. I, p. 403.

et cela aura peut-être aussi étonné le même soleil, que Mme Leclerc montra, dans certaines circonstances critiques, un sang-froid extraordinaire. Il y a là de quoi surprendre les simples mortels. Constant, le premier valet de chambre de Napoléon, raconte, dans ses *Mémoires* les actes de sang-froid de Mme Leclerc pendant la guerre de Saint-Domingue ; il dit qu'il les tient d'un témoin oculaire qu'il a connu à Paris, au service de la princesse Pauline. Il faut cependant se défier de son récit. On n'était que trop porté, dans l'entourage impérial, à prêter à tous les membres de la famille de Napoléon des qualités et des mérites qu'ils n'avaient que peu, pour ne pas dire pas du tout. On le faisait pour flatter le Maître. Comme on ne pouvait guère donner d'éloges à la conduite privée de Mme Leclerc[1], que les compliments sur sa beauté étaient devenus chose banale, on crut sans doute se rendre agréable à l'empereur en lui racontant que sa sœur, la légère Paulette, avait accompli des actes héroïques. La chose, autrement, serait peu croyable. Au reste, voici ce qu'on a raconté et répété :

Vers la fin d'octobre 1802, le général Leclerc, après avoir évacué successivement Fort-Dauphin et Port-de-Paix, s'était retiré dans le nord de l'île et occupait le Cap. Ses mécomptes l'avaient rendu malade. Les

1. On en donna pourtant jadis à la conduite de Diane de Poitiers et le poète Olivier de Magny a dit d'elle :

> Partout où vous allez, et de jour et de nuit,
> La *piété*, la *foi* et la *vertu* vous suit,
> La *chasteté*, l'*honneur*............

Mme de Pompadour vit aussi célébrer ses *vertus*, sa *pudeur* et sa *chasteté*, et par qui ? Par un abbé, l'abbé de Bernis.

Il n'y aurait donc rien eu d'étonnant à ce que des courtisans vantassent la chasteté et les vertus de la sœur de Napoléon, et même de ses sœurs, car aucune des trois ne fut ce qu'on appelle une femme vertueuse, une femme honnête.

nègres insurgés, avisés par leurs espions de la maladie du général français, avaient voulu profiter de cette circonstance pour attaquer les blancs. Le 28 octobre, Christophe, Clervaux et Dessalines, à la tête de plus de douze mille nègres, étaient venus assiéger le Cap. Devant le nombre des assaillants, les Français, réduits à un millier d'hommes, durent abandonner les postes avancés et le Haut-du-Cap. Ils se renfermèrent dans la ville. Les nègres donnèrent vaillamment l'assaut. Ils furent repoussés non moins vaillamment, avec la sombre fureur du désespoir : chacun savait qu'en cas de prise de la ville, les nègres ne feraient de quartier à aucun blanc. C'était une guerre atroce, une guerre d'extermination. Le général Leclerc, quoique très malade, dirigeait la défense. Pendant ce temps, Mme Leclerc et son petit Dermide étaient en ville, dans la maison où le commandant en chef avait établi son quartier général. Elle avait, pour veiller à sa sûreté, un ami dévoué et une demi-compagnie d'artilleurs. La maison était située au pied des mornes qui bordent la côte. Craignant que les nègres, dans leurs élans furieux, ne vinssent à forcer la résistance sur ce point, n'étant pas rassuré non plus sur l'issue définitive de la lutte engagée, Leclerc envoya par un aide de camp l'ordre à sa femme de se retirer avec son fils à bord d'un des vaisseaux de la flotte. Pauline répondit qu'elle était mieux dans sa maison et qu'elle préférait y rester. Les dames de la ville qui, pour se donner mutuellement du courage, s'étaient réunies autour d'elle dans cette circonstance critique, l'engageaient à se conformer à l'ordre de son mari ; elle leur répondit : « Vous pouvez partir, vous ; vous n'êtes point sœur de Bonaparte. »

Ce mot, s'il a été dit par elle au milieu du tumulte de la bataille qui étreignait la ville, et s'il ne lui a pas

été prêté après coup, est très bien ; il est d'une noble crânerie ; c'est de la *pose*, si on veut, mais de la belle pose, de la pose de bon aloi et de bon goût ; elle vous a un parfum de coquet héroïsme qui fait plaisir. Mais, encore une fois, Pauline a-t-elle dit ce mot ?

Le général Leclerc, à qui l'aide de camp avait rapporté la réponse de Pauline, le dépêcha de nouveau à sa femme avec ordre de la ficeler sur un fauteuil s'il le fallait, et de la transporter à bord de gré ou de force. La jeune femme, se refusant de nouveau à quitter la maison, fut ficelée sur un fauteuil, comme l'avait prescrit son mari et conduite sous l'escorte de ses artilleurs jusqu'au môle, où se trouvaient les embarcations pour se rendre à bord des vaisseaux. Un soldat, portant le petit Dermide dans ses bras, marchait à côté de Mme Leclerc ; et, comme Astyanax jouant avec le panache du casque d'Hector, Dermide caressait de ses petites mains le plumet de son artilleur. Les femmes de la ville suivaient Mme Leclerc pour aller chercher elles aussi un refuge sur les bâtiments français. C'était un triste cortège ! On arrivait aux embarcations lorsque survint un aide de camp annonçant la fin du combat et la fuite des noirs.

— Vous le voyez bien, dit alors Pauline ; n'avais-je pas raison de ne pas vouloir me déranger ?

Mais tout danger n'était pas encore passé. A peine se remettait-on en route pour rentrer au Cap, Pauline toujours portée dans son fauteuil, qu'une troupe de nègres égarée parut sur ce point. Il fallut les éloigner à coups de fusil et essuyer leur feu. Dans cette situation périlleuse, on admira beaucoup, paraît-il, le courage de la jeune femme qui conservait le calme et le sang-froid d'un vieux grenadier éprouvé par vingt combats.

Une fois les derniers assauts repoussés et les nègres

mis en fuite, le général Leclerc, à bout de force et de santé dut prendre le lit. Le choléra eut vite raison de son épuisement, et le général mourut dans la nuit du 1er au 2 novembre 1802.

Mme Leclerc était capable de toute les excentricités. Elle se montra en ces cruelles circonstances, à ce qu'on a assuré, épouse dévouée. Pendant la courte maladie de son mari, elle ne quitta pas son chevet et fit son devoir, malgré les dangers de contagion, avec une tendre sollicitude.

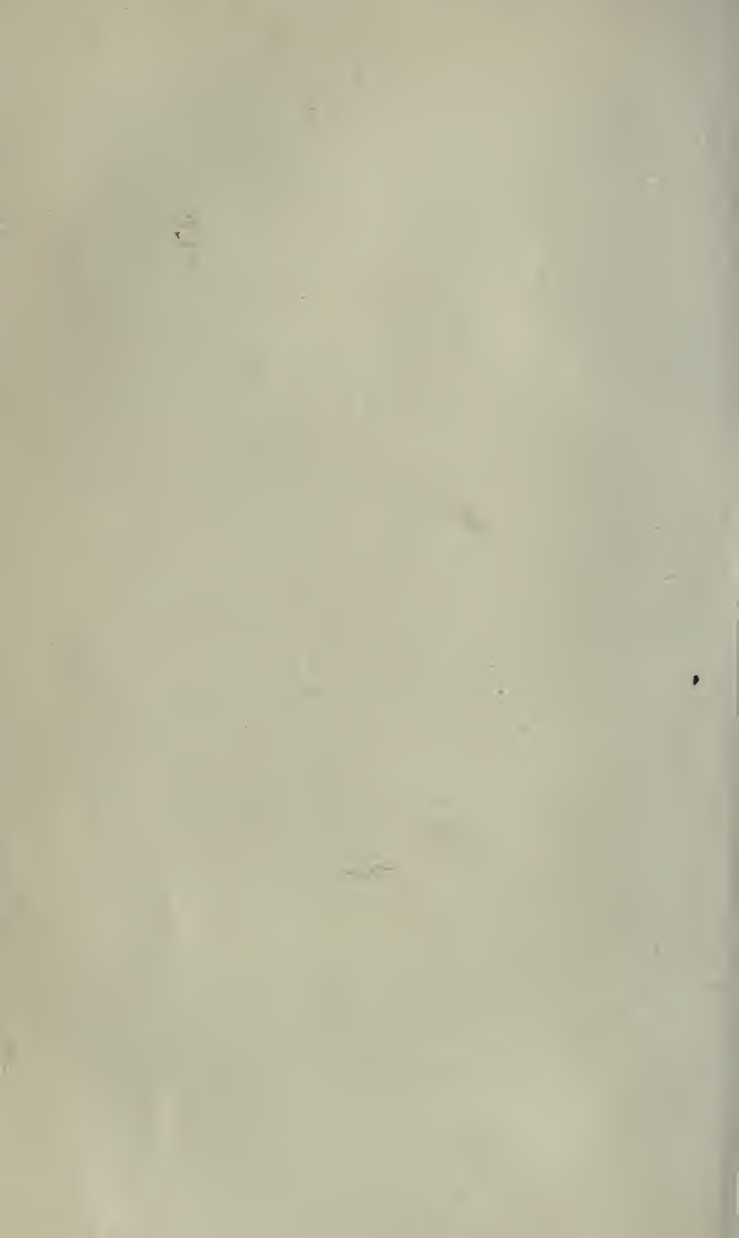
Elle aussi était malade, mais non du choléra. On a vu qu'elle s'était livrée avec rage à tous les plaisirs, dès son arrivée à Saint-Domingue : « Elle s'était plongée, pour s'étourdir, dans toutes sortes de sensualités [1] » et l'on a vu que le grave chancelier Pasquier dans ses *Mémoires*, a dit qu'« elle avait étonné le soleil des tropiques par son ardeur dans les plaisirs. »

Aussi sa santé en fut-elle très atteinte. Elle revint en France avec son petit Dermide sur le vaisseau le *Swiftsure* ramenant le corps de son malheureux époux. Depuis qu'il était mort, elle avait eu pour lui une prévenance, chose à laquelle, si ce n'est dans ses trois derniers jours, le pauvre homme n'avait pas été habitué : elle lui fit faire un superbe cercueil en bois de cèdre odorant. Qu'on vienne dire après cela qu'elle n'aimait pas son mari ! De plus, malade comme elle était, ses cheveux tombant chaque jour, les médecins lui avaient conseillé de les couper. Elle s'y résigna en soupirant et déclara qu'elle en faisait le sacrifice aux mânes du défunt. Quand, un peu plus tard, le premier consul apprit ce sacrifice *spontané*, il ne put s'empêcher de dire : « Elle sait bien que sa chevelure repoussera plus belle que jamais ! »

1. FOUCHÉ, *Mémoires*, t. II, p. 45.



La Villa Borghèse, près de Rome, résidence d'été de Pauline Bonaparte, d'après un document de l'époque.



« Que le monde, s'écrie Bossuet, voit peu de ces veuves dont parle saint Paul, « qui vraiment veuves et désolées » s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leurs époux, y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries, et, délaissées sur la terre, « mettent leur espérance en Dieu et passent les jours et les nuits dans la prière ! » Et Bossuet ajoute : « Parmi nous la viduité, est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état désirable, où, affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même[1]. » Hélas! Mme Leclerc n'était pas une de ces veuves modèles dont parlait saint Paul; elle était une veuve toute moderne, une veuve à la mode : c'était toute son ambition.

Pauline, que l'on se plaisait à comparer en ce moment à Artémise, débarqua à Toulon avec le général Humbert, qui l'avait accompagnée, au mois de janvier 1800 ; elle vint aussitôt à Paris. Le général Humbert fut mis en disgrâce, pour avoir plu à la jeune femme, à ce que dirent quelques mauvaises langues[2]. Quant à Pauline, elle déploya, dès son arrivée à Paris, une douleur théâtrale. Il semblait que cette douleur l'amusât. Après tout, c'était du nouveau et Tacite n'a-t-il pas dit : « *Omne ignotum pro magnifico est* », tout

1. BOSSUET, Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, princesse palatine.

2. Le général Humbert passait pour un des plus beaux hommes de l'armée. Il paraît que c'est lui que Ronsard a mis en scène dans le *Lion amoureux*. Il était d'une bravoure insensée et avait l'esprit d'un aventurier. Assez borné, avec cela, et d'une ignorance surprenante. Lorsqu'on lui confia le commandement de l'avant-garde de l'armée d'Irlande, sous le Directoire, Carnot lui témoignait ses appréhensions sur la rencontre possible en mer de forces anglaises supérieures : « Eh bien, citoyen Directeur, répondit le général, pourquoi donc ne pas aller en Irlande par terre? »

ce qu'on ne connaît pas est beau ? D'ailleurs, le deuil lui allait si bien ! Fouché prétend que Mme Leclerc était triomphante de se voir libre. C'est possible, mais, si elle triomphait, elle ne pouvait guère oublier qu'elle était malade. Mme de Rémusat ne cache pas qu' « elle était dès lors attaquée d'un mal assez grave qui l'a toujours poursuivie[1] » et Mme d'Abrantès dit qu' « elle eut même pendant quelque temps à la main une horrible plaie qu'on fit disparaître, mais qui revint ensuite malgré tous les efforts des médecins[2]. » Fouché, précisant un peu ce mal mystérieux, dit de son côté : « Dévorée longtemps par une maladie dont le siège accuse l'incontinence, Pauline eut recours à tous les trésors d'Esculape et guérit. Chose étrange, dans sa cure merveilleuse ! c'est que loin d'être flétrie, sa beauté n'en reçut que plus d'éclat et de fraîcheur, telle que ces fleurs singulières que l'engrais fait éclore et rend de plus en plus vivaces.[3] » Mme de Rémusat est d'accord avec Fouché pour rendre hommage, à cette époque, à la beauté de Mme Leclerc : « Quoique affaiblie et souffrante, dit-elle, et revêtue du triste costume de deuil, elle me parut la plus charmante personne que j'eusse vue de ma vie[4]. »

Une fois sa sœur à Paris, le premier consul la sermonna, l'exhorta à ne pas retomber dans les erreurs du passé et lui demanda sa parole d'honneur de se mieux conduire à l'avenir. Pauline la lui donna. Cela n'engage à rien, pensait-elle, et pourquoi contrarier mon bon frère ? Mais le général Bonaparte, qui n'avait qu'une confiance très limitée dans les promesses de sa jolie petite sœur et qui savait bien que ni son mariage

1. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. I, p. 200.
2. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. V, p. 112.
3. FOUCHÉ, *Mémoires*, t. II, p. 43.
4. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. I, p. 200.

ni son veuvage ne lui avaient mis beaucoup de sérieux dans le caractère, chargea son frère Joseph de veiller, avec sa femme Julie, sur la conduite de cette petite écervelée de Pauline. Il voulait que le temps de son deuil se passât d'une façon convenable. Une fois ce deuil terminé, il se hâterait de lui choisir un nouveau mari. Mme Leclerc alla donc s'établir dans le rez-de-chaussée de l'hôtel de son frère Joseph. C'était le superbe hôtel Marbeuf, rue du Faubourg-Saint-Honoré, qui plus tard fut donné comme cadeau de noce à Mme la maréchale Suchet.

Le corps du général Leclerc fut porté au Panthéon. On lui fit des funérailles superbes, celles d'un général en chef tué à l'ennemi.

La mort du beau-frère du premier consul avait donné lieu à un petit incident qui, pour des yeux attentifs, marquait un pas de plus vers les idées et les usages monarchiques. Ce retour aux anciennes coutumes se manifestait de jour en jour plus ouvertement dans la manière d'être du premier magistrat de la République. Le général Bonaparte avait pris naturellement le deuil de son beau-frère. Il était convenable, pendant qu'il portait ce deuil, que sa maison le portât également : préfets du palais et dames pour accompagner Mme Bonaparte le prirent, comme aussi les cochers et les derniers des domestiques. Tout ceci n'avait rien que de très naturel. Mais voilà qui fut plus remarqué. Il fut question que le corps diplomatique vînt présenter au premier consul et à sa femme des compliments officiels de condoléance. On émit l'avis qu'il était nécessaire, pour faire cette démarche de haute convenance, de se présenter en habits de deuil. Comme les ambassadeurs n'avaient pas le temps d'en référer, sur ce point, à leurs cours, l'avis de se mettre en noir prévalut et cette visite se fit en grande cé-

rémonie. On n'en eût pas fait davantage pour un souverain.

Cependant, Mme Leclerc s'ennuyait et bâillait toute la journée. Incapable de s'occuper, n'ouvrant jamais un livre, ne faisant pas encore de musique, ne sachant tenir ni un crayon, ni un pinceau, ni une aiguille, les heures, qui s'écoulent cependant si vite, lui paraissaient d'une longueur mortelle.

— Oh! disait-elle parfois, je m'ennuie tant, que j'en mourrai, positivement. Et si mon frère prétend toujours m'empêcher de voir du monde, je me tuerai!

En attendant, elle cherchait à tuer le temps et, pour ménager sa précieuse santé, elle se faisait porter en litière, quand le temps était beau, pour prendre l'air du dehors. Il lui arrivait bien, parfois, d'enfreindre la consigne fraternelle et de recevoir quelques visiteurs; il n'y avait pas grand mal à cela, et les personnes qui, dans le commencement, allèrent chez elle, étaient de vieux amis, les Permon, le général et Mme Junot et quelques autres. Mais elle ne tarda pas a en faire venir davantage. Il fut une femme qu'elle appela plus d'une fois. C'était une nécromancienne, qu'elle avais jadis consultée à Marseille où elle était fort célèbre, alors que le général Bonaparte ne l'était pas encore. Elle avait cette petitesse d'esprit, comme sa belle-sœur Joséphine, de consulter les devineresses, sorcières et autres bonnes femmes de cette espèce, et, comme sa belle-sœur aussi, elle croyait en leurs oracles plus qu'elle ne croyait en Dieu, sans examen et sans discussion.

Sur quoi interrogeait-elle la sybille? Vraisemblablement sur la durée qu'aurait encore, sinon son veuvage, du moins l'ennui de son deuil, de sa séquestration. Pour son veuvage, elle savait bien s'en consoler et elle saurait bien aussi le faire cesser quand

elle le voudrait. Peut-être lui demanda-t-elle aussi, mais un peu plus tard — car elle la fit venir plus d'une fois — si elle était aimée des jeunes gens avec lesquels elle avait continuellement des intrigues amoureuses. C'était un spectacle aussi ridicule que grotesque de voir cette nécromancienne, dans un superbe boudoir renfermant tout ce que l'art produit de plus élégant, s'installer le plus sérieusement du monde devant une table, tandis que la belle veuve la considérait avec attention et ne perdait ni un seul de ses gestes, ni une seule de ses paroles. « C'était une petite femme assez malproprement vêtue, d'une figure ridée, mais qui ne manquait pas de finesse et dont les yeux, quoique très petits, avaient un feu pénétrant. Son langage était commun, trivial et fortement accentué à la provençale [1]. » Elle prenait un jeu de cartes de *tarot*, le battait et disposait les cartes, d'un air mystérieux, sur la table. Elle plaçait ensuite un verre d'eau au milieu de la table. Ces préparatifs terminés, ce qui n'était pas long, elle tirait un œuf de sa poche. Cet œuf, disait-elle, avait été pondu, non pas par elle, mais pour la circonstance. Elle le brisait d'un coup sec et l'ouvrait absolument de la même façon qu'une cuisinière se disposant à faire une omelette ; elle mettait ensuite le jaune de l'œuf dans une des moitiés de la coque, tandis que le blanc était soigneusement recueilli dans l'autre. La sybille se recueillait elle-même avec un air de mystérieuse componction. Le moment solennel approchait; l'oracle allait parler. Elle versait alors tout le blanc d'œuf dans le verre d'eau, traversait cette agglutination glaireuse d'une longue aiguille à tricoter et lui imprimait, en la faisant tourner entre ses deux mains

1. Général DE RICARD, *Autour des Bonaparte.*

appuyées à plat l'une contre l'autre, un mouvement de rotation de plus en plus accentué. La substance glaireuse suivait peu à peu le mouvement de l'aiguille à tricoter, et la sorcière suivait de l'œil les petits incidents qui se passaient dans son verre d'eau. On eût dit qu'elle cherchait à démontrer l'origine du monde et la formation des planètes. D'après les parties qui se détachaient, plus ou moins grosses, plus ou moins nombreuses, de la masse principale, elle prononçait les arrêts du destin et prophétisait l'avenir à Pauline qui, la bouche ouverte jusqu'au gosier, l'œil fixe et dilaté, écoutait avec autant de sérieux que de bonheur toutes ces imbécillités.

Ce que lui prédisait la devineresse, on ne peut le savoir; mais ce que faisait Pauline, en dépit des ordres formels du premier consul et de la surveillance dont elle était l'objet chez son frère Joseph, on le sait en partie. Cette princesse, « gloutonne de plaisirs », pour employer un mot de Mme de Motteville, cherchait à se consoler, à se distraire plutôt, et ses distractions n'étaient pas de celles qu'autorisent la morale et les convenances. Sa conduite était d'une légèreté qui dépassait tout ce qu'on put imaginer. Elle eut au grand jour plusieurs liaisons, une entre autres, au su de tout Paris, avec l'acteur Lafon, du Théâtre-Français. Son caprice pour ce comédien était commencé avant son départ pour Saint-Domingue et n'avait peut-être pas été étranger à ce départ. Le premier consul avait trouvé l'occasion excellente pour couper court à cette liaison dès son origine, mais le voyage de Saint-Domingue ne fut qu'un entr'acte : à son retour, Paulette recommença sa petite comédie avec son comédien. Il paraît que Lafon aimait beaucoup sa maîtresse, car, lorsqu'on avait appris au foyer du Théâtre-Français que Mme Leclerc devait accompa-

gner son mari dans la lointaine expédition dont il avait le commandement en chef, Mlle Duchesnois s'écria : « Lafon ne s'en consolera pas ; il est capable d'en mourir![1] »

Si la légère Pauline formait vite ses liaisons, elle les dénouait et les oubliait, c'est une justice à lui rendre, avec la même rapidité. La plus connue de ses intrigues, et celle qui dura le plus longtemps, fut avec M. Jules de Canouville, jeune officier léger, aimable, frivole, bon vivant, joli garçon avec cela, et brave comme il n'est pas possible de l'être davantage : bref un de ces adorables mauvais sujets qui sont la coqueluche de toutes les femmes.

Napoléon ne tarda pas à apprendre les nouvelles fredaines de l'incorrigible Pauline. Il en fut fort ennuyé, mais qu'y faire? La mettre au couvent? Cela n'était guère possible. La marier? Oui, il n'y avait que cela, un mari la ferait peut-être tenir tranquille : ce n'était pas, par exemple, un joli cadeau à lui faire, que de lui donner la belle Paulette, mais il ferait comme les autres, il finirait par en prendre son parti. Lui, Bonaparte, était-il autrement? Et sa femme ne lui en faisait-elle pas voir de plus d'une couleur?

Pauline avait justement en ce moment un caprice pour le prince Camille Borghèse, depuis assez peu de temps arrivé de Rome à Paris. Etait-ce bien un caprice? Les deux millions de rente du prince Borghèse joints à un physique peu fait pour séduire cette petite diablesse de Pauline, peuvent faire croire que le calcul tint, dans cette liaison, plus de place que l'amour. Toujours est-il que cette liaison étant devenue publique, le premier consul s'en mêla et voulut la faire légitimer par le mariage. On persuada au

1 Constant, *Mémoires*, t. I, p. 191.

prince qu'il était amoureux de Pauline et il consentit à épouser sa maîtresse ; tous deux firent là une sottise, mais en toute connaissance de cause. Il fallut donc présenter officiellement le prince Borghèse au premier consul. Cette présentation eut lieu chez Lucien Bonaparte. Lucien habitait alors l'hôtel de Brienne, qui est aujourd'hui l'hôtel du ministre de la guerre. Le prince avait commandé pour la circons tance un costume qui fit époque dans les annales élé gantes du temps. Mme d'Abrantès le décrit ainsi : « Le prince Borghèse est le premier homme *présenté* en *habit habillé*. Le sien, en raison de la saison (on était au mois de mai), était en étoffe légère, couleur changeante, ce que nous appelons gorge de pigeon ; il avait la brette en travers, et portait sous le bras un chapeau garni de plumes, mais non pas comme tous les chapeaux ; celui-ci était en *taffetas*, noir à la vérité. J'ajoute ce mot, car de l'humeur dont ils étaient à la cour du Pape, le chapeau aurait bien pu être de la couleur de l'habit [1]. »

Camille Borghèse, prince romain, avait fait dans les rangs de l'armée française les premières campagnes d'Italie. Bien qu'il appartînt à l'une des plus illustres et des plus riches familles de Rome, bien qu'il fut arrière-neveu du pape Paul V [2], il avait été, dit Méneval, un des premiers en Italie à se rallier aux principes de la Révolution française. On lui en avait fait, en France, un mérite, mais, quand on connait le dessous des cartes, le mérite était assez mince. Camille Borghèse avait un frère, le prince Aldobrandini. Pour mettre à l'abri l'immense fortune de leur mai-

1. Duchesse d'ABRANTÈS, *Histoires des salons de Paris*, t. II, p. 498.
2. Chose curieuse ! La mère du pape Paul V était une Bonaparte.

son, pendant les événements qui bouleversaient l'Italie, l'un des frères avait embrassé le parti français, l'autre le parti papal. En cas de succès des Français, les biens des Borghèse étaient respectés parce que l'un des frères pouvait prouver qu'il était du parti patriote; en cas d'échec, c'est celui qui appartenait au parti papal qui servait de protecteur. Combien d'opinions politiques n'ont pas de fondement plus sérieux! La conscience y tient souvent, c'est triste à dire pour l'honneur de l'humanité, moins de place que l'intérêt.

Le prince Borghèse était ce que l'on appelait alors un joli homme; avec ses favoris noirs et ses cheveux crépus, il ne manquait pas d'une certaine distinction naturelle; mais il ne fallait pas le regarder quand il marchait, car il avait une tournure grotesque; on eût juré un de ces Transtévérins de Rome, habillé en homme du monde.

En arrivant à Paris, le prince Borghèse avait apporté avec lui le luxe et la magnificence auxquels il était habitué à Rome. Il avait loué le superbe hôtel d'Ogny, rue Grange-Batelière. Il aimait les chevaux : ses attelages furent bientôt cités à l'égal de ceux du prince de Fuentès-Pignatelli et du prince Demidof, qui donnaient alors « l'exemple de la richesse » et de la dépense à Paris. Personne n'était plus capable que lui de conduire un attelage à quatre chevaux, mais personne aussi plus incapable de soutenir une conversation. Excellent cocher, parfait palefrenier, il était nul partout ailleurs qu'à l'écurie ou sur le siège d'une voiture. D'un esprit fort peu étendu, il en avait cependant assez pour se rendre compte de sa médiocrité. De plus, le pauvre garçon n'avait pas été élevé et avait poussé comme il avait pu, son père prétendant que ses enfants en sauraient toujours assez pour

être les sujets d'un pape. Aussi, dès son arrivée à Paris, se plaisant à la conversation de son concierge, qu'il trouvait *distingué*, c'est avec ce concierge et sa famille qu'il passait ses soirées. Mais, avec son nom et sa fortune, il ne tarda pas à avoir des invitations et des relations. Il fut recherché. Comme les salons commençaient à se rouvrir à Paris, on voulut l'avoir partout. Il se fit une réputation de beau danseur et chacun se plut à reconnaître qu'il était le meilleur garçon du monde.

Mais s'il était difficile de trouver les bornes de sa douceur et de sa patience, on avait vite fait de découvrir celles de son intelligence. Enfin, sous ce rapport, il était très suffisant pour celle qu'il épousait. Sous un autre rapport, par exemple, le plus important pour cette petite enragée de Pauline, il était absolument insuffisant[1]. Il eût dû le savoir et Pauline, qui avait d'abord pris ce mari à l'essai, n'en devait rien ignorer non plus. Aussi cette union eût-elle été incompréhensible si la vanité de l'un et de l'autre conjoint n'en eût été la raison déterminante. Pauline voulait être princesse et le prince était flatté de devenir le beau-frère du premier consul de la République française ; il devint un peu plus tard quelque autre chose dont il fut moins flatté, mais il devait s'y attendre et en avait sans doute pris d'avance son parti.

L'idée de marier sa sœur avec Borghèse, d'accord avec les convenances mondaines et les exigences de

1. On lit dans les *Mémoires* du général THIÉBAULT, t. II, p. 179 : « Le mariage du prince Camille Borghèse avec Mme Leclerc acheva de révéler qu'il ne pouvait avoir ni femme ni maîtresse. Se donner à lui était ne se donner à personne. » Ce passage concorde avec un mot dit par Pauline elle-même et cité par Mme D'ABRANTÈS dans ses *Salons de Paris*, t. III, p. 366, que nous reproduisons plus loin.

la morale, si ce n'est avec les goûts personnels des deux jeunes gens et les exigences de Pauline, était de plus d'accord avec la politique du premier consul. C'était encore un acheminement vers la monarchie, et cette union aidait à y préparer insensiblement les esprits. Si Pauline et la famille Bonaparte se trouvaient flattées d'une union, ou plutôt d'une alliance avec ce prince romain, les Italiens, de leur côté, en étaient satisfaits[1]. Quant au faubourg Saint-Germain, il en fut quelque peu vexé et l'on y répéta, à la création de l'Empire, avec autant de jalousie que d'ironie : « Il y aura donc une véritable princesse dans la famille de Bonaparte. »

Le chevalier Angiolini, ministre de Toscane à Paris, par qui le prince fut présenté officiellement au premier consul, prêta également ses bons offices pour la demande en mariage. Le premier consul fit attendre quelque temps sa réponse, peut-être pour « ne pas avoir l'air d'accepter avec trop d'empressement une première proposition[2] ». Enfin, il donna une réponse favorable et le premier consul, en accordant à Camille Borghèse la main de sa sœur, lui dit : « Prince, ma sœur Pauline semblait destinée à épouser un Romain, car, de la tête aux pieds, elle est toute Romaine. » Quant à la jolie petite Pauline, elle était au comble de la joie à la pensée qu'elle allait devenir princesse.

Comme dot, le général Bonaparte donna à sa sœur cinq cent mille francs. Pauline apportait en outre la

1. « Mon origine, a dit Napoléon lui-même, m'a fait regarder par tous les Italiens comme un compatriote... Quand il fut question du mariage de ma sœur Pauline avec le prince Borghèse, il n'y eût qu'une voix à Rome et en Toscane, dans cette famille et dans tous ses alliés : « C'est bien, ont-ils tous dit, c'est entre nous, c'est une de nos familles. » (*Mémorial*, 6 août 1816.)

2. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. I, p. 263.

propriété de Montgobert située non loin de Paris, à peu près à égale distance de Mortefontaine, propriété de son frère Joseph, et du Plessis-Chamant, terre de Lucien. Le prince Borghèse apportait une fortune de deux millions de rente, une galerie de statues et de tableaux qu'on citait comme une des plus belles de l'Europe et une collection de diamants dont la seule pensée faisait pâmer d'aise sa trop frivole fiancée.

Le premier consul était au camp de Boulogne lorsque le mariage se fit. Il fut célébré à Mortefontaine, dans la superbe terre de Joseph Bonaparte. Les deux époux devaient, peu de temps après leur mariage, partir pour Rome. Le prince Borghèse paraissait très amoureux de sa femme ; quant à celle-ci, elle semblait avoir épuisé avant le mariage le goût qu'elle avait pris pour l'amant : comme toujours en parei cas, il n'était plus rien resté pour le mari.

Après le mariage, il y eut une série de fêtes auxquelles il fallut assister. Le prince s'en fût bien passé, il préférait une vie paisible et bourgeoise; mais sa femme tenait à n'en pas manquer une seule. De plus, il y avait des visites indispensables à faire, particulièrement dans la famille, et, de toutes ces visites, celle à Mme Bonaparte était la plus importante. Se présenter comme princesse devant sa belle-sœur qu'elle détestait et qui n'était que Mme Bonaparte tout court, quel bonheur ! quelle revanche ! Ce fut, dans son existence, un bien gros événement que cette visite. Elle voulait écraser de son luxe et de son élégance celle qui, sous ce rapport, ne craignait la concurrence de personne. Aussi, que d'hésitations, que de perplexités même avant de se décider définitivement pour une couleur, une étoffe, une forme de robe ! Après avoir pris bien des avis, les avoir discutés point par point et avoir à chacun recommandé le

secret, elle déclara qu'elle aurait une robe de velours vert et que tous les diamants de la maison Borghèse y seraient semés avec la profusion des étoiles dans le ciel. Les pierreries qui ne pourraient pas tenir sur la robe, faute de place, elle les porterait sur la tête Ainsi fut fait. Elle passa une journée entière à s'habiller, entourée de tout un état-major de femmes de chambre, et quand elle sortit de son laboratoire, elle était resplendissante sous sa carapace de diamants : non seulement la robe et la tête en étaient couvertes, mais le cou, les bras, les mains... c'était un véritable ruissellement de feux et d'éclairs. Elle se regarda une dernière fois dans la glace avant de monter en voiture et fut si heureuse de son éblouissante beauté, que la joie, l'émotion lui permettaient à peine de parler.

C'est à Saint-Cloud que se trouvait en ce moment Mme Bonaparte. Pendant le trajet, Pauline eut le temps de se remettre de sa douce émotion et de s'habituer au bonheur d'être si belle. La pensée que sa belle-sœur serait furieuse de la voir si brillante était pour elle une jouissance non moins douce et son cœur se dilatait avec délices. Jamais femme, si la vanité doublée d'un tantinet de jalousie et d'un grain de méchanceté fait en ce monde le bonheur, ne fut plus heureuse que Pauline dans ce trajet de Paris à Saint Cloud.

De son côté, Mme Bonaparte s'apprêtait à livrer bataille. Elle avait été informée de tous les détails de la toilette qu'aurait sa belle-sœur pour lui faire sa pre mière visite. Sachant que sa robe serait en velours vert, elle pensa que l'effet de cette couleur serait considérablement diminué et contrarié dans un cadre tout bleu, et, dans cette charitable pensée — la haine donne, comme l'amour, de l'esprit même aux plus sottes — elle fit meubler entièrement en bleu le salon

dans lequel elle se proposait de recevoir la princesse Borghèse.

Si elle cherchait à atténuer autant qu'elle le pouvait l'éclat du triomphe que se promettait de remporter sa belle-sœur, elle ne négligea rien de ce qui, par le contraste, devait la faire valoir elle-même. Pauline allait être surchargée de diamants : Joséphine affecta ce jour-là une grande simplicité. Elle mit une robe de mousseline de l'Inde[1] dont la jupe formait de gros plis, à cause d'une certaine ampleur qu'elle lui avait fait donner et qu'elle trouvait plus jolie, et à juste raison, que ces sortes de fourreaux dans lesquels s'introduisaient alors les femmes sous prétexte de s'habiller. Le bas était bordé d'une lame d'or large comme le doigt. Le corsage, drapé à gros plis sur la poitrine, était retenu sur les épaules par deux têtes de lion en or émaillées de noir tout autour. La ceinture, qui était un cercle d'or plat et rigide, s'agrafait par une tête de lion semblable à celles des épaules. Les bras étaient nus et le tout formait un ensemble des plus harmonieux, fort agréable à l'œil.

L'arrivée de la princesse Borghèse dans la cour du château de Saint-Cloud fit une grande sensation parmi les gens de service. Il était neuf heures du soir. La voiture, richement décorée des armoiries des Borghèse, était attelée de six chevaux. Un piqueur la précédait et un autre la suivait à cheval, chacun portant une torche. Toutes les fenêtres du château s'ouvraient pour voir ce spectacle, auquel on n'était plus habitué depuis le commencement de la Révolution.

La princesse jouissait de son succès de tapage et de lumière et avait du plaisir jusqu'au bout des ongles.

1. Cette simplicité n'en était pas moins coûteuse ; la mousseline dont cette robe était faite se vendait six cents francs la pièce de huit aunes.

Mais son cœur s épanouit comme une rose au premier baiser du soleil du matin lorsqu'elle entendit l'huissier, ouvrant à deux battants la porte du salon consu laire, annoncer :

— Monseigneur le prince et Madame la princesse Borghèse !

Ces mots firent un effet magique. Tout le monde se leva, Mme Bonaparte comme les autres, et elle attendit, un gracieux sourire aux lèvres, que sa belle-sœur fut arrivée devant elle pour lui faire son compliment. Quant à Pauline, heureuse de traverser tout le salon sous le murmure d'une admiration générale, elle semblait se mouvoir dans un rayon de soleil. Si jamais le mot éblouissant, appliqué à une femme, fut juste, ce fut bien pour Pauline en ce moment : sa beauté était réellement étincelante au milieu des feux entrecroisés de tout ce qu'elle avait de pierreries sur sa personne. C'était d'un mauvais goût criard, mais d'un effet prodigieux. Pauline, cependant, savourait son bonheur avec un air de conviction si sérieux qu'elle en était toute drôle.

La visite se passa bien. Mme Bonaparte, toute gracieuse, eut la bonté de complimenter la princesse, avec un sourire peut-être un peu moqueur, sur le bon goût de sa toilette. Pauline, non moins gracieuse, eut la bonté d'accepter le compliment et, la visite achevée, les deux belles-sœurs s'embrassèrent avec un aimable sourire, comme si elles ne se détestaient pas de longue date.

En revenant à Paris, la princesse Borghèse avait fait monter dans sa voiture la jeune Mme Junot, sa vieille amie, qu'elle avait trouvée dans le salon de Mme Bonaparte. Mme Junot avait d'abord refusé par discrétion.

— Je ne veux pas, disait-elle, troubler votre tête-

à-tête avec le prince; vous êtes en pleine lune de miel, et...

— Une lune de miel avec CET IMBÉCILE-LA[1] ? Vous n'y pensez pas !...

En effet, Mme Junot n'y pensait guère; mais, voyant, par la réponse de Pauline, qu'il n'y avait pas d'indiscrétion à accepter, elle monta en voiture et rentra dans Paris à la lueur des torches de la princesse. Pendant la route, Pauline, qui, parce qu'elle était princesse, croyait qu'elle n'avait plus besoin d'être polie et n'avait laissé monter son invitée en voiture qu'après y être montée elle-même, faisait ses réflexions :

— As-tu vu, Laurette, comme toutes ces femmes crevaient de jalousie ?... Je suis venue tard exprès pour trouver plus de monde; je savais bien que mon frère n'y serait plus, à cette heure-là, mais ça m'est égal; si je ne l'ai pas vu, les autres m'ont vue !... Mais as-tu vu, toi, comme *elle* était jalouse? Son visage en avait pris un air *tout chose.* Oh ! je suis contente, contente !... Elle a voulu me jouer un tour en me faisant traverser le salon toute seule, sans venir au devant de moi; elle m'attendait devant son canapé. Ah ! elle ne savait pas, en agissant ainsi, tout le plaisir qu'elle me faisait, car si elle avait su !.. Enfin, de cette façon, ma robe a pu se déployer dans toute sa beauté et moi dans toute la mienne : j'ai produit mon effet! A propos, quelle sotte idée d'avoir pris un salon bleu ! c'est très laid, cela ne va avec rien... Et l'on ose dire qu'*elle* a du goût !

Ici la princesse fit une petite moue toute drôlette qui lui allait à ravir et la voiture s'arrêta. On était arrivé.

Quelques jours après les deux jeunes époux partaient

1. Voir la note de la page 190.

pour l'Italie. A peine à Rome, la princesse Borghèse, qui n'avait aucun goût pour l'amour, ou mieux pour l'affection de son mari qui cependant était très épris d'elle, eut vite noué des intrigues et des liaisons dans le palais même du prince.

Tout le monde connaît ce beau palais Borghèse, qu'on appelle à Rome le *piano* Borghèse, à cause de sa forme qui rappelle celle de cet instrument. Le souvenir du pape Paul V, qui le fit bâtir, n'eut pas le don de répandre un peu de sérieux sur l'âme si vide de la nouvelle venue dans cette illustre maison ; mais Paul V lui-même n'était-il pas tombé dans le péché de vanité ou le péché mortel d'orgueil, tout pape qu'il était, en faisant graver au-dessus des colonnes élancées du grand portique central de ce palais trop fastueux :

PAULUS V, BURGHESIUS ROMANUS

Cette étrange manière d'entendre le devoir conjugal et son honnêteté de femme fut à peine troublée chez Pauline par la mort de son fils, ce pauvre petit Dermide Leclerc, filleul de Napoléon. La princesse montra, disent certains chroniqueurs, un courage héroïque dans cette cruelle épreuve et tint à ensevelir son malheureux enfant de ses mains. C'est possible. Ces femmes fantasques, au cœur aussi vide que la tête, agissent parfois comme si elles étaient bonnes ; malheureusement ce ne sont chez elles que des boutades, et leurs bonnes boutades sont bien rares.

Quant au prince, il souffrit beaucoup tout d'abord de l'indifférence que lui témoignait sa femme et encore plus de ses infidélités. On a beau s'y attendre, cela fait toujours quelque chose. En Italie cependant, où ces sortes de choses étaient admises par les mœurs du temps, où l'on faisait même figurer dans les contrats de mariage le nom de l'amant de la fian-

cée parmi son apport dotal, cela n'avait pas bien grande conséquence; mais en France, malgré la très singulière facilité de mœurs qui régnait en ce moment, cela en avait davantage.

Le prince Borghèse, qui pouvait bien s'attendre à ce qui lui arrivait, mais qui sans doute ne l'attendait pas si vite, dut s'armer de philosophie et, comme tant d'autres maris, prendre sa femme et son infortune en patience. Il songea bien un peu à divorcer, mais son puissant beau-frère, qui était devenu empereur ne voulait point entendre parler de divorce dans sa famille. Le mot seul lui répugnait et lui donnait de l'impatience quand on le prononçait devant lui, à la façon de certains médicaments dont on ne peut parler sans en avoir aussitôt la nausée. Il ne prévoyait pas encore qu'après avoir failli divorcer lui-même avec Joséphine à son retour d'Egypte, pour les motifs les plus sérieux ou, si l'on préfère, les plus légers, il en arriverait, dans quelques annés, à recourir au divorce quand il n'aurait plus guère d'autre motif à alléguer que son bon plaisir, ou plutôt sa convenance et celle de sa dynastie à fonder, ce qui est la même chose.

Il n'y eut donc pas entre le prince et la princesse Borghèse de séparation juridique, mais la vie commune cessa. Comme consolation, le premier consul nomma son beau-frère chef d'escadrons dans un régiment à cheval de la garde consulaire. Mais, plus tard, l'empereur exigea, pour sauver les apparences, un rapprochement ostensible entre les deux époux. Il eut lieu à Nice en 1807, après la paix de Tilsitt, mais il ne fut pas de longue durée.

Cependant le premier consul s'était fait proclamer empereur des Français. Les fêtes du couronnement approchaient. Toute la famille impériale était venue

à Paris pour cette extraordinaire solennité. Seuls, Mme Letizia, qu'on appela de ce moment Madame Mère, et Lucien n'y étaient pas. Lucien s'était brouille avec son frère pour avoir épousé, contre ses ordres absolus, une certaine Mme Jouberthon, femme divorcée qui était sa maîtresse après l'avoir été de beaucoup d'autres et dont il subissait le joug dominateur. C'est ce qu'un homme appelle être aimé pour lui-même. Il était allé s'établir à Rome et sa mère l'y avait suivi. Madame Mère figure cependant dans le grand tableau du couronnement, par David, qui est à présent au musée du Louvre ; c'est par ordre de l'empereur que David la plaça dans ce tableau. Le caractère impérieux de Napoléon violentait l'histoire aussi bien que le reste.

C'était une bien grosse affaire dans la famille Bonaparte que ce couronnement ! Voir le pape venir à Paris, pour sacrer un de ses membres souverain légitime de la France à la face de l'Europe et de ses représentants, provoquait parmi les frères et sœurs de l'empereur toutes les ambitions, réveillait les jalousies et les haines. Mais ce n'était pas tout que d'être sacré empereur ; il fallait s'assurer une descendance et fonder une dynastie. Pas de dynastie sans enfants. Napoléon avait réglé, il est vrai, dans une loi dite d'hérédité, l'ordre de succession au trône ; la couronne passait, par ordre de primogéniture, dans sa descendance directe, légitime et adoptive, et dans la descendance directe, légitime de Joseph Bonaparte et de Louis Bonaparte. Tout cela était réglé par le sénatus-consulte organique du 28 floréal an XII. Mais Joséphine ne pouvait pas donner d'enfants à son mari : la Faculté s'était prononcée d'une façon formelle. Napoléon avait pensé à certaine supercherie à laquelle Joséphine avait donné son consentement, mais c'eût

été, comme le fait observer malicieusement Bourrienne, commencer singulièrement une légitimité que de donner la couronne à un bâtard. La famille de l'empereur trouvait l'occasion fort bonne pour faire mettre de côté l'impératrice Joséphine; elle faisait tout au monde pour l'empêcher au moins d'être sacrée impératrice par le pape, ce qui eût ajouté aux difficultés d'un divorce ultérieur dont elle ne perdait pas l'espérance. Elle fut sur le point de réussir et cela par une insigne maladresse, pour ne pas dire plus, de l'impératrice.

L'impératrice, mise au courant par ses espions à gages des menées et intrigues de ses beaux-frères et belles-sœurs, tenait au delà de toute vraisemblance à conserver sa position. Elle n'hésita donc pas à inventer sur eux ou à répéter les plus odieuses calomnies. Rien ne lui coûtait sous ce rapport, et on sait qu' « elle mentait comme elle voulait[1]. »

Un incident surgit, peu de jours avant le couronnement, qui faillit amener ce divorce qu'elle craignait tant. Mais laissons, pour un moment, la parole à M. Thiers, qui a raconté cet épisode :

« Napoléon, dit-il, hésitait entre sa tendresse pour sa femme et les secrets pressentiments de sa politique, lorsqu'une scène de famille faillit amener sur-le-champ la perte de l'infortunée Joséphine. Tout le monde s'agitait autour du nouveau monarque : frères, sœurs, alliés. Chacun voulait, dans cette solennité, qui semblait devoir les consacrer tous, un rôle conforme à ses prétentions actuelles et à ses espérances futures. A l'aspect de ces agitations et témoin des instances dont Napoléon était l'objet de la part de l'une de ses sœurs, Joséphine, troublée, dévorée de

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. II. p. 418

jalousie, laissa voir des soupçons outrageants pour cette sœur et pour Napoléon lui-même, soupçons conformes aux atroces calomnies des émigrés. Napoléon fut saisi tout à coup d'une véhémente colère, et, trouvant dans cette colère une force contre son affection, il dit à Joséphine qu'il allait se séparer d'elle, que d'ailleurs il le faudrait plus tard, et que mieux valait s'y résigner sur-le-champ, avant d'avoir contracté des liens plus étroits[1]. »

L'impératrice avait tout simplement accusé son mari en face, d'avoir des rapports incestueux avec sa sœur Pauline. Elle avait osé répéter, dans sa haine contre Pauline et dans l'espoir de consolider sa situation menacée, cette infâme calomnie imaginée par les royalistes. C'est ce qui faillit la perdre. Indigné d'une telle accusation dans la bouche de sa femme, Napoléon lui signifia qu'il en avait assez de ses soupçons outrageants et de sa surveillance jalouse, et qu'il fallait qu'elle se préparât à une séparation que tout maintenant lui imposait. Et il laissa l'impératrice atterrée de cette déclaration.

Mais l'intelligence de cette malheureuse Joséphine était si étroite que, s'imaginant peut-être que ce qu'elle avait dit était réellement arrivé, elle le raconta à tout le monde, à son ami Fouché, à ses dames, à ses femmes de chambre, même à ses fournisseurs et à leurs commis qui venaient prendre ses ordres. C'est ainsi que prirent naissance et acquirent même quelque consistance dans le public ces odieux bruits d'incestes de Napoléon avec ses sœurs. Mme de Rémusat,

1. A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. V, p. 249. — A son texte, M. Thiers a ajouté cette note : « Je rapporte ici le récit fidèle d'une personne respectable, témoin oculaire, attachée à la famille impériale, et qui a consacré ce souvenir dans ses *Mémoires* manuscrits. »

qui les tenait de la bouche même de l'impératrice, dont elle était l'amie autant que la dame de compagnie, les a reproduits dans ses *Mémoires* sans s'être assez rendu compte, ce semble, du peu de foi qu'il fallait ajouter aux propos de cette femme si légère, irritée et jalouse[1]; elle eût dû se rappeler, elle qui avait étudié le latin, ces mots de Virgile :

Notumque furens quid femina possit.

et ne pas croire tout ce que disait sa patronne.

Une autre preuve que ces bruits provenaient de l'impératrice Joséphine est fournie par un livre assez peu connu, où se trouve l'anecdote suivante : M. Louis Favre, qui la raconte, a été le dernier secrétaire du chancelier Pasquier ; il est à présent archiviste du Sénat et mérite la plus entière confiance. « Un peu en froid avec Napoléon, raconte-t-il, Volney resta fidèle à Joséphine, qui avait du goût pour son esprit et à laquelle il avait voué une sincère amitié. Pour le voir plus souvent, elle lui avait donné un petit appartement au pavillon Marsan, et c'est dans cet appartement que se passa l'incident que je vais dire, et qui m'a été conté par un témoin oculaire[2].

« Pendant l'hiver de 1806, un dimanche, la date

1. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. I, p. 204 : « N'avait-il pas séduit ses sœurs les unes après les autres ? »

2. M. Hochet, qui fut secrétaire général du Conseil d'État, président du conseil des forges de Fourchambault, un fin lettré. Il mourut à près de quatre-vingts ans, vers 1860.

Il est seulement permis de s'étonner que Volney, qui possédait une maison sise rue de la Rochefoucauld, maison sur laquelle il avait fait placer cette inscription : *En* 1802, *le voyageur Volney devenu sénateur, peu confiant dans la fortune, a bâti cette petite maison plus grande que ses désirs* ; que Volney, qui possédait une maison de campagne à Sarcelles-sous-Écouen, et enfin un hôtel rue de Vaugirard, ait accepté de vivre dans un petit appartement aux Tuileries.

importe peu, Volney causait tranquillement, les pieds sur les chenets, avec l'ami dont je parle, et qui était son visiteur familier, très assidu. L'entretien roulait sur l'Amérique, sur les États-Unis, dont Volney parlait toujours avec amertume, regrettant peut-être qu'on l'eût presque obligé à quitter ce pays. Tout à coup un violent coup de sonnette se fait entendre; on entend un bruit de voix dans l'antichambre. Volney se lève pour aller s'informer du motif de l'algarade; son visiteur en fait autant pour sortir, dans la crainte d'être importun.

« — Restez, lui dit Volney, quelque marchand, sans doute !... »

« Mais, avant qu'il ait pu achever sa phrase, la porte s'ouvre brusquement et l'impératrice Joséphine pénètre dans le cabinet du savant, va au devant de lui, et prenant ses deux mains : « Ah ! mon ami, dit-elle, « mon cher Volney, je suis bien malheureuse ! » Et elle éclate en sanglots.

« L'embarras du visiteur était extrême. Il était debout dans un angle de la cheminée ; il aurait voulu gagner la porte, se soustraire à cette scène presque de famille. Mais Joséphine empêchait sa fuite, elle parcourait la chambre, agitait ses bras avec colère.

« — Calmez-vous, Madame, disait Volney, habitué, il le confia plus tard, aux explosions de jalousie de Joséphine, et qui croyait à quelque infidélité de l'empereur ; calmez-vous, l'empereur vous aime, vous le savez. Vous vous êtes trompée.

« Et comme les larmes de Joséphine redoublaient : « Eh bien, dit-il, je vous crois ; mais, je vous l'assure, « c'est une fantaisie qui durera une heure, un jour. »

« A ces mots l'impératrice se dressa.

« — Taisez-vous, me dit-elle ; l'empereur est un misérable.

« Puis elle ajouta en soulignant chaque parole d'une accentuation de mépris : « Si vous saviez ce « que je viens de voir !... J'ai surpris l'empereur ! l'em- « pereur, entendez-vous ? dans les bras de Pauline ! »

« Puis, soulagée par cette confidence, elle sortit comme une trombe et disparut[1]. »

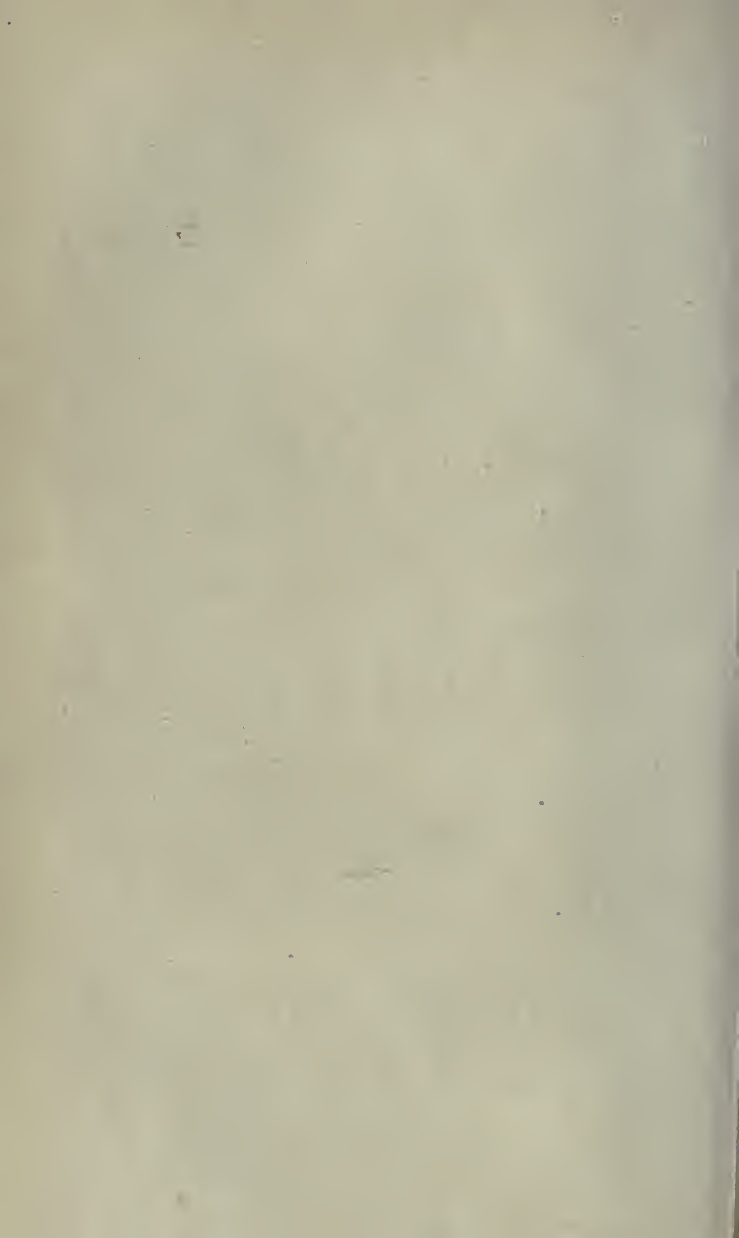
Fouché, dans sa haine contre l'empereur, reproduit les mêmes accusations, soit qu'il les tînt de Joséphine à qui il avait donné, un temps, mille francs par jour pour qu'elle lui racontât tout ce qui se passait chez Napoléon, soit qu'il les tînt de sa police, à l'affût de tous les bruits qui circulaient dans Paris. Mais il est impossible d'ajouter la moindre foi à ce que disait une femme qui n'avait pas honte de recevoir de l'argent pour espionner son mari. Quant à Fouché, d'après ce qu'il raconte dans ses *Mémoires*, l'empereur n aurait même pas fait mystère de ces relations et aurait parlé à ses familiers des charmes incomparables de celle qu'il aurait eue pour maîtresse. Cette loquacité est trop contraire aux habitudes de l'empereur pour qu'on y puisse croire le moins du monde ; sur ce point, il eût été plus muet que sur tous les autres. Du reste, Fouché ajoute que, lorsque Napoléon revint de la campagne de Wagram, il descendit à Paris chez sa sœur Pauline. Or, l'histoire prouve jusqu'à la dernière évidence que Napoléon, au retour de Wagram, ne descendit pas à Paris, mais à Fontainebleau, et qu'il y resta environ deux mois avant de venir à Paris. Une fois à Paris, il alla fréquemment chez Pauline, c'est certain ; mais un chroniqueur du temps, digne de toute confiance, en a donné la raison. C'était bien d'amour qu'il s'agissait, Pauline jouait son

1. Louis Favre, *Les confidences d'un vieux palais : Le Luxembourg*, 1 vol. Ollendorf.



MARIE-PAULINE BONAPARTE, EN NÉGLIGÉ

seconde sœur de Napoléon, née à Ajaccio en 1780 ; *mariée au général Leclerc en* 1801 ; *et bientôt veuve* (1802) ; *épousa en* 1803, *le prince Camille Borghèse : duchesse de Guastalla en* 1807 ; *mourut à Florence le* 9 *juin* 1825 *(d'après le portrait peint par Robert Lefèvre.)*



rôle en cette affaire, mais simplement un rôle de bonne camarade, plus occupée de favoriser les caprices galants de son frère que de lui faire de la morale, et enchantée de jouer en même temps un mauvais tour à sa belle-sœur qu'elle détestait toujours. Cette conduite n'est certainement ni sérieuse, ni digne, elle ne mérite pas un prix de vertu, mais elle n'est pas coupable. D'ailleurs, écoutons Stanislas Girardin : « Un de ces furets de cour qui déterrent les nouvelles scandaleuses, dit-il, m'a parlé d'une nouvelle La Vallière qui a fixé les regards du monarque. C'est une Italienne attachée à la princesse Borghèse. Elle est, m'a-t-on dit, petite, blonde, ronde comme une boule et un peu moins fraîche qu'une rose. Comme Louis XIV, l'amant entre chez elle par une lucarne, et la princesse, en bonne petite sœur, introduit Sa Majesté impériale et royale[1]. » Et Girardin écrit cela le 12 novembre 1809, au moment indiqué par Fouché comme le plus fort des amours de Napoléon et de Pauline. Ce simple rapprochement détruit d'une façon péremptoire les détestables imputations de Fouché[2].

C'est dans un but non dissimulé de dénigrement, pour rendre odieuse la personne de l'empereur, que

1. Stanislas GIRARDIN, *Journal et souvenirs*, t. II, p. 339. — Maréchal DE CASTELLANE, *Journal*, t. I. p. 85.

2. Les *Mémoires d'un page*, de M. Marco Saint-Hilaire, reproduisaient la même accusation ; mais, comme l'auteur emploie exactement les mêmes expressions que Fouché, il est naturel de penser qu'il les a copiées sur les *Mémoires* de Fouché, parus six ans avant les siens.

C'est sans doute à cause de ces bruits, parvenus à Saint-Pétersbourg aux oreilles de Joseph de Maistre, que le grand philosophe chrétien refuse à Napoléon le titre de *grand*, parce que, dit-il, « il n'avait pas de moralité ». Et ce nom de grand, il le donnait pourtant sans hésiter à Louis XIV. Quelle différence pourtant entre la moralité des deux monarques bien que, sous ce rapport, Napoléon laissât fort à désirer.

les émigrés rentrés et les royalistes faisaient courir ces bruits atroces sur Napoléon et sa famille. Le public d'opposition, toujours prompt à s'emparer des histoires scandaleuses qui l'amusent tout en flattant ses penchants mauvais et en servant ses préférences politiques, les répétait avec une confiance trop complaisante pour vouloir les contrôler. Que de fois l'on a dit de même que le premier consul avait séduit sa belle-fille Hortense et que le fils aîné de celle-ci, qui mourut du croup en 1807, était le fruit de ces rapports coupables ! Or, il suffit de rapprocher la date du mariage d'Hortense de la date de son accouchement, et les neuf mois réglementaires d'une grossesse normale sont largement dépassés, ce qui montre qu'il ne faut accueillir qu'avec la plus grande circonspection les bruits que les passions politiques font courir, surtout quand ils sont d'une nature aussi odieuse. D'ailleurs le premier consul était à Lyon depuis quelques jours, pour présider la consulte italienne, lorsqu'eut lieu le mariage de son frère Louis avec Hortense, et ne revint qu'à la fin du mois. Ces deux preuves, irrécusables celles-là, font tomber également cette calomnie, que Fouché n'a pas manqué de reproduire dans ses *Mémoires* avec des détails plus particulièrement invraisemblables, et sachant fort bien qu'il mentait en les rapportant. Mais la haine, comme l'amour, est aveugle.

M. le comte d'Hérisson, reproduisant un fragment des manuscrits de Mounier dans son *Cabinet noir*, réédite les mêmes accusations contre Pauline. Il suffit de rappeler la haine de Mounier contre l'empereur et la platitude de Sémonville, de qui Mounier tenait les propos qu'il répète, pour en reconnaître l'inanité. Il ajoute d'autres détails, qui n'ont que faire ici, sur de nouvelles relations que l'empereur aurait

eues à l'île d'Elbe avec sa sœur. Mais ces détails sont de telle nature que le plus simple bon sens en fait aussitôt justice. M. Arthur Lévy, dans son *Napoléon intime*, s'est cependant donné la peine de réfuter, pour ainsi dire mathématiquement, toutes ces viles accusations, inventées d'abord par la haine politique, répétées ensuite à tort et à travers par la jalousie méchante de cette *bonne* Joséphine, et dont plus tard les courtisans de Louis XVIII se plaisaient à régaler les oreilles du royal vieillard, amoureux d'historiettes graveleuses, surtout sur la famille Bonaparte ; on en imaginait chaque jour de nouvelles pour l'amuser.

L'extrême légèreté de Pauline et les nombreux amants que de tout temps elle traîna à ses trousses, son manque absolu de sens moral, étaient pour les ennemis de l'empereur une mine facile à exploiter, et ce sont les extravagances sans fin de cette singulière princesse qui ont permis à un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvent des esprits fort sérieux, de croire à ces prétendus incestes, dont la honte — les royalistes le savaient bien — devait retomber sur Napoléon. Pauline prêtait par sa conduite, ou plutôt par son inconduite, à la propagation de ces bruits. Elle tint un jour un langage tellement léger à l'une de ses dames du palais qu'il sembla confirmer les bruits qui couraient dans le public. Mme de Mathis, de la maison de la princesse Pauline, petite blonde assez grasse et assez jolie (Pauline ne voulait autour d'elle que de beaux hommes et de belles femmes) avait été distinguée par l'empereur qui lui avait déclaré son amour. Elle résista longtemps, ce que la princesse trouvait très étrange. S'il y avait eu entre elle et son frère des relations coupables, il faut convenir qu'elle ne se montra pas jalouse.

— Savez-vous bien, madame, lui dit-elle, que l'on

ne doit jamais dire non à une volonté exprimée par l'empereur? Et que MOI, qui suis sa sœur, s'il me disait : Je VEUX, je lui répondrais : Sire, je suis aux ordres de Votre Majesté.

« Et, ajoute Mme d'Abrantès, qui raconte l'anecdote [1], elle lui dit cela avec le ton solennel d'une aïeule qui prêcherait la morale à sa petite fille. » Mme de Mathis fut convertie par la belle prêcheuse, qui favorisa, on l'a vu, les amours de son frère avec cette dame.

Peut-être Mme d'Abrantès ne rapporte-t-elle cette anecdote que pour faire voir au lecteur qu'elle connaît les propos qu'on tenait à Paris sur la princesse Pauline. Elle semble dire : « Vous voyez que je ne veux rien cacher des choses de mon temps. » Mais elle a pris soin, dans un autre endroit de ses *Mémoires*, de parler de ces bruits faux et odieux et de leur donner un démenti aussi indigné que catégorique.

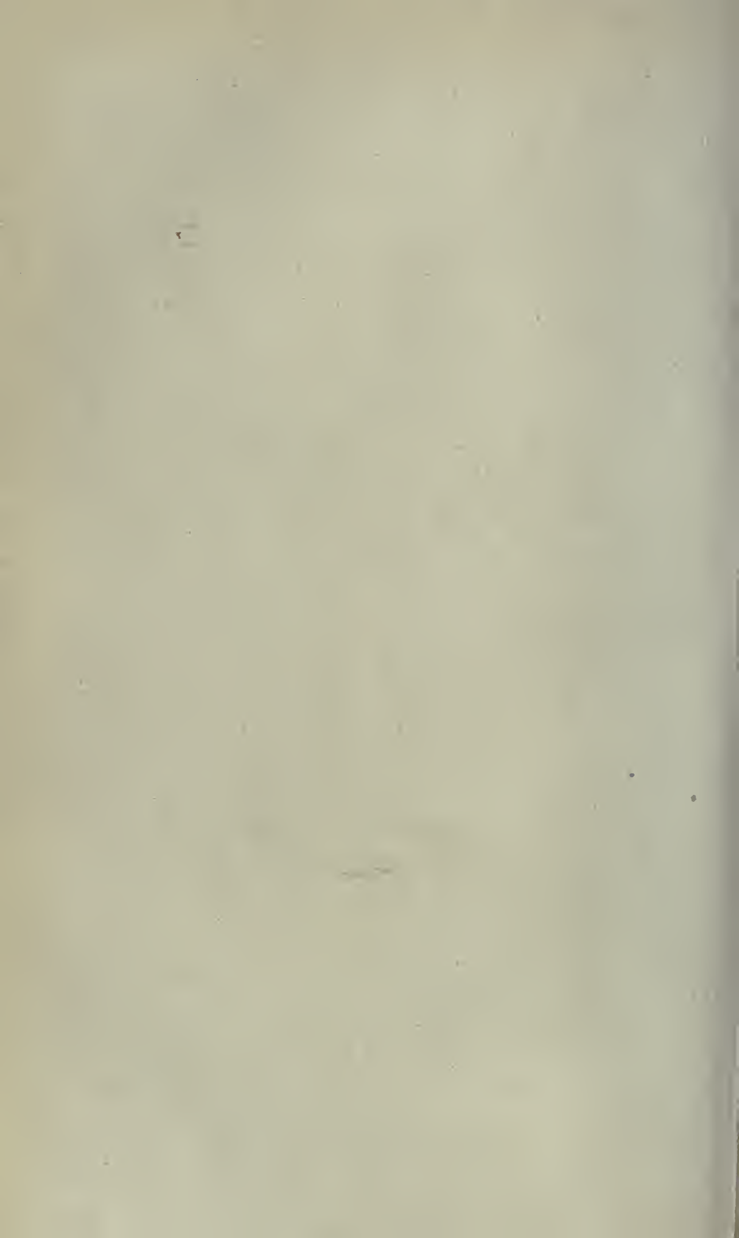
Encore une fois, la question a été tranchée et bonne justice a été faite de ces indignes calomnies.

Après les fêtes du sacre, la princesse Borghèse était repartie pour Rome avec son mari. On a vu que sa conduite était loin de donner satisfaction à celui-ci, non plus qu'à l'empereur, à en juger par la lettre suivante de Napoléon : « Madame et chère sœur, j'ai appris avec peine que vous n'aviez pas le bon esprit de vous conformer aux mœurs et aux habitudes de la ville de Rome ; que vous montriez du mépris aux habitants, et que vous aviez sans cesse les yeux sur Paris. Quoique occupé de grandes affaires, j'ai cependant voulu vous faire connaitre mes intentions, espérant que vous vous y conformerez.

1. Duchesse D'ABRANTÈS, *Histoire des salons de Paris*, t. IV, p. 392.



ANDOCHE JUNOT (1771-1813)
duc d'Abrantès, général, d'après le portrait de Raverat
(Galeries historiques de Versailles)



« Aimez votre mari et votre famille, soyez prévenante, accommodez-vous des mœurs de la ville de Rome, et mettez-vous bien dans la tête que si, à l'âge que vous avez, vous vous laissez aller à de mauvais conseils, vous ne pouvez plus compter sur moi.

« Quant à Paris, vous pouvez être certaine que vous n'y trouverez aucun appui, et que jamais je ne vous y recevrai qu'avec votre mari. Si vous vous brouillez avec lui, la faute serait à vous, et alors la France vous serait interdite. Vous perdriez votre bonheur et mon amitié[1]. »

Cette lettre, toute paternelle, est on ne peut mieux pensée. L'empereur la fit remettre à sa sœur par le cardinal Fesch, à qui il avait envoyé, par le même courrier, des instructions spéciales ainsi conçues : « Monsieur le cardinal Fesch, je vous envoie une lettre pour Mme Paulette... Il est fâcheux pour moi de penser que Mme Borghèse ne sente pas l'importance dont il est, pour son bonheur, de s'accoutumer aux mœurs de Rome et de se faire, de l'estime de cette grande ville, une récompense qui doit être douce à un cœur aussi bien né que le sien. Toutefois, je lui fais connaître mes intentions d'une manière très simple et très précise, j'espère qu'elle s'y conformera et l'arrivée de sa mère, d'ailleurs, lui donnera un conseil naturel qui lui sera profitable. Dites-lui donc de ma part que déjà elle n'est plus belle, qu'elle le sera beaucoup moins dans quelques années, et que, toute sa vie, elle doit être bonne et estimée... Elle devrait se faire une étude de plaire à la famille de son mari et à tous les grands de Rome, et établir un ton de société digne du rang qu'elle occupe, et non de ces

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. IX, pièce 7674, *à la princesse Borghèse*, Paris, 6 avril 1806.

mauvaises manières que le bon ton réprime, même dans les sociétés les plus légères de la capitale[1]. »

Ces deux lettres ne sont-elles pas aussi des preuves de l'affection exclusivement fraternelle de Napoléon pour Pauline?

Bientôt, nouvelle cause de tiraillements. Élisa avait été faite par l'empereur princesse souveraine de Piombino. Pauline et Caroline tourmentèrent leur frère jusqu'à ce qu'il eût fait aussi quelque chose pour elles. L'empereur finit par céder. Le 30 mars 1806, le Sénat reçut communication de toute une série de décrets qui firent une profonde impression tant en France qu'en Europe. Cambacérès en donna lecture. Le premier de ces décrets réglait tout ce qui avait rapport à l'état civil de la maison impériale et déterminait les devoirs des princes et des princesses envers l'empereur. Un autre donnait la souveraineté des duchés de Berg et de Clèves au prince Murat. Un autre enfin accordait le petit territoire de Guastalla, érigé en principauté, à la princesse Pauline Borghèse. Son mari portait, en vertu de ce décret, le titre de prince de Guastalla, et, s'ils n'avaient point d'enfants, l'empereur pouvait disposer de cette principauté comme il lui plairait.

Pauline fut dans l'ivresse de la joie en apprenant qu'elle était devenue princesse régnante. Mais, comme son instruction avait été fort négligée et qu'elle n'avait pas jugé utile, depuis qu'elle était dans les grandeurs, de réparer le temps perdu, elle était restée très ignorante.

— Qu'est-ce que c'est que Guastalla, dis, *fratello caro?* demanda-t-elle à l'empereur. C'est une grande

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. IX, p. 321, pièce 7678, *au cardinal Fesch*, Paris, 10 avril 1806.

ville, n'est-ce pas? Et j'y aurai un beau palais, des sujets, une armée avec de beaux régiments, de beaux officiers...

— Guastalla est un village, un bourg, répondit Napoléon agacé; cela se trouve dans les États de Parme et de Plaisance.

— Ce n'est qu'un village? s'écria la capricieuse princesse. Je ne l'aurais pas cru, le nom en est joli. Eh! mais, vous me la baîllez belle, avec votre village! Que diable voulez-vous que je fasse d'un village, moi?

— Fais-en ce que tu voudras.

— Comment? ce que je voudrai? Je vous demande un peu ce que je puis faire de ça... Vous avez nommé Annunziata grande-duchesse de Berg et de Clèves et vous lui avez donné des États, de vrais États, des ministres, des régiments... Et moi, qui suis son aînée, vous me donnez à gouverner un misérable village et quelques cochons courant au travers : grand merci!

Et elle se mit à pleurer.

Comme l'empereur s'en allait, impatienté, elle lui dit :

— Mon très cher frère, je vous préviens que je vous arrache les yeux si vous ne me donnez pas à gouverner un État un peu plus grand qu'un mouchoir de poche, avec des sujets qui n'aient pas quatre pattes et une queue entortillée. Il le faut pour moi, il le faut pour mon mari...

— C'est un imbécile.

— Personne ne le sait mieux que moi, mais qu'est-ce que cela fait pour gouverner un pays?

La belle Pauline, si heureuse en apprenant qu'elle était princesse régnante, était maintenant malheureuse comme les pierres de savoir que Guastalla était

un village[1]. Mais ses larmes eurent un résultat. L'empereur, par un sénatus-consulte, donna plus tard satisfaction à Pauline et créa pour son mari une nouvelle grande dignité de l'Empire, celle de gouverneur général au delà des Alpes.

Lors de l'avènement de Napoléon à l'Empire, un sénatus-consulte avait conféré au prince Borghèse les droits de citoyen et de prince français. Au commencement de l'année 1806, à son retour d'Austerlitz, l'empereur étant à Munich, pour les fêtes du mariage du prince Eugène, nomma le prince Borghèse colonel et le mit à la tête du 2e régiment de carabiniers. Satisfait de sa conduite dans la campagne de 1806-1807 (Iéna, Eylau, Friedland) où son régiment s'était distingué, l'empereur le nomma général et le chargea d'une mission pour Paris. Il l'avait fait venir et lui avait dit : « Je suis content de toi. Voilà un bon d'un million. C'est ta gratification de campagne. Estève te payera. Mais pars sur-le-champ et fais toute diligence. C'est toi que je charge de porter à Paris la première nouvelle de la paix. »

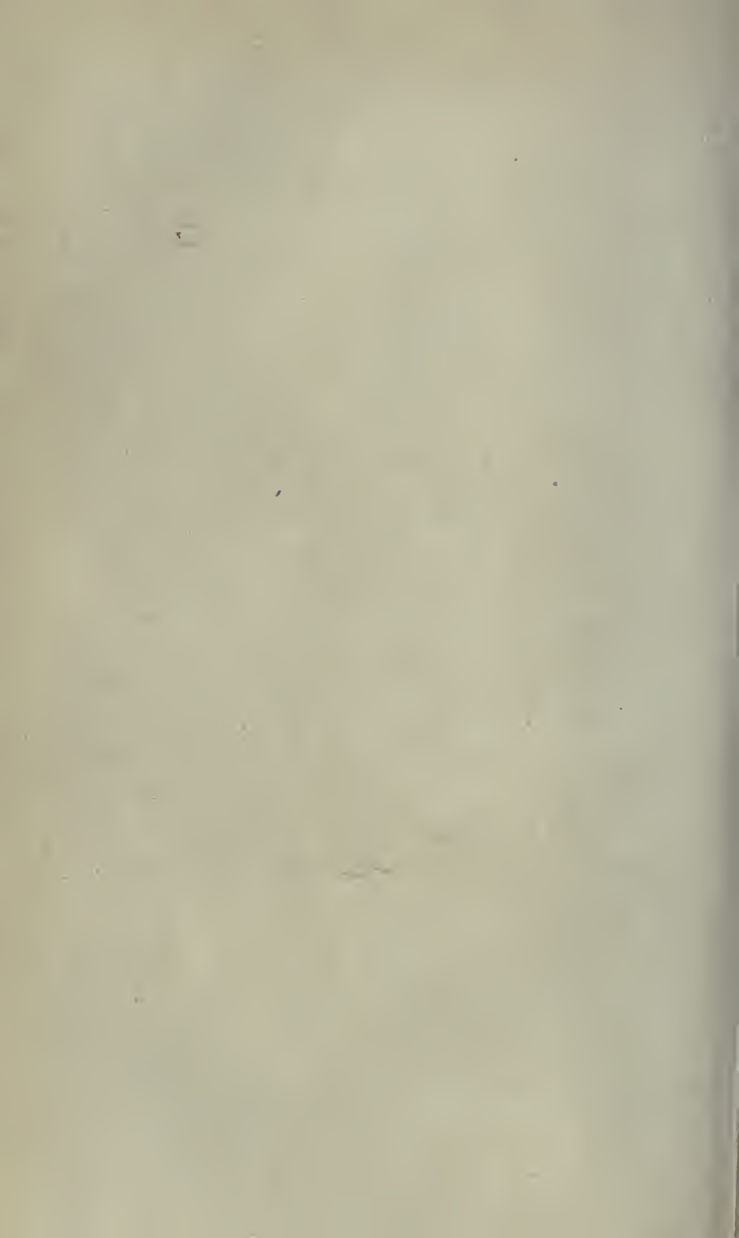
L'empereur, qui avait ses idées arrêtées sur l'avenir qu'il destinait au prince Borghèse voulait d'abord attirer sur lui l'attention du public et le mettre en évidence. Hélas ! il ne l'était que trop, mis en évidence, grâce aux folies de sa charmante épouse. A peine rentré à Paris, Napoléon se vit forcé de « gronder sévèrement, quoique fort inutilement, sa sœur Pauline sur ses galanteries accoutumées, que le prince

1. « Guastalla est une misérable petite ville qui renferme environ 3,000 âmes et, comme toutes celles de ces petits états, est le refuge des mendiants de la province. » (Comte D'HÉRISSON, *Le cabinet noir*, p. 272. — Extrait des manuscrits de Mounier.)



PIERRE LAFON (1773-1846)

célèbre acteur tragique, dans le rôle de Tancrède; *sociétaire de la Comédie-Française en* 1801.



Borghèse voyait au reste, ou semblait voir avec indifférence[1]. »

Enfin, l'empereur voulait mettre son beau-frère en évidence afin de justifier la haute faveur qu'il se proposait de lui accorder.

Le prince partit aussitôt. Lorsque les pièces officielles du traité de paix eurent été dressées et dûment signées, le courrier de l'empereur, Moustache, fut chargé de les porter à Paris avec ordre de remettre comme de coutume son portefeuille à Cambacérès. Moustache fit une telle diligence qu'il rattrapa le prince Borghèse à une trentaine de lieues de Paris. Le mari de Pauline fut piqué de se voir devancer dans sa mission par un simple courrier. Il fit offrir à Moustache une somme de vingt mille francs s'il voulait consentir à lui laisser prendre seulement une heure d'avance sur lui. Moustache repartit sur-le-champ, ne voulant entendre à aucune offre. C'est ainsi que Cambacérès était déjà en possession des dépêches annonçant la paix lorsque Camille Borghèse vint s'acquitter auprès de lui de sa mission.

Le 21 septembre 1807, Napoléon était parti avec l'impératrice pour Fontainebleau. Jamais cour ne fut plus brillante que celle de l'empereur pendant les deux mois que dura ce mémorable voyage de Fontainebleau.

Parmi les personnages invités à accompagner les souverains dans leur villégiature se trouvaient Hortense, reine de Hollande ; Caroline, grande-duchesse de Berg et de Clèves ; Madame Mère ; le grand-duc et la grande-duchesse de Bade ; le prince-primat ; le grand duc de Wurtzbourg, les deux princes de Mecklem-

1. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. III, p. 188.

bourg, le prince de Saxe-Cobourg, les ministres de l'Empire et ceux d'Italie ; le prince de Bénévent et le prince de Neufchâtel, qui devaient chacun tenir une maison ; les grands-officiers de la maison impériale et une infinité d'autres. La princesse Pauline était nécessairement du voyage.

Le temps fut distribué à Fontainebleau de façon que tous les jours, toutes les heures fussent employés aux plaisirs et aux distractions. Tout était réglé comme dans une caserne. Une sorte d'ordre de service fut dressé dès le premier jour et dut être suivi ponctuellement. Chaque soirée se passait chez un grand personnage et les dates en étaient arrêtées. L'empereur s'était réservé une soirée par semaine pour recevoir tout son monde. La grande-duchesse de Berg devait donner un bal et la princesse Borghèse en devait donner un autre tous les huit jours.

« Alliant toujours l'état d'une femme malade avec les amusements de la galanterie, a dit Mme de Rémusat, Pauline n'entrait guère qu'à la suite de sa famille dans toute entreprise d'intrigue[1]. » Elle donna cependant souvent, dans son appartement, de petites soirées d'où l'intrigue et la politique étaient loin d'être exclues. Toujours ennemie de l'impératrice Joséphine, elle ne l'invitait pas, et c'était contre elle que se donnaient ses soirées. L'empereur s'y rendait quelquefois et c'était pour l'impératrice une cause de jalousie qui ne laissait pas de la préoccuper un peu, quelque philosophe qu'elle fût devenue sur les infidélités de son mari, comme lui jadis sur les siennes. Des bruits de divorce entre Napoléon et Joséphine commençaient à circuler. La princesse Pauline n'était probablement pas muette sur ce sujet

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. III, p. 120.

et contribuait peut-être même à la propagation de ces bruits, convaincue, comme l'était tout le monde, que l'empereur finirait par se déterminer à répudier Joséphine. En attendant, elle poussait à la roue de tout son pouvoir. Dans ses soirées tout intimes, sachant que l'empereur y venait fréquemment, elle avait soin de s'entourer de jeunes femmes dont la beauté n'était égalée que par la complaisance, et, en bonne petite sœur, sans scrupule ni préjugé, elle s'entremettait en plus d'une intrigue, moins cependant pour faciliter les plaisirs de son frère que pour le détacher insensiblement de Joséphine et causer à celle-ci le plus de déplaisir possible. C'est ainsi que, à sa façon, elle travaillait au divorce. En même temps, cela l'amusait au possible. Les espions à gages dont l'impératrice s'entourait ne lui laissaient rien ignorer de ces menées et c'était pour la pauvre femme des inquiétudes sans fin.

De toutes les jolies femmes qui étaient du voyage de Fontainebleau, la princesse Pauline était la plus remarquable. Sa beauté était resplendissante sous les mille lumières des lustres; elle ne brillait pas moins par ses beaux yeux et son teint mat, aux fêtes données en plein jour. Il y avait fréquemment des chasses en forêt, par les belles journées ensoleillées de l'automne. L'empereur avait voulu que les femmes eussent une tenue de chasse. Il militarisait même les femmes. Un conseil, présidé par l'impératrice et dans lequel le grand couturier en vogue Leroy fut entendu, arrêta la coupe de ce costume, de cet uniforme. « C'était, rapporte Mme de Rémusat, une sorte de tunique ou redingote en velours, courte, sur une robe de satin blanc brodée, des bottines de velours pareilles à la robe, ainsi que la toque, une écharpe blanche [1]. »

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. III, p. 229.

L'impératrice avait choisi la couleur amarante avec des broderies d'or, et devait porter une toque de la même couleur, également brodée d'or. Toute sa maison adopta naturellement sa couleur. De son côté, la reine Hortense prit le bleu et argent ; la grande-duchesse de Berg, le rose et argent. La princesse Borghèse, après de longues hésitations, se décida pour le lilas avec garnitures d'argent. Ce costume lui allait à merveille, le lilas s'harmonisant on ne peut mieux avec son teint toujours un peu pâlot, et contribuait à lui donner un petit air intéressant.

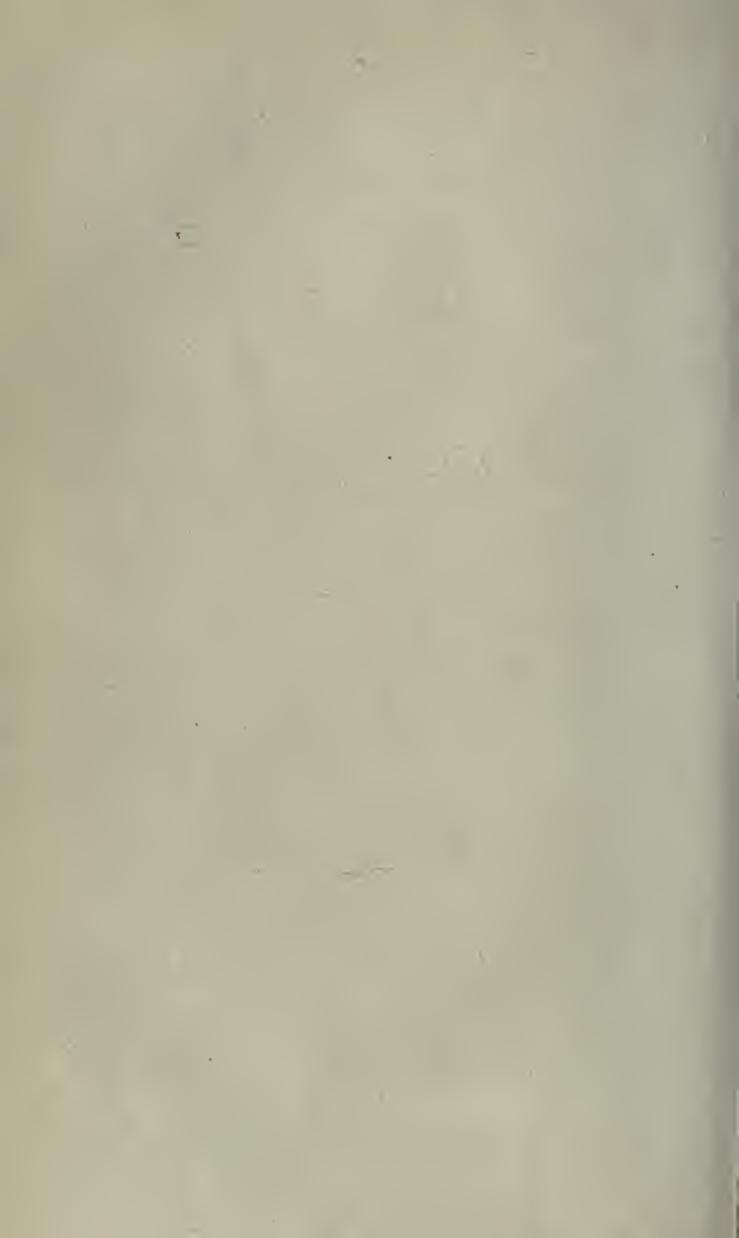
Il eût été difficile de voir, quoique rappelant vaguement une cavalcade des écuyères du cirque Franconi, un plus gracieux spectacle que celui de cet escadron de femmes en costume de chasse, soit à cheval, soit en calèche, s'engouffrant sous les sombres voûtes de la forêt, toutes pailletées d'or par les rayons du soleil et par de nombreuses feuilles déjà jaunissantes. Les queues de cheval, les éclats de rire, les plumes d'autruche, les claquements de fouet, tout cela volait en l'air au milieu du tintement des grelots et du sourd galop des chevaux... Puis la vision disparaissait dans le fouillis des arbres de la forêt, tandis que retentissaient au loin les sons cuivrés des cors appelant les chasseurs au lieu du ralliement.

L'histoire n'a pas enregistré de fredaines de la princesse Pauline pendant ce voyage de Fontainebleau. Sa santé, dont elle se tourmentait moins cependant qu'elle n'en tourmentait son entourage[1], en était peut-être une cause ; la discipline que l'empereur cherchait à maintenir dans le personnel de

1. « La princesse Borghèse, toujours malade, toujours dans des soins de santé qu'elle ne se donnait même pas le soin de cacher, bien qu'ils ne fussent guère élégants... » (Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI, p. 134.)



Entrée des jardins de la villa Borghèse, résidence de Pauline Bonaparte ; partie détruite lors du siège de Rome en 1849, (d'après un document de l'époque.)



sa cour en était certainement une autre. Mais la jolie princesse est, à n'en pas douter, englobée dans cette réflexion de Mme de Rémusat disant que l'empereur, pendant cette villégiature, « tolérait l'inconduite de quelques personnes de sa famille parce qu'il voyait qu'il ne pourrait pas la réprimer[1] ». Quelle singulière personne que Pauline! Son histoire n'est guère qu'une longue série d'extravagances et de fredaines extraconjugales. Et, quoique dise lord Holland, qui a écrit que « si la cour de Napoléon ne fut pas la plus polie et la plus agréable, ce fut la moins dissipée et la moins immorale qu'ait eue la France depuis trois siècles[2] », il eût été difficile de trouver une réunion de femmes plus corrompues, sauf certaines et trop rares exceptions, que celles qui formaient la cour impériale. Et comment eût-il pu en être autrement, quand l'impératrice, sa fille, ses belles-sœurs étaient les premières à donner le pernicieux exemple de l'inconduite?

Pendant cette année 1807, s'ennuyant comme toujours, non certes de l'absence de son mari, mais parce qu'il était dans sa nature et sans doute aussi dans ses goûts, comme dans ceux de beaucoup de femmes, de ne pouvoir vivre sans s'ennuyer, la princesse Pauline se mit dans la tête d'apprendre la musique.

Il y avait alors à Paris un compositeur italien, nommé Blangini, dont le genre gracieux plaisait assez, et dont les romances, qu'il chantait lui-même dans les salons, étaient fort en vogue. Pauline fit appeler Blangini et lui ordonna de lui apprendre à chanter. Le musicien obéit; il obéit même si bien, qu'après s'être toquée de la musique, la princesse se

1. Mme de Remusat, *Mémoires*, t. III, p. 243.
2 Lord Holland, *Souvenirs des cours de France*, 1862.

toqua du musicien : au bout de quelques jours, elle le nomma *directeur de sa musique.*

Ceci se passait avant le départ de la cour pour le mémorable voyage de Fontainebleau.

Au retour de Fontainebleau, l'impératrice Joséphine qui, si elle se piquait de se connaître en musique et de protéger les artistes, ne se piquait pas de chercher à plaire à ses belles-sœurs et particulièrement à Pauline — deux coquettes ont-elles jamais pu s'accorder ensemble ? — l'impératrice Joséphine s'avisa de nommer Blangini *compositeur de sa chambre.* Elle voulait ainsi enlever ce musicien à sa belle-sœur. Jamais la musique ne s'était vue jeter ainsi le contraire de l'accord et de l'harmonie dans une famille!

A la nouvelle de cette nomination, Blangini courut chez la princesse Pauline et lui fit part de ce qui lui arrivait. « Ah ! c'est bien là l'impératrice, s'écria Pauline ; voilà comme elle est : tant que vous ne m'avez pas été attaché, elle n'a seulement pas songé à vous ; maintenant c'est pour vous ôter d'auprès de moi qu'elle veut vous attacher à elle. Mon cher Blangini, c'est à vous de choisir entre elle et moi. » Blangini protesta que, quoi qu'il en pût advenir, son choix était tout fait et qu'il ne connaissait pas de plus grand bonheur que de pouvoir consacrer sa vie à celle qui avait daigné se l'attacher comme directeur de sa musique.

Un sourire fut la récompense de son aimable réponse ; sa constance devait, plus tard, recevoir de cette belle inconstante d'autres récompenses.

La princesse Pauline, raffolant pour le moment d'harmonie, s'était mise à écrire des romances dont elle faisait faire la musique par Blangini. Elle en

composa une dont le premier vers, un alexandrin, paraît-il, était :

Il faut partir, le ménestrel vient de l'apprendre.

La césure, les hémistiches ne l'inquiétaient guère dans ses élucubrations poétiques, mais on sait qu'en fait de romances il faut de l'indulgence pour les paroles : bien heureux quand il n'en faut pas pour la musique ! Blangini mit donc cette petite affaire en musique et le tout eut un succès fou. Pauline en fut si contente qu'elle envoya à son collaborateur, pour le remercier, un bijou d'un grand prix.

Il faut convenir que, si Pauline eut parfois des boutades d'avarice (comme elle en eut pour tous les autres péchés capitaux), elle eut bien plus souvent des accès de générosité. Quand elle faisait venir chez elle des artistes pour chanter, elle savait les récompenser d'une manière digne de leur talent. Ainsi elle donna à Garat une magnifique épingle comme souvenir de la première soirée où il chanta chez elle ; Crescentini, qui était chevalier de la Couronne de fer, reçut une croix en diamants ; elle envoya à Mme Grassini une parure d'un grand prix. Il est juste de dire que jamais famille souveraine n'a été aussi généreuse pour les artistes que le furent Napoléon et les princes et princesses de sa famille.

Voici encore un exemple de cette générosité : cette fois-ci, par exemple, il y avait exagération.

La princesse Pauline, qui avait un soir chez elle son frère Louis, roi de Hollande, pria Blangini de chanter quelque chose. Elle tombait mal ; le pauvre garçon était enrhumé à ne pas pouvoir chanter une note.

— Où diable avez-vous gagné un rhume pareil ? dit le roi de Hollande.

— Sire, c'est hier, en pataugeant dans la boue par la pluie qu'il faisait.

— Princesse Pauline, dit aussitôt le roi en se tournant vers sa sœur, vous laissez aller à pied le directeur de votre musique ? Cela n'est pas bien. Il faut lui donner une voiture et des chevaux. Promettez dès ce soir à Blangini ce que je vous demande pour lui.

— Je le lui promets, dit Pauline.

Et voilà comment Blangini eut un coupé, deux chevaux et la somme nécessaire pour entretenir tout cela et un cocher par-dessus le marché.

Cette générosité, il faut aussi le reconnaître, était due en partie à l'avarice du prince Borghèse : une largesse de sa femme le mettait hors de lui. Aussi ne se refusait-elle jamais la petite satisfaction de donner au prince ces sortes de contrariétés, sûre qu'elle était qu'il ne serait pas long à les connaître. Personne n'était plus avare et, ce qui va quelquefois avec l'avarice, plus dépensier que le prince Borghèse; mais, en égoïste achevé, il ne dépensait que pour lui. Il lui arrivait fort bien de dépenser cent ou deux cents louis dans sa matinée, au *Petit Dunkerque*, le bazar à la mode, pour s'offrir à lui-même les plus inutiles et les plus coûteux bibelots du monde; mais il n'eût pasdonné un sou à un homme mourant de faim.

CHAPITRE III

La princesse Borghèse à Nice. — Sa mauvaise santé. — Napoléon et son ignorance des déportements de ses sœurs. — Fantaisie musicale de la princesse. — Concerts. — Pauline prend un nouvel amant. — Blangini : inconvénients de la situation d'amant de la princesse. — Frayeur de Blangini. — Le nègre Don Juan. — Fantaisies de Pauline. — Indisposition nocturne. — Excursion à Antibes. — Le bateau de Cléopâtre. — Napoléon bon frère. — Lendemain de fête. — Le prince Borghèse à Nice. — Il est nommé gouverneur général des départements au-delà des Alpes. — Départ pour Turin. — Caravane. — Excentricités de la princesse Pauline pendant le voyage. — Son indisposition, son remède, sa guérison. — Désaccord des deux époux devant un maire. — Succès du prince et de la princesse à Coni. — Leur entrée dans la bonne ville de Turin. — Installation des deux époux au palais Chablais. — Fête offerte par la ville de Turin. — Maison de la princesse Borghèse. — Pauline s'ennuie. — Sa maladie et son départ de Turin.

La princesse Borghèse n'était pas à Paris à la fin de 1808. Sous prétexte de soigner sa santé, elle était allée s'amuser à Nice. Il est vrai qu'elle avait fait préalablement une cure thermale aux eaux de Gréoulx, en Provence. Tous les baigneurs qui sont allés à ces eaux connaissent le petit château de Laval, où Pauline allait quelquefois, et aussi le vieux chêne, qu'on appelle encore le Chêne de la Princesse, sous lequel elle se plaisait à passer des journées entières.

Il est de fait que sa frêle machine avait subi des avaries assez graves. A vrai dire, elle travaillait elle-même avec une déplorable ardeur à la détruire. Un document singulier, consultation médicale signée du célèbre docteur Hallé et insérée dans le *Napoléon intime* de M. Arthur Lévy, édifiera le lecteur curieux sur la peu édifiante cause de l'altération survenue dans la santé de la princesse. Cette pauvre Pauline avait le diable au corps[1].

1. M. Arthur Lévy nous a gracieusement autorisé à reproduire ce document. Le voici :

« Mon cher confrère, — écrit le célèbre professeur Hallé à M. le docteur Peyre, médecin de Pauline, — j'ai continué de réfléchir sur l'état dans lequel j'ai trouvé Son Altesse et dans lequel nous l'avons vue hier.

« Cet état est celui d'une affection hystérique.

« La matrice était moins sensible, mais l'était encore, les ligaments conservaient encore l'impression de cette douleur d'irritation pour laquelle nous l'avions fait mettre dans le bain jeudi dernier.

« Les spasmes que j'ai vus dans les bras étaient des spasmes hystériques, la douleur de la tête était hystérique. L'aspect général est celui de l'abattement et de l'épuisement.

« Ce n'est point là une inflammation ordinaire ; l'état inflammatoire que nous avons vu n'était que passager. L'état habituel et constant est un état d'excitation de l'organe utérin, et cet état soutenu et continué peut devenir bien fâcheux.

« Voilà le mal. J'ai touché les causes en parlant à demi-mot à la princesse, jeudi dernier.

« J'ai accusé les douches internes, et j'ai parlé d'une manière générale de tout ce qui portait de l'irritation sur la matière, de quelque nature qu'il fût ; je crois avoir été entendu, mais j'ai peur de ne l'avoir pas été assez. Je ne sais rien, mais il faut bien que je devine par les moyens qui nous sont donnés de deviner, et ce que j'ai dit sur la nature des symptômes que vous et moi avons vus, et que vous avez vus plus souvent que moi, est plus que suffisant pour avoir le mot de l'énigme.

« On ne peut pas toujours accuser la douche et son tuyau il faut bien supposer dans une femme jeune, jolie, sensible, solitaire et qui s'épuise visiblement, une cause subsistante de cet épuisement.

« Quelle que soit cette cause, il est temps et plus que temps de l'écarter.

« J'ai vu des femmes victimes de pareilles faiblesses ; elle

Elle était donc à Nice et s'amusait autant qu'elle pouvait. Tout d'abord les chiffons, robes et chapeaux, bibelots de toute sorte, occupèrent presque tout son temps. Elle avait organisé un service spécial de transports, à son usage particulier, pour ces importantes inutilités et, « chaque jour un fourgon en poste arrivait de Paris, chargé de modes et d'ajustements »[1]. Plus tard, à Sainte-Hélène, Napoléon a dit que, s'il avait connu ces gaspillages insensés, il y eût mis bon ordre et eût grondé sa sœur d'importance. « Mais voilà ce qui arrive, ajouta-t-il, quand on est empereur, on ne sait jamais ces choses-là. » Il est douteux que Napoléon n'ait pas su « ces choses-là » et bien d'autres encore, et, s'il s'est exprimé ainsi,

ont toutes commencé comme cela. Il est évident que si elle ne se hâte, il ne serait bientôt plus temps.

« Je ne puis rien dire de plus que ce que j'ai dit, car je ne sais rien ; mais il faut cependant bien que nous arrachions cette jeune et intéressante femme à sa perte, et s'il était quelqu'un qui favorisât ses faiblesses et qui en fût complice, cette personne, quelle qu'elle fût, ne s'accuserait pas, et on nous accuserait de n'avoir rien vu ou d'avoir tout souffert. Je ne suis d'humeur ni à me laisser traiter de sot, ni à me laisser accuser d'une lâche complaisance ; mais, plus que tout cela, il faut sauver cette excellente et malheureuse femme, dont le sort m'afflige ; heureusement, je ne peux pas dire qu'il me désespère.

« Dépêchez-vous donc, mon cher confrère, car il n'y a pas de temps à perdre. Faites de ma lettre l'usage que vous voudrez ou mettez-moi à même de parler ouvertement et vivement. Si nous ne pouvons parler en maîtres, il faut nous *retirer*.

« Adieu, mon cher confrère, recevez l'hommage d'une parfaite estime et d'un sincère attachement.

« Signé : HALLÉ.

« Ce lundi soir, 20 avril 1807. »

(Arthur LÉVY, *Napoléon intime*, 1 vol. in-8°, Plon, Nourrit et Cie).

1. *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, p. 31. (Éd. Garnier, 1895.)

c'est pour faire croire qu'il a ignoré les débordements de ses sœurs.

Ces débordements faisaient cependant le plus grand tort à son Empire. Napoléon ne pouvait guère les ignorer, quoi qu'en dise la duchesse d'Abrantès[1]; une preuve, c'est qu'il avait des agents qui le tenaient au courant des faits et gestes de ses sœurs; il y en avait un à Nice, envoyé spécialement pour lui adresser chaque jour un bulletin exposant tout ce que la princesse avait fait dans la journée. Cela ne peut être contesté; la preuve s'en trouve dans les Mémoires du temps, écrits par des témoins autorisés. Toutes les paroles de Napoléon à Sainte-Hélène étaient prononcées, comme l'ont fort bien observé M. de Bourrienne et Mme la duchesse d'Abrantès, pour la *postérité*. M. le comte de Las Cases s'est fait le porte-voix de Napoléon à Sainte-Hélène et ses paroles retentiront jusqu'à la fin des siècles; mais « l'homme des siècles » lui-même ne songeait pas qu'une fièvre de *Mémoires* sévirait après sa mort non seulement en France, mais dans tous les pays de l'Europe, et que ces Mémoires dévoileraient les particularités les plus cachées de sa vie et de la vie de tous les siens. A moins peut-être qu'il n'y songeât que trop : ce serait alors pour cela — et il n'en saurait être blâmé — que, de son rocher, il a voulu élever la voix pour dominer toutes les autres voix. Le comte de Las Cases était dévoué corps et âme à Napoléon et, en écrivant chaque soir les paroles prononcées par « l'homme aux mille coudées », il devait se dire, car, lui, il avait la foi : *Credidi, propter quod locutus sum!*

A Nice, la princesse Borghèse habitait une maison charmante, un vrai petit palais, appartenant à un

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI, p. 414-415.

M. Vinaille. Elle l'avait louée pour la saison. Cette maison était on ne peut mieux située et donnait sur de superbes jardins tout plantés d'orangers et de fleurs dont le parfum embaumait l'air : ces jardins s'étendaient jusqu'à la mer [1].

La princesse avait laissé toute étiquette à Paris. L'établissement de l'étiquette, au moment de la proclamation de l'Empire, l'avait d'abord sérieusement amusée et, comme ses sœurs, elle avait été impitoyable à exiger tous les honneurs que lui conférait son titre de princesse impériale. L'empereur avait même dû se fâcher pour obtenir que ces princesses de si fraîche date se départissent un peu de leur morgue. Mais, de l'étiquette comme du reste, Pauline avait fini par se lasser, et, à Nice, il n'y en avait pas l'ombre. Le matin, la princesse déjeunait seule dans sa chambre et, le soir, toute sa maison dînait à sa table. Cette petite cour de Nice, une vraie cour de voyage, comprenait Mme de Chambaudouin, Mme de Barral, Mlle Millot, lectrice, et Mlle Faivre, dame d'annonce. Il y avait de plus le docteur Peyre, chargé non seulement de la direction de la santé de la princesse et de ses dames, mais aussi des fonctions d'intendant de la maison : il n'avait pas craint de déroger en les acceptant.

Bientôt, les promenades dans le jardin, les fleurs, les bouquets, les excursions en voiture ou sur mer ne suffirent plus à distraire la belle ennuyée. De livres, il ne fallait pas lui en parler; de travail, d'aiguilles, de tapisseries, pas davantage. Il lui vint une fantaisie de musique. Elle se rappela alors qu'elle avait un di-

1. C'est de cette belle habitation qu'une femme de cœur, Mme Furtado-Heine, vient de faire don au ministère de la guerre, pour servir de maison de convalescence aux officiers de nos armées de terre et de mer.

recteur particulier pour ce genre de divertissement. Elle le fit venir de Paris et la petite cour eut dès lors des concerts. Mais le soir seulement. Après déjeuner, on se réunissait au salon. La princesse alors, devenant communicative, s'amusait à dire toutes sortes d'anecdotes, plus ou moins salées, sur les personnes de la cour impériale ; avec une inconscience naïve, elle n'épargnait pas les membres de sa famille, et, dans le feu de la conversation, elle en racontait même les choses les plus secrètes. Aussi l'écoutait-on avec intérêt, avec plus d'intérêt même que de respect. Là-dessus, des visites arrivaient, presque toutes visites officielles des hauts fonctionnaires civils ou militaires du département ou de ceux qui traversaient la ville. Après les visites, on faisait une promenade en calèche ou en bateau ; on rentrait, on avalait un peu de musique pour achever de se mettre en appétit, puis l'on dînait.

Cette vie était bien uniforme et en eût ennuyé d'autres que la fantasque Pauline. Celle-ci ne tarda pas à se donner des distractions pour en rompre la monotonie.

Ces distractions n'étaient pas tout à fait innocentes : la princesse avait tout bonnement pris un nouvel amant. Quel ? Le directeur de sa musique. Rêvant probablement un jour à Rosine et à Lindor, peut-être aussi à Julie et à Saint-Preux, la petite rouée, en chantant une romance avec Blangini, était, à un moment pathétique, tombée dans ses bras, et avait mis la morale de cette romance en action. Ces diables de musiciens, avec leur talent si propre à en recouvrir d'autres auprès des dames, sont décidément pour elles de dangereux compagnons. De ce jour, la princesse montra un goût effréné pour la musique. On se doutait bien, dans sa petite cour, que ce goût était plutôt

pour le musicien, mais on était si habitué à ses caprices qu'on ne s'en étonnait pas autrement. Le cardinal Spina, archevêque de Gênes, se fût seul étonné, un jour qu'il venait présenter ses hommages à Son Altesse Impériale et qu'il ne fut pas reçu, s'il avait su pourquoi la porte de la princesse était restée close devant lui. Pauline chantait un duo avec son Lindor, son Roméo, son Blangini enfin, et le prélat s'était présenté au moment le plus intéressant du duo. Pouvait-elle raisonnablement recevoir Son Eminence? Non; car, on a beau dire, la princesse Pauline avait des principes, non seulement de conduite, mais aussi de religion. Il est vrai qu'elle avait le tort de les oublier justement quand il lui eût fallu en faire usage. Combien d'autres en sont là! *Video meliora proboque, deteriora sequor*, « Je vois le bien et je l'applaudis, mais je fais tout de même le mal », est un mot vrai dans tous les temps. Le dimanche donc, la princesse faisait dire la messe chez elle : c'était l'ordre de l'empereur, — et puis cela l'amusait. C'était si drôle! On dressait, avec des tables ou des planches, une sorte d'autel dans le salon. On le recouvrait de riches étoffes qui, par parenthèse, après avoir traîné sur le lit ou sur le canapé de la princesse, devaient se trouver bien étonnées de ce nouvel emploi. Tout cela était fait à la diable et manquait absolument de sérieux et de dignité. Un de ses aumôniers célébrait le saint sacrifice. Il prononçait une courte allocution, pas bien méchante, et la princesse l'écoutait d'un petit air sérieux et contrit qui lui allait à ravir : elle avait étudié d'ailleurs cette attitude devant sa glace. Mais, en sortant de la chapelle improvisée, si on avait interrogé Pauline sur l'effet moral du sermon qu'elle venait d'entendre, elle eût répondu probablement à la façon de l'usurier, dans *Gil Blas :* « L'abbé a fait là

son métier d'aumônier; laissez-moi faire à mon tour mon métier de jolie femme. » Et, après avoir entendu la musique sacrée de sa chapelle, elle allait faire de la musique profane avec Blangini.

C'est qu'elle s'en était tout à fait coiffée, oui, de son Blangini. Elle en était même devenue jalouse, mais jalouse au point qu'elle ne lui permettait plus de sortir sans son autorisation, et encore fallait-il dire où l'on allait. La permission n'était pas toujours accordée. Un jour, l'artiste lui dit qu'il doit dîner le soir chez le préfet. « Blangini, répond la princesse, ce soir vous dînez avec moi. » Le malheureux allait-il dans la journée faire une visite? Un valet de pied, chargé de le suivre partout, lui avait emboîté le pas et, à peine le musicien était-il chez ses amis, à peine avait-il fini son compliment d'entrée, que le valet de pied entrait et disait : « Son Altesse Impériale demande Monsieur immédiatement. » Il fallait obéir et rentrer. Allait-il se promener mélancoliquement le long de la mer pour rêver à son bonheur ? Il ne tardait pas à s'apercevoir qu'il était suivi et épié.

Cette situation de favori de la princesse avait aussi d'autres inconvénients. Il fallait se défier des jalousies du personnel de la petite cour ; il y avait à craindre la colère de l'empereur, qui serait sûrement informé du nouveau caprice de sa vertueuse sœur; peut-être même y aurait-il à redouter le courroux du mari offensé; mais cela était infiniment moins probable. Blangini, dont l'humeur n'était rien moins que batailleuse, en était arrivé à n'avoir plus une minute de tranquillité, quand un jour sa princesse, s'apprêtant à monter en voiture pour faire sa promenade, lui dit : « Mon ami, vous allez venir avec moi. » Blangini pâlit devant l'honneur inattendu que lui faisait la princesse. Sa liaison, pour le coup, allait être affi-

chée publiquement. Que dirait l'empereur? Lui, qui savait si bien débarrasser ses sœurs de leurs galants en les envoyant galoper sur les routes de l'Espagne et du Portugal, où les guérillas se chargeaient de l'en débarrasser lui-même, il était à craindre qu'il ne lui envoyât, par retour du courrier, un brevet de sous-lieutenant avec ordre de porter une dépêche à franc-étrier à Lisbonne. Et alors il aurait fait connaissance avec le sifflement des balles et le ronflement des boulets. Si cette musique avait plu à Charles XII, qui, la première fois qu'il l'entendit, déclara qu'il n'en voulait désormais entendre d'autres; si elle plaisait à des milliers de braves de l'armée française, cette musique ne convenait en aucune façon à ce musicien. Le malheureux artiste sentait à cette pensée une sueur froide lui couler dans le dos. La peur cependant lui donna du courage. Il osa faire des représentations à sa maîtresse. « Monter en calèche découverte avec Son Altesse Impériale! Se compromettre de la sorte! Que dirait l'empereur?... »

— Je vous ordonne de m'accompagner! répliqua sèchement Pauline, qui se moquait de tout, de l'empereur, du qu'en dira-t-on et de son amant par-dessus le marché.

L'infortuné Blangini, qui était cependant ce qu'on appelle « complètement heureux », monta dans la calèche plus mort que vif. Ah! c'est sans doute bien beau d'avoir une maîtresse, mais quand on en a une, ô mes amis, souvenez-vous qu'on n'est plus son maître!

Le pusillanime musicien en faisait la cruelle expérience.

Cette aventure se termina pour lui par une humiliation d'amour-propre. Quelques jours après, la princesse Pauline lui dit que l'empereur avait été informé

qu'elle était allée se promener en calèche découverte avec « un monsieur », mais que, lorsqu'il avait su que « ce monsieur » était le directeur de sa musique, il n'avait rien dit. Blangini fut alors complètement rassuré, mais il ne put en même temps s'empêcher d'être vexé que l'empereur le considérât, sous le rapport des dangers qu'il pouvait faire courir à la vertu de sa sœur, comme un homme sans conséquence ; s'il s'était agi de Crescentini, à la bonne heure, mais lui !

Il y avait dans la maison de la princesse Pauline un personnage qui mérite de ne pas être oublié par l'histoire. Aussi bien, s'il n'y remplissait que les modestes fonctions d'aide de cuisine ou marmiton, avait-il jadis été roi. Roi au Congo, il est vrai, mais roi.

Ce souverain déchu, ramené jadis de la côte africaine par un bâtiment négrier et vendu comme esclave, était du plus beau noir et aussi mal bâti que le Quasimodo de Victor Hugo. Il faut se hâter de reconnaître que la médisance n'a jamais osé insinuer qu'il y ait eu des relations autres que celles de service — service assez intime pourtant, comme on va le voir — entre la princesse et cet ancien roi nègre. Elle lui avait donné, par antiphrase sans doute, le nom de Don Juan. Avant d'être relégué à la cuisine, Don Juan avait été chargé de fonctions toutes de... confiance. La princesse l'avait nommé « surintendant général de ses ablutions secrètes et de tout ce qui s'ensuit, même de tout ce qui précède [1]. » Auprès de la princesse Pauline, qui faisait tout le temps des remèdes, ce n'était point une sinécure. Aussi Don Juan semblait-il pénétré de l'importance de ses fonctions ; il les accomplissait avec majesté, avec tant de majesté

1. Blangini, *Mémoires*, p. 141.

même que, ne concevant rien aux convenances, il s'avisa plus d'une fois de traverser le salon au moment des réceptions officielles, tenant à la main les ustensiles dénonciateurs de ses fonctions. On juge du succès qu'il y trouvait. Des rires, des applaudissements ironiques accueillaient son entrée et la princesse, si bonne fille qu'elle fût, se serait fâchée si le fou rire lui en eût laissé le temps. Quant à Don Juan, étonné de son succès, il demeurait immobile au milieu du salon, fixant tout son monde avec ses petits yeux étonnés et extrêmement mobiles, ne comprenant rien à cette hilarité.

Les convenances d'une cour du Congo n'étant pas les convenances d'une cour européenne, cette cour fût-elle celle de la princesse Pauline, même en voyage, le pauvre Don Juan ne put jamais apprendre à se tenir à peu près convenablement et, à force de se permettre des choses non permises (la princesse en cela ne différait guère de lui), mais absolument incongrues, sa bonne maîtresse finit par perdre patience; elle lui donna un autre emploi et le nomma dans ses cuisines; il était gourmand : c'était donc, faute d'un trône, le poste qui lui convenait le mieux.

La vie se passait fort doucement à la petite cour de Nice; la musique, la romance, le roman musical, tout cela allait son train, et les jours semblaient tissés d'azur et de bonheur dans ce pays favorisé du ciel. La princesse, subissant sans s'en douter l'influence salutaire et calmante de la régularité de cette existence, n'avait presque plus de caprices : sa liaison avec le directeur de sa musique, et c'était tout. Avait-elle donc trouvé son chemin de Damas? Elle avait cependant encore des fantaisies coûteuses, surtout quand on veut bien penser que l'argent qu'elle gaspillait sortait, en définitive, de la poche des contri-

buables. Et Dieu sait combien il y avait alors de misères en France, combien de malheureux manquaient de linge, de pain!

Un soir, tandis que sa cour était toute réunie au salon, elle dit qu'elle voulait donner à chacun un souvenir d'elle, et qu'on n'avait qu'à demander. Mme de Chambaudoin demanda le portrait de la princesse, mais elle eut soin d'ajouter que des diamants tout autour le feraient singulièrement valoir, puisqu'ils seraient la preuve que les yeux de Son Altesse Impériale jetaient plus de feux que les diamants. Mme de Barral demanda modestement une mèche de ses cheveux et dit que, montés en bracelet, avec une double rangée de diamants de chaque côté, ils feraient le plus ravissant bijou qui se pût voir, et cela par sa simplicité même. Blangini trouva que demander toute une mèche de cheveux c'était beaucoup, et que lui s'estimerait l'homme le plus heureux de la terre si la princesse daignait lui faire cadeau d'un seul de ses cheveux. « Pardi[1]! voilà qui est original, répliqua Pauline en riant, mais ce n'est pas sérieux, dites autre chose. — Eh bien, puisque vous ne voulez pas me donner un de vos cheveux, je demanderai quelque chose de moins précieux, un simple service de table complet en argent massif. — A la bonne heure! voilà qui est franc! Vos souhaits seront comblés lorsque nous serons de retour à Paris. Mademoiselle Faivre, prenez note de tout ceci. »

Et, chaque soir, c'étaient des sots entretiens analogues.

Une nuit, on entendit tout à coup les sonnettes s'agiter dans toute la maison. Les domestiques montaient et descendaient les escaliers, couraient dans les

1. On sait que la princesse disait ce mot à tout propos.

corridors... Qu'y avait-il donc? Oh! un bien grave événement : Son Altesse Impériale était souffrante. Le docteur Peyre, éveillé en sursaut, avait à peine pris le temps de passer un vêtement indispensable et était auprès de l'auguste malade. En attendant des nouvelles, les domestiques étaient là, dans les corridors, à se regarder... Une femme de chambre, plus avisée que les autres, trouva qu'il y avait quelque chose de mieux à faire que de se regarder tout bêtement : c'était de regarder dans la chambre de la princesse par le trou de la serrure; elle pourrait ainsi rassurer plus vite les inquiétudes de toute la maisonnée sur la précieuse santé de sa maîtresse; une autre domestique, dans une pensée non moins bonne et où la curiosité n'était non plus pour rien, colla son oreille à la même porte et, en un instant, tout le troupeau enjuponné des femmes de chambre, se poussant, se coudoyant, forma un groupe compact et serré contre la porte, sans doute pour être plus à même de répondre au premier appel en cas qu'on eût besoin d'elles. Elles étaient malheureusement arrivées trop tard pour apprendre la cause de l'indisposition de la princesse; tout ce qu'elles purent entendre, c'est que le docteur donnait des conseils, ajoutait même des remontrances, et que la douce Pauline s'impatienta et envoya si bien promener son docteur, sa science et ses remontrances, que le malheureux quitta la maison le matin même, et jamais plus depuis ne remit les pieds chez la princesse.

Ce fut là le gros événement de la saison. Comme tous les malades qui renoncent à leur médecin, Pauline ne s'en porta pas plus mal, au contraire. Les excursions, le grand air, le bord de la mer, valent mieux que tous les médecins et toutes les médecines du monde pour entretenir la santé. Des excursions, elle

en faisait presque tous les jours; elle eût dû seulement se servir un peu plus souvent de ses jambes pour marcher et de sa raison pour ne pas faire de folies.

Un jour, il lui prit fantaisie d'aller à Antibes. Elle voulait revoir cette maison, appelée Château-Sallé, qu'elle avait habitée avec sa mère et ses sœurs en des temps où personne dans la famille Bonaparte ne prévoyait la prodigieuse fortune à laquelle elle était destinée; elle voulait revoir le jardin du voisin où elle était allée effeuiller, non pas des marguerites, mais des artichauts, et où elle avait failli avoir affaire à l'échalas du terrible M. Baliste, survenu pendant qu'elle goûtait ses figues. Bref, elle voulait se plonger dans ces souvenirs d'enfance, qui éclairent la vie tout entière, dans la prospérité comme dans l'adversité, d'un rayon de soleil et de bonheur.

Un bateau suffisamment spacieux fut affrété pour la circonstance. On l'orna de faisceaux de drapeaux et de guirlandes de fleurs, on le pavoisa de pavillons aux plus éclatantes couleurs. Une construction légère, vitrée et garnie de rideaux de soie rouge, avait été élevée au centre du bateau pour la jolie sœur du puissant empereur des Français, et une double rangée de rameurs, vêtus de blanc avec des parements bleus, courait en guirlande le long de chaque bord. On ne manqua pas de dire à la gracieuse princesse que son bâtiment rappelait celui de Cléopâtre allant au-devant d'Antoine. Pauline ne savait trop ce qu'étaient ces personnages, mais elle accueillit la comparaison comme le plus délicat des compliments, et son sourire témoigna de sa satisfaction.

Cette excursion ne se faisait pas incognito. Le commandant d'Antibes avait été prévenu de l'arrivée de Son Altesse Impériale. Il l'attendait sur le quai, et toute la population bordait le rivage, moins pour

rendre hommage à l'auguste visiteuse que pour satisfaire une curiosité bien naturelle. A peine Pauline mit-elle pied à terre qu'elle fut saluée par les décharges de la batterie de côte qui protégeait Antibes, et c'est au bruit du canon qu'elle fut conduite à l'hôtel du commandant. Là, tout avait été préparé pour la recevoir dignement. Un somptueux dîner l'attendait et, après le dîner, il y eut réception et bal. Le lendemain, on se rendit à la maison, but de l'excursion. Pauline, en s'y retrouvant, retrouva ses quinze ans d'alors; elle redevint non pas enfant — elle n'avait jamais cessé de l'être — mais folâtre et gaie comme une petite fille. Elle courait d'une pièce dans une autre, racontait gentiment ses impressions à tout ce monde officiel qui l'entourait. « Là, disait-elle, était la chambre de ma mère; moi, je couchais dans ce petit cabinet, auprès d'elle; mes sœurs étaient de l'autre côté; voilà la chambre qu'occupait mon frère Napoléon quand il venait nous surprendre et passer deux jours avec nous. Comme il nous aimait! » Oh! oui, Napoléon s'est montré le frère le plus affectueux et le plus dévoué; mais, excepté chez Pauline, qu'a-t-il trouvé, si ce n'est ingratitude et trahison?

C'était une saine pensée qu'avait eue cette écervelée de Paulette en voulant revoir la maison où s'étaient passés quelques mois heureux de sa jeunesse, et cette pensée démontre que, chez elle, le cœur n'était pas complètement étouffé sous les ronces et les mauvaises herbes de ses passions, de ses caprices et de ses vanités. Mais ce n'est pas en grand gala qu'elle eût dû venir revoir le Château-Sallé. Il est des impressions, celles du cœur, qu'on ne peut goûter que seul, qui ne donnent toute leur saveur que dans le recueillement. La moindre mise en scène, la présence même d'un étranger les empêche de venir à l'âme, comme la

foule autour d'un bosquet fleuri en chasse les papillons et fait taire les oiseaux. Non seulement Pauline était suivie d'un cortège de militaires et de fonctionnaires en grande tenue, mais elle avait amené son amant Blangini! Quelles réflexions son âme, si elle avait été moins frivole, eût pu faire sur le contraste de l'innocence de ses jeunes années (innocence pourtant bien relative!) et les ruines morales de sa brillante existence!

On parcourut plusieurs fois toutes les pièces de la maison, puis l'on revint à Antibes où le commandant, qui avait fait, pour recevoir la princesse, des frais énormes, continua à exercer avec goût les devoirs de l'hospitalité.

Le jour suivant, Pauline, enchantée de son excursion, retourna à Nice sur son bateau joyeusement pavoisé de drapeaux aux mille couleurs.

Les lendemains de fête ne sont pas souvent gais. A peine la princesse était-elle rentrée à Nice qu'un courrier à la livrée de l'empereur apporta une dépêche pour Son Altesse Impériale. Elle l'ouvrit et son visage prit aussitôt un air de mauvaise humeur féroce. On lui demande ce qui arrive : « Pardi, c'est mon mari. Que voulez-vous que ce soit? Oui, le prince vient demain. L'empereur l'a nommé je ne sais quoi, en Italie. Il se rend à Turin, il va passer par Nice, et il me prendra en passant. Si vous croyez que c'est drôle!... » Et là-dessus la princesse, qui s'exprimait sur le compte de son mari avec la plus inconcevable liberté, se laissa aller à un mouvement de fureur pendant lequel elle dit une foule de ces choses amères que les femmes en colère savent seules trouver; les paroles se pressaient sur ses lèvres avec une volubilité surprenante, et la conclusion de cette sortie fut qu'elle aimerait mieux être demeurée la veuve du général Leclerc

avec seulement les vingt mille francs de rente qu'elle avait, que d'être la femme d'un... Le respect pour les lecteurs ne permet pas d'écrire le mot que la princesse ne se gênait pas pour prononcer, là, tout crûment, devant sa cour réunie au complet.

Le prince Borghèse allait effectivement arriver à Nice. Avant de partir pour Bayonne où il devait s'engager dans cette injuste et désastreuse guerre d'Espagne, Napoléon avait nommé son beau-frère gouverneur général des départements au delà des Alpes. Cette haute situation, après avoir été occupée par le maréchal Jourdan, l'était alors par le général Menou, celui qui, en Égypte, s'était fait mahométan, avait pris pour nom Abdallah et pour femme une Égyptienne. Tout cela ne lui avait pas donné du talent et son incapacité avait perdu l'Égypte. Mais Abdallah-Menou, ci-devant marquis de Menou avant la Révolution, avait soixante-dix ans et Napoléon trouva qu'il était temps de lui donner sa retraite et un remplaçant. Ce remplaçant était le prince Borghèse, qui reçut l'ordre de rejoindre immédiatement son poste à Turin. Il avait reçu en même temps un magnifique diplôme sur parchemin tout enluminé. Ce parchemin contenait le sénatus-consulte du 2 février, érigeant le gouvernement général des départements au delà des Alpes en grande dignité de l'Empire, et le message par lequel l'empereur nommait le prince Borghèse à Turin. Le nouveau grand dignitaire avait l'ordre, en s'y rendant, de prendre sa femme en route et de l'emmener avec lui au siège de son gouvernement.

Le prince quitta donc le somptueux hôtel Borghèse, autrefois hôtel de Choiseul-Charost, aujourd'hui hôtel de l'ambassade d'Angleterre, qu'il habitait au faubourg Saint-Honoré. Il se mit en route le 4 avril 1808, avec le colonel Curto, son premier aide de camp. Sa mai-

son suivit trois jours après, avec le colonel Gruger, le commandant Henrion, le capitaine Delmas, ses aides de camp, M. de Villemarest, son secrétaire, avec M. Louis de Montbreton, et M. de Clermont-Tonnerre, chambellans de la princesse.

Avant de quitter Paris, l'empereur avait joué un vilain tour au prince Borghèse. C'était déjà un assez vilain tour que de lui avoir fait épouser, sous le Consulat, sa petite folle de sœur. Quand il l'envoya à Turin, il lui acheta sa galerie de statues. Cette galerie, qui était une collection sans rivale en Europe, l'orgueil de la maison Borghèse, n'était pas à vendre. Mais Napoléon, causant un matin à son lever avec son beau-frère, lui avait dit : « A propos, Camille, j'oubliais de te dire que j'achète tes statues. » Le prince eut beau répondre que ses statues n'étaient pas à vendre, qu'elles étaient un bien de famille dont il n'avait pas le droit de disposer...

— Je ne te demande pas si tu veux vendre tes statues, avait répliqué Napoléon, je te dis que je te les achète; mets-y un prix.

— Sire, mon père en a refusé vingt-cinq millions que lui offrait une Compagnie anglaise.

Ce chiffre de vingt-cinq millions refroidit un peu l'ardeur de l'empereur. Il répondit cependant :

— Vingt-cinq millions? C'est trop. Je t'en donne dix-huit millions.

Le prince ne put faire autrement que de subir la volonté de son despotique beau-frère qui, d'ailleurs, peu scrupuleux dans sa manière de payer, fut loin, par suite de certains subterfuges financiers, de lui donner les dix-huit millions promis.

Aussi le pauvre prince n'était-il pas très satisfait en allant prendre possession de son gouvernement à Turin. Il ne le fut pas beaucoup non plus en reprenant

possession de sa femme à Nice. Trompé par son beau-frère, trompé par sa femme, son caractère commençait à s'aigrir. Franchement, il y avait de quoi.

L'arrivée du prince Borghèse avait jeté la consternation dans la petite cour de Nice; l'étiquette, la tenue, la retenue, ou plutôt la contrainte, y étaient arrivées avec lui. Les deux époux se remirent cependant à vivre ensemble comme si la bonne intelligence n'avait jamais cessé de régner dans le ménage. Il est vrai qu'ils ne se voyaient guère qu'à l'heure des repas et qu'il y avait toujours des tiers entre eux pour leur éviter des tête-à-tête qu'ils fuyaient avec autant de soin que d'autres époux, à ce qu'on assure, mettent à les rechercher.

Blangini ne voyait plus la princesse que lorsqu'on le faisait appeler. C'était le soir, après le dîner. Ne voulant à aucun prix se trouver seuls ensemble, les deux époux s'accordaient (c'était la seule chose sur laquelle ils s'entendissent) pour qu'on fît de la musique. Cela leur évitait l'ennui de se parler et la princesse aimait assez à bâiller en musique.

Un soir, la princesse voulut chanter. Elle dit à Blangini de se mettre au piano et prit une romance de lui commençant ainsi : *Sempre saro costante, sempre t'adorero.* « Je vois encore d'ici, a raconté Blangini, la scène singulière que fit naître un caprice inattendu de la princesse. Le piano était au milieu du salon, faisant face à la cheminée. Déjà j'avais exécuté le prélude d'accompagnement et nous commencions à donner un premier son de voix, quand tout à coup la princesse s'arrête; ses yeux s'étaient portés sur le secrétaire du prince, qui se tenait debout vis-à-vis de nous, le coude appuyé sur la cheminée; elle lui dit alors :

« — Je n'ose pas chanter devant vous : on dit que vous êtes très méchant; vous vous moqueriez de moi.

« Alors M. de Villemarest lui dit qu'il serait désolé de priver ces messieurs et ces dames du bonheur de l'entendre et il se retira, mais pour rentrer immédiatement et se remettre à la même place, ce que la princesse vit très bien, mais sans se fâcher qu'on lui eût désobéi. Quand le nocturne fut fini, M. de Villemarest s'approchant d'elle, lui dit le plus sérieusement du monde :

« — Votre Altesse veut-elle bien me permettre de l'avoir entendue?

« A quoi elle répondit en riant :

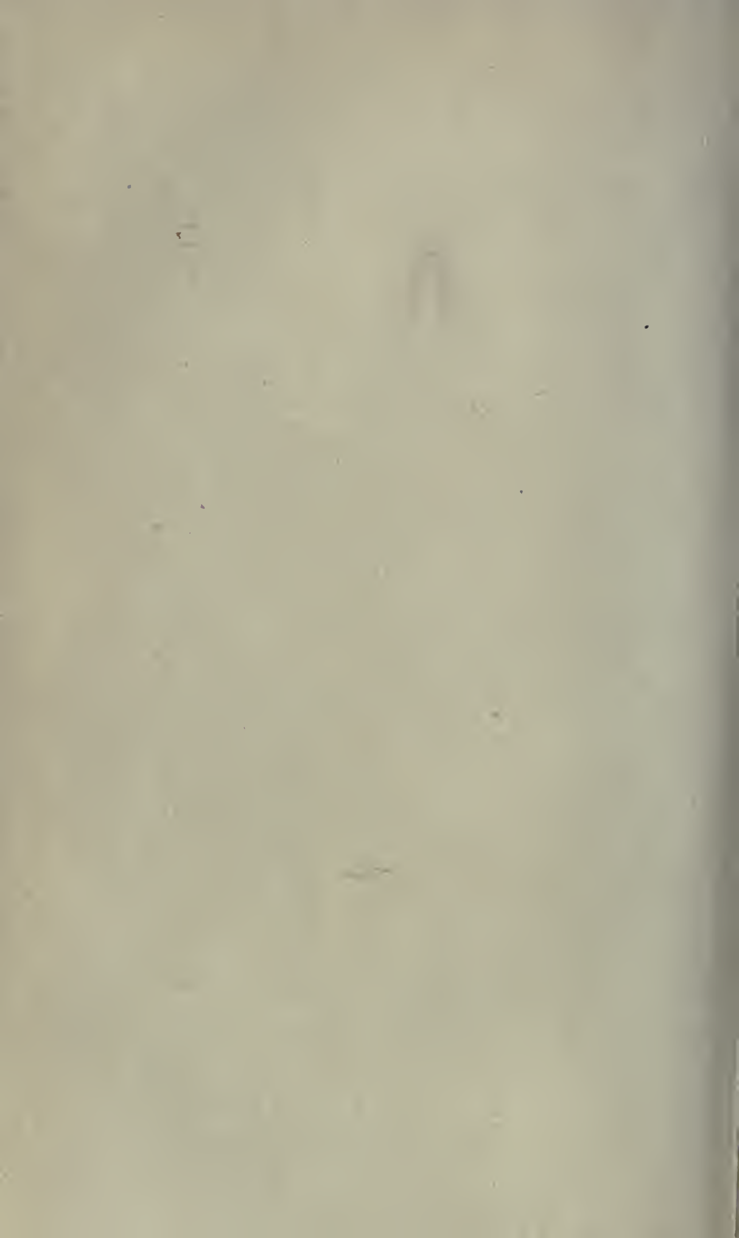
« — Pardi! il est bien temps!...[1] »

Comme on le voit, la princesse Pauline était loin d'être méchante, mais elle était restée, malgré la présence de son mari, la petite femme fantasque et évaporée que l'on connaît. Un jour, la veille ou l'avant-veille de son départ pour Turin, ayant entendu dire à l'un des hauts fonctionnaires que son mari emmenait dans son gouvernement, qu'il n'avait jamais été sur mer, elle lui dit : « Eh bien! je veux vous voir avec le mal de mer, cela m'amusera. Nous allons faire une promenade en bateau jusqu'à Monaco. » On monta donc dans la jolie embarcation qui était toujours à sa disposition et l'on partit. Mais le temps était fort beau et une faible brise ridait à peine la surface de cette mer d'azur. Le jeune fonctionnaire n'eut point le mal de mer et la princesse, qui s'était promis de se divertir en le voyant malade, se consola facilement de sa déconvenue par les charmes de la promenade et l'amabilité de celui aux dépens duquel elle voulait s'amuser.

1. Blangini, *Souvenirs*, p. 156.



CARDINAL JOSEPH FESCH (1763-1839)
oncle de l'empereur Napoléon, archevêque de Lyon, grand aumônier de l'Empire d'après le portrait de Meynier (Galeries historiques de Versailles).



Le prince ne s'attarda que peu de jours à Nice, le temps seulement de terminer ses préparatifs de voyage. Il en repartit avec sa femme et sa suite. Le convoi comprenait sept voitures surchargées de bagages. L'on chemina à petites journées à cause de la santé délicate de la princesse. Délicate, c'est elle qui le disait, car cette santé était bonne ou mauvaise, selon les circonstances, comme d'ailleurs la princesse elle-même.

C'était une chose singulière que de voir ce convoi, d'où s'échappaient, malgré tout, de nombreux éclats de rire, s'enfoncer dans les routes encaissées des montagnes. Pauline occupait une berline faite exprès pour elle par le meilleur carrossier de Paris en vue de ce voyage; les ressorts en étaient si doux, les coussins si moelleux, qu'on n'y ressentait presque aucun cahot. Cela n'empêchait pas la princesse de s'être fait suivre d'une chaise à porteurs. Aux montées comme aux descentes, c'est-à-dire à chaque instant, elle quittait la berline et entrait dans sa chaise. Puis, au bout de quelque pas, elle déclarait que le mouvement imprimé par les porteurs à la chaise était insupportable et qu'elle se fatiguerait moins si elle allait à pied.

Et, sautant légèrement à terre, elle se mettait délibérément en route et marchait, comme une simple mortelle. Mais ce caprice ne durait pas plus longtemps que les autres. Elle se rappelait tout à coup qu'elle était malade et qu'elle tombait de faiblesse. Alors il fallait remonter péniblement en voiture, et c'était des gémissements et des lamentations à n'en plus finir sur les fatigues mortelles de ce voyage et sur la cruauté de son frère qui l'obligeait à les subir.

Mais celui qui était le plus à plaindre était le pauvre prince Borghèse, obligé, lui, de subir les jérémiades

et les caprices de sa charmante femme. Il cherchait à s'y soustraire autant qu'il le pouvait, descendant de la voiture quand la princesse y montait, remontant quand elle descendait : bref, il fit une grande partie du voyage à pied. Il aimait mieux cela, et on le comprend aisément, que de supporter le cruel tête-à-tête de son adorable épouse. Comme les enfants, les femmes sont sans pitié. Pauline, aussi enfant que femme, en avait moins que toute autre. A peine le prince s'asseyait-il à côté d'elle dans la berline, qu'elle commençait à le tourmenter. Son thème favori était que le titre de prince romain qu'avait son mari ne comptait pour rien à côté du titre de prince français que lui avait valu son mariage; et elle s'étendait sur ce sujet avec une complaisance et une longueur désespérantes. Si le prince faisait mine de s'endormir, elle lui secouait les genoux, lui rappelait qu'elle était la plus belle femme du monde, qu'elle en était certainement aussi la plus aimable puisque tous les hommes le lui répétaient sans cesse, qu'elle ne lui apprendrait rien en lui disant que lui n'était pas beau, mais qu'elle avait la prétention de lui apprendre qu'il n'était pas poli de s'endormir en voiture à côté d'une femme aussi parfaite sous tous les rapports, qu'il ne savait pas apprécier son bonheur, qu'il voulait la rendre malheureuse, que les hommes sont des monstres, que lui, particulièrement, n'était jamais content et qu'il fallait pour cela avoir l'esprit bien mal fait.

Sa logique brillait encore dans d'autres raisonnements non moins judicieux.

— On va, disait-elle, nous faire des harangues dans les villes que nous devons traverser. Ce n'est pas à vous qu'il appartient de répondre à ces harangues, mais à moi. Et je vais vous prouver que j'ai raison. Le sénatus-consulte du 2 février a décidé que

vous marchez hiérarchiquement après les princes français. Or, prince français, vous l'êtes, mais seulement par suite de l'honneur que je vous ai fait en daignant vous accepter pour époux. Par conséquent j'ai le pas sur vous, par conséquent je suis votre supérieur, par conséquent vous n'avez qu'à obéir. Est-ce clair? C'est donc moi, ne vous déplaise, qui ferai les discours.

Le prince Camille avait beau la raisonner, il y perdait son éloquence et, pour ne pas perdre ce qui pouvait lui rester de patience, il prétextait un engourdissement, descendait de voiture et faisait encore quelques kilomètres à pied pour se calmer.

Quant aux chambellans, ils étaient obligés, par profession et par obéissance à l'étiquette, de supporter avec sérieux et respect tous les caprices de leur souveraine; ils n'avaient pas, eux, la ressource de descendre de voiture pour dégourdir leurs jambes et retremper leur patience. Il y avait dans la berline de la princesse M. de Clermont-Tonnerre, un de ses chambellans, et M[me] de Chambaudoin, une de ses dames du palais. Il y avait de plus un nombre respectable de coussins et d'oreillers. Car c'était encore une des manies de cette charmante princesse de ne voyager qu'avec une bonne provision d'oreillers. Quand elle s'en servait, tout allait bien. Il lui en fallait un à droite et un à gauche pour la caler, comme si elle eût été un colis fragile et susceptible d'être brisé au moindre choc; elle s'en faisait mettre un autre dans le dos pour remplir le vide qui existait entre sa taille bien cambrée et le capiton de la voiture. Il en fallait un quatrième pour appuyer sa tête, un cinquième pour caler cette jolie petite tête dans l'angle de la berline, un sixième pour mettre sur ses genoux et déposer dessus ses admirables mains. Ainsi enfouie sous la

plume, elle déclarait qu'elle allait dormir. Chacun alors de se réjouir intérieurement à la pensée d'avoir un peu de repos. Mais, vain espoir! Tout d'un coup, la princesse démolissait son échafaudage d'oreillers, déclarait qu'elle était sur le point d'étouffer, ainsi ensevelie sous cette montagne de coussins, et en même temps elle se plaignait d'avoir les pieds à la glace.

— Madame de Chambaudoin, disait-elle, vous allez vous rendre utile. Vous serez ma chaufferette. Allons, levez-vous, je vais allonger mes jambes, mettre mes pieds sur la banquette et vous vous asseoirez dessus.

Et Mme de Chambaudoin de s'exécuter docilement, et la princesse d'installer ses petits pieds le plus confortablement possible sous cette chaufferette improvisée.

— Vous, Monsieur de Clermont-Tonnerre, vous allez également vous rendre utile. Je vous nomme conservateur des oreillers.

Et elle lui empilait coussins et oreillers sur les genoux, jusqu'à en faire une montagne plus haute que sa tête.

Cette première journée avait été fatigante pour tout le monde, mais la princesse, qui s'était le moins fatiguée, était, comme de juste, celle qui se plaignait le plus. En arrivant au gîte, à Sospel, elle se prétendit malade, mais ne poussa pas plus loin ce jour-là sa prétention. Un bon sommeil lui fermant les paupières lui ferma en même temps la bouche, après toutefois qu'elle eut fait honneur au diner. Chacun alors put goûter un peu de repos.

L'étape du lendemain se passa, à peu de chose près, comme la première et les caprices de la belle voyageuse furent les mêmes. Mais, en arrivant à Tende, elle se prétendit malade, comme la veille, et,

cette fois, poussa la prétention jusqu'à ne pas vouloir dîner. C'était chose facile, et on ne fit pas difficulté de la laisser se coucher sans souper. Mais une fois couchée, la princesse se proclama malade pour tout de bon et eut mille exigences. L'hôtel était sens dessus dessous. Les chambellans, les dames d'honneur, les femmes de chambre montaient et descendaient l'escalier, portant des paquets mystérieux, s'interrogeant d'un air inquiet. Il semblait qu'il se passât quelque chose de grave et d'inattendu, mais quoi?... Les lectrices de la princesse, lisant en ces apparences un événement inusité, couraient effarées, cherchant à se rendre utiles et surtout à savoir ce qui était arrivé; puis des courriers montèrent à cheval et partirent dans toutes les directions.

Que se passait-il donc? La princesse était-elle malade, et sérieusement cette fois-ci? Elle s'était plainte de maux de tête : est-ce qu'elle était menacée de ce côté-là?

Hélas! sa pauvre tête n'était pas solide, c'est certain; c'était sa partie faible, et elle était même réellement un peu malade. Mais ce n'était pas de ce côté que la princesse était menacée. Elle avait... mon Dieu! oui, elle avait la colique, tout simplement, et M. de Clermont-Tonnerre, son chambellan, venait de recevoir l'ordre de faire préparer pour Son Altesse un lavement, mais pas un lavement ordinaire, non, un lavement à la fraise de veau!

Le chambellan avait aussitôt ordonné de trouver une fraise de veau et de l'accommoder en lavement. Mais quelle disgrâce! Personne ne s'étant avisé à Tende que la princesse aurait cette lubie, on ne trouva nulle part la moindre fraise de veau. Les habitants assurèrent même que dans tout le pays il ne se trouverait pas un veau. Le chambellan transmit

cette désolante nouvelle à la princesse, en l'enveloppant de toutes les circonlocutions nécessaires. Comme la malheureuse Pauline déclarait, la main sur la conscience, qu'elle mourrait si elle n'avait pas ce qu'elle voulait, M. de Clermont-Tonnerre émit timidement l'avis que, si Son Altesse daignait y consentir, on trouverait peut-être dans le village de la graine de lin et que...

— Qu'est-ce que vous me chantez avec votre graine de lin? répondit la pauvre malade. C'est de la fraise de veau qu'il me faut, vous dis-je, et je ne sortirai point d'ici avant d'avoir pris ce que je me tue à vous demander!

Après tout, des goûts et des couleurs... La princesse était passablement obstinée; elle s'était mis ce lavement dans la tête et ne voulait pas en démordre.

Et c'était à la suite de cette réponse nette et catégorique que des courriers étaient partis à franc étrier pour chercher un veau dans les localités environnantes afin de satisfaire le singulier goût de Son Altesse.

Enfin, après deux heures d'attente, un des courriers revint au galop, tout en sueur, portant en travers de sa selle un jeune veau dont l'œil doux et bon semblait demander ce qu'on voulait faire de lui. Pauvre petit animal! Il ne se doutait pas qu'après lui avoir fait endurer un long supplice sur le dos du cheval qui l'avait amené, après lui avoir à peu près rompu les reins, un barbare caprice allait le faire égorger afin que le bouillon fait avec ses entrailles servît à émollier les entrailles princières d'une jeune femme aussi stupide que jolie!

La princesse se leva pour s'assurer par ses yeux que c'était bien un veau qui venait d'être apporté, et qu'on n'essaierait point de lui faire prendre du mouton

pour du veau : on est si souvent trompé en ce monde! Cela, le prince Borghèse le savait aussi bien que sa femme! Puis, la pauvre bête (c'est le veau que je veux dire) fut impitoyablement égorgée. On vous l'écorcha, on vous l'ouvrit. La fraise fut extraite, lavée, mise au pot et le pot mis au feu. On laissa ce singulier bouillon mijoter quelque temps, puis, quand il fut jugé à point, on le servit à la princesse. Sa colique était passée, mais sa lubie ne l'était pas. Mme de Chambaudoin, qui servait si bien de chaufferette à sa belle maîtresse, lui tint lieu d'apothicaire. Le chambellan, les lectrices, les femmes de chambre, chacun avait ses fonctions en cette grave circonstance, en cette scène à la Pourceaugnac.

Enfin, le bruit se répandit dans l'hôtel que la princesse se trouvait mieux, que la fraise de veau l'avait immédiatement soulagée, mise sur pied, qu'elle ne demandait maintenant qu'à aller et que son appétit était le meilleur du monde.

Quelque habitué que fût le personnel d'honneur de la princesse Borghèse à ses excentricités de chaque jour, ou plutôt de chaque instant du jour et de la nuit, on rit beaucoup de celle-ci et on en fit des gorges chaudes jusque fort avant dans la nuit. Mais le voyage n'était pas fini et, avant qu'on ne fût arrivé à Turin, il devait survenir encore plus d'un incident. Il serait trop long de les raconter.

Le lendemain, le prince faisait son entrée sur le territoire de son gouvernement. On arriva dans le premier village. Le maire était sur la route, en avant des maisons, entouré de tous ses administrés, hommes, femmes et enfants, pour souhaiter la bienvenue au prince gouverneur général et à son auguste épouse. Il débita son petit discours, assez bien ma foi et demeura debout, son chapeau à la main, dans

l'attitude d'un homme qui attend une réponse. Alors se passa une scène grotesque, désopilante. Le prince allait prendre la parole pour répondre au maire, sans trop savoir, par exemple, ce qu'il allait lui dire, quand sa femme, qui n'en savait assurément pas davantage, l'empêcha de parler. Elle lui dit que c'était à elle de répondre aux discours officiels, que c'était son devoir en même temps que son honneur, qu'elle saurait toujours accomplir l'un et sauvegarder l'autre; et puis, ajouta-t-elle en concluant, est-ce qu'il n'avait pas été convenu entre eux que c'est elle qui se chargeait de répondre aux harangues? Est-ce que le petit discours qu'elle lui tenait en ce moment même ne lui démontrait pas qu'elle s'en tirerait beaucoup mieux qu'il ne saurait le faire lui-même?

Le prince faisait signe à sa femme de se taire et lui témoignait son impatience. Le maire, étonné de cette discussion qui semblait prête à dégénérer en querelle, attendait toujours sa réponse et semblait trouver que le prince et la princesse feraient mieux de se disputer dans l'intimité que dans l'exercice de leurs fonctions officielles; à la fin, craignant d'être indiscret et de les gêner, il se retira sur le bord de la route, les paysans se rangèrent aussi et les Altesses, renonçant à répondre mais non à se quereller, grondant et chicanant, remontèrent en voiture et laissèrent dans le bourg une fâcheuse impression de leur passage.

M. de Clermont-Tonnerre crut alors pouvoir se permettre de donner un conseil à cette enfant terrible dont il avait l'honneur d'être chambellan. Il lui fit respectueusement observer qu'une discussion pouvait fort bien avoir lieu entre mari et femme, que c'était même l'état normal de tout bon ménage, mais qu'il était désirable, à l'avenir, de ne pas se donner cette distraction en public, que cela pourrait jeter un

mauvais vernis sur le pouvoir et que — l'on est si sot en province ! — devant donner à ses peuples l'exemple de l'obéissance aux lois, il était nécessaire qu'elle obéît ou du moins fît semblant d'obéir à son époux devant le monde, quitte à se rattraper dans l'intimité. Le prince, lui, devait obéissance à l'empereur, c'était pour le servir qu'il lui fallait prononcer des discours et, si l'empereur apprenait la petite scène qui venait de se passer, il serait fort mécontent.

Pauline n'avait peur de personne, mais elle craignait son frère. Il fallait toujours l'en menacer quand on voulait la ramener à la raison. Elle céda donc, mais jura bien qu'elle prendrait sa revanche. Le prince profita des bonnes dispositions de sa petite Paulette pour déclarer que c'était lui qui répondrait au discours que l'évêque de Coni devait lui adresser le lendemain et qu'il espérait bien que sa femme ne viendrait pas, avec ses inconcevables prétentions, troubler l'auguste majesté de cette cérémonie officielle. La princesse le promit.

Tout se passa bien à Coni. Leurs Altesses descendirent à la préfecture. L'évêque leur envoya le soir même communication du discours qu'il devait leur faire le jour suivant; les chambellans passèrent leur nuit à rédiger une réponse, et le prince la récita le lendemain sans sourciller devant l'évêque. Il eut, ainsi que la princesse, un grand succès en cette ville : chacun vanta son esprit, son tact et son éloquence et, il n'y eut qu'une voix pour célébrer la grâce et la bonté de son auguste épouse. Le peuple était dans l'enthousiasme. En vérité, il n'était pas difficile.

Le lendemain on quitta Coni de bonne heure et l'on alla coucher à Racconiggi, ancienne résidence de campagne des princes de la maison de Savoie-Cari-

gnan ; il y a là un parc superbe qui a été dessiné par Le Nôtre.

C'est à Racconiggi que le prince et la princesse Borghèse commencèrent véritablement à régner. C'est là qu'ils reçurent la députation de la ville de Turin venant leur souhaiter la bienvenue; c'est là que fut inaugurée l'étiquette qui devait, plus qu'eux, régner à la cour; c'est là que le service d'honneur commença véritablement à entrer en fonctions.

Et le lendemain, 22 avril 1808, le prince gouverneur général fit, avec la princesse, son entrée dans sa bonne ville de Turin. Une garde d'honneur escortait leur voiture, des vivats retentissaient sur leur passage, les cloches sonnaient, le canon tonnait comme pour célébrer une victoire et le cœur de Pauline bondissait d'aise à la pensée que c'était pour elle qu'on faisait tout ce tapage.

Ils descendirent dans l'aile du château qu'on nomme le palais Chablais. La princesse choisit pour ses appartements la partie du palais la plus rapprochée de la place Impériale et son mari eut la liberté de s'installer à l'autre extrémité. M. de Suisano, préfet du palais, avait fait préparer les appartements, non seulement pour Leurs Altesses Impériales, mais aussi pour les personnes de leur suite.

La ville de Turin leur offrit une fête superbe dans sa grande salle de spectacle. Tout le rez-de-chaussée du théâtre, orchestre et parterre, formait un immense carré long, réservé spécialement aux dames; les hommes circulaient tout autour. Au fond de la salle avait été placé le fauteuil de l'empereur, comme l'usage alors était de le faire en toute cérémonie publique importante; on poussait même le culte religieux du souverain jusqu'à placer derrière son fauteuil vide des gens de service prêts à exécuter des

ordres qui ne pouvaient arriver, le maître n'étant pas là pour les donner. A droite du fauteuil impérial était une chaise pour le prince gouverneur général et, à gauche, une autre chaise pour la princesse. L'ombre de l'empereur maintint en respect les prétentions de Pauline qui avait eu la velléité tout d'abord d'aller s'asseoir sur le trône impérial[1]; mais, tout bien considéré, elle se dit qu'il valait mieux pour elle être séparée de son mari par ce vaste fauteuil, ce qui lui évitait le désagrément de lui adresser, pour la galerie, quelque parole de temps à autre. Leur maison d'honneur était debout derrière eux, attendant les ordres qu'il leur plairait de donner. Songeant à imiter l'empereur en tout ce qu'il faisait, dans ses gestes comme dans ses habitudes, le gouverneur général et sa femme se levèrent de leur siège et allèrent faire le tour du grand carré occupé par les dames. Il y avait là les plus jolies femmes de Turin, mais, d'un concert unanime, la princesse Pauline fut proclamée la plus belle. Elle n'était pas sans entendre le murmure d'admiration qui s'élevait sur ses pas, et sa vanité était délicieusement chatouillée par un aussi éclatant triomphe.

Quand elle eut achevé sa promenade autour de la salle, elle retourna à sa place et, adroitement con-

1. Cet usage de placer un fauteuil pour le souverain dans les cérémonies publiques n'était pas particulier à la France. Lors des conférences de Passeriano, qui aboutirent au fameux traité de Campo-Formio, le général Bonaparte, entrant dans la salle préparée pour les délibérations, aperçut un superbe fauteuil élevé sur une marche et recouvert d'un dais. Il demanda ce que cela signifiait. Les plénipotentiaires lui répondirent que ce fauteuil était réservé à l'empereur d'Autriche qui, quoique absent, devait les animer de son esprit.

— Eh bien, dit le général Bonaparte, je vous engage à le faire enlever, car je n'ai jamais pu voir un siège plus élevé que les autres sans avoir envie d'aller m'y asseoir.

seillée, lorsque l'orchestre entama une contredanse française, elle dit, assez haut pour se faire entendre : « Non, pas cela ; de la musique italienne, c'est la plus belle ; une montferrine ! une montferrine ! » C'était faire ouvertement la cour à son peuple. Tout le monde aussitôt s'écria : « Une montferrine ! Vive l'empereur ! vive le prince ! vive la princesse ! »

L'enthousiasme était à son comble. Quand on songe à la pauvreté intellectuelle du prince et de la princesse qui étaient l'objet d'un tel enthousiasme, que peut-on penser de ceux qui les saluaient de leurs acclamations frénétiques ? Il est vrai, si c'est là une excuse, qu'ils ne les connaissaient pas.

La cour de Turin était composée presque entièrement des mêmes personnes qui formaient autrefois celle du roi de Sardaigne [1]. Elle était extrêmement brillante. Mais il est temps de dire quelques mots de la maison d'honneur de la princesse Borghèse. A vrai dire elle en avait deux, l'une à Turin, l'autre à Paris, et, si elle avait emmené en Italie quelques chambellans et dames de son palais de Paris, elle ramena un peu plus tard quelques Italiens et Italiennes en France ; mais les deux maisons d'honneur, quoique souvent mêlées, demeurèrent bien distinctes et ne se confondirent jamais.

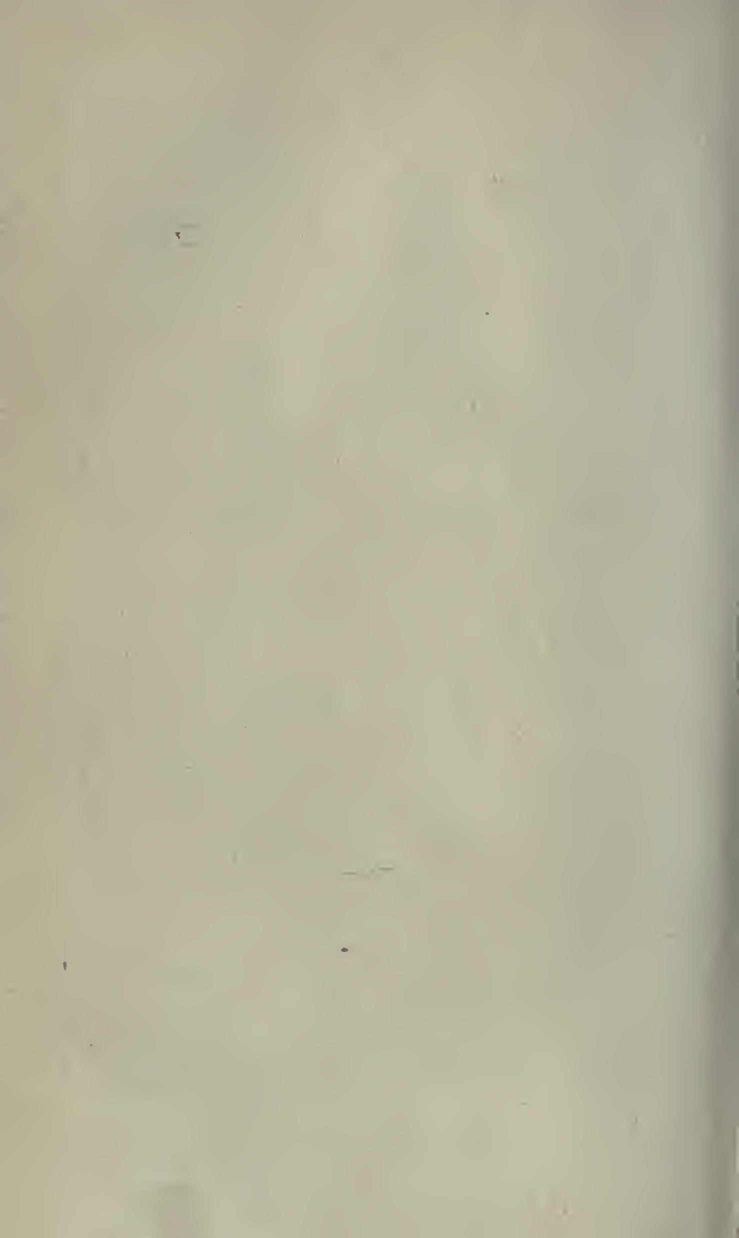
L'on connaît déjà un peu M. de Clermont-Tonnerre. Il avait certaines qualités sérieuses qui passaient inaperçues dans le milieu frivole où il vivait ; il en avait d'autres plus légères, qui y étaient infiniment plus estimées. Il avait le don d'émailler tout ce qu'il disait de calembours inattendus et de jeux de mots continuels, ce qui, dans cette cour où ne régnaient pas, en fait de conversation, les traditions sévères du

1. Stanislas GIRARDIN, *Journal et Souvenirs*, t. II. p. 74.



ANDRE MASSÉNA (1756-1817)

duc de Rivoli, prince d'Essling, maréchal de France, d'après le portrait du baron Gros. (Galeries historiques de Versailles).



grand siècle, lui avait fait une sérieuse réputation d'esprit. De l'esprit, certes il n'en manquait pas, mais ce n'était pas son esprit véritable qui était apprécié, ce n'en était que la menue monnaie, la monnaie de billon. Et il avait le bon esprit de ne servir aux gens que ce qu'ils étaient capables de comprendre. N'a-t-on pas pour les enfants et les petits chiens un langage à part?

M. de Montbreton, autre chambellan, avait fait en même temps que M. de Clermont-Tonnerre le voyage de Turin. C'était un brave homme. Bon époux, bon père, bon frère, bon citoyen, il avait été bon vivant aussi et possédait toutes les qualités qu'on n'accorde généralement qu'aux morts : il était bon comme une épitaphe. Son excellent caractère et sa bienveillante indulgence pour ses maîtres lui permettaient de séjourner, sans trop en souffrir, dans ce monde peu exemplaire. Au fait, n'avait-il pas été, avant M. de Forbin, du dernier bien avec sa charmante princesse?

M. de Forbin, chambellan également, était un homme aussi distingué par sa tournure et ses manières que par son esprit et ses goûts artistiques. Poète, peintre, romancier, il était tout cela à la fois; on a rarement vu un mortel aussi bien doué de tous ces dons qui rapprochent l'homme de la divinité. Spirituel dans le monde, possesseur d'une grande fortune, comment, avec tous ces mérites, avait-il pu accepter une place de chambellan? Outre que la mode voulait, à ce moment, que tout homme bien né fût chevalier d'honneur d'une des princesses impériales, il y avait une autre raison. Il était artiste, amoureux du beau et, par conséquent, des belles : la princesse n'était-elle pas belle entre toutes? M. de Forbin avait du plaisir à le lui dire, en vers et en prose, et Pauline

avait du plaisir à se l'entendre dire en tous les langages; M. de Forbin faisait son portrait de face, de profil, de trois quarts... Pauline, qui aimait, elle aussi, le beau, regardait avec admiration ces peintures, mais surtout celui qui les faisait; elle croyait de son devoir d'encourager les arts : pouvait-elle le mieux faire qu'en encourageant les artistes? Elle encouragea si bien M. de Forbin qu'elle finit par lui accorder ses faveurs. Mais il paraît que cette idylle attira sur l'heureux chambellan la disgrâce de l'empereur et l'on a dit que c'est à cela que M. de Forbin dut d'être exilé.

Le grand-maître des cérémonies, directeur général de l'étiquette, était M. Alfieri de Sostegno, homme nul et ennuyeux. Il était veuf. On prétendait qu'il avait tué sa femme par l'ennui seul que dégageait sa personne. Il dissimulait habilement sa nullité sous un air grave qui le faisait regarder par les imbéciles, c'est-à-dire par le plus grand nombre, comme un homme profond. Mais ce qu'il devait s'ennuyer dans une cour où tout le monde s'amusait!

La maison de la princesse était moins bien montée en femmes qu'en hommes. On y remarquait cependant Mme de Chambaudouin, connue surtout pour son intimité avec sa belle maîtresse qui, comme on a pu le voir, était assez familière avec elle. Elle était la femme du préfet de l'Eure.

Mme de Champagny, femme de celui qui fut un peu plus tard duc de Cadore et ministre des relations extérieures était aussi de la maison d'honneur de Pauline. On ne sait pourquoi elle s'y était fourvoyée, elle, sérieuse, grave et enveloppée d'un nuage d'ennui. Les mauvaises langues, et il n'en manquait pas au milieu de toutes ces bonnes gens qui se jalousaient les unes les autres, prétendaient charitablement qu'elle était trop laide, trop sotte et trop mal mise pour ne

pas être honnête. Comme si cela a jamais été un obstacle à l'inconduite!

Mme de Barral, favorite de la princesse Pauline, était grande comme un tambour-major, et avait la tête toute petite, toute mignonne, mais toute pleine d'esprit. C'était à se demander comment tant d'esprit avait pu se loger dans une aussi petite tête; mais c'est sans doute parce qu'il s'y trouvait trop à l'étroit qu'il cherchait à s'échapper par toutes les ouvertures. Personne ne portait mieux qu'elle le grand habit de cour.

Mme la marquise de Bréhan aussi était jolie avec ses cheveux blonds voltigeant en mèches folles derrière l'oreille. Elle avait les yeux grands, les mains et les pieds petits, la peau très blanche et les dents aussi blanches que la peau. Elle était vive, assez maligne, mais point trop méchante. On l'aimait peut-être à la cour, mais beaucoup au dehors. Elle était une amie bonne et dévouée.

Mlle Millot tenait une grande place dans la maison de la princesse, bien qu'elle n'y en eût qu'une petite. Elle était lectrice. Son instruction, a-t-on dit, était celle d'un homme et son esprit celui d'une femme, mais d'une femme d'élite: c'était dire tout le parti qu'elle dut tirer de ce bagage peu commun dans le camp enjuponné. Ses fonctions de lectrice étaient une véritable sinécure. Aussi, ne sachant à quoi employer une activité sans cesse en ébullition, Mlle Millot donnait libre cours à son esprit original qui, n'étant plus contenu par une sage réserve, dévoilait parfois des idées dont l'extravagance n'était égalée que par celle des actes de sa patronne. Il y eut du roman dans son existence. Est-ce celui-là qu'elle écrivit sous le titre de *Foscarini ou le patricien de Venise?* C'est possible, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est un roman qui la conduisit au tombeau.

Il y avait encore d'autres dames pour accompagner: dames du palais, lectrices, etc., dont les noms ne méritent point de passer à la postérité. Mais il y avait une femme dont la physionomie et le caractère malgré la position très subalterne qu'elle occupait, détonnaient au milieu de cet escadron de juponnerie légère. C'était Mme Hamelin, simple femme de charge de la princesse. Veuve d'un officier de marine, ayant pour tout bien des enfants dont elle avait à faire l'éducation, elle s'était vue forcée d'accepter cette modeste place, peu en rapport avec l'élévation de ses sentiments, la distinction de son caractère et l'étendue de ses connaissances. Mais, quand on est obligé de gagner sa vie, on accepte toute occupation, pourvu qu'elle soit honorable, qui vous donne votre pain et le pain de vos enfants. La beauté de Mme Hamelin, encore remarquable, avait été remarquée au palais de la princesse Pauline, mais sa haute vertu ne lui avait pas fait d'amis: honnête et sans fortune, qui donc aurait fait la sottise de la voir avec faveur? Les femmes, jalouses de sa beauté et peut-être, en leur for intérieur, de son honorable conduite, la regardaient avec une sorte de pitié méprisante, revanche du vice opulent et de l'inconduite sur l'honnêteté quand elle est pauvre. Les hommes, sachant qu'ils n'avaient rien à espérer d'elle, ne la regardaient pas. Oh! ce qu'elle eut à souffrir, cette femme de cœur, devant tout ce qu'elle était obligée de voir! Si elle n'avait pas été forcée de gagner le pain de sa petite famille, comme elle eût vite quitté une cour où l'on semblait trouver la vie trop brève pour toutes les folies que des cerveaux déséquilibrés inventaient chaque jour et qui semblaient craindre, tant ils se hâtaient de les faire, de n'avoir pas le temps de les exécuter toutes avant de mourir!

Parmi les dames de la maison italienne de la princesse Pauline, on cite Mme de la Turbie, qui épousa plus tard M. de Clermont-Tonnerre ; Mme de Cavour, dont l'humeur naturellement grave n'a jamais pu se mettre au ton léger de cette cour ; Mme de Mathis, femme au buste trop long et aux jambes trop courtes, qui eut l'*honneur* d'être aimée de l'empereur et de recevoir de lui jusqu'à trois lettres par jour ; Mlle Blangini, sœur du grand musicien ; sous le titre de lectrice, elle était la cantatrice de la princesse.

Entre toutes ces femmes, il y en eut peut-être de respectables, mais « l'opinion publique a cru pouvoir juger légèrement ce qui se passait chez la princesse Borghèse ; sa conduite jetait un reflet fâcheux sur les jeunes et jolies femmes qui formaient sa cour [1]. » Aussi, toutes les femmes qu'aurait voulu avoir Pauline autour d'elle n'acceptaient-elles pas cet honneur, et Mme de Lostanges, entre autres, refusa nettement de faire partie de sa maison.

Il n'est point de maison princière sans aumônier. Celle-ci en eut deux. Jamais, il est vrai, cour n'eut plus besoin d'être prêchée et sermonnée que celle de la capricieuse Pauline, en commençant par la princesse elle-même. Ce n'est pas qu'elle manquât tout à fait de religion, ou plutôt de dévotion : elle assistait à la messe le dimanche, à Turin comme à Nice, mais comme elle y allait en quelque sorte en « service commandé », puisque l'empereur l'exigeait, il est permis de croire que la politique et l'obéissance à son frère jouaient en ceci un plus grand rôle que la dévotion. Elle avait du reste une manière d'accommoder la religion avec ses fredaines extraconjugales, ses pratiques galantes et autres, qu'elle déconcertait

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 385.

l'esprit le plus largement ouvert sous le rapport de l'indulgence du ciel pour les fautes des hommes et surtout celles des femmes. Les deux aumôniers, aumôniers-gentilshommes, bien entendu, l'abbé de Sambussy et l'abbé de Bombelles, étaient chargés de faire le salut de toute la maisonnée[1]. Mais la tâche était au-dessus de leurs forces. Dans un pareil milieu, était-il possible, même à ces aumôniers de parade, de faire leur propre salut?

La maison de la princesse Borghèse, ou plutôt de la princesse Pauline — car elle tenait à grand, à très grand honneur, elle qui avait été si fière sous le consulat de devenir la princesse Borghèse, d'être appelée la princesse Pauline — la maison de la princesse Pauline était, on le voit, montée magnifiquement; il y avait, non seulement des aumôniers, mais même des pages — ce que n'eut jamais la grande-duchesse de Toscane et que la reine de Naples n'eut qu'à la fin de son règne. Ces brillants pages, ces malheureux enfants avaient sous les yeux de bien mauvais exemples pour compléter leur éducation. Mais, est-ce qu'on s'occupait de ce détail?

La vie de la princesse, à Turin, était d'une régula-

1. C'était un singulier abbé que cet abbé de Bombelles. Il avait été maréchal de camp dans sa jeunesse au temps où quelques privilégiés venaient au monde avec l'aigrette de colonel sur la tête. Plus tard, il prit la soutane quand tant d'autres, les Talleyrand, les Fouché, etc., la jetaient aux orties. Aussi, les allures cavalières de la cour de la princesse Pauline n'effarouchaient-elles pas trop cet ancien cavalier. Nommé, à la Restauration, évêque d'Amiens, il conserva, entre autres habitudes de cour ou de caserne, celle de danser, en dépit de sa soutane violette et d'écrire tous les soirs les historiettes plus ou moins édifiantes qui avaient cours de son temps. A force de les collectionner, il en eut plus de quatre-vingts volumes manuscrits. C'est lui aussi qui, pour rappeler qu'il avait été maréchal de camp, fit poser sur sa mître les deux étoiles d'argent, insignes de son ancien grade.

rité, ou, pour mieux dire, d'une uniformité qui ne tarda pas à lui déplaire. Tous les dimanches, Son Altesse allait à la messe, dans une tribune de l'église Saint-Laurent, et sa piété faisait l'édification de son bon peuple. Ces jours-là, les jardins du palais étaient ouverts au public, et Pauline s'amusait parfois, de ses fenêtres, à regarder les promeneurs. Tous les jours elle allait faire une promenade en voiture au *Valentino*, qui est à Turin ce que le *Corso* est à Milan, ce que les Champs-Élysées et l'allée des Acacias sont à Paris, c'est-à-dire le lieu de rendez-vous des élégants de la ville. On va y voir les chevaux, les femmes, les voitures; on va surtout s'y montrer. Le gouverneur, la gouvernante y manquaient le moins possible. C'était pour remplir ce devoir — l'on sait que pour ces futilités, la princesse était femme de devoir — c'était pour remplir ce devoir que Pauline arborait les plus étonnantes toilettes de sa garde-robe. Le prince gouverneur général, de son côté, conduisait lui-même son attelage, le plus beau de tout Turin. Il se faisait toujours suivre de deux piqueurs montés sur des chevaux gris pommelé. Mais jamais les deux époux ne se montraient ensemble, dans la même voiture.

Il y avait à peine une quinzaine de jours que la princesse Pauline était arrivée à Turin, lorsqu'elle reçut une lettre de son frère Lucien lui annonçant sa visite. Comme Lucien était brouillé avec Napoléon, Pauline ne voulut pas risquer de mécontenter l'empereur en le recevant à Turin. Elle n'avait décidément pas le cœur aussi indépendant dans ses affections de famille que dans ses amours. Elle eût préféré écrire à son frère de ne pas venir, en alléguant un motif quelconque. Mais le moyen? Lucien suivait de peu d'heures le courrier qui venait d'annoncer son arrivée. Que faire? Elle se résolut à aller à Stupinigi,

villa des environs, où elle se proposait de passer les mois d'été. De cette façon, la visite de son frère pourrait passer inaperçue, tandis qu'à Turin elle eût fait événement. C'était pour le voir et lui parler plus librement? Point : c'était pour lui refuser sa porte sans que personne le sût. Elle alla donc à Stupinigi. Lucien y arriva de son côté. Un chambellan le reçut et lui expliqua les raisons pour lesquelles sa très affectionnée sœur ne voulait pas le voir. Ce pauvre Lucien dut s'en retourner, très édifié sans doute sur le peu de cœur et d'indépendance de caractère de Paulette, si oublieuse tout au moins des services qu'il lui avait rendus jadis dans son intrigue avec Fréron.

Stupinigi était une résidence fort agréable. C'était un élégant pavillon dont la partie centrale était surmontée d'un dôme portant sur la clef de voûte un magnifique cerf dix cors, en bronze doré. Ce cerf n'était point, comme l'ont prétendu de mauvaises langues, un emblème faisant allusion aux infortunes conjugales du prince gouverneur général ; il y avait été de tout temps. C'était simplement un attribut décoratif indiquant la destination du pavillon de Stupinigi qui, en réalité, était un rendez-vous de chasse.

La visite de Lucien fut le commencement d'une série d'autres visites. Il y en eut tant, que le palais Chablais fut appelé à cette époque l'auberge impériale. Les rois et les princes qui allaient de France en Italie ou se rendaient d'Italie en France, ne manquaient pas de s'arrêter dans la capitale du Piémont. Le prince Aldobrandini, frère du prince Borghèse, le roi Joseph revenant de Naples pour aller régner en Espagne, le roi Murat allant le remplacer à Naples, etc., tout cela s'arrêtait au palais Chablais et donnait à la ville de Turin beaucoup d'animation.

Il y avait alors de grandes réceptions, des dîners, des bals, des soupers. La chère était excellente : le cuisinier du prince était un grand artiste dont le traitement fixe se montait à douze mille francs par an, la solde d'un général de division. Le service de bouche était fait avec la plus grande magnificence et deux grands nègres, vêtus d'une livrée resplendissante, avec soleil d'or sur la poitrine et soleil d'or dans le dos, coiffés d'une toque que surmontaient de grandes plumes d'autruche, se tenaient immobiles derrière sa chaise, semblables à ces torchères de bronze qu'on voit dans les vestibules des plus opulentes demeures.

Malgré toutes ces fêtes, le prince Borghèse s'ennuyait. Il ne savait pas plus s'occuper que la princesse, et la seule lecture qu'il fît était celle du *Journal des Modes ;* s'il y avait eu alors des journaux de *Sport* comme il y en a tant aujourd'hui, il n'eût lu que ceux-là. Il regrettait, au milieu de ses bâillements continuels, les bonnes conversations qu'il avait jadis à Paris, avec ses amis les concierges de l'hôtel d'Ogny; et, se reportant par la pensée à cet heureux temps où, sans femme, partant sans soucis, il voyait l'avenir s'ouvrir grand et beau devant sa jeunesse, il ne pouvait s'empêcher de verser une larme de regrets : hélas ! ce beau temps n'était plus ! Le pauvre garçon était marié et, de plus, condamné à régner : adieu la liberté ! adieu la joie ! adieu l'amour ! adieu le bonheur !

Sa femme n'était pas beaucoup plus heureuse. Elle aussi bâillait fréquemment. L'aversion qu'elle avait pour son mari s'étendait maintenant aux neuf départements qui constituaient ses États. Elle ne pouvait plus s'y voir. Elle écrivait lettre sur lettre à l'empereur pour obtenir la permission de quitter le Piémont ; mais l'empereur ne lui envoyait pas cette per-

mission tant désirée. La princesse entrait alors dans une fureur qui était loin d'être muette.

« — Je suis, s'écriait-elle en se roulant de rage sur les tapis, je suis citoyenne française ! Personne n'a le droit de me tenir et retenir malgré moi loin de ma patrie. Est-ce parce que je suis princesse Borghèse? La belle raison !... Eh ! je ne veux pas plus de ce titre que de celui qui me l'a donné ! Je suis la veuve du général Leclerc, et je m'en contente. J'ai vingt mille francs de rente à moi personnellement, et je m'en contente aussi ; je n'ai pas besoin d'autre chose pour vivre, moi ; mes goûts sont simples et modestes, à moi ! Mais, pour Dieu ! qu'on me laisse libre et qu'on ne me tyrannise pas de la sorte ! En vérité, on voudrait me tuer qu'on ne s'y pourrait mieux prendre. Oui, c'est cela, positivement, on veut se débarrasser de moi... Pardi, ce sera bientôt fait avec ce damné climat de Turin et l'ennui qui suinte de partout dans ce palais. Avant trois mois, si j'y reste, on m'enterrera, c'est certain. D'ailleurs, je suis déjà malade, beaucoup plus malade qu'on ne pense. »

Et, dans la conviction qu'elle était malade ou plutôt pour faire croire qu'elle l'était, « elle se droguait, affectant des souffrances dont ne souffraient que ceux qui étaient obligés de faire semblant de compatir à ses douleurs imaginaires [1]. » Alors elle prit médecine sur médecine, ne sortit plus et en arriva à altérer pour tout de bon sa santé. Heureuse enfin de se voir malade, elle parvint à se faire ordonner par son médecin une saison aux eaux d'Aix-en-Savoie. Mais il lui avait fallu pour cela mettre en jeu toutes les ressources de son imagination et de sa volonté. Voici comment elle s'y était prise. Une nuit, à Stupinigi,

1. M[lle] Avrillon, *Mémoires*, t. I, p. 345

toute sa Maison fut réveillée en sursaut par de violents coups de sonnette, des coups de sonnette désespérés. On accourut, on trouva la princesse haletante; elle se déclara horriblement malade et donna l'ordre d'envoyer chercher sur l'heure, à Turin, le docteur Vastapani, premier médecin de la cour. Un courrier partit aussitôt à toute bride. Le docteur arrive. Il trouve en effet la princesse dans un état inquiétant. Elle avait des convulsions, des syncopes, enfin « elle avait tout ce qu'elle voulait avoir. » A la suite d'une syncope plus longue que les autres, elle déclara au docteur, d'une voix éteinte et entrecoupée, que c'était fini, qu'elle le sentait bien et qu'elle allait mourir. Le médecin, qui avait cru tout d'abord qu'il ne s'agissait que d'une de ces crises nerveuses auxquelles elle était sujette lorsque sa volonté n'était pas en complet accord avec celle du prince, fut, cette fois, alarmé véritablement. Il pensa qu'un changement d'air serait favorable à l'état nerveux de Son Altesse impériale et consoliderait sa précieuse santé. Il écrivit donc dans ce sens à l'empereur. Pauline envoya de son côté une lettre des plus instantes et obtint enfin la permission de quitter son mari pour aller faire une cure à Aix.

Le personnel de la cour de Turin ne crut pas un instant à la maladie de la princesse, mais il prit une haute idée du talent avec lequel elle savait jouer la comédie.

Il est inutile de dire la joie enfantine de Pauline quand elle quitta Turin. Mais le plus joli de l'affaire c'est que son médecin la croyait malade pour tout de bon. Il l'accompagna à Aix, et c'est lui qui envoyait à Turin des nouvelles de son auguste santé. Ses lettres parlent particulièrement d'*un grand dolore a l'ano*, et donnent des détails techniques qui ne peuvent être reproduits ici, même en italien, mais dont la lec-

ture dégoûtait ce pauvre et désolé prince Borghèse.

Une fois sa cure terminée, cure qui fut plus utile à ses projets qu'à sa santé, Pauline, qui ne savait pas toujours ce qu'elle faisait ni ce qu'elle voulait, mais qui, cette fois, le savait bien, se jura à elle-même qu'elle ne remettrait pas les pieds à Turin. C'est à Paris qu'elle voulait vivre, et ce que femme veut...

Enfin elle réussit à venir à Paris. L'empereur, qu'elle désespérait par ses fredaines continuelles, la sermonna et lui fit promettre de se bien tenir et de se bien conduire. Elle promit tout ce qu'il voulut et, naturellement, ne modifia en rien ses habitudes. Elle était descendue à son hôtel du faubourg Saint-Honoré et avait repris son genre de vie et son laisser-aller accoutumés. En voici un échantillon. Elle était si heureuse d'être belle que, en bonne fille, elle ne voulait pas priver son entourage du plaisir d'admirer ses belles formes sculpturales ; peut-être aussi était-ce pour recevoir des compliments, toujours flatteurs ; peut-être même... Mais il ne faut pas faire de suppositions malveillantes. Toujours est-il que « les dames de service près d'elle étaient admises dans son appartement pendant sa toilette, qu'elle prolongeait à dessein de se faire admirer. Souvent un intervalle assez long séparait le moment où on lui offrait sa chemise de celui où on la lui passait ; pendant ce temps, elle se promenait dans sa chambre avec autant d'aisance que si elle eût été totalement vêtue. Il y a sur cette toilette des détails qui paraissent incroyables, mais dont je n'aime pas à rappeler le souvenir, même dans le secret de ma pensée[1]. »

1. CONSTANT, *Mémoires*, t. II, p. 285. — La princesse Pauline ignorait toute pudeur. Elle recevait des visites, fût-ce celle d'un homme, pendant qu'elle était nue au bain. La marquise du Châtelet en faisait autant à Cirey, à ce que nous

Mme d'Abrantès confirme, en partie, sans en avoir l'air, ce passage des *Mémoires* de Constant lorsqu'elle dit à propos de la statue de Pauline : « La princesse Borghèse était une gracieuse nymphe. Sa statue, faite par Canova, et *qui a été moulée sur elle*[1], offre à la vue une ravissante créature. On a prétendu que l'artiste avait corrigé des défauts dans la jambe et dans le buste. Je sais que *j'ai vu* les jambes de la princesse Borghèse, comme tous ceux qui la connaissaient un peu intimement, et que je ne me suis pas aperçue de leurs défauts[2]. »

Il est à croire que les pieds et les mains de la belle Pauline étaient en rapport avec les autres beautés que tant de personnes ont pu admirer, car « dans le cabinet de curiosités du comte de Barral se trouvait sous verre un soulier porté par la princesse Borghèse, et dans le cabinet de M. Denon, une de ses mains moulée en plâtre[3]. »

Une fois installée à Paris, pour faire bien voir à son

apprennent les curieux mémoires de Longchamp. Il est vrai, — si c'est là une circonstance atténuante — que les hommes que recevait ainsi Pauline étaient ses amants.

1. On prétend que la princesse, voyant hésiter Canova pendant l'opération du moulage, lui aurait dit : « Mais allez donc ! De quoi avez-vous peur ? — De devenir amoureux de ma statue. — Allez toujours, Canova, vous êtes un flatteur. »

Et plus tard, une dame demandant à Pauline comment elle avait pu poser ainsi toute nue : « Oh ! dit-elle, il y avait du feu dans l'atelier ! »

2. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI, p. 67. — C'est du reste une chose surprenante que la légèreté avec laquelle on parlait jusque dans l'entourage de l'empereur des charmes et attraits de la princesse Pauline, et Napoléon lui-même, à Sainte-Hélène, disait que « les artistes s'accordaient à en faire une véritable Vénus de Médicis. » Il y a là une nuance d'inconvenance qui choque ; un homme peut parler ainsi d'une femme quelconque, mais un frère ne doit pas parler de la sorte de sa sœur.

3. Général baron Thiébault, *Mémoires*, t. IV, p. 447.

frère qu'elle ne demandait qu'à se conformer à ses intentions, elle tint un assez grand état de maison. Elle renonça à une certaine économie qui avait pendant quelque temps présidé à ses dépenses. On racontait entre autres choses que, lorsqu'elle était allée prendre les eaux de Lucques, pendant son séjour à Rome, il y avait sur la cheminée de son salon des candélabres garnis de bougies. Lorsque les visiteurs sortaient, on éteignait ces bougies et, lorsqu'on entendait une voiture s'arrêter à la porte, vite on les rallumait. Et cet exercice se renouvelait plusieurs fois dans la même soirée. « Qu'on vienne me reprocher maintenant mon désordre! » disait alors la princesse. Elle ne s'apercevait pas qu'elle faisait là ce qu'on appelait de son temps « des économies de bouts de chandelles »; mais, dans les grosses dépenses, le désordre régnait toujours. Que de femmes sont comme était Pauline sous ce ppraort!

CHAPITRE IV

La princesse Pauline à Paris. — Les bals de la princesse Pauline. — Nouvelles liaisons extra-conjugales. — M. Jules de Canouville. — Les dents de la princesse. — L'état-major du prince de Neufchâtel. — Épisode de la pelisse de martre zibeline. — Sur la route d'Espagne! — M. de Canouville à Salamanque. — M. de Septeuil. — Mauvais procédés de Pauline pour ses fournisseurs. — Erreur de l'almanach impérial sur l'âge de la princesse. — Pauline et son nègre Paul. — Bain et douche de lait. — A Aix-la-Chapelle. — Divorce de l'empereur et joie de Pauline. — Gaminerie de la princesse. — Fête offerte par la princesse Pauline à la nouvelle impératrice. — Liaison avec M. de Montrond et voyage à Spa. — Liaisons avec M. de Forbin, avec M. de Brack. — La princesse à Aix-en-Savoie. — Elle y continue ses folies et ses inconséquences. — Promenade poétique sur le lac du Bourget. — Fin de l'Empire. — Pauline au Luc. — Arrivée de l'empereur. — A l'île d'Elbe. — Le général Drouot. — Calomnies. — Retour de l'île d'Elbe. — Bonté de cœur et générosité de Pauline. — Dernières années de la princesse. — Sa mort.

La princesse organisa sa maison. Comme l'empereur voulait que les membres de sa famille représentassent dignement, Pauline reçut une fois par semaine. Mais elle ne savait pas recevoir; des trois sœurs de Napoléon, c'est elle qui s'en tirait le plus mal. Comment en eût-il pu être autrement? N'aimant qu'elle, ne pensant qu'à elle, ne s'occupant que d'elle, de sa beauté et de ses plaisirs, elle négligeait ses invités et

surtout ses invitées ; ignorante, elle n'avait point de conversation : quelques mots jetés à la diable, une boutade par ci par là, quelques minauderies, et c'était tout. Pourtant son salon n'était pas trop désagréable, mais plutôt par les personnes qu'elle recevait que par l'amabilité de la maîtresse de maison. Et d'abord, pas plus que chez ses sœurs, ce n'était elle qui dressait les listes de ses invités. Le général Duroc, grand maréchal du palais, se rendait chez elle par ordre de l'empereur et lui donnait lecture de la liste qu'il apportait. C'était alors des discussions interminables sur chaque nom.

— Je ne veux pas de Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély chez moi !

— Sa conduite est en effet assez légère, mais à cause de son mari...

— Eh ! je me moque bien de sa conduite et de son mari ! Pardi, elle est trop jolie, vous dis-je, et cela fait du tort aux autres femmes.

— Madame, permettez-moi de vous dire que vous leur en faites bien davantage. Il y a des jeunes femmes, dans votre maison même, qui sont plus jolies que Mme Regnault, Mme de Barral entre autres, et je puis donner l'assurance à Votre Altesse Impériale que, lorsqu'Elle est là, ce n'est pas ces dames que l'on regarde.

— C'est bien différent, cela, bien différent. Mais rayez Mme Regnault, puisque je vous le demande.

— Mais, madame, y a-t-il jamais trop de jolies femmes ?

— J'y serai, moi, pardi ! Est-ce que cela ne suffit pas ? Ne me verrez-vous pas tout à votre aise ?

— Madame, c'est l'ordre de l'empereur.

— Eh ! que ne le disiez-vous tout de suite ? Pardi, si c'est l'ordre de l'empereur, je ne le discuterai pas.

Mais quelle idée d'inviter cette grande brune qui pose pour le profil grec et ne se laisse jamais voir que de profil! Avez-vous remarqué comment elle entre dans un salon?... En marchant de côté, comme les crabes!

Et la princesse Pauline se mettait alors, avec des petites mines toutes drôles, à contrefaire Mme Regnault et à marcher de côté.

Enfin, après de longues discussions, la liste finissait par être close et l'on lançait les invitations. Si ç'avait été une grosse affaire que de les arrêter, c'était, pour les dames invitées, une bien grosse affaire aussi que de se préparer à aller chez la princesse Pauline. Toutes savaient que leur toilette serait épluchée, critiquée en détail, de la tête aux pieds; aussi apportaient-elles un soin méticuleux à s'habiller avant que d'affronter le redoutable examen de la princesse. Elle-même avait toujours des toilettes à sensation. La duchesse d'Abrantès donne la description de celle qu'elle eut à un de ses mercredis soir : « Elle portait une robe de tulle rose, doublée de satin rose et garnie avec des touffes de marabout retenues par des agrafes de diamants d'une admirable beauté. Les touffes, de plus, étaient retenues par des rubans de satin rose qui partaient de la taille et flottaient sur la robe; le corsage était en satin avec de petites pattes tombant sur la jupe. Ce corsage était garni ou plutôt cousu de diamants d'une eau et d'une taille admirables; les manches étaient en tulle bouillonné, et chaque bouillon formé par des rangs de diamants[1] qui le serraient. Sur sa tête, il y avait deux ou trois des mêmes mara-

1. C'était alors la mode de porter de ces jupes garnies avec des touffes de n'importe quoi soutenues par des rubans. La princesse Pauline en avait une garnie de branches de pin, avec un corsage de velours vert garni en émeraudes et en diamants.

bouts rattachés avec des diamants, et, pour contenir le paquet de plumes, était un bouquet de diamants posé sur la tige des trois marabouts[1]. »

La princesse Pauline donnait donc des bals très brillants. Les danseurs étaient principalement des officiers de l'état-major général et de la garde impériale. Parmi ceux-ci, il en était un, M. Jules de Canouville, « un des *beaux* de l'armée[2] », attaché à l'état-major du maréchal Berthier, qui avait attiré plus spécialement l'attention de la princesse. Les deux jeunes gens n'avaient pas tardé à s'aimer. A cette époque, on vivait si vite et les officiers passaient si peu de temps loin des champs de bataille, qu'on ne s'amusait guère, dans les intrigues d'amour, à perdre son temps « aux bagatelles de la porte. » Mme de Rémusat a dit que « les hommes ne pensaient alors nullement à paraître aimables et qu'ils ne montraient guère que les prétentions de la victoire, sans perdre leur temps aux lenteurs d'un véritable amour. Aussi ne se formait-il autour de l'empereur que des liaisons subites dont apparemment les deux parties étaient pressées de brusquer le dénouement[3]. »

La liaison nouvelle de la princesse Pauline fut, de toutes ses liaisons, et elle en eut beaucoup[4], celle qui l'occupa le plus longtemps. Cette princesse était si dénuée de sens moral qu'elle ne cherchait même pas

1. Duchesse D'ABRANTÈS, *Histoire des salons de Paris*, t. IV, p. 394.

2. Général DE MARBOT, *Mémoires*, t. II, p. 445. — M. Jules de Canouville était frère de M. Ernest de Canouville, auditeur au Conseil d'État, et maréchal des logis de l'empereur.

3. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. III, p. 243.

4. Parlant des sœurs de Napoléon et de leur inconduite scandaleuse, le général Thiébault dit dans ses *Mémoires* (t. IV, p. 148) : « On peut avancer que toute la garde impériale n'aurait pas suffi, je ne dis pas pour les contenter, je dis pour les contenir. »

à dissimuler ses faiblesses. L'amant, de son côté, n'était pas plus discret que sa maîtresse. L'un et l'autre parlaient de leur amour sans réticence aucune, et au bout de quelques jours tout Paris fit comme eux. Friande de ces sortes d'histoires passablement pimentées, la partie de la population qui s'en régale s'en donna à cœur-joie de dauber sur la belle pécheresse. Chaque jour on racontait d'elle une historiette nouvelle, et la plus salée était toujours celle qu'on goûtait le plus. En voici une qui eût un succès de fou rire.

Le dentiste Bousquet, qui était le dentiste à la mode, avait été appelé auprès de la princesse Pauline pour visiter la bouche et nettoyer les dents de Son Altesse Impériale. Il se rendit avec empressement à cet appel. On l'introduisit dans une chambre où était la princesse Pauline, vêtue d'un charmant déshabillé du matin. Sur une chaise longue, un joli jeune homme, paresseusement étendu, contemplait la princesse d'un œil langoureux. Le dentiste avait écouté avec respect les recommandations de Son Altesse, et celle-ci se disposait à ouvrir une bouche gentiment meublée de dents qui ne semblaient réclamer en aucune façon l'intervention du praticien, quand le jeune homme de la chaise longue, qui suivait de l'œil la petite scène, laissa tomber ces mots :

— Monsieur, prenez bien garde, je vous prie, à ce que vous allez faire. Je tiens extrêmement aux dents de ma Paulette et je vous rends responsable de tout accident.

— Soyez tranquille, mon prince, répondit le dentiste, je puis assurer Votre Altesse Impériale qu'il n'y a aucun danger.

Et l'homme se mit au travail. Tandis qu'il râclait avec un soin quasi religieux les dents de la princesse,

le jeune homme continuait ses recommandations sur le ton de la plus tendre sollicitude. Le dentiste le rassurait de son mieux. Enfin il termina son travail ; il remit ses petits instruments dans sa trousse en ne tarissant pas sur la beauté de la bouche et des dents qu'il venait de soigner, et se retira. En traversant le salon d'attente, les dames et les chambellans de service lui demandèrent des nouvelles de Son Altesse, comment elle avait supporté l'opération ; bref de ces choses qu'on se plaît à exagérer quand il s'agit d'un important personnage. Le dentiste rassura toutes les inquiétudes. « Son Altesse Impériale est très bien, dit-il, et elle doit être fort heureuse de l'attachement que lui porte son auguste époux et qu'il vient de témoigner devant moi d'une façon touchante. En vérité, cela réconforte le cœur de voir un ménage si uni, de voir les grands donner l'exemple des belles dents en même temps que des vertus conjugales. Imaginez-vous que Son Altesse Impériale le prince Borghèse était dans une si tendre inquiétude au sujet des dents de la princesse, qu'il ne cessait de me faire toutes sortes de recommandations. Non, vraiment, je suis touché, profondément touché, et je publierai partout la scène de tendresse conjugale à laquelle je viens d'assister. » Personne ne se permit de détromper le sensible dentiste et de lui dire que le prince Borghèse était à Turin, que le beau jeune homme qui l'avait tant édifié par sa sollicitude « conjugale » était le capitaine de Canouville. Mais, le praticien parti, chambellans et dames du palais ne purent retenir le plus franc des éclats de rire qui eût jamais retenti dans une antichambre princière. C'est égal, la princesse était singulièrement dénuée de sens moral pour se soucier aussi peu de sa réputation que de son honneur et afficher ainsi ses légèretés devant sa

maison d'honneur! Dès le soir même, tout Paris se tordait au récit de cette aventure.

L'empereur connaissait l'inconduite de ses sœurs et particulièrement de l'incorrigible Pauline. Il avait fini par renoncer à obtenir d'elles une tenue plus en rapport avec la morale, les convenances et leur haute situation qui leur imposait des devoirs d'autant plus impérieux qu'elles étaient plus en vue et eussent dû donner l'exemple de la conduite. Il ne voyait pas d'un bon œil les jeunes officiers de l'état-major du prince de Neufchâtel qui, il le savait, formaient un peu aussi l'état-major de la princesse Borghèse, aller papillonner autour de celle-ci[1]. Il y avait là, outre le capitaine Jules

1. Le général THIÉBAULT dit dans ses *Mémoires* (t. IV, p. 41): « Tant que les sœurs de Napoléon étaient à Paris et au sein de la paix, elles n'avaient qu'à choisir les prédestinés qu'elles dévouaient au bonheur; le seul état-major du prince Berthier pouvait à lui seul passer pour un harem capable de servir aux caprices de dix sultanes... » Quelles drôles de princesses! La duchesse d'Abrantès est pourtant convaincue que Napoléon ne connaissait en aucune façon l'inconduite des princesses. « Une chose incompréhensible, dit-elle, c'est l'ignorance dans laquelle était l'empereur de la *vraie* conduite de ses sœurs. Il est de fait qu'il en était complètement ignorant. Je ne sais pourquoi, car enfin ses yeux d'aigle perçaient bien d'autres mystères. Mais c'est la vérité. Fouché, Junot, Duroc, Dubois, les quatre personnes ayant dans leurs mains toute la police intéressante de Paris et de la France, gardaient le silence sur ce qu'ils savaient, parce qu'ils auraient affecté Napoléon, ce qu'aucun d'eux ne voulait faire, la moitié par affection pour lui, les deux autres par crainte de déplaire d'abord à lui-même, puis aux princesses, ce qui pouvait amener un résultat funeste, tout en parlant de choses joyeuses pour eux. L'empereur finissait bien par apprendre, mais à la volée et par des moyens tellement peu habituels pour lui-même qu'il y croyait extrêmement peu. Il attribuait les bruits qui couraient souvent à de l'imprudence de jeunes femmes et il disait alors à Madame Mère:

— *Signora Letizia*, que diable! parlez donc à vos filles. Je ne veux pas qu'elles se compromettent avec tous ces godelureaux comme elles le font. Qu'elles dansent avec des officiers de ma garde! Pardieu, s'ils ne sont pas de beaux garçons, ils sont de braves garçons. (Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*,

de Canouville, M. Achille de Septeuil, M. Sopranzi, M. de Flahaut, M. Fritz de Pourtalès, M. Alexandre de Girardin, etc... Tous ces jeunes gens, qu'on appelait comme on l'a vu plus haut, « les beaux de l'armée », étaient élégants, distingués, riches, braves et faisaient tourner toutes les têtes. Celles des princesses impériales n'étaient pas plus solides que les autres, loin de là, et l'empereur, à qui l'on ne disait pas tout, se doutait bien qu'il y avait quelque intrigue entre sa sœur Pauline et l'état-major du prince de Neufchâtel; il ne savait pas au juste quel était le préféré du moment, lorsqu'un incident vint le lui apprendre.

Pendant les fêtes qui marquèrent la fameuse entrevue d'Erfurth, l'empereur Alexandre et l'empereur Napoléon avaient fait assaut de courtoisie et échange de cadeaux. Napoléon avait offert à l'empereur de Russie un superbe nécessaire de toilette en vermeil et Alexandre, en revanche, avait envoyé à l'empereur des Français trois pelisses de fourrures d'un prix inestimable, de ces martres zibelines qu'il était impossible de se procurer avec de l'or, car elles étaient un tribut que les Samoïèdes donnaient au tzar et qu'ils n'avaient le droit de vendre à aucun prix. Napoléon, à son retour, fit lui-même cadeau d'une de ces pelisses à sa sœur Pauline qui, en sa qualité de grande coquette, lui parut la plus digne de les apprécier; il donna l'autre à Mme Bernadotte, princesse de Ponte-Corvo et garda pour lui la troisième; il la fit couvrir de velours vert, garnir de brandebourgs d'or, et c'est

t. VI, p. 414-415). Dans un autre endroit, la duchesse d'Abrantès dit : « L'empereur croyait être certain qu'aucune des princesses n'avait donné lieu même à une parole légère prononcée sur son compte » Mais cela n'est pas croyable, Mme de Rémusat ne le croit pas et dit que l'empereur tolérait l'inconduite de ses sœurs parce qu'il voyait qu'il ne pourrait la réprimer. (*Mémoires*, t. III, p. 244.)

cette pelisse qu'il porta pendant la campagne de 1812.

Or, un jour, le capitaine de Canouville, après avoir débité à sa jolie maîtresse des vers qu'il venait de composer et que Talma lui apprenait à bien dire, lui raconta qu'il se faisait faire un bel uniforme neuf de hussard; Pauline alors de s'écrier :

— Si nous faisions border la pelisse avec la martre zibeline de l'empereur Alexandre?... Oui, c'est une idée!

M. de Canouville s'en défendit, mais finit par consentir. On coupa aussitôt la fourrure par bandes et on l'envoya chez le tailleur.

A quelques jours de là, l'empereur passait une grande revue dans la cour des Tuileries. Le capitaine de Canouville étrennait son uniforme neuf; il avait tout à fait bonne mine avec sa pelisse garnie de la précieuse fourrure et dont tous les boutons étaient en diamants. Ces boutons aussi étaient un cadeau de Pauline. Il montait un très beau cheval anglais, mais ombrageux et indocile. A un certain moment, tandis que l'empereur était entouré de son état-major de maréchaux, le cheval de M. de Canouville s'avisa de reculer, de reculer toujours, sans prendre garde aux efforts désespérés que faisait son cavalier pour le faire marcher en avant. La maudite bête se dirigeait, toujours à reculons, sur le groupe qui entourait l'empereur. Le capitaine l'aurait tuée sur place, comme le fit un jour le maréchal Oudinot à une revue de l'empereur; mais cela eût attiré encore plus l'attention de Napoléon, chose qu'il voulait avant tout éviter. Il lutta encore, mais rien n'y fit. Le cheval, reculant toujours, s'en vint donner du derrière dans le flanc du cheval de l'empereur!

— Quel est cet officier? s'écria Napoléon furieux.

Tandis que Berthier s'avançait pour lui répondre,

l'empereur, de son œil d'aigle, avait reconnu la fourrure de la pelisse comme ayant été donnée par lui à Pauline : il n'y en avait pas d'autre aussi belle à Paris. Il reconnut également les boutons de diamants pour les avoir donnés à sa sœur en Italie. Cela ne calma pas sa colère. Après la revue, il prit à part le prince de Neufchâtel.

— Que font ici, dit-il, tous ces étourneaux que vous avez autour de vous? Pourquoi ne sont-ils pas à l'école de la guerre? Que signifie cette inaction quand le canon gronde quelque part? Voilà comment vous êtes, vous, Berthier. Il faut tout vous dire et vous ne voyez rien...

L'empereur n'avait cependant pas lieu d'être fier de ce qu'il venait de voir. Quant à Berthier, il était tout penaud; suivant sa déplorable habitude, il se rongeait les ongles jusqu'au sang et ne savait que répondre. Car le moyen de dire à l'empereur : « Sire, si j'ai gardé cet officier à Paris, quoique son tour fût venu d'aller en Espagne ou ailleurs, croyez bien que ce n'est ni pour moi, ni surtout pour lui. Je ne l'ai fait que pour être agréable à la princesse Pauline, votre sœur, qui me tourmente pour que je garde auprès de moi, ou plutôt auprès d'elle, ce brillant officier. »

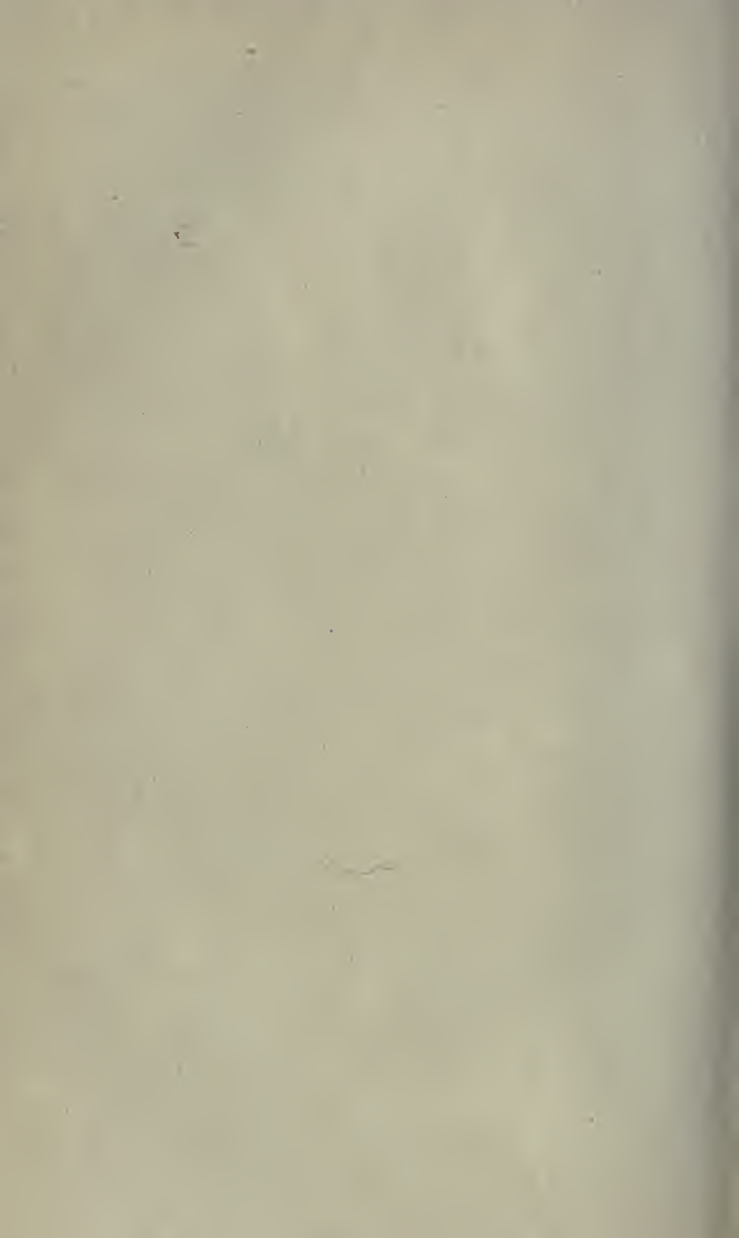
Berthier se rongeait donc les ongles et ne répondait pas.

— Eh bien, dit l'empereur, que M. de Canouville parte ce soir même pour le Portugal; il doit y avoir des dépêches à porter au prince d'Essling; c'est lui qui les portera.

Le voyage d'Espagne devint, à partir de ce moment, « une sorte d'ostracisme infligé aux galants, lorsque les intrigues des vertueuses princesses du sang im-



CHARLES-LOUIS, COMTE DE LASSALLE (1775-1809)
général de cavalerie, d'après le portrait du baron Gros.
(Galeries historiques de Versailles)



périal et des grandes dames de la cour faisaient trop de bruit... [1] »

Quant au pauvre Canouville, il dut s'exécuter. Il alla prendre les ordres du maréchal Berthier qui les lui donna en même temps qu'une verte semonce. En quittant son maréchal, il se rendit chez sa princesse. Il la trouva tout en larmes : le général Duroc sortait de chez elle et lui avait porté, de la part de Napoléon, une lettre de feu. Canouville mêla ses larmes à celles de Pauline et, s'il est vrai qu'une douleur partagée soit une des plus douces jouissances du cœur, ces deux amants furent on ne peut plus heureux et se prodiguèrent l'un à l'autre toutes les tendresses et consolations imaginables. L'averse de larmes n'avait pas duré longtemps.

— Combien de temps te faut-il pour aller en Espagne ? dit Pauline.

— Le temps d'arriver là-bas, de retrouver Masséna qui, à ce qu'il paraît, a perdu son chemin... Quelle idée aussi d'envoyer un borgne dans un pays où l'on n'a pas trop de ses deux yeux pour se bien garder ! L'empereur eût aussi bien fait d'y envoyer un aveugle !... Le temps d'avoir la réponse de Masséna, et je suis de retour. Il faut bien quinze jours.

Il s'arracha des bras de sa belle maîtresse — il le fallait bien — et partit. Une fois arrivé en Espagne, il s'avisa, à Salamanque [2], qu'il ne pourrait parvenir

1. Duc de Broglie, *Souvenirs*, t. I, p. 161.

2. M. Jules de Canouville, on l'a vu un peu plus haut, n'était pas discret sur ses amours ; on a vu aussi, ce qui l'excuse, que sa princesse ne l'était pas davantage. Il y a dans les *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès (t. VIII, p. 230 et suiv. édition Garnier frères, 1893) le récit fort amusant de l'entrée à sensation de M. de Canouville dans le salon de la duchesse à Salamanque. Le jeune officier arrivait de Paris à franc étrier et, sans débotter, la barbe longue, couvert de

en personne jusqu'au prince d'Essling, s'arrêta, en cette ville, chez la duchesse d'Abrantès, puis remit ses dépêches à un courrier et repartit pour Paris.

Pendant son absence, qui n'avait pas été cependant extraordinairement longue, la princesse Borghèse, s'ennuyant, avait cherché des distractions. Sans faire de morale exagérée, il est permis de trouver que cette jeune folle dépassa les bornes d'une honnête infidélité. A peine son amant parti, il lui en avait fallu un autre : elle ne pouvait se passer de cette sorte de joujou. Elle avait donc signifié à un officier de l'état-major du prince de Neufchâtel, le capitaine Achille de Septeuil, jeune et joli garçon comme M. de Canouville, qu'elle l'aimait et qu'il eût à en faire autant. C'est assurément une chose bien flatteuse que d'être l'objet d'une déclaration de la part de celle qu'on a appelée la plus jolie femme de son temps; quand de plus cette femme est princesse, la vanité y trouve son compte au moins autant que tout autre sentiment. La pauvre Pauline, qui n'avait jusqu'ici obtenu que des victoires, ne pouvait imaginer qu'elle recueillît jamais un échec. C'est pourtant ce qui lui arriva. M. de Septeuil n'avait pas le cœur libre; il aimait ailleurs, une certaine Mme de B... Il ne considéra pas une infidélité avec la même désinvolture

boue, il était venu demander à souper à Mme Junot. Dans le salon, devant tout le monde, au milieu de mille éclats de rire qu'il prenait plaisir à provoquer, il raconta ses amours avec Pauline, sans faire grâce d'un détail. Le général Thiébault était présent. En sortant, l'amant de la princesse lui demanda l'hospitalité. Thiébault la lui offrit de bien bon cœur et lui fit dresser un lit dans sa chambre. Au lieu de dormir et de laisser dormir le général, il s'amusa à lui narrer de nouveau, avec des détails encore plus intimes, son aventure. Les mémoires du général Thiébault confirment, presque mot pour mot, le récit de la duchesse d'Abrantès. (Voir *Mémoires* du général baron THIÉBAULT, t. IV, p. 442 et suiv.)

que les femmes en général et la princesse Pauline en particulier, et, à son grand étonnement, elle l'entendit lui signifier, avec tous les respects possibles, qu'elle eût à papillonner ailleurs.

Ce n'était pas précisément la morale et le bon sens qui présidaient à la conduite de Pauline; le bon cœur pas davantage. Comment! Elle faisait à un capitaine la politesse de le distinguer et ce petit officier lui faisait, lui, l'impolitesse de se dérober! Il aimait ailleurs!... La belle raison! Est-ce qu'elle n'était pas, elle aussi, aimée par d'autres? Et ses sœurs? Et ses belles-sœurs? Est-ce que cela avait jamais été un obstacle à leurs fantaisies? Quel singulier homme que ce Septeuil! Avec de pareilles idées il n'était bon décidément qu'à faire le capucin. L'Espagne était un pays de capucins; il fallait l'y envoyer; pardi, il y serait mieux à sa place qu'à l'état-major général de l'armée!

Et, de même qu'elle avait précédemment obtenu du maréchal Berthier que M. de Canouville restât à Paris, sans que celui-ci l'ait demandé, elle obtint que M. de Septeuil fût envoyé en Espagne, sans qu'il l'ait demandé davantage.

Cependant M. de Canouville était revenu à Paris. A peine arrivé au ministère de la guerre, on lui avait remis de nouvelles dépêches à porter au prince d'Essling, en Portugal, et cela sans débotter. Il se remit donc en selle et reprit la route de l'Espagne. Mais, cette fois, il n'était pas seul; il avait un compagnon de voyage. Quel? Ce pauvre Septeuil. Quelle étrange ironie du sort! L'un était exilé pour avoir répondu à l'amour de Son Altesse Impériale la princesse Pauline, l'autre l'était pour avoir refusé d'y répondre. Tous deux durent faire de sérieuses réflexions sur leur singulière situation due à des causes si peu sérieuses. Les braves jeunes gens pouvaient se

dire qu'amours de grandes dames ne sont pas toujours liesse et contentement. Les autres le sont-ils davantage?... Mais ils exécutaient, en bons militaires qu'ils étaient, les ordres qu'on leur avait donnés et galopaient botte à botte sur la route de l'Espagne. Cette campagne devait être malheureuse pour M. de Septeuil. A la bataille de Fuentès d'Oñoro, ce pauvre capitaine eut une jambe brisée d'un coup de boulet. « Il fallut, dit le général de Marbot, l'amputer sur le champ de bataille. Il supporta cette terrible opération avec courage, et il vit encore[1]. » Quant à M. de Canouville, après avoir fait quatre fois le voyage disciplinaire d'Espagne, il fut envoyé en Russie et eut la tête emportée par un boulet à la bataille de Smolensk, dit la duchesse d'Abrantès, à celle de la Moskowa, selon Marbot. Constant assure que ce brave officier fut tué par le boulet d'une pièce française que l'on déchargeait après une action dans laquelle il avait montré le plus brillant courage. Quoi qu'il en soit, l'armée entière pleura sa perte : la princesse Pauline eut-elle une larme pour sa mémoire? C'est peu probable. Bien que sa liaison avec lui ait été le plus durable de ses caprices, elle oubliait son amant dès qu'il n'était plus là. Son amour n'était pas de ceux qui recherchent la solitude de la campagne et des bois, qui se gravent aussi bien dans le cœur que sur l'écorce des platanes et des hêtres. La corde du sentiment n'existait pas en elle et l'on peut dire que dans tous ses amours, sauf peut-être celui qu'elle eut pour Fréron, le cœur n'entra que pour bien peu de chose. Après tout, pouvait-elle y mettre ce qu'elle n'avait pas?

Les caprices de Pauline, qui se terminèrent si mal

1. Général DE MARBOT, *Mémoires*, t. II, p. 471.

pour ces deux jeunes officiers, puisqu'ils furent cause que l'un perdit une jambe et l'autre perdit la vie, ne s'exerçaient pas seulement dans les sphères de l'amour. En tout elle se montrait d'une inconséquence étonnante et presque chaque jour elle s'attirait des réprimandes de l'empereur. C'est pourtant elle qui était sa préférée, et c'est à elle qu'il faisait le plus de cadeaux [1], ce qui était interprété en mal par les esprits malveillants. Ses lubies extravagantes atteignaient même ses fournisseurs, et l'empereur était parfois obligé de réparer ses sottises. En voici un exemple.

La princesse Pauline fit un jour une commande importante à Mme Lesueur, marchande de dentelles. C'est chez elle qu'on trouvait tout ce qui se faisait de plus fin, de plus artistique en fait de dentelles ; c'est chez elle que se fournissaient les femmes les plus élégantes, l'impératrice Joséphine en tête. Pauline commanda donc à Mme Lesueur différents objets, entre autres une robe entièrement en dentelle qu'on devait lui faire d'après un nouveau modèle qu'elle donna : le tout se montait à une trentaine de mille francs. Mme Lesueur soigna tout particulièrement l'exécution de la commande de la princesse, et, heureuse d'avoir réussi à lui donner le cachet de son talent personnel, elle vint elle-même livrer cette fourniture. Elle s'attendait à des compliments. Ce n'est pas ce qui l'attendait. La capricieuse Pauline changeait d'avis aussi vite que d'amant. Elle déclara qu'elle n'avait pas besoin des dentelles que Mme Lesueur lui apportait et que celle-ci n'avait qu'à les

1. « La reine Hortense et le prince Eugène ne furent jamais compris, du moins à ma connaissance, dans la distribution des largesses impériales : la princesse Pauline était la plus favorisée. » (Constant, *Mémoires*, t. III, p. 478.)

remporter. Sur les instances de la marchande qui assurait qu'elle n'avait fait qu'exécuter les ordres que la princesse lui avait donnés elle-même, qu'elle avait mis tous ses soins à les bien exécuter, Pauline fit répondre qu'on la laissât tranquille, qu'elle n'avait que faire des dentelles dont on lui cassait les oreilles.

Tout cela commença à échauffer celles de Mme Lesueur. Comme elle ne prétendait pas avoir travaillé pour rien, elle ne fut pas longue à trouver le moyen de se faire payer. Connaissant la haine qui existait entre l'impératrice Joséphine et sa belle-sœur Pauline, elle devinait qu'en faisant habilement intervenir ce sentiment dans l'affaire, elle parviendrait à rentrer dans ses frais. Elle alla donc trouver Mlle Avrillon, première femme de chambre de l'impératrice. Les domestiques partagent généralement les sentiments de leurs maîtres. Celle-ci n'aimait pas plus que Joséphine la princesse Pauline; elle était entièrement dévouée à sa maîtresse qui, si elle était bonne, l'était surtout pour ses femmes de chambre. Elle accueillit donc on ne peut mieux les doléances de la marchande de dentelles, et, sûre de plaire à l'impératrice en lui apprenant la nouvelle équipée de sa belle-sœur, elle lui raconta toute l'affaire. L'impératrice se fit apporter les dentelles. « Mais elles sont superbes, dit-elle, elles sont magnifiques ! Je ne comprends pas ma belle-sœur de ne pas mieux apprécier ces choses. Mais elle ne se connaît à rien. Et quel est le prix de tout cela ? Trente mille francs, dites-vous ?... Mais c'est pour rien.... mais c'est donné !... Il faut que je fasse voir ces dentelles à Bonaparte (c'est ainsi qu'elle appelait l'empereur); il faut que je les lui fasse voir... »

L'empereur examina pièce à pièce toutes les dentelles, pendant que Joséphine lui contait ce qui était

arrivé. « Oui, c'est beau, disait-il, c'est très beau. Comme on travaille bien en France ! Il faut que j'encourage un pareil commerce... Oui... Pauline a tort. »

L'empereur acheta les dentelles pour son propre compte et les distribua entre quelques dames de sa cour. La chose dès lors était indifférente à Mme Lesueur : on lui avait payé son mémoire.

C'est à la suite de plusieurs aventures de ce genre, provoquées non seulement par Pauline, mais aussi par ses sœurs — affaires dans lesquelles l'empereur dut intervenir — que les princesses impériales se firent une mauvaise réputation dans Paris : il ne s'agit point ici de leur réputation d'honnêtes femmes, on ne pouvait parler de ce qui n'existait pas.

Mais une petite histoire bien amusante, qui n'amusa pas Pauline, par exemple, est la suivante :

L'*Almanach impérial* contenait chaque année la composition de la maison de l'empereur et aussi de chacune des princesses impériales. M. David de Thiais, intendant de la princesse Pauline, avait dans ses fonctions la rédaction de la notice qui concernait la maison de la princesse et l'envoi de cette notice au rédacteur de l'*Almanach impérial*. Or, en 1808, fût-ce de la faute de M. David ? fût-ce simplement une faute d'impression ? on n'a jamais pu le savoir, mais il se trouva que l'*Almanach impérial* avait vieilli d'une année, à la colonne des dates de naissance, la princesse Pauline. Ce ne fut pas une petite affaire : la malheureuse femme était dans un état de colère indescriptible : « Toute la France, toute l'Europe va me croire vieille », disait-elle. « Pardi ! je vais lui apprendre son métier, à mon intendant ; dites-lui que je le révoque. » On eut beaucoup de peine à la calmer et elle ne se consola que lorsqu'on lui eût dit que l'année suivante on rectifierait cette erreur et que,

loin de la vieillir, cette rectification la rajeunirait au contraire d'une année. Ce raisonnement la ramena à la raison et M. David ne fut pas révoqué.

Cependant Pauline, qui ne se souciait pas plus de faire honneur à ses engagements vis-à-vis des fournisseurs qu'à ses serments de fidélité faits à son mari, se souciait infiniment davantage de tout ce qui concernait sa précieuse petite personne. Celle-ci lui donnait parfois des inquiétudes. C'étaient des migraines, c'étaient des névralgies, c'étaient des douleurs tantôt ici, tantôt là, tantôt ailleurs. Aussi était-elle constamment occupée à se soigner, à prendre pilules, médecines ou autre chose. Selon la fâcheuse habitude des malades, elle ne parlait à ceux qui l'entouraient et la venaient voir, que de ses maux et de ses remèdes ; et, sans se gêner le moins du monde, il y avait certains « soins de santé, à ce que dit un témoin oculaire, qu'elle ne se donnait même pas le soin de cacher, bien qu'ils ne fussent guère élégants [1] ». Aussi ne la voyait-on presque jamais qu'en litière. Elle se faisait porter aux bals et aux fêtes, déposait avec sa pelisse sa maladie au vestiaire, dansait toute la nuit comme une échappée de pension et reprenait le lendemain ses souffrances et ses remèdes.

Les médecins lui prescrivirent en 1809 les eaux d'Aix-la-Chapelle. Elle alla donc en cette ville retrouver sa mère qui y faisait une cure pour se débarrasser de névralgies dont elle souffrait beaucoup.

Il est difficile de savoir si c'est à ce voyage ou à celui que la princesse fit aux mêmes eaux l'année suivante que doivent se placer certaines historiettes dont elle fut l'héroïne et qui amusèrent fort le Tout-Paris de l'époque. Mme d'Abrantès a écrit : « Pour le

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI, p. 134.

divertissement de ceux qui lisent ces *Mémoires*, je raconterai plusieurs histoires arrivées à l'époque d'un voyage que la princesse fit plus tard à Aix-la-Chapelle. Il y en a une entre autres qui est bien la plus bouffonne des choses. Elle sera bien un peu difficile à dire, mais il est possible de tout raconter, dit-on[1]. » Malheureusement, après avoir ainsi alléché son monde, Mme d'Abrantès oublie sa promesse et ne dit pas les choses friandes dont elle s'était proposé de régaler ses lecteurs. Il est regrettable vraiment que ces extravagances de Pauline soient perdues pour la postérité.

Les bains tenaient une grande place dans la vie de la princesse Borghèse. Elle allait chaque année faire une cure thermale aux stations d'eaux à la mode ; quand la saison des eaux était passée, elle continuait à prendre chaque jour un bain dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré ou dans son château de Neuilly. Assurément il n'y avait rien à redire à cela, au contraire. Mais, comme elle était une personne très délicate et que ses forces se fussent fatiguées peut-être à entrer toute seule dans sa baignoire, elle s'y faisait déposer et s'en faisait retirer par... un nègre, son nègre Paul. Comme on lui fit observer un jour que cela n'était pas très convenable, que cela pourrait faire jaser, elle avait répondu : « Un nègre, ça n'est pas un homme, d'abord. Mais comme je tiens

1. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. IV, p. 258. — En disant qu'il est possible de tout raconter, la spirituelle chroniqueuse dit une chose déjà dite en vers par La Fontaine :

> Qui pense finement et s'exprime avec grâce
> Fait tout passer, car tout passe ;
> Je l'ai cent fois éprouvé :
> Quand le mot est bien trouvé,
> Le sexe en sa faveur à la chose pardonne :
> Ce n'est plus elle alors, c'est elle encore pourtant.
> Vous ne faites rougir personne,
> Et tout le monde vous entend.

à être convenable en toute chose, et que vous ne me dites cela, je suppose, que parce que Paul est un jeune homme et qu'il n'est point marié, je vais le marier. De cette façon, les gens les plus collet monté n'auront rien à dire. » Et elle avait appelé son nègre, avait fait venir sa première femme de chambre et leur avait tenu à peu près ce langage : « Écoutez-moi bien : je vais faire votre bonheur à tous les deux. Je veux vous marier, vous marier ensemble. Il n'y a pas de *mais;* dans huit jours, je veux que vous soyez mariés. » Et tous deux s'étaient laissé faire. Paul continuait ses fonctions de baigneur de la princesse, et, maintenant qu'il était marié, Pauline s'imaginait que les convenances étaient sauvegardées et que le monde ne dirait plus rien. En vérité elle était extravagante de profession, et on eût pu lui en délivrer patente[1] !

Tandis qu'elle se rendait à Aix-la-Chapelle, Son Altesse Impériale, approchant de Bar-sur-Ornain, chef-lieu du département de la Meuse, avait envoyé un courrier à sa livrée, qui précédait sa voiture, annoncer son arrivée au préfet. Le préfet était M. Leclerc, frère du général Leclerc, premier mari de la princesse. Il était resté en bons et affectueux termes avec elle. Le courrier s'acquitta de son message et ajouta qu'il avait l'ordre de prier M. le préfet qu'il commandât pour Son Altesse un bain de lait, suivi d'une douche du même liquide, que la princesse prendrait en descendant de voiture, avant le déjeuner. C'était une singulière manière de se mettre en appétit.

1. « Paulette est une folle, une jolie folle. Quand elle en voudra le brevet, je le lui signerai et paropherai. » Paroles mises dans la bouche de Mme Permon par sa fille Mme Junot. (Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. II, p. 116.)

Voilà le préfet dans tous ses états. Il envoie aussitôt les hommes de sa garde départementale[1] presser le pis de tout ce qu'il y a de vaches dans les environs. La jolie et capricieuse enfant gâtée arrive au bruit des fouets et des grelots. Le préfet s'empresse à ouvrir la portière de la berline. « Portez-moi comme autrefois, mon cher petit frère, dit la princesse d'un ton câlin et en faisant mille chatteries; je ne saurais marcher toute seule. » Le préfet ne se le fait pas dire deux fois et enlève dans ses bras cette petite femme *vezzosa* qui, si elle posait pour avoir de belles jambes, ne posait pas pour en avoir de bonnes. Il traverse le vestibule, monte l'escalier et dépose enfin son « précieux fardeau » sur un canapé, dans le plus bel appartement de l'hôtel. Pendant ce temps, la princesse lui gazouillait ses menus suffrages. « Et mon bain? dit-elle une fois sur son canapé. — Il est prêt. — Et ma douche? — Ah! ceci était plus difficile, il n'y a pas d'appareil. — Mais c'est très facile, au contraire. Faites percer le plafond juste au-dessus de la baignoire, dans cette chambre même, ce me sera plus commode, et de l'étage au-dessus on me donnera ma douche. Je vous cause bien de l'embarras, cher petit frère, mais c'est nécessaire à ma santé... »

Ah! comme elle avait oublié le temps où, à Marseille, elle mangeait le pain de munition du bureau de bienfaisance!

Le préfet se distingua par son zèle et son activité à satisfaire le bizarre caprice de son ancienne belle-sœur. Un sourire de la princesse l'en récompensa. Mais quel bouleversement dans la tranquille préfecture, avec les fantaisies laiteuses de la belle voya-

1. Les préfets avaient alors une troupe de cent hommes, dite garde départementale, pour faire le service d'honneur de la préfecture.

geuse et un vaste trou au plafond! « Il en résulta, dit la maréchale Oudinot qui raconte cet épisode, de nombreuses éclaboussures de lait caillé sur tout le mobilier et l'odeur prolongée dans l'appartement d'une laiterie mal tenue [1]. »

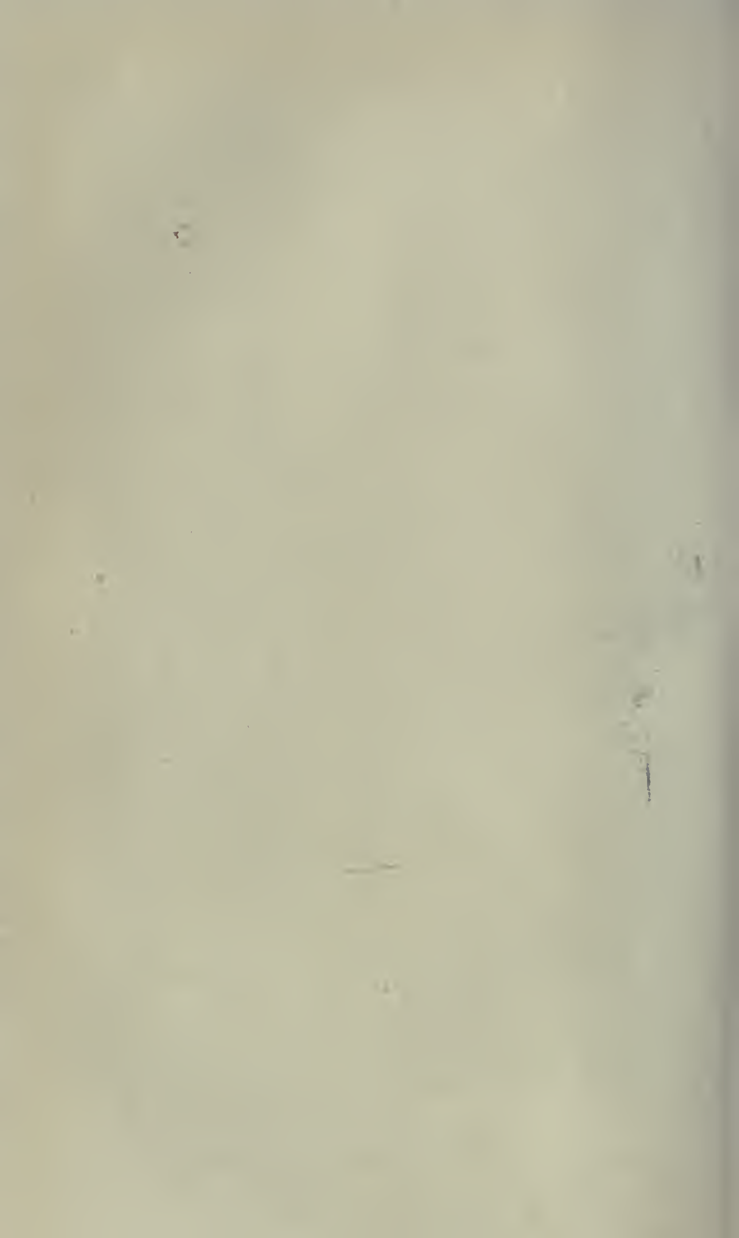
Prendre des bains et des douches de lait était une fantaisie bien digne de celle qui prenait des lavements à la fraise de veau. Mais les médecins ordonnaient assez volontiers à leurs malades, à cette époque, des remèdes empruntés au règne animal. C'est ainsi que Walter Scott, qui avait dans son enfance une santé des plus délicates, était enveloppé chaque matin dans la peau d'un mouton tout fraîchement écorché. Le maréchal Lannes ayant été cruellement meurtri dans une chute de cheval, en Espagne, fut, par ordre de l'illustre chirurgien Larrey, enveloppé dans la peau sanglante d'un mouton que l'on tua et écorcha sur l'heure. N'est-ce pas chez les animaux que Jenner découvrit le merveilleux antidote de la petite vérole? Et, de nos jours, M. Brown-Séquard, M. d'Arsonval, M. Pasteur, M. Roux, n'ont-ils pas trouvé aussi chez les animaux des remèdes aux souffrances de l'humanité?

D'après les témoignages des contemporains, la princesse Pauline, à Aix-la-Chapelle, n'engendrait point la mélancolie. « Le premier devoir d'une femme, c'est d'être jolie », a dit Mme de Girardin. En fait de devoirs, Pauline n'a guère connu que celui-là, mais elle le remplissait en conscience, religieusement. Il y en avait un autre qu'elle cherchait à accomplir de son mieux, celui de s'amuser, et elle y réussissait presque toujours avec le même succès. « Je parus, dit M. Beugnot, à la petite cour de Madame Mère, à Aix-

[1] Duchesse DE REGGIO, *Récits de guerre et de foyer*, p. 78.



CAROLINE-MARIE-ANNONCIADE BONAPARTE (1782-1839)
sœur de l'empereur Napoléon, mariée à Joachim Murat (1800), *grande duchesse de Berg et de Clèves, puis reine de Naples ; d'après le portrait de Gérard.*
(Galeries historiques de Versailles)



la-Chapelle. La princesse Pauline y portait tant d'agrément que le roi de Hollande même ne parvenait pas à l'attrister [1]. »

Aix-la-Chapelle était alors, comme Aix-en-Savoie, une station thermale à la mode. En 1809, la saison y fut très brillante. Il y avait là, on l'a vu, Madame Mère, son fils Louis, roi de Hollande, et la princesse Borghèse. « Chacune de ces puissances, dit encore Beugnot, était venue avec la cour mobile qui suivait ses pas, et ces petites cours renfermaient des femmes aimables et des hommes bien élevés. » Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély et Mme Hainguerlot y étaient aussi. Tout cela formait un noyau autour duquel gravitaient des ambitions et des sollicitations qui profitaient de la liberté plus grande que l'on a dans les villes d'eaux pour se donner carrière; ce monde princier et officiel avait amené une grande animation dans la ville.

Quelques mois après son retour des eaux d'Aix-la-Chapelle, la princesse Borghèse eut une des plus grandes satisfactions de sa vie. Ce fut de voir l'empereur enfin décidé à se *démarier*. Elle l'avait toujours poussé au divorce. Il eut lieu. Elle était si heureuse, le jour de cette cérémonie, qu'elle se fit remarquer moins par la richesse et l'éclat de sa toilette que par le peu de soin qu'elle mettait à contenir ses sentiments : une joie de triomphe se peignait sur son visage d'une façon qui contrastait avec la gravité du grand événement historique en train de s'accomplir. Mais Pauline n'y voyait que la chute et l'effacement de celle qu'elle haïssait depuis 1797 : elle était rayonnante et tenait à le lui faire voir. Cela était peu généreux, mais comme c'était bien nature !

Dans la cérémonie du mariage de l'empereur avec

1. BEUGNOT, *Mémoires*, t. I, p. 415.

l'archiduchesse Marie-Louise, tous les membres de la famille impériale avaient eu un rôle à remplir; celui de Pauline consistait à porter, concurremment avec ses sœurs et les reines de Westphalie et de Hollande, ses belles-sœurs, la queue du manteau de la nouvelle souveraine. Cette fois, les difficultés qui avaient surgi le jour du sacre de Joséphine ne se reproduisirent point, du moins pendant la cérémonie.

La princesse Pauline avait déterminé l'empereur à se faire faire, à l'occasion de son mariage avec Marie-Louise, un habit de fantaisie orné d'une broderie. Léger, le tailleur alors à la mode, l'avait fait d'après les instructions de Pauline; mais Napoléon ne s'y trouva point à son aise et ne le mit qu'une fois. Ce détail est rapporté par Méneval[1]. Tout insignifiant qu'il paraisse, il a cependant son importance. Il détruit l'allégation de Fouché disant que Pauline était furieuse du second mariage de son frère qui mettait fin à des relations inavouables. Si cela avait été, jamais elle ne se fût mêlée de diriger le goût de l'empereur dans les vêtements qu'il se faisait faire pour ce mariage.

Il est certain qu'elle n'aima pas beaucoup Marie-Louise; mais, à part Napoléon, qui donc aimait cette femme, insignifiante entre toutes, qui fut l'impératrice Marie-Louise? Pauline, dans le cerveau de laquelle le sérieux ne put jamais se loger, eut le tort un jour de manifester ses sentiments de très médiocre sympathie. C'était en 1810, l'année même de son mariage. Passant derrière l'impératrice, elle leva la main à hauteur de sa tête, ferma tous ses doigts moins l'index et l'annulaire et accompagna ce geste par trop *peuple* d'une mimique de fort mauvais goût,

1. Méneval, *Mémoires* (édition de 1894), t. III, p. 333.

quoique des plus expressives. C'était « un de ces gestes que le peuple n'applique, dans ses grossières dérisions, qu'aux époux crédules et trompés [1]. » Malheureusement pour elle, Napoléon vit dans une glace le geste irrévérencieux de sa sœur. Il se leva furieux, mais Pauline courut plus vite que lui et sut se soustraire par une prompte fuite à la colère fraternelle.

Il est à remarquer que la princesse, à la suite de cette gaminerie, ne reparut plus à la cour; le mauvais état de sa santé en fut donné comme prétexte. Elle se retira dans sa propriété de Neuilly, qu'elle aimait tout particulièrement parce qu'elle y était plus libre que partout ailleurs.

En cette même année 1810, Pauline avait donné une fête superbe dans cette habitation de Neuilly, à l'occasion du mariage de l'empereur. Stanislas Girardin, qui y était, en a laissé une très intéressante description. « Cette fête, dit-il, a commencé à neuf heures du soir par un vaudeville intitulé *la Danse interrompue;* beaucoup de personnes invitées ne purent assister à cette représentation, parce que la salle de spectacle était trop petite. La comédie achevée, Leurs Majestés entrèrent dans les jardins qui étaient illuminés en verres de couleur, de la manière la plus éclatante. Différentes surprises avaient été ménagées avec art et disposées avec goût. La première qui s'offrit fut de voir des groupes et des statues s'animer, quitter leurs piédestaux, former des danses, jeter des fleurs sur les pas de Leurs Majestés les conduire au temple de l'Hymen, à une fête villageoise et à un palais qui était une exacte copie de Schœnbrünn. Des orchestres placés de distance en distance faisaient entendre une musique céleste et des chants délicieux. Cette promenade ma-

1. Fouché, *Mémoires*, t. II, p. 47.

gique, où les regards avaient été frappés de tous les prodiges de la féerie, dura près d'une demi-heure. L'empereur, de retour dans les appartements qui étaient décorés avec un luxe extraordinaire, mit le feu à un *dragon ;* ce fut le signal d'un superbe feu d'artifice, au milieu duquel la signora Saqui s'éleva sur une corde à une hauteur prodigieuse. Au bouquet, on découvrit le temple de la gloire. Le bal commença vers minuit[1]. »

La princesse Pauline était dans tout l'éclat de sa beauté ; ce n'était qu'une voix sur son compte, et cette voix était un cri d'admiration. Elle fut rarement aussi heureuse de son succès, des hommages dont elle était entourée et du luxe étourdissant qui éclatait partout. Mais Stanislas Girardin ne peut s'empêcher de faire suivre cette description de réflexions sérieuses et fort justes. « Ces fêtes où l'argent est si peu ménagé ne sont rien moins que populaires ; on ne peut s'empêcher de faire de tristes et sérieuses réflexions lorsqu'on songe que l'on dépense en quelques heures les contributions payées dans le cours d'une année par plusieurs provinces. Ces extravagances des cours sont des tributs imposés par leur vanité et des pas vers la ruine. L'expérience éclaire et ne corrige pas. »

Le luxe exorbitant de cette fête fit faire aussi des réflexions à l'empereur. Il devina que l'effet, dans le peuple de Paris, n'en pouvait être bon ; il voulut effacer cette mauvaise impression. « L'empereur sentit, continue Girardin, que le public pourrait bien désapprouver les dépenses fabuleuses de cette fête mythologique ; il a donc ordonné à la princesse Pauline de donner, deux jours après, une nouvelle fête, où cinq mille personnes de tout rang seraient invi-

1. Stanislas GIRARDIN, *Journal et Souvenirs*, t. II, p. 390.

tées. Ces billets ont été distribués par municipalités, et les bourgeois ont dit : « La cour nous envoie ses « restes. » Ce Tivoli, où l'on entrait gratis, a eu peu de succès, et cela devait être. Les appartements du palais étaient fermés, et tout semblait dire, comme avant la Révolution : « C'est bon pour la canaille ![1] »

Cette appréciation était fort juste. En tout, les sœurs de Napoléon se conduisaient en parvenues, oublieuses de leur humble origine, affolées par la prodigieuse fortune de leur frère, et se montraient pressées de jouir, nullement soucieuses des conséquences que pourrait avoir une pareille manière d'entendre les devoirs attachés à leur haute situation. Tout cela manquait de cœur, de dignité, de convenance et aussi d'adresse : jamais il n'a été habile de froisser les vanités après s'être joué de toutes les convenances sociales et morales.

Le prince Borghèse était venu à Paris pour les fêtes du mariage de l'empereur avec l'archiduchesse d'Autriche. L'étiquette, d'accord avec les convenances, rapprochait (si toutefois il est convenable qu'un mari se rapproche d'une femme qui entend ses devoirs d'une façon aussi fantaisiste) le prince Borghèse de la princesse Pauline. C'est à la suite d'une de ces fêtes que le prince et sa femme faillirent un soir tomber dans la Seine avec leur voiture en revenant à Neuilly. Ils en furent quittes pour la peur, mais il eût été aussi piquant que cruel de voir la même mort réunir, pour l'éternité, ces deux époux qui ne pouvaient vivre un instant ensemble.

L'été de 1810 vit la princesse Pauline aller de nouveau à Aix-la-Chapelle prendre les eaux. Toutes ces cures n'arrivaient pas à lui rendre la santé, puisque

1. Stanislas GIRARDIN, *Journal et Souvenirs*, t. II, p. 391.

chaque année elle retournait à une station thermale; mais cela l'amusait, et, pour elle, n'était-ce pas l'essentiel?

En 1811, c'est à Spa qu'elle alla. Elle avait en ce temps-là une liaison avec M. de Montrond. M. de Montrond était un homme du monde, mais il n'était pas que cela : il était en même temps homme d'esprit, avait une grande instruction, beaucoup d'aplomb ou plutôt un mélange de politesse et d'insolence, nul préjugé, aucun scrupule, un bon tailleur, des chevaux, des duels, des maîtresses... bref, tout ce qu'il faut pour se faire adorer des femmes et pour en imposer aux hommes. Si le général Lasalle avait donné le ton aux *beaux de l'armée*, avant de tomber sur le champ de bataille de Wagram, Montrond le donnait aux dévots de la mode. Il n'était cependant plus bien jeune, mais son expérience des choses et des hommes lui fit garder jusqu'à un âge avancé la royauté de la folle jeunesse et le sceptre de la haute *fashion*. Balzac emprunta plus d'un trait à ce mauvais sujet de bonne compagnie, pour créer son personnage de M. de Marsay. On citait ses mots. Ami intime de M. de Talleyrand, les mots de l'un s'envolaient à travers Paris par la bouche de l'autre et étaient répétés dans les salons avec une admiration toute confiante. Un jour que Mme Hamelin, cette femme de couleur qui, par la légèreté de sa conduite avait su se faire une réputation de beauté et d'esprit, lui demandait pourquoi il aimait tant son ami. M. de Montrond lui répondit : « Eh ! mon Dieu, madame, qui donc ne l'aimerait pas ? Il est si vicieux ! » Voici un petit bout de conversation qui achèvera de peindre le nouvel amant de Pauline : « Savez-vous, duchesse, pourquoi j'aime assez Montrond ? disait un jour M. de Talleyrand ; c'est parce qu'il n'a pas beaucoup de préjugés. » —

« Savez-vous, duchesse, pourquoi j'aime tant M. de Talleyrand ? ripostait Montrond ; c'est qu'il n'en a pas du tout[1]. »

Tout étrange que cela paraisse, M. de Montrond était marié. C'eût été une contradiction avec ses principes, si ces principes eussent consisté seulement dans la satisfaction de tous ses caprices. Il avait épousé par amour la duchesse de Fleury, fille du marquis de Coigny. Mais, il faut lui rendre justice : à peine l'avait-il épousée, qu'il ne l'avait plus aimée[2] et, le lendemain de son mariage, il l'avait plantée là pour reprendre sa vie de garçon.

Avec tout l'esprit qu'il avait, on peut se demander comment la princesse Pauline avait pu lui plaire. Il est vrai qu'elle était belle et, pour une maîtresse, c'est tout ce qu'on peut demander; de plus, elle était la sœur de l'empereur, et, M. de Montrond avait beau être sans préjugés, une princesse impériale pour maîtresse, cela devait flatter sa vanité : mais il y en avait eu tant d'autres avant lui ! Quant à lui, qui n'était plus jeune, s'il plut à Pauline, ce fut moins sans doute par ses agréments personnels que par sa réputation d'homme à la mode. Dans les amours comme dans les mariages mondains, l'on s'éprend ou l'on se prend moins pour soi-même que pour les autres, que pour le monde, et la vanité tient généralement dans ces unions la place de tout le reste.

Si M. de Montrond se montra l'ennemi de plusieurs actes du régime impérial, il ne le fut pas de ses prin-

1. *Souvenirs intimes de Talleyrand*, p. 88.

2. Elle était pourtant bien aimable, bien digne d'être aimée. C'est elle qui fut célébrée par André Chénier sous le nom de *La jeune captive*. Elle reprit son nom de jeune fille Aimée de Coigny, lorsqu'elle fut délaissée par son volage époux et c'est sous ce nom qu'elle mourut, le 17 janvier 1820. (Voir Charles Labitte, *Études littéraires*, t. II, p. 184.)

cesses. Mais les faveurs de Pauline ne parvinrent point à le rallier aveuglément à Napoléon. Elles furent loin aussi de lui concilier les bonnes grâces de l'empereur. Lorsqu'il connut ce nouveau scandale, il s'emporta contre sa sœur, et, comme pour M. de Canouville, le galant fut puni de la galanterie de la princesse. Prévenu que l'empereur allait sévir, M. de Montrond s'en fut à Anvers auprès du préfet, M. d'Argenson, qui était son ami. C'est là qu'il reçut l'ordre de ne plus reparaître à Paris ; il n'avait même pas le droit d'approcher de la capitale à plus de quarante lieues[1].

Cela n'empêcha pas les deux amants de se revoir. Pauline s'était fait ordonner par les médecins les eaux de Spa, et M. de Montrond, qui était à Anvers, n'eut pas à faire un grand voyage pour aller retrouver sa maîtresse. Il s'installa avec elle très ostensiblement dans une maison fort en vue[2].

L'empereur, naturellement, fut mis au courant de la nouvelle fredaine de sa sœur. Cette diablerie perpétuelle lui déplaisait au dernier point. Outre l'aversion naturelle qu'il avait pour l'inconduite et l'immoralité (n'ayant pas lui-même assez de caractère pour conformer sa conduite à la morale, du moins il ne s'affichait pas dans ses caprices extraconjugaux), il sentait que ses frères et ses sœurs, qui eussent dû

1. L. Lansac de Laborie : *Un préfet indépendant sous Napoléon : Voyer d'Argenson à Anvers*, p. 27. — Le maréchal de Castellane cite, dans son *Journal*, un mot qu'il trouve joli, de M. de Montrond à propos de cet exil. Comme Montrond demandait les griefs qu'on avait contre lui, on lui répondit entre autres choses qu'il avait dit à Aix-la-Chapelle qu'il ne céderait son logement ni à Madame Mère, ni à la princesse Pauline, ni à l'empereur : il s'étonna tout haut qu'on pût l'accuser de pareille chose, lui qui cédait à l'empereur Paris et quarante lieues tout autour !

2. Comte de Mérode-Westerloo, *Souvenirs*, t. I, p. 275.

donner l'exemple de la tenue et des vertus de famille, faisaient le plus grand tort à son gouvernement et à sa dynastie naissante. « Il eût été beaucoup plus heureux pour Napoléon de n'avoir point de famille » a dit Stendhal [1], et il avait raison. Mais Napoléon, dans ce cas particulier des relations de Pauline avec ce nouvel amant, rejeta toute la faute sur celui-ci et s'écria : « Je n'aurai jamais de mœurs en France tant que M. de Montrond y restera [2] ».

Les scandales continuels de la conduite de ses sœurs, de Pauline particulièrement, furent une des causes, et plus puissante qu'on ne l'a cru, de la désaffection des masses pour Napoléon. Le peuple est honnête et s'indigne des faiblesses dont le monde ne fait que sourire et que certains historiens se croient obligés de passer complaisamment sous silence, quand ils ne les vantent pas comme des qualités : ils ne donnent ainsi qu'incomplètement, par respect pour des personnalités qui ne se respectaient pas elles-mêmes, les causes des événements qui méritent le plus d'être étudiés dans leurs ressorts les plus secrets.

Napoléon, cette fois, voulut en finir. Outre ses ressentiments personnels contre l'amant de sa sœur, il savait que Montrond avait entretenu des relations coupables avec l'Angleterre. Celles qu'il avait avec Pauline lui firent trouver que l'occasion était bonne pour le punir, et il donna l'ordre de se saisir de ses papiers et de sa personne. Montrond fut arrêté à la préfecture d'Anvers, le 30 septembre 1811, et conduit au château de Ham. Quinze jours après il fut envoyé à Châtillon-sur-Seine, où on le mit en surveillance. Il ne tarda pas à s'évader et à gagner l'Angleterre. On a beau-

1. Stendhal, *Vie de Napoléon*, p. 24.
2. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. IX, p. 145.

coup parlé sur cette évasion ; on a même dit que l'empereur avait été de complicité avec les gardiens pour la laisser s'accomplir. On en donna comme raison que Napoléon, connaissant la finesse et l'habileté de M. de Montrond, voulut, pour prix de sa liberté, s'en faire un agent en Angleterre, où il allait être accueilli avec l'empressement et la confiance qu'on ne manquerait pas d'accorder à un homme distingué, victime du pouvoir arbitraire de l'empereur. Ce qui pourrait le faire croire, c'est qu'en 1815, après le retour de l'île d'Elbe, Montrond se rallia ouvertement à la politique impériale et fut chargé d'une mission officielle pour Vienne[1].

L'hiver de 1811 à 1812 ne fut pas aussi brillant à Paris que les hivers précédents. Les récoltes avaient été mauvaises ; l'horizon politique se chargeait de nuages menaçants; la guerre d'Espagne, qui dévorait les hommes par milliers, était une terrible plaie aux flancs de la nation et un lourd boulet aux pieds de Napoléon. Il y avait dans les affaires un malaise général que couvrait mal le luxe excessif de la cour et des hauts fonctionnaires civils et militaires. La princesse Pauline ne s'inquiétait point de ces symptômes, manifestes cependant, d'une crise prochaine : elle ne les voyait pas. Elle était, comme toujours, tout à ses médecines et à ses folies. C'est à un bal, qu'elle donna le 17 janvier de cette année 1811, que les habits habillés reparurent pour la première fois à Paris[2].

On parla, vers cette époque, de ses relations avec M. de Forbin, son chambellan, qui fut exilé, et aussi d'une liaison qu'elle aurait eue avec un jeune lieutenant, charmant, distingué, instruit, M. de Brack. Cet

1. Voir *Mémoires de Méneval* (édition Dentu, 1894), t. III, p. 446 et suiv.

2. *Journal du maréchal de Castellane*, t. I, p. 82.

officier avait l'apparence délicate et efféminée; ses cavaliers, de même qué ses camarades, l'appelaient *Mademoiselle de Brack*. C'était cependant un solide et vigoureux soldat. C'est lui qui, plus tard, devenu général, écrivit cet immortel ouvrage intitulé : *Des Avant-postes de cavalerie légère.*

L'été qui suivit, la mode fut d'aller à Aix-en-Savoie. La foule des baigneurs et des buveurs d'eau était immense. Il y avait là l'impératrice Joséphine, très consolée de la douleur théâtrale et toute de commande qu'elle avait déployée lorsque l'empereur se *démaria* d'avec elle ; il y avait la reine Julie, femme de Joseph, roi d'Espagne ; sa sœur, la maréchale Bernadotte, princesse de Ponte-Corvo, princesse royale et future reine de Suède ; la duchesse de Raguse ; la duchesse d'Abrantès ; Mme de Rambuteau, fille de M. de Narbonne ; Mme de Menou ; Mme de Sémonville et une foule d'autres personnes distinguées par leur esprit, ou en vue par leur position sociale. Talma y vint aussi. Jamais la petite ville d'Aix n'avait vu pareille affluence de baigneurs. On cherchait à se distraire des préoccupations qui commençaient à envahir tous les cœurs. Chaque famille avait quelqu'un de ses membres, et souvent plusieurs, à la grande armée de Russie ou à la guerre d'Espagne : on goûtait ce calme qui précède toujours les orages et les désastres.

La princesse Pauline vint, elle aussi, à Aix. Ce n'était pas la beauté du pays qui l'attirait ; ce n'était ni le charme mélancolique du lac aux flots laiteux, ni la majestueuse montagne de la Dent-du-Chat, véritable sentinelle veillant sur ces eaux de turquoise, ni la vénérable abbaye de Hautecombe dont les murs baignent dans les eaux mourantes du lac, ni la gracieuse colline de Tresserve avec ses rochers qui pleurent sa

ses buissons qui chantent... Non, tout cela la laissait indifférente; elle ne comprenait pas les beautés agrestes. Née à Ajaccio, élevée dans cette ville si gâtée par la nature, qui s'est plu à faire de ce coin de la Corse une miniature de Naples avec tous les enchantements de ses flots bleus et de ses montagnes changeantes, elle était moins qu'une autre sensible à ce qui fait battre le cœur de l'artiste et lui donne les divins ravissements du beau. A Aix, Pauline ne songeait qu'à s'amuser, qu'à s'amuser comme à Paris. C'est le propre des gens qui s'ennuient de ne penser qu'à s'amuser, et la princesse s'ennuyait, mais s'ennuyait au point qu'elle devenait jalouse de ceux qui ne partageaient pas son incurable infirmité. Ayant entendu un jour, en traversant la place Centrale, de joyeux éclats de rire qui s'envolaient par les fenêtres de la maison Dommanget (aujourd'hui maison Bolliet) et ayant su que ces rires étaient ceux de la duchesse d'Abrantès et de ses amis, elle manda celle-ci dès le lendemain et lui dit :

— Madame Junot, savez-vous que l'empereur serait très mécontent s'il apprenait que l'on fait chez vous des farces comme celles qu'on y joue ? Cela ne convient pas à votre DIGNITÉ !

La princesse rappelant sérieusement à la dignité une jeune femme qui était loin d'en manquer, c'était bien la chose du monde la plus drôle. Mais elle avait sur le cœur les éclats de rire qu'elle avait entendus ; elle en était jalouse, et prétendait qu'on s'amusât chez elle comme chez une femme d'esprit. Aussi, se radoucissant, elle pinça l'oreille de M[me] Junot, comme faisait l'empereur à ses grognards quand, pour employer leur expression, il n'avait pas mis son lampion[1] de travers. Elle l'embrassa, lui fit toutes ses

1. Les soldats appelaient ainsi le chapeau de l'empereur.

grâces et lui demanda de lui amener ses amis. Au milieu de ses richesses, de ses bonheurs et de ses joies, la pauvre femme ne savait pas vivre heureuse et se mourait d'ennui : elle ne savait pas que le bonheur ne se trouve qu'en soi-même, dans une bonne conscience, dans la paix du cœur, dans le travail, et non dans un entourage de courtisans et de splendeurs plus ou moins officielles et de commande.

Pour se distraire donc, elle voulut donner une soirée intime. La consigne était de s'amuser, ou plutôt de l'amuser. Elle reçut son monde étendue sur une chaise-longue, dans le plus coquet négligé : « Je frémis en la voyant, a écrit la duchesse d'Abrantès, parce que je connaissais le genre de conversation qui était adapté à tel ou tel costume. Quand la princesse avait un demi-négligé, qu'elle était assise dans sa bergère, oh ! alors cela allait bien ! La causerie était sur un sujet pas trop ennuyeux. Et puis tout le monde parlait, ce qui ne laisse pas d'avoir son charme pour les bavards. Après venait un habillement fort élégant, quoiqu'il fût costume de chaise longue, mais pas pour les cas désespérés. Hélas ! je venais de l'entrevoir. C'était un bonnet en angleterre avec des touffes de rubans roses, un peignoir en mousseline de l'Inde brodée à jour et doublé d'une marceline rose pâle, et rattaché avec des nœuds pareils. Les pèlerines, les garnitures étaient en point d'Angleterre. Au milieu de ses mousselines, de ses dentelles, de ses nœuds, la princesse était jolie comme les anges. Mais il ne fallait pas le dire. Lorsqu'elle *voulait* être malade, elle voulait qu'on la plaignît et il fallait donner le diapason sur ce ton-là [1]. »

La gaieté ne se commande pas. Il n'y en eut pas

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VIII, p. 528.

tout d'abord. Pauline recevait gravement les condoléances sur son état de santé : plus on lui trouvait l'air malade, plus elle était contente. « Quand je vous disais !... » disait-elle alors triomphante. Et elle expliquait ses indispositions, entrait sans rire dans les détails les plus intimes, des détails à la Purgon et à la Argant. Cela ne variait jamais.

Comme on la plaignait, elle dit : « Et de plus, les médecins m'ont mise à la diète, mais à une diète si absolue que, de huit jours, je n'ai mangé qu'une soupe, et une soupe *sans sel !* »

Elle venait de parler médecines et lavements. Il y eut un quiproquo, un jeu de mots trivial, d'un mauvais goût achevé, d'un mauvais ton non moins fini ; mais, pour le coup, la gaieté vint se mettre de la fête. Le rire fut général. Seule, la princesse ne riait pas, ne comprenant pas que des choses si sérieuses pussent provoquer l'hilarité. On lui donna une explication quelconque de cette joie homérique ; elle ne la saisit pas, et il eût été difficile qu'elle entendît les choses entortillées, sans queue ni tête qu'on lui présenta en guise d'explication ; mais, cette fois, elle rit de confiance, comme si elle avait compris. « Elle aimait le scandale, et quoiqu'il n'y en eût pas dans toute l'histoire, elle s'en amusa fort. Je savais aussi qu'en lui disant un peu de mal de quelques personnes qui étaient là, son front se dériderait à l'instant[1]. » On se mit donc à dire du mal des gens et à cancaner comme dans une simple loge de concierge. On ne sait à quel propos l'on vint à parler des jambes de Mme de Th... Une de ces dames dit que M. de Forbin pourrait en parler en toute connaissance de cause, puisque... Ici une petite méchanceté. Mais si l'on se

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VIII, p. 531.

rappelle que, l'hiver précédent, M. de Forbin avait obtenu les faveurs de sa princesse, on pense avec quelle vivacité Pauline releva cet indiscret propos. Elle lança à son chambellan un regard indigné :

— Comment est-il possible, lui dit-elle, que vous, monsieur de Forbin, qui êtes *mon chambellan*, vous alliez vous amuser à des jambes comme celles de Mme de Th... ?

M. de Forbin jura ses grands dieux qu'il ne comprenait rien à ce que Son Altesse Impériale voulait dire, qu'il n'était pas coupable d'avoir vu ce qu'on lui reprochait, et cette sotte et ridicule conversation se termina dans d'interminables éclats de rire. Comme le ton de ce salon ressemblait peu à celui des salons princiers, du temps de Louis XIV et de Louis XV ! Comme il était loin de celui des salons de personnages moins importants des mêmes époques, où l'on ne se piquait pourtant pas d'une grande sévérité de mœurs, mais où le bon goût et l'esprit régnaient en maîtres ! Mais un salon est presque toujours l'expression, le reflet des goûts et des tendances de la femme qui y règne.

Un jour, pendant cette saison thermale à Aix-en-Savoie, le jour de la Sainte-Laure, les amis de Mme d'Abrantès lui offrirent pour sa fête une promenade sur le lac. Cette promenade se termina par un dîner à Bonport et un feu d'artifice sur la Dent-du-Chat. On vit les fusées de la petite ville d'Aix, et la princesse Pauline ne fut pas contente d'apprendre qu'on s'amusait sans elle. Elle fit faire par Madame Mère, qui était arrivée à Aix depuis quelques jours, des représentations à Mme d'Abrantès qui, dit-elle, n'aurait pas dû laisser tirer un feu d'artifice dans un lieu où se trouvait la famille impériale. C'était stupide, mais ce fut ainsi. Madame Mère eut le tort de se prêter à cette

nouvelle lubie de sa fille. Cependant la princesse Pauline, sinon pour réparer sa sottise, du moins pour avoir, elle aussi, son feu d'artifice, bien que ce ne fût pas sa fête, fit organiser une partie sur le lac. Elle invita une vingtaine de personnes, parmi lesquelles Talma. Elle arriva au lieu d'embarquement portée en palanquin, à la façon traditionnelle des malades d'Aix se rendant à l'établissement thermal pour prendre leur douche. Mais elle était loin d'être, comme eux, en un simple *maillot*[1]. Elle était loin aussi d'être en tenue d'excursion : sa robe était couverte de dentelles et de valenciennes ! Son *cavaliere servente*, ce jour-là, était le colonel d'artillerie Duchand[2]. Il avait succédé *officiellement* au lieutenant de Brack, au chambellan de Forbin et à tant d'autres ; de ce jour, il prenait son service, et en grande tenue, avec son colback, son hausse-col et sa sabretache ! Cette pauvre princesse faisait bien des sottises, mais il faut convenir

1. On appelle *maillot*, à Aix, les couvertures de laine dans lesquelles est roulé et véritablement *emmaillotté* le baigneur qu'on porte en chaise à l'établissement thermal : on le rapporte chez lui après sa douche, avec le même cérémonial.

2. Le colonel Duchand était un des meilleurs officiers d'artillerie de la Grande-Armée. Il s'était signalé par un sang-froid et une audace incroyables au siège de Sagonte, en 1811, lorsqu'une armée espagnole s'était présentée pour débloquer la place. En 1815, à Waterloo, il était général. Sa vigueur fut héroïque. Au moment où les troupes prussiennes entraient en ligne, les Français, écrasés par le nombre, pliaient de toutes parts. Le général Duchand, prenant avec lui tout ce qu'il y avait de batteries disponibles, se porta en avant, mais si près des lignes prussiennes, que Napoléon, qui venait d'apprendre que quelques officiers indignes avaient passé à l'ennemi, s'écria en le voyant s'éloigner au galop : « Duchand déserte ! » Détail piquant : c'est le général de Brack, son prédécesseur auprès de Pauline, qui a rapporté cet épisode de la bataille de Waterloo. Il ajoute : « Duchand déserter ! Il amenait audacieusement ses batteries à quart de portée des alliés, attirait sur lui tout leur feu et démentait, en se faisant stoïquement écraser, les paroles irréfléchies et injustes du grand homme. »

qu'elle en exigeait de bien amusantes chez ses adorateurs !

On s'embarqua. Le temps était superbe. Ce paysage du lac est si enchanteur qu'il frappe même les âmes les moins ouvertes aux douces impressions que donne la nature. Pauline se sentit gagner par la poésie.

Elle se rappela que M[me] Junot s'appelait Laure ; elle se rappela également par association d'idées, la Laure de Pétrarque. Depuis son roman avec Fréron, Laure et Pétrarque, Fréron peut-être aussi, sommeillaient dans un coin de sa mémoire. Elle réveilla toute cette vieillerie amoureuse et se mit à *pétrarquiser* comme jadis à Marseille. Elle récita quelques vers (tout ce qu'elle savait) et émut tout son monde par le sonnet qui commence ainsi :

Levommi il mio pensiere in parte ovvera
Quella ch'io cerca è piu non trova in terra.
Ivi fra lor ch'al terzio cerchio serra
La rividi più bella è men altera.

Et, la poétique mélancolie du lac aidant, plus d'une larme coula lorsqu'elle dit ces vers :

Che fai ? Che pensi ?... Che pur indietro guardi
Nel tempo che tornar non puote omai,
Amma sconsolata !

On eût juré une de ces apparitions fantastiques qu'on ne voit qu'en rêve, descendue sur un rayon de soleil : elle se tenait debout à l'avant du bateau, l'œil inspiré, l'air hiératique, tandis que les rames s'élevaient et s'abaissaient en cadence et faisaient courir mille gouttelettes tremblottantes sur les flots pailletés d'or : elle semblait la divinité du lac visitant son empire.

Jamais Pauline n'avait été en verve d'aussi bon aloi. Le bateau glissait mollement, l'air était d'une

douceur exquise et chacun goûtait avec bonheur le charme de cette belle journée d'été.

Pauline avait produit tout son effet : elle eût dû s'arrêter. Malheureusement elle était lancée et ne fit grâce ni d'un sonnet ni d'un vers. Tout son répertoire y passa. Quand elle eut vidé son sac, chacun en avait assez.

La journée se passa bien. Le retour fut aussi poétique que l'aller, quoique gâté par les vers de la princesse. Pauline, en effet, voulut jouir d'un nouveau succès de poésie et redit ses vers du matin. Cette fois, c'était trop; elle ne le comprit pas. Au lieu de charmer ses auditeurs, elle les ennuya et l'on se moqua de ses prétentions poétiques. Ce jour resta cependant dans la mémoire de chacun comme un de ceux qui passent trop vite, mais dont le souvenir, qui ne passe jamais, laisse dans la vie comme un parfum de paix et de bonheur. Ces souvenirs fugitifs ne sont-ils pas, après tout, ce qu'il y a de meilleur dans l'existence?

Les mauvais jours allaient arriver bientôt.

En 1813, la princesse Pauline, désirant acheter un château en Westphalie et n'ayant point d'argent pour faire cette acquisition, envoya à M. Decazes, secrétaire des commandements de Madame Mère, un collier de diamants avec prière de le vendre pour elle. Ce collier était estimé 211,000 francs. La princesse en demandait 100,000 francs comptant et le reste en billets. Elle demandait en outre le secret sur cette affaire, se proposant, disait-elle, d'offrir la valeur de ce collier à l'empereur, en prévision d'événements malheureux à la guerre.

Elle ne pensait guère, en imaginant ce prétexte, que l'avenir allait le justifier bientôt.

Sa santé étant toujours mauvaise, Pauline fit, pendant l'été de cette même année 1813, une cure aux eaux

de Gréoulx, ou elle était déjà allée en 1807. Cela lui donna quelques forces; aussi bien allait-elle prochainement en avoir besoin pour surmonter les temps difficiles.

Cependant, avec l'année 1814, l'Empire s'écroulait. Pauline avait passé l'hiver, partie à Nice, partie à Hyères. Elle habitait, au mois d'avril, un petit château situé au Luc, dans le département du Var, et qui appartenait à un certain M. Charles, ancien député au Corps législatif. Elle ne connaissait encore que peu de chose des grands événements qui venaient de se passer. L'empereur avait abdiqué et elle ne le savait pas. Le 26 avril, vers deux heures de l'après-midi, un courrier vint qui dit que l'empereur allait bientôt passer par le Luc. Effectivement, une voiture parut bientôt et s'arrêta devant la porte du château. C'était la voiture des commissaires des puissances alliées; elle précédait celle de l'empereur. Les commissaires mirent la princesse au courant des événements qui venaient de bouleverser la France et de précipiter Napoléon du trône.

Pauline ne pouvait ajouter foi à ce que lui disaient les commissaires; c'est si dur de croire à l'infortune! Enfin, quand elle n'en put plus douter, elle s'imagina que son frère avait été tué au milieu de tous ces bouleversements et qu'on voulait le lui cacher ou, tout au moins, la préparer à recevoir cette affreuse nouvelle.

— Si l'Empire n'est plus, s'écria-t-elle, c'est que mon frère est mort!

On s'efforça de la convaincre du contraire, et elle, la malheureuse femme, dans l'élan de son cœur, s'écriait :

— Comment a-t-il pu résister à tout cela?

Puis, les larmes la gagnèrent et l'émotion lui causa

une syncope. Quand elle revint à elle, elle entendit les cris de haine et de fureur qu'une populace féroce poussait jusque sous ses fenêtres. Ces populations du Midi ont encore un certain fonds de sauvagerie dont la civilisation ne triomphe que bien lentement. Braillards et sanguinaires, des forcenés avaient commis d'affreux massacres au commencement de la Révolution et avaient assassiné jusqu'à des gens soupçonnés de tiédeur pour la Révolution. Maintenant, les mêmes individus avaient arboré la cocarde blanche et persécutaient les citoyens qu'ils incriminaient de tiédeur pour le roi Louis XVIII ; les misérables s'étaient promis d'assassiner l'empereur déchu, quand il passerait sur leur territoire. A Orgon, peu s'en était fallu qu'ils ne missent à exécution leur criminel projet.

C'est au milieu des cris : « A bas le tyran ! à bas Nicolas[1] ! que Napoléon descendit de voiture devant l'habitation de la princesse et la pauvre femme, n'ayant pour toute suite et toute protection que Mme de Saluces et M. de Montbreton, entendait de son lit les imprécations de la foule hurlante.

Car elle était malade, Paulette. La nouvelle de ces événements lui avait porté un coup terrible à la suite duquel elle avait dû prendre le lit. Elle voulut se lever pour recevoir son frère, mais elle ne le put pas; elle retomba sans force sur son oreiller et des larmes de douleur et de découragement jaillirent de ses yeux.

M. de Montbreton était allé recevoir l'empereur.

— Où est la princesse? s'écria Napoléon.

Le chambellan de Pauline ne le reconnut pas tout

1. On vendait alors dans toute la France une sorte de mauvais pamphlet ou plutôt de complainte en cent couplets intitulée :. *Histoire céritable et lamentable de Nicolas Bonaparte, Corse de naissance, dit Napoléon le Grand*. Et le nom de Nicolas avait fait fortune parmi les ennemis de l'empereur; ceux-ci ne l'appelaient plus que Nicolas.

d'abord. L'empereur était vêtu d'un uniforme autrichien pour échapper à la fureur sanguinaire des populations ameutées contre lui.

— Les misérables voulaient m'assassiner, dit-il; j'ai dû prendre ce déguisement pour leur échapper.

Et le chambellan l'introduisit dans la chambre de Pauline.

La princesse, reconnaissant la voix de son frère, tendit les bras pour le recevoir. Mais, en le voyant entrer sous l'uniforme autrichien, ses bras retombèrent, elle prit un air offensé. Etait-ce à cause de Marie-Louise, sa belle-sœur, qu'elle détestait et qu'elle appelait *l'Autrichienne*, nom que le peuple, au commencement de la Révolution, avait donné à Marie-Antoinette? Etait-ce parce que l'Autriche était entrée dans la coalition contre la France et que son patriotisme se révoltait en voyant son frère, l'empereur, le vainqueur de Rivoli, d'Austerlitz, de Wagram, revêtu d'un uniforme ennemi? Etait-ce seulement par un simple caprice? Il est difficile de le savoir. Toujours est-il qu'elle dit :

— Je ne puis vous embrasser avec cet habit...

Et, les sentiments d'amitié fraternelle reprenant le dessus, elle ajouta d'un ton navré :

— Oh! Napoléon, qu'avez-vous fait?

L'empereur, devant cet enfantillage hors de saison, se retira dans une pièce voisine, se fit apporter un autre habillement, celui des guides de la garde, dépouilla l'uniforme autrichien et reparut bientôt dans la chambre de sa sœur.

Pendant ce temps, Pauline s'était levée. Elle accueillit Napoléon avec tendresse et l'embrassa en pleurant. L'empereur aussi était ému et les témoins de cette entrevue ne purent se défendre d'une profonde émotion.

La princesse Pauline prodigua à l'empereur les consolations les plus cordiales, le garda un jour et demi à sa villa et, lorsque le moment du départ fut arrivé pour « l'homme des siècles » s'en allant en exil, elle lui proposa de l'accompagner, assurant qu'elle était prête à partir sur-le-champ pour l'île d'Elbe.

Elle se rendit le soir même à Muy, afin de n'avoir que quelques lieues à faire le lendemain pour aller à Fréjus. Mais elle n'accompagna pas tout d'abord l'empereur à l'île d'Elbe; celui-ci ne le permit pas. Elle y alla une première fois, le 1er juin, pour lui remettre une dépêche urgente de Murat, et ne passa qu'un jour dans l'île ; mais elle y revint deux mois plus tard. Sa mère était depuis quelque temps déjà auprès de Napoléon. Quant à elle, elle habita une maison située sur le sommet d'un rocher qui domine la petite ville de Porto-Ferrajo.

Madame Mère recevait parfois le soir, pendant l'hiver de 1814-1815, les quelques familles ou personnes distinguées de l'île d'Elbe, ainsi que les officiers qui avaient été autorisés à y suivre l'empereur. La princesse Pauline l'aidait à faire les honneurs de son salon ; elle aidait également son frère dans le sien, quand il offrait quelque soirée aux dames de Porto-Ferrajo, qu'il appelait les *jolies Elboises*. On avait organisé un théâtre, et la princesse allait à chaque représentation, avec sa mère et son frère : ils occupaient la première loge de face, dite loge impériale[1].

Pour passer le temps, à l'île d'Elbe, la capricieuse princesse s'était avisée de se faire faire la cour par... qui ? Par le sérieux, par l'austère général Drouot ! En prononçant l'oraison funèbre de ce grand soldat,

1. Marcellin Pellet, *Napoléon à l'île d'Elbe*.

aussi illustre par ses vertus privées que par ses talents d'homme de guerre, le P. Lacordaire, du haut de la chaire de Notre-Dame, a négligé de parler de ce petit épisode. Cela se comprend, mais cela n'empêche pas que Drouot prenait quelque plaisir à s'occuper de la frivole princesse à laquelle ni l'âge ni le malheur ne parvenaient à donner un peu de sérieux. Mais la plupart des femmes ne restent-elles pas petites filles jusqu'à leur mort? On remarqua vite le nouveau caprice de Pauline et, à Paris, puis plus tard à Sainte-Hélène, on alla jusqu'à dire que la princesse avait arraché à Drouot, huit jours d'avance, le secret du prochain départ de Napoléon pour la France. Le général Drouot avait bien voulu se prêter à un jeu d'enfant pour amuser cette grande enfant qui était la sœur de l'empereur, mais jamais il ne lui aurait dit un mot d'un secret qui n'était pas le sien. Il a, du reste, protesté avec énergie contre ce bruit calomnieux.

Un jour, vers la fin du mois de février 1815, l'empereur voulut donner une fête à ses officiers. La fête était annoncée, lorsque le commandant de la croisière anglaise de l'île d'Elbe, sir Neil Campbell, vint faire visite à la princesse Pauline. Cette petite étourdie, ne pensant nullement à la gravité de ce qu'elle allait faire, s'avisa, en bonne fille qu'elle était, d'inviter l'officier anglais à la soirée qu'allait donner l'empereur. Sir Campbell, heureusement, s'excusa de ne pouvoir y assister, son service l'éloignant de l'île d'Elbe ce jour-là. Mais Napoléon fut très contrarié de l'étourderie de sa sœur et la gronda vertement de faire des invitations pour les soirées qu'il donnait. Et, franchement, il y avait de quoi : cette soirée, qui eut lieu le 26 février, était sa soirée d'adieux à l'île d'Elbe. A onze heures du soir, il s'embarquait pour la France!

Comme la présence de sir Campbell était désirable à ce moment!

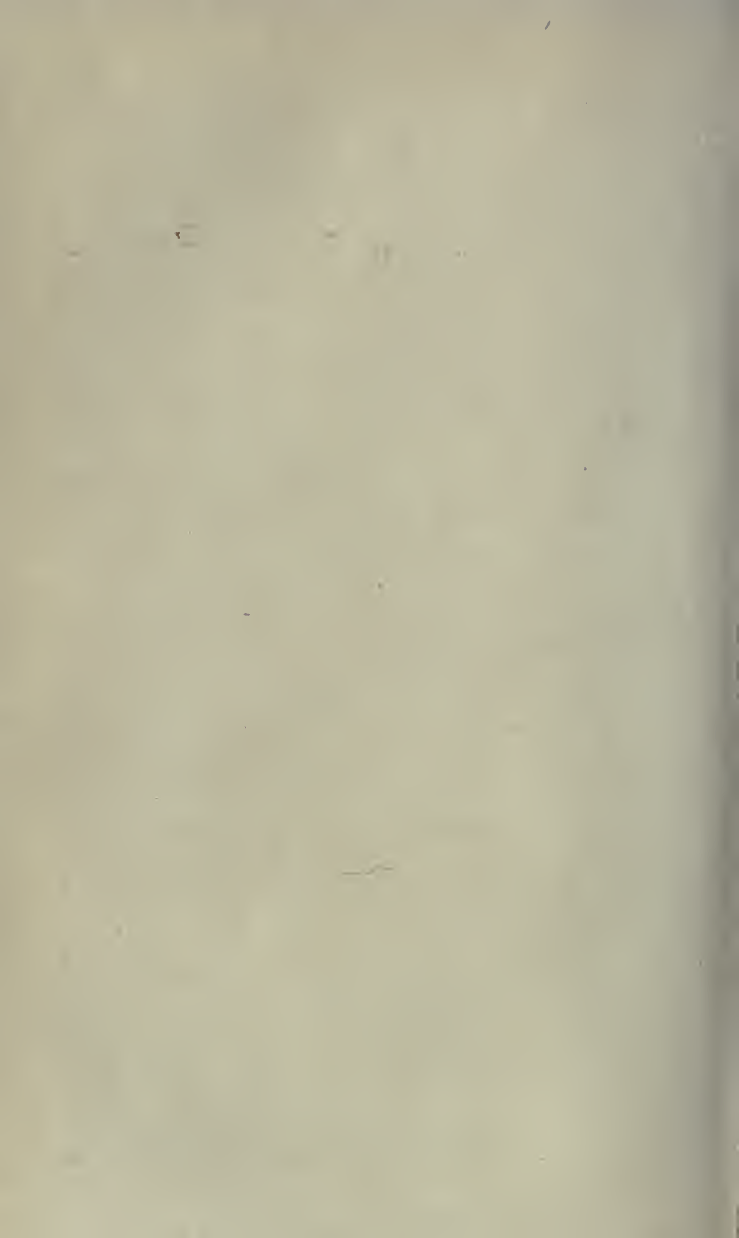
Les bruits calomnieux que les royalistes avaient fait courir sur les soi-disant relations incestueuses qui auraient existé entre Napoléon et sa sœur, bruits répétés par esprit de dénigrement plutôt que par amour de la vérité, dans quelques écrits ou Mémoires, entre autres dans *le Cabinet noir*, par M. le comte d'Hérisson, furent de nouveau mis en circulation lorsqu'on sut que la princesse Pauline avait rejoint l'empereur à l'île d'Elbe. Mais ces odieuses accusations étaient inventées par les courtisans du roi Louis XVIII qui, sachant qu'il aimait les histoires scandaleuses, se faisaient bien venir de lui en lui en servant quelqu'une chaque matin; et, comme le roi détestait la famille impériale, c'était aux dépens de celle-ci que s'exerçait la verve sadique des courtisans. M. Beugnot, d'après les extraits du manuscrit de Mounier cités par M. d'Hérisson [1], aurait contribué à répandre ces bruits. Cela est inadmissible, quand on a lu les *Mémoires* de M. Beugnot qui, non seulement ne dit aucun mal de Pauline, mais fait d'elle un éloge exagéré [2]. M. de Sémonville, d'après le même auteur, aurait contribué à les accréditer : cela est possible. M. de Sémonville était un homme sans conscience, flatteur quand même du pouvoir, quel qu'il fût, digne élève, en un mot, de son ami M. de Talleyrand. Mais il est peut-être utile de citer, sur ce point délicat, l'opinion d'un des écrivains les plus autorisés sur Napoléon :

« A l'île d'Elbe pas plus qu'ailleurs, a dit M. Arthur Lévy, on ne trouve la moindre trace d'une anomalie

1. Comte d'Hérisson, *Le cabinet noir*, p. 132, 133, 134.
2. Beugnot, *Mémoires*, t. I, p. 419-420.



JOACHIM MURAT, roi de Naples (1771-1815)
d'après le portrait de Gérard (Galeries historiques de Versailles)



quelconque dans les rapports du frère et de la sœur.

« D'abord la présence de la vieille mère paraît être une garantie de valeur suffisante. Ensuite, dans les papiers de l'empereur, rien n'évoque même l'idée d'une intimité complaisante. Il sera bien permis d'avancer que peut-être Napoléon, refusant de solder une modique somme de soixante-deux francs trente centimes, n'eût pas fait preuve envers une maîtresse d'une telle lésinerie.

« C'est cependant ce qu'il fit le jour où le général Bertrand, faisant fonction de grand-maréchal du palais, lui présenta une note ainsi conçue : « J'ai l'honneur de soumettre à Votre Majesté la dépense faite pour établir huit stores dans le salon de la princesse Borghèse; la toile a été fournie par la princesse, la dépense faite s'élève à soixante-deux francs trente centimes. »

« L'empereur écrivit de sa main, en marge de cette demande :

« N'ayant pas ordonné cette dépense, qui n'est pas « portée au budget, la princesse la payera [1]. »

« D'autre part, si l'on prend l'exposé des comptes laissé par M. Peyrusse, trésorier de la couronne, à l'île d'Elbe, on y voit au titre IV, chapitre III, une somme de deux cent quarante francs qui, par ordre de l'empereur, « doit être payée par la princesse pour la nourriture de ses chevaux » [2].

« Il paraît assez difficile d'assimiler ces calculs économiques aux libéralités habituelles des amants. » [3]

Après le départ de Napoléon de l'île d'Elbe, Pauline ne tarda pas à se mettre en route avec l'intention

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXVII, p. 446, pièce 21670, Porto-Ferrajo, 31 janvier 1815.
2. PEYRUSSE, *Mémorial*, appendice, p. 45.
3. Arthur LÉVY, *Napoléon intime*, p. 321.

de se rendre à Rome. Mais elle s'arrêta à Viareggio, à égale distance de Pise et de Lucques, et loua une maison de campagne dans les environs. Elle voulait y attendre le moment d'aller prendre les eaux de Lucques, où elle avait déjà fait plusieurs saisons et dont elle s'était toujours bien trouvée. Elle fut reconnue et gardée à vue. Elle ne tarda pas cependant à tromper cette surveillance et à revenir à Paris.

En rentrant aux Tuileries, « on trouva, dit le *Mémorial*, une longue lettre d'une des femmes de la princesse Pauline. Cette volumineuse lettre s'exprimait fort mal sur la princesse et ses sœurs et ne parlait de *cet homme* (c'était l'empereur) que sous les plus mauvaises couleurs. On n'avait pas cru que ce fût assez; on en avait raturé une partie et interligné d'une main étrangère, pour y faire arriver Napoléon lui-même, de la manière la plus scandaleuse; et à la marge, et de la main de l'interligneur, il y avait *Bon à imprimer*. Quelques jours de plus, probablement, ce petit libelle allait voir le jour[1]. » Il y avait là, bien évidemment, le récit des bruits scandaleux qu'écoutait avec une béate complaisance le roi Louis XVIII, et la brochure en préparation était faite pour capter la faveur de l'amant de Mme du Cayla. Quant à la femme qui l'avait écrite, pourquoi était-elle restée au service de la princesse Pauline, puisque les choses qu'elle y voyait la scandalisaient si fort? Il eût été louable de sa part de se retirer. Mais, puisqu'elle était restée auprès de la princesse jusqu'à la fin de l'Empire, il était ignoble à elle d'accabler, maintenant qu'elle était tombée, celle qu'elle avait servie et dont elle avait accepté les bienfaits.

Cette princesse si étourdie, aux mœurs si légères, eut,

1. *Mémorial*, t. I, p. 213.

dans la crise difficile que traversait Napoléon, un généreux mouvement du cœur. Elle mit à la disposition de son frère, pour l'aider à dominer les événements, une partie de sa fortune et de ses diamants. Ce n'est là qu'une chose bien naturelle, et qu'on a beaucoup trop vantée. L'histoire cependant doit lui en tenir compte : la bonté, la générosité, la reconnaissance sont choses trop rares en ce monde pour qu'on n'ait pas plaisir à les signaler quand on les rencontre. En aidant ainsi Napoléon de ses ressources, en se dépouillant pour lui de ses diamants, elle qui les aimait tant! la princesse Pauline fit son devoir. C'est peut-être la seule fois qu'elle le fit, mais, encore une fois, il faut lui en tenir compte, et sa conduite en ces jours malheureux doit faire oublier son inconduite dans les années de prospérité. Quelle différence avec la manière d'agir d'Élisa et de Caroline! Napoléon accepta le sacrifice que Pauline lui faisait de ses diamants. C'était bien un sacrifice. Le fourgon qui les contenait fut pris par les Anglais, dans les bagages de l'armée, après la bataille de Waterloo, et ces bijoux furent exposés à la curiosité des habitants de Londres.

Pauline accompagna Napoléon dans la visite qu'il fit à la Malmaison, avec sa mère et Hortense, avant de partir pour la funeste campagne de Belgique.

Quand la nouvelle de la défaite de Waterloo parvint à Paris, le cardinal Fesch, prévoyant les difficultés sans nombre dans lesquelles allaient désormais se débattre les membres de la famille Bonaparte, écrivit à sa nièce Pauline pour l'engager à envisager sa situation avec courage et à ne plus faire de folles dépenses. « Rien ne doit vous coûter, lui dit-il, pour vous tenir dans la plus grande économie. A l'heure qu'il est, nous sommes tous pauvres, même avec ce qui nous restait de l'année dernière. » Lucien, lui,

était d'avis que toute la famille passât l'Océan avec Napoléon et allât chercher asile aux États-Unis. La résolution en fut prise, comme le prouve cette lettre qu'il adressa, du château de Neuilly où il s'était retiré, à sa sœur Pauline, alors fort souffrante :

Neuilly, le 26 juin 1815.

« Tu auras su, ma chère Pauline, le nouveau malheur de l'empereur, qui vient d'abdiquer en faveur de son fils. Il va partir pour les États-Unis de l'Amérique, où nous le rejoindrons tous. Il est plein de courage et de calme. Je tâcherai de rejoindre ma famille à Rome, afin de la conduire en Amérique. Si ta santé le permet, nous nous y reverrons. Adieu, ma chère sœur, maman, Joseph, Jérôme et moi, nous t'embrassons bien.

« Ton affectionné frère,

« LUCIEN [1]. »

Il ne fut point donné suite à cette résolution, et Joseph seul se retira en Amérique.

Le cardinal Fesch se rendit à Rome. Il y loua le palais Falconieri, pour sa sœur, Madame Mère, qui ne tarda pas à venir s'y installer. Ce palais, situé rue Julia, à l'extrémité du Corso et de la place Venezia, comprenait deux corps de bâtiment. Le cardinal se réserva le second étage; la mère de Napoléon occupa le premier et y reçut sa fille Pauline, dont la santé avait été fort ébranlée par les derniers événements.

Mais cela ne l'empêchait pas d'écrire à ses anciens amants et la police de Louis XVIII intercepta à Lyon une lettre qu'elle adressait au colonel Duchand, à la date du 2 août 1815, portant que *sa tendresse était à l'épreuve du malheur*.

1. *Mémoires de la générale Durand.*

« Sa tendresse était à l'épreuve du malheur. » Elle en disait autant à tous ses amants : « Il faut me rendre amour pour amour, écrivait-elle jadis à Forbin[1], confiance pour confiance; tout ce que je fais est pour notre bien et pour le bien de notre amour[1]. »

Le prince Borghèse s'était retiré à Florence.

Il était fini, le rêve dans lequel vivait Pauline depuis tantôt vingt ans. La pauvre femme tomba assez gravement malade et, à son grand chagrin, elle ne put même songer à se rendre à Sainte-Hélène pour adoucir par sa présence et ses soins la captivité de son frère; du reste, les Anglais ne lui en eussent point donné la permission. Mais « elle cherchait à vendre tous ses effets précieux[2] » pour en envoyer la valeur au grand exilé; elle avait mis à sa disposition tout ce qu'elle possédait. Le cœur, décidément, survivait chez elle à toutes choses : l'adversité serait-elle donc la meilleure école du cœur humain?

Quand Napoléon, écrivant à sa mère, la pria de lui chercher un cuisinier qui voulût bien aller à Sainte-Hélène, c'est Pauline qui se chargea de le trouver, et elle ne fut pas longue à mettre la main sur un homme, nommé Chandelier, qui accepta avec joie la mission d'aller faire la cuisine de Napoléon.

A partir de ce moment, la santé de Pauline devient de plus en plus mauvaise. Au mois de juin 1818, la princesse va à Lucques, prendre les eaux; malgré cela, sa maladie organique fait des progrès, quoique de temps en temps une accalmie se produise qui permet à la pauvre femme de faire quelques promenades en voiture ou à pied. Et pourtant on prétend qu'elle a encore des amants; pour le moment, ce se-

1. Ch. Nauroy, *Les secrets de Bonaparte*, p. 290.
2. Rapport de M. de Blacas, 1er avril 1817.

rait un Napolitain, nommé Palomba, et qui se ferait appeler marquis de Cesa.

Dans les premiers jours du mois de juillet 1821 l'abbé Buonavita, prêtre corse, revenant de Sainte-Hélène, vient apprendre à Madame Mère, à Rome, l'état de santé presque désespéré de son illustre fils. Pauline est là : elle s'émeut aussitôt et écrit la lettre suivante à lord Liverpool :

Rome, le 11 juillet 1821.

« Milord,

« L'abbé Buonavita, arrivé de l'île de Sainte-Hélène qu'il a quittée le 17 mars dernier, nous a apporté les nouvelles les plus alarmantes de la santé de mon frère. Je vous envoie ci-inclus copie des lettres qui vous donneront les détails de ses souffrances physiques. La maladie dont il est attaqué est mortelle à Sainte-Hélène. Au nom de tous les membres de la famille, je réclame qu'il soit changé de climat. Si la demande ci-jointe m'était refusée, ce serait pour lui une sentence de mort [1]... »

Hélas ! il était trop tard : la fatale nouvelle allait arriver.

Le docteur Antommarchi, ayant quitté Sainte-Hélène après la mort de l'empereur, alla, comme on le sait, porter ses dernières paroles à sa femme Marie-Louise. Il la trouva au théâtre : il y avait beau temps qu'elle avait oublié et remplacé son mari.

Il se rendit alors à Rome et se présenta chez Louis, ex-roi de Hollande. Celui-ci, chose inouïe, ne le reçut pas ; il fit répondre qu'il était malade et tout à son chagrin.

1. *Napoléon à Sainte-Hélène*, par Héreau, 1829, p. 210.

Pauline, qui était malade elle aussi et n'avait pas moins de chagrin que Louis, n'hésita pas à recevoir le bon et digne Antommarchi dès qu'il se présenta : la maladie est-elle une excuse pour ne pas recevoir un docteur? Elle lui fit mille questions sur son frère, sur ses souffrances, sur ses derniers moments ; elle s'attendrit au récit d'Antommarchi, elle pleura et ressentit tant de douleur en apprenant tous les détails de cette longue agonie, que son état s'en aggrava.

Pauline avait un peu de cœur ; malheureusement elle n'avait reçu aucune espèce d'éducation morale et les qualités qui se trouvaient en germe chez elle n'avaient nullement été développées ; de plus, quoiqu'elle connût un peu son Pétrarque, elle n'avait presque aucune instruction. C'est à ce manque de culture morale et intellectuelle qu'il faut attribuer les inconséquences sans nombre par lesquelles elle signala son passage dans la vie. Sa responsabilité est donc moins grande que celle d'Élisa, qui fut élevée à Saint-Cyr, et celle de Caroline, élève de Mme Campan. Il semble que Mme Bonaparte mère soit plus responsable qu'on ne le croit, ou qu'on ne l'a voulu dire, de la légèreté de ses filles ; elle ne sut point leur apprendre la vertu ; elle les laissa aller, comme des chevaux échappés, à travers les plaisirs et les frivolités de la vie, sans leur en imposer les devoirs, sans leur enseigner le respect d'elles-mêmes et la dignité de l'existence. Elle fut, quoiqu'on l'ait fort vantée, très au-dessous de sa tâche de mère : a-t-elle jamais imprimé une direction morale à sa famille? ses enfants la consultaient-ils dans les décisions graves de la vie? Pas le moins du monde, et ils se mariaient sans même lui demander son avis. En ces sortes de choses, la mère est toujours plus coupable que ses enfants : elle a été imprévoyante, par conséquent au-dessous de son rôle.

Au mois de septembre 1823, l'état de santé de la princesse Pauline s'aggravant, les médecins déclarèrent que l'air de Rome ne lui était pas favorable. On la conduisit alors, avec mille précautions, à sa belle *villa Paolina*, près de la porte Pia. Mais c'était encore Rome : la pleine campagne, l'air de la mer eussent été préférables.

On la transporta un peu plus tard, quand son état le permit, à Florence. Là, elle languit au milieu d'alternatives de mieux et de rechutes, lorsqu'un événement singulier vint lui porter un coup funeste. Des brigands, conduits par un chef redouté nommé Decesaris envahirent un soir la propriété du prince de Canino (Lucien Bonaparte) et enlevèrent son vieil ami, le comte de Châtillon, qui depuis vingt-cinq ans avait lié sa fortune à la sienne. Les brigands prévinrent ensuite le prince qu'ils tenaient son ami à sa disposition contre une rançon. Lucien la paya et son ami lui fut rendu.

Impressionnable comme elle l'était devenue, Pauline ressentit une commotion nerveuse très violente en entendant le récit de cette histoire de brigands, qui, au temps de sa prospérité, l'eût plutôt divertie. La pauvre malade était à bout de forces. Son état empira de jour en jour et, le 9 juin 1825, s'éteignait à Florence celle qui avait été la « reine des colifichets » sous le Consulat et sous l'Empire.

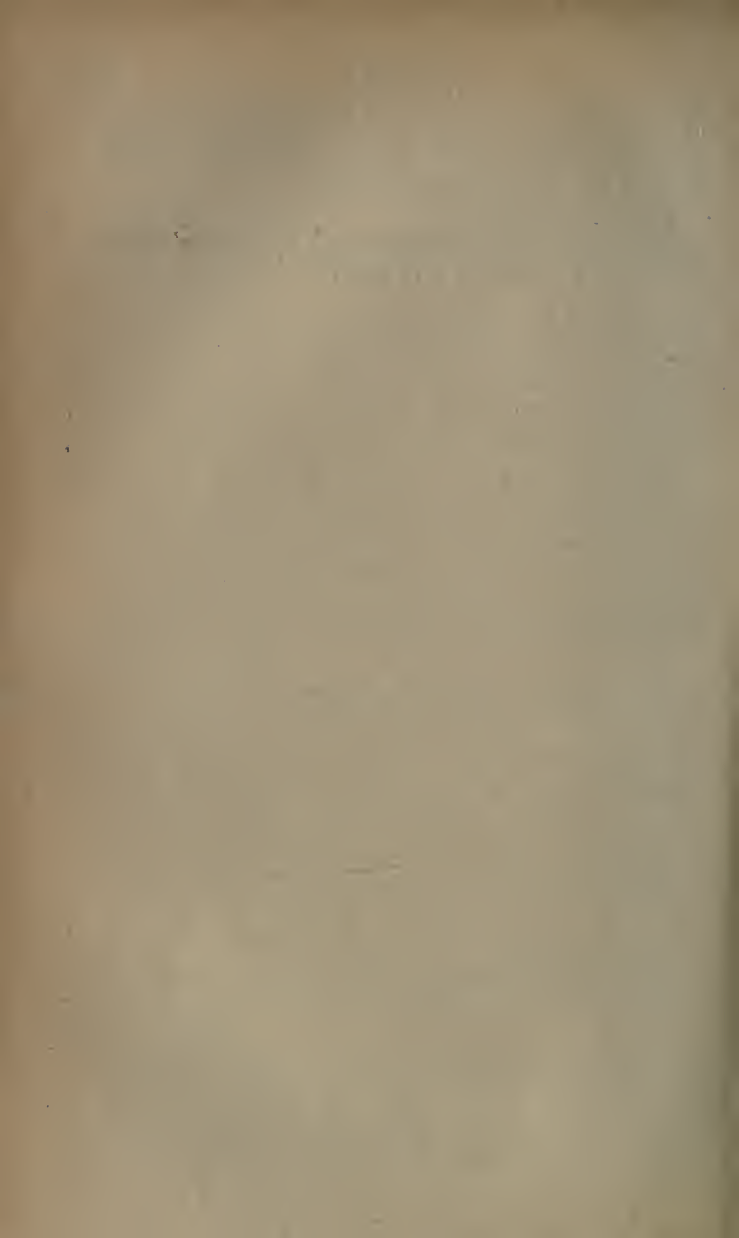
Le prince Borghèse, sur la demande du pape Léon XII, que Madame Mère avait prié d'intervenir, se décida à apporter à la pauvre pécheresse le pardon de ses erreurs.

Quant à Pauline, sentant que « l'heure de Dieu », comme dit Bossuet, allait sonner pour elle, elle se fit apporter un miroir et, de même que Néron, mourant, avait dit : « *Qualis artifex pereo!* Quel artiste le monde

perd en moi! » la pauvrette se fit apporter un miroir, se regarda une dernière fois et dit qu'elle pouvait mourir : elle était toujours belle!

Ce fut sa consolation.

La pauvre femme entra dans l'éternité le sourire aux lèvres et le miroir à la main.



CAROLINE MURAT

GRANDE-DUCHESSE DE BERG ET DE CLÈVES
REINE DE NAPLES

(1782-1839)

CHAPITRE PREMIER

Premières années de Maria-Annunziata. — Annunziata à Monbello, puis à Rome. — Elle est mise en pension chez Mme Campan, à Saint-Germain. — Son ignorance. — Elle change son nom d'Annunziata contre celui de Caroline. — Le général Murat demande sa main au premier consul. — Il est soutenu par Mme Bonaparte. — Conseil de famille. — Murat est agréé. — Portrait de Murat. — Bonté du premier consul pour sa sœur. — Attentat de nivôse et sang-froid de Mme Murat. — Toilette de Mme Murat à Notre-Dame. — Murat est nommé gouverneur militaire de Paris : joie de sa femme. — Conduite habile et prévoyante de Mme Murat. — La « princesse » commence à percer chez Caroline. — Mme Hulot et ses propos calomnieux. — Rivalité entre les Bonaparte et les Beauharnais : froissements de famille. — Exécution du duc d'Enghien : Murat n'y est pour rien. — Proclamation de l'Empire : ambition et jalousie de Mme Murat. — Questions d'étiquette. — Clémence et calculs égoïstes. — Démarche singulière de Fouché auprès de Mme Récamier. — Mme Murat renouvelle cette démarche. — Mme Murat à la distribution des aigles à l'armée.

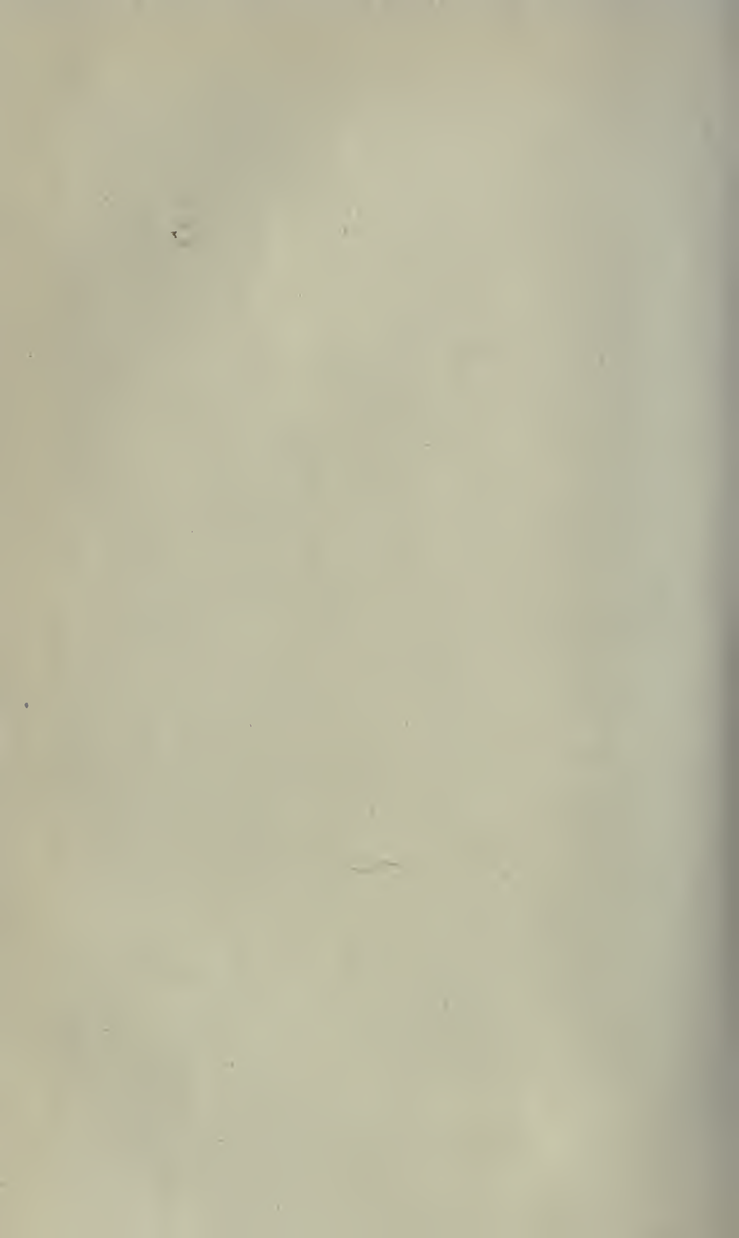
Ce n'était point la première femme venue que Caroline Bonaparte, et si elle avait eu le sentiment du devoir aussi prononcé que le goût de la domination et la passion du pouvoir, elle eût été une des femmes

marquantes de son siècle. L'on entre dans l'histoire et l'on y prend une place honorable bien plus par le caractère que l'on a que par le rang auquel on est porté par le hasard des événements ou de la parenté. Caroline, reine de Naples, ne peut être comparée ni à Elisabeth, ni à Catherine II, ni à Marguerite de Valdemar, *la Sémiramis du Nord*. On ne peut guère la mettre en parallèle qu'avec sa sœur Elisa, *la Sémiramis de Lucques*, comme l'appelait ironiquement M. de Talleyrand. Elle a cependant le pas sur celle-ci, non seulement par l'étendue de son ambition et — triste avantage — par celle de sa trahison envers Napoléon, leur frère, de qui toutes deux tenaient leurs couronnes, mais encore par l'étendue de ses moyens. Pas plus que ses sœurs elle ne se soucia du devoir, de la fidélité conjugale ni de la foi jurée; plus hypocrite qu'elles ou, si l'on veut, plus habile, elle chercha à dissimuler les désordres de son inconduite, à moins qu'elle ne vît un intérêt à les afficher. Mais elle savait d'ordinaire mettre à respecter les convenances extérieures un art et une ténacité de caractère qu'elle eût mieux fait d'employer à combattre ses détestables penchants. Comme ses sœurs, plus qu'elles encore, elle voulut jouer à la souveraine : comme elles, elle ne fut qu'une courtisane. Il est intéressant d'étudier le développement de l'ambition dans cette jolie tête de femme, de voir comment cette ambition étouffa tout autre sentiment et conduisit au crime cette femme qui n'eût été satisfaite que si elle avait pu, ce qui fut à plusieurs reprises le but de ses intrigues éhontées, remplacer Napoléon, son frère, sur le trône de France.

Maria-Annunziata de Buonaparte naquit à Ajaccio en 1782. Elle était donc encore bien enfant quand elle vint à Marseille, en 1793, avec sa famille proscrite. Elle aida, autant que le lui permettait son jeune



ALEXANDRE BERTHIER (1753-1815)
prince de Neuchatel, maréchal de France.
(Galeries historiques de Versailles)



âge, sa mère et ses sœurs dans les menues occupations de leur chétif ménage. Il n'y avait point de place, au milieu de ces soins vulgaires, pour l'instruction et l'éducation; la *signora Letizia*, au reste, était bien incapable de les donner, n'en ayant ellemême pas plus qu'il ne lui en fallait, et la vie de ses trois filles le prouve surabondamment. Enfin, par un heureux coup du sort, et du talent aussi, la victoire de Bonaparte sur les sections, au 13 vendémiaire, vint tirer le général de l'obscurité et sa famille de la misère.

En 1797, Maria-Annunziata accompagna sa mère et ses sœurs dans la réunion de famille que le général en chef de l'armée d'Italie provoqua au château de Monbello, après l'armistice qui couronna l'immortelle série de ses victoires. C'était déjà une grande fillette, allant sur ses quinze ans. Les jeunes filles des pays méridionaux sont plus tôt formées que les autres. Annunziata n'était pas restée en arrière et devenait fort séduisante. Elle n'avait pas seulement la fraîcheur de son âge, ce qu'on appelle la beauté du diable; si sa tête était un peu trop grosse pour son corps, ce qui faisait croire en ce temps que la jeune fille grandirait encore, ses bras étaient déjà d'un joli modelé, ses mains avaient dépouillé l'air pensionnaire et s'étaient affinées plus qu'elles ne le sont généralement à cet âge, ses pieds étaient petits, mignons, grassouillets, *ritondetti*, comme on dit en Italie, et sa peau éblouissante de blancheur. Ces avantages extérieurs n'avaient point passé inaperçus des officiers de l'état-major du général Bonaparte. Le général Murat s'était plus particulièrement laissé prendre au charme de la jeune Corse et de ses quinze ans en fleurs; il avait pour elle mille attentions délicates, autant pour lui plaire que pour s'attirer la bienveillance de son illustre frère, et Annunziata, flattée des hommages d'un jeune géné-

ral qui passait pour le plus brave des officiers de l'armée d'Italie, ne cherchait nullement à dissimuler qu'elle n'y était pas insensible. La modestie et la réserve n'ont jamais été au nombre des vertus des demoiselles Bonaparte ; du reste, l'extrême liberté dont elles jouissaient avant le mariage, ne pouvait être, pour leurs maris, des garanties de bonheur; mais aucun d'eux ne semble avoir réfléchi à cela.

On a vu dans l'histoire de la princesse Pauline, les fêtes au milieu desquelles se passèrent les jours que la famille Bonaparte consacra au général en Italie. Lorsque Berthier, qui était allé présenter au Directoire le traité de Campo-Formio, fut revenu auprès de son général, celui-ci, qui partait pour Paris, lui remit le commandement de l'armée. Joseph Bonaparte, bénéficiant de la gloire de son frère, avait été nommé ambassadeur ou plutôt ministre de France à Rome. Il partit, emmenant avec lui sa femme, Julie Clary, fille d'un riche marchand de savon, qu'il avait épousée à Marseille; son plus jeune frère Jérôme et sa sœur Annunziata partirent avec eux[1]. C'est à Rome que le poète Arnault vit pour la première fois la sœur du jeune conquérant de l'Italie. « Enfant encore, dit-il, elle ne laissait pas deviner tout ce qu'elle a de viril dans le cœur, mais elle portait déjà sur son visage de petite fille l'indice d'une beauté qui aurait peu de rivales[2]. » Chose curieuse, le hasard avait réuni sous le même toit les deux futures reines de Naples : Julie, femme de Joseph, et Annunziata Bonaparte, qui, sous le nom de Caroline, devait bientôt épouser Murat.

Lorsque la *signora Letizia* vint à Paris, elle y amena sa fille Annunziata. Le général Bonaparte qui pensait

1. Miot de Meliao, *Mémoires*, t. I, p. 183.
2. Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. III, p. 258.

à toutes les choses que sa mère, si vantée pourtant et si incapable, oubliait ou négligeait de faire, s'avisa qu'il était temps de s'occuper de l'éducation de la jeune fille : dans la haute situation à laquelle était montée la famille Bonaparte, on ne pouvait confier cette éducation qu'à l'établissement d'intruction à la mode. Annunziata fut donc envoyée chez Mme Campan, qui avait fondé à Saint-Germain-en-Laye une maison d'éducation fort en vogue. Ancienne femme de chambre de la reine Marie-Antoinette, Mme Campan faisait revivre au milieu de la société nouvelle qui s'était élevée sur les ruines de l'ancien régime, les manières polies et élégantes de la vieille France : elle était, de plus, renommée pour son tact et son esprit. Aussi les familles les plus distinguées lui envoyaient-elles leurs filles. Il y avait là les deux demoiselles Auguié, filles d'une ancienne femme de chambre de Marie-Antoinette, dont l'une devait plus tard épouser le maréchal Ney, et l'autre, après avoir épousé M. de Broc, chambellan du roi de Hollande, devait mourir à Aix-en-Savoie, victime de son imprudence; elles étaient nièces de Mme Campan. Il y avait Hortense de Beauharnais, la future reine de Hollande, Mlle Hervas d'Almenara, fille d'un riche banquier, qui devait devenir la femme du général Duroc, grand-maréchal du palais, etc. L'éducation de toutes ces jeunes filles avait été fort négligée par suite des événements de la Révolution : les congrégations religieuses, qui, seules jusqu'alors, s'occupaient de l'éducation des jeunes filles, avaient été dispersées et leurs maisons fermées. Aussi Annunziata ne se trouva-t-elle pas trop dépaysée par son instruction excessivement rudimentaire au milieu de compagnes également arriérées et que l'indulgence maladroitement intéressée de Mme Campan pour celles dont les parents occupaient une haute situation se

plaisait à maintenir, pour ne point les contrarier, dans un doux état de paresse et d'ignorance[1].

On n'a point de renseignements dignes d'être rapportés sur cette élève de Mme Campan jusqu'au jour de son mariage. On sait seulement que lorsque le général Bonaparte quitta Paris pour aller prendre le commandement de l'expédition d'Egypte, elle lui fit cadeau d'une petite bibliothèque portative contenant trente-quatre volumes. « Au retour d'Egypte, la caisse qui les contenait resta à Marseille et fut conservée pendant nombre d'années à la bibliothèque de Marseille. Ce fut là qu'un ancien bibliothécaire de cette ville, M. Reboul, la retrouva et fit les judicieuses observations qu'il a consignées dans une brochure intitulée : *Cartons d'un ancien bibliothécaire*[2].

On sait par la duchesse d'Abrantès, que la jeune Annunziata « était, pendant la campagne d'Egypte, une jolie personne, mais seulement *cela* et d'une ignorance qui allait jusqu'à la plus grande de tout[3]. » Lorsqu'elle venait de Saint-Germain, les jours de congé, elle descendait rue du Rocher, chez son oncle Joseph. Mlle Permon (la future Mme Junot, duchesse d'Abrantès) allait l'y voir et le temps se passait à regarder ses bijoux qui étaient fort beaux pour une jeune fille de son âge, et qui ne laissaient pas que d'exciter chez Mlle Permon, qui l'a avoué plus tard, un léger sentiment d'envie. Après tout, n'est-ce pas pour cela qu'Annunziata montrait ses bijoux à son amie?

A peine le général Bonaparte fut-il sorti triomphant

1. Mme Campan a cependant critiqué dans ses *Mémoires* la façon à peu près semblable dont furent élevées Mesdames, filles de Louis XV, à l'abbaye de Fontevrault. Madame Louise quitta la maison sans savoir lire couramment.

2. Th. Jung. *Bonaparte et son temps*, t. III, p. 263.

3. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. III, p. 228.

de son coup d'Etat du 19 brumaire à Saint-Cloud, qu'il vint s'installer, en sa qualité de premier consul de la République française, au palais du Luxembourg, ou plutôt dans cette annexe du palais qu'on nomme le Petit-Luxembourg.

Un jour, le général Murat vint l'y trouver et lui demanda officiellement la main de sa sœur Annunziata, « à laquelle je ne sais pourquoi, a écrit Lucien Bonaparte, le premier consul a voulu donner le nom de Caroline, ce à quoi notre mère a fini par consentir avec assez de difficulté[1]. » Le premier consul, après les remerciements d'usage pour l'honneur que Murat lui faisait par cette démarche, dit qu'il ne pouvait lui donner une réponse avant d'avoir réfléchi, avant d'avoir consulté sa famille et aussi, ce qui était bien naturel, la jeune personne intéressée. Murat se retira sans avoir reçu la moindre parole d'espoir.

Le général Murat, malgré le superbe aplomb qu'il possédait, n'aurait jamais osé élever ses prétentions jusqu'à la main de la sœur du premier consul, s'il n'avait été encouragé à le faire. Ce projet de mariage flattait singulièrement son ambition et surtout sa vanité, mais il servait en même temps les intérêts de Mme Bonaparte qui cherchait, comme on l'a dit, un appui dans la famille contre la famille, et c'est elle qui avait encouragé Murat à tenter cette démarche. Elle n'ignorait pas que les deux jeunes gens avaient esquissé, à Milan et à Montebello, une petite idylle dont le mariage serait le dénouement naturel; comme elle n'oubliait pas ses propres intérêts, Mme Bonaparte trouvait que ce mariage lui serait infiniment utile : attaquée comme elle l'était, à tort ou à raison, par ses beaux-frères, par Élisa, par Pauline

1. Th. Jung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, t. I, p. 51

(et leur propre conduite eût dû leur donner un peu d'indulgence pour celle de leur belle-sœur), elle crut que si Caroline lui devait son bonheur, elle lui en serait reconnaissante et ferait taire les jalousies et les rancunes qu'on avait contre elle dans la famille de son mari. Le général Murat, qui avait dans l'armée une grande réputation de bravoure et à qui Bonaparte devait en partie la réussite de son coup d'Etat de brumaire, serait un puissant protecteur pour elle.

Et puis, faut-il le dire? Il y avait aussi quelque chose de plus délicat. Pendant la campagne d'Italie, Murat avait été envoyé à Paris par le général Bonaparte, pour présenter au Directoire l'armistice de Cherasco conclu avec le roi de Sardaigne. Ce jeune officier général avait profité de son séjour à Paris pour aller présenter ses devoirs à la femme de son général en chef. Celle-ci avait, a-t-on dit, oublié les siens devant le beau Murat, et le bruit de ses inconséquences était parvenu jusqu'aux oreilles de Bonaparte. De là la froideur marquée que le général en chef lui témoigna peu après son retour en Italie. De plus, une intempérance de langage, conséquence d'une intempérance de punch, dans un déjeuner que Murat offrit à ses officiers et où le nom de Mme Bonaparte avait été prononcé[1] — chose qui fut également rapportée au général Bonaparte — avait achevé d'indisposer celui-ci contre le trop séduisant Murat; et il avait fallu toute la bravoure dont il fit preuve à Aboukir pour le faire rentrer en grâce auprès de lui. On conçoit donc que Mme Bonaparte avait intérêt à protéger celui dont elle attendait elle-même protection dans l'avenir. Aussi favorisa-t-elle de son mieux les intérêts de Murat. Le général, de son côté, faisait parler en sa

1. Voir *la générale Bonaparte*, p. 100 et suiv.

faveur par Bessières, son compatriote et ami, que Bonaparte écoutait volontiers. Bessières s'acquittait en conscience de cette mission et chantait les louanges de Murat chaque fois que l'occasion s'en trouvait.

Quand Mme Bonaparte avait cru le terrain suffisamment préparé, elle avait lancé le brillant cavalier à la charge. Celui-ci hésitait encore, paraît-il[1], car il ne pouvait s'empêcher de penser que, si sa demande n'était pas agréée, sa situation deviendrait difficile et gênante vis-à-vis du premier consul, et il ne voulait s'avancer qu'à coup sûr. Dans sa perplexité, il était allé trouver M. Collot « qui était de bon conseil en toutes choses et que l'intimité de ses relations avec Bonaparte avait initié dans tous les secrets de sa famille. » M. Collot l'encouragea dans son projet et l'engagea fort à aller au plus tôt — car il y avait d'autres prétendants — présenter lui-même officiellement sa demande au premier consul. C'est ce que Murat avait fait.

Le soir même de cette démarche, le premier consul réunit une sorte de conseil de famille dans le salon du Petit-Luxembourg. Il y avait là Mme Bonaparte, sa fille Hortense, son fils Eugène et Bourrienne. Bonaparte fit part de la démarche que Murat avait faite auprès de lui dans la journée. Chacun alors de dire tout le bien qu'il pensait de ce brillant général de cavalerie. Joséphine surtout ne tarissait pas d'éloges sur son compte et rappelait sa bravoure à la bataille d'Aboukir, son heureuse intervention, le 19 brumaire, à la tête des grenadiers, dans la salle des séances de Saint-Cloud, au moment où les affaires de Bonaparte commençaient à prendre une tournure fâcheuse. Il n'est pas exact, comme l'a dit Bourrienne, que le premier

1. Bourrienne, *Mémoires*, t. III, p. 289.

consul ait objecté que « Murat étant fils d'un aubergiste, il ne pouvait, dans le rang élevé où l'avait placé la fortune et la gloire, mêler son sang au sien[1]. » En ce moment, la jeune Caroline Bonaparte était demandée également par le général Lannes qui, fils d'un teinturier, n'était pas d'une famille plus élevée dans la hiérarchie sociale que celle de Murat. Personnellement, le premier consul eût préféré avoir pour beau-frère le général Lannes ; mais celui-ci venait de divorcer, et, quelque bonnes raisons qu'il ait eu de le faire, Bonaparte avait une aversion instinctive pour les divorcés. Quoi qu'il en soit, il faisait plus de cas de Lannes que de Murat et prisait infiniment plus son caractère. Il y avait encore d'autres projets de mariage pour Caroline. A en croire la duchesse d'Abrantès, Bonaparte aurait eu l'intention, peu après son retour d'Egypte, de la marier avec Moreau; il aurait même eu la pensée, un moment, de la donner à Augereau[2], mais il se rendit à toutes les raisons qu'on fit valoir en faveur de Murat et donna son consentement.

Rentré dans son cabinet et pensant toujours à cette affaire, il dit à son secrétaire intime : « Toute réflexion faite, Murat convient à ma sœur, et puis on ne dira pas que je suis fier, que je cherche de grandes alliances. Si j'avais donné ma sœur à un noble, tous vos jacobins auraient crié à la contre-révolution. D'ailleurs je suis bien aise que ma femme se soit intéressée à ce mariage-là, vous en devinez les raisons...[3] » Le lecteur les devine aussi, mais il ne devinait pas, lui, pourquoi Joséphine avait tant poussé à ce mariage ; il n'y voyait qu'une preuve de la fausseté des rapports qu'on lui avait faits sur ce qui s'était passé entre elle et

1. Bourrienne, *Mémoires*, t. III, p. 290.
2. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. II, p. 241.
3. Bourrienne, *Mémoires*, t. III, p. 292.

Murat en 1796, et c'est à cela qu'il faisait allusion en disant : Vous en devinez les raisons.

Une fois le consentement du premier consul obtenu, il n'y avait plus qu'à se munir du consentement de la *signora Letizia* et de celui de Caroline. Ils furent promptement donnés et Murat, au comble de ses vœux, reçut la réponse favorable qu'il attendait avec la plus vive impatience.

Murat était cité comme l'un des plus beaux officiers de l'armée. Il était grand, parfaitement pris dans ses formes, avait un air fier qui plaisait aux femmes et un ton poli, affable et bon garçon qui séduisait les hommes ; mais il était dénué de ce je ne sais quoi, qui tient en même temps à la naissance et à l'éducation, et qu'on appelle la distinction. Murat n'était pas distingué. Comme il avait l'intelligence fort déliée, il s'en était aperçu et mettait tout ce qu'il pouvait avoir de bonne grâce à l'acquérir ; souvent il y parvenait. Il était, comme on l'a vu, fils d'un aubergiste de La Bastide-Fortunière, dans le département du Lot. Ses parents, le destinant à l'état ecclésiastique, lui avaient fait obtenir une bourse au collège de Cahors, grâce à la protection d'un gentilhomme du voisinage. Il quitta ce collège, après quelques années de bonnes études, pour entrer au grand séminaire de Toulouse. Là il porta la soutane, mais ne prononça aucun vœu. Sa première année d'études de théologie, ou plutôt de philosophie, car c'est par là que l'on débute au grand séminaire, se termina bien et le jeune homme s'apprêta à aller passer les vacances chez ses parents. Il avait reçu de l'argent pour le voyage, mais il ne put résister aux tentations et aux plaisirs que la ville de Toulouse offrait à un grand garçon de son âge, vif et ardent comme il l'était. Aussi, lorsque le moment de partir arriva, n'avait-il plus un sou dans sa poche. Le hasard

voulut qu'en ce moment un régiment de chasseurs à cheval passât par Toulouse. En le voyant défiler, Murat sentit courir dans ses veines du sang de soldat; une vocation, mais militaire, celle-ci, et irrésistible, éclata dans son cœur. L'élève en théologie laissa là sa soutane et courut s'engager. Au bout de deux ans, il était maréchal des logis. Sa solide instruction, sa belle prestance, son goût prononcé pour le service lui avaient valu cet avancement, rapide pour le temps. Un acte d'indiscipline allait lui valoir une sévère punition quand son capitaine, qui s'était attaché à lui, la lui évita en lui faisant donner son congé. Il fut alors pris par un de ses parents, mercier à Saint-Céré, comme garçon de boutique. Mais la Révolution était commencée et marchait à pas de géant. Le calme de la boutique ne convenait pas à cette jeune tête qui rêvait aventures. Il se fit choisir, grâce à la protection du député Cavaignac, comme un des trois cavaliers que chaque département dut envoyer pour former la garde constitutionnelle du roi Louis XVI. Bessières fut l'un des deux autres. Ces deux cavaliers se lièrent intimement, devinrent tous deux maréchaux d'Empire et la mort seule mit fin à leur amitié. On vient de voir que Bessières s'était montré ami sûr et dévoué en plaidant auprès du premier consul la cause de Murat. De la garde constitutionnelle de Louis XVI, Murat passa en 1792 au corps franc des *hussards braconniers*. Bientôt après il était sous-lieutenant. Son avancement dès lors marcha au galop. Le 13 vendémiaire, le jeune officier se fit remarquer comme chef d'escadron par le général Bonaparte, et le duc de Raguse a raconté avec quelle désinvolture passablement présomptueuse il alla, l'année suivante, demander au général en chef de l'armée d'Italie de le prendre pour aide de camp. Bonaparte y consentit, et c'est comme colonel, lui qui

commandait un escadron du 21e chasseurs avec le titre de chef de brigade (colonel) provisoire, qu'il partit pour l'Italie[1]. Il s'y conduisit avec bravoure, perdit sa réputation pour un moment d'indécision au siège de Mantoue et encourut la disgrâce de son général. Il demanda alors à commander une brigade d'infanterie sous Joubert, rétablit sa réputation, partit pour l'Egypte malgré Bonaparte, mais grâce à la protection de Mme Bonaparte et de Mme Tallien ; il s'y distingua en toute rencontre et particulièrement à Aboukir où « il fit prisonnier de sa main le pacha sérasquier et reçut un coup de pistolet dont la balle lui traversa la mâchoire près de l'articulation. Cette blessure grave ne lui laissa aucune trace désagréable[2]. »

Au moment de son mariage, Murat avait trente-trois ans. Caroline en avait dix-huit. La disproportion d'âge était peut-être un peu trop grande. L'armée vit avec plaisir cette union. Quant à Lannes, il ne pardonna jamais à Bessières d'avoir favorisé auprès du premier consul son concurrent à la main de Mlle Bonaparte. Il était déjà en rivalité avec lui pour des affaires de service. Tout cela fit qu'il garda contre Murat une disposition hostile, mais à l'égard de Bessières il eut une véritable haine. Cette haine se manifesta jusque sur le champ de bataille d'Essling, où Bessières, placé sous les ordres de Lannes, en ressentit cruellement les effets[3].

Le mariage fut célébré le 20 janvier 1800, non au Luxembourg, comme l'a dit Bourrienne, mais à la mairie de Plailly, près de Mortefontaine, terre de Joseph Bonaparte, dans le département de l'Oise[4]. Il

1. Duc de Raguse, *Mémoires*, t. I, p. 26.
2. *Ibid.* t. II, p. 28.
3. *Voir* général de Marbot, *Mémoires*, t. II, p. 186-189.
4. *Bourrienne et ses erreurs*, t. I, p. 259.

fut purement civil. Ce n'est que le 7 janvier 1802 que la consécration religieuse lui fut donnée, en même temps qu'à celui d'Hortense de Beauharnais qui épousait Louis-Bonaparte, dans le petit hôtel de la rue de la Victoire.

Le premier consul, en mariant sa sœur, lui donna une dot de trente mille francs. Cela ne l'empêcha pas de vouloir, suivant l'usage, lui offrir un cadeau de noce. Il n'était pas riche à cette époque. Aussi, n'ayant pas l'argent nécessaire pour lui en acheter un en rapport avec sa haute situation et ne voulant pas, à la façon de sa femme, faire de dettes, il prit dans l'écrin de Joséphine un collier de diamants et le donna à sa sœur. Joséphine ne fut pas contente et se vengea du procédé de son mari en remplaçant ce collier par un autre bien plus beau, de deux cent cinquante mille francs, selon Bourrienne, de cinq cent mille francs, selon la duchesse d'Abrantès. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette affaire, c'est que Joséphine acheta ce collier sans bourse délier : au moment de payer, elle avoua à Berthier qu'elle avait fait cette acquisition sans l'autorisation de son mari, qu'elle ne pouvait donc pas lui demander de la solder, et Berthier arrangea l'affaire en payant le bijoutier Foncier sur le compte de la liquidation des hôpitaux d'Italie.

On sait que, par cette *complaisance*, Berthier espérait obtenir l'autorisation pour Mme Visconti, sa maitresse, de l'accompagner aux réceptions des Tuileries. Mais jamais Napoléon ne voulut consentir à admettre chez lui cette grande coquette, qu'il appela « la sottise de Berthier. »

Avant son mariage, Murat habitait un petit hôtel rue de Monsieur. Une fois marié, il alla s'installer avec sa femme à l'hôtel de Brienne. Le jeune ménage en occupa le rez-de-chaussée, tandis que M. Benezech,

qui fut préfet du palais lorsque le premier consul alla habiter les Tuileries, en occupait le premier étage avec toute sa famille. Cet hôtel était situé dans la cour des Tuileries, en face du guichet du Pont-Royal. Cette cour était alors un enchevêtrement de rues et de maisons. Un peu plus tard, il sera habité par M. Maret, le futur duc de Bassano, et sa femme, lorsque les Murat le quitteront pour s'installer à l'hôtel Thélusson.

Le général Murat partit peu de mois après son mariage pour la campagne de Marengo. Il rentra à Paris avec le premier consul, mais il dut bientôt repartir pour aller commander la Toscane et le corps d'observation laissé en Italie. Pendant ce temps, sa femme, enceinte, resta à Paris.

Le premier consul, qui était mieux dans ses affaires qu'au moment du mariage de Caroline, venait de donner à sa sœur la belle propriété de Neuilly. Mme Murat se prit d'affection pour cette propriété et aimait à y aller. Elle y emmena un jour la jeune Mme Junot. Comme, à cause de son état de grossesse, le médecin Baudelocque, l'accoucheur à la mode, lui avait recommandé de prendre de l'air et de l'exercice et qu'elle n'aimait pas à être seule, Mme Junot était pour elle une compagne de route amusante.

Mme Murat était encore à cette époque simple et bonne, mais son éducation, on le sait, laissait passablement à désirer. C'est ainsi que, s'étant mise à manger pendant la route des petits pains et du raisin, elle ne songea à en offrir à Mme Junot que lorsqu'il ne lui en resta presque plus.

En faisant visiter à sa compagne le parc de Neuilly qui était encore fort agréable, malgré l'automne qui s'avançait, elle lui dit :

— Le premier consul, en nous donnant cette campagne, a mis le comble à sa généreuse bonté. *Nous ne*

sommes pas riches, et si mon frère ne nous avait pas mis à même de meubler cette maison et de l'entretenir, nous ne pourrions pas la garder[1].

Mme Murat ne songeait qu'à jouir de la haute situation qu'elle avait dans Paris, comme femme du général Murat et comme sœur du premier consul. Son mari était momentanément en Italie et, en attendant son retour, elle profitait, autant que le lui permettait son état de grossesse, de tous les plaisirs, de toutes les fêtes que le retour de l'ordre avait ramenés dans Paris.

L'hiver de 1800 à 1801 signala la reprise de la vie so ciale à Paris. Les théâtres n'avaient jamais chômé pen dant la Révolution ; ils eurent, cet hiver, plus de spectateurs que jamais ; les salons commençant à peine à se rouvrir, c'est au théâtre qu'on allait et qu'on se retrouvait. Le 3 nivôse, Mme Murat avait dîné chez le premier consul. On devait, après le dîner, aller entendre au Théâtre-Français, où jouait la troupe de l'Opéra, le célèbre *Oratorio* de Haydn. Tandis que le général Bonaparte montait en voiture, son aide de camp Rapp, ayant fait remarquer à Mme Bonaparte que son châle n'était pas mis avec la grâce qui lui était habituelle, celle-ci le pria de l'arranger. Pendant ce temps, Mme Murat, qui ne voulait pas perdre une note de l'*Oratorio*, lui dit : « Dépêchez-vous, ma sœur, voilà Bonaparte qui s'en va[2]. » On monta en voiture. A peine était-on sur la place que la machine infernale fit explosion, juste dans l'intervalle des deux voitures. Rapp, qui se trouvait dans la voiture de Mme Bonaparte, avec Hortense et Mme Murat, se jeta aussitôt en bas de la voiture et courut au théâtre pour avoir des nou-

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. III, p. 119.
2. Général Rapp, *Mémoires*, p. 20.

velles du premier consul. Pendant ce temps, le cocher de Mme Bonaparte faisait un détour et arrivait par une autre rue devant le théâtre. Mme Bonaparte avait été fort effrayée et n'était plus maîtresse d'elle-même; Hortense était à peu près dans le même état que sa mère; quant à Mme Murat, soit que l'émotion et le trouble de sa belle-sœur et d'Hortense l'aient piquée d'amour-propre et qu'elle eût voulu paraître plus forte que ces deux faibles femmes, soit qu'elle le fût réellement, elle ne montra aucune émotion. « Le caractère de la famille paraissait en elle, a dit Mme d'Abrantès; quoique son état lui permît de manifester un trouble et des émotions bien naturelles à la sœur du premier consul, elle fut parfaitement maîtresse d'elle-même dans toute cette cruelle soirée[1]. »

Ce calme et ce sang-froid sont choses bien rares chez les femmes, et celle qui était capable de maîtriser ainsi ses nerfs n'était certes pas la première venue. Il est fort regrettable qu'elle n'ait pas eu plus tard la même force de volonté pour maîtriser son goût désordonné pour la domination, ainsi que ses autres passions. Quant au calme dont elle fit preuve, elle fut la première à en recueillir les fruits : c'est en effet ce sang-froid qui, dans l'état de grossesse avancée où elle se trouvait, la préserva d'un accident

1. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. III, p. 96. — Constant se trompe, en disant dans ses *Mémoires* (t. I, p. 89, Ed. Garnier) que Mme Murat « fut frappée d'une telle peur qu'on fut obligé de la ramener au château ; cette catastrophe, ajoute-t-il, influa même beaucoup sur la santé de l'enfant qu'elle portait dans son sein. On m'a dit que le prince Achille Murat est sujet encore aujourd'hui à de fréquentes attaques d'épilepsie. » Le prince Achille Murat avait, en effet, une nature volontaire, nerveuse et des plus capricieuses ; il fut ce qu'on appelle un enfant gâté et devint un cerveau brûlé ; mais l'explosion de la machine infernale n'était vraisemblablement pour rien dans son caractère extravagant.

qu'une légère émotion suffit souvent à déterminer chez d'autres femmes dans la même situation.

Cependant Murat s'ennuyait en Italie. Il désirait beaucoup, ce qui était bien naturel, revenir à Paris pour les couches de sa femme. Aussi écrivit-il au premier consul pour lui en demander la permission. Mais Bonaparte lui répondit avec, ce semble, un peu de sécheresse : « Je n'approuve pas toutes les observations que vous me faites. Un soldat doit rester fidèle à sa femme, mais ne désirer la revoir que lorsqu'on juge qu'il n'a plus rien à faire. » Cette lettre est du 19 janvier 1801. Deux jours après, le 21, Mme Murat mettait au monde son premier enfant, un garçon, qui reçut les noms de Napoléon-Achille-Charles-Louis. Murat n'obtint que plus tard l'autorisation de venir voir sa femme et son fils, et ne put rester que peu de jours à Paris. Son beau-frère lui donna bientôt l'ordre de retourner en Italie.

Lorsque le premier consul rétablit en France le culte catholique, il désigna le jour de Pâques (28 germinal an X — 17 avril 1802) pour l'intronisation du concordat. Il y eut une grande cérémonie religioso-militaire à Notre-Dame. Mme Murat, qui était de nouveau enceinte et sur le point de faire ses couches, tint cependant à honneur de ne pas manquer à cette cérémonie. Mme d'Abrantès nous a laissé la description de la toilette que portait ce jour-là la plus jeune sœur du premier consul : « Je me rappelle encore aujourd'hui, dit-elle, la toilette de Mme Murat, avec son chapeau de velours rose surmonté d'une touffe de plumes de même couleur et entourant ce visage si blanc, si printanier, si rose de mai ! Elle avait une robe de mousseline des Indes brodée à jour à l'aiguille, d'un travail admirable et doublée d'un satin

rose pareil au chapeau. Sur ses épaules était un châle-mantille en point de Bruxelles, et sa robe était garnie des mêmes dentelles. Je l'ai vue plus richement mise, jamais je ne l'ai vue plus jolie[1]. » Cette toilette était peut-être trop tapageuse pour le sérieux de la cérémonie et la sainteté du lieu. Mme Junot, elle, avait eu le bon goût de mettre une robe de dentelle noire, qu'elle avait jugée plus convenable pour cette grande solennité religieuse. Caroline se moqua d'elle et de sa simplicité.

La semaine suivante, Mme Murat donnait le jour à une petite fille qui reçut les noms de Letizia-Joseph. Il faut remarquer ce nom de Joseph. Caroline ne voulut pas le féminiser, pour qu'on vît bien que ce nom était donné à cause de Joseph Bonaparte et non de sa belle-sœur Joséphine. Bien que ce fût celle-ci qui eût arrangé son mariage avec le général Murat, la rivalité entre les Bonaparte et les Beauharnais était restée entière : l'animosité, puis la haine, ne tardèrent pas à se mettre de la partie.

Mais le séjour de Murat se prolongeait en Italie. Le général y exerçait le commandement en chef des troupes françaises au delà des Alpes. Lors de la rupture de la paix d'Amiens, il avait reçu l'ordre de faire envahir, par le général Gouvion Saint-Cyr, le royaume de Naples. Comme il était impossible de prévoir le moment où il pourrait revenir à Paris, sa femme était allée le rejoindre en Italie, et c'est à Milan, le 16 mai 1803, qu'elle accoucha de son troisième enfant, Lucien-Charles-François-Napoléon Murat. A propos de cette naissance, le premier consul écrivit à l'heureux père : « Citoyen, j'ai appris avec plaisir les couches de Mme Murat; elle a bien fait de faire un beau garçon;

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. IV, p. 231.

j'espère que vous m'apprendrez qu'elle est entièrement rétablie. »

Le général Murat n'allait plus tarder maintenant à quitter l'Italie. Il fut remplacé dans son commandement et nommé, au mois de novembre de la même année 1803, au poste de gouverneur militaire de Paris. Ce poste avait été occupé avant lui par le général Junot, qui fut envoyé commander à Arras la belle division des grenadiers réunis.

Mme Murat fut au comble du bonheur en voyant son mari nommé au gouvernement militaire de Paris. Il commandait ainsi à plus de soixante mille hommes de troupes, et elle se trouvait, elle, la première après la femme du premier consul. Son ambition, qui eût dû être satisfaite, ne fit, au contraire, qu'augmenter. Murat, lui, était satisfait, largement satisfait et ne s'en cachait pas. Il ne s'imaginait pas encore que son beau-frère pût avoir une autre ambition que de vivre et de mourir consul. Ce n'est qu'après la proclamation de l'Empire que la folie du trône s'emparera de Mme Murat et que celle-ci la communiquera à son mari.

En attendant, Mme Murat ne songeait qu'à jouir de tous les avantages de sa haute situation. Logée à l'hôtel Thélusson, au bout de la rue d'Artois, elle tenait un grand état de maison; elle allait à toutes les fêtes, aux bals, aux parties de chasse... Mme Junot, qui lui avait offert une fête dans sa propriété de Bièvres et dans les bois de Verrières, a raconté comme quoi elle faillit, un jour, y être victime d'un accident de voiture. Toutes deux, emportées dans leur boghey par un cheval qu'elles ne parvenaient pas à maîtriser, manquèrent d'être lancées dans une fondrière; heureusement que Murat arriva à point pour arrêter de son bras de fer le cheval sur le bord du précipice.

Mme Murat prévoyait-elle déjà le prodigieux avenir que la fortune réservait à son frère, dont le passé était déjà pourtant si prodigieux? Ou bien voulait-elle seulement asseoir sur une base solide sa propre situation et se faire une clientèle personnelle et dévouée? Il est difficile de le savoir : peut-être y eut-il dans sa conduite un peu de chacune de ces choses, mais il y avait, à coup sûr, beaucoup de prévoyance et d'adresse. En femme habile et qui sait qu'il est bon, même dans la plus haute situation, de se faire des amis, Mme Murat montrait à chacun une affabilité et une bonté qui n'étaient guère cependant dans sa nature sèche et dominatrice. Mais, malgré son jeune âge, un secret instinct lui disait que l'on décuple sa puissance en se faisant aimer, et que l'on se fait aimer par la bonté et par les bons procédés : ce n'était pas là du cœur, chez elle, c'était simplement le plus positif des calculs. Elle semblait se modeler sur la célèbre Mme de Tencin, qui s'était donné pour règle de ne jamais rebuter personne, car, disait l'habile matrone, quand même neuf sur dix ne se donneraient pas un liard de peine pour vous, le dixième peut vous devenir un ami utile. Aussi Mme Murat n'hésitait-elle point à assouplir sa nature altière et essentiellement personnelle, à la plier aux exigences de sa situation et surtout du but qu'elle se proposait d'atteindre. Le vulgaire prenait cette affabilité pour de la bonté, tandis qu'au fond ce n'était que de la fausseté. C'est ainsi que lorsque le colonel Auguste Colbert se maria, elle fit à cet ancien aide de camp de son mari en Italie et en Égypte de superbes cadeaux, et se chargea du soin de choisir la corbeille. Le colonel Colbert épousait Mlle de Canclaux, fille du général de ce nom, qui s'était fait remarquer par son humanité et sa modération dans la pacification des départements de l'Ouest. Mme Murat,

par sa grâce généreuse et tout aimable, se concilia l'affection et le dévouement de ces deux familles. Mais, par suite de ce sentiment bien naturel qui nous porte à aimer les gens auxquels nous avons fait du bien, peut-être seulement pour s'attacher encore davantage les descendants du grand Colbert, Mme Murat se fit leur protectrice. Le colonel Auguste Colbert avait dans l'armée deux frères qui devinrent, comme lui, de brillants généraux de cavalerie. L'un d'eux, Alphonse, avait demandé en mariage une jeune fille qu'il aimait, Mlle Petiet, fille de l'ancien ministre de la guerre. M. Petiet ne trouvant point que le jeune Colbert eût une fortune suffisante, ne lui accorda pas sa fille. Désespéré, Colbert se fit envoyer en Italie. M. Petiet mourut deux ans plus tard. Mme Murat, étant devenue reine de Naples, se rappela l'inclination contrariée du jeune officier, s'entremit aimablement et parvint à aplanir tout obstacle. C'est de cette façon toute gracieuse, assurément la meilleure pour se faire aimer, que Caroline s'est fait beaucoup d'amis, qui n'ont jamais dit d'elle que du bien.

Si Mme Murat avait pris pour règle de conduite de ne jamais rien refuser aux solliciteurs, si elle promettait toujours tout ce qu'on venait lui demander, à en croire la reine Julie, sa belle-sœur, femme de Joseph Bonaparte, elle ne tenait pas toujours ses promesses. Pour être juste, sa belle-sœur, qui l'accusait si bien, en faisait tout autant et les tenait encore moins. Le général de Ricard avait connu, étant petit jeune homme, la famille Bonaparte à Marseille; c'était après sa période de détresse, au temps où le général Bonaparte, vainqueur des sections au 13 vendémiaire, lui avait envoyé de larges subsides, ce qui lui avait permis de s'installer confortablement dans un grand appartement de la rue Paradis et de secouer la misère

dans laquelle elle se débattait depuis qu'elle avait quitté la Corse. Plus tard, le général de Ricard ayant demandé à Mme Joseph Bonaparte, devenue reine de Naples, avec laquelle il était resté en relations, s'il ne serait point convenable qu'il allât voir Mme Murat, devenue depuis peu grande-duchesse de Berg et de Clèves, la reine Julie lui répondit : « Vous pouvez la voir, mais tenez-vous sur vos gardes; il est possible qu'elle vous offre sa protection; ne vous y fiez pas; toutes ses belles promesses restent toujours sans effet[1]. » Le jeune officier, trop jeune pour deviner sous ces paroles une rivalité de femmes — mieux encore, de belles-sœurs — demanda audience à Mme Murat, dès qu'il rentra à Paris. L'audience lui fut accordée pour le lendemain matin même. Mme Murat, qui était au lit, reçut son ancien ami de Marseille avec affabilité, lui demanda ce qu'il comptait faire et si elle pouvait lui être utile. « Je vais, dit-il, rejoindre le 4e chasseurs dans le royaume de Naples. — C'est ma belle-sœur Julie, répondit Mme Murat, qui vous a donné cette direction et qui ne pensera plus à vous... C'est auprès de mon mari qu'un jeune homme comme vous doit faire ses premières armes. Il aime les jeunes gens et s'occupe de leur avenir. Demandez à passer dans un régiment sous ses ordres : j'appuierai votre demande. » Ricard, revenu à Naples, répéta à la reine Julie l'offre de protection que lui avait faite Mme Murat, et la reine lui dit : « Caroline promet à tout le monde avec une légèreté qu'on ne peut s'imaginer; oubliez ses promesses; n'y pensez plus[2]. » Le jeune homme obéit à la reine, mais il n'eut pas lieu de s'en louer; elle l'oublia complètement, et Ricard regretta toute sa vie de

1. Général de Ricard, *Autour des Bonaparte.*
2. *Ibid.*

n'avoir pas suivi de préférence les conseils de Caroline.

Du reste, comme son frère Napoléon, Caroline, qui avait une bonne dose de vanité, était flattée de voir les représentants de l'ancienne noblesse se rallier au nouvel ordre de choses. En femme politique, elle les comblait de prévenances et de faveurs; elle payait ainsi en même temps le plaisir que ces « ralliés » lui faisaient en apportant dans les salons du jeune gouvernement les traditions de la vieille politesse française; elle cherchait, par son amabilité, à se les attacher le plus possible. Les Colbert durent peut-être plus à l'illustration de leur nom les faveurs dont elle les combla qu'à leur valeur et à leurs mérites réels. Il n'y avait sortes d'attentions qu'elle n'eût pour tous ces « ralliés ». Lorsque Stanislas de Girardin, qui avait été capitaine de dragons au commencement de la Révolution, se détermina à demander au premier consul de lui rendre son grade de capitaine et de l'admettre à servir dans le 4e régiment d'infanterie dont son ami Joseph Bonaparte avait été nommé colonel, le consul en fut très satisfait et lui signa sur-le-champ son brevet. « Sa sœur, Mme Murat, dit Stanislas Girardin, partagea cette satisfaction, car je reçus d'elle ce billet avec des épaulettes de capitaine : « Mme Murat n'a point oublié que M. de Girardin lui a promis d'accepter des épaulettes; elle s'empresse de les lui envoyer et espère pour lui qu'il ne les gardera pas longtemps : elle le prie de recevoir ses compliments et ses vœux[1]. »

Ces aimables procédés ne tardaient pas à être connus, le bruit s'en répandait dans l'armée et dans les salons, et il en résultait pour Mme Murat une popularité de bon aloi qui rejaillissait sur le gouvernement de son frère.

1. Stanislas Girardin, *Journal et Souvenirs*, t. I, p, 350.

Mais, au milieu de toutes les grandeurs de sa famille, Mme Murat, simple tout d'abord et plaisant par cette simplicité même, commençait à faire *la grande dame*, à être hautaine, comme si la véritable grandeur ne consistait pas à toujours conserver des manières simples et affables. Une femme de grand sens, qui la vit de près sous le Consulat, a écrit d'elle, à cette époque, dans ses excellents *Mémoires* : « Il me sembla bientôt voir poindre la princesse[1]. » Et le général Thiébault, invité un jour à déjeuner chez le général Murat, a fait la même remarque : « Mes regards s'attachaient comme malgré moi, a-t-il dit, sur ces deux êtres favorisés par la nature et par la fortune (Murat et sa femme), et je n'en appréciais que mieux leur bonhomie qui fut parfaite. Après un excellent déjeuner servi dans une très belle porcelaine, on apporta un pot de grès fort grossier et contenant du raisiné : « C'est un régal de mon pays, me dit Murat ; c'est ma mère qui l'a fait et qui me l'a envoyé. » Je trouvais parfait le sentiment qui provoquait ses paroles ; le raisiné, dont je mangeai, m'en parut moins mauvais ; mais il était évident qu'on n'en mangerait pas longtemps chez lui et que bientôt il ne resterait plus de traces de ce goût d'enfance[2]. »

En effet, Mme Murat, ne rêvant que grandeurs, mais grandeurs factices et non grandeurs morales, qui sont les seules vraies, Mme Murat ne permettra bientôt plus à son mari ces joies saines et ces bonheurs simples et réconfortants qu'elle trouvera

1. *Mémoires d'une inconnue* (Mme Cavaignac, mère), p. 134. — Son mari, M. Cavaignac, député à l'Assemblée législative, avait été, on s'en souvient, le premier protecteur du cavalier Murat, son compatriote ; il devait plus tard devenir un des généraux du roi de Naples.

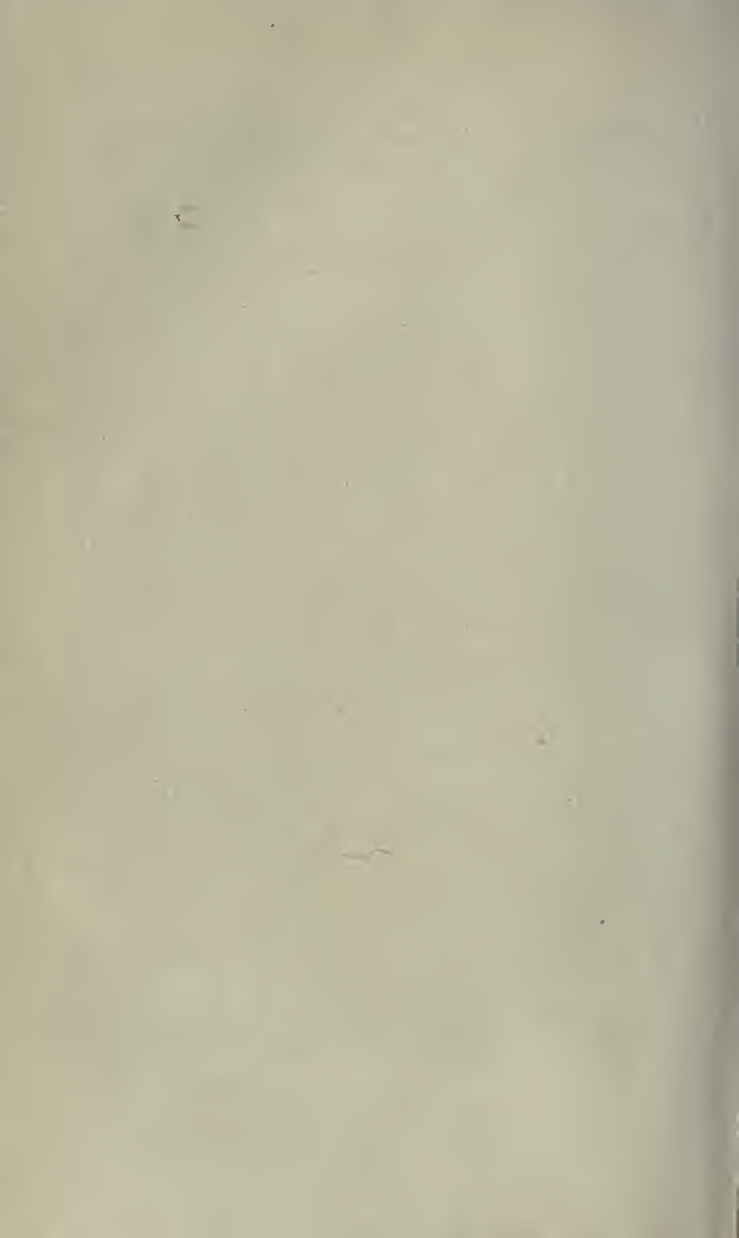
2. Général Thiébault, *Mémoires*, t. III, p. 142.

trop « peuple » pour sa haute situation ; elle voudra faire disparaître toute trace de ce qui pourrait rappeler l'humble origine de Murat. Elle y parviendra, mais en étouffant une partie de ce que Murat avait de meilleur, en fait de sentiments, dans le cœur. Elle n'y arrivera cependant que peu à peu; son système, en ce moment, est de ne rien brusquer, d'asseoir sa puissance : son mari l'aime, elle en abuse, comme toutes les femmes, pour faire ce qui lui plaît à elle et non à lui ; elle chemine doucement, mais sûrement; elle a ce qu'on pourrait appeler sa période d'apprentissage, où elle s'essaie à la domination et de son mari et du monde. Pendant cette période, qui ne fut pas bien longue, à la vérité, son bon goût est mis en défaut par la sécheresse de son cœur et l'égoïsme de ses sentiments; elle sent un peu la parvenue, l'enrichie : elle a trop d'aplomb et se montre trop impérieuse. Mais elle s'aperçut, au bout de quelque temps, qu'elle faisait fausse route, et, lorsqu'elle monta sur le trône de Naples, elle était redevenue simple et naturelle. Malheureusement, cette affabilité chez elle n'était qu'à la surface et non dans le cœur. Son mari, comme roi, n'était plus guère que son premier commis. Enfin, c'est elle qui, dans son ménage, portait, comme on dit vulgairement, la culotte; c'est elle qui imposait sa volonté et sa manière de voir à son mari. Cela devait être : Murat l'aimait et, elle, elle était trop égoïste pour en aimer d'autres qu'elle-même. Et, en amour, n'est-ce pas le sentiment le plus fort qui s'incline toujours devant le plus faible? C'est ainsi qu'elle travailla à étouffer les bonnes qualités de son mari, comme un amas de ronces étouffe une plante délicate poussée par hasard au milieu de ses épines. Œuvre abominable et dissolvante qu'on ne voit que trop souvent quand la femme, dans la vie, n'est point dirigée par



Mme VISCONTI

femme du célèbre archéologue Ennius Visconti (1751-1818), (*d'après le portrait de Gérard*)



les sentiments de bonté et de douceur qui sont la force et l'honneur de son sexe !

Mme Murat fréquenta moins que ses sœurs la Malmaison et la cour consulaire. Outre son aversion naturelle pour sa belle-sœur, aversion que son mariage n'avait pas fait disparaître, ses grossesses successives, le temps de sa convalescence, son voyage en Italie, ne lui laissèrent pas le loisir d'y aller souvent. Mais quand elle y allait, elle avait beaucoup de gaieté et d'entrain ; elle courait dans le parc de la Malmaison, elle se mêlait aux parties de barres que le premier consul aimait à organiser : elle était le boute-en-train de la bande joyeuse. Elle fit aussi partie de la « troupe dramatique » de la Malmaison ; les comédiens ordinaires étaient Duroc, Bourrienne, Hortense et Eugène, Isabey, Lauriston, le général et Mme Junot, Didelot, préfet du palais, etc. Mme Murat était, après Mme Junot, une des meilleures actrices de la troupe.

Il y avait aussi une autre raison pour laquelle elle ne désirait pas se montrer trop assidue chez le premier consul. Mme Hulot, belle-mère du général Moreau, femme méchante et jalouse, à qui la calomnie n'a jamais rien coûté, « étant une fois à la Malmaison, s'était permis des plaisanteries amères sur une intimité scandaleuse qu'on soupçonnait entre Bonaparte et sa jeune sœur Caroline qui venait de se marier[1]. » Encore cette éternelle accusation d'inceste ! Mme Murat avait sans doute eu connaissance de ces atroces calomnies qui avaient dû lui revenir par son mari, auquel on n'avait pu les laisser ignorer. En effet, le général Moreau s'était fait le porte-voix des odieuses inventions de son caporal de belle-mère : c'est

1. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. I, p. 192.

ainsi que Napoléon appelait Mme Hulot. Le général de Ségur a entendu le vainqueur de Hohenlinden, dans un grand dîner qu'il offrit dans Augsbourg au général Macdonald, répéter ces ignominies devant une cinquantaine d'officiers[1]. Les termes dont se sert Mme de Rémusat pour rapporter ce méchant bruit laissent voir qu'elle ne veut point se prononcer sur sa fausseté ou sa vérité; mais elle est plus catégorique quand elle dit, en parlant de Napoléon : « N'avait-il pas séduit successivement toutes ses sœurs[2] »? Ce sont là d'abominables inventions de la haine et de la méchanceté; toute la vie de Napoléon proteste contre de semblables aberrations morales et des sens. Que Mme Bonaparte les ait répétées après les royalistes et les émigrés, à tort et à travers, dans ses mouvements d'humeur et ses crises de jalousie, cela peut à la rigueur se comprendre à cause du peu de portée de son intelligence et de son manque absolu de sens moral :

... notum que furens quid femina possit.

a dit le poète; et cette observation, qu'il ne faut jamais oublier quand on examine les passions des femmes, est éternellement juste. Mais que Mme de Rémusat ait cru pouvoir répéter de sang-froid les propos que la colère faisait tenir à sa peu scrupuleuse patronne, cela se comprend moins. Elle aurait bien dû se rappeler, il faut le répéter sans cesse, que Mme Bonaparte n'a jamais eu le moindre souci de la vérité et que le désarroi qui régnait dans sa conduite, comme dans ses affaires et dans ses comptes, régnait aussi dans ses pensées. Mme d'Abrantès, en écrivant

1. *Un aide de camp de Napoléon* (de 1800 à 1812), par le général de SÉGUR, p. 24. Firmin-Didot.
2. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. I, p. 192-194.

ses *Mémoires*, ne l'oublia pas et elle n'hésite pas à donner le démenti le plus catégorique à ces bruits et à dire tout crûment que Mme Bonaparte « mentait comme elle voulait [1] ». Mais Mme de Rémusat écrivait sous la Restauration; elle avait oublié, trop vite, ce semble, les bienfaits dont l'empereur les avait comblés, elle et son mari; elle était devenue fanatique d'un gouvernement qui avait nommé M. de Rémusat préfet de la Haute-Garonne, puis préfet du Nord, et auquel elle pensait que son fils Charles serait redevable de sa fortune. Heureusement pour lui, M. Charles de Rémusat la tint de son travail et des rares qualités que sa mère avait eu le talent, plus rare encore, de cultiver en lui et de développer à leur plus grande perfection.

Puisqu'il a fallu aborder le sujet scabreux que Mme Hulot n'avait pas hésité, elle, à mettre sur le tapis dans le salon même de la Malmaison, il y a encore quelques mots à ajouter. Il semble que l'on se soit évertué comme à plaisir à salir tous les membres de la famille Bonaparte par de semblables imputations, d'autant plus venimeuses qu'il est impossible de prouver qu'elles ne sont pas vraies [2]. Il est juste d'ajouter qu'il est tout aussi difficile d'en prouver la vérité. Lorsque Murat était en Italie, des lettres ou des propos malintentionnés cherchèrent à lui faire croire que sa femme faisait parler d'elle, qu'elle avait des rapports

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. II. p. 418.

2. « Je n'entreprendrai pas, a dit la duchesse d'Abrantès (*Mémoires*, t. VI, p. 415) qu'il faut toujours citer pour tout ce qui concerne les sœurs de Napoléon et Napoléon lui-même, de répondre aux horreurs qu'on a cherché à répandre sur la nature des relations de famille de l'empereur. Il suffit d'avoir vécu dans l'intimité de Napoléon pour connaître sa façon de penser et sa manière d'envisager la morale. Mon sang bouillonne lorsque je l'entends accuser de corruption. »

coupables avec son frère Lucien. Encore une fois, c'était une calomnie, mais Murat s'en émut et son beau-frère Joseph fut chargé par lui de demander à Lucien l'explication de ces bruits. Lucien se défendit avec indignation de cette accusation et répondit à Joseph : « Mme Murat n'a jamais logé chez moi. Son mari est un fou que sa femme devrait corriger en ne lui écrivant pas d'un mois[1] ».

Comme on avait comparé le général Bonaparte au grand Condé, les royalistes, jaloux de la comparaison, avaient essayé de flétrir le premier consul en lui reprochant des choses qui, à tort ou à raison, avaient été dites jadis de Mme de Longueville et de ses deux frères, le prince de Condé et le prince de Conti. Ces aberrations du sens moral, et aussi des autres sens, étaient, paraît-il, héréditaires dans la maison de Condé. Le frère de la duchesse du Maine, M. le duc de Bourbon, ne prit-il pas, plus tard, un goût singulier pour cette sorte de femme-bibelot, si fantasque et si drôle, qui était sa sœur ? Tous deux, dans cette petite cour de Sceaux qui faisait revivre les beaux jours de l'hôtel de Rambouillet, madrigalisaient et pétrarquisaient ensemble à qui mieux mieux, saupoudrant d'une poésie de commande ce qu'il y avait de contre-nature et de choquant, même à leurs propres yeux, dans leurs sentiments réciproques. La duchesse du Maine n'écrivit-elle pas un jour, de Sceaux, à son frère, à Saint-Maur :

Ce qui chez les mortels est une effronterie,
Entre nous autres demi-dieux
N'est qu'une honnête galanterie[2].

L'orgueil se mêlait agréablement à la poésie pour

1. Th. Jung, *Lucien et ses Mémoires*, t. I, p. 433.
2. La duchesse du Maine, à ce qu'on assure, avait deux poètes

transformer chez eux en mérite ce qu'ils n'eussent pas hésité à condamner chez « les mortels ». Le duc de Choiseul et la duchesse de Grammont, sa sœur, n'avaient-ils pas fait de même?

Il serait piquant de savoir si Chateaubriand était au nombre des calomniateurs du premier consul.

Pour en revenir à Mme Murat, tout en dédaignant comme elles le méritaient d'aussi viles imputations, elle ne voulait point, par sa présence trop fréquente à la Malmaison, que de pareils bruits pussent prendre de la consistance. Aussi ne quittait-elle guère Paris ou sa propriété de Neuilly, recevant avec affabilité les officiers qui venaient voir son mari et aidant celui-ci à se faire un parti dans l'armée. Il y était d'ailleurs très aimé : « Ses manières franches, affables, amicales, allaient à merveille à son caractère chevaleresque; elles recevaient même un nouveau prix de sa magnifique prestance, de sa figure si agréable et presque toujours riante, de son regard si ferme et si doux; elles rehaussaient encore ses brillantes qualités et achevaient d'attacher à cet homme si bon, si beau, si brave... [1] »

Et Mme Murat, qui rivalisait d'amabilité avec son mari auprès des officiers, était aussi populaire que lui dans l'armée, mais d'une popularité personnelle, celle qu'elle avait voulue et qui ne tenait en rien ou presque rien à sa qualité de sœur du premier consul et à celle de femme du bon et brave général qui était

à gages pour mettre en vers ses excentricités, Genest et Malezieux; le duc de Bourbon faisait comme elle et avait chargé Chaulieu et La Fare de rimer les madrigaux qu'il signait.

La reine Hortense, qui se piquait d'être artiste, ne suivait-elle pas cet exemple en composant des romances dont, à ce qu'on affirme, M. de Forbin faisait les paroles, Plantade le chant et Carbonnel l'accompagnement?

1. Général THIÉBAULT, *Mémoires*, t. III, p. 339.

son mari. Ah ! c'était une fine mouche que Mme Murat!

Sans avoir le luxe écrasant de Mme Bonaparte, elle était déjà fort élégante et l'on commençait à citer dans Paris le bon goût de ses toilettes et la beauté de ses équipages. Dans les bals, qui furent si nombreux à cette époque (pendant un seul hiver on en compta à Paris plus de dix mille), on admirait ses bijoux et ses diamants, encore plus sa bonne grâce et la fraîcheur de son teint. C'est vers ce temps qu'elle fit faire son portrait par Gérard. Quand elle fut relevée de sa première couche, Isabey fut chargé de faire une miniature de son petit Achille qui venait de naître, « et la copie fut jugée digne de l'original, arrivant au monde comme le complément de tant de prospérités[1]. »

Le général Thiébault, un des meilleurs chroniqueurs de cette époque, raconte d'une façon piquante une visite qu'il fit un jour chez Murat, à sa campagne de Neuilly ; ce petit récit aidera à se former une idée de la manière dont Mme Murat savait plaire. Thiébault avait amené son petit garçon avec lui. « Il n'y eut pas, dit-il, de caresses qu'on ne lui fit et de bonbons qu'on ne lui donnat. Mme Murat s'amusa à lui faire une foule de questions dont il ne se tira pas mal; il la fit beaucoup rire lorsque, sur cette question qui n'étonnera personne en ces temps encore si proches de la Révolution : « Avez-vous été baptisé? » Il répondit : « Non, Madame, mais j'ai été vacciné. » A quoi elle répliqua : « C'est toujours cela, car si l'un purifie l'âme, l'autre purifie le corps[2]. »

La rivalité, ou pour mieux dire, la haine qui existait entre les Bonaparte et les Beauharnais excluait

1. Général THIÉBAULT, *Mémoires*, t. III, p. 142.
2. *Ibid*, t. III.

naturellement toute cordialité entre les membres de ces deux familles. Les rapports étaient froids, défiants, cérémonieux, comme tous les rapports commandés seulement par des convenances mondaines entre gens qui ne s'aiment pas et qui sont obligés de se voir. Malgré les plus grandes précautions, il survenait parfois des froissements. Les enfants de Caroline et ceux d'Hortense étaient la plupart du temps la cause de ces froissements. Le premier consul avait une prédilection particulière pour le petit Napoléon, fils aîné d'Hortense. On sait que la méchanceté des ennemis du général Bonaparte n'avait pas craint, contre toute évidence, de lui attribuer la paternite de cet enfant. Un jour que, dans le cercle de famille, à la Malmaison, il faisait sauter son petit neveu sur ses genoux, il lui dit tout en jouant : « Sais-tu bien, petit bambin, que tu risques d'être roi un jour? — Et Achille? dit aussitôt Murat qui se trouvait présent. — Ah! Achille, répondit Bonaparte, Achille sera un bon soldat. » Cette réponse blessa profondément l'amour-propre de Mme Murat qui y vit une préférence accordée à l'enfant d'Hortense. Bonaparte ne voulut pas faire semblant de s'en apercevoir, et, comme pour montrer à sa sœur et à son beau-frère qu'il n'ignorait pas les sentiments qu'ils avaient pour les Beauharnais et l'idée dans laquelle il était que leur haine ne reculerait devant aucun moyen pour l'emporter sur eux, il ajouta, en parlant toujours à l'enfant, mais en réalité en s'adressant aux Murat : « En tout cas je te conseille, mon pauvre enfant, si tu veux vivre, de ne point accepter les repas que t'offriront tes cousins [1] ».

Napoléon avait la plaisanterie lourde, mais ici il ne plaisantait pas : il laissait voir, sans vouloir le dire

1. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. I, p. 353.

en face, qu'il connaissait la nature égoïste, impérieuse et dominatrice quand même de sa sœur; il disait nettement, par cette phrase, qu'il croyait Caroline capable d'aller jusqu'au crime pour assurer sa prééminence et celle de ses enfants. Entrevoyait-il déjà, dans les nuages de l'avenir, sa trahison de 1814? En tout cas, s'il avait des caresses parfois un peu brutales pour les enfants de Caroline, il n'était pas autrement avec ses autres neveux et nièces. C'était dans sa nature corse. Il avait la singulière manie de leur tirer les oreilles, mais parfois si fortement que les pauvres enfants se mettaient à crier. Caroline était très contrariée quand elle voyait son petit Achille victime des caresses de son oncle et plus d'une fois les larmes de son fils la firent pleurer.

Un jour que le premier consul avait tiré les oreilles du petit garçon assez fortement pour lui faire du mal, l'enfant poussa un cri. Son oncle, pour lui apprendre à ne pas crier, les lui tira plus rudement. Alors le petit Achille, s'échappant de ses mains, revint furieux vers lui, le poing levé et lui dit: « Vous êtes un vilain, vilain méchant, méchant! » Napoléon eut bien fait, alors, pour lui prouver le contraire, d'embrasser son neveu et de lui faire oublier par quelque douce caresse la petite douleur qu'il lui avait si gratuitement infligée. Mais la tendresse n'était pas dans son caractère. Les Corses ne connaissent guère ce sentiment, et, quoique Napoléon ait dit: « Je suis moins Corse qu'on ne le croit[1] », il était beaucoup plus Corse qu'on ne le croyait et qu'il ne le croyait lui-même. Au lieu de calmer son neveu, Napoléon se mit en colère et appliqua un violent soufflet sur la joue du pauvre petit qui vint, tout pleurant, se

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI. p. 352.

réfugier dans les bras de son oncle Lucien, présent à cette scène. Mme Murat fut tellement émue de la brutalité de son frère, qu'elle se trouva mal; cette syncope fut occasionnée surtout, dit Lucien, qui raconte cet épisode, « pàr l'effort qu'elle faisait sur elle-même pour contenir ce que cette violence contre son enfant lui faisait éprouver. De son côté, le premier consul quitta la place, haussant les épaules et battant la porte, en disant que Caroline avait toujours été une mijaurée et que c'était ainsi que les pères et mères gâtaient leurs enfants [1]. »

Lors de l'affaire du duc d'Enghien, on accusa Murat, et bien à tort, d'avoir poussé le premier consul à la mesure extrême, un peu corse, à laquelle il se détermina trop vite. Rien de semblable ne doit peser sur sa mémoire ; Murat n'a pas reçu la moindre éclaboussure du sang du dernier des Condé. Alors gouverneur de Paris, son rôle se borna strictement à désigner les officiers qui devaient composer la commission militaire que le premier consul lui donna l'ordre de nommer. Il eut même le mérite, et assurément c'en était un, de supplier son beau-frère de se montrer clément. Bonaparte lui répondit durement et, lorsque le lendemain matin les deux officiers de l'état-major envoyés à Vincennes pour venir rendre compte de ce qui s'y était passé, entrant dans la chambre où Murat et Caroline reposaient encore, leur apportèrent la triste nouvelle de l'exécution, les deux époux ne purent ni l'un ni l'autre retenir leurs larmes. « Si le fait est vrai, ajoute le biographe de Murat, on ne peut s'empêcher d'observer que, onze ans plus tard, la mort de Murat, survenue dans des circonstances à

1. Th. Jung, *Lucien et ses Mémoires*, t. III, p. 119.

peu près semblables n'arracha de larmes à aucun des princes de la maison de Bourbon[1]. » Hélas! en arracha-t-elle à sa veuve?

Le général Bonaparte, non content d'avoir été nommé consul à vie, avait décidé de se faire proclamer empereur. La poire, cette fois, était mûre ; il allait la cueillir.

Un événement aussi inouï ne se passa point sans exciter les appétits ambitieux de l'altière Caroline. Son mari, à la vérité, était nommé maréchal d'Empire ; mais elle, que deviendrait-elle, quel rang occuperait-elle dans le nouvel ordre de choses que son frère créait ainsi de toutes pièces ? Ne serait-elle que la femme d'un simple maréchal ? Quoi ! l'égale de la maréchale Lefebvre, qui avait été blanchisseuse et cantinière; l'égale de la maréchale Brune, qui avait été modiste ! C'était humiliant, en vérité. Aussi était-elle en proie aux plus vives préoccupations, mais elle n'osait s'en ouvrir à son frère. Elle se rabattit alors sur M. de Talleyrand, sur M. Fouché : elle les accabla de questions : connaissaient-ils les projets secrets de l'empereur ? Pouvaient-ils lui dire ses intentions relativement à la situation qu'il comptait faire aux membres de sa famille? Malgré une grande habileté à dissimuler ses préoccupations et ses sentiments, elle ne laissait pas que d'avoir une certaine inquiétude, un trouble même que trahissaient ses regards et parfois ses paroles.

Enfin, le grand jour arriva. Cambacérès vint à Saint-Cloud à la tête de tout le Sénat et, au nom du peuple, proclama le premier consul empereur des

1. Général Thoumas, *Les Grands Cavaliers du premier Empire*, t. I, p. 117. Le chancelier Pasquier, dans ses *Mémoires*, lave aussi Murat de toute complicité en cette vilaine affaire.

Français. Le soir un dîner de gala réunissait toute la famille impériale. Une nouvelle étiquette fut mise dès ce moment même en vigueur, et le général Duroc, grand maréchal du palais, prévint chacun que l'on devait à l'avenir donner le titre de *prince* à Joseph et à Louis et celui de *princesse* à leurs femmes.

Les sœurs de l'empereur n'étaient point comprises dans cette promotion de princesses. Elles se montrèrent fort mécontentes de ce que les femmes de leurs frères, qui n'étaient point de leur sang, qui n'étaient Bonaparte que par alliance, reçussent un titre qu'on leur refusait à elles, propres sœurs de l'empereur! Leur mécontentement fut même, paraît-il, fort peu dissimulé. Mme Murat particulièrement éprouvait un violent désespoir et, « pendant le dîner, a dit Mme de Rémusat, elle fut si peu maîtresse d'elle-même lorsqu'elle entendit l'empereur nommer à plusieurs reprises la *princesse* Louis, qu'elle ne put retenir ses pleurs. Elle buvait à coups redoublés de grands verres d'eau, pour tâcher de se remettre et paraître faire quelque chose, mais les larmes la gagnaient toujours [1] ».

Cette jalousie était devenue si apparente qu'elle avait jeté un froid, un malaise même sur cette réunion de famille, et que tout le monde en était gêné. L'empereur, calme et naturel, « souriait assez malignement » et Mme de Rémusat, dame du palais, qui, en sa qualité d'amie de l'impératrice Joséphine, était naturellement du parti des Beauharnais, ne se faisait pas faute d'observer cette scène intime, véritablement historique, et de noter ses impressions dans sa mémoire avant de les jeter sur le papier. « Pour moi, dit-elle, j'éprouvais la plus vive surprise, et, en même temps, je dirai

1. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. I, p. 396.

même une sorte de dégoût, de voir cette jeune et jolie figure contractée par les émotions d'une si sèche passion. Mme Murat avait alors vingt-deux à vingt-trois ans ; son visage, d'une blancheur éblouissante, ses beaux cheveux blonds, la couronne de fleurs dont ils étaient entourés, la robe couleur de rose qui la parait, tout cela donnait à sa personne quelque chose de jeune, presque d'enfantin, qui contrastait désagréablement avec le sentiment fait pour un tout autre âge, dont on voyait qu'elle était atteinte. On ne pouvait avoir aucune pitié de ses larmes, et je crois qu'elles affectaient tout le monde, ainsi que moi, fort désagréablement [1]. »

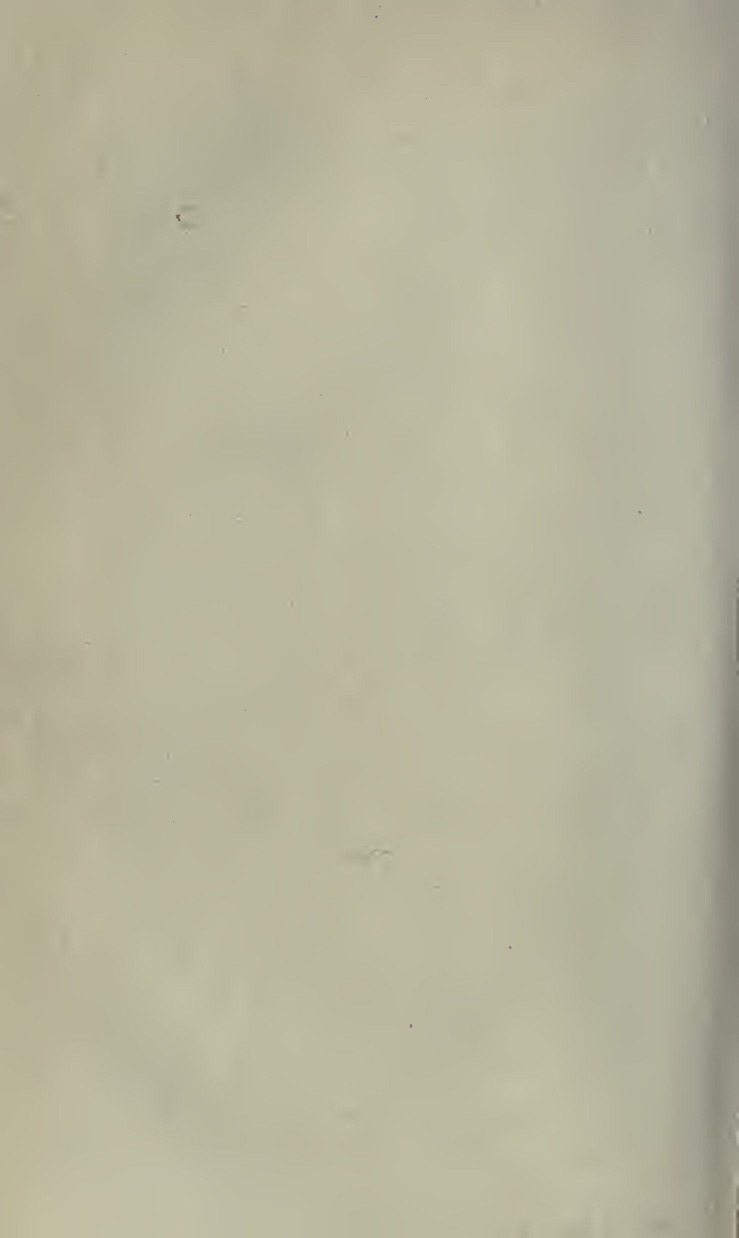
D'après le même témoin oculaire, l'empereur aurait pris un malin plaisir à persifler la mauvaise humeur, par trop apparente, de Caroline. Il est probable que, dès ce moment, sa résolution fut prise d'accorder à ses sœurs le titre de princesses impériales qu'elles semblaient si fort désirer et qu'il avait déjà donné à ses belles-sœurs. Mais Mme de Rémusat dit que le lendemain de ce jour, après le dîner, Mme Murat fit une scène violente à l'empereur; on entendit les éclats de cette scène dans le salon voisin, à travers la porte. « Mme Murat éclata en plaintes, en larmes, en reproches; elle demanda pourquoi on voulait les condamner, elle et ses sœurs, à l'obscurité, au mépris, tandis qu'on couvrait des étrangères d'honneurs et de dignités [2]. »

L'empereur n'aimait pas qu'on critiquât ses actes et n'aimait pas davantage qu'on lui donnât des avis. Il répondit d'abord avec autant d'humeur que de vivacité; puis, comme en définitive il trouvait la demande de ses sœurs justifiée, et qu'il ne sut jamais

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 396.
2. *Ibid.*, t. I, p. 397.



Le Temple de l'Amour, dans le parc du château de la Malmaison, d'après un document ancien.
(Cliché de M. Ossart, photographe à Rueil)



rien refuser à sa famille, il accorda ce que Caroline réclamait avec tant d'acrimonie. Une note, insérée au *Moniteur*, apprit à la France que le titre d'Altesse Impériale devait être donné aux sœurs de l'empereur comme aux femmes de ses frères.

Il est certain qu'une scène violente avait eu lieu entre Caroline et Napoléon au sujet de ce titre d'Altesse, puisque Mme de Rémusat dit en avoir entendu les éclats; mais quand Mme de Rémusat rapporte ce que lui dit l'impératrice Joséphine qui, « quelque bonne qu'elle fût, ne pouvait s'empêcher de s'amuser un peu de la douleur d'une personne qui la haïssait parfaitement », il est permis de ne pas la croire d'une façon absolue. Joséphine, en effet, conta à son amie que Mme Murat, « hors d'elle par l'excès de son désespoir et l'âpreté des paroles qu'il lui fallait entendre, tomba sur le plancher et s'évanouit complètement. » Mais Joséphine ne se gênait nullement pour inventer et dire sur les personnes qu'elle n'aimait pas et même sur son mari (faut-il le ranger dans cette catégorie ?) non seulement tout ce qui lui passait par la tête, mais aussi les calomnies les plus odieuses. Il faut toujours se rappeler — on ne saurait trop le répéter — quand il s'agit de choses racontées par Joséphine, ce qu'a dit d'elle la duchesse d'Abrantès : « Elle mentait comme elle voulait. »

Une fois devenue princesse impériale, on eût pu croire Mme Murat satisfaite : il y avait, dans sa subite élévation, de quoi contenter l'ambition la plus difficile. Elle le fut en effet, momentanément. Mais avant de songer à atteindre de plus hautes destinées, des questions d'étiquette et de préséance vinrent encore troubler le repos inquiet de Mme Murat et éveiller les susceptibilités de son amour-propre ombrageux. L'étiquette allait commencer son règne. On avait, dans

l'entourage de l'empereur, compulsé tous les livres qui, depuis Louis XIV, traitaient de cette grave matière, et ces sérieuses puérilités eurent une part considérable dans l'organisation du régime impérial. Une hiérarchie compliquée formant des catégories, créant des inégalités jusque dans la famille de Napoléon, toute cette machine surannée des vieilles cours fut rétablie tant aux Tuileries qu'à Saint-Cloud, et régna plus encore que l'empereur. Des salons successifs devaient être traversés pour arriver jusqu'au cabinet du souverain. Le dernier de ces salons, appelé salon des princes, en était, pour ainsi dire, l'antichambre. Les princes du sang impérial en avaient seuls l'accès. Le maréchal Murat, le héros d'Aboukir et de tant de combats, n'étant que le mari d'une princesse, s'en vit un jour interdire l'entrée par le chambellan de service. Ce chambellan, qui était M. de Rémusat, mari de la dame du palais de l'impératrice, ne faisait, en lui défendant l'accès de ce salon, qu'obéir à sa consigne, au règlement. Comme ce n'est pas lui qui avait fait ce règlement, il n'en était pas responsable. Il avait mis, à faire respecter sa consigne, les formes les plus courtoises. Cela n'empêcha pas Murat, qui eut la faiblesse de s'en prendre au chambellan et non à la consigne, d'être vivement blessé de ce qu'il regarda comme un affront personnel, affront d'autant plus sensible qu'il lui avait été donné en public. Il n'était déjà pas très bien disposé en faveur des Rémusat, qu'il regardait comme inféodés au parti et à la politique des Beauharnais; il conçut dès lors pour eux, de même que sa femme, une aversion qui ressembla assez à de la haine, et ces fonctionnaires du palais eurent plus d'une fois à en ressentir les cuisantes atteintes.

Quant à Mme Murat, les blessures d'amour-propre que lui causèrent plus d'une fois les sévères dispositions de

l'étiquette aiguisèrent son ambition. Dès lors, toutes ses facultés se concentrèrent sur cet objet unique : s'élever encore, elle et son mari, s'élever toujours, par n'importe quels moyens ; et les projets les plus vastes, les plus compliqués ne cessèrent plus de hanter l'imagination de cette jeune femme hautaine. Qui donc eût pu soupçonner que sous les roses de ce teint, que sous la grâce de ces vingt-trois ans, couvaient, au lieu de rêves de bonheur paisible et d'amour, amour conjugal et amour maternel, des rêves machiavéliques de trônes, de couronnes et autres pauvretés de ce monde?

Le maréchal Murat et la princesse Caroline sa femme n'étaient pas les seuls que l'inauguration d'une inflexible étiquette avait blessés. Il y eut beaucoup d'autres rancunes parmi la brillante valetaille dorée qui se pressait, nombreuse, autour du nouveau souverain. Mme Maret, entre autres, femme du premier commis de l'empereur, auquel son dévouement et sa soumission devaient valoir un jour le titre de duc de Bassano, Mme Maret se formalisa de voir les dames de l'impératrice prendre le pas sur elle. Rien ne rapproche comme une communauté de disgrâce et un même mécontentement. Mme Maret se rapprocha alors de la princesse Caroline. D'autres amours-propres blessés ou simplement froissés vinrent grossir le nombre des courtisans de ces rancunes de grands seigneurs et bientôt Mme Murat se vit à la tête d'un véritable parti faisant une sourde opposition à l'impératrice.

C'était pour elle un acheminement à la réalisation de ses projets, projets encore vagues mais auxquels les événements ne tarderaient pas à donner une forme plus précise. En attendant, c'était une occupation selon son goût. Elle régnait sur les mécontents; c'était là, en quelque sorte, un trône provisoire, mais un trône. A force de bonne grâce et de dissimu-

lation, à force d'intrigue aussi, elle prévoyait le moment où elle serait assez forte pour jouer un rôle. Elle maniait avec habileté le faisceau des amours-propres blessés ; elle en jouait avec un art infini, se les attachant par de bons procédés, par de bonnes paroles et par des espérances d'avenir. Elle grossissait ainsi peu à peu son parti et ne tendait à rien moins qu'à devenir une puissance avec laquelle Napoléon lui-même pourrait avoir à compter un jour.

L'Empire était à peine proclamé que l'impératrice Joséphine, conjointement avec Mme de Montesson et Mme de Rémusat, obtenait de son mari, comme don de joyeux avènement, la grâce de MM. Jules et Armand de Polignac et de quelques autres condamnés de la conspiration de Cadoudal. Cette intervention gracieuse, habilement présentée au public par les dévoués de l'empereur et par le parti des Beauharnais, qui la firent beaucoup « mousser », avait valu à l'impératrice une grande popularité non seulement à Paris, mais dans la France entière. On ne parlait plus que de la bonté et de la clémence de l'auguste souveraine. Ce concert de louanges excita la jalousie des sœurs de l'empereur. Elles voulurent, elles aussi, gagner la bienveillance du public, devenir populaires. Le cœur n'entrait pour rien dans ce désir : elles n'aimaient pas la puissance pour le bien qu'elle permet de faire, elles ne la recherchaient pas pour les divines jouissances qu'elle donne en permettant de soulager les infortunes de la masse de malheureux qu'il y aura toujours sous n'importe quel régime. Non, leurs vues étaient plus personnelles, plus étroitement égoïstes. Elles voulaient se faire bien venir du public pour diminuer la popularité de l'impératrice, lui en prendre le plus gros morceau possible et asseoir ainsi fortement, par une apparence de bonté, leur propre puissance. La prin-

cesse Caroline, fidèle à son système de ne rien faire qui ne lui fût plus ou moins directement utile, s'occupa d'obtenir la grâce de celui des condamnés qui avait la plus haute situation sociale, M. le marquis de Rivière. Elle l'obtint et obtint du même coup, sinon la bienveillance et la reconnaissance du faubourg Saint-Germain, du moins sa neutralité et une sorte de paix armée. On a beaucoup dit que Joséphine, par son origine, avait puissamment aidé la politique conciliatrice de Napoléon en faisant venir à lui le faubourg Saint-Germain, et Napoléon l'a cru tout d'abord lui aussi. Mais il se trompait étrangement et Joséphine en cela le trompait également, pour se faire croire indispensable, tant elle était hantée de la peur du divorce! Mais le comte Louis de Narbonne le désabusa un jour en lui faisant voir que les « ralliés » étaient, pour la plupart, venus à lui parce qu'ils avaient un intérêt égoïste à le faire ; lorsque les désastres arrivèrent, ces « ralliés » tournèrent le dos à l'empereur et se rallièrent aux Bourbons. Napoléon alors vit que M. de Narbonne avait eu raison. Mais il est incontestable que Mme Murat réussit à se faire dans le faubourg Saint-Germain des dévouements qui résistèrent au temps et à l'adversité. Elle ne méritait pas, cette femme infidèle à tout et à tous, tant de fidélité.

Une de ces amitiés, qui dura, mais par intermittences et qui, si elle n'était pas sise au faubourg Saint-Germain y avait cependant de puissantes attaches, est celle qui exista entre Mme Murat et Mme Récamier. C'était alors une grande puissance que Mme Récamier. Elle réunissait dans son salon tout ce qui avait un nom dans les lettres, dans les arts, dans la finance, dans la politique; on n'était vraiment quelqu'un en France comme à l'étranger, que si l'on

avait été oint et sacré par cette étrange muse, pour laquelle l'engouement dure encore. Sa beauté et sa bonne grâce accueillante sont trop connues pour qu'il soit besoin d'en parler ici ; son cœur et sa vertu ont été aussi l'objet d'éloges infiniment moins mérités. Mme Récamier, qu'on a, par une sorte de convention tacite, beaucoup trop vantée, n'a été en somme qu'une grande coquette, que les principes n'ont jamais beaucoup gênée et dont le patriotisme n'était pas plus farouche que la vertu. Quant à sa couleur politique, au commencement de l'Empire elle n'en avait pas encore. Il est vrai qu'elle était l'amie de Mme Moreau, de Mme de Staël, de Bernadotte, ce qui lui donnait une teinte d'opposition. Mais, comme Napoléon, sur la demande de Bernadotte, avait fait mettre en liberté son père, M. Bernard, arrêté comme conspirateur, il était à croire qu'elle était plutôt favorable au nouvel ordre de choses et à l'homme extraordinaire qui l'avait établi en France. Fouché, le croyant, eut la pensée singulière de faire de Mme Récamier un instrument pour l'exécution de ses plans. N'ignorant pas la puissance qu'exerçait Mme Récamier dans le monde des salons, il voulut faire passer cette jeune femme avec armes et bagages, c'est-à-dire avec toute sa clientèle d'amis et d'admirateurs, dans le camp impérial. C'eût été là une bonne recrue pour l'Empire, pour l'empereur aussi selon les projets de Fouché, et le rusé ministre de la police eût reconquis par ce coup de maître, une influence qu'il sentait parfois un peu ébranlée. Il vint donc un jour trouver Mme Récamier dans sa belle propriété de Clichy et lui proposa nettement de la faire nommer à une charge dans la maison de l'impératrice. Il lui faisait en même temps entrevoir, à côté de l'éclat de cette position, une mission, mais une mission élevée, toute de dévouement et de

patriotisme, mission quasi providentielle, bien digne, disait-il, de la délicatesse de son grand cœur, celle de diriger l'empereur au moyen de ce tact si délicat qu'elle avait au suprême degré : « Songez donc, disait-il, que dans la position de l'empereur, il lui faut un guide, une amie. Où voulez-vous qu'il la trouve? Il n'y a pas une femme, dans tout son entourage, à la hauteur d'une semblable mission. » Et comme Mme Récamier se récriait, flattée toutefois *in petto* d'être l'objet de cette démarche. « Oh! ajouta hypocritement Fouché, rassurez-vous, madame, mes paroles ne peuvent vous offenser en aucune façon. Je sais à qui je m'adresse. Personne, dans le monde, n'a une réputation aussi parfaitement établie, aussi pure que la vôtre. C'est comme amie de l'empereur que je voudrais vous voir aux Tuileries, et cela pour le plus grand bien du pays. Oh! si vous saviez tout ce que vous pourriez faire de bien!... Mais, je le répète, madame, c'est une amie qu'il faut à l'empereur et non pas une maîtresse.

Mme Récamier était étonnée, mais nullement offensée ; au contraire, cette idée de Fouché de venir la choisir pour en faire l'amie et l'inspiratrice de l'empereur, l'amusait et la flattait tout à la fois.

— Mais, répliqua-t-elle, la maison de l'impératrice est toute nommée Je ne voudrais pour rien au monde faire enlever à Mme de La Rochefoucauld sa place de dame d'honneur...

— Ai-je dit qu'on la lui enlèverait ? Mais alors mes paroles ont dépassé ma pensé. Non, il vaudrait mieux, au contraire, la lui conserver. Vous seriez là comme amie de l'impératrice, de l'empereur... La France entière verrait la bienfaisante influence exercée sur l'homme extraordinaire qui préside à ses destinées par la supériorité d'une femme représentant les classes

nouvelles, incarnant leurs qualités et leur puissance, représentant à la fois le travail et le capital, l'intelligence, le savoir, la finance, sa supériorité multiple, enfin, sur la caste de la noblesse, haïe de tout le pays, et qui n'a pour elle que l'ancienneté de ses prétentions. Quel triomphe pour vous et, par suite, pour notre société nouvelle ! Croyez-moi, réfléchissez bien à ce que je vous propose : c'est à votre cœur, rappelez-vous-le, à votre bonté, à votre dévouement que je fais appel.

Il y avait quelques jours que Mme Récamier songeait à cette proposition singulière et elle n'avait pas encore pris parti, lorsqu'elle reçut de Mme Murat une invitation à déjeuner à Neuilly. Elle s'y rendit. A son grand étonnement, elle y trouva Fouché. Mme Murat fut aussi aimable qu'elle pouvait et qu'elle savait l'être quand elle poursuivait un résultat qui l'intéressait personnellement. Après le déjeuner on alla dans le parc et Mme Murat proposa de passer dans l'île pour mieux jouir, sous ses frais ombrages, du double charme de la solitude et de l'intimité. Elle amena la conversation sur l'amitié, et, sans remonter au traité qu'a écrit Cicéron sur cette étrange disposition de l'âme qui pousse certaines personnes, les faibles, à n'avoir rien de caché pour d'autres dont elles sont invariablement les dupes, Caroline dit que la véritable amitié, celle qui donne les plus hautes jouissances du cœur, qui relève l'homme et permet à la femme d'accomplir sa mission moralisatrice sur terre, c'est l'amitié entre un homme et une femme. Mais ce sentiment, ajoutait-elle, ne pouvait exister qu'entre un homme de premier ordre, un homme de génie, et une femme joignant à tous les dons de l'esprit et du cœur le rare avantage d'être pure et vertueuse.

— Tenez, continua-t-elle, y a-t-il au monde un

homme plus capable que l'empereur de comprendre ce bonheur, d'en sentir tout le prix? Joséphine... mais elle ne compte pas!... Joséphine n'est qu'une erreur de jeunesse... Point de conversation possible avec elle! elle ne comprend rien à rien! Non, ce qu'il faut à l'empereur, c'est une amie, et il n'en a pas. Le moyen d'en trouver une parmi les femmes de la cour? Pour moi je n'en vois pas. Et puis le public n'y verrait que des maîtresses. Non, cela ne se peut.

Fouché approuvait hautement tout ce que disait Mme Murat. Il lui répondit, — Mme Récamier semblant plongée dans ses réflexions — que cette idée, il l'avait eue aussi, qu'il se plaisait à la voir partager par une sœur de l'empereur, ce qui lui en démontrait la justesse, mais qu'il n'avait pas été assez heureux, dans une première conversation avec Mme Récamier, pour la déterminer à accepter une place de dame du palais. « Mais, dit Mme Murat, si notre charmante amie daigne accepter le titre de dame du palais, c'est auprès de moi que j'entends qu'elle soit; moi aussi j'ai besoin de son amitié et de sa direction. Je vais au-devant de toute objection en lui rappelant que l'empereur a mis sur le même pied les maisons des princesses impériales et celle de l'impératrice. » Si, au lieu de lui offrir une place de dame du palais, on lui eût offert nettement la place de dame d'honneur, occupée par Mme de la Rochefoucauld, peut-être Mme Récamier eût-elle accepté : la vanité avait beaucoup plus de prise qu'on n'a voulu en convenir sur cette femme illustre, dont l'histoire *vraie* est encore à faire; mais une simple place de dame du palais, cela donnait à réfléchir. Et elle réfléchissait. Pendant ce temps, Mme Murat, poursuivant son plaidoyer, disait que, outre le plaisir personnel que lui ferait Mme Récamier en disant oui, cet arrangement aurait en même temps l'avan-

tage de ne pas exciter la jalousie de l'impératrice. Joséphine, en effet, ne pouvait voir sans chagrin l'empereur causer un instant, à ses cercles, avec une jolie femme. Que dirait-elle, bon Dieu ! si on lui nommait pour dame du palais une femme qu'elle ne demandait pas et qui, par sa beauté, sa jeunesse, son grand art de la conversation et du monde ne pouvait lui donner que des motifs de jalousie ?

Quelques moments après, on parla théâtre. Mme Murat dit à Mme Récamier qu'elle la voyait souvent au spectacle.

— Mais, continua-t-elle, quel est le théâtre que vous préférez ?

— C'est la Comédie-Française, surtout quand joue Talma.

— Oh ! alors, vous voudrez bien me faire le plaisir d'accepter ma loge. Elle est au rez-de-chaussée. Vous pouvez y aller sans aucune toilette. Promettez-moi d'en profiter.

Mme Récamier ne pouvait refuser. Elle promit donc d'y aller et le lendemain elle recevait le billet suivant :

Neuilly, 22 vendémiaire.

« Son Altesse Impériale la princesse Caroline prévient l'administration du Theâtre-Français qu'à dater de ce jour, jusqu'à nouvel ordre, sa loge doit être ouverte à Mme Récamier ou à ceux qui se présenteraient avec elle ou de sa part. Ceux même de la maison des princesses qui n'y seraient pas admis ou appelés par Mme Récamier cessent de ce moment d'avoir le droit de s'y présenter.

« *Le Secrétaire des commandements de la princesse Caroline.*

« CH. DE LONGCHAMPS. »

Or, il faut savoir que la loge de Mme Murat était juste en face de la loge de l'empereur. « Mme Récamier profita deux fois de la loge. Hasard ou volonté, l'empereur assista à ces deux représentations et mit une persistance marquée à braquer sa lorgnette sur la femme placée vis-à-vis de lui. L'attention des courtisans, si éveillée sur les moindres mouvements du Maître, ne pouvait manquer de s'emparer de cette circonstance : on en conclut et on répéta que Mme Récamier allait jouir d'une haute faveur[1]. »

Malgré la visible satisfaction avec laquelle Mme Ch. Lenormant, nièce de Mme Récamier, a écrit ces lignes, malgré le plaisir tout de vanité qu'éprouva certainement sa tante à être *distinguée* de l'empereur, Mme Récamier ne répondit pas à ces avances : ses amis la retinrent dans l'opposition. Quant à Fouché, qui regardait la chose comme faite, puisqu'il s'en était mêlé, il ne se gênait pas pour en parler ouvertement devant les intimes de Mme Récamier. Il fit cependant encore une démarche auprès d'elle. Mais la jeune femme, qui ne se sentait pas aussi fortement tentée qu'elle le fut plus tard par les avances du prince Auguste de Prusse, pendant qu'il se battait en France contre les Français, la jeune femme refusa la place de dame du palais; mais, très indulgente, très reconnaissante aussi peut-être, elle conserva toujours à la princesse Caroline des sentiments d'amitié. Ces sentiments étaient-ils basés sur une estime toute particulière pour son caractère et la délicatesse de sa morale ?...

A partir de ce moment, Mme Récamier se jeta ouvertement dans l'opposition. Mais quand elle fut exilée à Lyon, n'était-ce pas plutôt par la rancune de Fouché

1. *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. I, p. 118.

que par celle de l'empereur? C'est ce qu'il est assez difficile de savoir.

C'est une chose assez singulière à remarquer en passant que cette complaisance de Mme Murat et de son mari à favoriser les amours extraconjugales de Napoléon. Peu embarrassée de scrupules, au-dessus de ce qu'elle considérait comme des préjugés, ne se préoccupant guère de l'honneur, qu'elle ne semblait trouver bon que pour les simples mortels, la princesse Caroline poursuivait son but avec une âpreté sans pareille. En ce moment ce but, qui, une fois atteint, devait devenir un moyen, était d'amener son frère à divorcer d'avec Joséphine, et, pour obtenir ce résultat, elle s'imaginait qu'un caprice pour une autre femme finirait par le résoudre à ce divorce tant désiré. En tous cas, ses menées inquiétaient Joséphine et cela eût suffi pour qu'elle ne les discontinuât pas, si en même temps, par ses services de bonne sœur, ou plutôt de bonne camarade, elle n'acquérait ainsi des droits à la reconnaissance impériale; elle y trouvait donc, comme a dit le poète :

> Son bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

C'était donc tout bénéfice. Aussi rien ne coûtait-il au ménage Murat pour aider Napoléon dans la satisfaction de ses caprices ou de ses fantaisies galantes, — et même pour les faire naître.

Un matin, au camp de Boulogne, l'empereur se plaignant en riant devant Murat qu'il était ennuyeux à la longue de n'avoir affaire qu'à des figures à moustaches, son beau-frère, aussitôt, lui parla d'une belle et spirituelle jeune femme, une Italienne, qui se mourait justement du désir de voir de près le plus grand homme des temps modernes. L'empereur con-

sentit à recevoir la belle Italienne et le maréchal Murat se chargea de la lui amener.

La même année, en 1805, l'empereur eut une aventure semblable. Cette fois, elle se passa à l'hôtel Thélusson, l'hôtel des Murat. Il y avait là une jeune lectrice, Mlle Éléonore Denuelle de la Plaigne, grande, svelte, gracieuse dans ses mouvements, et dont les yeux noirs, grands et beaux, étaient en même temps les plus vifs et les plus coquets du monde. Elle était fort jeune, dix-sept à dix-huit ans, tout au plus. Ses beaux yeux fixèrent peut-être plus qu'ils ne l'eussent dû la personne de l'empereur; ils finirent par fixer son attention. Mme Murat avait vu ce petit manège. Elle sut attiser de part et d'autre ce feu qui ne demandait qu'à flamber et mena fort délicatement la diplomatie de cette peu délicate affaire. La jolie Éléonore allait secrètement aux Tuileries. Au bout de quelque temps, elle devint enceinte. L'empereur loua pour elle un petit hôtel rue de la Victoire, et c'est là qu'elle donna le jour au petit Léon, qui vivait encore il y a quelque années.

Mais il nous faut revenir un peu en arrière pour voir la princesse Caroline dans les premiers temps qui suivirent l'établissement de l'Empire. Elle et ses sœurs avaient laissé paraître d'une façon trop visible, au dîner de famille qui les réunit le jour de la proclamation de l'Empire, leurs sentiments de jalousie à l'égard de leurs belles-sœurs qui avaient reçu, à leur exclusion, le titre de princesses. Lorsque l'empereur leur eut donné satisfaction, elles ne tardèrent pas à avoir d'autres motifs de jalousie. Une nouvelle extraordinaire était venue frapper l'Europe et la famille Bonaparte d'étonnement : le Pape allait venir à Paris pour donner l'onction sainte à l'homme dont le génie guerrier avait été victorieux sur tant de champs de

bataille et auquel le peuple français venait de mettre la couronne impériale sur la tête : le Pape devait le sacrer empereur devant les hommes, au nom du Tout-Puissant ! La grande préoccupation des princesses, en cette circonstance qui plongeait l'Europe dans la stupeur et ralliait à l'empereur une grande partie des catholiques, était de savoir si l'impératrice serait, elle aussi, couronnée et sacrée par le Pape, et, dans ce cas, de faire tout au monde pour l'empêcher. « La jalousie de nos princesses, a dit Mme de Rémusat, s'était fort échauffée sur cet article. Il leur semblait qu'un pareil honneur mettrait trop de différence entre elles et leur belle-sœur[1] ». Il eût mis surtout trop de difficultés à surmonter dans le cas où l'empereur se déciderait enfin à un divorce dont elles ne perdaient pas l'espérance.

Les trois sœurs travaillèrent donc de toutes leurs forces contre l'impératrice Joséphine. La princesse Caroline était, avec Élisa, la plus ardente à mener cette campagne. Elles faillirent réussir et cela moins par leur propre habileté, on le sait, que par une insigne maladresse de Joséphine. Elles eurent bien de l'humeur en voyant que l'empereur passait outre sans se rendre aux observations que tous les membres de sa famille ne lui épargnèrent pas et cette humeur se manifesta, on le sait aussi, au milieu même de la cérémonie du couronnement.

Le jour de cette cérémonie, après avoir été remis deux fois, était enfin arrivé. Cette journée, ou plutôt les deux mois qui ont précédé et les deux mois qui ont suivi cette solennité, ont laissé de vifs et profonds souvenirs à tous ceux qui étaient alors à Paris. Les chroniqueurs du temps n'ont eu garde de les oublier,

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 57.

et les *Mémoires* écrits par les femmes de cette époque renchérissent d'admiration les uns sur les autres. « Je crois encore rappeler un rêve, dit Mme de Rémusat, mais un rêve qui tient un peu des contes orientaux, quand je me retrace quel luxe fut étalé à cette époque [1] ». Mme Cavaignac, dans ses *Mémoires d'une Inconnue*, s'exprime dans des termes d'admiration semblables et Mme d'Abrantès fait chorus avec elle et Mme de Rémusat.

La cérémonie du couronnement fut imposante, tous les historiens sont d'accord sur ce point. Mais, pendant les préparatifs de cette solennité, la bonne entente était loin d'exister entre les membres de la famille impériale. L'empereur avait décidé que les princesses porteraient la queue du manteau de l'impératrice. Ce fut une grosse affaire que de les décider à obéir. Il fallut pourtant bien s'y résoudre, puisque l'empereur l'ordonnait, mais en elles-mêmes les petites pestes jurèrent de s'en venger et, le jour du couronnement, en pleine église de Notre-Dame, devant dix mille spectateurs, elles trouvèrent que l'occasion était bonne pour assouvir leur rancune. L'impératrice venait de se lever pour marcher vers l'autel et recevoir la couronne. Les princesses, selon le cérémonial arrêté d'avance et dont plusieurs répétitions avaient eu lieu sous la direction du peintre David, chargé d'ordonner cette grande représentation et de grouper les personnages, les princesses se levèrent en même temps et se mirent en devoir de soulever le bas du manteau de l'impératrice. « Elles s'y prêtèrent de si mauvaise grâce qu'on vit le moment où l'impératrice, emportée par le poids de ce manteau, ne pourrait point avancer, tant ses belles-sœurs le soulevaient

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 57.

faiblement[1]... Elle eut un moment d'altercation avec elles... L'empereur, qui s'en aperçut, adressa à ses sœurs quelques mots secs et fermes qui mirent tout le monde en mouvement[2] ».

Caroline avait été l'âme de cette petite conspiration. L'empereur, qui n'avait pas voulu céder aux réclamations de ses sœurs, leur avait cependant accordé que la queue de leur habit serait portée par leurs chambellans. Il lui avait fallu déployer toute son autorité pour imposer sa volonté. Mais quelle singulière chose de voir ainsi le génie de Napoléon s'abaisser à de telles puérilités et se débattre dans ces conflits de vanités féminines!

Lorsque l'empereur établit l'étiquette dans son palais, personne ne fut plus prompt que les princesses ses sœurs à se pénétrer des vieilleries qu'il voulait faire revivre. Elles exigeaient avec hauteur tout ce que l'étiquette leur accordait d'égards, d'honneurs et de plates formules; plus d'une fois, même, elles se montrèrent si impertinentes que l'empereur dut les remettre à leur place. Si elles étaient intraitables sur les honneurs que le code du cérémonial leur conférait, en revanche elles ne voulaient pas se plier, naturellement, à rendre à Sa Majesté l'impératrice les devoirs que prescrivait Sa Majesté l'étiquette, et ici encore l'empereur eut plus d'une fois à intervenir. Quelle étrange famille! L'union et la bonne entente n'y ont jamais régné, malgré un esprit de famille évident.

La princesse Caroline eut bientôt une occasion de prendre une revanche sans méchanceté, du moins apparente cette fois, sur l'impératrice. Ce fut le jour de la distribution des aigles à l'armée, au Champ-de-Mars. On avait élevé, contre la façade de l'École mili-

1. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. II, p. 72.
2. *Ibid*, p. 43.

taire, une vaste estrade sur laquelle était un trône pour l'empereur. Autour du trône était rangée toute la famille impériale, puis tous les grands dignitaires civils et militaires de l'Empire. Il faisait ce jour-là un temps détestable. La pluie tomba presque sans discontinuer et ne tarda pas à transpercer les toiles et les tentures du pavillon impérial. Joséphine, qui n'aimait pas à être gênée en quoi que ce fût, qui ne comprenait pas ce qu'il y avait de sublime dans cette fête de la distribution des drapeaux à l'armée, qui, par conséquent, restait indifférente à ce spectacle grandiose, ne réfléchit pas que les convenances tout au moins lui faisaient un devoir de demeurer à son poste, sous la tente, quitte à recevoir quelques gouttes de pluie sur sa robe, alors que des milliers d'hommes étaient là, debout depuis des heures, sans abri, trempés jusqu'à la peau, et cela pour le service de son mari, de la France, et aussi un peu pour le sien. L'impératrice s'en alla donc dès le début et sa fille Hortense partit avec elle. Les princesses Élisa et Pauline, qui, de même que leurs belles-sœurs, n'obéirent jamais qu'à leurs caprices, s'en allèrent également. La princesse Caroline n'avait pas plus qu'elles l'amour du devoir : plus avisée cependant, elle respectait un peu plus les convenances, mais seulement, il faut le dire, quand cela lui convenait. Ici elle vit que, dans la déroute de toutes les femmes de la famille impériale, elle se ferait remarquer en demeurant solide au poste, sous la tente que les autres avaient désertée. On la remarqua, en effet ; et comme la moindre contrainte chez une femme, chez une princesse surtout, prend une teinte héroïque, on parla de son *stoïcisme*, on le vanta, et l'armée trouva qu'il était bien, de la part de la femme du maréchal Murat, de demeurer à son poste d'honneur un jour de fête pour l'armée. Son ennemie

même, Mme de Rémusat, reconnaît qu'elle resta courageusement exposée au mauvais temps, quoique légèrement vêtue, et elle ajoute : « Elle s'accoutumait dès lors à supporter, disait-elle en riant, les contraintes inévitables du trône[1] ». La princesse Caroline ne faisait-elle pas allusion en disant ces mots, tout au moins dans son esprit, au trône qu'elle était bien décidée à se faire donner un jour par son frère, dont elle mesurait déjà, avec autant de justesse que de perspicacité, toute l'étendue de la puissance et dont elle devinait la prochaine politique de famille, c'est-à-dire sa suzeraineté comme empereur, avec un entourage de rois et de princes souverains, ses vassaux, les uns pris dans sa famille, les autres parmi ceux qui le seconderaient avec dévouement dans ses projets de domination européenne?

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 75.

CHAPITRE II

L'empereur amoureux : Murat et sa femme le secondent dans ses amours. — Luxe de Mme Murat. — Ambition impatiente des Murat. Grand-duché de Berg. — Mme Murat à Munich. — Froissements d'amour-propre au mariage d'Eugène. — La grande-duchesse de Berg seconde les menées ambitieuses de son mari. — Fêtes. — Portrait de la grande-duchesse de Berg. — Reine de toutes les fêtes. — Maison de la grande-duchesse. — Mariage de la princesse Stéphanie de Beauharnais et froissements nouveaux d'amour-propre. — Intrigues de la grande-duchesse pendant que l'empereur est en Pologne. — Sa liaison avec Junot : dessous de cette liaison. — L'impératrice Joséphine a la même pensée que sa belle-sœur. — Dénonciation. — Mécontentement de l'empereur et pardon. — Conséquences désastreuses pour la France du calcul ambitieux de Caroline. — Comédie à la Malmaison pour la fête de l'impératrice : Junot et sa maîtresse. — Caroline va en Hollande, pour la mort du fils de Louis et d'Hortense. — Conduite inconsidérée et propos méchants. — Voyage de la cour à Fontainebleau et menées de la grande-duchesse de Berg. — Hiver de 1808 à Paris et fêtes données à l'Elysée : épisodes curieux.

Cependant la vie de cour, aux Tuileries, battait son plein. Le soir on y jouait, mais sans entrain et seulement parce qu'il avait été d'usage, à l'ancienne cour royale, de le faire. L'impératrice seule aimait à jouer. Sa partie, de même que celle des princesses, était établie dans le salon qu'on appelait le cabinet de l'empereur et qui précédait la galerie de Diane.

Les sœurs de Napoléon faisaient inviter à leurs parties par leurs chambellans. Ces parties étaient, pour Caroline, une occasion de causer sans contrainte avec les personnes qu'elle voulait s'attacher. Une ou deux fois par semaine on se retrouvait aux petites soirées de l'impératrice, au souper qui suivait ces soirées, et, si l'on y faisait assaut de toilettes, on y faisait surtout assaut d'intrigues de toute sorte.

C'est là que se passèrent quelques-unes des péripéties de l'un des caprices amoureux de l'empereur qui durèrent le plus longtemps. Il est nécessaire de donner ici cet épisode de la vie de Napoléon : la princesse Caroline y joua un rôle assez actif, rôle où, comme toujours, la morale et les convenances n'avaient rien à voir. Son ambition effrénée la poussait à servir son frère non seulement dans sa politique, mais aussi dans les choses de l'ordre le plus intimement personnel. Elle cherchait ainsi à s'assurer sa reconnaissance pour le jour où elle trouverait bon de lui demander de s'acquitter. Cette politique, elle la suivra toujours, mais toujours elle y mettra du sien, avec Junot surtout en 1806-1807, avec tout le monde enfin. Elle n'est aimable, elle ne rend service que pour qu'on lui soit utile. Jamais femme n'a été plus pratique et ne s'est jouée en même temps plus effrontément de toute pudeur pour arriver à ses fins. En attendant mieux, la princesse Caroline voulait obtenir de l'empereur qu'il donnât à Murat un rang qui le mît au-dessus des autres maréchaux : son amour-propre excessif se sentait humilié de ne se voir, elle, princesse impériale, que la femme d'un simple maréchal ; elle voulait à toute force s'élever au-dessus de cette situation qui lui paraissait trop infime.

Elle s'était aperçue que l'empereur regardait avec une bienveillance marquée une dame du palais, jeune,

fort jolie, mariée à un vieux conseiller d'État, Mme Duchâtel. Elle crut habile, sinon digne, d'avoir elle-même des attentions délicates pour cette jeune femme et de s'en faire une amie. Murat, de son côté, entrant dans les vues de sa femme — et de l'empereur — fit semblant, pour dérouter les conjectures de la cour, d'être amoureux de Mme Duchâtel. Ce petit manège donna lieu à de grands bavardages. L'impératrice, seule, cette fois, ne prenait point part aux cancans. Elle se doutait bien que tout ce qu'elle voyait recouvrait quelque manigance contre elle, puisque les Murat en étaient : est-ce que Caroline eût été assez sotte pour favoriser une fredaine de son mari? Non certes. Si Murat voulait simplement desservir Eugène auprès de Mme Duchâtel, dont on savait qu'il était amoureux, en se posant auprès d'elle comme un rival, il n'était pas vraisemblable que Mme Murat poussât la haine contre les Beauharnais au point de préférer voir Mme Duchâtel se donner à son mari qu'à Eugène. Tout cela la tourmentait beaucoup et, comme la jalousie fait venir de l'esprit même aux plus sottes, Joséphine finit par démêler l'écheveau assez embrouillé de cette intrigue. Elle comprit — Mme de Rémusat l'aida sans doute à le comprendre — que Murat feignait d'aimer Mme Duchâtel pour la galerie, pour détourner les soupçons; son rôle se bornait à transmettre à la jeune femme les messages verbaux ou écrits de l'empereur et à rapporter les réponses. La princesse Caroline, par sa présence et son enjouement, couvrait de son mieux ce singulier jeu. Complaisante comme toujours, elle prêtait son hôtel pour l'entrevue des deux amants, comme le faisait la princesse Pauline, quand Napoléon avait des caprices pour les jolies femmes, italiennes ou françaises, du harem qui, par antiphrase sans doute, portait le nom de « maison d'honneur. »

Dans les réunions qui se tenaient chez l'impératrice, Napoléon s'asseyait à une table de jeu et faisait appeler pour sa partie la princesse Caroline, Mme Duchâtel et Mme de Rémusat. « Tenant à peine les cartes, a écrit cette dernière, il commençait avec nous des dissertations sentimentales à sa manière, où il mettait plus d'esprit que de sensibilité, quelquefois du mauvais goût, mais assez d'exaltation. Dans ces entretiens, Mme de X... (Mme Duchâtel), fort réservée et craignant peut-être que je ne la découvrisse, ne répondait que par monosyllabes. Mme Murat y prenait peu d'intérêt, marchant à son but et se souciant peu du détail[1]. »

Si chacun des acteurs trouvait son compte à cette comédie, il faut en excepter Mme de Rémusat; elle y était, au contraire, dans une situation aussi fausse que difficile. La princesse Caroline, qui s'aperçut que l'impératrice avait percé à jour la trame de cette intrigue, s'imagina que c'était Mme de Rémusat qui l'avait mise au courant de ce qui se passait. Aussi, mécontente et vindicative, Caroline s'éloigna ostensiblement de cette jeune femme pour laquelle elle ne ressentit jamais que de l'antipathie.

Caroline servait donc de tout son pouvoir l'amour de son frère pour Mme Duchâtel. A la honte de l'humanité, ces sortes de services sont ceux que les hommes récompensent le mieux. Combien de grades, de places, de décorations ont, de tout temps, été le prix de services inavouables! Mme Murat, avec peu d'instruction, mais avec son instinct inné et aussi sa pratique de toutes les vilenies du cœur, le savait bien. Napoléon ne faisait pas, sur ce chapitre des récompenses, une exception parmi les autres hommes, et sa sœur reçut enfin le salaire des services tout

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 91.

intimes qu'elle lui avait rendus. Le 1er février 1805, l'empereur envoya au Sénat un message par lequel il notifiait l'élévation du maréchal Murat au rang de prince et grand-amiral de l'Empire. « Sénateurs, disait ce message, nous avons nommé grand-amiral de l'Empire notre beau-frère le maréchal Murat. Nous avons voulu reconnaître non seulement les services qu'il a rendus à la patrie et l'attachement particulier qu'il a montré à notre personne dans toutes les circonstances de sa vie, mais rendre aussi ce qui est dû à l'éclat et à la dignité de notre couronne, en élevant au rang de prince une personne qui nous est de si près attachée par les liens du sang. »

C'est donc dans tout le triomphe de son ambition, dont les rêves commençaient à se réaliser, que la princesse Caroline, femme d'un prince, cette fois, mit au monde son quatrième enfant, Louise-Julie-Caroline, le 22 mars 1805. Elle habitait encore l'hôtel Thélusson, où elle déployait un luxe plus éclatant encore que celui des princesses de l'ancien régime. « Elle avait imaginé pour le temps de ses couches de tendre sa chambre en satin rose, les rideaux de son lit et ceux des fenêtres de la même étoffe, tous garnis en dentelle très haute et très fine au lieu de franges[1]. »

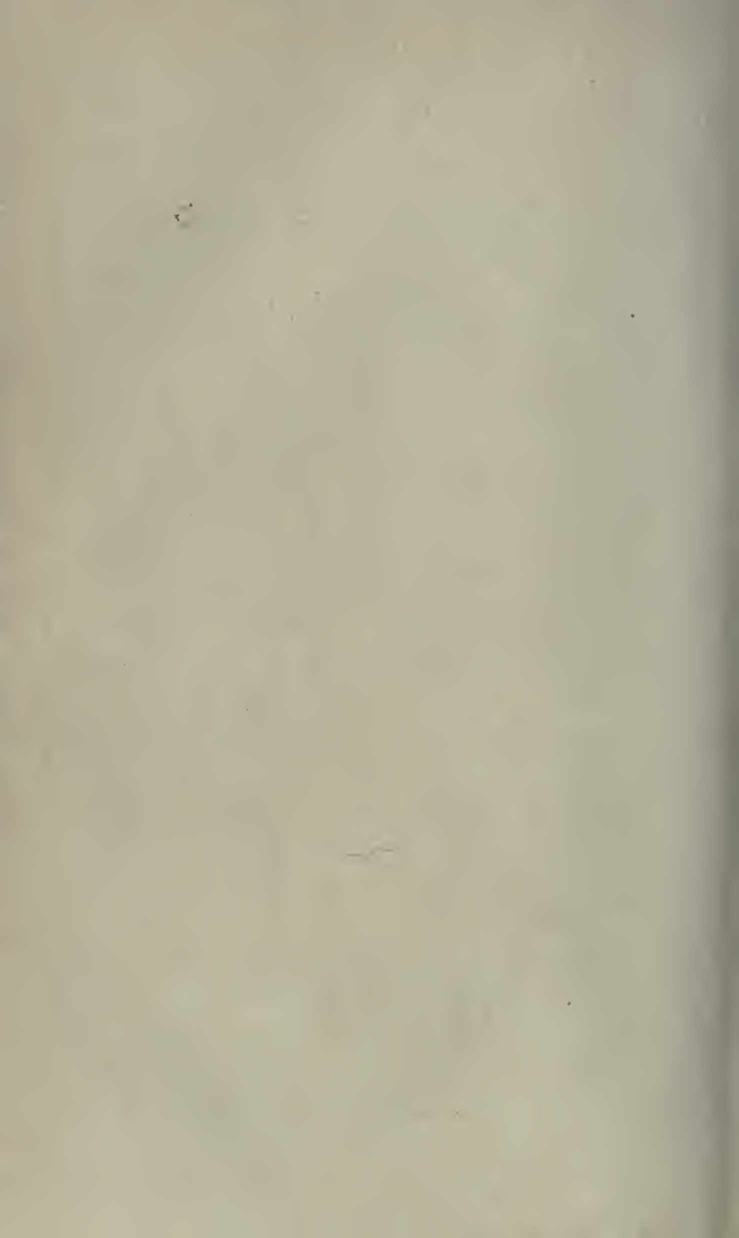
Une fois remise de ses couches, la princesse Caroline alla faire une visite à l'empereur, au camp de Boulogne. Il est vrai que son mari s'y trouvait aussi. Napoléon devait passer une grande revue de ses troupes. Sa sœur, qui tenait à se rendre populaire dans l'armée, source et soutien de toute puissance, elle le savait bien, suivit l'empereur en calèche pendant toute la revue.

1. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. II, p. 132.

Cependant l'Angleterre, menacée de l'invasion, venait de décider l'Autriche et la Russie à s'unir contre la France. L'armée du camp de Boulogne, faisant volte-face, se porta aussitôt, par la plus admirable des marches convergentes, au devant de ses nouveaux adversaires. Alors s'ouvrit cette merveilleuse campagne d'Ulm et d'Austerlitz. Napoléon avait confié à Murat le plus beau commandement que jamais général ait pu rêver : toute la réserve de cavalerie, soit trente-huit régiments, marchaient sous ses ordres. Malgré quelques fautes ou erreurs assez graves, le maréchal Murat rendit de grands services pendant le cours de cette guerre. On eût dit qu'il savait qu'une couronne était au bout. L'empereur ne le récompensa cependant pas immédiatement : il méditait alors et créait le système de gouvernement qui devait amener sa ruine : il nomma des rois, il nomma des princes qui n'étaient autre chose que des vassaux, qui devaient obéir à ses ordres et lui fournir, en hommes et en argent, toutes les ressources qu'il lui plairait de leur demander. C'est dans l'organisation de ce système gouvernemental que Napoléon réservait un territoire au maréchal Murat, pour le récompenser de ses services. Mais il gardait le silence sur ses intentions. Déjà, sous sa suzeraineté immédiate, il avait fait Eugène vice-roi d'Italie et l'avait marié à une princesse de Bavière; il avait fait Louis roi de Hollande; il avait donné une principauté à Élisa. Seuls, dans cette distribution de provinces et de couronnes, Murat et sa femme n'avaient encore rien reçu. Ils étaient loin d'être satisfaits. Leur humeur s'augmentait d'autant plus que les Beauharnais, eux, étaient comblés : Eugène était presque roi et Hortense était reine. Cependant, l'empereur continuant à rester muet en ce qui les concernait eux-mêmes, leur mécontente-



Napoléon et ses neveux sur la terrasse de Saint-Cloud, d'après le tableau de Ducis.
Sur les genoux de l'empereur, le fils de la reine Hortense, qui sera Napoléon III.



ment se manifesta plus d'une fois dans leurs paroles et dans leur conduite.

Napoléon n'avait garde pourtant d'oublier son ambitieuse sœur ni le grand-maître de la cavalerie, le *magister equitum* de la Grande Armée. Il leur forma une souveraineté composée du grand-duché de Berg, qu'il enleva à la Bavière érigée en royaume et agrandie d'un autre côté par le territoire d'Anspach, et y joignit le duché de Clèves. Cela formait une très jolie province dont la ville de Düsseldorf, gracieusement située à l'embouchure de la Düssel dans le Rhin, était la capitale. La population totale dépassait trois cent vingt mille habitants et fournissait un revenu de deux millions. Cette fois il y avait de quoi satisfaire l'ambition la plus exigeante, même celle d'un prince fils de roi. Mais cette souveraineté, bien petite évidemment si on la comparait à celle de Napoléon, était loin de suffire à l'ambitition insatiable de l'ancien séminariste, de l'ancien cavalier de la garde constitutionnelle de Louis XVI, « et sa femme en était presque humiliée[1] ». Murat pourtant, en sa qualité de grand-duc de Berg et de Clèves, faisait partie de la Confédération du Rhin, et, par sa position personnelle, par sa qualité de beau-frère du puissant empereur des Français, il pouvait se faire au sein de la Confédération une situation prépondérante.

Le nouveau grand-duc, tout mécontent qu'il était, se mit cependant en route pour aller prendre possession de ses duchés. Les Prussiens ne les lui cédèrent pas sans tirer quelques coups de fusil. Il fit son entrée à Düsseldorf le 24 mars 1806, revêtu d'un de ces costumes extravagants qui eussent rendu ridicule tout autre que lui et qui le faisaient appeler par Napoléon

1. Beugnot, *Mémoires*, t. I, p. 361.

le *Franconi* de l'armée. Au bout de quelques mois, l'empereur demanda au nouveau grand-duc de Berg et de Clèves de lui céder la ville de Wesel, place forte sur le Rhin, assez importante pour la défense du fleuve; il lui offrait en échange le duché de Nassau et la principauté de Dissembourg. La reconnaissance eût fait à tout autre un devoir d'accepter immédiatement les propositions de l'empereur. Murat, lui, fit de très grandes difficultés et poussa même l'outrecuidance jusqu'à dire, lorsque Napoléon, impatienté de ces lenteurs, trancha sans appel ces difficultés, qu'il s'enfermerait dans Wesel avec ses troupes et qu'il y soutiendrait un siège s'il le fallait. Ces gasconnades, si complètement affranchies de tout sentiment de gratitude, furent probablement le motif pour lequel Napoléon refusa, plus tard, de lui donner un royaume aussi important que celui d'Espagne. Quant à Caroline, qui « se tenait pour déplacée partout ailleurs que sur un trône[1] », elle finit par prendre son parti de n'être que grande-duchesse de Berg et de Clèves et accepta — en attendant mieux — la couronne grand-ducale : elle se jurait tout bas, par exemple, en la mettant sur sa tête, de la troquer bientôt contre une couronne royale.

Pendant toute la durée de la campagne d'Austerlitz, la princesse Caroline avait vécu retirée dans sa propriété de Neuilly et occupée à l'embellir. Une fois la guerre finie, lorque l'empereur, à Munich, maria son beau-fils Eugène avec la princesse Auguste de Bavière, il voulut qu'une de ses sœurs fût présente à la cérémonie et aux fêtes du mariage. Son choix s'arrêta sur Caroline, comme la plus capable de représenter digne-

1. BEUGNOT, *Mémoires*, t. I, p. 366.

ment sa famille. La princesse fut heureuse d'avoir été préférée à ses sœurs pour être exhibée devant cette réunion de têtes couronnées. Ce choix la confirmait dans la haute opinion qu'elle avait d'elle-même, et c'est avec une satisfaction triomphante qu'elle vit que l'empereur la jugeait supérieure à Élisa, malgré sa *science*, et à Pauline, malgré sa beauté. Mais cette préférence, qui flattait sa vanité, lui donna en revanche des chagrins d'amour-propre. Sa fierté était cruellement blessée de voir le fils de Joséphine épouser la fille d'un roi de vieille race, de voir l'empereur donner à ce Beauharnais un superbe morceau de l'Italie avec le titre de vice-roi, alors que ses frères et ses sœurs n'avaient pas encore le moindre village à gouverner... Il lui fallut avoir recours à toute sa puissance de dissimulation pour ne pas laisser percer son humeur jalouse. Elle n'en fut pas maîtresse lorsque cette princesse Auguste de Bavière, devenue par son mariage belle-fille de Napoléon, prit, de par l'étiquette, le pas sur elle dans les réceptions et les cérémonies. Pour ne point subir ce qu'elle appelait un affront, et qui, de fait était assez désagréable à supporter, elle se dit malade. L'empereur dut parler haut et ferme pour faire plier cette volonté ombrageuse et obéir cette vanité récalcitrante.

Femme altière, nullement estimable et dont quelques actions sont des crimes, Caroline se consolait de ses mécomptes en travaillant pour l'avenir. Elle dissimula encore tout ce qu'elle avait d'amertume au cœur, espérant bien arriver, elle aussi, à se faire donner un trône, but constant de ses ambitions. Mettant toute rancune de côté, quitte à la reprendre plus tard pour légitimer ses trahisons, elle ne négligeait rien pour faire voir à son frère, le grand distributeur de couronnes qu'elle était digne et capable d'en porter

une, elle aussi, sur la tête. Elle avait une grande représentation extérieure ; ses toilettes étaient remarquées, quoiqu'elle ne sût pas les bien porter ; ses habits de cour étaient de la plus grande richesse et coûtaient de dix à quinze mille francs ; elle en eut même qu'elle fit couvrir de perles fines et de diamants ; et pourtant tout cela ne lui allait pas. En revanche, on citait ses équipages pour leur luxe et leur bon goût. Dans les fêtes et les grands couverts, on servait chez elle en vermeil. Elle flattait ainsi les goûts de l'empereur, qui voulait que sa cour se distinguât par sa pompe et par sa dépense, qu'elle fût la cour la plus somptueuse qu'on ait jamais vue en Europe. De plus, elle avait pour son frère Napoléon des complaisances de bonne camarade, comme on l'a vu plus haut, mais de sœur peu difficile sur la morale, en lui prêtant à la fois ses bons offices et son hôtel pour ses rendez-vous galants et ses fantaisies amoureuses. Dans un ordre plus sérieux ou, pour mieux dire, moins léger, elle discutait avec lui de graves questions d'étiquette, qu'elle étudiait d'avance, en vue de cette discussion, dans de gros ouvrages faisant autorité en la matière ; elle faisait valoir ainsi auprès de lui son esprit et une science toute de circonstance. Son audace habituelle et son assurance sereine finirent par en imposer. Elle ne s'exprimait plus qu'avec un petit air de supériorité hautaine et parlait, comme on dit vulgairement, du haut de sa grandeur. L'empereur, dans sa bonté aveugle pour les siens, se laissait prendre à tout ce clinquant de faux esprit, de fausse science et de fausse dignité, et disait : « Ma sœur a tout ce qu'il faut pour être reine. » Il en était si convaincu que, même à Sainte-Hélène, après la trahison révoltante de cette sœur, il dit : « La reine de Naples s'était beaucoup formée dans les événements ; il y avait chez elle

de l'étoffe, beaucoup de caractère et une ambition désordonnée[1]. » Cette dernière chose seule était vraie : au lieu de caractère, la grande-duchesse de Berg avait de l'entêtement, car le caractère est la fermeté à se maintenir dans les limites du bien, dans le devoir, et non pas dans la poursuite, par n'importe quels moyens, de la satisfaction de ses caprices et de ses passions. Quant à de l'étoffe, elle en avait, mais de la mauvaise.

Cherchant aussi à plaire à l'empereur dans un ordre de choses dont se souciaient moins Élisa et surtout Pauline, la princesse Caroline avait tout réglé chez elle avec le plus grand soin ; il y régnait beaucoup d'ordre et de justice. On ne pouvait reprocher à sa maison que d'être un peu guindée : mais c'était là le reflet du caractère de la princesse.

Elle ne se bornait pas, dans son souci constant de maîtriser l'avenir, à flatter l'empereur et à lui obéir de son mieux pour s'assurer sa faveur. Poursuivant la mise en pratique de la maxime de Mme de Tencin et qui était devenue chez elle, comme chez Élisa, une règle de conduite, à savoir, de ne jamais rebuter personne parce qu'on peut avoir besoin de tout le monde, elle ne dédaignait pas de se concilier, par de gracieuses avances, les personnages qui pouvaient lui être utiles dans l'exécution de ses plans. Par son manège adroit, on se trouvait pris à ses airs de douceur et à sa comédie de bonté. Murat, en ce manège, jouait aussi son rôle et secondait sa femme de son mieux.

Arrivé à Düsseldorf, le grand-duc de Berg semblait ennuyé de la paix. Il sentait qu'il ne pourrait agran-

1. *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, p. 336. (Edition Garnier frères.)

dir ses États que par suite d'une guerre en Allemagne, et, cette guerre, il la souhaitait de toute son âme. Il ne manquait aucune occasion d'exposer à l'empereur que la guerre avec la Prusse était nécessaire, qu'il valait mieux la faire tout de suite que plus tard. L'empereur le laissait dire et ne répliquait pas. M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures, était pour la paix. Aussi Murat cherchait-il à exciter contre lui la défiance de l'empereur. Poùr concourir à tendre la situation, Murat alla jusqu'à éveiller les défiances de la Prusse en faisant répandre le bruit que le Hanovre ne lui serait pas conservé longtemps, et il disait en même temps à Napoléon que la Prusse n'attendait que la certitude d'une alliance avec la Russie pour se déclarer.

Tout cela, l'empereur le voyait, et mieux que lui, puisqu'il discernait en même temps les menées plus ou moins secrètes de son beau-frère; mais il était édifié chaque jour davantage, par les lettres ou les paroles de Murat, sur l'ardeur et l'étendue de son ambition.

Quant à la grande-duchesse de Berg, elle soutenait de son mieux à Paris la politique de son mari. Il est difficile de savoir si elle n'était pas elle-même l'inspiratrice de cette politique, mais il est aisé de voir que, sur ce point, l'accord était parfait, pour le moment du moins, entre les deux époux. En tout cas, ils se préparaient à tirer tout le parti possible d'une crise qu'ils prévoyaient devoir bientôt éclater. Murat, dans son grand-duché, en était l'agent actif; elle, à Paris, s'était chargée d'en diriger la diplomatie. Elle faisait des avances à Maret, qui prit insensiblement l'habitude et le goût d'aller chez elle : sa femme et lui étaient sûrs d'y être toujours accueillis on ne peut mieux. Elle en fit aussi à Fouché : avec ses projets, il pouvait

devenir fort utile d'être l'amie du ministre de la police; elle sut le capter par d'adroites flatteries, et cet homme retors, pris au piège par Caroline, s'attacha à elle autant qu'il était dans sa nature essentiellement egoïste — comme celle de la princesse, d'ailleurs — de pouvoir s'attacher. M. de Talleyrand, qui n'aimait ni Fouché, avec qui il était brouillé[1], ni Maret, dont l'intégrité et la loyauté le gênaient comme un reproche vivant dressé toujours devant lui, resta en dehors de cette sorte d'alliance; il détestait Murat et plus d'une fois il le desservit sans en avoir l'air. Mais Caroline et son mari connaissaient ses mauvaises dispositions à leur égard et se tenaient sur leurs gardes. La princesse avait même pris les devants, car l'attaque, elle le savait, est souvent la meilleure manière de se défendre, et elle insinuait à Fouché. ce qui n'avait rien que de très véridique, que M. de Talleyrand ne cherchait qu'à le faire disgracier. Et puis elle achevait de le lier à elle par de ces petites confidences que les femmes savent si bien faire aux hommes dont elles recherchent la protection ou l'attachement.

Comme Napoléon avait ordonné à tous les dignitaires de l'Empire de tenir un brillant état de maison, la princesse Caroline, dès qu'elle eut le titre de grande-duchesse de Berg et de Clèves, voulut donner une fête, mais une fête dont on parlât pour son luxe et pour la beauté originale de ses divertissements. Elle voulait par là remercier l'empereur de lui avoir

1. Après l'attentat de nivôse, M. de Talleyrand, qui était déjà l'ennemi de Fouché, trouva que l'occasion était bonne pour se débarrasser de lui Il engagea, paraît-il, le premier consul à le faire arrêter et fusiller dans les vingt-quatre heures. Cela n'empêcha pas ces deux hommes de mettre leurs ressentiments dans leur poche, en 1808, lorsque l'intérêt de chacun sembla le demander. Pauvres âmes, chez qui la haine cédait à l'intérêt!

donné le grand-duché de Berg et de Clèves, dont elle ne lui était cependant pas très reconnaissante ; elle voulait lui faire voir en même temps qu'elle saurait dignement représenter dans la haute situation qui venait de lui être faite et aussi dans celle plus haute encore qui, elle l'espérait bien, ne tarderait pas à lui être donnée. L'empereur, d'ailleurs, lui avait promis pour plus tard un royaume[1]. Quant à la fête qu'elle donna, elle fut superbe. Elle avait imaginé d'y faire danser un quadrille, ce qui alors était une chose toute nouvelle, un événement, et fit beaucoup parler[2].

Mais il est temps de faire le portrait de la grande-duchesse de Berg et de voir exactement ce qu'était devenue cette princesse appelée par Napoléon à régner sur un territoire de la Confédération du Rhin. « De toute la famille, a dit la duchesse d'Abrantès, la princesse Caroline était peut-être la seule qui n'avait pas appris à être princesse ; sa sœur Pauline s'y entendait encore mieux. » En effet, Caroline, malgré les attitudes hautaines qu'elle avait adoptées, à cause d'elles plutôt, n'avait rien de ce qui caractérise la grande dame. Nulle bienveillance, nulle bonté en elle : tout était calculé. Quand elle faisait le bien, car, dans son intérêt, elle le fit souvent, quand elle accordait une grâce, une faveur, c'était comme si elle accomplissait une fonction et avec un petit air de dire : « Je m'en moque » qui, même accompagné de formules aimables, froissait jusqu'à ceux qu'elle venait d'obliger. Elle semblait toujours se railler des gens, avait un ricanement perpétuel aux lèvres, critiquait les femmes brunes parce qu'elle-même avait la peau très blanche, se moquait invariablement de la manière de

1. Th. JUNG, *Lucien et ses Mémoires*, t. I, p. 32.
2. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. VI, p. 27.

marcher de chacune, faisait sur toutes des réflexions désobligeantes sans parvenir à les faire spirituelles : la moquerie est pourtant un genre d'esprit où il est bien facile de briller; c'est pour cela qu'il est recherché de tant de gens, ceux qui n'en peuvent avoir d'autre.

La princesse Caroline avait-elle donc une tournure si parfaite pour se permettre de critiquer ainsi la démarche des autres femmes? Pas du tout : elle paraissait gauche et guindée, malgré son assurance de commande. Son teint était éblouissant de blancheur, c'était même ce qu'elle avait de mieux : Diderot eût dit de son visage, qu'il était comme une jatte de lait sur laquelle on aurait jeté des feuilles de rose; mais cette fraîcheur ne faisait pas oublier qu'elle avait les yeux trop petits, que ses cheveux n'étaient ni bruns ni blonds et que ses dents, presque toujours à découvert par suite de son ricanement malveillant, étaient loin de ressembler à une rangée de perles, comme les dents de Pauline, par exemple. Ses épaules étaient rondes et blanches, mais trop hautes, ce qui donnait un air commun à sa manière de mouvoir la tête, et, chez une souveraine, les mouvements de la tête ne sont-ils pas une grande partie de l'art de régner? Les mains étaient bien, mais manquaient de finesse, de distinction, Mme d'Abrantès dit : *de comme il faut.* C'est qu'elles étaient un peu trop, de même que le visage, le reflet de l'âme de Caroline: un peu sèches, un peu anguleuses, un peu raides. Quand, plus tard, la reine de Naples prit de l'embonpoint, ses mains s'en trouvèrent bien. Au moral, elle ne s'était pas améliorée depuis que les grandeurs et les dignités pleuvaient sur elle. Elle parlait beaucoup d'elle-même et avec trop d'indulgence : c'est sans doute pour cela qu'il ne lui en restait plus quand

elle parlait des autres. Elle tranchait de tout avec assurance et se prononçait sur tout sans appel. Cependant son instruction était très, très bornée; elle s'en contentait. Les ignorants ne trouvent-ils pas qu'ils en savent toujours assez? Elle ne lisait jamais; elle crayonnait parfois à tort et à travers sur une feuille de papier, et ses courtisans disaient alors qu'elle dessinait. Elle avait la voix la plus fausse qu'on pût imaginer, comme Pauline, comme Napoléon, comme tous les Bonaparte, mais cela ne l'empêchait pas de chanter. Enfin cette voix était trouvée admirable par de certaines gens, et le grand-duc de Wurtzbourg trouvait un charme tout particulier à l'entendre. Il fallait être Allemand, par exemple, pour trouver joli l'accent extrêmement prononcé de la grande-duchesse. Si, au lieu d'être la sœur de Napoléon et la femme de Murat, Caroline eût été la femme d'un simple colonel, personne n'eût fait attention à elle, si ce n'est pour la trouver insupportable. Comme princesse, non seulement on la supportait, mais on lui trouvait des vertus et des qualités inattendues.

La princesse Caroline, ou plutôt la grande-duchesse de Berg, comme elle aimait qu'on l'appelât, faisait donc à Paris, et non à Düsseldorf, théâtre trop petit pour d'aussi grandes facultés, son apprentissage de souveraine. Elle était la reine de toutes les fêtes. L'impératrice, faut-il le dire? n'était plus assez jeune pour danser; sa fille Hortense était en Hollande. Caroline régnait donc véritablement à Paris et y dominait d'une façon exclusive. L'empereur lui avait fait cadeau du palais de l'Élysée, et elle y donnait de belles fêtes, des fêtes superbes. Elle était secondée en cela par le personnel de sa maison d'honneur, qu'elle avait composée avec le plus grand soin.

Sa dame d'honneur était Mme de Beauharnais,

femme du sénateur de ce nom et cousine de l'impératrice Joséphine. On a prétendu que la vanité de la grande-duchesse de Berg se trouvait délicieusement flattée d'avoir une parente de l'impératrice, une Beauharnais, à son service et à ses gages. Joséphine n'éprouvait-elle pas le même sentiment à la pensée que sa dame d'honneur appartenait à la fine fleur du faubourg Saint-Germain, était une la Rochefoucauld?

La grande-duchesse de Berg avait, elle aussi, des dames pour accompagner. C'était d'abord la baronne de Lambert, jolie femme, de petite taille, vive et parfaitement douée sous le rapport de l'esprit et du goût : elle aimait les arts, jouait du piano à ravir, alors que ce n'était pas une chose aussi commune qu'elle l'est devenue depuis, et peignait gentiment le paysage. Mme Lambert n'avait que des amis, et c'est bien rare quand on a tant d'esprit.

Venait ensuite Mlle Adélaïde de la Grange, qu'on appelait Mme de la Grange, sans doute parce qu'elle était majeure et même plus que majeure. Elle avait, elle aussi, de l'esprit. On disait d'elle peu charitablement : « Elle a été jolie. » Est-ce pour cela que la jeune fraîcheur de la grande-duchesse de Berg aimait assez à avoir près d'elle le teint passablement fané de Mlle de la Grange? Les mauvaises langues, il y en a beaucoup dans les cours, l'ont assuré. Toujours est-il que Mme de la Grange exerçait une certaine influence sur sa hautaine patronne et que, sans en avoir l'air, elle la dirigeait en bien des choses. C'est elle, le comte Louis de Narbonne l'a dit à Mme Junot, qui mit dans la tête de la grande-duchesse de Berg l'idée de faire monter Murat sur le trône de France dans le cas où l'empereur serait tué à la guerre. Mme de la Grange, qui était loin d'avoir alors la for-

tune qu'elle eut plus tard, était fort ambitieuse et rêvait de devenir dame d'honneur de l'impératrice, mais de l'impératrice Caroline première, femme de Joachim Ier, empereur des Français! Pour penser à une pareille combinaison, elle était bien la plus rouée confidente qui se pût voir ; mais que penser de celle qui accueillait de semblables rêveries, si ce n'est qu'elle était bien digne de sa confidente? Cette ambition d'une subalterne, attisant l'ambition de sa peu scrupuleuse maîtresse, eut, comme on le verra, des conséquences terribles pour la France, tant il est vrai que les plus grands événements ont parfois les plus petites causes!

Il y avait, en outre, Mme Alphonse de Colbert, également dame pour accompagner. On n'a jamais dit d'elle que du bien, quoiqu'elle le méritât. Elle était fille de Petiet, ancien ministre de la guerre. On a vu un peu plus haut que c'est Mme Murat qui avait arrangé son mariage avec M. Alphonse de Colbert. La princesse avait pour eux deux une bienveillance toute particulière. N'est-il pas naturel d'aimer les gens à qui l'on a fait du bien? Elle fut la marraine de leur premier enfant, une fille qu'on appela Caroline et qui épousa plus tard le comte de Colbert-Turgis. Elle chantait bien, avait une belle voix et de la méthode; elle était, de plus, assez jolie et, ce qui vaut mieux, bonne et aimable.

La comtesse de Saint-Martin était la quatrième dame pour accompagner.

Il y avait, de plus, une lectrice, qui était Mme Michel.

Quant au personnel masculin, il était moins nombreux. Il comprenait un chambellan, un écuyer et un secrétaire des commandements.

M. d'Aligre était le chambellan de la grande-duchesse. Il avait quatre cent mille livres de rente,



La Vie et les Mœurs sous le Premier Empire : modes de 1804, d'après une estampe du recueil de la Mésangère.



une grande situation personnelle et, malgré cela, il remplissait des fonctions passablement serviles qui l'obligeaient, par exemple, à suivre sa princesse au bal avec des souliers de rechange dans sa poche. Ces souliers avaient beau être les souliers d'une princesse, ils avaient beau être en satin blanc ou en satin rose, ils avaient beau même être tout petits, cela n'empêchait pas celui qui les portait d'être une manière de valet de pied dont les fonctions ne paraissent en aucune façon enviables. M. d'Aligre avait été un des premiers, dans le faubourg Saint-Germain, parmi les vieux parlementaires, à se rallier à l'Empire. M. Pasquier ne s'y rallia que bien plus tard. On a dit que s'il avait accepté, avec sa très belle fortune, d'être le chambellan de la princesse Caroline, c'est qu' « il lui était aussi attaché que peut l'être un chambellan[1] ». Mais l'âge de M. d'Aligre, ses qualités de bon père de famille (il refusa à l'empereur la main de sa fille pour M. de Coulaincourt qu'il accusait à tort d'avoir été mêlé à l'exécution du duc d'Enghien), mettent Caroline à l'abri de tout soupçon vis-à-vis de son chambellan. L'empereur, jaloux de peupler ses antichambres de tout ce qu'il y avait de plus marquant dans le noble faubourg, voulut enlever M. d'Aligre à sa sœur pour l'attacher à son propre service. M. d'Aligre refusa, ce qui provoqua un mouvement d'humeur chez Napoléon. M. de Talleyrand le calma en lui disant : « Sire, de la part d'un autre, ce serait inexplicable, mais d'Aligre, c'est tout simple. Président du Parlement; son père, président; son grand-père, président; il faut bien qu'il soit le chambellan d'une femme; il a à soutenir l'honneur de la robe[2] ! »

1. Pichot, *Souvenirs intimes de M. de Talleyrand*, p. 82.
2. *Ibid.*

Le mot ne vaut pas grand'chose, mais il a suffi que M. de Talleyrand le dît pour qu'on le trouvât superbe. M. d'Aligre était poli, aimable et se plaisait à raconter une foule d'anecdotes du temps passé qu'on se plaisait également à écouter.

Après le chambellan venait M. de Cambis, adjudant commandant, premier écuyer de la princesse. Son nom lui avait valu le sobriquet de *Roi de Perse*, par allusion à son homonyme, Cambyse, fils de Cyrus. Il avait, pour toute qualité, d'être le plus docile exécuteur qu'on pût trouver des ordres de la princesse. Il avait épousé la sœur de Mlle ou Mme de la Grange, dont il vient d'être question. Il paraît que jamais femme ne fut plus bavarde que Mme de Cambis; on l'a certainement trop vantée sous ce rapport. Comme sa sœur, elle avait jadis été belle.

Il y avait enfin M. de Longchamps, secrétaire des commandements de la princesse. C'était un homme aimable, spirituel, lettré, bref, charmant sous tous les rapports. Il était difficile de trouver un causeur plus agréable. Il savait de plus mener joyeusement les rondes et les farandoles. Tout le monde s'accordait, en outre, à lui trouver un assez joli talent de peintre amateur; il faisait enfin des pièces qu'on jouait à l'Élysée ou même à la Malmaison et dans lesquelles la hautaine Caroline ne dédaignait pas de jouer un rôle à l'occasion.

Il n'y avait guère plus d'un mois que la princesse Caroline était devenue grande-duchesse de Berg, lorsqu'eurent lieu, le 7 avril 1806, les fiançailles de la jolie Stéphanie de Beauharnais, nièce de l'impératrice, avec le grand-duc héréditaire de Bade. La cérémonie se fit le soir, aux Tuileries, dans la galerie de Diane. La cour ne fut jamais si brillante que pendant

les fêtes qui furent données à l'occasion de ce mariage. La grande-duchesse de Berg s'y montra éblouissante de rubis. Le succès de sa toilette et les compliments qu'elle lui valut la consolèrent d'un froissement d'amour-propre qu'elle ressentit amèrement. L'empereur avait ordonné que la jeune princesse Stéphanie, qu'il regardait avec une bienveillance toute particulière, passât partout après l'impératrice, mais avant les princesses impériales. « Mme Murat, a dit Mme de Rémusat, ne manqua pas d'en éprouver un déplaisir extrême. Elle haïssait cordialement la princesse Stéphanie et son orgueil et sa jalousie ne purent se dissimuler [1] ». Caroline souffrit dans sa vanité de cette disposition du code de l'étiquette pendant toute la durée des fêtes. C'était décidément son lot de trouver motif à froissement dans tous les mariages des Beauharnais.

Peu de temps après le départ du jeune couple princier pour Bade, des bruits de guerre avec la Prusse circulèrent sourdement dans Paris. Bientôt ils prirent de la consistance et l'empereur partit pour l'immortelle campagne d'Iéna.

Pendant son absence, la grande-duchesse de Berg trônait véritablement dans la capitale. Il n'y eut à Paris, comme l'a dit la duchesse d'Abrantès, qu'une volonté, et cette volonté était dans une tête de femme [2]. Il est inutile d'ajouter que cette tête était celle de la grande-duchesse de Berg.

Il se complotait bien des choses, et des choses assez noires, dans cette tête au front blanc et aux joues roses. Tandis que l'armée française marchait de triomphe en triomphe; tandis que les places fortes

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 255.
2. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI, p. 165.

prussiennes tombaient devant nos régiments de hussards; tandis que Murat, à la tête de l'avant-garde de l'armée française, arrivait dans Varsovie vers la fin de novembre, la grande-duchesse de Berg, à Paris, tenait le fil de beaucoup d'intrigues, petites et grandes. L'empereur avait donné l'ordre qu'on s'amusât pendant son absence et qu'il y eût des fêtes comme s'il n'avait pas quitté sa capitale. Caroline n'avait pas besoin de se faire répéter cet ordre de son frère : les bals et les fêtes servaient trop bien ses vues secrètes pour qu'elle n'en donnât pas le plus possible. Ces bals furent peut-être moins brillants que ceux de l'année précédente parce qu'une foule de jeunes officiers, ceux de l'état-major du prince de Neufchâtel et de plusieurs maréchaux, étaient en Prusse ou en Pologne; mais la grande-duchesse savait s'arranger de manière à donner quand même de l'entrain. Les aides de camp du gouverneur militaire de Paris, tout l'état-major de la place, les officiers des dépôts de la garde impériale et ceux des quelques régiments restés à Paris remplacèrent comme danseurs ceux qui étaient à la guerre. C'est alors qu'on remarqua que le général Junot, gouverneur militaire de Paris, était toujours le cavalier de la grande-duchesse de Berg lorsqu'elle ouvrait le bal à l'Élysée ou aux Tuileries. Cela n'avait rien que d'assez naturel, le gouverneur de Paris occupant la plus haute situation militaire de la France après le ministre de la guerre. Mais on remarqua aussi que, si la princesse jouait, c'était avec le gouverneur de Paris; que, si elle montait à cheval, c'était avec le gouverneur de Paris... Cela commençait à faire jaser. L'attention étant excitée, on observa que le général Junot allait passer toutes ses soirées auprès de la princesse et ne faisait plus chez lui que de très courtes apparitions; on trouva étrange que la livrée

du général (c'était bien en effet celle de sa maison : amarante avec parements jaunes et galons d'argent) demeurât jusqu'à une heure très avancée de la nuit dans la cour du palais de l'Élysée ; on remarqua que Caroline était allée à une grande chasse dans le parc du château du Raincy, propriété de Junot. Aussi ne tarda-t-on pas à répéter partout que, s'ennuyant de l'absence de son mari, la femme de Murat avait pris un amant et que cet amant n'était autre que le général Junot, gouverneur de Paris.

On ne se trompait pas. Junot était devenu l'amant de la grande-duchesse de Berg.

Junot était un bel officier, grand, blond, bien fait, spirituel et étourdi, assurément capable de faire tourner une tête de femme. Mais était-ce bien à ses avantages personnels qu'il devait la conquête de la sœur de l'empereur? S'il avait été laid, ne l'aurait-il pas faite tout aussi bien? C'est ce qu'il est permis de croire, comme on va le voir.

Pendant que l'amour, un bandeau sur les yeux, comme toujours, allait son train à l'Élysée, pendant que les langues allaient non moins bien leur train dans Paris, l'impératrice Joséphine était plongée dans de sérieuses réflexions. Il fallait assurément des circonstances bien extraordinaires pour l'amener à cela, car elle n'aimait pas plus le sérieux qu'elle n'aimait la réflexion. Mais elle s'était avisée que l'empereur, que son mari pouvait être tué à la guerre comme le dernier de ses soldats, et alors que ferait-elle? Oubliant que ce qu'elle aurait de mieux à faire, si cette cruelle éventualité se présentait, serait de le pleurer, de porter jusqu'à son dernier jour le deuil de cet homme extraordinaire qui l'avait tant aimée, quelque indigne qu'elle eût été de cet amour, elle se complut à penser qu'il serait fort habile à elle de faire passer

la couronne de France sur la tête de son fils Eugène, contrairement aux dispositions du sénatus-consulte par lequel l'empereur avait réglé l'ordre de succession au trône, dans le cas où il viendrait à mourir sans enfants. Et, ruminant cette pensée, voulant s'assurer d'avance le concours du gouverneur de Paris, elle l'invita un jour à déjeuner. Pendant le repas, Joséphine, cette femme que certains livres n'ont pas craint de présenter comme une épouse idéale, comme le modèle de toutes les vertus, osa s'ouvrir au général Junot de ce qui faisait le sujet de ses inquiétudes — ou de ses espérances.

Le général Junot, qui avait pour l'empereur un dévouement fanatique, un véritable culte, se récria. L'ordre de succession au trône? Mais il était réglé par l'empereur lui-même : ne le savait-elle pas? Dans le cas de la mort accidentelle de Napoléon, éventualité si douloureuse que son amour pour lui ne voulait même pas l'envisager, eh bien, le roi Joseph le remplacerait sur le trône de France. A son défaut, le roi Louis et, au défaut du roi Louis ses deux fils, et puis encore le prince Jérôme...

— Ah! dit l'impératrice, pour celui-là, ne faites pas aux Français l'injure de croire qu'ils l'accepteraient pour empereur; Jérôme ? Ah! ah! ah!

— Madame, j'ai eu l'honneur d'exposer à Votre Majesté le mode d'hérédité, et...

— Mes petits-fils, bien qu'ils soient fils de Louis, frère de l'empereur, et d'Hortense, ma fille, trouveraient aussi, croyez-le, une grande opposition. Et puis il faudrait une régence. Cela pourrait bouleverser le pays et causer une nouvelle révolution. Tandis que mon fils Eugène... lui au moins, est connu de l'armée, on l'y aime beaucoup... ses talents... et puis je désire que ce soit ainsi.

Junot se tint alors sur la réserve. Il réfléchissait aux propos de l'impératrice tout en se rendant à l'Élysée; peut-être même y réfléchissait-il encore le soir, dans les bras de Caroline — ces bras aussi blancs que ceux qu'Homère prêtait à Junon — mais il eût été bien étonné si, à ce moment on lui eût dit que sa maîtresse, au lieu de penser à lui, ne pensait, tout comme l'impératrice Joséphine, qu'à la mort de Napoléon!

L'amour transformé en instrument d'ambition basée sur des espérances de mort, de la mort d'un frère à qui l'on doit tout et à qui l'on veut prendre sa couronne, dépasse en perversion morale tout ce qu'on peut imaginer de plus révoltant. Caroline sentait peut-être la profondeur d'hypocrisie qui présidait à l'organisation de son adultère avec Junot; mais elle ne s'arrêtait pas à ces bagatelles. Tout lui était égal, pourvu qu'elle assurât la réussite de ses plans. Quant à Junot, s'il avait deviné, le naïf, à quelle odieuse machination il se prêtait inconsciemment, il se serait dégagé des bras de sa maîtresse et lui eût craché son indignation au visage, toute sœur qu'elle était du grand empereur; car Junot, s'il était léger et faible de caractère, s'il était violent et emporté comme tous les hommes faibles, était un homme d'honneur. Jamais il n'eût voulu revoir la grande-duchesse de Berg. Mais il est certains calculs qui échappent, par leur scélératesse même, à la perspicacité la plus pénétrante. Et puis, en sa qualité d'amant, Junot n'était-il pas aveugle?

La princesse Caroline était une trop fine mouche pour aborder nettement avec Junot, comme l'avait fait l'impératrice Joséphine, l'affaire qui lui tenait tant au cœur. Elle avait, tout aussi bien qu'elle, prévu et, — touchante affection! — escompté la mort possible de

l'empereur dans cette terrible campagne de Pologne; elle s'était bien promis, le cas échéant, d'escamoter le trône à son frère Joseph, au bénéfice de Murat, c'est-à-dire à son propre bénéfice. Car, est-ce que Murat comptait dans son ménage? N'est-ce pas elle qui était la maîtresse? Ah! elle avait bien su réduire son mari à ne marcher qu'au doigt et à l'œil! Mais pour réussir dans ses combinaisons, il était nécessaire, tout comme l'impératrice pour les siennes, qu'elle s'assurât le concours dévoué du gouverneur de Paris.

Ces deux femmes avaient eu la même pensée. Junot, en effet, si la nouvelle de la mort subite de l'empereur arrivait, pouvait mettre la couronne sur la tête de qui lui convenait. Il disposait de toutes les garnisons du ressort militaire de Paris; les autres garnisons de France ne pourraient que se soumettre au fait accompli, de même que les armées en campagne. Le peuple s'inclinerait à son tour devant la volonté de l'armée : le moyen, d'ailleurs, de faire autrement? Et voilà pourquoi, depuis la proclamation de l'Empire, la princesse Caroline soignait tant l'armée et cherchait à se concilier la faveur des officiers. Ses ambitions, d'abord vagues et indécises, avaient pris un corps. Voilà pourquoi elle donnait des fêtes auxquelles elle invitait les officiers de la garnison de Paris et ceux de l'état-major de la place; voilà pourquoi elle était allée au camp de Boulogne, sous prétexte de voir son frère et son mari, en réalité pour se montrer à la grande revue et faire dire partout que rien de ce qui concernait l'armée et sa gloire ne lui était indifférent. Voilà aussi pourquoi, mais ceci est, par son odieux même, d'une nature infiniment plus délicate, voilà aussi pourquoi elle avait feint d'être amoureuse du mari de Mlle Permon, qu'elle l'avait provoqué au jeu de l'amour et avait amené le dénouement que le naïf

gouverneur de Paris, dans sa fatuité inconsciente, croyait ne devoir qu'à ses mérites irrésistibles; voilà pourquoi, au su de tout Paris, elle était devenue la maîtresse du général Junot !

Ah ! certes non, elle ne fut pas assez sotte pour dire à Junot : « Si l'empereur est tué dans une bataille, je compte sur vous et sur l'appui de toute l'armée de Paris pour m'aider à violer la volonté de mon frère Napoléon, à déchirer le sénatus-consulte par lequel il a réglé la succession au trône de France et pour escamoter ce trône à mon frère Joseph. Vous m'aiderez à y faire monter mon mari. Vous ne pouvez me le refuser et, franchement, vous devez bien cela à ce pauvre Murat. » Non, elle était trop habile pour parler ainsi ; mais elle avait murmuré à son amant, dans les enivrements de l'alcôve, de ces choses qui faisaient que, le moment arrivé, Junot ne pourrait rien lui refuser.

Ah ! elle ne reculait devant rien, la grande-duchesse de Berg, pour mener ses plans à bonne fin. L'honneur de sa famille, son honneur de femme, sa réputation, la morale, rien ne comptait à côté de son ambition éhontée. Mais il est fort difficile d'être à la fois une femme galante et une femme politique. Si la princesse palatine, si Catherine II surent l'être et manœuvrèrent au milieu des écueils de l'amour et des affaires comme un marin expérimenté parmi les récifs de certaines côtes dangereuses, d'autres, plus fines que la grande-duchesse de Berg, la reine Marguerite, entre autres, y échouèrent. Caroline, elle, eut une chance que sa détestable machination ne lui méritait pas. On rapporta bien à l'empereur son intrigue avec Junot, mais on ne lui dit pas — par ignorance ou par réserve — le mobile secret de cette intrigue. Junot était joli garçon. Napoléon, connais-

sant, quoi qu'on en ait dit, l'exigence du tempérament de ses sœurs et le peu d'exigence de leur morale, crut simplement que Caroline l'avait *distingué* pour se désennuyer de l'absence de son mari en se faisant faire la cour par lui ; il se félicita même peut-être de ce que le choix de sa sœur se fût porté sur Junot plutôt que sur tout autre. Il ne vit pas cependant l'odieuse scélératesse du mobile secret qui avait poussé Caroline à nouer cette intrigue. Caroline elle-même se chargera de le lui dire et s'en fera même un mérite auprès de lui.

Cela n'empêcha pas qu'une fois de retour à Paris, après la paix de Tilsitt, l'empereur ne se proposât de faire appeler Junot dans son cabinet pour lui demander compte de sa conduite.

C'est un des camarades de Junot, le général Savary, futur duc de Rovigo, qui, à l'armée, avait été informé de l'aventure galante de la princesse et, en sa qualité d'aide de camp de l'empereur, avait cru devoir faire part à son maître de ce qu'on lui avait dit. Quand Napoléon rentra à Paris, Savary, mieux informé encore, lui précisa, mais sans encore en apercevoir le but politique, la nature des relations de Junot et de Caroline ; il lui dit que la livrée du gouverneur de Paris avait été vue, à toute heure de jour et de nuit, dans la cour du palais de l'Élysée, que la princesse s'était affichée avec le général au théâtre, au bois de Boulogne, partout... Savary faisait on ne peut mieux, on le voit, son apprentissage de ministre de la police.

A peine arrivé à Paris, Napoléon reçut, entre autres visites, celle de la grande-duchesse de Berg. Il la reçut avec froideur et ne lui laissa pas ignorer qu'il savait bien des choses qu'il n'avait apprises qu'avec la plus grande peine. Caroline était préparée à tout. Elle laissa passer le premier feu, puis, avec une habi-

leté qui n'avait d'égal que son aplomb, elle prouva à son frère qu'elle n'était pas, après tout, bien coupable. Car, quoi? Elle avait prévu le cas où son frère serait emporté par un boulet? Eh bien, ce n'est pas lui, Napoléon, qui pourrait la blâmer d'avoir pensé à conserver aux Bonaparte un trône qui, par son génie, était devenu leur patrimoine de famille; du reste, elle n'avait rien fait qui pût porter atteinte à sa puissance, au contraire... Et puis, franchement, n'était-elle pas plus capable que leur bon frère Joseph de gouverner un pays? Eh! certainement, on avait bavardé, elle le savait : des mauvaises langues (dans sa situation, elle avait beaucoup d'ennemis et d'ennemies) avaient trouvé à redire aux fréquentes visites du général Junot à l'Élysée : mais pouvait-elle ne pas le recevoir, lorsqu'il venait lui rendre compte de l'état moral de la capitale, de l'effervescence qui s'était manifestée après la journée sanglante d'Eylau, et qu'il venait se concerter avec elle sur les mesures à prendre pour assurer l'ordre à Paris? S'il y avait eu quelque chose entre elle et le général, aurait-elle été assez sotte pour s'afficher?... Ses flatteries, ses séductions ordinaires achevèrent d'apaiser la colère de l'empereur. Mais il est curieux de remarquer que, de ce jour, Napoléon conçut une plus haute idée de la capacité de sa sœur et c'est à sa détestable intrigue qu'elle dût, en partie, son élévation au trône de Naples.

Junot aussi vint présenter à l'empereur ses félicitations sur son heureux retour après une si glorieuse campagne et une paix plus glorieuse encore. Napoléon lui battit froid. Le malheureux gouverneur de Paris, ne sachant pas que l'empereur était renseigné sur ses amours avec Caroline, lui demanda une audience. Il l'obtint. Il protesta de ses sentiments de respect et d'attachement absolu à la personne de

l'empereur et termina en disant que sa défiance le faisait beaucoup souffrir.

— Je veux bien croire tout ce que tu me dis là, répondit l'empereur, mais tu n'en es pas moins coupable d'imprudence, et les imprudences dans ta position et celle de ma sœur sont des fautes, si ce n'est pis encore. Qu'est-ce que veut dire par exemple cette manière d'agir? Pourquoi la grande-duchesse de Berg va-t-elle dans tes loges au spectacle? Pourquoi y va-t-elle dans ta voiture? Ah! ah! vous êtes étonné, monsieur Junot, de ce que je sais aussi bien vos affaires et celles de cette petite sotte de Mme Murat.

Junot était atterré... L'étourdi n'avait prévu aucune des conséquences de son aventure.

— Oui, continua l'empereur, oui, je sais cela... et beaucoup d'autres choses encore dans lesquelles je veux bien ne voir que des imprudences, mais enfin dans lesquelles aussi je vois des torts graves de ta part. Encore une fois, pourquoi cette voiture avec ta livrée? Ta livrée ne doit pas se voir à deux heures du matin dans la cour de la grande-duchesse de Berg! Toi, Junot, compromettre ma sœur! Ah! [1]

Et Napoléon, accablé, était retombé sur son fauteuil.

Junot offrit alors de donner satisfaction au grand-duc de Berg, s'il s'estimait offensé : « Mon hôtel, dit-il, est bien près de l'Élysée, et...

— Oui, oui, dit l'empereur, beaucoup trop près!

Et il défendit formellement à Junot de se battre avec Murat qu'il avait offensé, avec Savary qui l'avait dénoncé, et il ne le laissa partir qu'après qu'il lui eût promis sur l'honneur de demeurer tranquille.

Un duel avec Murat eût, aux yeux du public, con-

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI, p. 411.

firmé les bruits qui couraient. S'il se fût battu avec Savary, Junot, qui était de première force au pistolet comme à l'épée, eût certainement, dans sa colère, privé l'empereur de son « gendarme à tout faire », comme l'a appelé Taine ; et l'empereur tenait à le conserver. Il ne savait donc pas que cette sorte d'hommes n'est pas rare?

La disgrâce de Junot, quoique mitigée tout d'abord, fut complète. L'empereur l'envoya commander l'armée d'invasion du Portugal, qu'on appelait alors le « corps d'observation de la Gironde » parce qu'elle se rassemblait à Bordeaux et à Bayonne. La péninsule espagnole devint, dès lors, le lieu d'exil des galants, heureux ou récalcitrants, des vertueuses princesses impériales ; Canouville et Septeuil l'apprirent plus tard, comme Junot, à leurs dépens.

Junot, et ceci est la conséquence de la fantaisie tout à la fois ambitieuse et galante de la grande-duchesse de Berg, Junot perdit le Portugal par son incapacité et son impéritie : ni Soult, ni Masséna, qui commandèrent plus tard chacun une expédition contre ce petit pays, ne purent mettre le pied dans Lisbonne, où Junot était arrivé à force de volonté et d'imprudences, mais grâce aussi à ce que les Portugais n'avaient pas construit d'ouvrages défensifs, qu'ils n'étaient pas organisés et que les Anglais n'étaient pas encore venus à leur secours.

Tout s'enchaîne dans la vie des nations comme dans la vie des hommes. Caroline, on ne saurait trop le répéter, est la cause première des désastres de la France et de la chute de Napoléon; elle en est aussi la cause dernière et déterminante. Si elle avait été une honnête femme, elle n'eût pas noué une intrigue avec Junot, Napoléon n'eût point enlevé à Junot le gouvernement militaire de Paris; il eût envoyé en

Portugal un général capable de commander en chef et non ce « sous-lieutenant de hussards » comme l'appelle justement le général Thiébault; un autre général n'aurait jamais perdu la bataille de Vimeiro et eût au contraire anéanti l'armée anglaise; par conséquent il n'y aurait pas eu de convention de Cintra et d'évacuation du Portugal. Les Anglais n'auraient sans doute pas envoyé une seconde armée en ce pays. Lorsqu'il fallut le reprendre, les Portugais s'étaient formés, aguerris et étaient bien plus nombreux sous les armes; ils avaient construit des retranchements formidables; les Anglais avaient enfin trouvé un champ de bataille en Europe pour combattre les Français; les paysans des campagnes s'étaient insurgés et massacraient les traînards et les isolés; de plus, les Espagnols s'étaient soulevés sur les derrières des Français et l'armée d'invasion du Portugal n'avait plus ni base d'opérations, ni communications avec la France. L'empereur perdit, assurent les écrivains les plus sérieux, près de trois cent mille hommes dans cette guerre d'Espagne et il ne faut pas oublier que le soulèvement général de l'Espagne ne se serait pas produit sans l'évacuation du Portugal. Ces pertes, indépendamment des corps d'armée qu'il fallait maintenir dans la péninsule, empêchèrent l'empereur d'être en état de faire face avec des troupes suffisantes en nombre et en instruction militaire aux forces de l'Europe entière coalisée. Il n'est donc pas téméraire d'affirmer que Caroline a été la cause première de l'ébranlement de la puissance du colosse : elle lui a aussi donné le dernier coup et a contribué plus puissamment que personne à sa chute, en le trahissant d'une façon telle que les mots manquent pour la qualifier.

Dans ce drame qui, sous le manteau de l'amour, s'é-

tait joué à Paris pendant la pénible campagne de Pologne, il y eut, comme il arrive parfois au milieu des événements les plus graves, des incidents grotesques. En voici un. Tous les ans on célébrait, le 19 mars, jour de la Saint-Joseph, la fête de l'impératrice Joséphine. En 1807, on fêta ce jour comme si l'empereur eût été là et non dans les boues et les neiges de la Pologne. M. de Longchamps, secrétaire des commandements de la grande-duchesse de Berg, homme qui se faisait remarquer par d'agréables talents de société, avait écrit une petite pièce, un à-propos, à l'occasion de cette fête, et Spontini, compositeur de la chambre de Sa Majesté l'impératrice, avait mis les couplets en musique. On distribua les rôles. La princesse Pauline, qui « chantait faux d'une manière tellement outrageante qu'en vérité il n'y avait pas moyen d'y tenir[1] » voulut un rôle qui lui permît de faire valoir ce qu'elle avait la bonté d'appeler sa voix. La grande-duchesse de Berg qui, sous ce rapport, n'avait rien à envier à sa sœur, en avait un écrit exprès pour elle, qui lui permettait, de son côté, de mettre en évidence la même imperfection et la même prétention. Mais voici le piquant de l'affaire : le général Junot jouait aussi dans cette pièce. M. de Longchamps qui, mieux que tout le monde, connaissait l'amour que Caroline et Junot affichaient l'un pour l'autre, avait écrit ses rôles pour ces personnages. Toute sa pièce n'était qu'une allusion à leur caprice amoureux. Sous le nom de Charles, Junot faisait une déclaration à une jeune paysanne, nommée Caroline :

1. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. VI, p. 289. — Mme de Rémusat se plaît à confirmer ce détail avec beaucoup d'esprit : « Les deux sœurs de Bonaparte chantaient très faux. Elles s'en apercevaient l'une à l'égard de l'autre et se moquaient de leurs prétentions pareilles. » (*Mémoires*, t. III, p. 134.)

la grande-duchesse de Berg jouait naturellement le rôle de la petite paysanne. Il y avait là un duo, avec déclarations, soupirs et grands sentiments, tout à fait de circonstance. L'allusion était par trop transparente. C'est sans doute pour cela que la pièce eut du succès, car, du talent des acteurs, il n'en fallait pas parler. Junot, en chantant ses couplets, était fort ému, trop pour son rôle; la princesse, elle, ne l'était pas assez; elle se faisait violence pour le paraître, mais sans succès. Enfin, tout le monde fut content : dans ces sortes de choses, on se contente de peu et c'est, de part et d'autre, ce qu'on a de mieux à faire; mais on parla longtemps, à la cour, de cette représentation et des acteurs.

L'impératrice Joséphine n'était pas sans connaître la liaison de sa belle-sœur avec le général Junot. Rien ne l'amusait plus que d'apprendre les petits et les gros scandales de la cour et de la ville, et, dans cette liaison, elle ne voyait, comme tout le monde, que la satisfaction d'un caprice; elle n'y attachait aucune importance politique, se croyant la seule femme capable d'avoir prévu la possibilité de la mort de l'empereur et d'avoir songe à faire passer la couronne sur une autre tête que celle de Joseph Bonaparte.

Pour en revenir au 19 mars, la grande-duchesse de Berg avait passé une partie de la journée à la Malmaison pour répéter une dernière fois avec les autres acteurs la pièce qu'on devait jouer devant l'impératrice. On ne sait pour quel motif elle se trouva subitement indisposée et eut une violente attaque de nerfs. L'impératrice s'empressa auprès d'elle pour la délacer et, en ouvrant son corsage, une lettre, qui s'y trouvait, tomba à terre. Elle la ramassa et vit sur cette lettre une écriture dont elle avait vu plus d'une fois des

échantillons et qu'elle ne pouvait méconnaître. Elle la lui mit aussitôt dans la main, pour ne pas être soupçonnée d'en avoir seulement remarqué l'écriture, et eut la délicatesse de la tenir fermée dans la sienne pendant tout le temps que dura l'évanouissement de sa belle-sœur. Lorsque Caroline reprit ses sens, elle s'aperçut de la discrète attention de l'impératrice.

— C'est une lettre de Murat, dit la princesse en dissimulant mal sa mauvaise humeur et en répondant à une interrogation qu'on ne lui faisait pas.

Ce n'était pas une lettre de Murat, c'en était une de Junot, et l'impératrice Joséphine raconta elle-même plus tard à Mme Junot ce petit épisode des amours du général avec la princesse. La grande-duchesse de Berg, à cette époque, se gênait si peu pour dissimuler sa liaison que, rentrant ce jour-là même de la Malmaison avec le général et Mme Junot auxquels elle offrit des places dans sa voiture, elle arriva avec eux à l'Élysée à trois heures du matin, que Junot descendit de voiture pour lui donner la main, qu'il la conduisit à son appartement... et y resta avec elle ! La pauvre Mme Junot, tout en pleurs, dut rentrer seule !

C'est ainsi que se termina pour Caroline le mémorable jour de la fête de l'impératrice en 1807.

Et, en achevant de raconter la machiavélique combinaison enfantée par le cerveau sans scrupule de la grande-duchesse de Berg pour se saisir du pouvoir dans le cas de la mort de l'empereur, Mme d'Abrantès ajoute de justes et terribles réflexions : « Je dois à la mémoire de mon mari, dit-elle, de dévoiler toutes les manœuvres qui furent employées pour l'acquérir au parti de Murat, dans la terrible hypothèse d'un malheur arrivant à l'empereur dans l'une de ses absences militaires. Du moins ne parlait-on alors que de cette circonstance. Mais une fois qu'on se serait habitué à

considérer Murat assis dans le même fauteuil que Napoléon, Murat montant le même cheval, Murat maître enfin de l'Empire de France, quand le burlesque de cette possibilité se serait évanoui par l'habitude de la fixer, parce qu'il n'est rien que l'œil ne finisse par trouver convenable en le regardant longtemps avec persévérance, alors un jour on aurait dit : « Mais la balle ennemie est bien longtemps à frapper. Les hasards de la guerre sont bien incertains ! » Et de cette réflexion à suppléer à la paresse ou à la lenteur de la balle ennemie, il y a bien peu de distance[1].

Mme d'Abrantès connaissait parfaitement Caroline; elle la juge bien. Quand on a, comme cette princesse, commis le crime de trahison, — je ne parle pas de ses trahisons comme épouse, il paraît que celles-là ne comptent pas, — mais envers son amie dont elle prit le mari, envers Napoléon son frère, et envers la France sa patrie, contre laquelle elle détermina Murat à s'unir aux alliés, oh ! alors, toutes les suppositions sont permises. Mme Junot a, quand elle parle de cette femme, des mots d'une vigueur surprenante : « Oh ! quand ma pensée, dit-elle, se reporte sur cette indigne trahison d'un noble cœur, sur ce lâche abandon, cet abandon si niaisement calculé pour détruire les soupçons du monde, comme si le monde revenait jamais sur les jugements qu'il lance même injustement ! Oh ! ce fut un jour de malédiction que celui où cette femme vint avec son rire moqueur se jouer ainsi de la destinée de toute une famille[2] !

L'impératrice Joséphine s'amusait tout d'abord de

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI, p. 458. — Le duc de Rovigo, dans ses *Mémoires*, laisse entendre la même chose.
2. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VI, p. 458.

voir cette intrigue qui, dans sa pensée, discreditait son ennemie la grande-duchesse de Berg auprès du public, en attendant qu'elle la perdît, comme elle l'espérait, auprès de son mari et auprès de l'empereur. Elle n'aimait pas plus Murat que sa femme; elle disait de lui, quand elle était de bonne humeur, que « cet homme sentait la poudre à canon d'une lieue et qu'il aurait sabré le Père éternel lui-même[1] ». En attendant, Murat, qui ne sabrait que des Prussiens et des Russes, était en Pologne. Il avait fait, au mois de novembre 1806, une brillante entrée à Varsovie. Son accoutrement théâtral, ses plumes sur la tête, ses bottes jaunes, son habit cramoisi, son glaive de forme antique suspendu à un cordon de soie à passants d'or, sa pelisse verte garnie de fourrure, la peau de tigre qui recouvrait son cheval, toute cette mise en scène, jointe à sa belle prestance, à sa réputation colossale, avait fait l'admiration des nobles Polonais. On parla à Varsovie des chances qu'il avait d'obtenir le trône de Pologne dans le cas où l'empereur se déciderait à le rétablir. Et Murat se laissa aller au doux rêve d'être roi de Pologne. Sa femme, depuis longtemps, l'avait familiarisé avec cette idée d'être assis sur un trône. Il avait même fini par trouver cela tout naturel. Il crut donc que le moment de la réalisation de ses rêves était arrivé. Un jour, une députation de la noblesse de Pologne vint le trouver. Elle lui fit mille compliments et lui exprima le vœu que Napoléon rétablît l'indépendance de la Pologne sous un souverain choisi dans sa famille. Murat, enivré d'espérances, transmit ces vœux à son beau-frère et, sans lui dire en propres termes que ce trône semblait lui avoir été offert à lui, Murat, personnellement, il le laissa entendre. L'empereur lui répondit

1. Mme la générale Durand, *Mémoires*, p. 51.

une lettre qui se terminait ainsi : « Faites bien savoir (aux Polonais) que je ne viens pas mendier un trône pour un des miens. Je ne manque pas de trônes à donner à ma famille. »

Toutes ces négociations ne se firent pas sans qu'il en transpirât quelque chose; elles eurent un écho à Paris et la grande-duchesse de Berg reçut par avance quelques compliments et félicitations.

L'impératrice le sut. A défaut de la couronne de France pour son fils Eugène, elle se fût, en attendant, assez accommodée de le voir sur le trône de Pologne. Elle ressentit du dépit de ce qu'on parlât de ce trône pour Murat. C'est elle probablement qui fit écrire à l'empereur les bruits qui couraient à ce sujet à Paris. Napoléon, « qui n'aimait pas qu'on le devançât en rien » ne donna pas de suite, comme on sait, à son projet de reconstituer le royaume de Pologne, mais ce serait aller trop loin, comme l'insinue Mme de Rémusat, que d'attribuer ce changement de résolution de l'empereur aux compliments adressés à la grande-duchesse de Berg sur sa future royauté.

Ce n'était pas seulement cette probabilité de voir les Murat monter sur un trône, qui donnait à Joséphine de la jalousie contre sa belle-sœur. Elle savait que c'était elle qui, pendant cette longue absence de l'empereur, était la reine de toutes les fêtes. A l'Élysée, où elle était magnifiquement installée, la grande-duchesse de Berg était une véritable souveraine; elle était plus jeune que l'impératrice et avait la réputation d'être belle; par son esprit d'intrigue et son activité elle régnait plus que Joséphine. La pauvre souveraine devinait en elle non seulement une rivale de sa puissance, mais une ennemie et une ennemie militante, active, intelligente, et sachant se servir de tous ses avantages.

Un malheureux événement vint, mais pour quelques jours seulement, tant les passions sont promptes à ressaisir l'âme humaine, mettre une trève à cette rivalité. Le petit Napoléon, fils aîné d'Hortense et de Louis, mourut du croup en Hollande. Mme Murat partit aussitôt pour La Haye, porter des consolations à ses malheureux parents, ou du moins à son frère Louis, car elle détestait trop sa belle-sœur Hortense pour qu'il soit possible de croire que celle-ci fût pour quelque chose dans ce voyage. L'impératrice Joséphine était partie, elle aussi, pour essayer de consoler son infortunée fille, dont la douleur, a-t-on dit, était navrante. Le roi Louis alla au-devant d'elle avec la reine et son second fils, et la famille se trouva réunie au château de Laeken, près de Bruxelles. Joséphine, se préoccupant de la santé d'Hortense qu'elle voyait décliner, pensa que le séjour de la Malmaison lui ferait du bien et l'aiderait à se remettre d'une aussi terrible secousse, et, tandis que Louis retournait à La Haye, les trois belles-sœurs se mettaient en route pour Paris. M. de Rémusat, chambellan de l'empereur, avait accompagné l'impératrice à Bruxelles. Il a raconté que le roi Louis avait eu beaucoup de soins pour sa femme et « qu'il avait cru s'apercevoir que Mme Murat les voyait avec déplaisance[1] ».

Après s'être reposée quelques jours à la Malmaison et à Paris, la reine Hortense était partie pour les Pyrénées, dont l'air pur, au dire des médecins, devait fortifier sa santé chancelante. A Cauterets, elle trouva M. Decazes, secrétaire des commandements de Madame Mère, celui qui devait être plus tard le favori de Louis XVIII et recevoir de lui le titre de duc. M. Decazes pleurait lui aussi, en ce moment, la perte d'un

1. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. III, p. 140.

être cher. Une communauté de douleur rapproche les cœurs; l'isolement de la campagne favorise ce rapprochement. Aussi la reine, qui prenait du plaisir à s'entretenir avec ce jeune homme, le vit-elle très fréquemment. On sortait chaque jour ensemble, on déjeunait ensemble, on dînait ensemble, on faisait des excursions ensemble... Ces relations ne tardèrent pas à être connues à Paris.

Cependant le roi Louis, qui était allé chercher sa femme aux Pyrénées pour la ramener à La Haye, s'arrêta avec elle à Paris. Le bon accord semblait revenu dans ce triste ménage. La grande-duchesse de Berg, qui ne pouvait supporter sans impatience que les Bonaparte ne fussent point en guerre ouverte avec les Beauharnais, sans se préoccuper du bonheur ni de la tranquillité de son frère, eut la méchanceté de jeter des inquiétudes dans son cœur. Elle lui raconta, en se défendant perfidement de les croire, mais en les augmentant — comme si cela pouvait la laver des torts semblables qu'elle avait sur la conscience — elle lui raconta les bruits qui avaient été colportés à Paris sur les relations que la reine Hortense et M. Decazes avaient eues à Cauterets.

Louis était, en ce moment, heureux d'une nouvelle grossesse de sa femme, résultat naturel de la réconciliation tant souhaitée[1]. Caroline ne craignit pas, comme si le bonheur de son frère eût consisté à se

1. L'enfant, qui naquit le 20 avril 1808, devint plus tard l'empereur Napoléon III. On n'a pas seulement attribué sa paternité à M. Decazes, on l'a aussi et surtout attribuée à l'amiral hollandais Verhuell, qui était à Cauterets en même temps qu'Hortense. La nature douce, flegmatique et nuageuse de Napoléon III, vraie nature hollandaise rend très plausible cette paternité, et la facilité de mœurs d'Hortense permet très aisément d'y ajouter foi. Il est, du reste, de notoriété publique que le roi Louis ne s'est jamais cru le père de ce prince.

savoir malheureux, de lui dire qu'on chuchotait à Paris que M. Decazes pouvait très bien être l'auteur de cette grossesse. Alors, adieu tout bon accord! Dès que le soupçon pénètre dans le cœur d'un des époux, il ne peut plus y avoir d'entente dans le ménage. C'est ainsi que disparut définitivement tout espoir d'accord dans ce triste intérieur royal, et la grande-duchesse de Berg en est, en très grande partie, responsable.

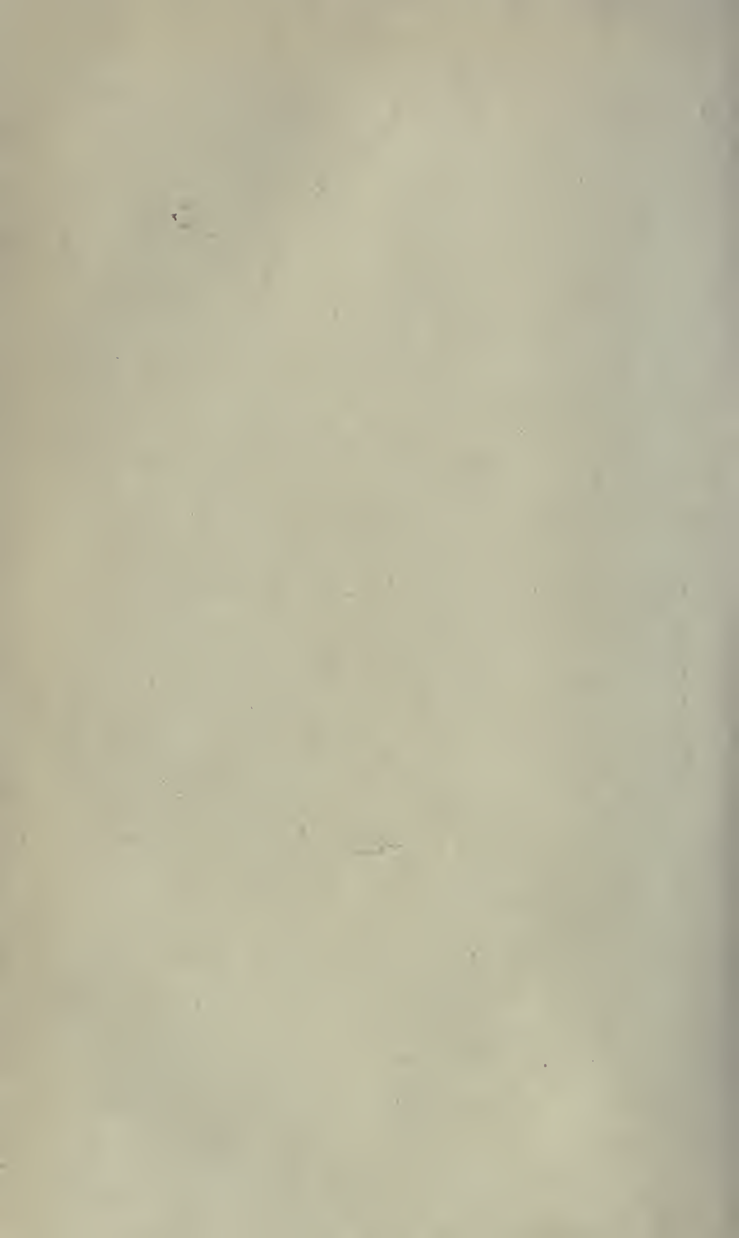
Le mois de septembre se terminant, l'empereur qui était rentré depuis peu de temps de Pologne, décida qu'il irait faire un séjour à Fontainebleau et ordonna que toute sa cour l'accompagnerait. Ce voyage de Fontainebleau, après les gloires guerrières des dernières campagnes et alors que la paix semblait devoir être pour longtemps assurée, est l'épisode le plus curieux de la vie de cour sous le premier Empire. Mme de Rémusat, dans ses *Mémoires*, s'en est faite l'historien, le Saint-Simon en quelque sorte. Le grand-duc et la grande-duchesse de Berg furent naturellement du voyage et, se conformant à l'ordre du maître, déployèrent la plus grande magnificence. Chaque soir, ils donnaient un grand dîner et, comme aux jours de gala, on servait en vermeil; chacun des personnages qui accompagna l'empereur à Fontainebleau fut invité au moins une fois à leurs dîners. Plus que jamais la grande-duchesse s'efforçait de contenir sa nature impérieuse. Elle se piquait d'être aimable pour chacun, et elle réussissait : tout le monde vantait sa grâce et son affabilité. Il est si agréable et en même temps si facile d'être bon et aimable quand on est au pouvoir ou dans une haute situation, qu'il est en vérité bien extraordinaire qu'on ait vu si peu de bons princes et de bonnes princesses. Malheureu-

sement, chez Caroline, il n'y avait que l'extérieur, que les formes; sa bonté était toute en façade; mais elle jouait son rôle en perfection. Elle n'ignorait pas au reste qu'une couronne serait bientôt sa récompense. Mais personne n'aurait pu soupçonner, sous le plaisir qu'elle semblait prendre à tous les divertissements de la cour, les plans et projets politiques qu'elle méditait sans cesse. C'est dans son salon, pendant la campagne de Prusse et de Pologne, qu'elle s'était exercée à tenir de ses blanches mains le fil d'un grand nombre d'intrigues : elle s'en était tirée, on ne peut pas dire avec honneur, car l'honneur n'avait rien à faire en tout ceci, mais avec une grande habileté. A Fontainebleau, elle recommença le même jeu; elle y avait pris goût. M. de Metternich, l'ambassadeur d'Autriche, remplaça auprès d'elle Junot, en marche pour Lisbonne. Il était jeune, séduisant, beau danseur, elle le *distingua* et l'on parla beaucoup à la cour de sa liaison avec lui; mais l'on ne vit jamais qu'une coquetterie de femme légère là où était la plus prévoyante et aussi la moins scrupuleuse des politiques. Si l'empereur avait connu les dessous de cette nouvelle intrigue, s'il avait pu en soupçonner le machiavélisme, son estime pour les capacités de sa sœur s'en fût peut-être accrue, mais son mécontentement encore plus. Quoi qu'il en soit, cette liaison est confirmée par Mlle Avrillon [1] et par Mme de Rémusat qui, elle, n'hésite pas à dire que le sentiment de M. de Metternich pour Mme Murat était plutôt le résultat d'un calcul que d'un caprice de cœur. « Soit par esprit de coquetterie, dit-elle, ou soit plutôt par suite d'une ambition précautionneuse, elle commença à accueillir avec assez d'attention les hommages d'un

1. Mlle Avrillon, *Mémoires*, t. I, p. 353.



JEROME BONAPARTE (1784-1860)
roi de Westphalie, (Galeries historiques de Versailles).



ministre qui avait crédit à la cour et pourrait peut-être la servir [1] ». « Il parut s'attacher à Mme Murat et il lui a conservé un sentiment qui a maintenu longtemps son époux sur le trône de Naples [2] ». De son côté, M. de Metternich avait adopté le même genre de politique que la grande-duchesse de Berg, et avait fait, avec Hortense et avec Pauline, si l'on en veut croire Fouché, de la diplomatie policière et précautionneuse d'alcôve [3].

Toute à la réalisation de ses plans, la grande-duchesse de Berg, qui avait déjà à sa dévotion le premier commis de l'empereur, M. Maret, et le ministre de la police, M. Fouché, voulut aussi faire venir à elle le ministre des relations extérieures, M. de Talleyrand. Comme on se rencontrait plusieurs fois par jour à Fontainebleau, il ne fut pas difficile à la grande-duchesse de Berg de faire à M. de Talleyrand des amabilités auxquelles la politesse forçait celui-ci de répondre. Elle sollicitait son avis, son approbation tantôt sur une chose, tantôt sur une autre. Elle souriait à ses bons mots et donnait le signal de l'admiration et des applaudissements, même pour les paroles les plus ordinaires sortant de la bouche de celui qui passait pour avoir le monopole de l'esprit, et qu'elle affectait de trouver charmants. Il est rare qu'un homme résiste à des flatteries délicates, surtout quand elles viennent d'une femme, que cette femme a la plus haute situation, qu'elle a une réputation de beauté et qu'elle le flatte dans ses vanités. Il faut pour cela du caractère et une grande droiture de jugement. M. de Talleyrand, qui n'avait rien de tout cela, ne résista pas plus qu'un autre et, comme

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. III, p. 252.
2. *Ibid.*
3. Fouché, *Mémoires*, t. II, p. 180.

il ne voyait rien à y perdre et peut-être quelque chose à y gagner, il fit sa paix avec les Murat. Il y eut alors entre la grande-duchesse et lui des entretiens dont le sujet était moins frivole que les petits incidents de salon qui avaient été l'instrument du rapprochement entre ces deux puissances. Caroline ne cacha pas à M. de Talleyrand qu'elle voyait avec chagrin l'empereur la traiter, dans la répartition des trônes, moins bien que ses frères. Et cela, pourquoi? Parce que lui, M. de Talleyrand, s'y opposait.

M. de Talleyrand se récria. Comment pouvait-elle supposer une chose pareille? Mais l'empereur, pour tout ce qui concernait sa famille, ne lui faisait pas l'honneur de le consulter; s'il avait daigné lui demander son avis, la haute estime dans laquelle il tenait les talents de la princesse, ses...

— C'est à cause de mon mari, n'est-ce pas? Vous ne le regardez pas comme assez habitué aux choses délicates de la politique?

— Que voulez-vous? Il est admirable, il est héroïque à la tête d'une charge de cavalerie; mais, dans le conseil, on a peu l'occasion de déployer cette sorte de qualité, et...

— Eh bien, ne serais-je pas là, moi?

M. de Talleyrand trouva l'occasion bonne pour lui faire un compliment et ne manqua pas de la comparer à Médée. Il ajouta que sa conviction était que, si l'empereur donnait un sceptre à Murat, c'est la petite main blanche de sa femme qui le manierait et cela à la grande satisfaction de tout le monde.

On fit, de part et d'autre, quelques plaisanteries sur ce pauvre Murat, on s'adressa quelques compliments bien tournés, et l'on se sépara enchanté l'un de l'autre.

C'est à la suite de cet entretien que M. de Talley-

rand dit que la princesse Caroline avait la tête de Machiavel sur le corps d'une jolie femme. Marmontel avait dit, au siècle précédent, de l'abbé Galiani, qu'il avait la tête de Machiavel sur les épaules d'Arlequin. Tout cela n'a pas grande portée : c'est une manière polie de dire de quelqu'un qu'il se met au-dessus des convenances quand ce n'est pas au-dessus du devoir. Mais, dans le mot de M. Talleyrand, il y avait une intention moqueuse : il faisait allusion, tout en ayant l'air de flatter la princesse, à la grosseur disproportionnée de sa tête.

M. de Talleyrand ne manqua pas de parler de la grande-duchesse de Berg à l'empereur et il vit que c'était lui faire sa cour que d'en dire du bien. Il en dit donc, et beaucoup ; il insista aussi sur la profondeur et la distinction de son esprit. M. Maret, de son côté, risqua plusieurs fois l'éloge de la grande-duchesse. Fouché, sans en avoir l'air, en parla également. Il n'en fallait pas tant pour confirmer l'empereur dans la pensée que Caroline était une femme supérieure et, naïf, il disait quelquefois que, de toute la famille, c'était elle qui lui ressemblait le plus. Au milieu de tout cela, si l'on parlait beaucoup de Mme Murat, son pauvre mari était un peu oublié. Il s'en consolait par quelque amour extra conjugal que sa femme ne songeait pas à lui reprocher, mais qu'elle notait soigneusement dans sa mémoire pour en prendre avantage sur lui à l'occasion. S'il lui arrivait parfois de se montrer froissé de la situation secondaire qui lui était faite chez lui et de s'en plaindre, sa femme lui répondait que c'était dans son intérêt à lui qu'elle se voyait obligée de mener de front une foule d'intrigues où les femmes réussissent mieux que les hommes — ce en quoi elle était dans le vrai — et elle parvenait sans trop de peine à l'apaiser.

Quelquefois cependant il résultait de ces explications des scènes conjugales où, comme toujours en ces sortes de choses, le mari avait le dessous. Il avait beau crier et gesticuler, sa femme, avec l'habileté de la couleuvre glissant à travers les buissons épineux, lui démontrait qu'il avait tort de se fâcher, qu'elle servait son ambition, que c'était à elle qu'il devait ce qu'il était devenu, qu'elle saurait lui faire obtenir dans l'avenir d'autres avantages bien plus brillants encore; elle fit miroiter à ses yeux une couronne royale dans un avenir très rapproché et lui prouva qu'il était le mari le plus heureux de la terre de posséder pour femme la perfection qu'elle était.

Le séjour de la cour à Fontainebleau se prolongea pendant près de deux mois. La grande-duchesse de Berg donnait, comme les autres princesses, outre ses dîners, un bal chaque semaine, et, mieux que les autres princesses, elle s'évertuait à contenter tous ses invités. Aux fêtes que l'empereur donna dans la forêt, elle portait gracieusement le costume de chasse qu'il avait prescrit : ses manières un peu *garçon* s'en accommodaient mieux que des costumes de cour ou des robes de ville. Cette tenue de chasse était, a dit Mme de Rémusat, une sorte de tunique ou redingote en velours, courte, sur une robe de satin blanc brodée, des bottines en velours pareilles à la robe, ainsi que la toque, et une écharpe blanche [1].

1. M. Bouchot, dans son savant ouvrage sur *La Toilette à la cour de Napoléon*, donne de curieux détails sur les costumes de chasse de Caroline : « En avril 1812, dit-il, elle a deux habits de chasse, et ce sont les merveilles du monde. Brodée en argent plein au crochet, bordé de galon et liseré de point turc, c'est l'un, il vaut quarante louis. L'autre, plus riche et de cachemire rouge brodé d'or fin, et tombe sur une amazone de percale lamée d'or ; la reine le paye quinze cents francs. Pour les chasses impériales, ces folies... » Il n'y avait pas seulement folie de dépense, il y avait autre folie : si Murat, par ses cos-

La princesse Caroline avait choisi la couleur rose et les broderies d'argent parce que cela allait à merveille avec son teint blanc; la princesse Borghèse, elle, avait pris la couleur lilas, également brodée d'argent. Durant ces chasses en forêt elle ne perdait pas de vue ses intérêts et était toujours entourée du cercle de ses dévoués.

L'hiver de 1807 à 1808 fut on ne peut plus brillant : c'était, en quelque sorte, la continuation à Paris des fêtes de Fontainebleau. Il y eut beaucoup de bals masqués et non masqués. La grande-duchesse de Berg, depuis la longue absence de l'empereur l'hiver précédent, depuis le voyage de la cour à Fontainebleau, était de plus en plus l'astre autour duquel tout gravitait. N'était-elle pas la plus jeune des princesses impériales ? N'en était-elle pas la plus brillante par l'esprit? N'était-elle pas une des meilleures danseuses de la cour ?

Par ordre de l'empereur, chacune des princesses avait dû prendre un jour de la semaine pour donner un bal. La princesse Pauline avait les mercredis, la grande-duchesse de Berg prit les vendredis. A la vérité, ces bals périodiques n'étaient composés que de cent cinquante à deux cents personnes, mais ils n'excluaient pas les grands bals. La grande-duchesse en donna dont tout Paris parla et dont la description est consignée dans les Mémoires du temps. Constant parle d'un bal masqué auquel assistèrent l'empereur et l'impératrice. « Ce fut, dit-il, une des plus belles fêtes qu'on ait jamais vues. L'opéra de *la Vestale* était alors dans sa nouveauté et fort à la mode ; il donna l'idée d'un quadrille de prêtres et de vestales qui fit

tumes extravagants, avait mérité le sobriquet de *roi Franconi*, Caroline, qui imitait ce travers de son mari, ne se donnait-elle pas tout l'air d'une reine de cirque ?

son entrée au son d'une musique délicieuse de flûtes et de harpes. Avec cela des enchanteurs, une noce suisse, des fiançailles tyroliennes, etc. [1]. » Constant ajoute que tous les costumes étaient d'une richesse et d'une exactitude remarquables, et qu'on avait établi dans les appartements du palais un magasin de costumes tel que les danseurs purent en changer quatre ou cinq fois dans la nuit, ce qui fit que le bal parut s'être renouvelé autant de fois.

Du reste, la grande-duchesse de Berg, qui voulait être aimable pour qu'on chantât partout ses louanges, avait appris à bien recevoir et savait maintenant faire à peu près les honneurs de chez elle. Dans la fête dont parle Constant, il y eut un quadrille qu'on remarqua beaucoup et qui fut l'objet de toutes les conversations pendant quelques jours. La grande-duchesse l'avait conduit en personne après avoir dirigé les répétitions et choisi les costumes des danseuses. Cette sorte de divertissement, qu'on appelait alors un quadrille, ressemblait assez à un ballet, mais en petit. Voici la description du costume de paysanne tyrolienne, faite par une des danseuses du quadrille : « La jupe était fort courte, d'une étoffe de laine rouge, et avait pour bordure une large bande gros bleu sur laquelle étaient brodées des fleurs en laine de couleur et en or. Le corsage était formé de larges bretelles en étoffe pourpre comme la jupe, et bordée d'une ganse en or. Ces bretelles étaient posées carrément sur un corsage de chemise en percale très fine et gaufrée à petits plis dans toute sa hauteur, ainsi que les manches également en percale et descendant au poignet sur lequel elles fermaient par un bouton en or émaillé. Sur la tête nous avions un voile en

1. Constant, *Mémoires*, t. III, p. 17.

mousseline de l'Inde extrêmement fine bordé d'une broderie en lames d'or. Du reste, aucun bijou. Ce costume était charmant. Il était complété par des bas rouges à coins d'or [1]. » Après avoir donné la description de ce costume, Mme Junot donne celle du quadrille. Il y avait seize paysannes : la comtesse Duchâtel, la comtesse Regnault de Saint-Jean d'Angély, Mme de Colbert, Mlle de la Vauguyon, la baronne de Montmorency, etc. Toute cette paysannerie, à titres et à particules, était conduite par un bailli, qui était Mlle Adélaïde de la Grange. Les hommes en étaient rigoureusement exclus, cela va sans dire. Par un caprice inexpliqué, la grande-duchesse de Berg avait voulu que les seize « paysannes » du quadrille se réunissent chez Mme Junot ; elles devaient partir de là, une fois au complet et se rendre en corps à l'Élysée. Tout cela s'accomplit ponctuellement. Mlle de la Grange, à la tête de son petit troupeau en jupons, portant une longue baguette blanche et une perruque monumentale, fit, au milieu de la soirée, une entrée à sensation. Les danses s'arrêtèrent quelques instants pour reprendre bientôt de plus belle. Le bal, selon l'expression consacrée, battait son plein lorsqu'on entendit tout à coup un bruit de dispute, des gros mots et une voix impérieuse et accentuée s'écriant : « Je veux qu'elle sorte de chez moi ! »

On se regarde, étonné d'entendre des mots de cette sorte dans un pareil lieu ; l'étonnement augmente quand on reconnaît cette voix pour celle de la grande-duchesse de Berg. C'était elle, en effet. Elle parlait avec une grande animation à son chambellan et lui ordonnait de chasser du bal une malheureuse jeune fille qui dirigeait le quadrille de la reine Hortense.

1. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VII, p. 159.

Mais voici comment cette jeune fille avait été introduite à l'Elysée.

La reine Hortense, qui s'était chargée d'organiser, elle aussi un quadrille, avait imaginé d'habiller ses danseuses en Vestales. L'opéra de *la Vestale* faisait alors fureur ; tout était à la vestale. La reine Hortense faisait partie de son quadrille, malgré un léger obstacle : elle était enceinte de huit mois (de celui qui devint plus tard Napoléon III) et une grossesse ne faisait nullement partie du costume de vestale. Cette idée bouffonne d'une vestale dans un état de grossesse aussi accentuée, loin de l'arrêter, la séduisait au contraire beaucoup. « Ce sera très gai ! » disait-elle. Et, pour répandre plus de gaieté encore dans son quadrille, elle voulut qu'il fût conduit par une *Folie*, avec grelots au bonnet et marotte à la main. Le secrétaire des commandements de la grande-duchesse de Berg lui recommanda pour cet emploi une certaine jeune fille renommée pour danser avec la plus grande précision toutes les danses du temps. Cette jeune fille, Mlle Guillebeau, qui habitait chez sa mère, était proposée par celle-ci dans les salons les plus à la mode pour danser avec un tambour de basque. La reine Hortense fut enchantée de confier à une jeune personne si versée dans les choses de la danse, les fonctions de directrice du quadrille des Vestales. Elle seule, paraît-il, aurait accepté de se montrer sous le costume exact — la reine Hortense y tenait par dessus tout — d'une Folie. Elle était du reste fort bien faite et le maillot couleur de feu qu'elle portait, moulait à merveille ses formes parfaites. Il paraît que le grand-duc de Berg avait voulu juger de trop près de la perfection plastique de Mlle Guillebeau et que Mme Murat était survenue au moment où son volage époux, à qui le maillot couleur de feu allumait sans

doute les idées, faisait la folie d'embrasser celle qui devait diriger le quadrille des vestales. De là la colère de la grande-duchesse qui avait eu, de son côté, le tort et le mauvais goût de s'en fâcher trop haut. « Je n'entends pas, disait-elle, que cette créature vienne faire ses folies jusque dans mon palais ! » Cette sévérité pour Mlle Guillebeau était assurément justifiée, mais Caroline eût pu se montrer un peu plus indulgente pour son mari : il n'y avait pas si longtemps que Junot avait pris la route du Portugal ! En tout cas, il eût été décent de ne pas faire d'esclandre.

L'empereur, déguisé de façon à être méconnaissable, si ce n'est pour ses intimes, avait assisté à cette parade de bonnes mœurs, si ce n'est de bon goût, chez sa sœur, et avait eu pitié de la pauvre Folie chassée de la fête. La reine Hortense, qui se sentait atteinte dans sa dignité par l'acte de vigueur de la grande-duchesse de Berg, plaida énergiquement en faveur de la jolie danseuse : c'est elle qui l'avait amenée, ne devait-elle pas la soutenir ? La princesse Caroline lui répondit avec aigreur ; des mots fâcheux furent même échangés. Bref, le résultat de tout ceci fut que, pour faire pièce à Caroline, l'impératrice Joséphine, conseillée par Hortense, proposa d'accorder une place de lectrice dans sa maison à la jeune Folie. L'empereur, par pitié et par intérêt pour cette pauvre fille, trouvant ce moyen de mettre tout le monde d'accord, donna son consentement. Il partait quelques jours après pour Bayonne avec l'impératrice : Mlle Guillebeau fut du voyage. La malheureuse enfant ne demeura pas longtemps au château de Marrac avec l'empereur et l'impératrice. Il paraît qu'elle abusa de sa situation : des lettres, prouvant ses vues intrigantes furent mises sous les yeux de

l'empereur qui la fit ramener immédiatement à Paris sous la conduite d'un valet de pied.

Le prompt retour de la petite Guillebeau donna à Mme Murat les satisfactions d'une éclatante revanche sur Hortense et sur Joséphine. Quant à la lectrice disgraciée, elle semblait avoir une prédilection pour les militaires parvenus aux plus hautes dignités de l'armée. La grande-duchesse de Berg, expliquant un jour à la duchesse d'Abrantès que Murat s'était déjà occupé de cette danseuse, avant la scène du bal, et qu'en raison de cette circonstance elle l'avait trouvée bien osée de venir se présenter chez elle, ajouta : « Mais je puis vous le dire, la chose est à présent ancienne et Junot est en Portugal, votre mari l'a beaucoup connue ! En la mettant à la porte de chez moi, je vous vengeais aussi. » Quel singulier choix avait été faire la reine Hortense pour diriger son quadrille de vestales !

Ce même hiver, il se passa, à un autre bal donné par la grande-duchesse de Berg, une scène fâcheuse analogue à celle-là. Comme l'état-major du prince de Neufchâtel, composé des plus intrépides danseurs de l'armée, M. Jules de Canouville, M. de Septeuil, M. de Flahaut, M. Lecoulteux de Canteleu, M. de Girardin, etc., étaient presque tous à galoper sur les routes d'Allemagne, d'Espagne et de Portugal, le maréchal Bessières, commandant la cavalerie de la garde, avait donné l'ordre aux colonels de ses régiments de désigner un certain nombre de jeunes officiers bons danseurs, et des invitations leur avaient été envoyées pour l'Élysée. Or, il advint que, dans la distribution des invitations, il s'en trouva une, par erreur, pour un capitaine qui venait d'être envoyé en Espagne. Mais ce capitaine était marié. Sa femme, qui n'avait jamais été à un bal chez les princesses impériales, et

qui se mourait d'envie d'y aller, n'eut garde de laisser échapper une aussi bonne occasion de satisfaire son désir. Elle profita donc du billet de son mari et se rendit à l'Élysée; mais elle ne s'y rendit pas avec une toilette suffisamment brillante; ses manières, sa façon de danser, qui ne l'étaient pas davantage, attirèrent l'attention de la grande-duchesse.

— Qu'est-ce que c'est que cette *femme?* dit-elle d'un petit air de pitié dédaigneuse à Mme de Beauharnais, sa dame d'honneur.

— Je ne la connais pas, madame.

— Et à qui voulez-vous donc que je m'adresse pour le savoir, si ce n'est à vous qui tenez l'état des invitations? Allez demander à cette *femme* son nom et pourquoi elle est chez moi.

Mme de Beauharnais se dirigea vers la jeune femme qui dansait en ce moment avec un capitaine de la garde impériale. Elle lui demanda son nom.

— Mais je suis Mme ***, femme du capitaine de ce nom.

— Votre mari, en effet, a été invité. Est-il ici?

— Il est en Espagne, répondit avec angoisse la malheureuse, qui aurait sans doute mieux aimé en ce moment se trouver avec lui, fût-ce au fond de la Catalogne, ou de l'Andalousie, qu'à l'Élysée, sous les yeux de la grande-duchesse de Berg.

Son embarras eût fait pitié si l'on pouvait avoir pitié d'une intrigante qui, oubliant les dangers que courait son mari à la guerre, avait voulu se divertir en usant d'une supercherie passablement effrontée.

La grande-duchesse de Berg n'eut aucune pitié.

— Faites sortir cette femme de chez moi! dit-elle d'un ton sec et hautain qui dut faire à la malheureuse épouse du capitaine, si elle entendit ces paroles, l'effet d'une condamnation à mort.

Mais elle ne l'entendit probablement pas, car elle persista à demeurer encore une danse ou deux. D'ailleurs, on la laissa tranquille. Mais quand elle sortit, les officiers du régiment de son mari s'en allèrent également, considérant comme personnel à chacun d'eux l'outrage qui était fait à la femme d'un camarade.

Si l'empereur avait été présent à ce bal, il se serait certainement opposé à ce qu'un pareil affront fût fait à la femme d'un officier de sa garde, quelque effrontée qu'elle se fût montrée. Mais la grande-duchesse de Berg, qui, en fait d'effronterie, ne le cédait à personne, n'aimait pas les femmes qui, sous ce rapport, pouvaient lui faire concurrence. Toute autre maîtresse de maison eût fermé les yeux et fait semblant de ne pas voir l'intruse : la charité, le bon goût, les convenances lui eussent fait un devoir de ne point mortifier ainsi une femme, et chez soi ! Mais ce trait contribuant à faire connaître le caractère de cette sœur de Napoléon, il était nécessaire de ne pas le passer sous silence; ce n'est pas charitable, mais Caroline le fut-elle envers cette pauvre Mme ***?



Naples pendant les premières années du XIXe *siècle: Le quai de* Chiaja, *promenade aristocratique de la ville, d'après une ancienne estampe.*



CHAPITRE III

Junot en Portugal : sa disgrâce. — Lettre de la grande-duchesse de Berg à Junot. — Les secrets d'un coffre-fort. — Murat en Espagne : ses espérances. — Désillusion et maladie. — Murat va prendre possession de son royaume de Naples. — Cancans à Paris. — Le mobilier du palais de l'Elysée est subrepticement envoyé à Naples. — Entrée de Murat à Naples : enthousiasme de la population. — Sympathie des Napolitains pour leurs nouveaux souverains. — Chambre à coucher de la reine. — Cour de la reine Caroline. — La reine cherche à empiéter sur les pouvoirs du roi. — Scènes conjugales dans le ménage royal. — Bonté d'âme de Murat et sécheresse de cœur de sa femme. — Intrigues du couple royal de Naples pour remplacer l'empereur sur le trône de France, s'il vient à être tué en Espagne. — Caroline mandée à Paris. — Divorce de l'empereur. — Bals à l'Elysée. — Caroline va recevoir à Braunau la nouvelle impératrice. — Un curieux dîner à l'Elysée. — Retour à Naples. — Faiblesse de Murat devant sa femme. — M. de la Vauguyon, amant de la reine. — M. Daure, successeur du duc de la Vauguyon auprès de la reine : sa mésaventure. — Manque de caractère de Murat et décret malencontreux. — La reine va à Paris pour arranger les choses.

Cependant, le général Junot, en Portugal, avait reçu avis qu'il n'était plus aide de camp de l'empereur. Outre les gros émoluments qui étaient attachés à ce titre, et dont Junot, qui était le désordre en personne, allait dorénavant être obligé de se passer, le sentiment fanatique qu'il avait pour l'empereur lui fit cruellement sentir cette disgrâce. Il ne sembla pas se

douter que c'était là une conséquence de sa liaison avec Caroline, et écrivit son chagrin à sa femme. Celle-ci, toujours bonne, surmonta la répugnance qu'elle aurait à se trouver en face de l'ancienne maîtresse de son mari et courut à l'Élysée. Caroline l'engagea à demander une audience à l'empereur. Tandis que Mme Junot cherchait à remettre en bon état les affaires du général, la grande-duchesse de Berg, qui le *lâchait*, maintenant qu'elle ne croyait plus avoir besoin de lui, lui écrivait cette lettre doucereuse, ou du moins elle la dictait à Mme Michel, sa lectrice; elle est remarquable par l'art avec lequel Caroline sait parler à mots couverts — disons le mot — par son hypocrisie :

A Paris, le 27 février 1808.

« Mme Junot vient de me faire dire, monsieur le gouverneur, que votre aide de camp part ce soir. J'avais le projet de vous écrire une longue lettre, mais une légère indisposition qui me retient au lit m'empêche de vous écrire moi-même. Savez-vous que vous avez bien affligé *la femme qui vous aime le plus au monde?* Et vous, qui cent fois m'avez répété combien *votre amour pour elle* était grand, comment avez-vous pu vous résoudre à l'affliger ainsi? *Si vous aviez vu ses larmes*, vous réfléchiriez davantage avant de faire de pareilles imprudences. Croyez-vous qu'elle sera plus heureuse quand vous vous retirerez disgrâcié? Croyez-vous que ce soit un moyen de rendre vos enfants plus heureux? Malade ou non, je vous conseille de souffrir encore, de supporter *son éloignement* avec plus de patience. Après la campagne, vous aurez le plaisir de la revoir heureuse et contente en vous voyant. Vous embrasserez vos enfants. Au lieu que si vous reveniez malheureux, vous le seriez l'un et l'autre pour

toujours; vous souffririez mutuellement de voir vos enfants malheureux. Si votre santé n'est point bonne, soignez-la et servez plutôt jusqu'à votre dernier soupir, afin qu'on ne puisse pas dire que *l'amour pour votre femme* ou le mécontentement de l'empereur aient pu vous faire quitter une carrière aussi brillante. Plus vous restez avec peine là-bas, plus l'empereur vous saura gré du sacrifice, et plus vous vous assurerez pour l'avenir un bonheur parfait. Mais je devais vous gronder, car mon intérêt pour vous me guide toujours et je vais encore entrer dans des détails. Vous n'ignorez pas que l'empereur a toujours dit qu'il lui était impossible de faire la place de son premier aide de camp comme il en avait eu un instant le projet, qu'il y trouvait beaucoup d'inconvénients. Ayant donc changé d'idée, comme cette place existe aujourd'hui elle ne peut plus vous servir. Vous pensez peut-être que vous l'aimez comme elle est, mais alors elle sera sans attributions et, par la même raison, sans considération. L'empereur vous laisse le commandement de Paris ; deux places réunies ne sont point compatibles. Vous avez bien fait de préférer garder celle d'aide de camp et de l'écrire à l'empereur. Mais lui, qui a toujours beaucoup de bontés pour vous, vous a donné la meilleure. Vous êtes bien vif et vous ne vous en rapportez pas assez aux personnes qui vous aiment et qui vous portent intérêt.

« J'ai demandé pour vous plusieurs grâces à l'empereur — en me les accordant, il y a mis mille bontés — celle de la place de votre père [1] et de nommer votre

1. Après la mort de sa femme, M. Junot père, conservateur des eaux et forêts à Dijon, donna sa démission et demanda que sa place fût donnée à son gendre, M. Maldan, ce que l'empereur accorda.

fils [1]. Il ne cesse aussi de dire qu'il est bien content de vous. Il traite Mme Junot à merveille et, dans tous les cercles, il lui adresse un mot agréable. Et c'est dans ce même moment que vous vous conduisez avec si peu de prudence! Vous savez combien j'aime Mme Junot et votre petite famille, et l'intérêt que je porte à tous. Mme Junot me dit qu'un de vos amis, M. Magnien, devait arriver. Je me réserve de vous gronder par lui, car je n'ai pas le temps aujourd'hui.

« Le grand-duc est parti il y a huit jours; il a reçu toutes les commissions *qu'il vous avait* prié de faire. Elles sont très bien faites et *je vous en remercie* beaucoup, ainsi que de vos soins pour M. Lafont [2]. Le prince se joint à moi, car il n'a pas eu le temps de vous écrire avant son départ.

« Adieu, monsieur le gouverneur, recevez l'assurance de ma haute considération.

« CAROLINE. »

Avant d'en finir avec les lettres amoureuses de la grande-duchesse de Berg et du gouverneur de Paris, il n'est pas inutile de dire que lorsque le malheureux Junot mourut à la suite d'un accès de folie, en 1813, le duc de Rovigo, ministre de la police, qui était son ennemi, vint par ordre de l'empereur dans l'hôtel du duc d'Abrantès pour faire une perquisition dans le coffre-fort où il serrait ses papiers précieux. Ce coffre-fort se fermait au moyen d'une serrure à secret et ce secret consistait dans deux mots à former au moyen de deux alphabets complets ou jeux de lettres tournant autour d'un cylindre. Par un hasard des plus

1. Elle fit en effet la demande. Il n'était pas aisé d'obtenir que l'empereur nommât deux enfants dans une même famille.

2. M. Lafont était un neveu de Murat, fils d'une de ses sœurs. Il ne faut pas le confondre avec l'amant de la princesse Pauline, acteur à la Comédie-Française.

extraordinaires, qui s'explique lorsqu'on pense qu'il ne pouvait être dû qu'à l'incroyable prévoyance de Caroline qui, à tout événement, avait su se faire dire par Junot les mots au moyen desquels il fermait son coffre-fort (une maîtresse ne fait-elle pas dire à son amant tous ses secrets?), le duc de Rovigo connaissait ces deux mots : *Laure*, *Paris*, que Junot et sa femme savaient seuls au monde. Et, pour dérouter toute personne voulant ouvrir cette serrure, Junot avait poussé la précaution jusqu'à mettre intentionnellement à ces deux mots une orthographe fantaisiste, *Laur* et *Pari*. Eh bien, le duc de Rovigo fit jouer, sans hésitation aucune, cette serrure à secret. Comment en eût-il connu les deux mots, si Caroline ne les lui avait pas dits? Il prit toutes les lettres de l'empereur qui s'y trouvaient enfermées ainsi que celles de la princesse Caroline. Mais elles n'étaient pas toutes dans le coffre-fort et il en resta quelques-unes entre les mains de Mme Junot; parmi celles-là se trouvait celle qu'on vient de lire.

Comme l'écrivait la grande-duchesse de Berg au général en chef de l'armée de Portugal, Murat était parti pour l'Espagne dans les derniers jours de février 1808. Ce n'est pas sans regrets qu'il avait quitté Paris. D'un côté, l'empereur ne lui avait pas dit un mot, dans son audience d'adieu, de la mission qu'il lui réservait : il devait partir le soir même et attendre à Bayonne ses instructions. Cela ne laissait pas que de lui causer une certaine inquiétude. D'un autre côté, il avait pris à Paris, par suite du peu d'aménité du caractère de sa femme qui le forçait à déserter son intérieur, des habitudes de galanterie, semblables à celles des princes et gens de cour de l'ancien régime : peut-être, comme les autres membres de la famille

impériale, les croyait-il nécessaires au prestige de son titre de grand-duc de Berg; toujours est-il qu'il lui était désagréable de quitter Paris en ce moment. Mais, en partant, il avait une consolation : Junot était en Portugal et non pas à Paris. Il était donc tranquille sous ce rapport.

Quant à la grande-duchesse de Berg, elle ne songeait guère à Junot. La lettre qu'on vient de lire, malgré tous ses projets d'avenir, doit être considérée comme une lettre de rupture définitive ou du moins mettant fin à leur liaison : Caroline n'avait pas défendu son ancien amant auprès de Napoléon lorsque l'influence de Savary lui fit enlever le titre d'aide de camp de l'empereur; elle se borna à lui dire dans sa lettre que ce titre était incompatible avec son commandement en Portugal; elle ne le défendit pas davantage lorsque, nommé gouverneur général du Portugal, l'empereur le remplaça comme gouverneur de Paris et lui ôta les 300,000 francs qu'il recevait annuellement sur les jeux. Caroline n'avait plus besoin de Junot, elle le *lâchait*. Mais elle observait les événements. Elle voyait les nuages s'amonceler du côté de l'Espagne ; son ambition s'apprêtait à profiter des circonstances favorables qui pourraient se présenter, et, de l'Élysée, comme une araignée qui surveille les mouches qui peuvent venir dans sa toile, elle observait si quelque couronne ne viendrait pas tomber à sa portée.

Murat, qui, sans avoir l'esprit tourné à la Rivarol, ne manquait pas d'une certaine finesse, était, tout comme sa femme, aux aguets. Il cherchait un trône, comme Sancho cherchait un gouvernement. Il ne tarda pas à s'apercevoir, au milieu de la marche mystérieuse des événements, que l'empereur voulait détrôner les Bourbons d'Espagne. Il se permit de le lui

demander, dans l'espérance que, après avoir manqué la couronne de Westphalie, celle de Pologne, après avoir même eu la pensée de faire ériger la Suisse en un royaume dont il eût été le souverain, l'empereur lui réservait le trône d'Espagne. Mais son terrible beau-frère lui répondit vertement « de marcher militairement, de tenir ses divisions bien rassemblées et à distance de combat, de les pourvoir abondamment... Le reste, ajoutait-il, ne vous regarde pas, et, si je ne vous dis rien, c'est que vous ne devez rien savoir. » Murat, très froissé, se le tint pour dit, mais n'en continua pas moins à espérer. Évidemment, c'était pour donner le trône d'Espagne à un membre de sa famille que Napoléon allait l'enlever aux Bourbons. Charles IV et son fils Ferdinand VII, ne parvenant à s'entendre, le peuple espagnol ne pouvant supporter le prince de la Paix, favori de la reine, cette solution mettrait tout le monde d'accord. Comme tous les frères de Napoléon, excepté Lucien dont l'humeur indisciplinée n'entrait pas dans la politique de sa famille, étaient pourvus de trônes, pour qui serait celui d'Espagne, sinon pour lui, Murat? Aussi travaillait-il de son mieux à l'exécution des plans de Napoléon, pensant travailler à sa propre élévation.

Quel ne fut pas son chagrin lorsque le général Savary lui apporta une lettre de l'empereur lui exposant enfin ses plans et sa volonté. « Je destine, disait-il, le roi de Naples à régner à Madrid. Je veux vous donner le royaume de Naples ou celui du Portugal. Répondez-moi sur-le-champ ce que vous en pensez, car il faut que cela soit fait dans un jour... » Napoléon eût sans doute mieux fait, puisqu'il s'était engagé dans cette vilaine affaire d'Espagne, de laisser son frère Joseph à Naples et de donner l'Espagne à Murat : ses uniformes extravagants, ses plumets, ses grands airs

avaient plu à Madrid ; d'un autre côté, son energie et son habitude de la guerre eussent étouffé rapidement toutes tentatives de résistance. On sait avec quelle rigueur il réprima, le 2 mai, la révolte de Madrid. S'il eût été sur le trône d'Espagne, jamais les soulèvements des provinces n'auraient eu le temps de devenir sérieux. Mais, en donnant à Murat le trône de Naples et non celui d'Espagne, l'empereur se rappelait peut-être la résistance insensée qu'il avait faite à ses ordres, lorsqu'il lui avait demandé de lui céder la ville de Wesel, et c'est pour cela qu'il ne voulut pas confier à cet indiscipliné un morceau de l'importance de l'Espagne. Quoi qu'il en soit, Murat était si douloureusement atteint dans ses rêves les plus chers, qu'il en fit une grave maladie. Les médecins l'envoyèrent, pour se remettre, prendre les eaux de Barèges.

La grande-duchesse de Berg, dont la déception était aussi très forte, n'en fit pas une maladie, mais elle ne dissimula pas à l'empereur le mécontentement de son mari et le sien. Elle trouvait elle-même que « la couronne de Naples était bien petite pour sa tête ». Alors l'empereur écrivit à Murat, comme à un enfant boudeur, et le nouveau roi se décida enfin à aller prendre possession de son royaume. Il portait le titre de Joachim-Napoléon, roi de Naples et des Deux-Siciles. Sa souveraineté s'étendait sur six millions de sujets. Il abandonna, par le traité de Bayonne, au Domaine extraordinaire, les biens particuliers qu'il possédait en France, entre autres l'Élysée, les écuries d'Artois, Neuilly, etc. ; il était stipulé qu'il recevrait, en échange, des biens situés dans les États romains, biens de la maison Farnèse, ainsi qu'une dotation de 500,000 francs de rente sur des biens nationaux du royaume de Naples[1].

1. Roi JÉRÔME, *Mémoires*, t. VII, p. 491.

Tout cela donna lieu à Paris à bien des commentaires. Quelque habitué que l'on fût, depuis des années, à voir les événements les plus extraordinaires se succéder sans interruption, on discutait beaucoup ceux-ci, tant à la cour qu'à la ville. On apprit officiellement, le 20 juillet, que le roi Joseph avait abdiqué la couronne de Naples le 8 du même mois; que la reine Julie, sa femme, avait pris les devants et était rentrée en France avant que la nouvelle de l'abdication du roi fût connue à Naples. Mais on ignora tout d'abord le nom du successeur de Joseph. On disait bien tout bas que ce successeur serait Murat, mais on disait, plus bas encore, qu'il était malade, qu'il était même devenu fou; on ajoutait que la famille impériale était dans le plus grand désaccord à propos de la solution à donner à toutes ces difficultés, que l'impératrice Joséphine exigeait le trône de Naples pour son fils Eugène, que Jérôme voulait l'échanger contre celui de Westphalie. On assurait aussi que Madame Mère avait fait une démarche auprès de l'empereur, afin que la couronne de Naples fût donnée à Lucien, qui était le seul de ses fils non encore pourvu d'une royauté.

Enfin, toutes les incertitudes cessèrent. A Naples, on lut au conseil des ministres un Statut constitutionnel par lequel l'empereur cédait au grand-duc de Berg le royaume de Naples et réglait le mode de succession dans l'ordre de primogéniture, mais avec cette disposition remarquable : la reine de Naples, Caroline, devait monter sur le trône et gouverner en son propre nom, si elle survivait à son mari et à ses enfants mâles. C'est sa prévoyance ambitieuse qui avait obtenu de l'empereur, sans difficulté d'ailleurs, l'insertion de cet article additionnel au Statut.

A force d'intrigues et de sollicitations, à force d'im-

portunités aussi, Caroline avait enfin obtenu de son frère ce qu'elle désirait le plus au monde : une couronne! Ce sont ces importunités qui avaient fait dire un jour à Napoléon : « Avec Mme Murat, il faut que je me mette toujours en bataille rangée[1]. » Bien que Caroline s'attendît à avoir un plus grand royaume que celui que son frère lui donnait, elle fut heureuse au delà de tout ce qu'on peut dire en apprenant qu'elle était enfin REINE! « La connaissant comme je la connais, a dit Mme d'Abrantès, je suis certaine que la joie qu'elle en éprouva la rendit insensée pendant plusieurs heures[2]. » Et pourtant son grand-duché de Berg, les gloires inouïes de son frère, les grandeurs de sa famille avaient dû l'y préparer. Mais non : sa joie fut aussi grande que si cette couronne était venue la surprendre à l'improviste.

L'empereur, en cette circonstance, donna le premier exemple d'une mutation de trônes, assimilant les rois à des fonctionnaires et leur donnant de l'avancement comme à des généraux ou des préfets, selon son bon plaisir, selon aussi les services qu'ils avaient rendus ou ceux qu'il en attendait encore.

Avant que la nouvelle reine de Naples quittât Paris, le bruit courut que le roi Joseph avait fait transporter en Espagne les plus beaux tableaux de la galerie Farnèse, ainsi que les objets les plus précieux du musée et du mobilier garnissant le palais de Naples. Le général Mathieu Dumas, qui arrivait de Naples et avait fait l'inventaire de toutes les richesses artistiques et mobilières qui s'y trouvaient, alla à l'Élysée et rassura la reine Caroline sur ce point. Il lui dit qu'elle trouverait en arrivant dans son palais tout

1. Comte RŒDERER, *Œuvres*, t. III, p. 515.
2. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. VII, p. 275.

ce qui était porté à l'inventaire qu'il lui donna et dont il avait laissé un double à l'intendant[1].

Louant fort son frère Joseph de n'avoir rien emporté du palais de Naples, la reine Caroline ne se disposait pas à imiter cette honnêteté pourtant si élémentaire. Craignant sans doute de ne trouver à Naples ni assez de meubles pour garnir les vastes pièces de son palais, ni assez de tableaux pour en orner les murs, ni assez d'objets d'art, la reine, avant de quitter l'Élysée, avait fait emballer et mettre en caisse tout ce qui s'y trouvait à sa convenance. Le conservateur du mobilier des palais impériaux, M. Lefuel, vint présenter respectueusement ses observations. Il lui fut répondu que la reine ne pourrait pas le recevoir avant dix jours, tant elle était occupée à régler une foule de choses avant de partir. Par discrétion, M. Lefuel ne se représenta que quinze jours après. Il trouva la cour de l'Élysée encombrée de caisses qu'on se hâtait de charger sur un convoi de voitures. Il entra : le palais était vide ! Il courut demander l'explication de tout cela à l'intendant du palais. « La reine de Naples, répondit celui-ci, a donné l'ordre de tout emballer : que pouvais-je faire ? — Mais je suis responsable... — Eh bien, faites un état de tous les meubles et objets manquant à l'inventaire que vous avez entre les mains et adressez-le au ministre. »

Le malheureux conservateur n'avait plus que cela à faire. Il le fit. Aucune suite naturellement ne fut donnée à son rapport. L'empereur ne voulut pas qu'on sût dans Paris qu'en partant pour Naples sa sœur avait emporté le mobilier national du palais de

1. Lieutenant général comte Mathieu DUMAS, *Souvenirs*, t. III, p. 323.

l'Élysée. Si un concierge en eût distrait le moindre objet, il eût été condamné à la prison, mais les paroles du poète seront éternellement vraies :

> Selon que vous serez puissant ou misérable,
> Les jugements des hommes vous feront blanc ou noir.

Jamais les richesses enlevées aussi prestement par la reine ne revinrent en France. Le roi Ferdinand, rentrant à Naples après le départ de Murat, les trouva dans son palais ; il les considéra comme de bonne prise et comme une compensation à son exil : il eut le bon goût de ne rien changer à ce qu'il trouva [1].

Avant de partir pour Naples, Murat avait dû renoncer, sur l'ordre de l'empereur, au grand-duché de Berg, réservé au fils aîné de Louis et d'Hortense. Napoléon avait, en outre, stipulé que tous les biens, meubles et immeubles que le nouveau souverain possédait en France retourneraient à la couronne impériale. On vient de voir comment Caroline, au mépris de l'honnêteté la plus élémentaire, avait éludé la disposition du traité de Bayonne concernant les biens meubles de l'État. Murat ne fut pas si habile pour sauver l'hôtel Thélusson, qu'il eût voulu conserver ; du moins lui fut-il payé. A en croire un récit qui eut cours à Saint-Pétersbourg et que raconte Joseph de Maistre, Napoléon voulut acquérir cet hôtel pour en faire celui de l'ambassade russe à Paris. Il dit à Murat : « Combien vous coûte votre hôtel de la rue Cérutti ? — Quatre cent mille francs. — Mais je ne parle pas des quatre murs ; j'entends l'hôtel et tout ce qu'il

1. « Nous sommes allés visiter le palais de Portici, écrivait M. de Castellane en 1825 ; il est étonnant d'y trouver les portraits en grand de Napoléon, de Murat ; les Bonaparte y sont partout en peinture. On n'a rien changé à ce qui existait de leur temps ».

contient, meubles, vaisselle et tout. — Alors, sire, c'est un million. — Eh bien, voici un bon d'un million ; Estève vous paiera. Cet hôtel est à moi. J'en fais l'hôtel de l'ambassadeur de Russie[1] ».

Le nouveau roi de Naples se mit enfin en route pour ses États. Il avait fini par prendre son parti d'un si petit royaume. Comme marque de la confiance qu'il mettait en ses sujets, il envoya ses enfants en avant, ce qui fit très bon effet[2]. Sa femme, retenue à Paris par des soins matériels — on sait lesquels — devait venir le rejoindre un peu plus tard,

Murat avait fait à Naples une entrée triomphale. Il y était arrivé pourtant — toujours pour faire voir la confiance qu'il avait dans ses nouveaux sujets — sans escorte, accompagné d'un seul aide de camp, M. Paul de la Vauguyon. Cette confiance avait excité les transports de joie de la population napolitaine,

1. Cet hôtel était précédé d'une porte monumentale, véritable arc de triomphe. La rue Laffitte traverse les anciens jardins de l'hôtel.

2. M. Baudus, gouverneur du prince Achille, les accompagnait. Ce jeune prince continuait à être fort mal élevé, en dépit des efforts de ce bon et estimable M. Baudus. Il était d'une vanité, d'une morgue inconcevables chez un enfant de six à sept ans. On ne l'appelait que *Monseigneur* et il commandait tout le monde, au palais, avec une raideur et une violence inouïes. On a dit qu'il avait des attaques d'épilepsie fréquentes et que si l'on ne réprimait pas ses mauvais penchants, c'était de peur de provoquer une attaque. Voici un exemple de son orgueil : « Un jour d'excessive chaleur, a raconté un témoin oculaire, Mme Cavaignac, le voyant au soleil et fort rouge, je lui dis qu'il se ferait mal. — Mais, me répondit ce bambin, qui avait alors 8 ou 9 ans, quand on s'appelle Napoléon, on doit fixer le soleil. » (*Mémoires d'une inconnue*, p. 266). M. Baudus, qui avait une situation fort difficile comme gouverneur d'un enfant de ce caractère, entre un père et une mère dont le bon accord n'était pas l'état ordinaire, était généralement, comme on dit, pris entre l'enclume et le marteau. Il quitta Naples pour la place de chef du bureau des affaires politiques au ministère des affaires étrangères, à Paris.

toujours prête à s'enthousiasmer pour toute nouveauté. Elle avait du reste été prévenue en faveur de Murat par une proclamation emphatique : sa crânerie, son allure martiale, sa belle prestance avaient fait le reste; indépendamment de l'enthousiasme de circonstance, il avait plu personnellement à son peuple.

La reine Caroline arriva quelque temps après et plut beaucoup, elle aussi : elle voulait plaire, elle réussit complètement. Jamais couple royal n'excita une sympathie aussi démonstrative, ne fut si franchement populaire. Un *Te Deum* avait été solennellement célébré : des salves d'artillerie furent tirées et les cloches répondaient joyeusement au bruit majestueux du canon. Le soir, toute la ville fut illuminée.

Le palais qu'habitèrent les nouveaux souverains, à Naples était délicieusement situé. Des fenêtres de la chambre à coucher de la reine Caroline, on découvrait tout le golfe de Naples, avec ses merveilles de perspective renouvelées à toute heure de la journée, avec son cadre unique au monde, le Pausilippe se déroulant sur ses assises de fleurs et de bosquets toujours verts, sa grotte et cet enchantement qui vous prend dès qu'on arrive à Naples et qui a fait dire que lorsqu'on l'a vue, on ne désire plus que d'y passer sa vie et d'y mourir. Dans sa chambre, la reine avait déployé une grande magnificence, rehaussée par un bon goût véritable. Elle l'avait fait tendre et draper entièrement de satin blanc, et les plis moelleux de cette étoffe s'harmonisaient admirablement avec les lis et les roses de son teint. Elle aimait tant sa chambre, qu'elle se plaisait à y recevoir, comme elle le faisait à Paris, à l'Élysée, toutes les personnes qu'elle pouvait admettre devant elle sans trôner officiellement, car il y avait parfois des moments où la reine Caroline re-

devenait femme. Couchée dans un lit blanc, qui disparaissait sous un tulle brodé et doublé de satin rose, elle se soulevait alors à demi, s'accoudant sur une petite montagne d'oreillers brodés. Elle était véritablement charmante ainsi, coiffée d'un bonnet garni à profusion de point d'Angleterre, vêtue d'une camisole également garnie de point d'Angleterre : on eût dit un bouton de rose émergeant d'un fouillis de dentelles.

La cour de la reine de Naples ne fut point, tout d'abord, montée sur un trop grand pied. Caroline n'avait ajouté à sa maison princière de Paris que six demoiselles d'honneur. Elle régnait, avec ce personnel, d'une façon qui eût contenté les plus hautes ambitions; mais, pas plus que par le passé, la sienne n'était satisfaite. Il lui répugnait de partager le pouvoir avec son mari ; elle l'eût voulu tout entier pour elle seule. Élisa, à Florence, n'était-elle pas souveraine pour tout de bon, bien qu'elle n'eût que le titre de grande-duchesse de Toscane et non celui de reine? Son mari était-il autre chose que son premier sujet? Pourquoi elle, Caroline, qui avait des facultés incomparablement supérieures à celles de sa sœur, n'était-elle que la femme du roi? C'était, en vérité, bien humiliant.

Aussi s'ingénia-t-elle à prendre une part au gouvernement, part qu'elle se serait ensuite taillée la plus large possible, en prétendant, dès son arrivée à Naples, avoir place au Conseil et voix aux délibérations. Elle se faisait soutenir dans ses prétentions par son compatriote Salicetti. Mais Murat, tout faible qu'il était devant sa femme, tenait à garder pour lui ses prérogatives royales, au moins autant que sa femme tenait à les lui enlever, et ce fut là le sujet de bien des discussions entre les deux époux.

A tout hasard, et en prévision de certaines chances

que l'avenir lui gardait peut-être dans ses mystérieux desseins (n'en avait-elle pas vu bien d'autres ?), la reine Caroline cherchait à se faire un parti à Naples, tout comme elle s'en était fait un à Paris. Cette fois, c'était pour contre-balancer la puissance de Murat. Elle sut rapprocher d'elle cet ancien ami, puis ennemi de la famille Bonaparte, Salicetti, qui, malgré ses déprédations en Italie, quand il y avait été commissaire du Directoire, y avait conservé une certaine influence. Mais Salicetti, qui avait répondu d'abord aux avances de la reine, se retira en la voyant entourée de gens qui ne lui convenaient pas : M. de Montrond, M. de la Vauguyon. Il dit à Murat, en se retirant, qu'il n'avait rien à faire « avec de pareils godelureaux [1] ».

De son côté, Murat sentait bien que sa femme devenait de plus en plus envahissante et qu'elle cherchait à empiéter autant qu'elle le pouvait sur ses prérogatives. Cela lui donnait de l'humeur et, quoique aimant toujours Caroline, qui ne l'aimait plus du tout, il y eut entre eux des scènes fâcheuses qui les laissèrent dans cette situation peu nette, indéterminée, qui n'est ni la guerre franche ni la paix, mais plutôt une guerre sourde, ou, si l'on préfère, une paix armée, et qui est l'état habituel d'un si grand nombre de ménages non princiers.

Les tiraillements intimes de ce ménage royal avaient rapidement déterminé, à la cour, la formation d'un parti du roi et d'un parti de la reine. De là, un nombre incalculable de cancans et d'intrigues qui faisaient de cette cour un terrain bien glissant sur lequel un nouveau venu ne pouvait s'aventurer qu'avec les plus grandes précautions.

1. *Mémoires d'une inconnue*, p. 232. — Salicetti faisait allusion, par ces paroles dédaigneuses, aux manières élégantes et distinguées de ces hommes.

Une des choses qui donnèrent le plus d'humeur à la reine contre son mari, c'est que celui-ci, en brave cœur qu'il était — et qu'il fut toujours, malgré son indigne trahison de 1814, dont sa femme doit porter presque tout le poids — appela près de lui, à Naples, plusieurs de ses neveux et nièces pour les pousser aux affaires et les marier avec des officiers ou des fonctionnaires de ses administrations. Déjà, deux ans auparavant, il avait marié une de ses cousines germaines avec M. Agard, administrateur du grand-duché de Berg, et une de ses nièces, M[lle] Antoinette Murat, avec un prince de Hohenzollern. Mais la sécheresse de cœur, l'étroit égoïsme de Caroline n'admettaient pas que Murat fût bon pour les membres de sa famille qui étaient dans une modeste situation ; elle n'était bonne, elle, que pour ceux qui n'avaient besoin de rien, mais dont elle croyait pouvoir, un jour, avoir besoin elle-même pour mieux asseoir et étendre sa puissance. Sa bonté assez vantée n'était, on le voit, que de l'égoïsme.

Le ménage royal allait donc assez mal, mais il y avait cependant accord complet sur un point, à savoir : agrandir les États de Naples ou échanger ce petit royaume contre un autre qui fût en rapport, sinon avec les facultés, l'expérience et la science des affaires, du moins avec l'ambition des deux époux. Et, pour ne rien négliger de ce qui pouvait servir la sienne, Caroline était restée en relations amicales avec Fouché et Talleyrand et correspondait avec eux.

Cependant Napoléon venait de pénétrer dans la mystérieuse Espagne et était en marche sur Madrid. M. de Talleyrand, qui l'avait déterminé à s'engager dans cette vilaine affaire, prévoyant sans doute la non-réussite de cette guerre et escomptant, trop à

l'avance, la chute du colosse, était rentré à Paris et ne se gênait pas pour faire « les plus sinistres prédictions. » Il disait même que, la guerre en Espagne devenant nationale, il se pourrait très bien que l'empereur y laissât la vie dans une embuscade. Ce n'est pas seulement chez Mme de Rémusat, son amie, que M. de Talleyrand se laissa aller à parler de la sorte; il tint des propos semblables dans tous les salons où il allait, à toutes les personnes qu'il connaissait.

Un fait, inaperçu du public, mais qui passa pour un événement auprès du petit nombre de ceux qui en furent les témoins et qui étaient initiés aux dessous des affaires, fut la réconciliation de ce grand chambellan, vice-grand électeur, avec M. Fouché. La pensée que la mort de l'empereur, survenant tout à coup, les rendrait les arbitres de la France, avait rapproché ces deux hommes. Ils n'avaient nulle sympathie l'un pour l'autre et n'avaient guère d'autre point de contact, à part une communauté d'intérêts dans l'éventualité qu'ils prévoyaient et désiraient peut-être, qu'un égal mépris du devoir et de l'honneur. Un soir donc, on vit avec stupéfaction M. Fouché entrer dans le salon de M. de Talleyrand, où il n'avait jusqu'alors jamais mis les pieds : ces deux hommes, se prenant affectueusement par le bras, se promenèrent ainsi à travers les appartements. On eût dit que, de part et d'autre, on voulait afficher cette réconciliation. Aussi tout le monde la connut-il.

Parmi les personnes qui cherchèrent à en pénétrer les mystérieux motifs était M. de la Valette, ancien aide de camp du général Bonaparte en Italie, mari d'une nièce de l'impératrice Joséphine. Il était alors directeur général des postes, ce qui le mettait à même de compléter ses renseignements de la façon la plus exacte, dans l'intérêt de l'empereur, pour lequel il

avait beaucoup d'attachement et de dévouement. Le fidèle La Valette écrivit donc à l'empereur que M. de Talleyrand et M. Fouché venaient de se réconcilier ouvertement, et il lui fit part de ses conjectures.

Elles étaient justes. Le ministre de la police s'était rapproché du grand chambellan dans la prévision de la mort possible de l'empereur en Espagne. Tous deux étaient d'accord sur l'homme à élever, dans cette éventualité, au trône de France. Cet homme était Murat. « M. Fouché, a dit le chancelier Pasquier, avait toujours été dans une liaison fort intime avec lui et se faisait fort de le gouverner. M. de Talleyrand le tenait pour plus facile encore à renverser qu'à élever, et était dans tous les cas parfaitement sûr que sa présence ne le gênerait pas longtemps [1]. » Quant à la reine de Naples, on connaissait trop bien ses sentiments, on avait trop peu oublié ses intrigues de 1806-1807, pendant que l'empereur était en Pologne, pour s'embarrasser le moins du monde d'obtenir son avis en cette affaire, sûr que l'on était de la voir ratifier des deux mains toute combinaison, quelle qu'elle fût, qui l'élèverait au trône de France. On écrivit donc au roi de Naples de se tenir prêt à accourir à Paris au premier signal. Mais cette belle combinaison échoua piteusement. M. de La Valette qui, par sa parenté avec l'impératrice, était naturellement du parti des Beauharnais, était fort lié avec Eugène, vice-roi d'Italie. Il avait tenu ce prince au courant de ce qui se tramait à Paris. Eugène, qui détestait les Murat, veillait de son côté soigneusement. Il réussit à faire enlever le courrier porteur de la lettre qui avisait Murat de se tenir prêt à venir à Paris au premier appel. Il s'empara de ce document et l'envoya aussitôt par un homme

1. Chancelier Pasquier, *Mémoires*, t. I, p. 355.

sûr en Espagne, à l'empereur. Napoléon le reçut à Astorga et c'est cette lettre ainsi que celles de La Valette, et non pas les armements de l'Autriche, comme l'ont dit les amis de la famille impériale, qui furent cause du retour précipité de l'empereur à Paris. Ce retour sauva l'armée anglaise au moment où elle allait être anéantie. Le maréchal Soult, à qui Napoléon avait donné le commandement, la laissa échapper. Ici encore Caroline est cause, indirectement il est vrai, du salut de l'armée anglaise. Si cette armée avait été détruite — et elle l'eût été sans le départ subit de l'empereur — l'Angleterre n'aurait sans doute pas renouvelé le grand effort qu'elle venait de faire; elle eût été réduite à accepter la paix et, du même coup, l'Europe était pacifiée. Les ambitieuses menées de Caroline furent donc une fois de plus la cause des guerres qui devaient encore ensanglanter l'Europe pendant six ans, amener la chute de Napoléon et de l'Empire français.

Cependant la guerre d'Autriche, marquée par les brillantes affaires de Ratisbonne et d'Eckmühl, par la sanglante bataille d'Essling et la laborieuse victoire de Wagram, avait pris fin. La paix était signée. L'empereur rentrait à Paris, décidé enfin à se démarier d'avec Joséphine. Il avait couru des dangers dans cette dernière campagne; il avait été blessé au pied devant Ratisbonne, et l'on avait dit : « Si la balle avait frappé un mètre plus haut!... » Il avait failli être assassiné à Schœnbrunn, et l'on avait encore dit : « Si Rapp ne s'était pas trouvé là !... » Il était donc urgent que Napoléon assurât sa dynastie. Aussi, cette fois, revenait-il déterminé au divorce.

Le roi et la reine de Naples, eux, étaient tout au bonheur de régner. Ils ne recevaient de toutes parts

que compliments et adulations et ne trouvaient devant eux que des échines souples et flexibles. La nouvelle du divorce vint bientôt mettre le comble à leur félicité en satisfaisant leur haine contre les Beauharnais en général et l'impératrice Joséphine en particulier : ils avaient été bien prompts à oublier que c'était elle qui avait arrangé leur mariage, qu'ils lui devaient leur bonheur et, en partie, leur trône !

La reine de Naples fut mandée à Paris.

Cette femme « dont l'âme ne connut jamais un bon sentiment », se hâta, avec quel plaisir! d'obéir à l'ordre de l'empereur. Aussi, dans la joie de son cœur, ne fit-elle point attention à l'affreux temps de neige qu'elle eut pour franchir les Alpes : elle mit trois jours à les passer! Mais tous les temps paraissent beaux dans le bonheur, même quand ce bonheur n'est que la satisfaction d'une vile passion.

La reine Caroline arriva à Paris dans la matinée du 2 décembre. Elle ne descendit pas au palais de l'Elysée, qui avait été aménagé pour recevoir le roi de Saxe, mais aux Tuileries ; ce ne fut qu'après le départ du roi de Saxe qu'elle alla s'installer à l'Elysée.

Elle trouva Paris dans un état d'inquiétude vague. On parlait, mais toujours à voix basse, du divorce de l'empereur. Il n'avait pas encore été annoncé officiellement, mais beaucoup de choses avaient transpiré dans le public et, comme il y avait une foule d'intérêts attachés à cette question, on attendait avec anxiété la confirmation ou le démenti des bruits qui circulaient.

La ville de Paris offrait, le jour même de l'arrivée de Caroline, dans l'Hôtel-de-Ville, une fête à l'empereur : c'était pour célébrer le double anniversaire du couronnement et de la victoire d'Austerlitz. La reine de Naples, descendue de voiture le matin, avait, sans

prendre le temps de se reposer et en vraie sœur de Napoléon, décidé d'aller à cette fête. Dans l'entrevue qu'elle eut avec son frère, elle l'avait déterminé, pour habituer peu à peu le public à l'idée de son divorce, à ne pas faire rendre à l'impératrice les honneurs accoutumés, lorsqu'elle arriverait à l'Hôtel-de-Ville. C'était là une mesure inutile, cruelle, et qui assouvissait les méchantes rancunes de Caroline. L'impératrice, en arrivant, fut donc reçue au bas du grand escalier par le préfet de la Seine, M. Frochot. Le général Junot, averti par sa femme, s'était arrangé de façon à s'y trouver comme par hasard, et avait recruté quelques femmes, au risque de mécontenter le Maître. Afin que cette disgrâce de l'impératrice ne fût pas trop éclatante devant le public, le service d'honneur de l'impératrice, d'après les ordres donnés, n'y était pas.

L'empereur arriva à l'Hôtel-de-Ville accompagné du roi de Westphalie et de Caroline. Celle-ci, souriante, semblait provoquer les hommages par un air accueillant et gracieux qui « voulait faire dire aux Parisiens : « Soyez la bien revenue parmi nous ! » Elle parlait avec aménité à chacun, s'arrêtant à chaque pas, semblant heureuse de revoir les personnes qui venaient en foule lui présenter leurs respectueux compliments. L'amabilité semblait être à l'ordre du jour : l'empereur et sa sœur rivalisaient de gracieusetés envers les invités et, si l'impératrice ne compta presque pour rien en ce jour, la reine de Naples paraissait être, à l'Hôtel-de-Ville, la véritable souveraine.

Malgré tous ses efforts pour devenir populaire, malgré sa libéralité, la reine de Naples avait pu se créer quelques dévouements chez de braves cœurs reconnaissants, mais, en général, elle n'était pas

aimée. On sentait que ses prévenances étaient calculées, que ses amabilités étaient voulues et ne partaient pas franchement et naturellement du cœur; on lui trouvait de la raideur, de la sécheresse et non cette bonté débordante, voyante, qu'on aime à trouver chez toute femme, et qui semble, chez celles qui occupent un si haut rang, faire partie de la personne: chez la reine Caroline, l'amabilité et la bonté faisaient partie plutôt du costume. A la cour, son ricanement perpétuel déplaisait au dernier point, chacun s'imaginant être l'objet de ses sarcasmes malveillants. Déjà, à cette époque (1809-1810) sa fraîcheur s'en allait: sa beauté n'avait jamais été autre chose que ce qu'on appelle la beauté du diable; la fraîcheur de l'ange partie, il ne restera plus qu'un assez vilain démon, fort déplaisant, enfin une femme très ordinaire.

Continuant à appliquer son système de conduite et cherchant à se faire des partisans, la reine de Naples montrait, à Paris, une grande envie de plaire. Elle faisait des cadeaux magnifiques. L'empereur reçut d'elle un superbe jeu d'échecs en lave du Vésuve, avec les pièces en corail; elle donna aux petites filles du général Junot deux parures de corail; au musicien Blangini, qui lui avait dédié un cahier de nocturnes, elle offrit une très belle épingle en diamants; enfin elle se montra, comme tous les Bonaparte d'ailleurs, fort généreuse.

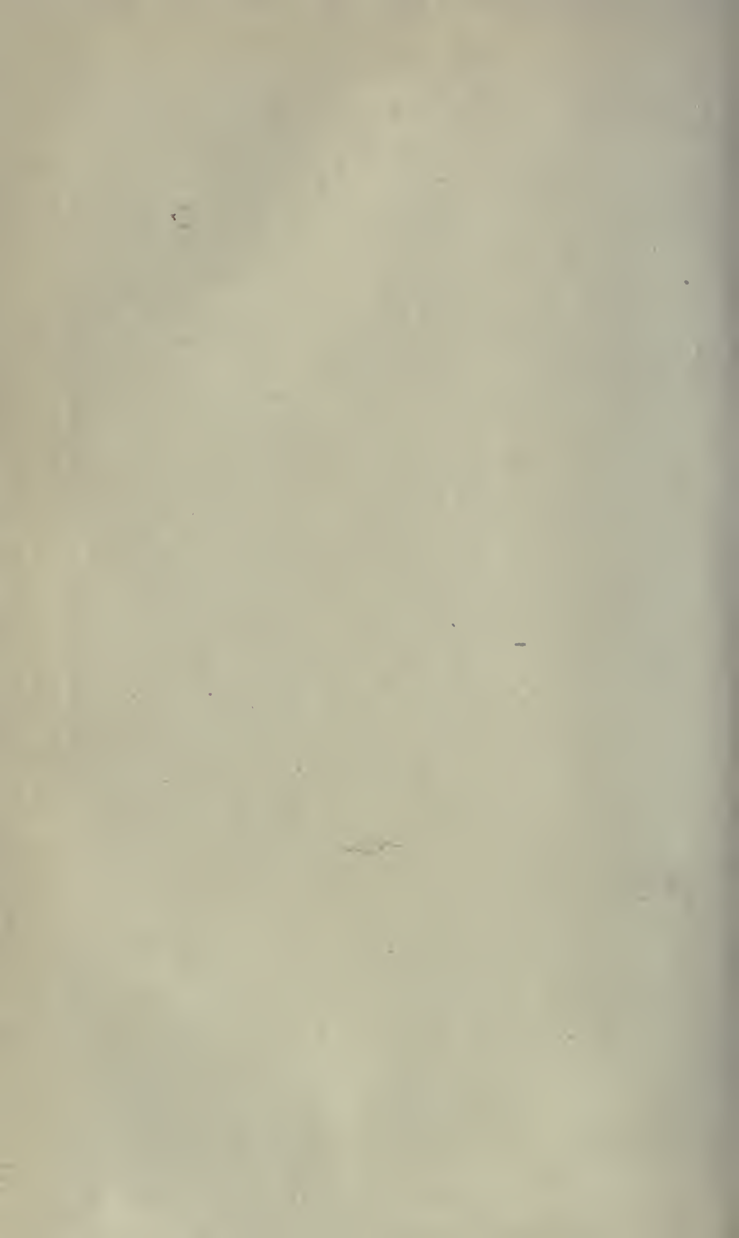
Enfin, le jour du divorce de l'empereur était arrivé! La famille Bonaparte était triomphante et, si Pauline laissait trop voir, en cette circonstance, des sentiments qui cadraient mal avec la douleur de l'impératrice Joséphine, et que le bon goût, à défaut du bon cœur, eût dû l'engager à dissimuler, la reine de Naples, elle, eut soin de cacher sa joie sous cet air de grave dignité

qu'elle savait se donner dans les grandes circonstances.

Paris compta, comme les hivers précédents, une foule de fêtes et de bals. La reine de Naples, qui avait quitté les Tuileries pour le palais de l'Élysée depuis que le roi de Saxe était retourné à Dresde, donna des bals superbes. Elle dominait plus que jamais à Paris et jouait presque à l'impératrice des Français. Aussi ses fêtes furent-elles d'un luxe auquel on n'avait pas atteint jusqu'alors. Elle aimait les quadrilles. Elle en imagina un, qui devait représenter un jeu d'échecs vivant. Le cadeau qu'elle avait fait à l'empereur lui avait sans doute inspiré l'idée de ce laborieux divertissement. Elle en régla la marche savante et compliquée avec Despréaux, l'ordonnateur en chef des ballets de la cour. Seize femmes de même taille, choisies parmi les dames de la cour, devaient représenter les pions. Ces pions, qui avaient pour consigne de se tenir aussi raides et immobiles que possible, représentaient des momies égyptiennes. Huit étaient habillées en bleu, huit en rouge. Les costumes étaient aussi collants que possible et la coiffure était celle des sphinx d'Egypte, agrémentée naturellement de larges bandeaux plats. Les reines étaient habillées en reines de théâtre. Les cavaliers étaient coiffés en sphinx et émergeaient d'une sorte de mannequin en osier, recouvert d'une housse et représentant un cheval. Les fous, dont le costume était le plus simple à imaginer et à réaliser, portaient un chapeau orné de grelots d'argent, de la même couleur que leur cotte; ils tenaient à la main la marotte de rigueur. Les tours étaient représentées par les quatre hommes les plus grands et les plus gros qu'on ait pu trouver à la cour. Deux magiciens, armés d'une longue baguette blanche, dirigeaient le divertissement, on aurait pu dire la *partie*. On s'amusa,



Les Salons de Frascati, célèbre maison de jeu, à Paris, au coin du boulevard et de la rue Richelieu, la seule ouverte aux femmes sous le Premier Empire (D'après l'estampe de Debucourt.)



paraît-il, beaucoup à la regarder, mais ceux qui la jouèrent ne s'étaient pas beaucoup amusés pendant les quinze jours que dura le travail des répétitions.

Il semblait écrit que les bals de la reine de Naples susciteraient toujours quelque incident plus ou moins dramatique. A l'un de ceux qu'elle donna pendant cet hiver de 1810, un petit domino, bien déguisé, bien joli, bien perfide aussi, s'approcha d'un général marié à l'une des femmes les plus séduisantes et les plus spirituelles de la cour, qu'aucun auteur de *Mémoires* ne veut nommer et lui dit : « Ta femme te trompe et M. de Metternich est son complice. » Stupéfait, le général demeura immobile sur place en proie à divers sentiments plus violents les uns que les autres. Reprenant enfin son sang-froid et croyant à une mystification, il se met à la recherche du petit masque pour exiger de lui des explications. Il le trouve, le saisit par son domino et le somme de dire ce qu'il sait : « Parle ou je t'étrangle! » s'était-il écrié. « Je le veux bien, lui fut-il répondu; ta femme est ici et il n'est pas probable qu'elle quitte le bal d'ici à deux ou trois heures : tu as donc le temps de vérifier si ce que je t'ai dit est vrai. Va chez toi; fais ouvrir le secrétaire de ta femme; à tel endroit, dans tel tiroir, tu trouveras un petit paquet de lettres, noué avec une faveur rose. Prends le paquet et tu verras[1]. » Le général suivit sur l'heure le conseil de ce petit

1. Mlle Avrillon, *Mémoires*, t. I, p. 354. — Est-ce à cet épisode de la vie de cour que fait allusion Stanislas Girardin, quand il dit, à la date du 28 janvier 1810 : « Le soir il y eut un bal masqué chez la reine de Naples. Une femme en domino, excitée par la jalousie, dévoila à un général l'amour que sa femme avait pour le roi de Naples. Le mari furieux alla se plaindre à l'empereur. « Eh! mon cher, lui dit l'empereur en souriant, je n'aurais pas le temps de m'occuper des affaires de l'Europe, si je me chargeais de venger tous les cocus de ma cour. » (Stanislas Girardin, *Journal et Souvenirs*, t. II, p. 368.)

masque : son hôtel d'ailleurs était tout près de l'Élysée. Il alla droit au petit meuble indiqué, l'ouvrit et trouva les lettres dénonciatrices. N'y voyant rien de diplomatique, il entra dans une fureur terrible et, quand sa femme revint du bal, elle eut une épouvantable scène à essuyer. Enfin, comme cela ne raccommodait rien, le général finit par prendre son parti d'une aventure en somme fort vulgaire et que sa propre inconduite pouvait, sinon justifier, du moins excuser jusqu'à un certain point chez sa femme. Quant aux personnages de ce drame, le petit domino perfide n'était autre que la reine de Naples ; le général était son ancien amant Junot, et la jeune femme courtisée par le brillant ambassadeur d'Autriche était la duchesse d'Abrantès. Mais quelle vilaine femme que cette reine de Naples qui employait ces moyens dramatiques empruntés aux mœurs italiennes de la Renaissance, pour se venger de ce que M. de Metternich l'avait abandonnée pour Mme Junot! Tout cela suppose un espionnage préalable de sa part et l'emploi de bien vils moyens pour obtenir, par des domestiques sans doute, les renseignements qu'une basse jalousie l'avait poussée à se procurer.

La nouvelle du mariage de l'empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise était venue jeter la joie en France : on espérait que cette alliance avec la maison d'Autriche terminerait les interminables guerres qui, depuis près de vingt ans, épuisaient les deux pays. L'empereur, qui avait en haute estime les capacités de la reine de Naples, qui l'avait fait venir en 1806 à Munich pour représenter les femmes de la famille Bonaparte aux fêtes du mariage d'Eugène avec la princesse Auguste de Bavière, lui réservait un rôle brillant et de toute confiance dans son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise. Il l'envoya, à la tête

d'un service d'honneur, à Braunau, ville frontière de l'Autriche, pour recevoir son auguste fiancée.

La reine de Naples, qui avait l'habitude de tout mener haut la main et dont l'empereur disait qu'elle était un homme parmi ses sœurs, s'avisa de vouloir diriger la nouvelle impératrice comme elle dirigeait ce pauvre Murat. Quand elle la reçut à Braunau, elle prit sa timidité pour de la faiblesse et se promit bien de la dominer.

Lorsque la remise de la jeune archiduchesse eût été faite avec tout le cérémonial exigé par l'étiquette, Marie-Louise congédia sa maison autrichienne, ne conservant auprès d'elle, comme il était convenu, que sa grande-maîtresse, Mme de Lajenski. Cette dame l'avait élevée et ne s'était jamais séparée d'elle. La reine de Naples, qui craignait que Mme de Lajenski n'exerçât sur la jeune impératrice qu'elle se proposait de mener à sa guise une influence capable de contre-balancer la sienne, écouta favorablement les plaintes que lui adressèrent les dames de la maison française de l'impératrice. Il y eut des conflits d'attributions, plus ou moins volontairement provoqués. La reine de Naples, qui voulait en tout régner sans contrôle ni concurrence, demanda formellement à l'empereur que Mme de Lajenski fût renvoyée à Vienne. L'empereur donna cet ordre. La grande-maîtresse de Marie-Louise était déjà parvenue à Munich lorsque cet ordre lui fut signifié : elle repartit donc aussitôt pour Vienne. Mais l'impératrice conçut dès lors pour l'auteur de ce procédé — et elle savait que sa belle-sœur était la coupable — une aversion qui ne s'atténua jamais.

« Ce qu'il y eut de plus mal dans la conduite de la reine de Naples, a dit Mme la générale Durand, dame d'honneur de Marie-Louise, c'est que, après avoir exigé de l'impératrice son consentement au départ de

Mme de Lajenski, elle donna aux dames de l'intérieur l'ordre d'empêcher cette dame d'entrer chez l'impératrice, si elle se présentait pour lui faire ses adieux. Cet ordre ne fut point exécuté. Les deux dames [1], blessées de tant de dureté, firent entrer la grande maîtresse par une porte dérobée : elle passa deux heures avec son élève ; et, malgré les reproches que cette conduite leur attira de la part de la reine, elles ne s'en sont jamais repenties [2].

Caroline était heureuse de dominer sa belle-sœur de toute la supériorité de la gloire de son frère, de sa supériorité de femme de premier ordre (elle avait la bonté de le croire) et d'une supériorité dont elle était cependant moins jalouse, celle de l'âge. Le voyage fut un éblouissement : les voitures du cortège allaient avec une rapidité vertigineuse, traversant les fêtes, les musiques, les acclamations, les drapeaux sur les routes, les feux d'artifice et les salves d'artillerie. Tous les jours la nouvelle impératrice recevait une lettre de Napoléon et faisait à chacune de ces lettres une réponse, généralement assez longue, et à laquelle la reine de Naples prêtait sa complaisante collaboration. Caroline écrivait de son côté à son frère les détails qu'elle pensait être de nature à l'intéresser et qui le mettaient dans l'enchantement. En amour, Napoléon resta toujours collégien.

Enfin, l'impératrice approchant de Compiègne, l'empereur alla au-devant d'elle. Il portait un habit de fantaisie brodé, que la princesse Pauline, qui passait pour un oracle en fait de goût et de modes, l'avait déterminé à se faire confectionner, et qui lui allait fort mal. Il s'était fait accompagner du roi de Naples.

1. Mmes de Montebello et de Luçay.
2. Mme la générale Durand, *Mémoires*, p. 16.

A quelques lieues au delà de Soissons, on rencontra l'impératrice et son cortège. Napoléon, descendant aussitôt de sa voiture, monta dans celle de l'impératrice, après avoir été nommé par son écuyer. La reine de Naples demeura en tiers entre les deux époux. On ne s'arrêta qu'à Compiègne. Après les quelques présentations de rigueur et un court cérémonial, l'impératrice se retira dans son appartement, après quoi elle vint prendre part à un souper intime auquel assista la reine de Naples.

L'empereur devait, suivant les règles de l'étiquette, se séparer de l'impératrice après le souper et aller coucher à l'hôtel de la Chancellerie. La reine de Naples, toujours bonne camarade de son frère en ces sortes de choses, décida l'impératrice, toute rougissante, à céder aux prières de l'empereur qui désirait supprimer cette partie du cérémonial [1]. Le lendemain matin, l'empereur demanda à son valet de chambre Constant, si l'on s'était aperçu de l'accroc qu'il avait fait au programme [2].

Comme pour la cérémonie du couronnement, en 1804, les sœurs de Napoléon furent désignées par l'empereur pour porter la queue de la robe de l'impératrice à la cérémonie du mariage religieux. Elles avaient alors hautement manifesté leur mécontentement d'être astreintes à cette obligation qui les humiliait à leurs propres yeux. Cette fois, ce fut bien une autre affaire. La nouvelle impératrice avait beau être une archiduchesse d'Autriche, en définitive elle n'était que la femme de leur frère; donc elle était leur égale. Alors pourquoi compromettre leur dignité, s'abaisser jusqu'à porter la queue de la robe de leur

1. Mme la générale Durand, *Mémoires*, p. 19.
2. Constant, *Mémoires*, t. III, p. 225.

belle-sœur? Déroger, dans le rang suprême où les avait portées leur intelligence, qui avait su si bien dominer les événements et en tirer parti? Ah! mais non! N'étaient-elles pas des Bonaparte? Et les Bonaparte pouvaient-ils remplir des fonctions subalternes, serviles même? Jamais de la vie!

Ces discussions, où les princesses impériales oubliaient si bien celui à qui seul elles devaient leur haute fortune, eurent pour conclusion un refus net de se plier aux exigences de l'étiquette, d'obéir aux ordres de l'empereur. C'est chez Madame Mère que s'était formée cette conjuration des amours-propres blessés des princesses. La *signora madre* n'approuvait pas l'ordre de Napoléon (l'on est très susceptible, en Corse, sur les questions d'amour-propre), mais elle engagea fort ses filles à obéir. Elle dut même leur parler sévèrement, à Caroline surtout qui, comme souveraine régnante, se cabrait à l'idée de compromettre la majesté de sa couronne en remplissant des fonctions de subalterne. « Mes filles et belles-filles, leur dit-elle hautement, faites attention que l'empereur est accoutumé à l'obéissance. Il a tort, peut-être, dans cette circonstance, mais s'il persiste, vous obéirez [1]. » L'empereur, entrant à ce moment, avait entendu ces paroles impérieuses. Il avait tout compris, et, sans demander un seul mot d'explication, il adressa un regard de remerciement à sa mère, puis, par quelques paroles sèches et fermes, il ramena à l'obéissance les jolies frondeuses.

Après leur mariage, l'empereur et l'impératrice firent ce voyage de noces triomphal qui fut une des grandes choses de l'époque. La reine de Naples était du voyage, ainsi que le grand-duc de Wurtzbourg

1. Baron Larrey, *Madame Mère*, t. I, p. 515.

avec lequel elle aimait à chanter des duos, malgré une voix fausse à faire fuir ses auditeurs. Le prince Eugène, qu'elle détestait, et qui connaissait toutes ses intrigues politiques et galantes, en était aussi, de même que M. de Metternich, pour qui elle témoignait une amitié qui avait commencé par un sentiment plus vif, et enfin le prince de Schwarzenberg.

Le 1er juin, Leurs Majestés, avec leur suite de princes et de princesses, rentraient à Saint-Cloud. Les fêtes se succédèrent sans interruption jusqu'au 1er juillet, jour où le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, offrit un bal au puissant souverain qui était devenu l'époux de l'archiduchesse Marie-Louise. On sait la catastrophe qui termina si tristement cette fête. Le feu se déclara subitement dans la principale salle de bal et, s'étant propagé avec une rapidité extraordinaire, fit un grand nombre de victimes. Les détails en sont trop connus pour être reproduits ici, mais il faut rappeler que la reine de Naples eut à peine le temps de traverser la salle et de sortir par une porte qui donnait sur le jardin.

Toujours habile à flatter l'empereur et empressée à le servir dans ses caprices, légitimes ou autres, la reine de Naples lui accorda ses bons offices pour qu'il pût voir tranquillement chez elle, au palais de l'Élysée, le fils qu'il avait eu de sa lectrice Éléonore, lorsqu'elle habitait l'hôtel Thélusson. S'il oublia un peu la mère, la jolie mais peu intéressante Eléonore Denuelle de la Plaigne, l'empereur n'oublia pas l'enfant; il le faisait venir de temps en temps et c'est chez la reine de Naples qu'il voyait celui qu'on a appelé plus tard le comte Léon, et qu'il jouait avec lui.

Voici un billet daté de 1810, adressé à une Mme Loire, à laquelle l'enfant avait été confié, et qui le prouve :

« La reine de Naples, madame, me charge de vous prier de venir demain, à une heure de l'après-midi, avec l'enfant, et de passer par la grille du jardin. Vous aurez la complaisance de rester dans le boudoir d'argent.

« Agréez, madame, je vous prie, mes compliments.

« J. MICHEL[1]. »

Avant de retourner dans ses États, la reine de Naples voulut offrir un dîner au duc et à la duchesse d'Abrantès. Murat se serait bien passé de recevoir à dîner chez lui l'ancien gouverneur de Paris, dont on ne lui avait pas laissé ignorer la liaison avec sa femme; mais, avec le temps, celle-ci lui avait appris à devenir philosophe sur ces sortes de choses. Mme Junot, de son côté, avait dû mettre tout esprit de jalousie, sinon tout amour-propre de côté, en se trouvant assise à la table de celle qui lui avait enlevé son mari et était devenue sa maîtresse. Comme Murat à l'égard de sa femme, elle avait fini par prendre son parti des infidélités de Junot et s'en consolait en lui en faisant également[2]. Murat se serait donc passé volontiers de ce tête-à-tête avec les Junot; mais, devant la volonté

1. Ch. NAUROY, *Secrets des Bonaparte*, p. 214.

2. Il fallut de bien grands outrages de la part de son mari pour faire dévier la duchesse d'Abrantès de la ligne droite. Elle a écrit, à propos de certaines femmes qui lui reprochaient ses défaillances avec une sorte de joie méchante : « Justice doit être faite, dans le monde, de ces femmes qui ne pardonnent jamais un succès, qui fouillent dans votre vie pour en exhumer jusqu'à un tort passé, qui sont sans pitié, vous poursuivent de leur blâme, tout en étant coupables de ce qu'elles vous reprochent et vont même jusqu'à être jalouses d'une faute parce que l'éducation, le cœur plus noblement placé, l'âme plus élevée, vous l'auront fait commettre avec des nuances qui demandent le pardon, tandis que cette faute commise par elles demeure dans toute sa laideur et toute sa nudité. » (Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. V, p. 178.)

de sa femme, le roi de Naples avait dû s'incliner; il la craignait autant qu'il craignait l'empereur, peut-être plus, et le général Rapp a dit que Murat, tout brave qu'il était, devant l'empereur n'était plus qu'une *poule mouillée*[1]. Le dîner se passa bien quoiqu'il n'y eût que les Murat et les Junot, quatre personnes en tout; mais c'était là une singulière partie carrée! La reine n'imposa silence à son mari que plusieurs fois seulement : la conversation roulait sur la famille royale des Bourbons de Naples exilée en Sicile et Caroline jugeait avec une grande sévérité la conduite de son homonyme, sœur de Marie-Antoinette et femme du roi Ferdinand, qui l'avait précédée, avant le roi Joseph et la reine Julie, sur le trône de Naples. Elle ne lui pardonnait pas des écarts de conduite qu'elle se pardonnait à elle-même avec une si indulgente facilité. Murat se permettait parfois de reprendre sa femme sur des mots trop durs qu'elle se permettait de son côté sur ce ménage royal exilé. D'un regard impérieux, d'un mot sec, la reine de Naples imposait silence à son mari, à cet homme qui chargeait sans sourciller, la cravache à la main, à vingt-cinq pas en avant de ses escadrons, les meilleures cavaleries de l'Europe! Oh! ces sortes de femmes ont une étrange puissance! Leur manque de cœur et de sens moral est une bien grande mais bien triste force! De tout temps, c'est elles qui ont attiré sur les nations, comme sur les familles, toutes les hontes et tous les malheurs.

Cependant, le roi et la reine de Naples étaient rentrés dans leur capitale. Le bon accord n'existait guère entre eux. Comme la plupart des femmes, la reine empiétait le plus qu'elle pouvait sur les fonc-

1. Bourrienne, *Mémoires*, t. IX, p. 86.

tions et prérogatives de son mari; elle se mêlait des affaires du gouvernement, donnait son avis, imposait sa volonté en tout et sur tout. Comme les hommes faibles, Murat s'emportait, jurait qu'il ne s'inclinerait jamais devant les caprices d'une femme et, soit par crainte, soit par un reste d'affection, soit par lassitude et horreur des discussions intestines, c'est-à-dire par faiblesse, il finissait toujours par céder. La reine le savait et, comme une maîtresse impérieuse, abusait de cette bonté et de cette faiblesse : elle ne laissait pas son mari tranquille qu'il n'eût capitulé. Murat avait beau s'indigner contre lui-même et son manque de caractère, il ne parvenait pas à secouer le joug et reprendre sa liberté d'action. Comme tous les hommes menés par les femmes, il criait que ce n'était pas lui qui se laisserait conduire, qu'il n'était pas un Baciocchi, lui, et qu'on verrait bien... Mais ce n'étaient là, que des mots : sa femme survenait et, de son ton hautain ou mielleux, suivant les circonstances, lui disait de signer une nomination, un décret, et le malheureux signait.

Malheureux, il l'était en effet, et de toutes les façons. En 1809, la flotte anglaise lui avait enlevé les îles d'Ischia et de Procida. Quand il prépara une expédition contre la Sicile et qu'il donna l'ordre à ses troupes de s'embarquer, une seule division, celle du lieutenant général Cavaignac, obéit. L'opération fut manquée. Murat, s'imaginant que l'empereur avait donné des ordres secrets pour contrecarrer ses opérations, conçut contre lui une animosité amère. Il y eut de l'aigreur, plus que de l'aigreur même dans la correspondance qui s'échangea entre le cabinet des Tuileries et celui de Naples. La reine Caroline, dans cette lutte sourde, prit naturellement parti contre son mari qu'elle accusait de maladresse et d'impré-

voyance, et en tira prétexte pour s'immiscer de plus en plus dans les affaires. Mais la mésintelligence qui s'accentuait entre les deux époux fut la conséquence de tout cela, et le roi et la reine donnèrent à toute la ville de Naples le scandaleux spectacle de leurs désaccords conjugaux. Dans ces luttes de deux puissances, s'il est des ambitions qui trouvent leur avantage, il y a aussi des intérêts privés qui souffrent. La cour, dès lors, à l'exemple des souverains, se divisa; deux partis se formèrent, non seulement à la cour, mais dans le pays, et la marche régulière des affaires se ressentit péniblement d'un pareil état de choses.

Murat le voyait et en souffrait beaucoup. Il voyait aussi d'autres choses dont il ne souffrait pas moins, quelque habitude que sa femme lui eût donnée de ces sortes d'infortunes. Mais, si son cœur demeurait maintenant plus indifférent, sa dignité d'homme, sa majesté de roi en étaient profondément offensées. Parmi les Français qui avaient pris du service auprès de lui, lorsqu'il monta sur le trône de Naples, était le duc Paul de La Vauguyon. C'était un beau jeune homme, grand, mince, bien fait, ayant les manières élégantes des anciens grands seigneurs, ces manières qui plaisaient tant à Murat, et qu'il s'étudiait à prendre pour son propre compte. Ce duc de La Vauguyon était fils de l'ancien gouverneur du dauphin qui fut le roi Louis XVI. Murat l'avait nommé colonel-général de sa garde. La reine n'avait pas été longue à remarquer cet officier pour sa belle prestance et pour la distinction de ses manières plutôt que pour celle de son esprit : bien vite elle en avait fait son amant. Murat connut cette liaison de sa femme, qui, d'ailleurs, ne fut pas de longue durée; tout au moins, il la soupçonna.

Un jour que M. de La Vauguyon, madrigalisant

auprès de la reine, regardait avec elle le merveilleux panorama de ce golfe de Naples aux flots d'azur sillonnés en tous sens par les voiles blanches ou rouge brique des tartanes et des felouques, son valet de chambre vint lui dire que le roi le mandait sur-le-champ. Aussitôt il quitta la reine et s'engagea dans un escalier dérobé aboutissant à une galerie par laquelle il pouvait regagner son appartement. Justement à ce moment, Murat, arrivant par le fond de la galerie, se trouva devant lui. Il était pâle et tout agité. Avait-il été averti du tête-à-tête galant de la reine et du jeune duc, ou était-ce seulement un pressentiment de la trahison? On ne peut le savoir; toujours est-il qu'il s'élança sur le colonel-général de sa garde, le saisit d'une main crispée par le revers de sa redingote, et, les lèvres tremblantes, la voix altérée, il lui dit :

— D'où venez-vous, monsieur?

— Je ne puis le dire à Votre Majesté.

— Je veux le savoir! insista Murat avec rage.

La Vauguyon demeura muet.

— Eh bien! je le sais! ajouta le roi en frappant du pied.

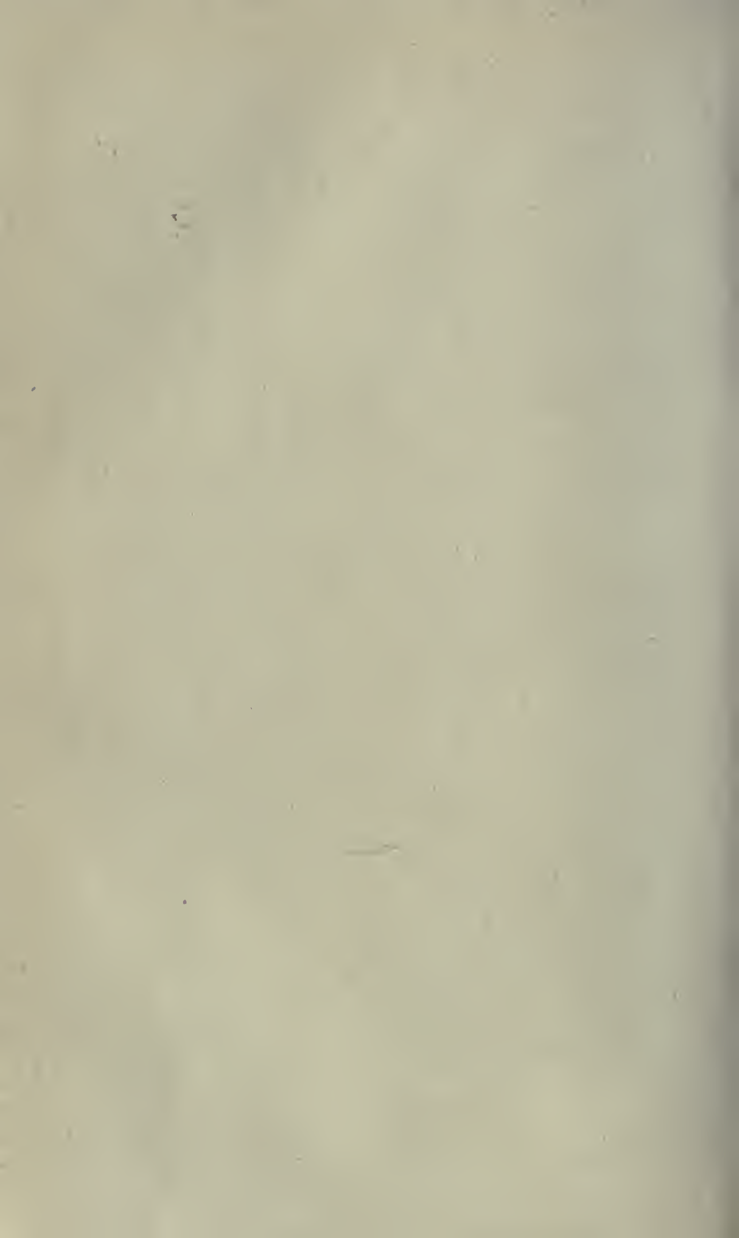
— Non, Sire, répondit La Vauguyon, vous ne le savez pas, et vous ne le saurez jamais.

Le silence du duc était louable, si sa conduite ne l'était pas; mais, puisqu'il voulait sauver l'*honneur* de sa maîtresse, il eût mieux fait de répondre autrement : un mensonge dans sa bouche, alors qu'il y en avait dans sa conduite, n'eût pas augmenté sa déloyauté. Ses réponses ne pouvaient que confirmer dans ses soupçons le mari outragé.

Le pauvre Murat eût étranglé de ses mains cet homme qui avait abusé de l'hospitalité généreuse qu'il lui donnait pour séduire sa femme, ou du moins pour



MARIE-LOUISE (1791-1847)
archiduchesse d'Autriche, impératrice des Français, tenant le roi de Rome (1811-1832), *dans ses bras, d'après le tableau de Gérard.*
(Galeries historiques de Versailles)



se laisser séduire par elle et devenir son amant. Le rôle de Joseph devant Mme Putiphar n'est pas facile à jouer et, outre le ridicule qui peut en résulter, il y avait ici à encourir la disgrâce de la vindicative souveraine; mais le devoir de la reconnaissance à l'égard de Murat devait obliger quand même M. de La Vauguyon à repousser les avances de la reine. Il avait eu le tort de ne pas le faire. Il y avait cependant une circonstance atténuante à sa faiblesse : au su et connu de tout le monde, il n'était ni le premier, ni le seul amant de Caroline. C'est sans doute ce que se dit Murat, car il lâcha la redingote du jeune homme, se frappa le front d'un geste de désespoir, et, faisant demi-tour, rentra dans son cabinet.

Racontant peu de temps après à Caroline la rencontre qu'il avait faite du roi, M. de La Vauguyon lui dit tous les remords qui l'avaient assiégé à ce moment; il lui dit qu'il avait réfléchi à ce qu'avait de révoltant sa conduite à l'égard de Murat dont il tenait tout · rang, honneurs, fortune, de Murat qu'il aimait, pour qui il aurait versé avec joie jusqu'à la dernière goutte de son sang, et, s'indignant de sa trahison, maintenant que le devoir l'avait emporté sur la faiblesse, le noble jeune homme fut révolté de voir que cette femme ne se rendait pas compte, elle, de l'odieux de sa conduite. « Elle ne comprit pas, a-t-il raconté plus tard, que le dramatique de cette scène était tout entier dans la perfidie dont elle et moi nous nous rendions coupables. » En effet, après le premier oubli du devoir, on glisse bien aisément sur la pente du déshonneur et du crime; il est bien difficile de fixer des bornes à sa propre faiblesse et de se dire : « Je n'irai pas plus loin. » L'aveuglement vous prend et l'on va jusqu'où il plaît à la femme, à la maîtresse de vous mener. Caroline, elle, n'essaya jamais de ré-

fréner ses passions : elle avait perdu tout sens moral et on la verra glisser dans le crime jusqu'au dernier échelon.

Quant au duc de La Vauguyon, un pareil cynisme chez sa maîtresse l'avait révolté. Il venait de prendre la résolution formelle de rompre avec elle lorsque Murat le disgracia et lui interdit le séjour de ses États.

Cette aventure ne contribua pas à faire renaître la bonne intelligence dans le ménage. La reine n'en profita pas pour rentrer un peu en elle-même et avoir enfin quelques procédés pour son mari : au contraire, elle et lui devinrent presque ennemis. Elle se moquait du reste d'une situation aussi tendue : il était fort indifférent à son cœur sec et égoïste de rendre Murat malheureux. D'ailleurs, si elle ne méritait aucune estime, son mari en méritait-il beaucoup ? Le pauvre homme n'avait pas de caractère : il avait fermé les yeux sur l'éclat de sa femme avec Junot, sur sa liaison avec Metternich... De quel droit se fâcherait-il maintenant pour son intrigue avec La Vauguyon? Et, en faisant ces réflexions, Caroline n'avait pas tout à fait tort. Elle connaissait toutes les lâchetés du cœur humain. Aussi haussa-t-elle les épaules et continua-t-elle à n'agir que suivant ses caprices : elle se dit seulement qu'il faudrait peut-être conserver un peu plus les apparences et les convenances aux yeux de sa cour

Elle ne tarda cependant pas, malgré ses belles résolutions, à causer à Naples un nouveau scandale. De celui-ci on parla bien plus que de la faveur et de la disgrâce du duc de La Vauguyon. Mais il faut savoir auparavant qu'on venait de voir arriver à Naples un gros homme, bien replet, bien remuant, à l'air satisfait, qui, aussitôt débarqué, était allé au palais du roi et en était sorti, après une longue station, avec

un air plus satisfait encore. Ce personnage n'était autre que M. Daure, l'ancien commissaire des guerres de la division Masséna pendant la guerre d'Italie de 1796-1797, l'ancien ordonnateur en chef de l'armée d'Égypte. Homme très brave, il avait accompagné le général Bonaparte quand il était allé visiter les soldats atteints de la peste dans les hôpitaux de Jaffa et il avait ainsi acquis des titres à la bienveillance de Napoleon.

Il était en outre très actif et plein de moyens. Mais, quoique issu d'une famille distinguée du Midi de la France et allié aux plus puissantes maisons de cette région, il avait pris, pendant la Révolution, des manières communes et un sans-façon qui, sans qu'il s'en doutât, lui firent beaucoup de tort dans sa carrière et dans le monde. Lors de la campagne d'Italie de 1796, ses excentricités étaient connues de toute l'armée. « Gros garçon, sans barbe, a écrit un officier qui l'a beaucoup connu à cette époque, très drôle, farceur dans toute la force du terme, il n'enviait rien à personne; très brave, plein d'esprit et de capacité, je ne puis me le rappeler sans croire l'entendre encore chanter, du plus grand sérieux, d'atroces obscénités, et je le vois encore, une nuit que nous étions réunis pour une partie de chasse, se promener dans sa chambre nu comme un ver et portant sur une de ses épaules un sac plein d'or [1] ». Le général Thiébault, qui donne ce portrait de M. Daure dans ses précieux et intéressants *Mémoires*, fait connaître aussi un trait du sans-gêne étonnant de ce personnage, à la même époque, en Italie: cet épisode se passa chez la comtesse de Papa-Fava, femme de mérite, et qui faisait régner chez elle une sévère étiquette. « Un soir qu'il

1. Général baron Thiébault, *Mémoires*, t. II, p. 35.

était ainsi que moi, raconte le général Thiébault, dans ce cercle, et que la conversation languissait un peu plus que de coutume, il se tourna tout à coup avec sa chaise, de manière à faire face en dehors, et, au moment où cette incongruité fixait sur lui tous les regards, il se mit à bâiller si fort qu'on l'aurait entendu de la rue; enfin, cet inconvenable bâillement terminé, il se leva; sans risquer un salut qu'on ne lui aurait pas rendu, sans avoir retourné sa chaise, il continua à bâiller de toutes ses forces à travers les antichambres, l'escalier et le vestibule d'entrée. Tout le monde resta confondu[1] ». Certes, il y avait de quoi. On eût dit que ce Daure avait juré de confondre ainsi toutes les personnes qui lui faisaient l'honneur de le recevoir en Italie. Voici un autre trait qui achèvera de faire connaître cet original, ou plutôt ce butor, qui ne reculait devant rien pour satisfaire ses goûts d'amusements extravagants et par trop *peuple ;* c'est encore le général Thiébault qui va le raconter : « Daure avait fait chez la princesse Chigi la facétie de conduire et de présenter en une fois, sans permission demandée, sans reprendre haleine et du plus grand sérieux, six personnes avec ce formulaire : « — Princesse, j'ai l'honneur de vous présenter M. A..., mon ami ; princesse, j'ai l'honneur de vous présenter M. B..., l'ami de mon ami. » Et enfin : « — Princesse, j'ai l'honneur de vous présenter M. F..., l'ami de l'ami, de l'ami, de l'ami de mon ami[2]. » On conçoit qu'après de pareilles inconvenances M. Daure devait être assez mal vu en Italie. Mais, quand il vint à Naples en 1811, son souvenir était oublié, tandis qu'en France son nom venait d'acquérir une fâcheuse célébrité dans de malheu-

1. Général baron Thiébault, *Mémoires*, t. II, p. 110.
2. *Ibid.*, p. 178.

reuses affaires d'argent qu'il avait faites étant payeur général. C'est même pour se faire oublier en France qu'il était venu auprès de Murat. Il avait pour le roi et la reine de chaudes recommandations qui le firent bien venir auprès des deux souverains. Son esprit enjoué et hardi plut à Caroline et, grâce à elle, il fut bientôt ministre de la guerre et de la marine du royaume. Il cumula cette fonction avec celle d'amant de la reine. Et cela, presque au lendemain de son arrivée à Naples, et sans mystère pour personne, si ce n'est pour le roi. Ce pauvre Murat, qui s'était aperçu de la liaison de sa femme avec M. de La Vauguyon, ne vit rien cette fois-ci. La laideur et l'obèse rotondité du ministre le mettaient d'ailleurs à l'abri de tout soupçon : mais le goût de ces sortes de femmes est quelque chose d'incompréhensible.

Lors de la faveur, pourtant si courte, du duc de La Vauguyon, la reine de Naples fit faire quelques travaux d'aménagement intérieur dans le palais. Le prétexte qu'elle en donnait à Murat, en femme bien avisée et qui pense à tout, était qu'avec les sentiments si mobiles de la population napolitaine, il était prudent de prendre quelques précautions pour s'assurer une retraite en cas de révolte du peuple, d'envahissement du palais et de danger imminent. Elle avait donc commandé à son architecte, M. Mazois, d'établir un couloir secret allant de son appartement à la grande galerie où se trouvaient des dégagements et des issues de tout côté. Ce couloir, pour être secret, devait être fort étroit et n'était destiné qu'à laisser passer une seule personne de front. Quand M. de La Vauguyon était appelé chez la reine, il y passait, lui qui était mince et souple comme un jonc, très facilement. Quand, plus tard, la reine voulut avoir avec son ministre de la guerre et de la marine des entretiens

particuliers sur la politique ou sur d'autres sujets moins abstraits et moins dénués de poésie, elle lui indiqua le passage secret afin qu'il pût, à toute heure de jour ou de nuit, se rendre à son appel sans déranger le personnel d'huissiers et de valets de pied, toujours prompts à causer de ce qui ne les regardait pas et à porter des jugements plus ou moins téméraires sur leurs maîtres. Elle lui donna donc la clef de la porte donnant sur la galerie. Or il advint que le soir même de ce jour, la reine eut le besoin ou simplement le désir de causer avec M. Daure. Elle le lui fit savoir. L'heure qu'elle avait fixée était passée depuis longtemps et M. Daure ne paraissait pas. Impatientée de ne pas le voir, elle se décida à l'aller trouver, prit une lampe et s'engagea dans le couloir secret. Elle y découvrit aussitôt l'explication du retard de M. Daure. Infiniment plus gros que M. de la Vauguyon, pour qui, seul, le corridor avait en réalité été construit, le ministre de la marine y était resté en détresse, échoué comme une vieille carcasse de navire entre deux rochers, ne pouvant ni avancer ni reculer. La situation était on ne peut plus ridicule. La reine de Naples aida son ministre à se dégager et parvint, au prix de beaucoup d'efforts, à le tirer de ce mauvais pas : elle l'emmena chez elle,

> ... et je laisse à juger
> De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines !

Mais l'architecte, M. Mazois, fut vertement tancé d'avoir construit un corridor secret ne pouvant donner passage à des amants de tout calibre.

Trahi par son ministre de la marine qu'il accablait de ses bienfaits, Murat crut bientôt s'apercevoir que la reine travaillait à le mettre mal avec l'empereur et le desservait de son mieux auprès de lui. Pourquoi,

d'un autre côté, cette intimité avec M. Daure ? Ce n'était pas de l'amour, le ministre était trop laid. Qu'était-ce donc alors? Le voile qui couvrait les yeux de Murat se déchira un peu et le malheureux put entrevoir, en partie, la profondeur de toutes les vilaines intrigues dont il se trouvait entouré : Caroline voulait se débarrasser de son mari, d'une manière ou d'une autre, et régner seule ! Daure n'était entre ses bras, entre ses mains, si l'on préfère, qu'un instrument, comme Junot jadis, comme Metternich... Ah ! c'était une femme bien pratique que la reine de Naples !

Dans cette extrémité, et convaincu que l'astuce et la ténacité de sa femme réussiraient, s'il n'y mettait bon ordre, à mener à bien cette machiavélique entreprise, Murat ne sut pas être énergique. Selon l'habitude des âmes faibles, il n'osa pas combattre en face la situation et extirper le mal dans sa racine. Il craignit, peut-être par un reste d'affection ou de respect, mais plus encore par faiblesse, d'attaquer le taureau par les cornes. Il prit un moyen détourné. Il fit un décret obligeant tous les Français à son service de se faire naturaliser sujets napolitains. Il se réservait de refuser les lettres de naturalisation aux quelques Français dont il voulait se débarrasser, et ces Français n'étaient autres que les amis de la reine : M. Daure, son amant; M. de Longchamps, le secrétaire de ses commandements; Mme de Longchamps, sa femme, dame du palais; M. de Montrond, le futur amant de la princesse Pauline, etc. Tous ces gens servaient trop activement les ambitions et les intrigues de la reine et semblaient trop les ennemis déclarés du roi pour que celui-ci pût les conserver. Mais il eut le tort de ne pas parler haut et ferme, de reculer devant une explication décisive avec sa femme, de ne pas

prendre vis-à-vis d'elle une mesure extrême (oh ! un simple internement dans un couvent, pas autre chose [1]), puisqu'elle l'y forçait, et de ne pas faire signifier purement et simplement un décret d'expulsion aux hommes perfides dont il était nécessaire qu'il se débarrassât. « Ce détour maladroit qui ne trompa personne, car on savait de reste dans quel but il agissait, avait de plus pour lui le grand mal de lui enlever parmi les Français tous ceux qui valaient quelque chose, aucun de ceux-là ne voulant consentir à devenir Napolitain [2] ».

Devant cette mesure, comprenant qu'eux seuls l'avaient provoquée et étaient visés par elle, les amis de la reine se décidèrent pour la plupart à partir. Ils voyaient que Murat était résolu à se débarrasser d'eux : ils craignirent qu'il n'eût recours à une mesure violente, d'autant plus qu'ils n'ignoraient pas que le préfet de police Maghella avait saisi des documents authentiques qui les compromettaient. Tous ceux-là, qui avaient, comme on dit vulgairement à Naples, *la coda di paglia*, c'est-à-dire qui se sentaient compromis, s'en allèrent au plus tôt.

Délivré de leur présence, Murat en était à chercher un biais pour permettre aux autres Français qu'il voulait garder de rester à Naples sans lettres de naturalisation, lorsqu'il lut dans le *Moniteur de l'Empire français* un décret fulminant de l'empereur lui rappelant que son royaume faisait partie intégrante de l'Empire français et qu'il en devait la conquête et la

1. Trois des nièces de Mazarin, la duchesse de Bouillon, la duchesse de Mazarin et la connétable Colonna n'avaient-elles pas jadis été enfermées dans des couvents par leurs maris, à qui elles en avaient fait moins cependant que Caroline à Murat ?
2. *Mémoires d'une inconnue*, p. 300.

possession au sang français. Ce décret était ainsi conçu :

« Considérant que le royaume de Naples fait partie du grand Empire; que le prince qui règne dans ce pays est sorti des rangs de l'armée française; qu'il a été élevé sur le trône par les efforts et le sang des Français, Napoléon déclare que les citoyens français sont de droit citoyens du royaume des Deux-Siciles. »

Murat fut navré de douleur en même temps que transporté de rage en recevant une aussi sanglante humiliation. Et cependant, pouvait-il donner à son beau-frère la franche explication de son malencontreux décret? Ah! le manque de caractère est une terrible chose et fait faire plus de sottises que la colère la plus emportée, qui n'est pourtant elle-même qu'une des formes nombreuses du manque de caractère.

Le roi qui était très impressionnable, comme le sont les natures faibles, devint malade. Il le fut presque autant qu'en 1808, lors de sa grande déception pour le trône d'Espagne. Mais ce qui envenimait ses plaies d'une façon douloureusement irritante, c'est que c'était sa femme la cause unique de tout cela. Ah! il est dur de recevoir des marques de haine, d'ingratitude, d'indifférence même, de celle dont on ne devrait attendre qu'amour, aide et consolation dans les épreuves de la vie! Et ces épreuves, il n'est rien au monde de plus cruel que de les devoir à sa femme. Les souffrances morales que causent les procédés méchants d'une épouse sont atroces. Oh! oui, Murat pouvait répéter avec saint Paul, lui qui avait étudié jadis la théologie au séminaire de Toulouse : *Inveni mulierem morte amariorem*, « j'ai trouvé ma femme plus amère que la mort! » Car cela ne faisait plus de doute pour l'infortuné Murat : non contente de se jouer

aussi effrontément qu'elle le faisait de la foi jurée, de la fidélité conjugale, la reine de Naples, de complicité avec M. Daure, son amant, avait osé écrire à l'empereur pour lui demander d'ôter la couronne à son mari et de la donner à elle, Caroline : Murat n'aurait plus été, comme Baciocchi à Florence, que le premier sujet de la reine. Cette lettre et plusieurs autres, Murat les avait entre les mains. Son préfet de police, M. Maghella, les avait surprises et enlevées, les lui avait remises et la place de ministre de la police avait été la récompense de sa clairvoyance et de sa fidélité. Quand la reine l'apprit, elle dit avec un étonnant sang-froid à Mme Cavaignac, en ce moment auprès d'elle : « Eh bien! voilà Maghella ministre, nous serons tous pendus ! [1] »

En vérité ces vers de Racine semblent être faits pour Caroline : n'est-elle pas en effet une

> de ces femmes hardies
> Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
> Ont su se faire un front qui ne rougit jamais?

Toutes ces infamies mettaient Murat hors de lui. Son état de souffrance s'aggrava. Il alla, sur l'avis de ses médecins, à Capo-di-Monte pour changer d'air, mais il ne parvenait ni à se calmer ni à changer le cours de ses tristes pensées. « Être trahi ainsi par ma femme! par tout ce monde que j'ai couvert de bienfaits! Oh! disait-il, il y a de quoi en devenir fou! » Et, en effet, on craignit qu'il ne le devînt : il eut une fièvre ardente, un accès de fièvre chaude, et M. Méneval a raconté avoir entendu dire à la reine qu'elle avait gardé son mari pendant deux jours dans un état de séquestration absolue, de peur que quelqu'un

1. *Mémoires d'une inconnue*, p. 275.

ne vît l'état d'égarement dans lequel il était tombé [1]. Triste exemple de ce que peuvent devenir ces ménages désorganisés où règnent le désordre et les passions vicieuses au lieu du devoir et de l'honneur, sans lesquels tout finit par sombrer misérablement.

C'est une chose inconcevable que l'oubli, parfois volontaire, qu'on a fait dans les ouvrages les plus sérieux, de la trahison de la reine Caroline envers son mari en cette grave affaire de la naturalisation. Il est cependant difficile de croire que leurs auteurs ne l'aient pas connue. On n'en a parlé que comme d'un acte de mauvaise humeur causé par l'ordre que reçut Murat d'envoyer un contingent de troupes napolitaines se joindre à l'armée française, et aussi par le refus de Napoléon de rappeler de préférence les troupes françaises qui tenaient garnison dans le royaume de Naples. La vérité, la seule, c'était le désir de Murat de couper court aux intrigues et à la conduite inavouables de la reine en se débarrassant de ses complices. On ne peut lui reprocher que le moyen qu'il employa pour y arriver. C'était jusqu'à présent comme un parti pris de garder à Caroline le secret de ses noirceurs et de ses infamies ; on ne lui reprochait guère que sa trahison de 1814 et il est même tel ouvrage [2] qui avait pour ce crime une indulgence excessive. Parmi les hommes qui ont écrit l'histoire de ces événements et ont tout mis, en bloc, à la charge de Murat, il s'est justement trouvé ceux qui, comme Méneval par exemple, savaient parfaitement que tout cela n'était pas. Des écrivains moutonniers, mal instruits, peut-être aussi dans un intérêt de dynastie ou une préférence de parti, ou même

1. Méneval, *Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon Ier*, t. II, p. 469.
2. Les *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier.*

encore par suite de ce don quichottisme qui fait qu'on ne veut pas dire de mal d'une femme quand elle le mérite, ont essayé de faire de Caroline et de ses sœurs, de Joséphine et d'Hortense, des modèles de toutes les vertus; ils ont répété ce que les serviteurs dévoués de Napoléon et de sa famille avaient dit pour disculper Caroline. Ah! il y a beau temps que Juvénal a stigmatisé dans un vers fameux les Carolines de son temps qui étaient nombreuses à Rome alors, comme elles l'étaient en France au commencement de ce siècle, comme elles le sont encore à sa fin, comme elles le seront toujours et partout :

Fortem animum prœstant rebus quas turpiter audent

vers qu'on a traduit ainsi :

Lâches pour la vertu, mais braves pour le crime

et Murat a été traité de fou et de sot, tandis qu'on ne pouvait lui reprocher, avant 1813 et 1814, qu'une faiblesse à la vérité si grande qu'elle en était devenue lourdement coupable.

Cependant quelques Français, le docteur Péborde, ami du roi, le docteur Andral[1], ami de la reine, tous deux malgré cela disant du mal de leurs souverains en les servant, s'entremirent auprès de Joachim pour le calmer. Le roi ne voulait rien entendre. Il ne parlait que d'exiler la reine à Castellamare : il eût mieux fait de le faire et de n'en point parler. Enfin M. Baudus, gouverneur du prince Achille, finit par le ramener au calme et lui persuada de faire appeler la reine afin de s'expliquer une bonne fois avec elle, cette situation ne pouvant se prolonger davantage. Murat y consentit.

La reine Caroline, qui voyait toutes ses intrigues

1. Père de M. Andral qui s'est illustré comme jurisconsulte.

découvertes, essaya de passer pour une victime : elle pleura beaucoup, ce qui était plus habile que de chercher tout d'abord à expliquer ce qui était si flagrant; elle nia ensuite tout ce qu'elle put, rejeta sur la perfidie de ses ennemis et d'intrigants qui surprenaient sa signature, les pièces authentiques signées d'elle qu'on lui mit sous les yeux : est-ce qu'elle avait le temps de lire tout ce qu'on lui faisait signer? de prendre connaissance des pétitions pour lesquelles on lui soumettait une solution? C'est de cette façon, bien évidemment, qu'on était parvenu à lui dérober ces signatures dont le roi maintenant faisait tant de bruit. En vérité, tout cela se réduisait à bien peu de chose, un peu d'inattention de sa part, voilà tout, et Murat avait eu bien tort de se fâcher. Mais voilà bien comme sont les hommes : ils ne sont jamais contents!

Les femmes ont un talent incroyable pour se disculper lorsqu'elles sont prises en faute, et elles savent user du mensonge, du vil mensonge, avec un art infini. Caroline, sur ce point, était de première force. Elle joua si bien la comédie que Murat, qui, dans sa faiblesse pour sa femme, ne demandait peut-être qu'à être désabusé, le fut à peu près. D'ailleurs, que voulait-il, lui? Le bien de sa femme avant tout, car, en dépit de ses vilenies, il l'aimait toujours, et elle n'avait pas l'air de s'en douter; puis le bien de ses enfants, un passé à la fois honorable et glorieux à leur laisser, de façon à bien préparer leur avenir. Sur ce terrain, M. Baudus crut devoir prendre la parole et il fit comprendre aux deux époux qu'ils devaient se réconcilier, ne plus penser à cet incident et reprendre la vie calme et digne qui convenait à leur rang. On écouta M. Baudus et, de part et d'autre, on oublia, ou l'on fit semblant d'oublier.

C'est en suite de cette réconciliation que la reine de Naples alla à Paris, envoyée par Murat, pour faire sa paix avec l'empereur. Cela ne lui fut pas difficile, elle en avait vu bien d'autres! Aussi, connaissant son frère à merveille, sachant combien il était bon et faible pour les siens, rejetant d'ailleurs tous les torts sur son mari et se faisant, par bonté d'âme et en sa qualité d'épouse modèle et de femme supérieure, l'avocat de ce fou de Murat auprès de l'empereur, elle obtint le pardon et l'oubli. Chez Napoléon, pardon et oubli étaient toujours sincères.

Caroline n'avait pu venir à Paris pour le baptême du roi de Rome. Elle avait été la seconde marraine du fils de Napoléon, la première étant Madame Mère. La reine Hortense l'avait représentée à la cérémonie. Pour faire oublier à l'empereur les torts qu'elle avait eus envers lui, la reine de Naples fit présent au roi de Rome d'une petite calèche en forme de conque et traînée par deux jeunes daims que Franconi, le fameux directeur du cirque, avait dressés; et les Parisiens pouvaient voir, les jours de beau temps, à travers les grilles aux fers de lance dorés, cette voiture quasi mythologique passer dans les allées du jardin des Tuileries avec ce petit enfant, espoir du grand Empire.

C'est en quittant Paris, à la suite de ce voyage, que la reine de Naples, le dernier jour où elle alla à la cour, laissa tomber de ses lèvres ces mots qu'on recueillit : « On ne règne bien qu'à Naples[1] ! » Elle ne trouvait pas, en effet, à Paris, que l'empressement adulateur fût aussi grand et aussi expansif qu'en Italie, que les échines y fussent aussi souples, et pourtant!... Mais elle ne jugeait les hommes que

1. M[lle] AVRILLON *Mémoires*, t. I, p. 355.

d'après ceux qu'elle voyait à la cour, que d'après leurs paroles et leurs protestations de dévouement, que d'après leur platitude et leur bassesse. Elle eût pourtant dû savoir par elle-même, qui prodiguait les flatteries à l'empereur, le cas à faire de tout cela. Mais l'avenir devait bientôt l'éclairer sur la valeur des dévouements napolitains.

CHAPITRE IV

Calculs machiavéliques de Caroline. — Murat abandonne les débris de l'armée à Posen. — Explication de sa conduite : lettre de Caroline. — Inconduite de la reine. — Colère de Murat. — Murat trahit ! — *Défiance et malice.* — Mme Récamier à Naples. — Accueil flatteur qui lui est fait par le roi et la reine. — Choses politiques. — Influence de la reine Caroline sur son mari. — M. de Metternich reconnaissant.— Honorable démarche du maréchal Pérignon. — Mme Récamier assiste à une scène dramatique : cynisme de la reine. — Indignation de Napoléon en apprenant la trahison de Murat : il en accuse sa sœur. — Caroline règne. — Lettre à Mme Récamier. — Retour de Napoléon de l'île d'Elbe. — Madame Mère et Pauline à Naples. — Précipitation irréfléchie et coupable de Murat : il perd tout. — Murat en France. — La reine Caroline organise la défense. — Prisonnière des Anglais, elle est conduite à Trieste. — Mort de Murat : singulière coïncidence. — Vie de la comtesse de Lipona en exil : elle se remarie. — Mme Récamier vient la voir à Trieste. — La comtesse de Lipona à Paris en 1838. — Sa mort.

La reine de Naples, qui croyait qu'elle trouverait des dévouements, si jamais elle en avait besoin, se faisait de naïves illusions. Elle aurait dû penser que les hommes sont aussi durs envers ceux qui sont dans le malheur, que plats devant les puissants. Elle-même, était-elle autrement? En voici une preuve bien frappante :

Après avoir arrangé ses affaires avec l'empereur, elle était retournée dans ses États, lorsque Lucien,

qui était à Londres et qui venait de perdre une somme de trois cent mille francs dans la faillite d'un certain Le Mazurier, banquier à Londres, voulut faire argent d'une collection de diamants qu'il avait déposés chez Torlonia, le fameux banquier romain. Il chargea M. Boyer, neveu de sa première femme, d'aller les prendre à Rome. M. Boyer vint donc débarquer à Naples. Il se proposait d'aller présenter ses devoirs à la reine, lorsque celle-ci, qui avait appris son arrivée, ne voulut pas le voir dans la crainte de déplaire à l'empereur. Il venait de Londres, et elle le traita comme s'il venait de la Mecque : elle lui imposa une quarantaine! C'est que Napoléon pouvait se fâcher s'il apprenait qu'elle faisait accueil à un parent de Lucien, de Lucien avec qui il était brouillé ! Elle réfléchissait donc sur ce qu'elle avait à faire en cette embarrassante conjoncture, et, tandis qu'elle réfléchissait, le malheureux Boyer était enfermé au lazaret. Il y resta plusieurs jours, la reine ne terminant pas ses réflexions. Enfin, comme cette situation odieuse commençait à tourner au ridicule, Caroline se décida, non pas à le laisser aller, mais à le faire conduire à l'auberge, et cela sous l'escorte de deux sergents de ville!

M. Boyer était plus qu'étonné d'une hospitalité si peu écossaise et si peu corse, lorsque Murat, qui était absent de Naples, arriva dans sa capitale. En apprenant qu'un parent de son beau-frère était traité comme un malfaiteur, il fut indigné. Il courut lui-même à l'auberge, fit des excuses à M. Boyer, et lui donna toute facilité pour se rendre à Rome et accomplir sa mission. Mais Caroline, qui avait craint de déplaire à l'empereur en recevant un parent de Lucien, alors dans la disgrâce de son frère, n'avait-elle pas fait exactement ce que Pauline avait fait de

son côté en ne voulant pas, à Turin, recevoir Lucien lui-même?

Oh! quelle admirable chose que cette indépendance du cœur et cette dépendance du caractère!

La paix était faite entre les deux beaux-frères lorsque, au mois de mai 1812, Napoléon appela le roi de Naples à la Grande Armée, pour lui confier le commandement de toute sa cavalerie dans la campagne qui allait s'ouvrir. Caroline était enchantée du départ de son mari pour la guerre de Russie; pendant son absence, elle serait régente, elle régnerait sans contrôle et régner n'était-ce pas le bonheur? Peut-être aussi avait-elle la pensée — je n'ai pas dit l'espérance — qu'un boulet, une balle ennemie... Murat était si imprudent! La chose était prévue par le Statut constitutionnel du royaume, et c'est elle, dans ce cas, qui monterait sur le trône. Pourquoi n'aurait-elle pas tablé sur la mort de son mari, comme elle avait tablé sur la mort de son frère?

Tandis que le roi de Naples était en Russie, la reine régente, qui, il n'y avait pas si longtemps, disait aux Tuileries : « On ne règne bien qu'à Naples », était au comble du bonheur : elle y régnait, et sans partage, et à sa guise. Elle signait des décrets, accordait ou refusait des grâces, faisait des nominations; elle présidait aussi le conseil de ses ministres, mais, femme malgré tout, elle passait d'un sujet sérieux à un sujet frivole avec une facilité étonnante et parlait bals et chiffons avec autant d'aisance que de nouvelles mesures à prendre pour assurer le blocus continental. Un jour, tandis qu'elle présidait ainsi son Conseil, une dame du palais vient la prévenir qu'une « première » de chez Leroy, le grand couturier de Paris, est arrivée par courrier extraordinaire, convoyant une grande caisse de modes. La reine aussitôt, vu la

gravité de la circonstance, ordonne d'introduire la « première » et d'apporter la caisse au Conseil. On l'ouvre devant les ministres, on déballe robes et chapeaux[1], on déploie des manteaux, on ouvre des ombrelles... Et les ministres de tout admirer, sans oublier les rares facultés d'une reine qui sait mener de front les plus hautes spéculations de la politique et les plus délicates élégances d'une femme de goût.

On sait les désastres de la campagne de Russie. On sait que Napoléon, à la fin de la retraite, quitta les débris de l'armée pour rentrer en toute hâte à Paris. La conspiration avortée du général Malet lui donnait des inquiétudes sur la solidité de l'édifice qu'il avait construit ; sa présence dans sa capitale était nécessaire pour rassurer ses peuples, se rassurer lui-même et créer de nouvelles armées. Il confia, en partant, le commandement en chef à son beau-frère. Mais Murat reçut vers ce temps des lettres alarmantes de sa femme, qui le mandait à Naples ; une flotte anglaise, disait-elle, était en vue des côtes et elle craignait un débarquement. Et puis, d'autres lettres lui annonçaient divers actes d'indépendance de la reine, plus affamée que jamais de pouvoir et de plaisirs. Fort inquiet comme roi et comme mari, Murat annonça le 16 janvier 1813 au prince de Wagram, major général, et à M. Daru, intendant général, sa volonté de partir pour Naples. On le supplia de rester. Il ne voulut entendre à rien. Sa jalousie, ses craintes étaient cette fois excitées trop vivement et il partit, laissant le commandement au prince Eugène.

Napoléon fut furieux en apprenant cet abandon de

1. « Les six chapeaux commandés le 6 juillet 1812 par la reine Caroline doteraient une rosière. Deux valent 450 francs, deux 275, deux 120. » (Henri Bouchot, *La Toilette à la cour de Napoléon*, p. 24.)

son poste par son beau-frère, et le *Moniteur* du 8 février 1813 contient une note humiliante pour l'amour-propre du roi de Naples. En même temps, l'empereur écrivait à sa sœur Caroline : « Le roi de Naples a quitté l'armée. Votre mari est très brave sur le champ de bataille, mais il est plus faible qu'une femme ou qu'un moine quand il ne voit pas l'ennemi. Il n'a aucun courage moral. » Caroline le savait bien ; elle savait bien aussi qu'elle n'était pas étrangère à cet état d'âme de son mari, et elle en abusait ; elle savait en outre qu'elle était cause du retour de Murat et elle se doutait bien aussi, mais n'avait garde d'en parler à l'empereur — ce qui eût contribué à excuser la coupable conduite de son mari — qu'il y avait d'autres motifs qui avaient dû peser d'un certain poids dans sa décision lorsqu'il quitta l'armée. « Une chose que je puis certifier parce que les preuves en sont dans mes mains, a dit la duchesse d'Abrantès, c'est qu'une conspiration formée dans son plus intime intérieur a été l'unique cause des premières fautes de Murat. C'est une intrigue, très habilement formée d'ailleurs, qui le fit partir aussi précipitamment de Posen[1] ». Le lecteur connaît la première de ces intrigues ; la lumière n'a jamais été faite sur la seconde ; mais on sait que la reine avait écrit à Murat qu'une flotte anglaise était en vue des côtes et qu'un débarquement paraissait imminent. Caroline se doutait bien que ce cri d'alarme ferait accourir Murat à la défense de son royaume, et elle se flattait, lorsqu'elle le tiendrait, à Naples, sous sa domination, de lui faire faire tout ce qu'elle voudrait. Il n'existe aucun document, cela se conçoit, sur cette partie mystérieuse et intime de la vie des Murat ; on ne peut que se livrer à des conjectures. Mais voici ce

1. Duchesse d'Abrantès. *Mémoires*, t. IX, p. 455.

qui semble ressortir du silence, des réticences et des falsifications voulues des mémorialistes, quand on connaît le caractère du roi et de la reine de Naples et la marche des événements. La reine Caroline, ayant appris comme tout le monde, par le 29e bulletin, la perte de l'armée de Russie, pensa que l'empereur ne se relèverait pas d'un coup si désastreux et que la France allait succomber avec lui. Oublieuse de son frère et de sa patrie, comme elle l'avait été de ses devoirs de femme, elle ne pensa qu'à sauver sa couronne du naufrage général qu'elle prévoyait. Pour cela, elle avait noué des négociations avec l'Autriche et avec l'Angleterre, comptant sur la reconnaissance de ces deux nations pour l'appui qu'elle leur donnerait. Il était naïf de sa part, cependant, d'espérer trouver de la reconnaissance chez des nations, alors qu'on en trouve si rarement chez les hommes, et qu'elle-même s'affranchissait si cavalièrement de ce sentiment à l'égard de son frère.

Mais Caroline, qui avait entamé des négociations, ne tarda pas à apprendre que les puissances ne voulaient traiter qu'avec Murat. Elle avait espéré, en traitant elle-même, évincer son mari du trône et garder toute seule la couronne. Devant la décision du comte de Mier, ministre d'Autriche à Naples, et de lord Bentinck, commandant les forces anglaises de la Méditerranée, Caroline avait dû se résigner à partager encore le trône avec Murat. C'est alors qu'elle lui avait écrit en Pologne une lettre conçue de telle façon qu'elle devait déterminer son retour. Cet épisode ne rappelle-t-il pas la lettre que M. de la Valette avait écrite au mois de décembre 1808 à Napoléon, en Espagne, justement à propos d'intrigues de Caroline, lettre qui avait déterminé le retour immédiat de l'empereur à Paris?

En même temps qu'il recevait les dépêches de la reine lui faisant craindre un débarquement sur les côtes de son royaume, Murat, on l'a vu, avait reçu d'autres lettres le renseignant sur la conduite privée de sa femme pendant son absence. Il avait perdu la tête et était parti aussitôt sans vouloir écouter les observations de Daru et de Berthier.

En arrivant dans ses États, Murat ne descendit pas à Naples. Il alla à Caserte où se trouvaient alors la reine et ses enfants. Caroline se plaisait à espérer que son mari ne savait rien de son inconduite pendant son absence. Mais le roi, qui maintenant était rassuré sur le compte des Anglais, ne l'était pas sur son honneur de mari. Son entrevue avec la reine fut d'abord contrainte et plus que froide. Elle ne tarda pas à devenir orageuse; des scènes violentes éclatèrent et, le jour même, Joachim destitua et renvoya de la cour plus d'un haut fonctionnaire dont l'attachement à la reine était connu. La colère, cette fois, lui tint lieu de caractère. Des révocations semblables suivirent pendant tout le mois. Le malheureux Murat se sentait dans une atmosphère de perfidie et de trahison au milieu de laquelle il ne pouvait retrouver le calme habituel de sa bonne et franche nature. Il était devenu défiant et ombrageux. Il entrevoyait que sa femme avait voulu traiter seule avec les Anglais pour avoir, à son exclusion, la couronne de Naples, mais considérablement agrandie, comme prix de son infamie envers la France, envers son frère et envers son mari. Il le lui reprocha. Et, comme Caroline lui répondait, avec toute l'aigreur qui se mêle ordinairement aux discussions domestiques, que, dans ce cas, elle n'aurait pas eu la naïveté de le faire revenir de Russie, il répondait, lui — ce qui était vrai — qu'elle ne l'avait rappelé que parce que les An-

glais n'avaient pas voulu traiter avec elle, mais avec lui seul. Le malheureux était trompé par tout le monde, mais ne se trompait pas. Aussi était-il plongé dans une amère tristesse par suite de ces scènes et de tous les combats de son âme, dans l'ordre intime comme dans les choses de la politique ; il ne parvenait pas à se ressaisir, tant il est vrai que lorsqu'on a fait des concessions au strict devoir, on se trouve pris dans un engrenage qui force à en faire de nouvelles, — situation, dont on ne peut, même moralement, se dégager sans un violent effort de volonté et de caractère.

Les calculs de Caroline n'avaient pas été justes. Dans son esprit, étroit malgré la grandeur de ses ambitions, étroit parce qu'il était égoïste, et qu'elle jugeait les autres d'après ce qu'elle était elle-même, elle n'avait su apprécier ni les ressources morales et matérielles que la France possédait encore, ni le génie indomptable de son frère. Napoléon sut faire sortir de terre une nouvelle Grande Armée et arracher encore, à Lutzen, à Bautzen, de nouvelles faveurs à la Fortune. Ces victoires déconcertèrent Caroline : est-ce que Napoléon allait encore cette fois triompher de la coalition ? Est-ce que, décidément, il était le plus fort ? En ce cas, il fallait l'aider et, comme il semblait se passer fort bien, avec ses héroïques conscrits, du concours des Napolitains, il fallait le lui offrir. Cette lâche politique était celle de Caroline, et, à la honte de la race humaine, c'est celle qui est le plus répandue non seulement dans les chancelleries, mais dans les partis qui divisent les nations et dans les choses qui divisent les hommes dans les partis. La reine de Naples, qui savait par expérience que la bonté inépuisable de son frère pardonnait tout aux membres de sa famille, s'entremit auprès de lui. Elle

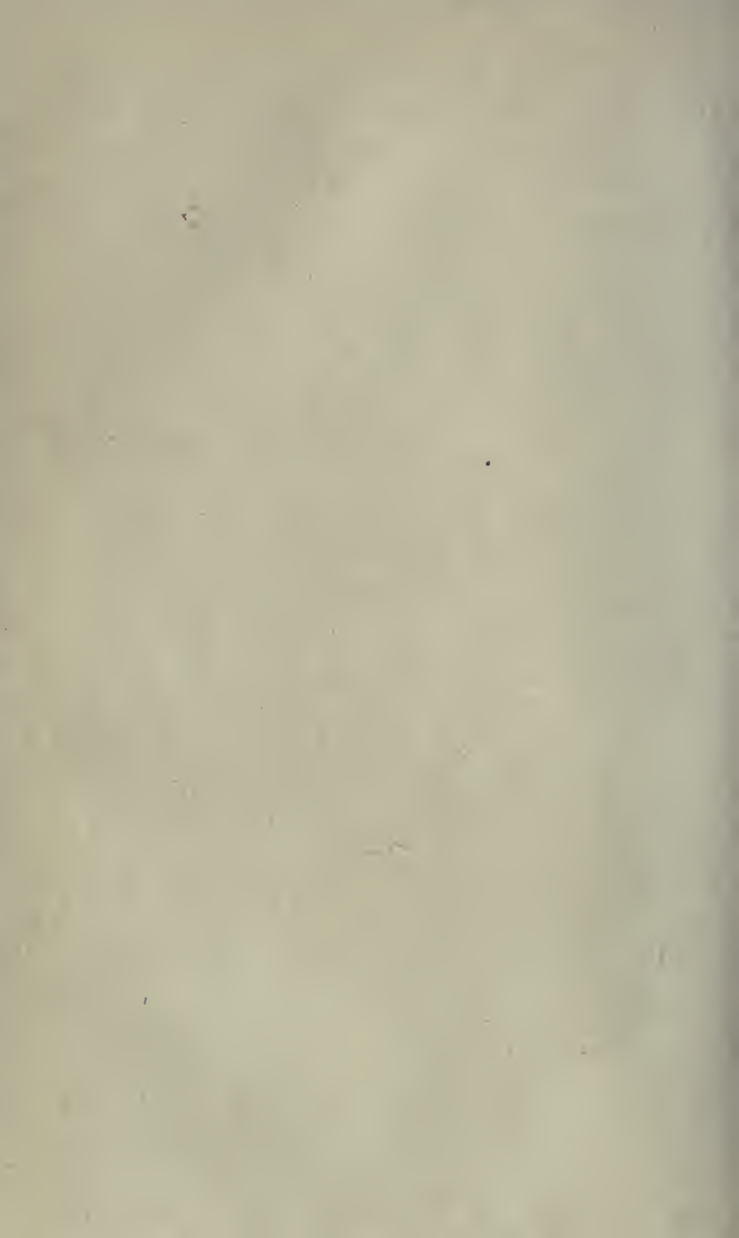
lui fit valoir que la présence de Murat serait indispensable à la Grande Armée, que lui seul, dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait, était capable, par son audace et sa réputation colossale, d'entraîner de jeunes cavaliers inexpérimentés dans les charges à fond qui décidaient une victoire. Comme elle s'y attendait, Napoléon céda et appela près de lui son beau-frère. Murat quitta Naples aussitôt et rejoignit Napoléon à Dresde, le 17 août.

Mais la fortune avait cessé de sourire à Napoléon. Les défaites de ses lieutenants à la Katzbach, à Gross-Beeren, à Dennewitz, à Kulm, préludèrent à la désastreuse bataille de Leipzig. Cinq jours après cette défaite, en sortant de la tente de l'empereur à qui il n'avait certes pas dit ce qu'il méditait, Murat alla au camp des Alliés et se fit conduire auprès du général comte de Mier, ancien ambassadeur d'Autriche à Naples et ami de la prévoyante reine Caroline. Cette fois, Murat trahissait. Les leçons de sa femme avaient enfin fait leur œuvre dissolvante : il était devenu digne d'elle.

Considérant désormais les affaires de Napoléon comme irrémédiablement perdues, il était allé demander au comte de Mier ses propositions. Celui-ci parlait au nom de l'empereur d'Autriche, mais ne parlait-il pas aussi au nom de la reine de Naples? C'est possible ; en tout cas, Murat reprit avec lui les négociations entamées précédemment et se montra disposé à entrer dans les vues de la coalition. Après avoir ainsi préparé l'avenir, après avoir sauvé momentanément sa couronne, mais perdu définitivement l'honneur, il rentra au camp français, prit congé de l'empereur en lui disant que sa présence à l'armée ne servait à rien pendant la retraite, qu'elle serait plus utile à Naples pour recruter des soldats et



La Mode et les Mœurs sous le I[er] Empire : Le Colin-Maillard assis, *jeu de société, d'après l'estampe de Schenker dans le recueil* Le Bon Genre.



organiser la défense — et il partit pour Naples.

Napoléon connut vraisemblablement l'entrevue que Murat avait eue au camp autrichien avec le comte de Mier, car « le ministre de la police reçut, par un courrier expédié en toute hâte, l'ordre, si le roi Murat se présentait aux portes de Paris, de le faire arrêter et de l'enfermer à Vincennes[1] ». Murat, se doutant que sa sortie du camp français et son retour n'avaient point passés inaperçus, se doutant aussi que l'empereur pourrait prendre à son égard des mesures de rigueur, ne pénétra point sur le territoire français et rentra en Italie en traversant la Suisse.

Il passa par Milan. Le duc de La Vauguyon, qu'il avait chassé du royaume de Naples, y vivait dans la retraite. Oubliant le passé, Murat l'envoya chercher. L'ancien colonel-général de sa garde parla d'un plan de régénération de l'Italie, réunie sous le sceptre unique de Murat, plan qui séduisit beaucoup le roi de Naples. Le comte de Mier lui avait, au nom de l'empereur d'Autriche, garanti la possession de ses États, au prix de son honneur ; il pensait qu'au milieu du bouleversement général qui se préparait il pourrait agrandir le royaume dont il était sûr maintenant de ne pas être dépouillé. Il se réconcilia tout à fait avec M. de La Vauguyon, agréa ses services et l'envoya à Rome prendre le commandement d'une division napolitaine qui devait y arriver en ce moment : sa mission était de s'emparer des États de l'Eglise. En passant par Bologne, M. de La Vauguyon rencontra Fouché, duc d'Otrante, qui, par ses belles paroles, lui laissa croire qu'il rêvait lui aussi la régénération de l'Italie et que Murat était le bras auquel était réservé l'honneur de mener cette œuvre à bonne

1. Pasquier, *Mémoires*, t. II, p. 97.

fin. Le général Pino, de l'armée lombarde, qui était présent, offrit alors à M. de La Vauguyon de lui remettre la place de Mantoue, qu'il commandait, pour qu'il en prît possession au nom du roi de Naples. M. de La Vauguyon voulut d'abord en référer à Murat. Mais Murat ne fit aucune réponse. Il était rentré dans sa capitale : la reine attendait, avant de se prononcer, que des événements décisifs se fussent accomplis en France et Murat était retombé plus que jamais sous la domination de sa femme. N'était-il pas maintenant devenu son complice? Caroline, en effet, fut dès lors l'inspiratrice, la seule, — et combien mauvaise ! — de la politique du royaume de Naples. Considérant déjà l'empereur comme abattu[1], comptant sur ses amis M. de Mier et M. de Metternich, par conséquent sur la protection de l'Autriche, la reine Caroline, calme et paisible, escomptant d'avance l'écrasement de la France, espérait profiter, elle aussi, de la victoire de l'Autriche et des Alliés.

Pendant qu'elle rêvait à ces odieuses combinaisons, la vie mondaine suivait son cours ordinaire à Naples. On dansait comme si la paix était assurée ; on jouait la comédie. N'en faisait-on pas autant à Paris? La reine Caroline ne dédaignait pas de prendre un rôle dans les pièces qu'on jouait sur le théâtre de son palais, tout en tenant les fils de quelques scènes de la grande tragédie, bien autrement intéressante, qui

1. Le chancelier Pasquier dit qu'il faut supposer que ni Murat ni sa femme n'ont prévu la chute complète de Napoléon : « Ils savaient les propositions de Francfort et ils ont pu croire que le parti qu'ils prenaient aurait seulement pour conséquence de le forcer à accepter ces propositions, à se contenter d'être empereur des Français avec le Rhin, les Alpes et les Pyrénées pour limites de son Empire. Quoiqu'il en puisse être, l'histoire dira qu'ils ont, plus que personne, contribué dans ce dernier moment, à la ruine entière de Napoléon. » (PASQUIER, *Mémoires*, t. II, p. 137.)

se donnait en France. Elle joua *Défiance et Malice*, en trouvant peut-être quelque analogie entre ce titre et sa situation vis-à-vis de Napoléon. Le général Lamarque jouait avec elle. Tous deux se signalèrent par leur extrême médiocrité comme acteurs. Mais la reine se montrait aimable pour le général et c'est sans doute pour cela que Lamarque est d'une excessive indulgence pour Caroline et fait d'elle, dans ses *Mémoires*, un éloge qu'elle ne mérite sous aucun rapport.

Une autre personne qui eut aussi et de tout temps, une indulgence excessive pour Caroline, sans doute parce que Napoléon n'en eut pas assez pour elle-même, Mme Récamier, était venue à Naples dans les premiers jours du mois de décembre de cette triste année 1813. Prévenus de son arrivée par M. de Rohan-Chabot, le roi et la reine lui firent un accueil on ne peut plus flatteur. A peine était-elle installée à l'hôtel de l'Europe, sur le quai de la Chiaja, dans l'appartement que M. de Chabot lui avait fait préparer, qu'un page de la reine se présentait, porteur, pour elle, d'une superbe corbeille de fleurs et de fruits ; il était chargé, en outre, de lui exprimer les compliments de Leurs Majestés, ainsi que leur désir de voir au plus tôt la charmante voyageuse. Mme Récamier fut d'autant plus sensible à ces gracieuses attentions qu'elle ne connaissait que fort peu la reine de Naples. On a vu plus haut à quoi s'étaient bornés leurs rapports. Aussi, pour répondre à cette bienveillance toute cordiale, se rendit-elle dès le lendemain au palais.

Le roi et la reine lui firent l'accueil le plus empressé et la comblèrent — c'est le mot — de témoignages de confiance et de sympathie. Mme Murat, si hautaine, la reçut presque en égale. Elle lui exprima ses regrets de la rigueur de son frère Napoléon envers elle et son

extrême désir de la lui faire oublier en lui demandant de rester à Naples jusqu'à ce que le séjour à Paris lui fût enfin permis. Il n'y avait sortes d'attentions qu'elle n'eût pour cette femme célèbre ; elle l'enveloppait, littéralement, d'un réseau de gracieusetés. Elle avait appris de son frère l'art de séduire les personnes qu'elle désirait s'attacher, et, quand elle le voulait, elle devenait véritablement charmante. La nièce de Mme Récamier, Mme Lenormant, qui a publié les *Souvenirs et Correspondance* de son illustre tante, a dit avec une nuance d'orgueil que la reine de Naples la faisait toujours passer devant ses dames. « Un jour, à Portici, a-t-elle raconté, on se rendait du salon dans une galerie ; la reine ayant ouvert la marche, Mme Récamier voulut réparer en cette occasion les blessures que tant de petites humiliations précédentes avaient faites : elle se retira en arrière pour laisser passer ces dames devant elle. Celles-ci se disposaient à le faire assez arrogamment, quand Mme Murat, se retournant et s'apercevant du manège, lança à ces malheureuses dames un regard foudroyant et leur dit d'une voix brève : « Et madame Récamier ? »[1].

M. de Rohan-Chabot, venu de Rome à Naples peu de jours avant Mme Récamier, avait été reçu par le roi et la reine avec tous les égards dus à ce nom illustre de la vieille France. Il paraît que ses avantages extérieurs « lui valurent d'être particulièrement remarqué par la reine[2] », mais les sentiments religieux de M. de Rohan-Chabot ne lui permirent pas de répondre aux sentiments profanes de la reine, qui dut être profondément étonnée de trouver un homme et

1. *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. I, p. 216.
2. *Ibid.*, p. 217.

un caractère, elle qui n'avait guère eu affaire jusque-là qu'à la platitude des courtisans et des fantoches politiques.

Au milieu des événements de guerre qui ébranlaient l'Europe et menaçaient de ruiner l'Empire français et les rois ses vassaux, il eût été extraordinaire que le roi et la reine de Naples ne parlassent point politique avec Mme Récamier. Caroline lui confia les douloureuses incertitudes qui enlevaient tout repos à son mari; mais lui dit-elle tout? Ne lui fit-elle pas voir les choses sous l'aspect qui lui convenait plutôt que dans leur répugnante vérité? C'est infiniment probable.

Le plan de l'émancipation de l'Italie et de son indépendance, proposé par M. de La Vauguyon, avait, on l'a vu, séduit Murat, mais il n'avait nullement séduit la reine. Elle avait travaillé de toute sa force à le faire abandonner, bien convaincue que l'Italie ne se considérerait comme indépendante que lorsqu'elle se serait débarrassée des Murat. Elle insistait pour une alliance avec l'Autriche. Cette idée ne lui était pas précisément personnelle : elle lui avait été suggérée par M. de Mier, ancien ambassadeur d'Autriche à Naples, qu'elle avait connu précédemment à Paris, lorsqu'il y était secrétaire d'ambassade et que M. de Metternich y était ambassadeur. Mais Murat penchait plutôt pour accepter les propositions de l'Angleterre. L'amiral Bentinck, commandant en chef les forces britanniques dans la Méditerranée, avait proposé au duc de La Vauguyon, représentant du roi de Naples, de reconnaitre au nom de l'Angleterre Murat comme roi de Naples; il s'engageait aussi à le faire reconnaître par le roi Ferdinand, qui renoncerait à ses prétentions sur Naples et demeurerait en Sicile. L'Angleterre permettait en outre à Murat de s'agrandir de toute la marche d'Ancône; elle lui offrait vingt mil-

lions pour soutenir la guerre et vingt-cinq mille hommes dont il aurait le commandement.

Mais ce n'étaient pas là les vues de Caroline. Elle s'obstinait à chercher le salut de sa couronne du côté de l'Autriche où M. de Metternich, par ses relations passées, lui inspirait confiance pour l'avenir. M. de Mier la poussait vivement dans cette voie. Le désaccord entre elle et Murat s'accentuait de jour en jour. Il se disait de nouveau des mots aigres dans ce ménage royal; il y avait parfois des scènes violentes, si violentes même que le bruit en dépassait les murs du palais et que le scandale n'en était, à Naples, un secret pour personne. La présence fréquente de Mme Récamier, avec ce don de calmer les cœurs qu'elle possédait au suprême degré, adoucissait pourtant un peu les rapports entre les deux époux. Enfin Caroline l'emporta, comme toujours, et Murat, renonçant à tout projet d'indépendance de l'Italie, désavouant les négociations entamées entre M. de La Vauguyon et l'amiral Bentinck, signa, le 11 janvier 1814, un traité avec l'Autriche. L'empereur d'Autriche lui garantissait, à lui et à ses héritiers, pour prix de sa trahison, la jouissance libre et paisible, à titre de souveraineté, de tous les territoires qu'il possédait en Italie. En revanche, Murat s'engageait à coopérer de tout son pouvoir à la guerre contre Napoléon et la France « dans le but de rétablir l'équilibre entre les puissances et d'assurer un véritable état de paix en Europe, et particulièrement en Italie. » Il s'engageait en outre à fournir trente mille hommes; l'Autriche, de son côté, en envoyait soixante mille en Italie.

Il y eut, dans ce traité, des articles secrets qu'on ne connut que plus tard : il y eut aussi un article additionnel « qui avait été signé par le prince de Metternich lui-même, à Chaumont, le 3 mars 1814. La fière

Autriche ne pouvait certainement descendre à plus de complaisance pour acheter le secours d'un soldat couronné. Non seulement elle reconnaissait et garantissait tous ses droits sur ce qu'il possédait, mais elle admettait qu'il en pût prétendre sur la Sicile, puisqu'elle acceptait sa renonciation à ceux-là. Elle lui assurait de plus, lors des arrangements de la paix définitive, l'acquisition d'un territoire contenant quatre cent mille âmes et qui devait être pris sur l'Etat romain. Enfin, elle se résignait même aux condescendances de détail, car elle lui garantissait les biens farnésiens à Rome et les biens allodiaux qu'il possédait actuellement dans le royaume de Naples. C'était l'objet de l'article additionnel de Chaumont. Faut-il dire encore qu'outre les grands intérêts politiques qui entraînèrent alors la détermination de l'Autriche, M. de Metternich se souvint peut-être des rapports qu'il avait eus, pendant son séjour à Paris, avec la reine de N ples, sœur de Napoléon ? L'article de Chaumont a presque le caractère d'une galanterie[1]. »

C'en était une en effet, et, comme toujours, c'étaient les peuples qui la payaient. Car c'était bien là un payement, le payement d'un double marché où l'honneur et la loyauté n'avaient rien à voir. La reine Caroline se faisait payer par M. de Metternich le prix de ses faveurs, et par l'Autriche le prix de sa trahison.

Pendant les hésitations qui firent longtemps balancer Murat entre sa conscience, la France et la fidélité qu'il devait à l'empereur, d'un côté — ce qu'il croyait être son intérêt et les objurgations de sa femme, d'un autre côté, il régnait à Naples une grande agitation. On discutait la conduite du roi et le bruit

1. Chancelier Pasquier, *Mémoires*, t. III, p. 111.

de l'alliance avec l'Autriche, répandu par ceux qui la désiraient, probablement par les agents de la reine, était arrivé aux oreilles de chacun. Vivement ému de ce bruit qui prenait de la consistance, le vieux maréchal Pérignon, qui était à Naples, se rendit au palais pour obtenir du roi un entretien particulier. Murat le reçut, mais la reine était auprès de lui. Se doutant de l'objet de la démarche du loyal maréchal Pérignon et craignant qu'il ne parvînt à ébranler Murat, dont elle connaissait bien la faiblesse de caractère, puisque c'est elle qui le faisait manquer à ses devoirs les plus sacrés, elle ne voulut pas le quitter en ce moment. Le maréchal leur dit donc à tous les deux les bruits qui couraient et il ajouta : « Dites-moi, j'ai besoin que vous me disiez que ces bruits-là sont faux. » Comme Murat répondait par monosyllabes ou par quelques paroles évasives, le maréchal Pérignon, s'adressant à la reine : « Et vous, Madame, dit-il, vous, sœur de l'empereur, si ce fatal traité doit se conclure bien malgré vous, je n'en doute pas, sans doute vous partirez avec l'armée française, sans doute la sœur de Napoléon ne restera pas ici, au milieu de ses ennemis, et protestera par son départ contre toute alliance avec eux, si elle n'a pu l'empêcher[1]. »

La reine, avec un sourire contraint et qui dissimulait mal son hypocrisie, cet air de drôlesse heureuse qui sourit à une canaillerie qu'elle médite ou qu'elle vient de faire, répondit : « Monsieur le maréchal, vous ne l'ignorez pas, le devoir d'une femme est dans l'obéissance. » Le vieux et loyal soldat avait compris : il ne s'agissait plus de parler de devoir, d'honneur ni de patrie à cette misérable qui plaisantait effrontément de son infamie. Il se retira.

1. *Mémoires d'une inconnue*, p. 262.

Caroline, en faisant litière des liens de patrie et de famille, comme elle avait fait jusqu'ici de tous ses devoirs, croyait peut-être se montrer supérieure aux autres femmes et entrer dans l'histoire comme Elisabeth, comme Catherine. Intrigante et non politique, dissolue et non galante, elle eut tout au plus des finesses; elle sut réparer, en flattant l'empereur ou en touchant sa sensibilité pour les membres de sa famille, les échecs que ces finesses lui valurent; mais elle n'eut aucune de ces conceptions qui montrent l'étendue de l'esprit et une véritable connaissance du cœur humain et des besoins, tant matériels que moraux, des peuples. Elle ne fut capable que d'artifices de détail et ne sut régner, en somme, que sur son faible mari, et cela pour lui donner la plus détestable direction. Elle fut loin, elle fut bien loin d'être une femme supérieure.

Le ménage royal était enfin d'accord, et cet accord s'était fait sur les ruines de son honneur, sur la trahison! Murat avait fini par se rendre à la ténacité indomptable de sa femme, mais il ne s'était pas rendu sans combattre. Le jour où il capitula, Mme Récamier, arrivant au palais après avoir traversé la ville dont elle ne s'expliquait pas l'animation extraordinaire, fut surprise de trouver les antichambres, les corridors presque déserts. Elle arriva à la chambre de la reine et frappa à la porte en se faisant connaître.

La reine lui dit d'entrer. Elle était seule avec son mari, mais dans quel état! Pâle, les traits contractés, les genoux tremblants, elle, si maîtresse d'elle-même à l'ordinaire, avait peine à se ressaisir pour répondre avec calme à son aimable visiteuse. Murat, ses longs cheveux défaits et tombant en désordre, les yeux en dehors de la tête, les lèvres et le nez enflés comme s'il avait pleuré, le visage méconnaissable et

comme balayé par un souffle de folie, semblait encore se débattre dans un cauchemar infernal. La reine le foudroyait d'un regard méprisant. Quand le cœur d'une femme est mauvais, il est toujours détestable.

— Au nom de vous-même, au nom de votre gloire, demeurez ici et n'allez pas vous montrer dans l'état où vous voilà ! s'écria-t-elle au moment où Mme Récamier entrait dans la chambre. Je vous demande un peu si vous pouvez vous faire voir ainsi à votre peuple !... Un roi qui ne sait pas l'être !... Demeurez, je vous en conjure !...

Comme Mme Récamier venait d'entrer, ce mot « je vous en conjure » remplaçait sans doute le « je vous l'ordonne » ordinaire. En tout cas il fut prononcé d'un ton si impérieux qu'il n'admettait pas de réplique.

Mme Récamier, habituée à n'entendre qu'un langage mesuré et exempt de toute passion, si ce n'est de cette passion tendre qu'elle inspira à tant d'hommes, était demeurée immobile, saisie d'étonnement. Elle, si douce, si calme dans son langage, ne comprenait rien à cette scène conjugale. Ah ! la couronne, les grandeurs n'avaient pas apporté le bonheur dans le ménage Murat.

— Restez un moment avec lui, dit la reine, qui n'était pas encore calmée, à Mme Récamier ; je vais donner quelques ordres et je reviens.

A peine était-elle sortie que Murat alla, d'un pas nerveux et saccadé à Mme Récamier ; il lui prit les deux mains dans les siennes avec autant d'accablement que d'affectueux abandon et lui dit :

— Ah ! madame, on est bien malheureux parfois d'être sur un trône !... Mais dites-moi ce qu'il faut faire ; guidez-moi... Oh ! comme vous devez penser du mal de moi !

Et ses yeux étaient hagards, et Mme Récamier sentait ses mains trembler dans les siennes !

— Mais calmez-vous, Sire, calmez-vous ! Et dites-moi d'abord ce qui vous est arrivé ?

— Ah ! on m'appellera traître ! répondit Murat d'une voix sourde ; on m'appellera Murat le traître !

Et, n'y tenant plus, le pauvre roi tomba sur un fauteuil, pris par une de ces crises de sanglots que connaissent seuls les hommes torturés par une femme sans cœur et qu'ils aiment ; il se cachait la tête dans les deux mains et poussait des gémissements d'enfant...

Oh ! comme sa femme l'avait *travaillé* pour l'amener à cet état d'anéantissement de toute force morale, de tout ressort, de tout discernement ! Et cela sans avoir aucune pitié de ses larmes, de ses larmes d'homme, de ses larmes de soldat, de ses larmes de héros !

Mme Récamier pensa que Murat n'avait point signé encore le traité qui faisait à Naples l'objet de toutes les conversations ; elle voulût le fortifier dans les sentiments français :

— Sire, dit-elle, vous savez que l'empereur m'a exilée injustement. Eh bien, la patrie n'est pas responsable des excès de pouvoir de celui qui la gouverne. Je n'aime pas l'empereur, mais si j'étais un homme, j'irais combattre sous ses aigles, et cela avec d'autant plus d'empressement qu'elles sont malheureuses. C'est la seule manière de défendre en ce moment la patrie !... Oui, Sire, croyez-moi, là est le devoir ! là est l'honneur !

Plus pâle encore que tout à l'heure, Murat se leva, prit, d'un mouvement automatique, Mme Récamier par la main et, la conduisant à une fenêtre qui donnait sur le balcon, devant la mer, il l'ouvrit violemment en disant :

— Je suis donc un traître !

Et il lui montrait de la main la flotte anglaise entrant à pleines voiles dans le golfe de Naples !

Il était à bout. Il se laissa de nouveau tomber sur un fauteuil, cacha sa tête dans ses mains, et cet homme, si beau, si brave sur un champ de bataille, pleura et sanglota comme un enfant !

En ce moment, la reine rentrait. Elle aussi était pâle ; elle aussi, qui mettait cependant son amour-propre à ne pas laisser paraître ses sentiments sur son visage, elle aussi semblait dominée par une poignante émotion. C'est que les âmes les plus endurcies ne peuvent, sans se rendre compte de leur déchéance, accomplir de pareilles turpitudes : il reste toujours un levain d'honnêteté, qui se révolte, mais que l'orgueil du mal et la lâcheté humaine étouffent chaque fois que ce levain tend à se faire jour. Caroline voulait être au-dessus de son sexe, se montrer plus forte qu'une femme, plus forte que les hommes. La force, ici comme partout, consistait à être fidèle au devoir. Vouloir se mettre au-dessus de l'honneur n'était que faiblesse et lâcheté ! Elle le savait bien, mais la franchise vis-à-vis de soi-même est une qualité bien rare et qui ne se rencontre que chez les âmes d'élite. Elle ne pouvait donc se trouver chez la reine.

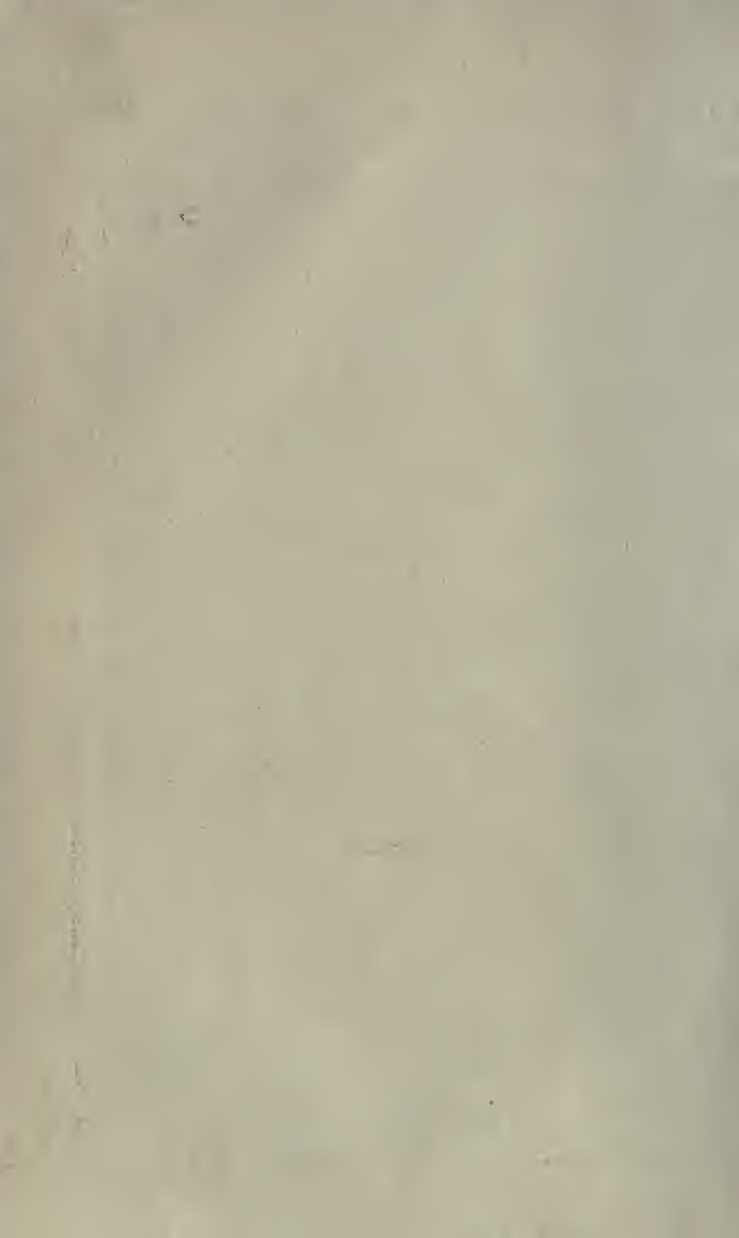
Voyant l'accablement ou plutôt l'anéantissement de Murat, Caroline courut à lui, le prit par le bras et le secoua, en disant :

— Au nom du ciel, Sire, taisez-vous ! Si vous ne pouvez être maître de vous, parlez au moins plus bas ! On va vous entendre ! Ne savez-vous pas que dans un palais les murs ont des oreilles ? Et en ce moment plus que jamais !... Silence, donc !... Mon Dieu, n'avez-vous donc aucun pouvoir sur vous-même ?

Elle-même tremblait en voulant l'affermir. Mais elle alla à une table sur laquelle étaient une carafe,



La Ville de Naples dans les premières années du XIXe *siècle: le quai de* Santa-Lucia *d'après une gravure de l'époque.*



des verres et des flacons. Elle lui prépara de sa main un verre d'eau et de fleur d'oranger et le lui apporta.

— Allons, Sire, prenez cela, dit-elle, et, encore une fois, calmez-vous. Il n'y a pas à revenir sur le passé... Ce qui est fait est fait... Rappelez-vous que vous êtes roi de Naples !... Vous vous devez à votre peuple, vous vous devez à vous-même !

Et, appuyant sur la plaie, la reine, qui s'excitait à ses propres paroles, cingla Murat de cette apostrophe :

— Peut-être, dans cinq ou six semaines, l'empereur sera-t-il en Italie !

Le roi leva la tête.

— Eh quoi ! vous fait-il peur ? N'osez-vous pas envisager cette éventualité en face ? Elle peut très bien se produire. Dites-vous qu'il marche sur Naples et que vous montez à cheval pour l'aller combattre et le chasser loin de votre royaume !

Murat se cacha de nouveau la tête dans les mains. Oh ! l'absence de sens moral laisse voir parfois chez la femme des abîmes insondables d'ignominie ! Et l'homme, quand il se laisse mener par les sophismes d'une femme comme Caroline, finit par être digne d'elle !

— Ah! vous n'oseriez pas! dit-elle d'un ton amer. vous auriez peur ! peur de lui !

— Ah ! madame, poursuivit-elle en s'adressant à Mme Récamier, vous le voyez ! L'empereur avait bien raison de m'écrire qu'il est plus faible qu'une femme ou qu'un moine ! Il me faut avoir du courage pour lui, pour moi ! Ah ! le trône a de terribles exigences, et si je me mets au-dessus de certaines opinions, de certains préjugés, c'est pour mes enfants, pour leur avenir ! Quant à moi, je souffre, je souffre d'affreuses tortures !

« Elle pleurait et souffrait. Peut-être, en effet, en ce

moment sentait-elle au fond de l'âme un remords qui lui parlait plus haut que son désir de conserver une couronne.

« J'ai dit « PEUT-ÊTRE !!![1] »

Mais tout cela, cette agitation, cette mise en scène dramatique, ces grands mots, tout cela n'était qu'une odieuse comédie, une *pose* devant Mme Récamier. Caroline était incapable de ressentir une émotion généreuse : elle avait depuis longtemps étouffé cette sorte de sentiment dans son cœur ; elle le considérait comme une faiblesse. Mme de Girardin n'avait-elle pas raison en écrivant que l'homme le plus profond est un innocent à côté de la plus simple femme?

La reine parla encore quelque temps avec Mme Récamier, dont la présence calmait peu à peu son excitation. Elle lui expliquait la lutte qu'elle avait eu à soutenir contre son mari pour l'amener à faire ce que son devoir, disait-elle, son devoir de roi l'obligeait à faire pour son peuple[2]. Les devoirs d'un roi ne peuvent être comparés à ceux des autres hommes, et sa vie, à elle, n'était composée que de sacrifices. Il n'y avait pas une bourgeoise de la rue Saint-Denis qui ne fût plus heureuse qu'elle. Mais, toujours par devoir, elle acceptait ces charges, ces responsabilités, sûre que ses enfants, son peuple, l'histoire lui en tiendraient compte. Sur ce sophisme, elle ne s'arrêtait plus. Peut-être avait-elle besoin de se prouver à elle-même qu'elle avait raison et de s'étourdir sur son ignominie?

1. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. X, p. 11[illegible]

2. Caroline avait dit un jour : « Les souverains n'ont de famille que leurs peuples. » Mot odieux et absurde qu'il est regrettable que Napoléon n'ait pas mis en pratique. C'est ce mot que Murat répéta en disant : « Mes devoirs comme roi sont indépendants de mes sentiments comme frère et comme ancien sujet. »

Mme Récamier la laissa parler sans lui faire une seule observation, mais les réflexions se pressaient en foule dans cette belle tête que les soucis et les agitations de l'ambition politique ne devaient jamais troubler. Elle prit congé de la reine et rentra à son hôtel, éprouvant peut-être un sentiment de pitié noble et généreuse pour cette femme qui n'en méritait aucune et chez qui elle ne devinait pas, tant les mauvais soupçons étaient loin de son cœur, les plans détestables de l'égoïsme le plus révoltant qui fût jamais.

Murat était encore tout pâle de cette scène et de la lutte intérieure qu'il s'était livrée à lui-même avant de succomber. La reine le fit monter en voiture, s'assit à son côté et les deux souverains parcoururent ensemble les principales rues de leur capitale. Le bruit qu'un traité d'alliance avec l'Autriche venait d'être signé, avait été répandu par les amis de Caroline. Aussi le roi et la reine furent-ils accueillis par l'enthousiasme de la population. Ces acclamations payèrent Murat, qui les aimait, de sa criminelle trahison. Le soir, les deux souverains allèrent au Grand-Théâtre. Le comte de Neipperg, ambassadeur extraordinaire d'Autriche, l'amiral Bentinck, commandant l'escadre anglaise, étaient dans la loge royale et partageaient avec eux les applaudissements du public : ils n'en partageaient pas, eux, la flétrissure !

Deux jours après, Murat quittait Naples pour le commandement de son armée et instituait Caroline régente du royaume pendant son absence.

La nouvelle de la trahison de Murat était vite parvenue à l'empereur. Il s'y attendait, du reste, son beau-frère lui ayant écrit plusieurs lettres qui la lui faisaient pressentir. Mais quand il la sut d'une façon

officielle, à n'en plus pouvoir douter, il s'écria :

— Murat, mon beau-frère, Murat ! en pleine trahison ! Ah ! vous aviez raison à Mayence ; j'aurais dû envoyer Belliard près de lui. Je savais bien que Murat était une mauvaise tête, mais je croyais qu'il m'aimait ; c'est sa femme qui est la cause de sa défection... Caroline ! ma sœur ! me trahir !... [1]

On voit que Napoléon ne se trompait pas et rendait sa sœur responsable de la trahison de Murat. Ne conservant plus d'illusions sur les sentiments de reconnaissance et d'affection de cette sœur, il voulut cependant essayer de la ramener à l'honneur et au devoir. Il manda à son frère Joseph : « Ecrivez aussi à la reine (de Naples) sur son ingratitude que rien ne peut justifier et qui révolte même les Alliés. Ecrivez-leur qu'une bataille n'ayant pas encore eu lieu entre les troupes françaises et napolitaines, tout peut encore s'arranger, mais qu'il n'y a pas un moment à perdre [2] »

Et à Fouché, autre traître dont il ne connaissait pas encore la complicité dans cette trahison, il écrivait : « La conduite du roi de Naples est infâme, et celle de la reine n'a pas de nom. J'espère vivre assez longtemps pour venger, moi et la France, d'un tel outrage et d'une ingratitude aussi affreuse. »

Tout était dès lors inutile : les événements suivaient leur cours. La reine de Naples ne s'occupait plus que du plaisir d'être reine, de l'être pour toujours ! Elle gouvernait comme régente, elle présidait le conseil de ses ministres, elle signait des décrets, lisait des rapports, faisait enfin toutes ces choses ennuyeuses qui l'amusaient tant : elle était heureuse !

1. De Bausset, *Mémoires*, t. II, p. 259.
2. Méneval, *Mémoires*, t. III, p. 192. (Éd. Dentu.)

Un jour qu'elle était un peu souffrante et qu'elle restait au lit plus longtemps que d'ordinaire, Mme Récamier vint la voir. La reine la reçut dans sa chambre. Le ministre de la justice s'y trouvait : debout auprès du lit de Caroline, il lui faisait signer des papiers et lui donnait les explications qu'elle lui demandait. La reine était très satisfaite de se montrer à Mme Récamier dans l'exercice de ses fonctions ; c'est sans doute ce qui la disposa à l'acte de clémence que voici.

Tandis qu'elle continuait à signer les papiers que lui passait son ministre, elle s'arrêta tout à coup en s'écriant: — Ah ! chère madame, combien vous seriez malheureuse à ma place en ce moment ! Vous diriez certainement comme cet empereur romain, quand il n'était encore qu'un apprenti du pouvoir : « Je voudrais ne pas savoir écrire ! » Oui, je vais signer un arrêt de mort !

— Oh ! mon Dieu, madame, ne le signez pas : s'écria Mme Récamier en se levant et en s'approchant du lit les mains jointes ; c'est la Providence qui m'a fait venir auprès de vous pour sauver un malheureux condamné.

Heureuse du droit de vie et de mort dont elle disposait, la reine n'était pas fâchée de montrer son pouvoir devant une femme comme Mme Recamier : elle en jouissait avec une intense volupte. Elle dit au ministre :

— Mme Récamier ne veut pas que ce malheureux périsse ; peut-on lui accorder sa grâce ? »

C'était une invite à ne pas se montrer trop sévère. Le ministre fit quelques légères objections pour la forme : les écritures étaient faites, les ordres donnés ; tout cela serait donc en pure perte ?... La reine, se tournant alors en souriant vers Mme Récamier :

— Eh bien, madame, je vous accorde la grâce du condamné.

A quoi tint la vie de ce malheureux ! A deux femmes, l'une bonne, l'autre mauvaise, celle-ci faisant une gracieuseté à celle-là, comme elle lui eût envoyé sa loge ou sa voiture !

Les rapports de Caroline avec sa famille, après sa trahison, étaient très tendus. Madame Mère, surtout, ne pardonnait ni à sa fille ni à son gendre. Après l'abdication de Fontainebleau, elle était allée à Rome, en attendant qu'elle pût rejoindre son fils Napoléon à l'île d'Elbe. « Elle ne voulut, dit le *Mémorial*, avoir aucun rapport avec Murat ni avec sa femme, quelques efforts d'ailleurs qu'ils fissent vis-à-vis d'elle, sa constante réponse était qu'elle avait en horreur les traîtres et la trahison. Dès qu'elle fut à Rome, après les désastres de 1814, Murat s'empressa de lui envoyer, de ses écuries de Naples, huit très beaux chevaux. Madame n'en voulut point entendre parler. Elle repoussa de même toutes les tentatives de sa fille Caroline qui ne cessait de répéter qu'après tout il n'y avait pas de sa faute, qu'elle n'y était pour rien, qu'elle n'avait pu commander son mari. Mais Madame répondit comme Clytemnestre : « Si vous n'avez pu le commander, vous auriez dû le combattre ; or, quels combats avez-vous livrés? Quel sang a coulé? Ce n'est qu'au travers de votre corps que votre mari devait percer votre frère, votre bienfaiteur, votre maître[1]. »

Cependant Mme Récamier était retournée à Rome pour les fêtes de la semaine sainte. Après Pâques, la reine Caroline l'engagea si vivement à revenir la voir,

1. *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. III, p. 25. (Édition Garnier.)

qu'elle se décida à aller passer de nouveau quelques jours à Naples. L'empereur venait d'abdiquer et Murat, par sa trahison, avait puissamment contribué à sa chute. Caroline voyait maintenant son trône affermi, et affermi par sa prévoyante diplomatie, car en vraie diplomate, elle ne considérait que le résultat et ne pensait plus aux moyens par lesquels elle l'avait obtenu. Elle était heureuse au delà de toute expression, d'autant plus heureuse que c'était là son œuvre à elle ; si elle était toujours sur le trône, c'était grâce à son habileté, à ses talents, tandis que son frère, le grand Napoléon, qui, décidément lui était inférieur, était à l'île d'Elbe.

Mme Récamier reçut d'elle un accueil aussi cordial que la première fois, et, lorsqu'elle quitta enfin Naples, la reine lui témoigna une amitié dont l'expression était trop vive pour être vraie : Mme Récamier, Caroline le savait, était bien puissante par elle-même et par ses amis, sous le gouvernement de Louis XVIII. Les États de Naples avaient appartenu à la maison de Bourbon : ne penserait-on pas à les rendre à ses anciens possesseurs ? Le roi Ferdinand ne les réclamerait-il pas et le roi de France n'appuierait-il pas les revendications de son cousin ? Voilà les prévoyantes pensées qui se cachaient sous l'amitié de la reine Caroline pour la bourgeoise Mme Récamier : elle voulait simplement s'assurer, en cas de besoin, sa puissante protection.

On a quelques lettres d'elle à sa charmante amie. Ces lettres se trouvent dans les *Souvenirs et Correspondance de Mme Récamier*, publiés par sa nièce, Mme Ch. Lenormant. En voici une, datée de Naples, mars 1815 :

« Ma chère Juliette, voici encore une occasion de vous écrire particulièrement, quoique je sache que

vous avez peu de temps, et que, brillante et recherchée, c'est faire crier tout Paris que de vous dérober quelques moments en vous forçant à lire et à répondre à mes longues lettres. J'ai besoin de compter à jamais sur votre amitié. Je désire aussi que votre petite Amélie se souvienne de moi ; parlez-lui en quelquefois, afin que, si jamais je la revois, je ne sois pas pour elle une étrangère.

« Je serais très heureuse de posséder ici votre aimable amie[1] : à ce titre, elle aura déjà droit à mon affection, et son esprit et son mérite lui assurent mon estime et ma considération. Pour vous, mon aimable Juliette, si quelques circonstances que je ne désire certainement pas, mais qui peuvent peut-être arriver[2] vous engageaient à voyager, venez ici, vous y trouverez dans tous les temps une amie bien sincère et bien affectionnée. On dit ici beaucoup de choses : mandez-moi ce qui est, parlez-moi longuement de tout. Nous sommes ici très calmes, très tranquilles, et il serait à désirer que tout le monde le fût autant.

« Je rouvre ma lettre. Je viens de recevoir des nouvelles bien alarmantes. On dit Paris tout en révolution, le roi perdu, etc., etc., enfin tout sens dessus dessous. N'oubliez pas que vous, votre famille, votre amie, avez ici des amis qui seront heureux de vous recevoir. Vous y trouverez amitié, service et protection. Dites à M. de Rohan qu'il sera reçu et traité ici avec sa famille, comme il l'a été quand il était seul.

« Nous sommes extrêmement tranquilles ici. L'état de la France et de tous les autres pays où sont ren-

1. Mme de Staël.

2. Le retour de Napoléon sur le trône, son affermissement, et, par suite, un nouvel exil pour Mme Récamier. Il est curieux de voir comment Caroline parle de cette éventualité, alors qu'elle avait travaillé au retour de Napoléon de l'île d'Elbe! Au moment où elle écrivait cette lettre, Napoléon était déjà en France.

trés les anciens souverains nous a fait grand bien. Le peuple nous aimait et nous aime franchement. Il a de plus les exemples des malheurs, des vengeances et des autres infortunes qu'entraîne un changement. Ils redoutent plus que jamais tout ce qui pourrait tendre à leur rendre Ferdinand. D'ailleurs, il faut le dire, les souverains actuels s'occupent du bien de leurs sujets; ils ont de bonnes troupes et un bon chef qu'il ne serait pas facile de déplacer; tout nous fait donc présager un avenir tranquille[1], et j'en suis d'autant plus heureuse qu'il m'offre la certitude de pouvoir vous offrir un port assuré contre les orages de la vie. Il me serait doux de faire quelque chose qui puisse vous prouver, ainsi qu'à vos amis, l'étendue et la force de mon attachement.

« CAROLINE. »

La reine de Naples se faisait singulièrement illusion si elle croyait, comme elle le disait, à cet avenir tranquille. L'avenir, au contraire, était plus chargé de nuages que jamais. L'empereur, elle le savait, venait de quitter l'île d'Elbe et de débarquer sur les côtes de Provence. Les réticences, les mots couverts avec lesquels elle parle de cet immense événement dissimulent mal ses espérances. C'est en son frère qu'elle a trahi, c'est en la France qu'elle a combattue, qu'elle va maintenant mettre sa confiance pour l'avenir. Son frère, elle saura bien se faire pardonner de lui : ne lui a-t-il pas tout pardonné jusqu'ici ? Cependant, elle prend ses précautions pour le cas où il ne réussirait pas dans son entreprise, et comble Mme Récamier et ses puissants amis d'offres de service, afin de trouver

1. Deux mois après, Murat était obligé de quitter Naples après la défaite de son armée, et, au mois d'octobre, il était fusillé. Voilà ce tranquille avenir dont parlait Caroline.

auprès d'eux, si les caprices de la fortune l'y réduisaient, la protection dont elle aurait besoin. Voilà ce que voulait dire cette lettre.

Après l'abdication de Napoléon, la situation de Murat comme roi de Naples n'était pas très solide. Louis XVIII demandait au congrès de Vienne, par l'ancien ami de Caroline, M. de Talleyrand, le rappel de Ferdinand au trône de Naples. Un autre ancien ami de Caroline, plus intime et aussi plus fidèle, M. de Metternich, faisait son possible pour écarter ce prétendant[1]. Mais Murat, pendant toutes ces négociations, était sur des épines. Sa femme, plus calme, avait beau lui prêcher la tranquillité, Murat ne voulait pas attendre les événements. Il était entré en correspondance avec Napoléon, et l'empereur lui rendait, sinon sa confiance, du moins une sorte d'amitié provisoire. Avant de quitter l'île d'Elbe, il lui fit dire de mettre à la disposition de sa mère et de sa sœur Pauline, un bâtiment qui pût les ramener sans danger en France. Murat confia ce soin à la reine qui, vers la fin de mars, envoya à Porto-Ferrajo le vaisseau *le Joachim*, de 74 canons, et la frégate *la Caroline*, qui devaient ramener à Naples Madame Mère. La princesse Borghèse avait pris les devants, se rendant à Lucques, auprès de sa sœur Elisa, et était restée à Viareggio, malade momentanément.

Cependant les bâtiments envoyés à l'île d'Elbe étaient revenus à Naples. La reine Caroline, qui avait à se faire pardonner le passé, alla au-devant de sa

1. Le duc de Blacas a cependant affirmé à M. de Castellane qu'il avait échelonné des troupes dans le Dauphiné, avant le débarquement de l'île d'Elbe, et ce en conséquence d'un traité secret entre le prince de Metternich et lui, Blacas, pour chasser Murat du trône de Naples. La France devait fournir 50,000 hommes pour cet effet. (Maréchal DE CASTELLANE, *Journal*, t. II, p. 236.)

mère : elle lui fit rendre les plus grands honneurs; elle lui témoigna de plus une très vive affection, et l'accompagna dans les excursions, si nombreuses et si variées, qu'on ne peut se dispenser de faire quand on va à Naples, et dont elle lui donna la distraction. Elle offrit même à Madame Mère une fête brillante, non pas au palais, mais à la campagne, près de Portici. Bientôt d'autres membres de la famille impériale vinrent à la cour de Naples. Pauline, remise de son indisposition, arriva la première. Elle fut suivie du roi Jérôme, puis du cardinal Fesch. En bonne sœur, la reine Caroline avait envoyé des escortes à ces illustres voyageurs, car les routes de son royaume étaient très peu sûres, ses hautes spéculations politiques ne lui permettant pas de s'occuper de détails aussi vulgaires que la répression du brigandage.

Pendant ce temps Murat, méconnaissant les intentions de l'empereur, tout en voulant mériter la confiance qu'il semblait disposé à lui accorder, poussé aussi par ses conseillers et par la reine[1], quoique celle-ci s'en soit défendue plus tard, Murat espérait conquérir toute l'Italie et la garder désormais sous son sceptre à la faveur des victoires qu'il croyait bien que l'empereur remporterait vers le Nord. Pour faire cet effort, pour solder ses troupes, il fallait de l'argent, et Murat n'en avait pas : la reine vendit alors ses diamants. Et voilà pourquoi, bien qu'allié de l'Autriche, Murat prit les armes sous des prétextes insidieux et entra en campagne. Cette précipitation était plus qu'imprudente, elle était maladroite, l'empereur faisant son possible pour conserver la paix avec l'empereur d'Autriche, son beau-père, et demandant justement en ce moment à la reine Caroline d'écrire

1. Général Belliard, *Mémoires*, t. II. « *Ma mission à Naples.* »

elle-même à M. de Metternich, afin qu'il conseillât à son souverain de garder la neutralité dans le conflit général qui se préparait. Murat, qui n'avait guère que des hommes indisciplinés dans les rangs de son armée, attaqua, le 3 mai, près de Tolentino, les troupes solides et aguerries de l'Autriche. Une terreur panique dispersa son armée. Abandonné de presque tous les siens, il fut réduit à retourner à Naples. Il y rentra le 18 mai, à neuf heures du soir, sous un uniforme de lancier et suivi seulement de quelques cavaliers. Arrivé au palais, il se présenta à la reine, couvert de poussière, fatigué, amaigri, et lui dit en l'embrassant : « Tout est perdu, hors ma vie ; je n'ai pas été assez heureux pour trouver la mort. » Il embrassa de nouveau celle qui l'avait poussé à cette malheureuse expédition, celle qui fut en tout son mauvais génie, lui fit ses derniers adieux, embrassa ses enfants, prit à peine le temps d'endosser des vêtements bourgeois et s'enfuit.

Sa femme ne devait plus le revoir.

On a dit que Murat, à lui seul, provoqua la guerre et une seconde invasion, si funeste à la France. La reine Caroline en est aussi responsable que lui. C'est elle qui, dans son aveugle ambition de régner sur toute l'Italie, usant de la néfaste influence qu'elle exerçait sur son mari, le poussa à en faire la conquête dans l'espérance que l'empereur, ayant réglé ses affaires avec l'Europe à coups de victoires, comme il en avait l'habitude, ratifierait le fait accompli.

Dans cette circonstance encore, Caroline fut fatale à la France.

Elle le fut aussi à son mari.

En quittant son palais de Naples, Murat, après bien des dangers, avait débarqué à Ischia. De là, il avait

réussi à gagner les côtes de Provence et avait pris terre au golfe Juan, le 25 mai.

Napoléon refusa de le voir.

On a dit qu'il s'avança, malgré sa défense, jusqu'à vingt lieues de Paris. L'amitié existant entre la reine de Naples et Fouché, qui ne voulait plus de Napoléon sur le trône, a laissé croire que cette femme ambitieuse, sentant s'effondrer sous elle son trône des Deux-Siciles, avait conçu le projet plus que hardi d'enlever à son frère, d'enlever aux Bourbons le trône de France, d'être, comme on dit vulgairement, le troisième larron. Il a dû y avoir à ce sujet des conversations entre Fouché et Caroline, peut-être des lettres, mais celles-ci ont vraisemblablement été détruites [1] et la vérité de ces bruits ne pourra sans doute jamais être prouvée.

Murat fut relégué, par un ordre de l'empereur, dans une maison de campagne, une bastide, tout près de Toulon : il y demeura avec sa nièce, la duchesse de Dino, dans une sorte de captivité. Il recevait pourtant les quelques officiers généraux du corps d'armée du Var qui voulaient bien lui faire visite. C'est à l'un de ceux-ci qu'il dit, pour expliquer sa conduite de 1814 : « J'ai été mal jugé par mes compatriotes ; s'ils avaient pu lire dans mon âme, ils m'eussent rendu plus de justice. Je ne pouvais conserver mon trône qu'en acquiesçant à la demande des Alliés ; j'espérais en des jours plus heureux où je me serais montré selon mon cœur [2]. » Le malheureux Murat pouvait commencer à se rendre compte que la conduite la plus droite, la

1. A moins qu'elles ne se trouvent dans les archives de la ville de Trieste, qui possède un lot de papiers de Fouché que l'on publiera peut-être un jour.

2. Général baron POUGET, *Souvenirs de guerre*, p. 299.

plus honnête est en tout, même en politique, la plus sûre et la plus habile

Quant à Caroline, peu de jours après la perte de la bataille de Tolentino par son mari, elle avait reçu, le 9 mai, le général Belliard envoyé par l'empereur en mission auprès du roi de Naples. Belliard avait échappé avec peine à la croisière anglaise, et sa frégate avait été poursuivie par les boulets jusque dans le port. La reine avait pu, de ses fenêtres, voir entrer en rade cette frégate. En apercevant le général Belliard, qui se présenta au palais dès son arrivée, elle s'écria : « Comment avez-vous fait pour arriver? Ah ! mon cher Belliard, que je suis contente de vous voir! Que n'êtes-vous venu il y a un mois ! Que de malheurs vous auriez évités ! Murat a bien besoin de vous. Il est dans une position fâcheuse. Il faut que vous partiez de suite pour aller le rejoindre. Ah! pourquoi n'êtes-vous pas arrivé avant le départ du roi! » Puis la reine lui raconta tout ce qui s'était passé avant la déclaration de guerre et tout ce qui était arrivé depuis. Elle lui dit qu'après avoir reçu la nouvelle de la déroute de l'armée napolitaine à Tolentino, elle avait pris toutes les mesures commandées par les circonstances pour arrêter la colonne autrichienne venant de Rome, pour couvrir les différentes routes et assurer la défense de Naples. Elle avait fait armer et approvisionner les places et les forteresses du royaume; elle avait envoyé à l'armée ce qui restait de la garde royale et des dépôts. Un certain général Macdonald, aide de camp du roi, en qui elle avait toute confiance, avait reçu le commandement de ce corps de troupes montant à environ cinq mille hommes. Enfin elle avait confié la défense de sa capitale et celle de sa personne à la garde nationale, dont elle faisait le plus grand éloge.

Le général Belliard l'assura des bonnes dispositions de l'empereur pour elle et alla rejoindre Murat à l'armée. On a vu que la défaite de ses troupes l'avait obligé à rentrer précipitamment à Naples, le 18 mai, pour en repartir presque aussitôt.

Le 20 mai au matin, une escadre anglaise, forte de six vaisseaux, vint, toutes voiles dehors, jeter l'ancre dans la baie.

La reine Caroline, qui avait eu, après le départ de Murat, la pensée de résister, ne garda pas longtemps cette ferme attitude : quelques heures de réflexion lui firent voir que toute résistance était désormais impossible. Elle s'empressa alors d'ouvrir des négociations avec lord Exmouth, commandant les forces anglaises qui croisaient devant Naples. Elle lui offrit l'abandon de deux vaisseaux de 74, à la condition qu'elle serait transportée dans un port quelconque de la côte de Provence, elle et ses enfants. L'amiral anglais eût été naïf d'accepter une semblable proposition ; les deux vaisseaux qu'offrait la reine Caroline étaient dans le port de Naples : il n'avait qu'à les prendre. C'est ce qu'il répondit, tout en disant que ce serait pour lui un honneur que de recevoir la reine à son bord, mais qu'il la conduirait à Trieste, et non en France, pour la remettre aux autorités autrichiennes. La reine de Naples fut forcée d'en passer par les exigences anglaises. Elle vint donc à bord du vaisseau le *Tremandous*. Mais à peine eut-elle quitté son palais qu'il y eut des troubles graves dans la ville qui avait été sa capitale. Les galériens mirent le feu au bagne, la douane fut pillée et brûlée. D'autres désordres allaient encore se produire, lorsque la garde nationale intervint et rétablit la tranquillité. De leur côté, quelques troupes anglaises débarquèrent et, sous prétexte d'assurer définitivement le bon ordre,

transportèrent sur leurs vaisseaux les canons, les fusils, les munitions et tout le matériel qu'on put trouver. Ces dépouilles allèrent en Angleterre enrichir les arsenaux.

Le vaisseau sur lequel était embarquée la reine Caroline alla d'abord à Gaëte prendre les quatre enfants de Murat, qui y avaient été envoyés après la perte de la bataille de Tolentino ; puis il fit voile vers Trieste. Tandis que celle qui avait été reine de Naples était remise entre les mains des autorités autrichiennes, le bruit courait, à Paris, qu'elle venait d'arriver à Saint-Cloud. Elle fut conduite au château de Raimbourg, en Autriche. C'est là qu'elle apprit, au mois d'octobre, la triste mort de ce pauvre Murat, son mari, fusillé après un simulacre de jugement, dans une cour du vieux château de Pizzo.

Après la perte de la bataille de Waterloo et la seconde abdication de Napoléon, Murat, qui ne pouvait plus rester en France, avait essayé de reconquérir ses Etats de Naples, comme Napoléon avait reconquis la France à son débarquement de l'île d'Elbe. Il échoua dans cette folle entreprise, fut arrêté, jugé par une commission militaire devant laquelle il refusa de paraître et qui, sans désemparer, le condamna à mort. Un quart d'heure après, il était passé par les armes. Pendant ce quart d'heure, il avait écrit à sa femme la lettre touchante que voici :

« Ma chère Caroline, ma dernière heure est arrivée; dans quelques instants j'aurai cessé de vivre; dans quelques instants tu n'auras plus d'époux. Ne m'oublie jamais; ma vie ne fut tachée d'aucune injustice. Adieu, mon Achille; adieu, ma Letizia; adieu, mon Lucien; adieu, ma Louise; montrez-vous au monde dignes de moi. Je vous laisse sans royaume et sans

biens, au milieu de mes nombreux ennemis; soyez constamment unis, montrez-vous supérieurs à l'infortune, pensez à ce que vous êtes et à ce que vous avez été, et Dieu vous bénisse! Ne maudissez pas ma mémoire. Sachez que ma plus grande peine, dans les derniers moments de ma vie, est de mourir loin de mes enfants. Recevez ma bénédiction paternelle; recevez mes embrassements et mes larmes. Ayez toujours présent à votre mémoire votre malheureux père. »

Cette lettre est pleine de cœur. Elle ne parvint pas à la reine Caroline qui n'en eut connaissance que par les journaux qui la reproduisirent. En fut-elle touchée? Tout est possible : peut-être, dans ses rêves, dans ses insomnies, le spectre de l'infortuné Murat vint-il lui reprocher tout le mal qu'elle lui avait fait, peut-être le cri de sa propre conscience lui reprocha-t-il d'avoir été, par son ambition sauvage la cause du déshonneur et de la mort de son mari. Mais, quand il s'agit de bons sentiments chez Caroline, on ne peut dire que : PEUT-ÊTRE!

La Providence se plaît parfois à nous envoyer, dans les circonstances décisives ou critiques de notre vie, de bien étranges enseignements qui viennent éclairer à nos yeux les causes mystérieuses de notre infortune. Murat l'éprouva. Lorsque l'heure de sa mort fut sonnée, par la plus infernale des coïncidences, il se trouva que l'officier qui présida à son exécution portait le nom de sa femme : c'était le général napolitain ANNUNZIATA! Ce nom d'Annunziata, qu'avec un ricanement ironique, en cette minute suprême, le destin lui crachait à la face, n'était-il pas pour lui l'explication de la catastrophe qui terminait sa vie, le mot de cette énigme? Annunziata, sa femme, avait-elle

été autre chose que son mauvais génie ?... Annunziata, c'était les scènes conjugales qui empoisonnèrent son existence; Annunziata, c'était la femme sans cœur, c'était la femme adultère, c'était l'ingratitude, la déloyauté, la fourberie, la trahison... Annunziata ! cette femme vulgaire, excepté dans le vice, cette femme ignorante en tout, excepté dans le mal, cette femme néfaste, eh bien ! son nom était là, en ce moment, vivant, devant ses yeux à lui, qui allait mourir ! Et le destin semblait lui dire : « C'est par elle que tu meurs !

Ce hasard ne ressemblait-il pas à s'y méprendre à un décret de la Providence ?

Ah ! l'infortuné roi de Naples savait bien qu'il devait son malheur à sa femme, et c'est pour cela que sa lettre à cette indigne Annunziata est sublime, car elle est un cri de tendresse et de pardon !

A lui, la France peut pardonner ; à elle, jamais !

Détrônée, la reine Caroline, qui se reportait sans cesse vers l'époque de sa vie où elle avait régné, qui ne pouvait oublier la belle ville de Naples dont elle avait été la reine, prit le nom de comtesse de Lipona (anagramme de *Napoli*, dont le souvenir était si cher à sa mémoire). Dépouillée de ses biens personnels, que l'Angleterre pourtant lui avait garantis par la convention signée avec l'amiral Pelew, internée au château de Raimbourg chez les Autrichiens qui avaient été victorieux de son mari à Tolentino et avaient déterminé sa chute, elle fut quelque temps sans être autorisée à changer de résidence. D'ailleurs elle n'était pas à plaindre, la proximité de Vienne étant commode pour ses distractions et précieuse pour l'éducation de ses enfants. Mais elle s'ennuyait et cherchait à se fuir elle-même. Elle jouait peu, pré-

férant la conversation. La duchesse d'Abrantès assure que, depuis ses malheurs, la reine « n'avait pu échapper à la maladie des femmes qui vieillissent et qui deviennent, dit-on, ou dévotes, ou joueuses, ou gourmandes : dévote, dit-elle, je ne crois pas, restent les deux autres choses [1]. »

Elle avait trouvé beaucoup de bienveillance chez le prince de Metternich, mais, malgré toute sa puissance, l'illustre diplomate ne put obtenir pour elle la faveur d'aller s'établir à Rome, auprès de sa mère et de quelques autres membres de sa famille. On lui permit d'habiter Trieste. Elle y alla donc avec ses enfants.

Cet intérieur de famille ne devait pas être des plus tranquilles, à en juger par les extraits suivants de lettres écrites par Mme Maret et publiés par le général Th. Jung, dans son ouvrage sur *Lucien Bonaparte et ses Mémoires.*

10 *avril* 1817 : «... La princesse se trouve fort bien de son établissement dans cette ville. Elle a une belle maison, un intérieur agréable... »

9 *novembre* 1817 : «... Elle a un ton de mesure qui étonne. Ses filles sont réservées, mais silencieuses. Le fils aîné, qu'on appelle le prince Achille, se livre, même à table et devant sa mère qui le souffre, à des fureurs ridicules contre la France.

« Ce jeune homme, à seize ans à peine, est déjà grand et fort comme un homme de vingt-cinq ans. Il dit : « Je ne suis pas Français ; je ne veux jamais l'être.
« Je suis Italien, je serai toujours Italien. Ma mère a
« cru, si mon père était mort à l'armée, qu'elle serait
« reine, mais aussitôt la nouvelle arrivée, j'aurais fait
« enfermer ma mère au château Saint-Elme. Elle au-

1. Duchesse d'Abrantès, *Histoire des salons de Paris*, t. IV, p. 338.

« rait été bien là, et moi, je me serais fait declarer
« roi. »

« Le ton de ce jeune homme est tout à fait grossier. Il parle de choses inconvenantes. On assure même que sa santé est dérangée par des suites de débauches Il s'enivre dans sa famille. Tous les renseignements recueillis parlent aussi de son courage.

« Le second fils, plus grand que l'aîné, a des sentiments tout français. Il parle peu et dit qu'il aimerait mieux être le dernier citoyen en France que roi à Naples, ce qui irrite beaucoup son frère. » Et ce qui ne devait pas plaire beaucoup non plus à sa mère, car c'était là une allusion critique à sa conduite, du moins à une partie de sa conduite comme reine de Naples. Mais Caroline eût eu trop à faire si elle avait voulu reprendre ses enfants, du moins l'aîné, chaque fois qu'il l'eût fallu. Malgré sa violence de caractère, à cause d'elle plutôt, elle était la femme la moins propre à diriger l'éducation d'un jeune homme. N'ayant aucun principe de morale, ne se conduisant que d'après son bon plaisir et ses caprices, ne connaissant ni patrie ni famille lorsque son intérêt était en jeu, ignorante enfin du devoir, il eût été difficile qu'elle l'apprît à ses enfants. Du reste, ce n'est pas elle qui s'occupait de leur éducation : elle laissait ce soin, ce devoir sacré, à des subalternes à gages.

L'intérieur de l'ancienne reine de Naples ne devait donc pas, avec des éléments de mésintelligence aussi tranchés, être des plus agréables. Caroline s'en consolait, n'attachant pas grande importance à ce qui ne la touchait pas personnellement et directement. Elle se préoccupait bien autrement de sa situation pécuniaire qui était loin d'être aussi brillante qu'elle l'eût souhaité. Ses diamants, qu'elle avait mis en vente en

1815, avaient été mal vendus, les temps se prêtant mal à de bonnes spéculations en ce genre d'affaires ; l'argent qu'elle en avait tiré avait passé tout entier aux besoins de l'armée napolitaine. D'autres bijoux, des tableaux de maîtres, des pierres gravées antiques, des collections de curiosités qu'elle avait emportés de Naples, en partant, ainsi qu'elle avait fait pour le palais de l'Élysée lorsqu'elle se rendit à Naples; tout cela ne trouvait d'acquéreur qu'à très bas prix et elle ne pouvait se résoudre à donner tant de richesses pour un morceau de pain.

Elle demanda alors au général Macdonald, officier d'origine corse malgré son nom écossais, ancien aide de camp de Murat, ministre à Naples alors qu'elle était régente, de se rendre à Paris pour y régler des affaires d'intérêt qu'elle y avait en souffrance et recouvrer certaines créances. Ce général Macdonald s'était attaché à elle dès avant la mort de Murat et elle s'était elle-même tellement habituée à lui, qu'elle finit par faire légitimer cet attachement par le mariage. Mais le voyage de M. Macdonald à Paris fut à peu près infructueux et le mari de Caroline dut revenir à Trieste sans rapporter les fonds sur lesquels elle croyait pouvoir compter.

Mme Récamier voyageant en Italie vers la fin de 1824, eut la pensée d'aller voir l'ancienne souveraine de Naples qui l'avait si gracieusement accueillie au mois de janvier 1814. Elle lui annonça sa visite à Trieste, avant de rentrer en France. La comtesse de Lipona (c'est ainsi qu'elle se faisait appeler maintenant) lui répondit la lettre suivante, intéressante surtout parce qu'elle est un exposé de la situation assez pénible dans laquelle elle se trouvait à cette époque :

Trieste, le 11 novembre 1824.

« En voyant la date de votre lettre, j'ai frémi; depuis dix ans un pareil *nom* ne m'était pas parvenu, et j'évitais de me le rappeler, non par indifférence, mais par la crainte de compromettre des personnes qui m'ont montré du dévouement et qui me sont chères. Jugez donc de ma joie lorsque j'ai reconnu l'écriture de mon aimable Juliette. C'était le jour de ma fête, à mon réveil, que votre lettre m'est parvenue, et certes aucun bouquet ne pouvait être reçu avec plus de plaisir que les expressions de votre si bonne amitié. Vous avez donc pensé à moi? Vos tendres souvenirs ont réveillé les miens, et je me suis transportée au temps où je jouissais de votre société.

« Je voudrais encore retrouver le même plaisir; ce n'est qu'en vous voyant que je pourrai vous dire les persécutions qu'on me fait essuyer au nom du gouvernement français, et qui sont trop longues à expliquer par lettre. Par un arrêté du 6 juin, pris à Paris par les ministres étrangers, on décide que je ne puis habiter ni l'Italie, ni les Pays-Bas, ni la Suisse; on me permet l'Allemagne et l'Amérique. Par une injustice sans exemple, on me force à voyager, à changer à chaque instant de pays, et on retient en même temps mes biens particuliers de France et de Naples. Jugez dans quelle gêne je me trouve à Trieste! Vous voyez donc que je ne puis vous rien dire sur mon avenir. Je suis sûre que, si je pouvais vous voir, vous parler, vous pourriez, à votre retour en France, vous occuper avec succès de mes justes réclamations.

« Ma position dans ce moment est bien triste; j'ai aussi le chagrin d'être séparée de mes deux fils. Les persécutions dont nous sommes l'objet les ont forcés à se rendre en Amérique. Achille y est depuis deux

ans; mon second fils m'a quittée il y a quinze jours [1]. Cette séparation a déchiré mon cœur; me voilà seule avec ma seconde fille qui ne tardera pas à s'établir. L'isolement dans lequel je me trouve devrait calmer toutes les inquiétudes et me donner le repos auquel j'aspire depuis si longtemps et que je ne puis obtenir. Si on pouvait lire dans mes pensées les plus secrètes, on verrait que je ne demande que le calme; mais pourquoi me refuse-t-on ce que ma famille a obtenu si aisément? Elle est tranquille à Rome, elle voyage et n'éprouve aucun désagrément... Je suis la seule persécutée.

« J'ai vu ma fille Létitia [2] qui vous trouve toujours aimable, belle, ce qui ne me cause aucun étonnement; ce qui me surprend, c'est d'apprendre que votre petite nièce, qui était si délicate (et dont je regarde le portrait en vous écrivant) est devenue belle et fraîche. J'ai été touchée des compliments qu'elle m'envoie par ma fille; c'est d'autant plus aimable qu'elle était dans l'âge où l'on oublie les absents.

« J'ai été sensible au souvenir de l'abbé de Rohan [3]; s'il ne se fait pas un *scrupule* de ma pensée, dites-lui que je me recommande à ses prières; faites par un homme aussi bon que lui, elles doivent être exaucées. Sa vocation ne me surprend pas; toute âme tendre est portée aux extrêmes.

« Croyez, ma chère Juliette, que si vous me donnez le plaisir de vous embrasser, ce sera le plus grand bonheur que j'aurai éprouvé depuis onze ans.

1. Achille Murat devint employé des postes à New-York; son frère Lucien tint une école de jeunes filles avec sa femme Carolina-Georgina Fraser.

2. Mariée au marquis Pepoli à Bologne.

3. M. de Rohan-Chabot, dont il a été question plus haut, et qui, depuis, était entré dans les ordres. Il devint cardinal.

« Je passerai l'hiver à Trieste. Un mot de réponse qui me prouve que vous avez reçu ma lettre.

« Je vous embrasse, ma chère Juliette.

« CAROLINE[1]. »

Mme Récamier reçut à Trieste, de la comtesse de Lipona, un accueil aussi cordial qu'elle l'avait jadis reçu de la reine Caroline, à Naples. Elle arriva le soir, au moment où la comtesse venait de se coucher. Elle fut aussitôt introduite, et la conversation fut longue entre ces deux amies qui avaient pourtant si peu de points de contact. M. Ballanche, qui accompagnait Mme Récamier, avait été oublié dans un corridor, et il y resta jusqu'à la fin de l'entrevue de ces deux femmes, c'est-à-dire jusqu'à une heure avancée de la nuit.

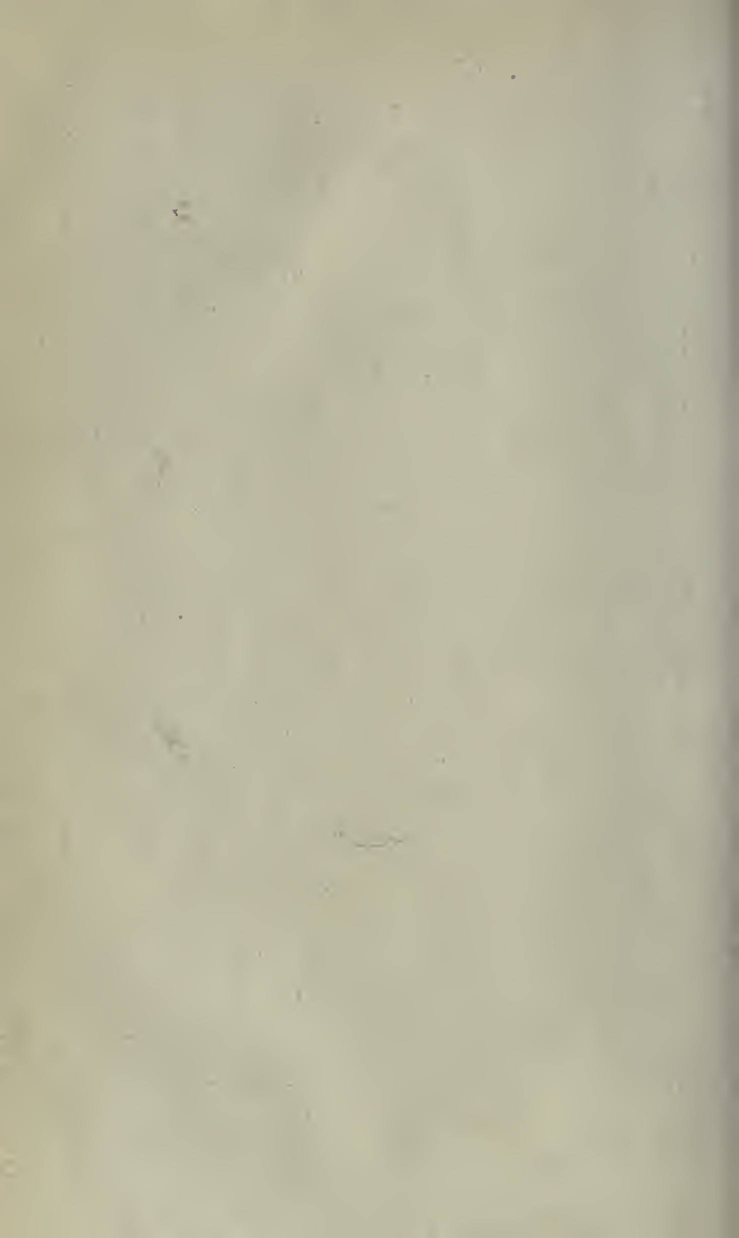
Le lendemain, à son réveil, Mme Récamier recevait une corbeille de fleurs (c'est un usage très gracieux de l'Italie) accompagnée d'un aimable petit mot par lequel la comtesse de Lipona mettait sa voiture à sa disposition. Les deux amies firent des excursions ensemble : elles allèrent voir la princesse Napoléone, fille unique de la comtesse de Campignano (Élisa Baciocchi), qui devait bientôt épouser le comte Camerata et qui habitait près de Trieste une villa où Caroline, sa tante, venait passer l'été.

A cette époque, la comtesse de Lipona, qui s'ennuyait beaucoup, avait pris le parti d'engraisser, « et comme elle n'était pas grande, sa tournure n'avait pas gagné en élégance[2]. » Elle avait conservé sa peau blanche, mais la couleur rose était partie. Ses manières étaient toujours aimables, quand elle voulait

1. *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. II, p. 146.
2. *Ibid.*, p. 176.



Napoléon Ier, à la tête de sa garde en 1812, Episode de la retraite de Russie, d'après l'estampe de Raffet, publiée dans Le Consulat et l'Empire *de Thiers.*



s'en donner la peine; avec Mme Récamier, elles furent parfaites. Elle ne pouvait cependant dépouiller tout à fait sa nature primitive : Mme Récamier remarqua, elle si bienveillante, et Mme Ch. Lenormant, sa nièce, a répété d'après elle que Caroline témoignait « avec le général Macdonald un sentiment affectueux mêlé à une nuance de domination. » Était-ce par habitude de souveraine qui considérait toujours ce général comme un subordonné? Était-ce plutôt sa manière ordinaire de traiter ses maris ? Car c'est ainsi qu'elle se comportait jadis vis-à-vis de Murat. Il y avait évidemment de ces deux choses dans son attitude.

Lorsque Mme Récamier quitta Trieste, la comtesse de Lipona lui fit la gracieuseté de lui écrire une lettre qu'elle trouva en rentrant chez elle à Paris. Dans cette lettre, elle lui exprimait de nouveau ses sentiments d'amitié ainsi que sa reconnaissance pour la visite qu'elle lui avait faite. Ces sentiments étaient peut-êtres sincères, car l'ennui, maintenant, était le plus cruel ennemi de la comtesse de Lipona; mais c'était en même temps rappeler à Mme Récamier qu'elle lui avait promis de faire faire des démarches par ses puissants amis, le duc de Montmorency, M. de Chateaubriand, etc., pour la faire rentrer dans des sommes qu'elle prétendait lui être dues en France par le Domaine, et dans certaines autres qui, à la faveur des bouleversements politiques, étaient détenues, illégalement, disait-elle, par la France.

La comtesse de Lipona ne parvint jamais à faire triompher ses prétentions. Elle s'appuyait sur ce fait que, d'après les dispositions du traité de Bayonne, elle avait abandonné à la France les biens particuliers qu'elle y possédait, entre autres le palais de l'Élysée et les écuries d'Artois, pour recevoir, en

échange, des biens situés dans les États romains et une dotation de 500,000 francs de rente sur les biens nationaux du royaume de Naples. La France étant restée en possession des biens qui lui étaient cédés, Rome et Naples ayant repris ceux qu'ils devaient donner à Caroline en échange, celle-ci prétendait que la convention n'avait pas été tenue par les deux parties, par conséquent que cette convention était nulle et qu'elle devait rentrer en la possession des biens qu'elle avait cédés à la France.

Le conseil d'État n'admit point cette manière de voir. Mais le gouvernement de Louis-Philippe qui pour lutter contre le parti légitimiste, voulait flatter le parti libéral, républicains et bonapartistes, et se rallier tout au moins ces derniers, déposa sur le bureau de la Chambre des députés un projet de loi tendant à accorder à la comtesse de Lipona une pension annuelle de cent mille francs. Après avoir parlé des revendications de Caroline sur le domaine extraordinaire de France et avoir dit les raisons pour lesquelles ses réclamations ne pouvaient être admises, l'exposé des motifs du projet de loi disait : « La situation actuelle de Mme la comtesse de Lipona mérite l'intérêt de la France. Sans doute, lors du traité de Bayonne, la France ne lui avait rien garanti, pas plus les biens farnésiens ou la dotation de 500,000 francs que le trône même de Naples. Ce trône, ces revenus assis sur les triomphes de la France, étaient exposés à ne pas leur survivre. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas nous montrer insensibles à ces événements et à leurs conséquences. Le gouvernement du roi voit les malheurs de Madame la comtesse ; il considère que les armes françaises l'avaient portée au rang des têtes couronnées et qu'elle est la sœur de l'empereur Napoléon. Ces mots justifient auprès de

vous le projet de loi que nous avons l'honneur de vous présenter. »

Il ne fallait pas être difficile pour le trouver. Et c'est ainsi que la France récompensa, par une pension annuelle et viagère de cent mille francs, celle qui poussa Murat à la trahison et fut une des causes les plus puissantes de nos désastres, de la perte des conquêtes de la Révolution, des deux invasions de la France et de tous les malheurs qui en furent la conséquence[1] !

La comtesse de Lipona avait obtenu la permission de venir en France au moment où le Conseil d'État devait discuter les prétentions qu'elle voulait faire valoir sur la restitution de ce qu'elle appelait ses biens, l'Élysée, les écuries d'Artois et le château de Neuilly. Elle était alors fixée à Florence, où elle était autorisée à demeurer.

A Paris, on avait oublié sa conduite de 1814 pour ne se souvenir que d'une chose, c'est qu'elle était la sœur du grand empereur dont les restes étaient ensevelis sur le rocher brumeux de Sainte-Hélène. L'arrivée de la comtesse de Lipona à Paris fut ce qui commença, dans les esprits, ce mouvement qui décida deux ans plus tard le gouvernement de Louis-Philippe, par la voix de M. Charles de Rémusat, ministre de l'intérieur, fils du chambellan de l'empereur et de la dame du palais de l'impératrice, à présenter à la Chambre des députés le projet de loi tendant à rapporter en France la dépouille mortelle de Napoléon.

Lorsque la comtesse de Lipona fut à Paris, tout ce

1. A Sainte-Hélène, quelqu'un observant à Napoléon que Murat avait grandement influé sur les malheurs de 1814 : « Il les a décidés, dit l'empereur ; il est une des grandes causes que nous sommes ici. » (*Mémorial*, t. III, p. 25.) On a vu que Murat n'avait été que le trop obéissant exécuteur de la volonté de son impérieuse épouse.

qui avait survécu de l'entourage de l'empereur alla lui présenter ses respectueux hommages. Le fils du général Auguste Colbert, ce jeune et glorieux cavalier du premier Empire, tué en Espagne en 1809, et dont la famille devait une reconnaissance toute particulière à Murat et à sa femme, ne fut pas des derniers à aller déposer à ses pieds l'expression de son respect. « J'eus l'honneur, a-t-il dit, de lui être présenté. L'émotion que lui causa mon nom, le plaisir mêlé de tristesse avec lequel elle cherchait à retrouver en moi les traits de mon père, me sont encore présents : « Le fils d'Auguste Colbert que nous aimions tant ! » disait-elle en me regardant. Que de souvenirs devaient alors se presser dans sa pensée [1] ! » Que de regrets aussi, et de remords peut-être ! Mais ne scrutons pas les plaies secrètes d'une âme qui, sur le tard, fut peut-être capable de ressentir regrets et remords !

Elle alla, cela va sans dire, et plus d'une fois, voir Mme Récamier ; elle y retourna encore avant de quitter Paris. « Mme de Lipona se prépare à partir, écrivait le 27 juin 1838, M. Ballanche à Mme Récamier ; mais elle ne veut pas partir sans vous voir. Elle désire vous trouver seule. Cependant elle ne craindrait pas une occasion de faire ses adieux à M. de Chateaubriand. Elle tâchera d'aller à Châtenay sur les deux heures, à moins que M. Molé ne vienne la voir à cette heure-là [2]... »

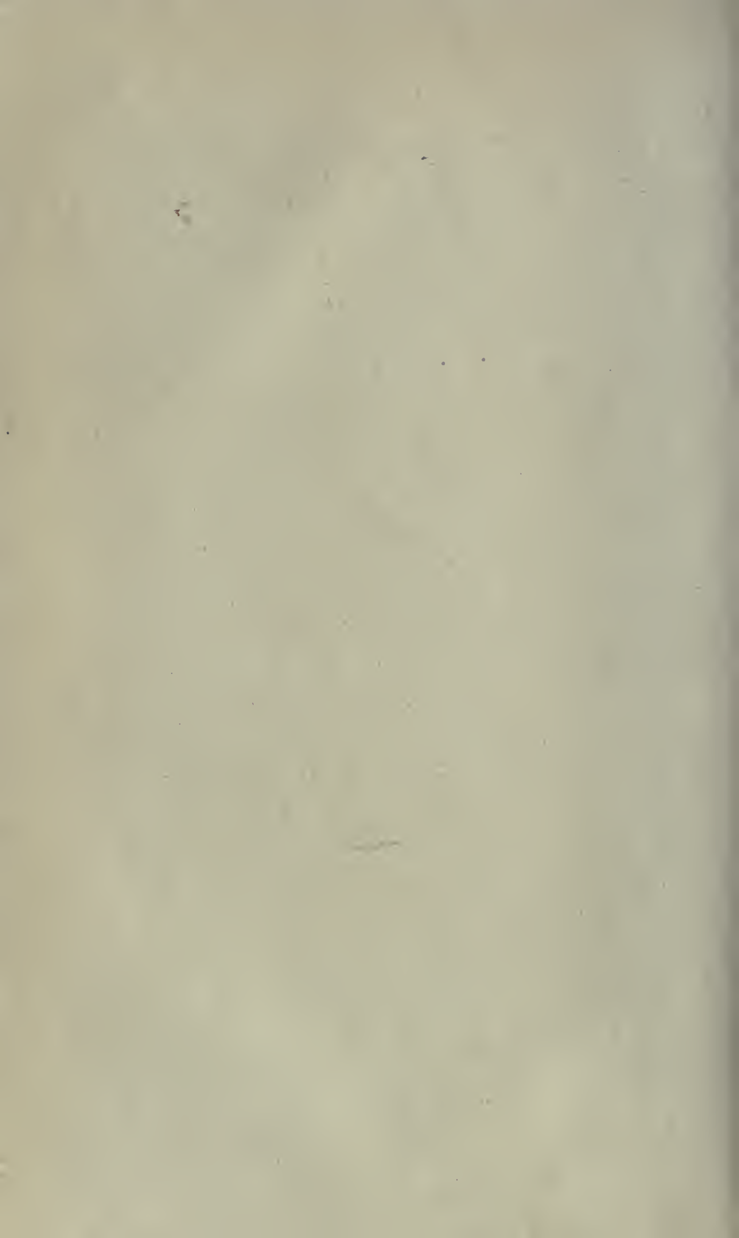
Elle alla aussi dans l'atelier de Gérard où, sous le Consulat, elle avait posé devant le maître. « J'irai demain chez Gérard, dit-elle un jour au peintre Jean Gigoux, qui s'était fait présenter à elle à Florence

1. Marquis DE COLBERT-CHABANAIS, *Traditions et souvenirs touchant le temps du général Auguste Colbert*, t. II, p. 9.

2. *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. II, p. 484.



« Demi-bataillon de gauche... joue... feu... chargez ! » Napoléon à Waterloo, dans le carré formé par la garde, d'après la lithographie de Raffet.



deux ans auparavant, et qui était venu, à Paris, déposer ses hommages à ses pieds ; j'irai demain chez Gérard ; je vais remonter ce petit escalier (il habitait un premier, ou mieux un entresol) où toutes les célébrités d'autrefois se pressaient ; oui, tout ce qu'il y avait d'illustre, d'intéressant, toutes les beautés du temps ont monté ce petit escalier, et je serai bien aise de me retrouver dans ces petits salons si élégants et si sympathiques[1]. »

Oui, pendant son séjour à Paris, elle ne dut guère vivre que de souvenirs. Chaque monument en était un, souvent plusieurs. Les pensées d'autrefois ne devaient-elles pas se presser en foule dans sa mémoire, à chaque pas, lorsqu'elle passait devant la colonne Vendôme, qui déroule dans sa gigantesque spirale la gloire immortelle de son frère Napoléon et mentionne celle de Murat, cet incomparable entraîneur de cavalerie qui avait été son mari ; quand elle passait sous l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, où son nom était gravé ; devant l'Arc-de-Triomphe du Carrousel, où les bas-reliefs de bronze en proclament l'immortalité ? Que devait-elle penser devant l'Élysée, où elle donnait de si beaux bals, alors qu'elle n'était que la grande-duchesse de Berg, et en 1810, quand elle vint de Naples pour le divorce et le second mariage de son frère ? devant les Tuileries, où elle régnait presque en souveraine, plus que l'impératrice, et où elle ouvrait le bal avec le gouverneur militaire de Paris, pendant que l'empereur travaillait, au loin, à ses moissons de gloire ? Ah ! ses réflexions durent être plus d'une fois amères et souvent elle put se dire : « Si ce temps n'est plus, c'est ma faute, ma faute à moi, à mon ambition

1. Jean Gigoux, *Causeries sur les artistes de mon temps*, p.95.

insensée, à mes trahisons, à mes crimes ! Et mon exil, mes malheurs, ma honte, j'ai mérité tout cela : ce n'est pas trop pour les flots de sang qui ont coulé par ma faute ! Ce n'est pas trop pour celle qui, après avoir trahi ses devoirs d'épouse et de sœur, a — suprême honte ! — tourné ses armes contre sa patrie ! »

La comtesse de Lipona s'en revint contente à Florence; elle y retrouva un nouvel et dernier amant, M. Clavel, et lui apprit que la France lui faisait une pension de cent mille francs ! Comme si la nature eût été révoltée de voir le pays qu'elle avait tant contribué à épuiser de sang et d'argent se saigner encore de son or pour elle et son amant, la mort enleva moins d'un an après, presque jeune, la comtesse de Lipona.

Sa mort ne fut pas très paisible, si l'on en croit les *Mémoires* de M. Horace de Vielcastel. M. Clavel, voulant se faire payer de ses services, tentait de lui faire signer, en ces moments suprêmes, un testament le déclarant légataire, lorsque les enfants de Murat survinrent, chassèrent le Clavel et permirent ainsi à leur mère de mourir en paix. Elle expira à Florence, le 18 mai 1839. Le Clavel eut cependant une honnête compensation à la perte cruelle qu'il venait de faire : il vendit aux héritiers de la reine de Naples, moyennant la somme de 60,000 francs, les lettres qu'il avait reçues d'elle.

Quant à la reine de Naples, comme Charles Bonaparte, son grand-père, comme Fesch, son oncle, comme Napoléon, comme Lucien, ses frères, elle fut enlevée par un squirre de l'estomac.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LA PRINCESSE ÉLISA

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

LIVRE II

LA PRINCESSE PAULINE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

LIVRE III

LA PRINCESSE CAROLINE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

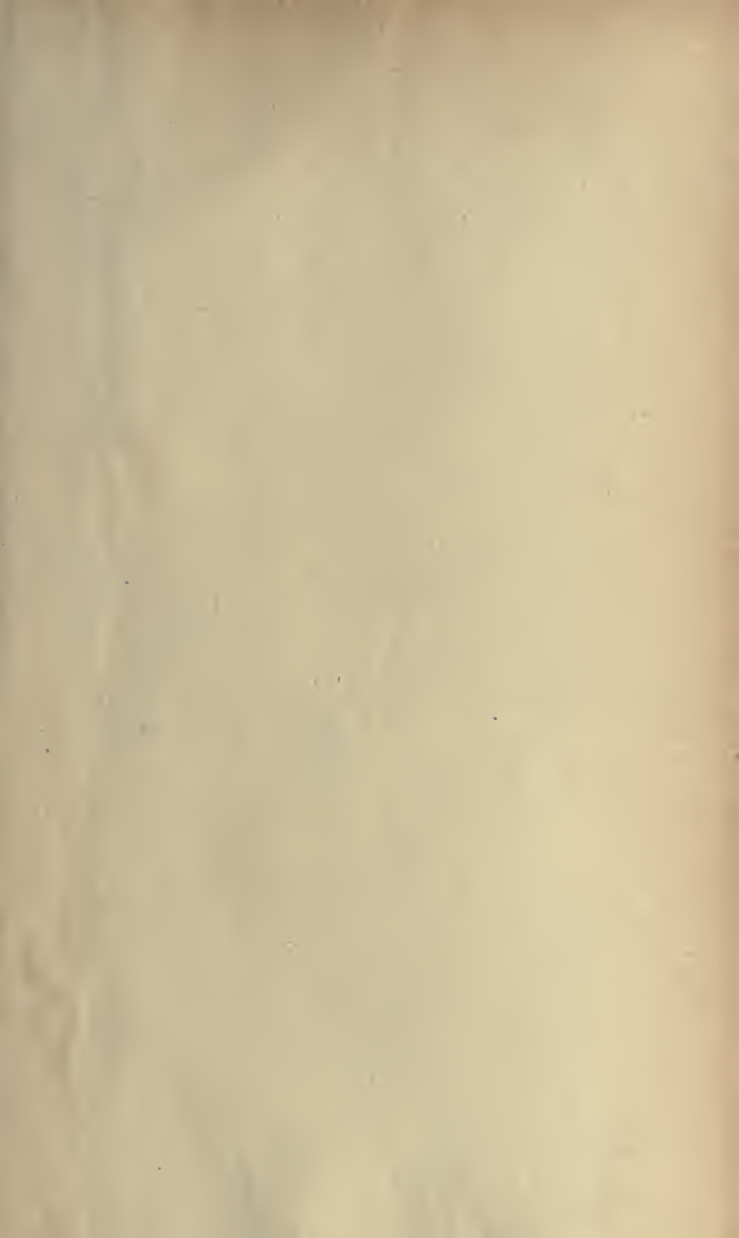
CHAPITRE III

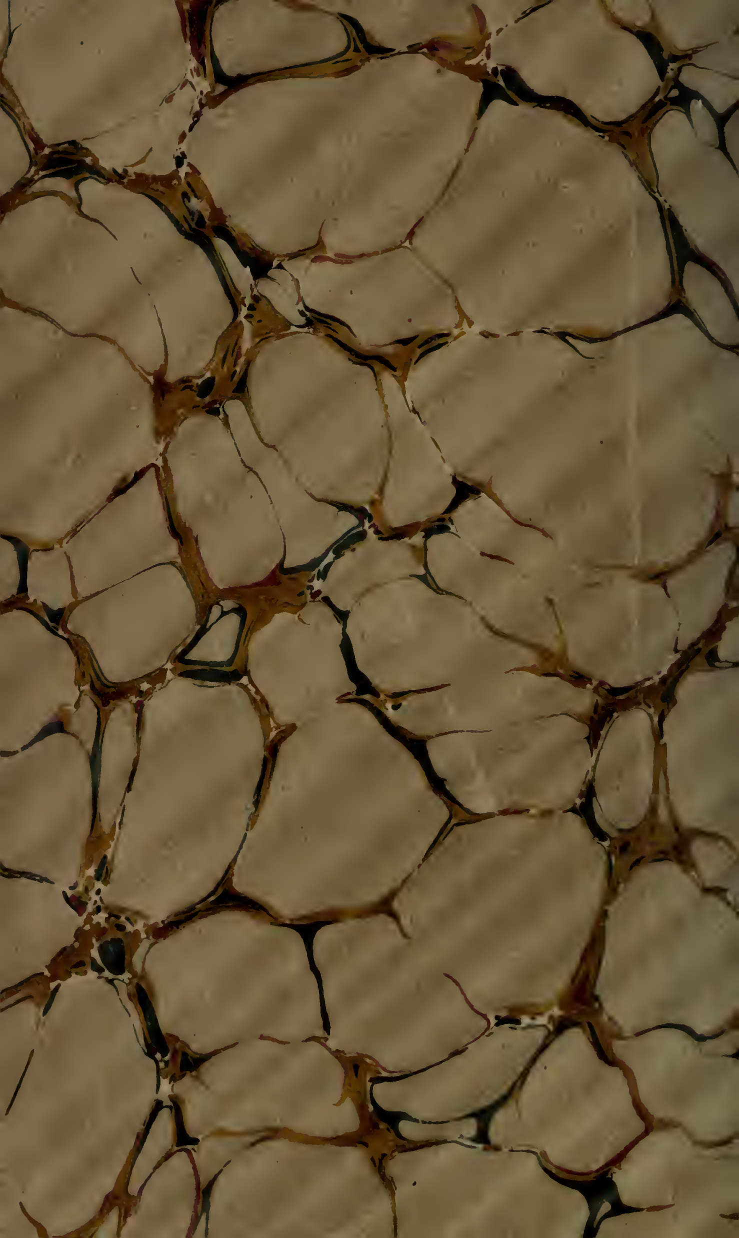
CHAPITRE IV

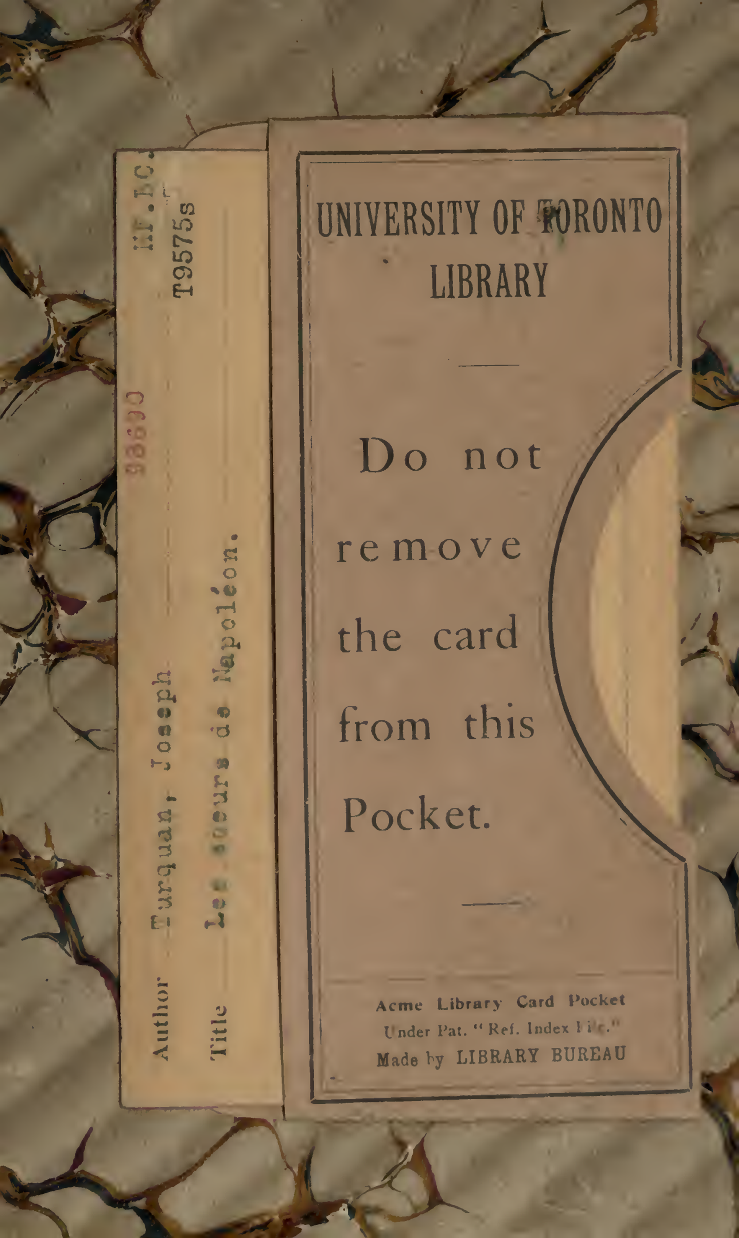
Paris. — Imprimerie PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 711.6.08











UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
Author Turquan, Joseph
Title Les soeurs de Napoléon.
T9575s
93690

